



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

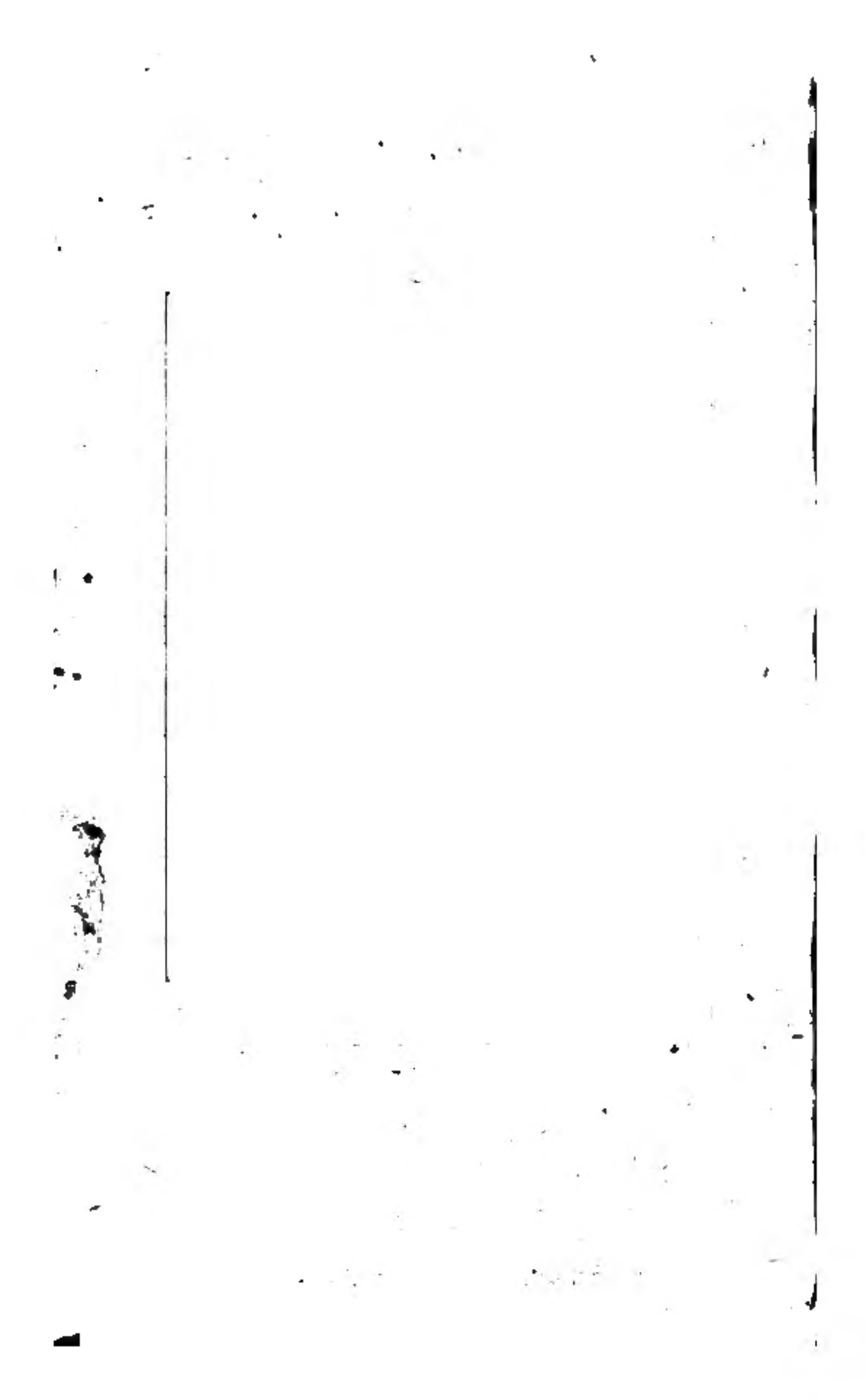
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DJ
155
.J54

^{Jennet, - Jean}
HISTOIRE
DE LA
REPUBLIQUE
DES
PROVINCES-UNIES
DES PAÏS-BAS,
Depuis son établissement jusques
à la mort de
G U L L A U M E III.
Roi de la Grande Bretagne.
TOME QUATRIÈME.

A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, Marchand
Libraire dans le Pooten, à l'Enseigne de *Grotius.*

M. D. CCIV.

2011-11-11

2011-11-11

2011-11-11

2011-11-11

2011-11-11

2011-11-11



Hist-Européenne

Lempertz A V I S

2-11-31

23343

A U

LECTEUR.

Le quatrième Volume, que l'on donne ici au Public, finit l'Histoire abrégée des Provinces Unies, que l'on avoit entreprise sur le Plan que

l'on en avoit formé en la commençant. On trouve donc dans ce Tome tout ce qui s'est passé de plus mémorable & de plus important depuis la Paix conclue à Munster au Mois de Janvier de l'an 1648. entre l'Espagne & ces Provinces. L'on y conduit le recit de tout ce qui concerne la République, jusques à la mort de GUILLAUME HENRY,

* 2

Prin-

10-14-31 H.E.M.

AVIS au LECTEUR.

Prince d'Orange, Gouverneur, Capitaine, & Amiral General des Provinces Unies, monté sur le Trône de la Grande Bretagne, par une Revolution également avantageuse à cette Ile, & à toute l'Europe : C'est-à-dire, que l'on trouve ici l'Histoire de cinquante quatre ans, qui se sont écoulés depuis cette Paix jusques au 19. de Mars 1702. que ce grand Prince finit sa glorieuse carrière.

On ne peut pas douter que cette longue suite d'années ne fournisse plusieurs faits importants, dont il a fallu rendre compte au Public. Ainsi l'on comprend aisément, que ce Volume a dû être plus gros que les precedens; mais il n'a pas été possible d'éviter ce petit inconvenient, par ce que l'on s'étoit fixé à comprendre toute cette Histoire en 4. Volumes, selon les quatre Epoques remarquables qui finissent chaque Tome. On a donc raconté les événemens d'une manière abrégée, pour ne point fatiguer le Lecteur. Il n'est pas toujours également nécessaire
de

AVIS au LECTEUR.

de s'étendre sur toutes les circonstances des faits. Il suffit de s'arrêter à ce qu'il y a de capital dans une Histoire, en passant légèrement sur les choses qui ne sont pas de la dernière importance. On peut assurer ici, que l'on a compris dans ce Volume, ce qui est arrivé de plus considérable dans le cours de ces années.

On s'est arrêté sur les principaux événemens, pour en découvrir les causes & les motifs, & on en a parlé sans préjugé pour en donner de justes idées au Lecteur. C'est ce qui fait la bonté d'une Histoire, qui doit raconter les choses naturellement, sans faveur & sans partialité. On a été d'autant plus obligé de suivre cette méthode, que les ennemis des Provinces Unies ont répandu plusieurs accusations odieuses contre Elles dans le monde, & que l'on trouve une infinité d'ouvrages sous la titre d'Histoires, qui sont pleins d'Invectives, & de malignité contre la République. On a tâché de la rendre

AVIS au LECTEUR.

odieuse dans le monde, par les peintures affreuses que l'on a faites de sa conduite. Cependant il est certain, qu'elle a toujours été fidele à ses Alliez, constante à observer ses Traitez, soigneuse de maintenir la Paix & la tranquillité publique, appliquée à s'opposer aux violences & aux usurpations, ne pensant au reste qu'à le conserver sans rien entreprendre contre ses voisins, quand ses voisins l'ont laissée en repos. Au reste l'Alliance des Provinces-Unies a toujours été avantageuse à leurs amis. Elles les ont toujours fidellement & genereusement assiste, lors qu'ils ont eu besoin de leur secours.

Tout cela fait voir d'une maniere incontestable, que tout ce que l'on a publié contre l'honneur de la Republique, ne doit être consideré que comme de pures calomnies. C'est ce qu'il a été nécessaire d'expliquer, afin que le Lecteur fût instruit de la vérité des choses. On a été obligé de tirer le rideau, & de parler des affaires naturellement pour
en

AVIS au LECTEUR.

en donner de justes idées. On l'a fait sans fraude , sans artifice, sans déguisement , & l'on voit par la déduction de ce que l'on a été obligé de dire , que la République n'a été exposée aux traits envenimez de la calomnie , que parce qu'elle n'a pas voulu consentir aux projets ambitieux des Princes , qui se proposoient de mettre l'Europe dans les fers. C'est ce que l'on voit encore aujourd'hui à la gloire immortelle de la République , qui n'est entrée dans la Guerre qui se fait présentement , que pour conserver cette Partie du monde dans la possession de ses Droits & de sa liberté.

Il n'a pas été possible de raconter les événemens qui sont arrivez pendant les 54. années , dont on trouve l'Histoire dans ce Volume , sans parler de ce Prince incomparable , dont la funeste mort fait la clôture ; Mais on trouvera , que l'on s'est contenté de rapporter naïvement & sans art les grandes & immortelles actions de ce Héros. Il a suffi

AVIS au LECTEUR.

de les reciter pour faire son véritable Panegyrique. On voit, qu'il a été le Restaurateur de la Patrie, le Libérateur de la grande Bretagne, le Protecteur de l'Europe, & le généreux Défenseur de la liberté publique. Ce que l'on dit de ce grand Prince à cet égard, ne consiste point dans des discours pompeux, composés avec artifice pour faire son éloge. On ne trouve qu'une narration simple, mais fidele, de tout ce qu'il a fait pendant sa vie. Il a toujours été d'une grande moderation, uniquement appliqué à bien faire, sans se soucier des louanges, ni des applaudissemens des hommes. Il n'a point recherché l'encens. Sa grande ame l'a mis au dessus de la vaine & fausse gloire. C'est par là, qu'il a été occupé toute sa vie à de grandes choses, & qu'il a fourni l'idée d'un véritable Heroe. On s'est donc contenté de rapporter les choses dans leur naturel, sans se servir d'aucune exaggeration, par ce que tout a été grand, magnifique & glorieux dans la vie de ce Prince.

On

AVIS au LECTEUR.

On souhaite que le Lecteur puisse tirer du profit & du plaisir de cette Histoire. On ne l'a entreprise que dans le dessein de l'instruire, & de le divertir agréablement. On se croira bien récompensé de la peine que l'on a prise de la composer, si l'on contribue à ces deux choses avec quelque succès. On peut l'assurer hardiment ici, que tout ce qui est arrivé à la République des Provinces-Unies, comprend des événemens aussi considérables, & aussi dignes d'attention, que tout ce que l'on raconte dans les Histoires anciennes, touchant les Etats & les Empires du monde. On en a rapporté les faits avec toute la fidélité dont on a été capable. Au reste on prie le Lecteur d'excuser les défauts, dans lesquels on peut être tombé en dressant cette l'Histoire. On a travaillé fort exactement à donner une narration juste, précise & véritable de tous les événemens que l'on y raconte. Mais on ne se croit pas infallible. On a estimé qu'il suffisoit dans un dessein

sein

AVIS au LECTEUR.

Jein de cette nature, d'avoir eu l'intention droite , & d'avoir travaillé fidèlement à l'ouvrage que l'on avoit entrepris. Un Lecteur équitable ne manquera pas d'avoir de l'indulgence pour des fautes involontaires. C'est ce que l'on se promet du public , par rapport à l'Histoire dont on lui présente ici la conclusion.

HISTOIR.



HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE

DES

PROVINCES-UNIES.

A Paix ayant été conclue 1648.
 si glorieusement pour les
 Provinces-Unies avec le
 Roi d'Espagne, on travail-
 la cinq jours après la
 signature du Traité à fai-
 re un reglement de Com-
 merce entre les deux E-

tats pour assurer la Navigation. Mais il ne
 fut pas possible de prendre des mesures assez
 justes pour prévenir toutes les difficultez, qui
 pouvoient survenir. Ainsi l'on en trouva un
 grand nombre dans l'exécution. Voila pour-
 quoi l'on fut obligé d'en venir à un nouveau
 Traité, qui ne fut conclu que vers la fin de
 l'an 1650. dans lequel on termina tous les
 differens qui étoient survenus, & l'on mit les

2 : Histoire de la République

1648. affaires sur un pied commode pour entretenir la bonne correspondance entre les deux Nations. Les Etats Generaux promirent de ne point permettre à leurs sujets de transporter des Marchandises d'Espagne en France, sur tout de celles, qui pouvoient servir à la Guerre, non plus que de celles, que l'on appelle de contrebande. On declara que ce nouveau Traité serviroit de commentaires & d'explication à l'Article particulier de la Paix signée à Munster le 4. Février 1648. & qu'il auroit la même force, que s'il y étoit inseré. Au reste on se reservoit reciproquement le pouvoir d'éclaircir, d'amplifier, ou de resserrer, ce que l'on y avoit arrêté, si l'on trouvoit que la nécessité des affaires le demandât ainsi. Ce fut dans ces Negotiations, & dans l'execution du Traité de Paix, que se passerent les années 1548. & 1649.
1649. Cette Paix répandit la joye dans toute l'étendue de la République. On y trouvoit une glorieuse recompense de tous les travaux passez, par la satisfaction que l'on avoit d'avoir réduit l'Espagne à la nécessité de reconnoître l'indépendance & la liberté absolue des Provinces-Unies, & de leur ceder toutes les conquêtes qu'elles avoient faites pendant la Guerre. Mais la Compagnie des Indes Occidentales eut la douleur de voir tomber à rien les grands établissemens qu'elle avoit eus ci-devant dans le Bresil. Les Portugais occupez du soin de recouvrer ce que cette Compagnie leur avoit enlevé dans ce Pais-là, employèrent toutes leurs forces à la chasser des lieux dont elle s'étoit emparée,

rée, si bien qu'après plusieurs expéditions il ne lui restoit plus que le Récif. La Compagnie avoit fait de prodigieuses dépenses pour soutenir ses conquêtes : Mais ses desseins furent malheureux. L'Amiral Baucher avoit un peu raccommode les affaires par sa bonne conduite. Cependant le défaut de soldats & de munitions l'empêcha de les remettre en bon état. D'ailleurs la Ville de Middelbourg lui avoit envoyé ordre de revenir à son emploi ordinaire. Ainsi il fut obligé de repasser en Europe, & il s'embarqua pour cela avec des Députés du Conseil de Fernambouc, qui avoient ordre de représenter à la Compagnie la nécessité pressante qu'il y avoit d'envoyer un puissant secours en ce Pais-là, si l'on vouloit conserver ce que l'on y tenoit encore.

Baucher mourut en chemin. Ceux qui l'accompagnoient, étant arrivez en Hollande, firent un portrait si touchant du mauvais état des affaires dans le Bresil, que la Compagnie resolut d'équiper une flotte de cinquante vaisseaux, qu'elle mit sous la conduite de l'Amiral Wittewitzen. L'Ambassadeur de Portugal averti de ce grand armement tâcha par tous les moyens possibles d'empêcher le départ de cette flotte. Il offroit de faire restituer les Places, que l'on avoit reprises sur la Compagnie, de reparer le dommage, & d'indemniser la Zélande, qui y avoit le plus souffert. Mais toutes ces belles promesses étant restées sans effet de la part du Portugal, on fit partir la flotte, & l'on travailla même à en équiper une secon-

4 *Histoire de la République*

1649. de, pour transporter quatre ou cinq mille soldats dans le Bresil afin d'y rétablir les affaires. Mais les vents contraires nuisirent beaucoup à ces armemens. D'ailleurs l'air du Pais causa plusieurs maladies parmi les soldats & les Matelots que l'on y avoit transportez. Ainsi les grandes forces que les Portugais opposerent à cette flotte, en rendirent l'expédition malheureuse, & obligerent l'Amiral de quitter le Bresil faute de secours. Lors qu'il fut arrivé en Hollande, il fit voir, qu'il avoit été absolument impossible de subsister davantage dans le Bresil, & se justifia fort aisément des reproches que quelques particuliers lui faisoient, d'avoir abandonné ce Pais avec un peu de légèreté.

1650. Lors que la Republique vit la Paix heureusement établie, parce que l'Espagne en exécutoit le Traité de bonne foi, les Etats crurent qu'ils devoient s'appliquer à rétablir les affaires interieures, qui ne pouvoient manquer d'être dans un grand desordre par le cours d'une longue & cruelle Guerre, qui avoit duré quatre vingt ans. On avoit travaillé jusques-là à regler toutes les difficultez, qui étoient survenues dans l'exécution du Traité de Paix. Lors que tout eût été mis en bon état, & que le commerce & la tranquillité eurent été rétablis entre l'Espagne & les Provinces-Unies, on tint une Assemblée generale des Etats au mois de Juin de l'an 1650. pour chercher en commun les moyens les plus prompts & les plus efficaces de payer les dettes publiques, &

& de décharger les particuliers des impôts 1650.
que la Guerre avoit établis. La Province de
Hollande opinant sur ce sujet , observa que
l'on pouvoit commencer par la réforme des
Troupes ; dont on pouvoit se défaire en par-
tie, puis qu'elles n'étoient plus nécessaires.
Elle fit voir que l'on pouvoit congédier
cent ou six vingt Compagnies , & qu'en les
diminuant on en feroit une de quatre , en don-
nant une pension raisonnable aux Officiers ré-
formez pour leur subsistance : que cela sou-
lageoit tout d'un coup la dépense ordinaire de
près de deux millions par an , & donnoit le
moyen par là de rétablir les finances , & de
payer une partie des dettes , que l'on avoit
été obligé de contracter pour soutenir la
Guerre.

Il est assez croyable qu'il se mêla quel-
que jalousie dans toute cette affaire. Il re-
stoit d'anciennes semences de divisions dans
les esprits. Quelques-uns craignoient que
le Prince d'Orange étant jeune , plein de
courage & d'ambition ne se servît des Trou-
pes , qui avoient accoutumé de marcher
sous ses ordres , & qu'il ne se prévalût du
pouvoir qu'il avoit sur elles pour les em-
ployer à se rendre le Maître de la Republi-
que pour la gouverner en Souverain. Il y a
des gens qui ont soutenu , que la Princesse
Royale son Epouse , fille de l'infortuné Char-
les I. Roi de la grande Bretagne, l'excitoit
continuellement à l'entreprendre. D'autres
ajoutent à cela , que plusieurs jeunes gens
étrangers l'en sollicitoient secretement , espe-
rant de trouver par ce moyen quelque favo-
rable

6 *Histoire de la République*

1650. rable établissement pour eux dans cette révolution. Tout cela se dit tous les jours, & n'est peut-être pas sans apparence. Cependant on n'en a aucune preuve de fait capable d'en convaincre absolument l'esprit. Laisant donc ce point indecis à cause de son obscurité, on se contentera de remarquer, que le Prince trouva fort mauvais, que l'on parlât de casser tout d'un coup ce grand nombre de Troupes, qui avoient servi sous le Prince son Pere, & qui avoient tant travaillé pour le bien de la République. Quel que fût son dessein, soit qu'il eût effectivement la pensée qu'on lui attribuoit assez généralement, soit qu'il eût du chagrin de voir que l'on ôtât ainsi tout d'un coup la subsistance à des gens qui avoient sacrifié leur sang & leur vie pour le public, soit peut-être qu'il trouvât mauvais que l'on eût fait cette proposition dans l'Assemblée generale sans l'en avoir averti; & sans avoir concerté la chose avec lui, parce qu'il pouvoit croire, que cela se devoit; quoi qu'il en soit, il fut fort choqué de cette proposition.

Mais cela n'empêcha pas, que cette réforme des Troupes ne fût proposée. On la regarda même comme un moyen propre à soulager promptement la dépense publique. Il arriva que les particuliers opinans sur cette affaire, Corneille Biker ancien Bourguemaître d'Amsterdam, appuya si fortement la réforme des Troupes, que la pluralité des voix l'emporta, & que l'on en dressa l'Edit sur le Champ. Le Prince fut extrêmement irrité de la promptitude, avec laquelle
cette

cette affaire avoit été conclüe. Il s'opposa formellement à cette résolution. Il representa le plus fortement qu'il put , combien il étoit dangereux de casser les Troupes dans un temps que la Paix n'étoit pas encore bien affermie , & que la Guerre se faisoit même actuellement entre l'Espagne & la France , & qu'ainsi il n'étoit pas fort sûr de desarmer. Tout cela ne servit de rien. On persista dans le dessein de faire ce licentiaement. La chose s'executa à peu près dans le temps que l'on fit mourir Charles I. à Londres par un attentat qui n'a jamais eu d'exemple. Cela jetta le Prince dans le dernier chagrin. Il voyoit perir son beau pere par la main d'un bourreau sans avoir aucun moyen de le secourir , puis qu'on lui ôtoit des Troupes, dont il eût pû se servir pour aider ce pauvre Prince dans son malheur. Les Etats avoient fait tout ce qu'ils avoient pû à Londres pour lui sauver la vie. Ils avoient même reconnu Charles I. son fils pour Roi. Mais toutes leurs sollicitations furent inutiles. Ce Prince fut décapité , & la Republique fut obligée dans la suite de feliciter la nouvelle Republique d'Angleterre , & son General Cromwel. L'Angleterre à son tour envoya un Ambassadeur aux Etats. Mais cet Ambassadeur fut assassiné quelque temps après par des hommes masquez. Il y a lieu de croire, que cela se fit par des creatures de Charles I. & de ses freres. On fit faire à la Haye une perquisition fort exacte de ces assassins, ce qui donna lieu à une alliance fort étroite entre les deux Republiques.

8 *Histoire de la République*

1650.

Les remontrances du Prince sur le licentement des Troupes furent sans effet. On n'y eut point d'égard. Il y eut à la vérité quelques Provinces, & la Gueldre entr'autres, qui s'y opposerent. Cela donna lieu à faire opiner encore une fois sur cette affaire. On dit que le Prince se servit des Dames pour gagner des voix, & que la Princesse son Epouse, qui ne visitoit ordinairement personne, rendit néanmoins plusieurs visites dans cette occasion, pour attirer des suffrages. Tout cela fut inutile par la maniere vigoureuse dont le Bourguemaître Biker parla. On demeura donc ferme dans la resolution, qui avoit été prise dans l'Assemblée generale, & l'on conclut pour la dernière fois, que l'on casseroit le nombre de Troupes que l'on avoit marqué. Ceux qui approchoient la personne du Prince, lui conseillerent d'employer la force, puis que les remontrances, ni les sollicitations n'avoient servi de rien. Cependant avant que d'en venir là le Prince demanda une nouvelle Assemblée, esperant d'obtenir quelque adoucissement à cette affaire, ou se proposant, selon quelques-uns, de forcer les Etats à consentir à ses propositions. Mais la plupart des Députez, qui peut-être avoient prévu la chose, s'étoient promptement retirez chez eux. Ceux qui étoient restez à la Haye, & qui croyoient que l'on pourroit appaiser le Prince avec le temps, se laisserent toucher à ce qu'il leur representa. Ils proposerent donc un expedient, qu'ils crurent propre à finir ce facheux different : Ce fut de conserver toutes les

les vieilles Troupes , qui avoient été sur pied 1650.
de tout temps , & de casser seulement toutes
les nouvelles. On ajouta à cela , que le Prin-
ce pourroit se rendre dans les villes avec quel-
ques Deputez des Etats , pour demander aux
Magistrats de consentir à cet expedient.

La Ville d'Amsterdam ne fut du tout point
de cet avis , & s'opposa fortement à cette
nouvelle proposition. Elle soutenoit , que
la chose avoit été décidée dans l'Assemblée
generale des Etats , & qu'ainsi l'on n'y de-
voit plus revenir. Elle fit même connoître ,
qu'il n'étoit pas nécessaire , que le Prince fit
le voyage , dont on avoit parlé , puis qu'il
n'en pouvoit tirer aucune satisfaction, l'affaire
ayant été réglée dans l'Assemblée souveraine.
Et en effet il n'eut pas grand sujet de se con-
tenter de ce qui se passa dans les Villes qu'il
visita. Dorth le reçut fort froidement sur
l'affaire , qui l'avoit obligé de s'y rendre.
Delft ne lui fit pas un meilleur accueil. Am-
sterdam le fit prier de ne point venir chez elle.
Haerlem & plusieurs autres suivirent cet
exemple , & lui firent connoître , qu'il feroit
bien de ne point passer plus outre. Cela causa
un extrême chagrin au Prince , qui vit bien
que la chose avoit été concertée de longue
main entre ces Villes. Il ne laissa pas cepen-
dant de se rendre à Amsterdam , où il fut re-
çu avec toutes les marques de respect , qui
étoient dues à sa naissance & à sa dignité.
Mais ayant demandé une Assemblée des Ma-
gistrats pour y faire quelques propositions, on
le pria de considérer , que la chose étoit con-
traire à l'usage de la Province : que le Ma-

1650. gistrat n'avoit aucun droit d'écouter ce qu'il avoit à leur dire , pendant que le Conseil public de la Province étoit assemblé pour les affaires qui la regardoient : qu'ainsi ils le prioient de trouver bon , qu'ils ne fissent rien contre leur devoir. Le Prince fut offensé de ce refus , & s'en retourna à la Haye roulant en son esprit le dessein de se venger de l'affront qu'il croyoit qu'on lui faisoit dans cette occasion. Cependant les Deputez , qui l'avoient accompagné dans son voyage , firent savoir aux États Generaux , que l'on avoit refusé de donner audience au Prince dans les Villes , sous pretexte que l'affaire leur avoit été renvoyée.

Trois jours après son retour de ce voyage le Prince porta sa plainte en forme par devant les États contre la Ville d'Amsterdam , & demanda reparation de l'affront qu'il prétendoit y avoir été fait à sa dignité. La Ville se défendit par ses Deputez ordinaires , & soutint fortement ses droits & ses privileges , par un écrit qui deduisoit les raisons que le Magistrat avoit eues d'en user comme il avoit fait. Cette affaire fut portée de cette maniere par devant les États , & il sembloit , qu'elle dût s'y renfermer pour y être décidée. Mais le Prince , qui voyoit bien par le train que les choses prenoient , qu'il ne tireroit pas beaucoup de satisfaction de ses plaintes , ne songea plus qu'aux moyens de se venger de la Ville d'Amsterdam. Poussé donc à cela par le mauvais conseil de gens , qui étoient près de sa personne , & qui se promettoient de tirer quelque avantage de tous ces

ces mouvemens , il resolut de faire marcher **1650.**
secretement les Troupes contre cette Ville.
Il les fit donc sortir de leurs quartiers , & leur
donna rendez-vous à peu près à la même heu-
re aux environs d'Amsterdam , où elles arri-
verent en effet le 29. de Juillet. Cela étant
fait , il crut être en état de faire arrêter ceux
qu'il croyoit lui être les plus contraires ,
comme Jean de Witt Bourguemaitre de
Dorth , Pere du fameux Pensionnaire de
Witt , Jean Duyft de Voorhout de Delft ,
Jean de Vael de Haerlem , Keyser Pension-
naire de Horn , & Stellingweerf de Medem-
blic. Il les fit conduire de nuit au Chateau de
Louvesteyn avec un escorte de Cavallerie &
d'Infanterie.

Le Prince fit savoir au Pensionnaire Catz ,
qu'il avoit fait arrêter ces six personnes , &
qu'il avoit envoyé des Troupes du côté
d'Amsterdam pour tirer raison de l'outrage ,
que cette Ville lui avoit fait. Catz en aver-
tit d'abord les Etats de Hollande selon l'or-
dre que le Prince lui en avoit donné. Mais
son Altesse ne croyant pas que cela suffît ,
& sentant bien d'ailleurs , que cette entre-
prise alloit causer bien du trouble dans le
Pais , il estima qu'il en devoit donner con-
naissance aux autres Provinces. Il leur escri-
vit donc une lettre circulaire pour les avertir ,
qu'ayant fait tout ce qu'il avoit pû dans l'As-
semblée Generale , & même envers les par-
ticuliers pour réunir les esprits en un même
sentiment sur l'affaire dont il s'agissoit , ses
soins avoient été inutiles , par les pratiques se-
crites de quelques personnes malintentionnées

1650. pour le public , lesquelles prenoient à tâche de mettre de la division dans l'Etat : que cela même l'avoit obligé de mettre en arrêt les six personnes que l'on a nommées , & d'envoyer des Troupes sous le commandement de Guillaume de Nassau son Cousin Stathouder de Frise pour ramener la Ville d'Amsterdam dans l'Union : qu'il esperoit , que ses intentions étant bonnes , les Etats particuliers de ces Provinces approuveroient ce qu'il avoit fait , protestant sincerement devant Dieu , qu'il n'avoit point d'autre but dans cette affaire que la conservation de l'Etat , le bien de la Patrie , la tranquillité publique , & l'affermissement de la Religion : qu'au reste il seroit toujours prêt à sacrifier son sang & sa vie pour le service de la République.

Le Prince croyoit avoir pris de si justes mesures pour le succès de son dessein , qu'il ne doutoit point qu'Amsterdam n'eût été surpris par ses Troupes. Cependant il échoua sur le point de l'exécution. On pensoit si peu dans la Ville à ce qui se passoit au dehors , que lors que l'on vit des soldats dans le voisinage , quelques personnes s'imaginèrent , que s'étoient quelques Troupes Lorraines accoutumées à courir de lieu en lieu pour piller selon leur coutume. Le Courier de Hambourg avertit en entrant , qu'il avoit trouvé de la Cavallerie , qui marchoit droit à la Ville. Cependant on ne fit pas beaucoup de reflexion sur ce qu'il disoit , mais on fut averti quelques momens après , qu'un grand nombre de Troupes paroissoit sur les bords du Zuyderzée. Personne ne pouvoit deviner ce

ce que cela vouloit dire. L'on étoit dans une si grande tranquillité à cet égard, que Cornille Biker étoit resté seul dans la Ville. Les autres Bourguemaîtres étoient tous absens. Sur toutes ces nouvelles Biker fit assembler le Conseil en toute diligence. D'abord on donna les ordres pour faire prendre les armes à la Bourgeoisie, & pour conduire le Canon sur les remparts. On leva tous les Ponts ; On ferma les Portes, & l'on abbattit les herbes pour mettre la Ville hors d'insulte. Tout cela se fit avec une promptitude incroyable, & d'ailleurs la pluie & l'obscurité de la nuit avoient retardé la marche des Troupes, & donné le loisir de mettre ordre à tout. 1650.

Le Comte Guillaume étant enfin arrivé trouva les Portes fermées, & entendit le grand bruit que l'on menoit dans la Ville. Il en fut surpris, parce qu'il ne s'y étoit pas attendu, & qu'il avoit espéré de surprendre Amsterdam. Il ne laissa pas d'envoyer au Magistrat la Lettre que le Prince écrivoit pour avertir, qu'ayant été reçu depuis peu dans la Ville d'une manière qui faisoit tort à sa dignité, il avoit donné ordre au Comte son Cousin de faire entrer quelques Troupes pour y maintenir le bon ordre & la tranquillité, & pour y faire executer les intentions de leurs Hautes Puissances pour le bien de la République : qu'il s'assuroit au reste, qu'ils recevraient les Troupes qu'il avoit envoyées pour empêcher les mauvais desseins de quelques personnes malintentionnées, qui ne pensoient qu'à faire naître & qu'à fomentier de la division dans l'Etat.

1650. Le Conseil de la Ville ayant lu ces lettres on envoya des Deputez au Comte Guillaume, qui lui firent savoir, qu'ils avoient dépêché des personnes à la Haye pour avertir les États Generaux de ce qui se passoit, & pour avoir leur avis sur cette affaire délicate : que cependant ils le prioient de ne se pas approcher davantage de la Ville avec ses Troupes, de peur de porter les choses à de plus fâcheuses extremités. Le Comte fit savoir cette réponse au Prince par un Courier exprès. Il fut bien surpris d'apprendre cette nouvelle. Il n'avoit point douté, que son Cousin n'entrât dans Amsterdam. Cela l'obligea de se rendre au Camp, dans la pensée que sa présence hâteroit les affaires. Dès que l'on scût dans la Ville, qu'il étoit arrivé, on lui envoya des Députez pour savoir ses intentions. Il leur déclara que le seul amour de la Patrie, & le desir de contribuer au bien public l'avoient obligé de faire marcher des Troupes : que son dessein étoit uniquement de mettre Garnison dans leur Ville pour prevenir les pratiques secretes de quelques esprits seditieux, qui vouloient ruiner l'Union des Provinces : que les deux Bikers étoient de ce nombre, & qu'il demandoit qu'il fussent demis de leurs emplois. Le Conseil ne crut pas que l'on fût en droit de destituer de leurs emplois des gens, qui ne s'étoient attirés l'indignation du Prince, que par ce qu'ils s'étoient opposez à ses volontez. Cependant les deux Bikers preferant l'interêt du Public à leurs propres affaires. quitterent volontairement leurs Charges. Cela n'empêcha pas le Prin-

Prince de persister dans son dessein , & ne 1650.
voulut point lâcher prise , qu'on ne l'eût satisfait sur ses plaintes. Ainsi la Ville d'Amsterdam pour se delivrer de cet embarras lâcha les écluses pour inonder le Camp. Cela obligea les Troupes de se retirer , par ce qu'il n'étoit plus possible de faire les approches.

Les choses étant dans ces termes, on conclut un accommodement après plusieurs negotiations entre le Prince & les Deputez d'Amsterdam. Il fut arrêté le 3. d'Août. On convint, que les deux Bikers quitteroient leurs emplois , que le Prince feroit mettre en liberté ceux qu'il avoit fait enfermer à Louvesteyn, à condition que de leur part ils renonceroient aussi à leurs emplois. Au reste on menagea l'honneur & la réputation de tous ceux qui avoient eu part à cette affaire. Ainsi finit ce fâcheux démêlé , & l'on peut dire , qu'il ne finit qu'avec un extrême chagrin pour le Prince d'Orange. Ce qu'il avoit fait dans cette occasion , donnoit lieu à des soupçons , qui lui étoient fort desavantageux , & l'on en parloit d'une étrange maniere dans le monde. Les ennemis de sa personne & de sa Maison avoient le champ libre. Aussi l'accusoit-on hautement d'avoir voulu s'emparer de l'autorité Souveraine pour se rendre le maître de la Republique. Ainsi son entreprise ayant échoué , quel que pût avoir été son dessein secret , il ne lui resta que le regret d'avoir perdu l'amour & la confiance des peuples. Après que l'affaire fut terminée , il tomba dans un nouvel embarras. Il ne sçavoit
com-

1650. comment le rendre à la Haye, après ce qui s'étoit passé. Mais les Etats lui fournirent le moyen de se tirer de peine. On lui fit dire, qu'on le recevrait, comme quand il revenoit de quelque partie de chasse. Il vint donc le lendemain en équipage de chasseur, & l'on eut tant d'égards pour lui; que l'on ne dit pas un mot de tout ce qui venoit de se passer tout fraîchement.

Voilà comment tout ce bruit fut apaisé. Mais le souvenir en demeura dans l'esprit de ceux qui avoient eu part à ce qui étoit arrivé. On prit de grandes précautions pour l'avenir contre ce Prince dans toutes les villes, qui avoient été obligées de casser quelques Magistrats. On craignoit toujours qu'il ne cherchât des occasions favorables pour l'exécution du dessein dont on l'accusoit. On ne pouvoit souffrir, que des gens qui n'avoient point commis d'autre crime que d'avoir résisté à ses volontez, eussent été obligés de renoncer à des emplois, dont ils remplissoient les fonctions avec beaucoup de zèle & de capacité. Le Prince de sa part avoit beaucoup d'inquiétude. Il voyoit, que les Peuples n'avoient plus pour lui les mêmes sentimens d'affection qu'ils avoient fait paroître jusques-là. Les reflexions qu'il fit sur toute cette affaire, le firent tomber dans une grande mélancolie. Cela l'obligea de chercher les moyens de se divertir. Etant donc sorti de la Haye au mois d'Octobre il se rendit en Gueldre, où les Etats de la Province étoient assemblez. On croit qu'il y vint dans le dessein de se faire déclarer le premier

mier Noble du Pais. Quoi qu'il en soit y 1650. étant en arrivé il appaisa avec beaucoup de prudence quelques differens, qui étoient survenus entre la Noblesse & les Villes. Mais étant tombé malade il se fit transporter à la Haye, où il arriva le 29. du même mois. D'abord on ne s'étonna pas de son incommodité, par ce qu'on le voyoit dans une grande tristesse depuis quelque temps. On le faigna le lendemain de son arrivée pour tâcher de diminuer sa fièvre. Mais on vit le jour d'après, que cette saignée avoit été faite fort à contre temps, parce que l'on découvrit que c'étoit la petite verole. Sa maladie, que l'on contoit pour rien dans le commencement, devint fort dangereuse, par ce que la petite verole rentra. Le venin en fut si violent, qu'il mourut le 6. de Novembre suivant, n'étant âgé que de vingt quatre ans & six mois.

Tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire du licentement des Troupes, fut cause, que l'on ne témoigna pas autant de douleur de sa mort, que l'on eût fait sans cela. Plusieurs crurent même qu'elle étoit avantageuse au Public, puis que l'on se voyoit délivré de l'inquietude où l'on eut été, qu'il ne pensât toujours à l'exécution de son dessein. Ce Prince avoit toujours fait paroître beaucoup d'ambition. Il avoit même les défauts ordinaires aux personnes de son âge. Il étoit donc à craindre, que ceux qui étoient autour de sa personne, ne le portassent à des choses contraires au bien de la Republique. On peut dire cependant à sa louange, qu'il
avoit

1650. avoit de grandes qualitez, propres à lui attirer l'affection des Peuples. Il étoit beau, & très bien fait de corps. Sa taille étoit grande, droite, & majestueuse. On ne pouvoit le regarder sans être touché de respect pour sa personne. Il avoit l'esprit grand, vaste, & penetrant. On l'avoit instruit dans sa jeunesse avec beaucoup de soin dans les langues, dans l'Histoire, dans la Philosophie, & dans les Mathematiques. La grandeur de sa naissance ne l'empêchoit pas d'être affable & populaire, autant qu'il le falloit. Il étoit brave, intrepide, capable de former de grands desseins, & de les executer, adroit dans tous les exercices du corps, robuste, infatigable, & fort entendu à la guerre. S'il eût vécu plus long temps, il eût pu égaler la gloire de ses Predecesseurs. On l'enterra à Delft le 8. de Mars de l'année suivante 1651. & son corps fut porté avec beaucoup de magnificence pour y être enterré dans le Tombeau de ses Ancêtres. Il avoit épousé en l'an 1641. Marie fille de Charles, Roi d'Angleterre. Cette Princeesse étoit prête d'accoucher, quand son Époux mourut.

On ne sçauroit exprimer la grandeur excessive du deuil où cette mort jeta sa Maison. Cependant quelques jours après elle fut un peu consolée par la naissance d'un Prince, dont cette affligée veuve accoucha le 14. de Novembre. C'a été du depuis Guillaume III. Roi d'Angleterre, qui a fait une grande & noble figure sur le Théâtre de l'Europe. Les Peuples des Provinces Unies firent paroître beaucoup de joye à la naissance de

cet Prince. On en sentoît beaucoup en effet , 1650.
lors qu'on vit un rejetton de ces grands He-
ros , qui avoient tant travaillé pour la Re-
publique. On le regarda comme un Astre
de bon augure , qui promettoit de relever la
gloire de cette Auguste Maison , qui sembloit
être morte avec le dernier Prince d'Orange.
On oublia dans cette occasion tout le chagrin,
que l'on avoit conçu contre Guillaume II.
& l'on fit des feux de joye pour la naissance
de cet enfant. Ces réjouissances ont été les
présages de ce que ce jeune Prince devoit fai-
re un jour pour la Republique , dont il a été
le Restaurateur. Les deux Princesses Mere
& Ayeule du Prince ne manquerent pas de
faire avertir toutes les Provinces de sa nais-
sance. Les Etats Generaux en furent les Par-
reins avec les Etats particuliers de Hollan-
de & de Zelande , & les Deputez des villes
de Delft , de Harlem , & d'Amsterdam. Il
fut nommé au Baptême Guillaume Henri.
Cette année , qui fut remarquable par la
mort de Guillaume I. I. & par la naissance de
Guillaume I I. I. fut encore distinguée par de
grands débordemens , qui rompirent les Di-
gues , & qui inonderent beaucoup de Pais
dans le Betauw , dans le Velaw , & dans la
Province d'Utrecht. La ville de Deventer ,
& quelques autres furent enfermées long
temps dans les eaux , de telle maniere que
leurs voisins leur envoyerent des vivres dans
des batteaux pour nourrir leurs habitans reti-
rez dans les Greniers. La Mer s'enfla même
de telle sorte au mois de Mars de l'année sui-
vante , fut tout dans la North-Hollande ,
que

1650. que les eaux furent poussées par un vent de Nord-Ouest si violent pendant la haute marée, qu'il y eut plusieurs marchandises gâtées dans les Magazins de la ville d'Amsterdam.

Ce fut dans le temps de cette mort de Guillaume II. qui faisoit un si grand changement dans l'Etat, que la Province de Hollande envoya des Deputez dans les autres Provinces confédérées pour leur représenter en son nom, comme elle l'avoit déjà fait dans l'assemblée ordinaire des Etats Generaux, que le salut de la République consistoit dans l'étroite Union des Provinces, dont elle étoit composée : que la Hollande étoit résolue de maintenir cette Union dans toute sa force, & de demeurer inviolablement attachée à la Religion établie par les loix selon les décisions du Synode National de Dordrecht : que dans l'état auquel se trouvoient les affaires par la mort inopinée du Prince d'Orange, il étoit à propos de convoquer extraordinairement les Etats de toutes les Provinces à la Haye, pour prendre en commun des résolutions propres à soutenir la République ; que les affaires se gouverneroient à l'ordinaire, jusques à ce que l'assemblée eut pris les résolutions qu'elle jugeroit propres au bien commun : qu'ainsi la Hollande prioit toutes les Provinces de nommer des Deputez, & de leur donner toutes les instructions que l'on croiroit nécessaires pour l'avantage du Public. Cette députation fut fort agréable aux autres Provinces. On consentit unanimement à cette assemblée, & l'on travailla à dresser les

les Memoires de ce qui devoit y être traité , pour en charger ceux qu'elles y envoyeroient en leur nom, afin de donner une nouvelle forme au gouvernement , qui étoit changé par la mort de Guillaume II. 1650.

La Princesse Douairiere veuve du Prince Frederic Henri , ayeule du Prince nouvellement né, écrivit une lettre à chacune des Provinces , pour leur recommander les droits & les interêts de son petit fils. Elle la communiqua aux Etats Generaux , & les pria de la vouloir appuyer. Ils la reçurent , & promirent d'en envoyer des Copies dans toutes les Provinces. Ils ne pouvoient faire davantage dans la situation où se trouvoient alors les affaires. Cette lettre étoit pressante, propre à reveiller l'affection des Peuples , & des Provinces en faveur de la Maison d'Orange. Cependant on ne pouvoit pas anticiper les deliberations d'un assemblée , que l'on convoquoit pour regler l'état de la Republique dans la révolution qui étoit arrivée. La Commission des Etats Generaux étoit changée par la mort de Guillaume II. il falloit donc , que les Provinces expliquassent leurs intentions sur les conjonctures presentes. Ainsi cette lettre demeura sans effet ; & dans la suite l'assemblée prit les mesures , qu'elle crut propres à soutenir les affaires du gouvernement dans l'état où elles se trouvoient alors.

Les Deputez des Provinces s'étant rendus à la Haye au commencement de cette année, on ouvrit l'assemblée le 18. de Janvier avec les solemnitez qui se pratiquent dans ces 1651.
oc-

1651. occasions. Lors que l'on vint aux propositions sur l'état present des affaires, les avis se trouverent fort partagez. Ceux qui se souvenoient de l'affaire d'Amsterdam, ne pouvoient oublier, que peu s'en étoit fallu, que la liberté publique n'eût été opprimée. Ils conclurent donc, qu'il falloit supprimer la charge de Stathouder, d'autant plus que l'Etat se trouvant en paix de toutes parts l'on n'avoit plus aucun besoin de Capitaine General. Ils ajoutoit à cela, que la mort du Prince d'Orange avoit remis les Provinces dans la liberté de se gouverner par elles mêmes, & qu'ainsi l'on n'avoit qu'à continuer de conduire les affaires, comme l'on avoit fait depuis cette mort : qu'après tout on ne pouvoit pas penser à conferer cette dignité à un enfant naissant, puis qu'en effet la Republique seroit obligée de conduire elle même ses affaires, sans pouvoir être aidée par le Stadhouder, & qu'ainsi autant valoit de n'en avoir point du tout.

Ceux qui étoient attachez d'affection à la Maison d'Orange, souhaitoient, qu'en consideration des grands services, que les Princes de ce nom avoient rendus à l'Etat, l'on maintint le Prince nouvellement né dans les charges de ses Predecesseurs. Mais on leur répondoit, que de long temps ce Prince ne seroit en état de servir la Republique, que par consequent il faudroit lui donner un Lieutenant Stathouder; que la chose étoit sans exemple; que supposé, que l'on en créât un, il seroit à craindre qu'étant long temps dans l'exercice de cet employ, il ne se rendit trop
puif-

puissant , & que l'on n'eût de la peine à le lui 1651.
faire quitter , lors que le Stathouder seroit
en âge d'en faire les fonctions. D'ailleurs
ce qui s'étoit passé dans l'affaire des prison-
niers de Louvesteyn & d'Amsterdam , étoit
encore si recent , que les partisans du jeune
Prince ne sçavoient que dire , lors qu'on leur
parloit du danger où l'on s'étoit vû. En-
fin après que cette Assemblée eût subsisté jus-
ques vers la fin du mois d'Août , elle se ter-
mina , & l'on y fit tous les divers regle-
mens que l'on crut nécessaires pour le bien
commun de la Republique.

Mais par ce que cette affaire changea la fa-
ce du Gouvernement dans les Provinces-
Unies , & qu'en effet les choses prirent une
nouvelle forme , il ne sera pas hors de pro-
pos de l'expliquer en détail , & de rappor-
ter ce qui se passa dans cette occasion. Lors
que l'Assemblée fut ouverte , le premier de-
puté de Frise nommé Monsieur de Doma ,
qui presidoit ce jour là , remercia au nom des
États Generaux tous les Deputez , qui s'é-
toient rendus à la Haye au nom de leurs Pro-
vinces , en consequence de la priere qui leur
en avoit été faite. Il ajouta , qu'il ne dou-
toit pas , qu'ils ne sçussent les raisons pour
lesquelles on les avoit priez de s'assembler ,
& que par consequent ils ne fussent venus dans
le dessein de travailler à l'affermissement de la
tranquillité publique , & au bonheur des
Peuples de ces Provinces. Il les exhorta
fortement à mettre la main à l'œuvre avec
zele , avec prudence , de bonne foy , & les
pria ensuite de proposer ce qu'ils croiroient
pro-

1651. propre à contribuer au bien de l'État dans la situation où se trouvoient alors les affaires.

Le Sr. Carz Pensionnaire de Hollande ayant à parler après lui, fit voir que la Hollande avoit toujours travaillé avec une extrême affection à l'augmentation & l'affermissement de la République; que dans la conjoncture présente les États de cette Province trouvoient, qu'il étoit à propos de renouveler l'Union de toutes les Provinces, de regler les affaires de la Religion pour en rendre l'état assuré, & de donner de bons ordres pour tout ce qui concernoit la Milice: que pour ce qui regardoit l'Union, il étoit à propos d'y penser, à cause du changement arrivé par la mort de Guillaume II. Prince d'Orange: que cette mort laissoit la République sans Chef, que par conséquent il falloit rejoindre ce qui sembloit être dissous, depuis qu'ils avoient perdu leur Gouverneur General, qui étoit en quelque sorte le lien de leur Union: que pour la Religion, les grandes Guerres dans lesquelles la République avoit été engagée jusques-là, n'avoient pas permis de prendre toutes les mesures propres à la mettre dans une entière sûreté: que par conséquent il étoit absolument nécessaire d'y travailler: que pour ce qui est de la Milice, il n'y avoit plus personne dans la Maison d'Orange, qui pût se charger du soin de la Gouverner, en remplissant la charge de Stathouder: que vers la fin de la Guerre on avoit trouvé à propos de nommer un Maréchal de Camp General pour commander l'Armée en l'absence du Stathouder: que les États de
Hol-

Hollande ayant murement examiné cette affaire ils avoient remarqué, que tout ce qui regardoit la Milice avoit été mis sous la direction du Conseil d'Etat au commencement de la Republique ; que l'on pouvoit faire la même chose dans l'état present des affaires, en laissant d'ailleurs les Gouverneurs, les Commandeurs, & les autres Officiers Generaux dans les fonctions ordinaires de leurs Charges : que les Provinces pouvoient se reserver le droit de disposer des emplois militaires, qui viendroient à vaquer dans les Troupes, qui étoient à leurs gages, & laisser aux Etats Generaux le pouvoir de disposer de tout ce qui concernoit la Generalité : que les Officiers, & les Troupes prêteroient le serment de fidelité aux Etats Generaux, & aux Provinces particulieres, qui étoient chargées de leur Solde.

Il ajouta à tout cela, que la Hollande ne croyoit pas, que dans l'état où étoient les affaires, on dût penser à nommer un Gouverneur General : que le Prince nouvellement né ne pouvant être capable de cet emploi, qu'après une longue suite d'années, il y auroit de grands inconveniens de lui en donner le titre, & d'en faire faire les fonctions en son nom par un Lieutenant General : qu'ainsi le plus sûr étoit de laisser les choses dans l'état où elles se trouvoient, en remettant les affaires aux ouvertures, que le temps pourroit leur fournir, pour en prendre une resolution finale. Il joignit plusieurs considerations importantes à ce qu'il avoit dit, & se servit entre autres raisons, de ce qui s'étoit fait autre-

1651. fois parmi les Israélites, lors qu'ils furent tranquilles dans la possession du Pais de Canaan. Ils ne prenoient des Capitaines, que quand ils en avoient besoin, & alors ils choissoient ceux que l'on croyoit les plus capables de cet employ. Il cita encore les Grecs, les Romains, les Venitiens, & les Suisses, qui n'en ont pas usé autrement dans leurs Guerres. D'où il conclut, que les États pouvoient suivre la même methode, qui leur étoit fournie par des Peuples sages, vaillans, & d'une prudence consommée dans les affaires.

Le lendemain il donna une Copie de son discours à l'Assemblée, afin que les Deputez fussent en état d'examiner plus attentivement ce qu'il avoit proposé. Cependant les esprits furent fort partagez dans leurs sentimens. Les Deputez de Frise proposerent, que l'on differât de s'assembler pendant quelques jours, afin reflexir plus à loisir sur les choses importantes, qui avoient été mises en avant par la Hollande. Mais la pluralité des voix fut pour la continuation des séances. Les Deputez de Gueldre n'étoient pas d'accord entr'eux. Ceux de la Comté de Zutphen étoient d'un avis : Ceux du Velaw & du Quartier de Nimegue étoient d'un autre. Il y en avoit même parmi ces derniers, qui bien loin d'approuver les propositions de la Hollande, vouloient, que l'on établit un Stathouder. Mais enfin les villes, & plusieurs Nobles décidèrent à la pluralité des voix, qu'il n'en feroit point parlé.

Lors que l'on eut conclu, que l'on conti-
nue-

nueroit les séances, les Deputez des Provinces examinerent avec tout le soin, que l'importance de l'affaire demandoit, les propositions de la Hollande. Tout le monde tomba d'accord, qu'il étoit à propos de renouveler l'union, puis qu'elle étoit le fondement de la République. On conclut donc d'un commun accord, que l'on s'en tiendrait ponctuellement à ce qui avoit été réglé sur ce sujet dans le Traité d'Utrecht de l'an 1579. On convint aussi sans peine du point de la Religion. Les Synodes ayant été avertis, de ce qui se passoit à cet égard, crurent, qu'ils devoient entrer dans l'affaire de la Religion par voye de remontrance. Ils nommerent donc cinq Deputez pour se rendre à la Haye de leur part. Lors qu'ils y furent arrivez, ils demanderent aux Etats Generaux une audience, qui leur fut accordée. Etant donc admis dans l'assemblée, ils representerent la necessité qu'il y avoit d'arrêter le cours de la superstition, en resserrant un peu la trop grande liberté dont les Catholiques Romains jouissoient. Ils dirent, qu'il étoit à craindre, qu'ils ne formassent quelque funeste complot contre la Religion dominante, & que par consequent il étoit à propos de les contenir dans des bornes plus étroites, qu'ils ne l'avoient été depuis long temps : qu'au reste ils croyoient, que l'on devoit se tenir fortement attaché au Synode de Dordrecht. L'Assemblée réglant l'affaire de la Religion, convint, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été réglé dans le Traité d'Union, & qu'ainsi la Religion Réformée seroit la Religion de

1651.

1651. l'Etat, telle qu'elle avoit été déterminée dans le Synode, dont on vient de parler. Au reste ils ne prononcèrent point sur l'affaire des Catholiques Romains pour en étendre, ou pour en resserrer la tolerance. Les Deputez crurent, qu'ils devoient laisser les Provinces dans la liberté de se gouverner à cet égard, selon qu'elles le trouveroient à propos pour le bien de leurs Peuples.

Les affaires de la Milice furent plus difficiles à regler par la diversité des opinions. Les Deputez de Zelande proposerent en arrivant, dans quelques conferences particulieres, que l'on eût égard au jeune Prince pour le nommer, au du moins pour le désigner Stadhouder, en lui donnant un bon Lieutenant pour agir en son nom, jusques à ce qu'il fût en âge d'exercer ce grand employ. Les deux Princesses d'Orange se joignirent à ces Deputez, & firent agir tous les amis & tous les Partisans de leur Maison, pour faire donner cette dignité à ce jeune Prince. Mais on répondit, qu'il n'étoit pas temps de parler de cette affaire : que l'on ne sçavoit pas, quelles pourroient être les inclinations de ce Prince nouvellement né : qu'il pourroit avoir de grandes qualitez pour le gouvernement : Mais que le contraire n'étoit pas impossible : qu'alors on se repentiroit trop tard de ce qui auroit été fait : que de lui donner un Lieutenant General pendant une longue minorité, cela pourroit causer du trouble dans l'Etat, puis que cet homme auroit peine à renoncer à un employ, qu'il auroit exercé pendant un grand nombre d'années ; que d'ailleurs ce jeu-

jeune Prince pourroit croire, que ces charges ne lui auroient été données, que par ce qu'elles étoient héréditaires, & qu'en ce cas il pourroit n'avoir pas de fort grands égards pour la Republique, par ce qu'à son avis elle n'auroit pû se dispenser de lui conferer ces emplois : Au lieu qu'en les lui accordant, lors qu'il seroit Majeur, il en auroit l'obligation tout entiere à la Republique. On ajouta plusieurs autres reflexions pour fortifier cet avis. 1651.

Les Deputez de Frise remontrèrent, qu'il falloit du moins choisir un Capitaine General pour gouverner les Troupes. Ils disoient qu'il ne seroit pas temps d'y penser lors que l'on seroit en guerre, & qu'ainsi il étoit à propos d'en nommer un : que s'il n'y avoit personne dans la Maison d'Orange, qui fut en état d'exercer cet employ, il y avoit des Seigneurs de la Maison de Nassau, qui par leurs Ancêtres & par eux mêmes avoient rendu de grands services à la Republique, & qui ne manquoient ni de capacité, ni d'affection pour bien remplir tous les devoirs de cette charge. Ils ajouterent à cela, qu'il étoit de l'honneur de la Republique de la donner au rejetton de ces grands Princes d'Orange, qui avoient servi l'État d'une maniere si avantageuse, que l'on devoit les regarder comme ses fondateurs, & comme ses glorieux appuis. Ils dirent encore, que les affaires de la Guerre demandent beaucoup de secret, & sur tout une grande union entre ceux qui la dirigent, que par consequent il falloit absolument un

1651. Capitaine Général pour conserver l'ordre , & la subordination , & pour digerer les entreprises d'une manière propre à les faire heureusement succeder. Les Etats de Groningue se rangerent à peu près à cet avis , & parlerent en faveur du jeune Prince.

Pendant que l'on étoit occupé à delibérer sur cette affaire dans l'Assemblée de la Haye , l'on apprit que les Etats de Zelande songeoient à nommer un Stadthouder. Cette nouvelle chagrina les Etats de Hollande, dans la crainte que l'exemple de cette Province ne portât les autres , & quelques unes même de leurs villes à se joindre à la Zélande. Ils envoyerent donc des Deputez dans cette Province pour empêcher les Etats, qui étoient assemblez , de passer outre dans leur delibération. Ces Deputez eurent ordre de représenter ; qu'au commencement de la Guerre on avoit crû , qu'il falloit un Capitaine General pour conduire les affaires avec plus de promptitude : que cependant l'expérience avoit fait connoître dans la personne du Comte de Leycestre , combien cette sorte d'employ étoit delicate pour la liberté publique : que cela même avoit obligé leurs précécesseurs de supprimer cette charge de Gouverneur General , & de se contenter de celle de Capitaine General , dont le pouvoir ne s'étendoit que sur les gens de Guerre : que dans la suite on étoit revenu à cette première charge, à cause de la violente Guerre , que l'on avoit contre l'Espagne : que cette guerre étant finie on n'avoit plus affaire de Statthouder , puis qu'il n'y avoit plus de raison d'en
d'en

d'en avoir; que les Deputez de Zélande étoient tombés d'accord dans l'Assemblée de la Haye, que l'on devoit renvoyer la nomination d'un Capitaine General à un autre tems; que la jeunesse du Prince naissant ne permettoit pas de lui deferer presentement cet employ, & qu'il falloit attendre qu'il fût en âge de l'exercer pour la lui donner preferablement à tout autre, en consideration des grands services de ses Predecesseurs, s'il en étoit trouvé capable, lors qu'il seroit en âge de majorité. 1651.

Les Etats de Zélande répondirent, qu'ils envoyeroient des instructions à leurs Deputez sur ce sujet, assurant au reste les Etats de Hollande, qu'ils auroient soin de ne proposer que des choses utiles à l'État, & que d'ailleurs ils contribueroient de leur part à tout ce qui pourroit servir au bien de l'Union, & au repos des Provinces. Enfin après plusieurs deliberations, & un grand nombre de conférences sur cette importante affaire, la Hollande attira les autres Provinces dans son sentiment. Ainsi l'on tomba d'accord d'un commun consentement, que les Etats Generaux auroient la direction des affaires de la Guerre, & des Troupes avec le Conseil d'État. Cela étant conclu on publia une amnistie absolue pour faire oublier le passé, & pour mettre le monde en repos. On eut soin de l'honneur de ceux qui avoient été emprisonnez à Louvesteyn, & en particulier des deux Bikers. On cassa tout ce qui avoit été fait contr'eux, & on les rétablit dans leurs emplois. Cela se fit avec de grands me-

1651. nagement de la part de la ville d'Amsterdam pour les Bikers. Elle fut bien aise de faire connoître, que ce qu'elle avoit fait dans les affaires passées, n'avoit point été fait à dessein d'offenser la Maison d'Orange. Au reste on fit plusieurs reglemens dans cette assemblée pour la direction des Troupes. Les Gardes du feu Prince d'Orange preterent le serment de fidelité aux Etats de Hollande, qui avoient accoutumé de les payer. Les charges de Magistrature & de justice furent laissées à la disposition des Etats, & des villes de chaque Province. Le célèbre Martin Herpertz Tromp fut fait Lieutenant Amiral General de la République, tant à cause de sa grande capacité dans la Marine, que pour le récompenser des importans services, qu'il avoit rendus depuis long temps à l'Etat.

Les affaires furent terminées de cette manière dans cette fameuse assemblée. Cette conclusion ne plût peut-être pas beaucoup aux ennemis de la République, parce que les choses se passerent avec beaucoup d'ordre & de tranquillité. Ceux qui l'aimoient, espererent que la bonne intelligence, qui avoit paru dans cette occasion entre les Membres de l'Etat, pourroit contribuer beaucoup à son aggrandissement & au bonheur des Peuples. On crut même, qu'elle jouïroit en repos des grands avantages qu'elle tiroit de la Paix, que l'on avoit conclu si heureusement avec l'Espagne. Mais Cromwel, qui s'étoit rendu maître des affaires en Angleterre, conçût du chagrin contre la République, dans la pen-

pensée qu'elle avoit secrettement traversé 1651.
ses grands desseins. Il chercha donc les occasions de se venger des affronts qu'il prétendoit qu'elle avoit faits à l'Angleterre, & à lui en plusieurs rencontres. Il ne pouvoit oublier, qu'elle avoit envoyé des Ambassadeurs pour tâcher de faire la Paix entre le Roi, & le Parlement. Il regardoit cette Ambassade comme un moyen artificieux d'entretenir le trouble dans le Royaume pour travailler cependant à l'augmentation de son propre pouvoir. Il est certain neantmoins que ces Ambassadeurs avoient travaillé de bonne foy à faire cesser ces funestes divisions. Il étoit arrivé dans la suite, qu'après la mort tragique de Charles I. les Ministres publics des États Generaux, qui étoient en Angleterre, firent ce qu'ils purent pour conserver l'affection des Peuples à la Maison de Stuart. Cromwel avoit dissimulé toutes ces choses pendant que les affaires publiques étoient en mouvement, dans l'incertitude du succès de ses desseins, & il crut, qu'il devoit attendre une occasion favorable d'en faire paroître son ressentiment contre les États.

Charles I. étant mort de la maniere que chacun sçait, les États, qui regardoient Cromwel comme l'Auteur de cette tragedie, en conçurent beaucoup de haine contre lui. Lors que la nouvelle en fut répandue à la Haye, ils envoyerent une Députation solennelle à Charles II. pour lui faire leurs complimens de condoléance. Ils le traiterent de Roi & de Majesté. Cromwel en fut irrité au dernier point. Cependant il crut, qu'il

1651. devoit dissimuler pour avoir le temps d'affermir son autorité au dedans, avant que de rien entreprendre au dehors. Il fit ordonner par le Parlement, que l'on envoyeroit des Ambassadeurs par tout; pour faire sçavoir que la Monarchie d'Angleterre étoit changée en Republique. Le Parlement fit donner communication de ce dessein aux Ministres étrangers, qui étoient à Londres, & les fit avertir en son nom de la mort de Charles I.

Les Etats Generaux ne se hâterent pas de reconnoître cette nouvelle Republique. Il y eut même quelques Deputez, qui proposerent de revoquer l'Ambassade que l'on avoit à Londres. Mais d'autres firent remarquer, que plusieurs Princes Souverains, & le Roi de France lui même, qui avoit de fort étroites alliances avec la Maison de Stuart, ne rappelloient point leurs Ambassadeurs. On crut donc qu'il suffiroit d'ordonner au Sr. Paw de Heemstede, Ambassadeur extraordinaire à Londres, de revenir sans delay, puis que sa commission étoit finie, & de laisser à l'Ambassadeur ordinaire le soin de prendre garde à ce qui se passoit, sans entrer en aucune negotiation avec le nouveau Gouvernement jusques à nouvel ordre de la part des Etats. Ils vouloient voir quel train prendroient les affaires, avant que de se déterminer dans cette occasion delicate.

Cromwel voyoit fort bien par toutes ces démarches, & par les discours que l'on faisoit publiquement dans toutes les Provinces sur les affaires d'Angleterre, quels étoient

étoient à peu près les sentimens des Etats, 1651. & leur disposition interieure par rapport à ce qui se passoit dans ce Royaume. Cependant on envoya par son avis Doreflaus Ambassadeur à la Haye. Cet homme avoit été l'un des Juges de Charles I. Il n'y fut presque pas plutôt arrivé, comme on l'a déjà dit, qu'il fut assassiné par quatre ou cinq hommes masquez. On ne douta point, que le coup n'eût été fait par des Anglois, & par des Ecoissois du parti de Charles II. On chercha diligemment les Auteurs de ce meurtre pour en faire la punition. On mit leur tête à prix. On promit de grandes recompenses à ceux qui pourroient ou les saisir, ou les découvrir. Tout cela fut inutile. Les Assassins s'étoient sauvez. Les Etats donnerent ordre à leur Ambassadeur à Londres d'avertir le Conseil de tout ce que l'on avoit fait pour donner une entiere satisfaction à l'Angleterre sur ce sujet. Le Conseil, qui s'étoit plaint d'abord fort aigrement de cette affaire, parut content de ce qui lui fut dit de la part des Etats. Cela fit naître le soupçon à quelques personnes, qu'il y avoit de l'affectation dans cette moderation du Conseil, & que Cromwel vouloit endormir la République, jusques à ce qu'il eût trouvé l'occasion de se venger.

Quand il scût que Guillaume II. Prince d'Orange étoit mort, il crut avoir trouvé le temps propre à l'exécution de son dessein. Il s'imagina que les Etats ayant perdu leur Stathouder ne voudroient pas s'engager dans une Guerre étrangere. Il se confirma d'au-

1651. tant plus dans cette pensée, qu'il se voyoit de bonnes Troupes bien aggueries, au lieu que les Etats venoient de casser leurs vieux Soldats. Il crût donc, qu'il se trouvoit dans une conjoncture propre du moins à obliger la République à s'unir absolument d'intérêt avec l'Angleterre pour ne faire qu'un même corps. Il considéroit, que si elle en acceptoit la proposition, il se verroit le maître de deux puissans Etats : mais que si elle la rejettoit, il trouveroit bien-tôt moyen d'entrer en guerre avec elle pour se venger du passé, d'autant plus que Charles I I. avoit toujours des partisans en Hollande par le credit de la Princesse d'Orange sa sœur, & de la Reine de Bohême sa tante. Il disposa donc le Parlement à envoyer Mylord St. Jean, & Walter Striklend en qualité d'Ambassadeurs à la Haye pour y negotier cette union des deux Républiques. On leur donna des instructions fort précises, & ils furent accompagnez de deux cens Gentilshommes pour donner plus de lustre à leur commission.

On les reçût à la Haye avec des honneurs extraordinaires. Ils furent admis à l'audience selon l'usage accoustumé, & là ils expliquèrent le sujet de leur venue. Il s'écoula du temps avant que les Etats répondissent à leurs propositions, par ce qu'il avoit fallu en donner communication aux Provinces pour en avoir leur avis. Cependant les amis secrets de Charles I I. traverserent la negotiation de ces Ambassadeurs. Cela jetta l'affaire dans des longueurs capables de les ennuyer. Pendant cela le même Peuple leur fit plusieurs in-
sul-

sultes , & les États furent obligez de mettre une forte garde devant leur Hôtel. Cependant cela n'empêcha pas , que l'on ne cassât leurs vitres , & que l'on ne les chagrinât en plusieurs occasions. Quelques Historiens rapportent , que le Duc d'Yorck frere de Charles II. qui a regné après lui sous le nom de Jacques II. ayant rencontré Mylord St. Jean à une promenade publique, & que passant près de ce Prince sans le saluer , le Duc d'York lui arracha le chapeau , & lui dit qu'il devoit du respect au frere de son Roi. Mylord St. Jean qui se reposoit sur le privilege de sa commission , lui repondit , qu'il ne connoissoit point d'autre Souverain en Angleterre que le Parlement. Il ajouta même , dit-on , plusieurs choses offensantes contre la Maison de Stuart , ce qui obligea le Duc de mettre l'épée à la main. L'Ambassadeur en fit autant de sa part , & fut secondé par ses domestiques. Ceux qui se promenoient , se rendirent au bruit , & prirent le parti du Duc d'Yorck , ce qui obligea l'Ambassadeur de se retirer avec ses gens, par ce qu'il n'étoit pas en état de résister aux gens qui s'étoient attroupez.

Les États , qui avoient des raisons particulières de se ménager avec les deux Partis , firent prier secretement le Duc d'Yorck de s'absenter pendant quelques jours. Il se retira donc à Honslardick auprès de la Princesse d'Orange sa seur. En suite on députa vers Mylord St. Jean pour lui témoigner , que l'on étoit extrêmement touché de ce qui étoit arrivé : que si celui qui avoit donné lieu à ce démêlé étoit leur sujet , ils le puniroient avec

1651. la dernière severité pour lui donner toute la satisfaction qui lui étoit due. L'Ambassadeur ne se contenta point de ce sage compliment des Etats, qui en effet ne pouvoient rien faire de plus dans cette occasion. Ils firent faire la même déclaration au Parlement, & demanderent en même temps le renouvellement des anciens Traitez avec l'Angleterre. Mylord St. Jean, qui craignoit peut-être que l'on ne traitât son Collègue & lui comme Dorelaus, s'en retourna avec lui en Angleterre sans attendre la réponse du Parlement sur la proposition des Etats. Il avoit des ordres secrets de ne rien conclure. Etant arrivez ils firent tous deux le recit de leur voyage d'une manière propre à faire connoître, qu'ils avoient tous les sujets imaginables de se plaindre de la conduite des Etats à leur égard.

Cromwel irrité au dernier point de ce qu'à son avis on avoit tenu peu de conte des démarches qu'il avoit faites envers les Provinces-Unies, s'affermir dans le dessein d'en tirer satisfaction par la force. Cependant se trouvant encore trop d'affaires dans le Royaume par la Guerre qu'il avoit avec les Ecoissois, il crut que le temps n'étoit pas encore propre à s'engager dans des querelles étrangères. Il travailla donc à bien établir son autorité en Angleterre. Il dissimula les outrages qu'il prétendoit avoir reçus des Etats. Mais la Guerre d'Ecosse étant finie par la Bataille qu'il gagna près de Worcester au mois de Septembre de cette année contre Charles II. qui se sauva en France avec des peines incroyables, Cromwel & le Parlement se resolurent d'entrer en Guerre avec

avec les Provinces-Unies. On commença 1651.
donc à les chagriner sur la Mer pour incommoder leur commerce. On publia une ordonnance au mois de Decembre, qui defendoit de rien amener en Angleterre, à moins que de le charger sur des vaisseaux Anglois, sous peine de confiscation pour les marchandises & pour les vaisseaux. On poussa la défense jusques aux manufactures étrangères, & l'on ne voulût pas même permettre le transport du poisson, à moins qu'il ne fût chargé sur des Navires Anglois. On accorda des lettres de represailles aux heritiers des deux freres Pawlet marchands pour trente mille livres sterlins, qu'ils prétendoient leur être dûs par des Hollandois. On permit à l'Administrateur des biens des Pawlet de se saisir de tous les vaisseaux Hollandois qu'il trouveroit en Mer jusques à la concurrence de la dette, en y comprenant les dépens déjà faits, & ceux que l'on feroit encore pour le recouvrement de cette somme que ces heritiers soutenoient leur être due.

On donna charge aux Capitaines Stanton & Smith d'exécuter l'Arrêt de represailles. Dès qu'ils eurent reçu leur commission, ils se mirent en course sur les Hollandois, & firent tant de prises, par ce que l'on ne s'attendoit point à cela, que le Capital, les interêts, & les frais de l'exécution furent bien-tôt payez. Les marchands en firent de grandes plaintes aux Etats Generaux, & demandèrent Justice. Les plus échauffez du Conseil se voyant soutenus par les partisans de la Maison de Stuart & de celle d'Orange vouloient

1651. loient que l'on déclarât la guerre à une Nation, qui violoit le droit des gens avec tant d'impunité, sans observer les formes requises en tel cas. Mais on crut, qu'il n'étoit pas à propos de porter d'abord les affaires aux plus grandes extremitez, & qu'après tout il valoit mieux entrer en negotiation pour tâcher de prevenir une Guerre, dont les succès sont toujours incertains. On envoya donc le Sr. Carz Pensionnaire de Hollande, Schaep Bourguemaître d'Amsterdam, & van der Perre Pensionnaire de Middelbourg pour Ambassadeurs extraordinaires en Angleterre sur ce sujet. Le Parlement les reçût avec beaucoup d'honneur, & leur fit de grands complimens. Il leur accorda toutes les audiences qu'ils leur demanderent, & les laissa parler tant qu'ils voulurent sur le renouvellement des Traitez entre les deux Nations, sur les vaisseaux saisis par represailles, & sur la revocation de l'Acte du Parlement, qui autorisoit ces represailles. Mais la réponse qu'on leur fit, ne leur donna aucune satisfaction sur leurs plaintes.

Les Anglois dans le fonds souhaitoient de s'unir avec les Provinces-Unies, & faire une Ligue offensive & defensive avec elles. Mais ils vouloient être les Maîtres des conditions du Traité. Ainsi dans le dessein de les obliger d'en passer par où ils voudroient, on leur proposa divers sujets de plaintes, sur lesquels on leur demanda de grandes satisfactions. Ils firent voir par là, qu'ils ne pensoient point à réparer le dommage que les Hollandois avoient souffert.

Le

Le Parlement vouloit que l'on indemnifât la Nation Angloise de tout ce qu'elle avoit perdu il y avoit trente ans dans les Iles d'Amböina, & de Banda aux Indes Orientales. Il soutenoit, que ce malheur lui étoit arrivé par la faute de la Compagnie des Indes, qui avoit ruiné le commerce des Anglois pour établir le sien. Il se plaignit encore de l'assassinat commis en la personne de Doreflaus contre le droit des gens, surquoy disoit-on les Etats-avoient fait semblant d'en rechercher les Auteurs, sans y avoir travaillé cependant avec l'empressement que cette affaire demandoit. Il ajoutoit à tout cela les plaintes de ce qui s'étoit passé durant les troubles, que les Ambassadeurs des Etats avoient entretenu une correspondance fort étroite avec le Roi contre le Parlement. Enfin le Parlement se plaignoit encore du dommage que les Anglois avoient souffert en Moscovie, dans le Groenland, & en plusieurs autres lieux depuis l'an 1618. par les Hollandois, ce que l'on faisoit monter à des sommes tout à fait exorbitantes. 1652.

Les Ambassadeurs reconnurent que ce n'étoient là que des pretextes, dont on se servoit pour cacher le dessein que le Parlement avoit de faire la Guerre, & qu'en effet on se préparoit sourdement à la pousser. Ils firent voir sensiblement, que les plaines que l'on faisoit contre les Etats, étoient nulles, & sans aucun fondement. Ils demanderent que l'on rétablît les affaires sur le pied qu'elles étoient avant le retour de Mylord St. Jean, & de Strikland. Ils firent connoître que jus-

1652. jusques-là les Etats avoient dissimulé toutes les insultes , que l'on avoit faites à leurs sujets , par ce qu'ils souhaitoient la Paix ; qu'au reste si l'on équipoit des vaisseaux dans les Provinces-Unies , c'étoit dans le dessein de conserver la bonne correspondance , qui avoit été jusques-là entre les deux Etats , mais qu'ils n'avoient jamais pensé à causer du chagrin à leurs voisins , & sur tout à l'Angleterre. Le Parlement qui avoit résolu de faire la Guerre pour se conserver l'Empire de la Mer , fit connoître qu'il voyoit bien à quoi tendoit la flotte que l'on préparoit : il déclara donc que l'Empire de la Mer lui appartenoit , & qu'il ne souffriroit pas que les Etats eussent une flotte capable de lui disputer cet Empire , dont la Nation Angloise étoit en possession. Ainsi les Esprits s'échauffèrent , & l'on vit que les affaires panchaient à la rupture entre les deux Etats.

Les Provinces-Unies ne pouvant plus souffrir les outrages que les Anglois faisoient tous les jours à leurs negotians , dont les pertes montoient déjà à des sommes incroyables , se virent enfin obligées d'en venir à la Guerre malgré elles. On leur avoit déjà enlevé plus de deux cens vaisseaux. Le Parlement pour engager toujours davantage les affaires à la rupture , ordonna que l'on visiteroit tous les vaisseaux Hollandois , sous prétexte de contrebande. On donna donc ordre en Hollande au Lieutenant Amiral General Tromp de se mettre en Mer avec sa flotte , & de se précautionner contre les surprises. Tromp se mit en état de se bien défendre.

fendre si les Anglois l'attaquoient. Au reste 1652.
on lui recommanda de se gouverner avec prudence, mais neantmoins de garentir les vaisseaux du Pais de toute insulte, autant qu'il seroit possible, prenant bien garde de ne point approcher de trop près les côtes d'Angleterre, de peur de fournir de nouveaux pretextes au Parlement. Tout cela étoit fort judicieux, fort modéré, digne de la prudence ordinaire des Etats dans une affaire aussi delicate que celle là.

Ils crurent neantmoins qu'ils pouvoient porter la patience encore plus loin dans ce dessein de prevenir la Guerre, s'il étoit possible. Ils deputerent donc le sieur Nieuport Thresorier General de Nort-Hollande avec de nouvelles instructions pour les Ambassadeurs, & le chargerent même de quelques ordres particuliers sur les affaires des Indes Orientales. Mais ce qui arriva peu de jours après rompit toutes sortes de negotiations. Tromp avoit menagé les affaires avec beaucoup de prudence jusques-là. Il avoit évité les côtes d'Angleterre. Mais ayant été averti que plusieurs vaisseaux qui venoient du Levant fort richement chargez étoient poursuivis par deux vaisseaux de Guerre Anglois, & par quelques fregates, il accourut en diligence à leur secours. Il rencontra en chemin l'Amiral Blak avec vingt huit vaisseaux, ou fregates, qui étoit sorti des Ports pour croiser sur les côtes des Pais-Bas. Il étoit alors près de Douvres. Tromp l'ayant aperçu fit saluer le Pavillon Anglois, ayant une chaloupe prête à transporter un Capitaine pour

1652. pour aller complimenter Blak. Cet Amiral sans faire semblant de voir toutes ces civilitez déchargea trois fois tout son Canon sur le vaisseau de Tromp, lequel ne répondit point aux deux premières salves. Mais enfin il fit tirer à son tour après la troisième, & de cette manière le combat commença entre les deux flottes.

On se cannonna de part & d'autre avec beaucoup de furie pendant quatre heures. Mais la nuit separa les deux Partis. Le Combat s'étoit fait de telle manière, que l'on ne pouvoit dire précisément, par qui l'affaire avoit été engagée. On travailloit à Londres entre les Deputez des deux Etats à porter les choses à l'accommodement. Ainsi personne ne vouloit avoir commencé les hostilités. Quand on fut à Londres, ce qui s'étoit passé entre les deux flottes, la populace voulut insulter l'hôtel des Ambassadeurs. Mais le Parlement avoit envoyé un bon corps de Cavallerie pour empêcher que l'on n'en pût point approcher. Cependant toute l'Angleterre en fut en grand mouvement, les habitans voisins des lieux où le combat s'étoit donné abandonnoient leurs maisons, comme si les Hollandois eussent déjà été dans leur Pais. Cromwel, qui étoit l'Auteur secret de cette Guerre, se rendit en ces quartiers là pour rassurer les esprits. On mit des Garnisons sur les côtes, & ensuite on donna ordre à Black d'en venir à une seconde Bataille pour réparer la perte qu'il avoit faite dans la première.

Les Ambassadeurs des Etats firent tout ce qu'ils

qu'ils purent pour rejeter la faute de ce combat sur les deux Amiraux. Ils disoient que c'étoit l'effet de leur jalousie particuliere, & que les deux Nations n'y devoient point prendre part. Ils tâcherent de faire croire au Parlement, que c'étoit par un pur effet du hazard, que le combat s'étoit donné. Les Etats voulant témoigner en toutes manieres, que leur dessein n'étoit du tout point de rompre avec l'Angleterre, envoyerent le Sr. Paw de Heemstede en Ambassade extraordinaire. Il venoit d'être fait Pensionnaire de Hollande pour la seconde fois. Mais on ne l'écouta pas plus favorablement que les autres. Le Parlement soutint avec opiniâtreté, que la Republique avoit commencé la Guerre. Cependant à parler sincèrement on ne pouvoit pas prouver que la flotte de Tromp eût attaqué les Anglois. Paw protesta que l'on n'avoit donné aucun ordre de la part des Etats pour en venir à aucun Acte d'hostilité, & que l'on n'avoit expédié aucune commission directement ni indirectement d'offenser l'Angleterre. Il déclara que si le hazard avoit causé quelque sujet de plainte à la Nation Angloise, on devoit être assuré que cela s'étoit fait malgré les Etats, & qu'ainsi l'on devoit genereusement oublier le passé, & prévenir desormais de pareils accidens : que si le Parlement vouloit approfondir l'affaire, les Etats s'y employeroient de bon cœur, pour châtier severement celui des deux Amiraux qui auroit commencé le combat. Il offroit encore de rendre les honneurs ordinaires au Pavillon d'Angleter-

1652. terre, & de travailler de concert avec les Deputez, qui seroient nommez par le Parlement, à terminer tous les differens qui étoient survenus entre les deux Nations. Moyennant cela il demandoit, que l'on cessât de part & d'autre tous les Actes d'hostilité, pour s'occuper avec plus de tranquillité à faire une bonne Paix, par ce que l'on auroit le moyen d'examiner les choses à fonds pour les terminer au contentement des deux Nations.

Le Conseil d'Etat établi par le Parlement étant secretement porté à la Guerre par Cromwel, répondit sans detour, que l'Angleterre ne pouvoit souffrir l'insulte qui lui avoit été faite par la flotte des Etats, & que l'on avoit resolu de se servir de tous les moyens que l'on avoit en main pour en tirer raison. Paw eut beau faire des remontrances, la Guerre fut resoluë, sans aucune reflexion de la part du Parlement sur la moderation que les Etats avoient gardée dans toute cette affaire. Ils n'avoient point voulu accorder de lettres de represailles contre les Anglois, quoi que leurs marchands eussent perdu un fort grand nombre de vaisseaux. Ils accorderent même leur protection à la Compagnie Angloise établie à Rotterdam. En un mot ils firent tout ce qui pouvoit marquer une grande inclination à la Paix. Mais Cromwel ni ses amis, qui s'étoient rendus les maîtres des affaires, ne voulurent écouter aucune proposition d'accommodement. Cet homme ambitieux qui se voyoit fort puissant au dedans, vouloit établir son pouvoir au

au dehors. Il commença donc par la Guerre, qu'il chercha de faire aux Provinces-Unies, croyant qu'il en triompheroit aisément, par l'état où elles se trouvoient alors, qu'elles n'avoient plus de Troupes, ni de Gouverneur General. 1652.

Quand les Etats eurent appris par les lettres de leurs Ambassadeurs, qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour la Paix, ils se determinerent à la Guerre. Ils firent publier un Manifeste, dans lequel ayant représenté les injustices des Anglois, ils expliquerent ensuite les voyes de moderation qu'ils avoient suivies pour prevenir la Guerre, à laquelle ils se voyoient forcez par les vexations & par les pilleries des Anglois, & par leur opiniâreté à rejeter toutes sortes d'accommodement raisonnable. Le Parlement de son côté fit dresser un Manifeste contraire, dans lequel il expliquoit les raisons qui l'avoient porté à la Guerre. Les deux Republiques étant donc dans ces dispositions on commanda à Tromp de ne plus épargner les Anglois, & de leur courre sus, par tout où il trouveroit leurs vaisseaux. Dès qu'il eût reçu ces ordres, il resolut d'attaquer Aiscu Chef d'Escadre, qui étoit aux Dunes avec vingt & un vaisseaux de Guerre. Il avoit été averti, qu'on pouvoit aisément le battre en ce lieu là. Mais le calme qui survint rompit son dessein. Il resolut donc d'aller chercher Black, qui étoit vers le Nord avec soixante huit vaisseaux. Cet Amiral avoit pris cette route pour se jeter sur la flotte, qui étoit à la pêche des harangs. Il l'attaqua

1652. qua en effet , & quoi que les navires de guerre qui l'escortoient au nombre de douze , de vingt cinq , ou trente pièces de Canon , ne fussent pas en nombre suffisant pour résister aux Anglois , ils soutinrent les efforts de l'avangarde de Black , qui étoit de vingt gros vaisseaux , & combattirent pendant près de quatre heures avec un courage admirable. Mais enfin il fallut céder au nombre. Black se saisit de dix vaisseaux de pêcheurs avec toute leur charge. Deux d'entr'eux , coulerent à fonds , par ce qu'ils avoient été fort maltraités dans le combat , & l'on fut obligé d'en abandonner un autre , qui ne put suivre la flotte.

Tromp sçachant qu'après cette expedition Black étoit allé plus avant vers le Nord , pour tâcher de s'emparer des vaisseaux , qui revenoient des Indes , l'alla chercher & l'ayant joint se prépara au combat. Mais dans le temps que les deux flottes étoient sur le point de se canonner , une grosse tempête les sépara , & obligea les Anglois de se retirer dans leurs Ports. La tempête fit beaucoup de dommage aux vaisseaux Hollandois , qui étoient loin de leurs côtes. Cependant Tromp en ramena quarante à la rade de Scheveling. Ceux qui furent assez heureux pour n'être pas brisés contre les rochers , arrivèrent assez délabrés au Texel. Van Galen , qui commandoit la flotte Hollandoise dans la Méditerranée donna deux combats heureux. Il défait les Anglois près de l'Ile d'Elbe , & ensuite devant Livourne. Mais il y fut tué. Cependant ses Vaisseaux ruinèrent la

la Flotte Angloise, qu'ils avoient attaquée. 1652. Ils en prirent trois qui étoient richement chargez, en coulerent plusieurs à fonds, & firent échouer le reste. Après cela ils repasserent heureusement le détroit, & se rendirent victorieux dans leurs Ports avec le butin qu'ils avoient fait.

Ruyter, qui commençoit à se faire distinguer par son experience sur la Mer, avoit reçu ordre d'escorter la Flotte Marchande avec trente petits Vaisseaux, & six brûlôts. Il rencontra Aïscu, avec quarante Vaisseaux, qui tâchoit de se saisir de cette Flotte. Ruyter, quoi que plus foible que l'ennemi, se prépara au combat, & ayant mis les Vaisseaux Marchands en sureté autant qu'il put, il attaqua les ennemis, & les mit en desordre. Il perça deux fois leur Flotte, & les eût indubitablement battus si le vent lui eût été favorable. La nuit separa les deux Flottes, & donna le moyen aux Anglois de se retirer vers le Nord. Ruyter ne les suivit pas, à cause de ses Vaisseaux mal-traitez du combat, & que d'ailleurs il devoit garder sa Flotte Marchande. Les Anglois travaillerent à se radoubier pour se vanger de l'affront qu'ils avoient reçu. Ils se remirent donc en Mer avec une Flotte plus puissante que celle qu'ils avoient eüe jusques-là. Cela fut cause que les Vaisseaux Hollandois aimerent mieux faire le tour des Iles Britanniques que de hazarder le passage par la Manche. Pendant que cette grande Flotte tenoit toutes les Côtes en crainte, les Armateurs Anglois continuoient de fatiguer les Marchands. Ils se

1652. saïsirent de plusieurs Vaisseaux , qui revenoient des Pais éloignez, ne sachans pas que la Guerre étoit déclarée entre les deux Nations.

Tout cela fait assez comprendre que cette Guerre étoit fort à charge aux Provinces-Unies, qui ne demandent que la liberté du Commerce. C'est ce que les Etats avoient sagement prévu, & dans cette vûe ils avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour prévenir la Guerre. Cependant y ayant été forcez ils résolurent de la soutenir vigoureusement, & s'appliquerent à chercher les moyens de la finir promptement, pour n'être pas obligez de fatiguer leurs sujets par des taxes extraordinaires. Ils travaillerent donc à conclure un Traité avec le Roi de Danemarc pour leur mutuelle défense. Van Beuninguen, qui étoit à Stokholm de leur part, eut ordre de presser la Reine d'entrer en Ligne avec eux, ou du moins d'offrir sa mediation aux deux Républiques pour travailler à les accommoder. Ils envoyerent des ordres à tous leurs Vaisseaux de long cours de se rendre devant l'Île de Ré près de la Rochelle, & firent publier un jour de prieres & de jûne pour attirer la benediction du Ciel sur leurs armes. Ensuite ils mirent en Mer une Flotte de soixante & trieze Vaisseaux & de plusieurs Brulôts & Bâtimens de Charge, dont ils donnerent le commandement General à Tromp pour escorter une Flotte de plus de trois cens Vaisseaux Marchands richement chargez.

Tromp prit la route du Pas de Calais, où il trouva Black avec sa Flotte sous le Canon de

de Douvres. Les Vaisseaux s'aprocherent pour le combat de part & d'autre, & les deux Avantgardes s'étant canonnées assez long-tems le combat fut enfin engagé avec tant de furie, qu'on ne vit jamais tant d'actions de valeur & d'intrepidité. Un Matelot de Tromp, sans se soucier du danger, se jeta sur un Vaisseau Anglois nommé la Couronne de Roses, arracha son Pavillon, qui étoit au haut du Mât, & y planta celui du Prince d'Orange. Les Etats lui firent present de cinq cens florins pour le recompenser de sa bravoure. Le combat se soutint de part & d'autre, avec quelque égalité. Mais Ruyter ayant demâté le Vaisseau de Black, cet Amiral fut obligé de se retirer à Douvres fort délabré. Cela mit du desordre dans la Flotte Angloise, dont l'Amiral Tromp sût se prevaloir. Il en separa les Escadres & en força une partie de se retirer à Douvres & l'autre dans la Tamise. Etant maître de la Mer par ce succès il se rendit vers l'Île de Ré pour y prendre les Vaisseaux Marchands, il les conduisit avec assez de bonheur le long des Côtes de Bretagne & de Normandie. Cependant il ne put pas empêcher que quelques-uns ne tombassent entre les mains des Armateurs, qui se servoient de la nuit pour les surprendre.

Ces bons succès n'empêchoient pas, que les Etats ne souhaitassent ardemment de finir cette Guerre pour soulager leurs sujets des grandes impositions, qu'ils étoient obligez de mettre sur le Pais. Le commun Peuple avoit toujours cru que l'on battoit les An-

1652. glois par tout. Les victoires que l'on avoit remportées sur les Corsaires, lui enflaient le courage, & lui avoient fait souhaiter cette Guerre. Mais venant à considérer que ces impôts lui étoient fort onereux, il commença à murmurer, & à dire tout haut qu'il falloit s'accommoder avec l'Angleterre à quelque prix que ce fût. Les Anglois n'avoient pas eu grand sujet de se louer de cette Guerre jusques-là. Les seuls Armateurs en avoient profité par la prise de plusieurs Vaisseaux Marchands. Mais leur Flotte avoit été mal-traitée.

Les Etats voyant que cette Guerre étoit fort onereuse à la Republique, avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour l'empêcher, & depuis qu'ils avoient vû que l'Angleterre y étoit absolument résoluë, & qu'ils étoient forcez d'y entrer, ils avoient tâché de raccommoder les deux Republiques & de terminer tous leurs differens. Craignant donc alors que le commun Peuple ne passât des murmures aux voyes de fait, & que cela ne causât de fâcheuses affaires au dedans, ils chercherent tous les moyens imaginables d'en venir à la Paix. Cependant ils ne purent empêcher que la Populace ne se mutinât en plusieurs lieux. Il y eut des Provinces, qui demeurèrent tranquilles. La Hollande, quoi que la plus incommodée de la Guerre, fut de ce nombre. Mais la Zélande revint à ses anciennes pensées, & les Peuples disoient tout haut que ces malheurs venoient de l'injustice que l'on avoit faite au jeune Prince d'Orange. Les Etats de la Province firent
sage-

fagement tout ce qu'ils purent pour prévenir l'orage qui se préparoit à cet égard. Mais leurs soins furent inutiles. Le petit Peuple se souleva à Middelbourg & dans quelques autres Villes. Les Magistrats de Middelbourg firent semblant de consentir aux souhaits des mutins. On changea la Regence de la Ville , & les nouveaux Officiers crurent qu'ils devoient dissimuler dans cette occasion, de peur de porter cette Populace à la rebellion. Cependant elle ne laissa pas de commettre plusieurs actions seditieuses. Elle jetta dans l'eau ceux qui battoient la caisse pour lever des soldats, parce qu'ils ne les levoient pas au nom du Prince. Les choses furent même poussées si loin , que l'on fut obligé de porter le ruban Orangé pour n'être pas suspect au commun Peuple.

Les Etats de Hollande envoyerent des Députés à ceux de Zélande, pour les presser d'en demeurer dans les termes de la résolution prise l'année précédente. Les Etats de la Province & la plupart de ceux qui étoient dans la Regence, le souhaitoient en secret. Mais le Peuple les effrayoit par ses menaces, & leur ôtoit la liberté de faire ce qu'ils eussent bien voulu. Ils furent donc obligez enfin de faire une Déclaration, qui contenoit en substance, que les Etats de la Province ayant pensé sérieusement aux moyens de remedier aux maux de la République, trouvoient qu'il étoit à propos d'établir un Chef qui eût la direction des affaires Militaires; que cela seroit cause que les résolutions prises dans le Conseil public seroient executées avec plus

54 *Histoire de la République*

1652. de diligence & de secret ; que la République s'étoit fort bien trouvée d'avoir eu un pareil Chef pendant près d'un siècle qu'ils croyoient qu'on devoit donner cette commission au jeune Prince d'Orange pour en faire les fonctions, quand il seroit en âge ; que les grands services de ses Predecesseurs meritoient cela , & que les Peuples le souhaitoient ainsi. Ils ajoutoient qu'en attendant que ce Prince fût en âge de Majorité , on pouvoit lui donner un Lieutenant General pour en faire les fonctions , que le Comte Guillaume Stadhouder de Frise & de Groningue , leur sembloit propre à cela , que cependant ils croyoient que l'on devoit prendre soin de l'éducation du Prince d'Orange , pour le faire instruire dans tout ce qui pouvoit le rendre capable de bien remplir cet emploi , lors qu'il seroit en âge , afin qu'il put être un jour le défenseur & l'appui de la Religion & de l'État.

Il faut avouer de bonne foi , que les États de Zelande ne pouvoient prendre d'autre parti dans la conjoncture presente , sans se jeter dans de grands embarras. Peut-être que si l'on les eût imitez ailleurs , on eût pu arrêter le desordre avec assez de facilité. Mais on crut que c'étoit trop deferer aux murmures d'une Populace échauffée , qui ne manqueroit jamais de se mutiner dans de pareilles occasions , ce qui causeroit beaucoup de desordres dans la République. Cela obligea les États de Hollande d'envoyer une nouvelle députation en Zelande pour tâcher de les détourner de la résolution qu'ils avoient prise , en leur faisant voir les fâcheuses suites de cet-

te affaire. On leur representa sur ce sujet tout ce que l'on crut propre à les ramener à la deliberation prise par toutes les Provinces dans l'Assemblée de 1651. Ils répondirent, qu'ils étoient bien marris de ce que leur resultat avoit donné du chagrin à la Hollande, avec laquelle ils vouloient entretenir une parfaite correspondance, & qu'ils envoyeroient dans peu des Députez à la Haye pour expliquer de bonne foi les raisons qu'ils avoient eues de prendre la resolution dont on se plaignoit. Ils ajouterent que si l'on avoit publié, que les Ecclesiastiques de leur Province s'étoient mêlez de ces affaires, ils n'en avoient point oui parler, & qu'ainsi ils n'avoient pas eu besoin d'employer leur autorité pour les tenir dans le devoir. 1652.

Ils envoyèrent donc quelques semaines après leurs Députez à la Haye, & dès qu'ils furent arrivez on nomma des Commissaires pour conférer avec eux. On vit d'abord dans les conférences, que la plus considerable partie de la Zelande ne songeoit point à changer la resolution prise dans l'Assemblée generale de l'année precedente, & que les États de cette Province avoient été forcez en quelque sorte de former leur declaration, pour empêcher le soulèvement de la Populace. Ils firent connoître en effet, qu'ils n'avoient pu suivre d'autre expédient pour ramener les mutins au devoir... On n'eut point de peine à ajouter foi à ce qu'ils disoient. On se contenta donc de leur faire comprendre, qu'il ne falloit pas penser alors à faire revivre la Charge de Stadhouder, puis qu'on l'avoit

1652. supprimée par une resolution generale de toutes les Provinces , & qu'ainsi la prudence vouloit que le Gouvernement fût paroître de la fermeté dans ses deliberations. Ensuite on leur parla de la necessité de finir avec promptitude la Guerre que l'on avoit avec les Anglois; que dans cette vue il falloit chercher tous les moyens possibles d'en venir à un bon accommodement , que Cromwel & ses adherans étoient fort échauffez sur ce qu'ils croyoient que l'on favorisoit Charles II. , & qu'ils ne manqueroient pas de s'irriter encore davantage, si l'on mettoit la Maison d'Orange en état de soutenir ce Prince : qu'ainsi on devoit laisser les affaires dans l'état où elles étoient, de peur de rendre l'accocomodement impossible.

Après que l'on eut conféré plusieurs fois entre les Commissaires des deux Provinces sur cette affaire, ceux de Hollande ayant fait leur rapport aux Etats, on declara de leur part à ceux de Zelande, que leurs raisons ne paroissent pas assez fortes pour leur avoir fait prendre une pareille resolution; qu'on les prioit de représenter à ceux de leur Province ce qui leur avoit été dit dans les conferences sur ce sujet, & que la Hollande étoit absolument résoluë à ne rien changer dans ce qui avoit été réglé dans l'Assemblée generale; qu'ainsi l'on conjuroit la Zelande de ne rien conclure dans cette importante affaire que de concert avec la Hollande. Ces Députés partirent de la Haye après cette réponse, sans avoir communiqué la resolution prise en Zelande d'élever le jeune Prince à la Charge de Capi-

Capitaine & Amiral General , parce qu'ils ne remarquerent pas assez de disposition dans les esprits pour la faire réussir. Ainsi cette resolution demeura fans effet , & l'on vit que la Zelande n'avoit dressé sa declaration que pour appaiser le Peuple. On fut confirmé dans cette pensée , lors que l'on vit que l'on ne songeoit pas à conferer la dignité de premier Noble au jeune Prince , dont on ne favoit pas encore quelles pouvoient être les inclinations , & qu'ainsi rien ne pressoit encore de lui donner cette qualité.

Les choses furent donc conclues de cette maniere , dans le dessein de ne point fournir de nouveaux sujets de chagrin à Cromwel & aux Anglois. Les Etats travailloient toujours à finir cette Guerre qui leur étoit fort à charge , & qui ne pouvoit leur apporter aucun profit , quelques bons succès qu'ils y pussent avoir. Ainsi ils évitoient toutes les occasions qui pouvoient irriter les affaires. Cependant ils ne negligeoient aucun des moyens propres à soutenir vigoureusement la Guerre commencée, pour se maintenir contre les Anglois , au cas qu'ils ne voulussent pas en venir à un accommodement raisonnable. Le dernier combat les avoit irritez. Ils ne pouvoient souffrir , que les Hollandois qu'ils méprisoient eussent eu de l'avantage sur eux. La Ville de Londre se plaignoit hautement de Black. Cromwel se rendit à la flotte pour contenter le Peuple. On fit payer quelques amendes à des Capitaines accusez de n'avoir pas fait leur devoir. On équippa ensuite une nouvelle flotte , que l'on garnit de tout ce

1653. que l'on pût amasser de Marcelots, & on tâcha de surpasser les Provinces-Unies en forces maritimes.

Les États firent mettre en Mer des Vaisseaux pour aller au devant de Tromp, qui amenoit la flotte Marchande. Cependant ces Vaisseaux ne purent joindre cet Amiral, parce que les vents leur furent contraires. Cela ne l'empêcha pas de continuer sa route. Il trouva Black à la hauteur de Portland, & se résolut au combat, lequel il ne pouvoit éviter. Tout s'y passa avec beaucoup de vigueur. Black vouloit rétablir sa reputation, & tâcher de s'emparer de cette riche flotte. Tromp ne vouloit point perdre sa gloire, ni les richesses qu'il escortoit. Il combattit avec un courage & avec une prudence admirables. Ses ennemis ne pouvoient assez le louer. Ruyster le soutint vaillamment, & si tous les Vaisseaux de l'Etat eussent fait leur devoir de la même manière, les Hollandois eussent remporté une entière victoire. La perte fut assez égale entre les deux Partis, & les Anglois ne gagnèrent que cinq ou six Vaisseaux Marchands. Tromp sauva tout le reste, & ramena sa flotte plus entière qu'il ne l'avoit lui-même espéré. Chacun s'attribuoit la victoire, & on en fit des réjouissances publiques à Londres & en Hollande : Mais on peut dire, que Tromp eut dans le fond l'honneur du combat, puis qu'il sauva presque toute sa flotte marchande à cinq ou six Vaisseaux près, ce qui étoit le but de son voyage, pour lequel même les États l'avoient envoyé avec son Armée Navale.

On dit que Charles II. ayant appris par les bruits que les Anglois en faisoient repandre que les Hollandois avoient été battus, offrit de se mettre sur leurs Vaisseaux, promettant fort de battre la Flotte Angloise. Mais les Etats le remercièrent de ses genereuses offres. Ils esperoient toujours d'en venir à un bon accommodement, à quoi l'intervention de ce Prince auroit pu nuire. On sait qu'en effet la Hollande, qui est la plus interessée dans les affaires de la Republique, écrivit des Lettres fort pressantes au Parlement d'Angleterre, pour lui faire connoître que les ennemis des deux Etats les engageoient en secret à cette Guerre, pour ruiner les peuples reformez, & qu'ainsi il étoit du devoir des deux Republiques de prévenir leur perte commune par un bon accommodement. Le Parlement entra assez bien dans ces vues, & fit connoître qu'il étoit disposé à nouer la Negotiation pour traiter de la Paix. Les Etats écrivirent en réponse pour demander que l'on convint du temps & du lieu propre à commencer ce Traité. Dans le même temps Cromwel cassa ce Parlement. L'affaire fut donc renvoyée au Conseil d'Etat, qui fit connoître que l'on étoit dans la même disposition que le Parlement, & que si l'on envoyoit des Plenipotentiaires de la part des Etats, on entreroit d'abord en negotiation de bonne foi. Cela disposa les Etats à envoyer en effet leurs Députez à Londres. Ils choisirent Messieurs de Beverning & Nieupoort, pour la Province de Hollande, vander Perre pour la Zélande, & Jongstal pour la Frise.

1653. Pendant que l'on dressoit les Memoires des Ambassadeurs ; Black , & Tromp se choquoient souvent avec beaucoup d'égalité , sans que l'un pût triompher de l'autre. Mais enfin ils se battirent avec furie vers le milieu de Juin. Plusieurs Vaisseaux capitaux de Tromp avoient été brûlez ou coulez à fonds dans les Barailles precedentes. Ainsi sa flotte n'étoit pas tout à fait en état de bien soutenir le choq des Anglois. Cependant Tromp soutint cette affaire avec beaucoup de gloire. Il attaqua même les Anglois avec un courage intrépide. Ruyter le seconda fort vigoureusement. La victoire commençoit à se déclarer en faveur de Tromp ; Mais étant survenu quelque desordre parmi ses Vaisseaux, les Anglois gagnerent le vent & obtinrent ainsi quelque avantage. Le combat dura depuis onze heures du matin jusques à neuf heures du soir. Le lendemain les deux flottes recommencerent à se choquer plus furieusement que jamais. Tromp , Ruyter , & de Witt firent des choses admirables dans cette occasion. Mais les gros Vaisseaux Anglois l'emporterent sur la Flotte Hollandoise. Tromp au milieu de la flotte ennemie , qu'il perçoit , ne put empêcher que plusieurs Anglois ne montassent sur son vaisseau. Il fit donc mettre le feu à quelques barils de poudre , qui firent sauver ceux qui étoient entrez sur son bord. Mais les Anglois le pressant toujours vivement , de Witt & Ruyter vinrent à son secours & le dégagerent enfin de leurs mains.

Tromp voyant sa flotte fort endommagée
se

se retira vers Vidingen. Il mit ses vaisseaux en surêté, & s'étant rendu à Flissingue auprès des Deputez des Etats, il se plaignit d'abord de la lâcheté de quelques Capitaines, qui avoient manqué à leur devoir dans le combat, après quoi il declara de la part des principaux Officiers de la flotte & de la sienne, qu'il n'étoit plus possible de soutenir les efforts des Anglois, si on ne leur donnoit de bons vaisseaux. On travailla à le satisfaire sur ses justes plaintes. Pendant tout cela, les Anglois, qui avoient fermé l'entrée du Texel, se répandirent sur les côtes pour traverser le commerce. Ils s'emparerent même de trois vaisseaux fort riches, qui revenoient des Indes. Ils en prirent encore plusieurs autres en divers lieux, & causerent ainsi beaucoup de dommage à la Hollande. Les Etats voyant tous ces desordres presserent la construction des vaisseaux, & firent partir les Ambassadeurs pour obtenir d'abord la cessation des hostilitéz. Tromp remarquant que les affaires étoient dans cet état, crût qu'il devoit faire un dernier effort. De Witt, & Ruyter lui ayant amené quelques bâtimens neufs pour remplacer ceux qui ne pouvoient plus servir au combat, il partit de Flissingue. Les Anglois publierent qu'il n'avoit osé les attendre. Au reste ils tenoient tous les ports bloquez, & avoient six vingt vaisseaux, qui occupoient toutes les côtes, & tenoient ainsi le Pais en allarme. Les Etats firent venir des Troupes dans le Pais pour empêcher les descentes. En suite ils promirent de grandes récompenses à tous ceux d'entre les Officiers,

1653. Soldats, & Matelots, qui se distingueroient dans le combat. Ils assurèrent ceux qui auroient le malheur d'être estropiez qu'on leur assigneroit un entretien raisonnable pour le reste de leur vie.

Tromp, ayant fait publier la déclaration des Etats à toute la flotte, se mit en Mer avec Evertzen & Kuitert. Il découvrit les ennemis proche du Texel vers le 8. d'Août. Il tâcha de les attirer loin des ports, afin de donner le moyen à de Witt de sortir avec le reste des Vaisseaux. Les Anglois, qui avoient le vent favorable, s'emparèrent de quelques bâtimens Hollandois. Cela fut cause que Tromp engagea le combat, qui dura toute la journée avec assez d'égalité entre les deux partis. Le lendemain de Witt sortit du Texel avec trente ou trente deux vaisseaux qui joignirent la flotte malgré les Anglois. Alors Tromp, qui se voyoit aussi fort qu'eux les attaqua vigoureusement, & leur donna la chasse durant une partie de la nuit. Mais le 10. d'Août le combat fut engagé avec une fureur épouvantable. Tromp perça plusieurs fois la flotte Angloise, & donna mille marques éclatantes de valeur & de bonne conduite. Les Anglois au desespoir de ne pouvoir remporter une victoire, qu'ils croyoient infaillible, à cause de la bonté de leurs vaisseaux, firent tant de mouvemens, qu'ils gagnèrent enfin le vent. Ils tombèrent ensuite sur l'Escadre d'Evertzen, qui commandoit le corps de Bataille. Il soutint leur attaque avec une valeur incroyable. Mais il ne put jamais regagner le vent. Il y perdit
huit

Huit vaisseaux, qui coulèrent à fonds. Cela ne découragea point les Hollandois, qui continuerent le combat avec une fermeté surprenante. Mais malheureusement Tromp fut tué d'un coup de mousquet, ce qui fut cause que l'on arbora le pavillon noir, dans le temps que les Capitaines attendoient le rouge pour l'abordage qui se devoit faire l'épée à la main. On cacha sa mort aux Soldats & aux Marelots, & on ordonna au Capitaine du vaisseau Amiral de suivre les ordres qu'il avoit reçus, & d'arborer toujours Pavillon d'Amiral. Après cela on se remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant pour vanger la mort de Tromp. Chacun se surmonta dans cette occasion. Les Anglois de leur part firent tout ce que de braves gens pouvoient faire pour se conserver leurs avantages. Mais enfin les deux flottes s'étant affoiblies & épuisées, on se sépara; les Anglois pour se retirer sur leurs côtes après qu'ils eurent brûlé plusieurs de leurs vaisseaux, qui n'étoient pas en état de suivre, & le Vic-Amiral de Witt avec le reste de l'Armée dans le Texel.

On fit sonner bien haut en Angleterre la victoire, que l'on prétendoit avoir remportée sur les Hollandois, & on disoit que vingt quatre vaisseaux tenoient bloqué dans le Texel le débris de la flotte de Tromp, & qu'on alloit leur en renvoyer trente autres pour achever de la ruiner. On disoit au contraire en Hollande, que l'on avoit forcé les Anglois de se retirer sur leurs propres côtes, après avoir perdu plusieurs de leurs vaisseaux.

1653. seaux, ce qui étoit vray à la lettre. Ainsi dans la verité les Hollandois avoient l'honneur de ce combat, puis qu'ils avoient contraint les Anglois de quitter leurs côtes; qu'ils avoient tenuës comme assiegées pendant six semaines, & qu'ils s'en étoient éloignez en effet la nuit d'après la Bataille.

On fit tous les honneurs dont on put s'aviser au Lieutenant Amiral General Tromp, pour immortaliser la Memoire de ce grand homme, & des importans services qu'il avoit rendus à sa Patrie. Les Etats nommerent des Deputez pour assister de leur part au Convoy funebre. Son Corps fut enterré dans la principale Eglise de Delft, où on lui fit ériger un magnifique tombeau aux dépens du Public. On fit complimenter sa veuve & sa famille au nom de la Republique. On donna une Compagnie d'Infanterie à son fils aîné. Corneille Tromp son second fils fut fait contr'Amiral d'Amsterdam, & on assura toute la famille de la protection de l'Etat. Tromp avoit été l'artisan de sa fortune. Il avoit suivi son Pere sur mer dès l'âge de neuf ans. Il étoit avec lui à la fameuse Bataille, que l'Amiral Heemskerk donna près de Gibraltar. Il fut pris quelque temps après par un Pirate Anglois, qui le retint prisonnier près de trois ans. Ce fut là, où il apprit toutes les ruses dont on peut se servir sur Mer. Etant de retour dans son Pais il passa par tous les degrez du service, & l'an 1637. il fut fait Lieutenant Amiral General, de l'avis & par le Conseil du Prince d'Orange, après que Dorp eût quitté cet

employ. Il y servit sa Patrie avec une fide- 1657
lité admirable, & donna des preuves d'une
capacité consommée dans la Marine. Il
étoit froid dans le plus chaud du combat, &
donnoit ses ordres avec autant de netteté, que
s'il eût été fort tranquille dans sa Maison. Il
aimoit tendrement sa Patrie, & étoit cheri
des gens de Mer au de là de tout ce que l'on
peut croire. Ses ennemis le craignoient,
& les gens d'honneur l'estimoient, le regar-
dant comme un homme d'un mérite distin-
gué, que sa vertu seule avoit élevé au rang
éminent qu'il occupoit.

Les Etats perdirent ce grand homme en un
temps fâcheux, auquel ils avoient besoin
d'un Amiral aussi habile. Cette Guerre fai-
sait beaucoup de peine par les seditions fre-
quentes des Peuples, qui en étoient las. On
commençoit même à murmurer contre le
gouvernement, & l'on disoit qu'il falloit ne-
cessairement avoir un Capitaine General. On
s'entretenoit publiquement de l'ingratitude,
avec laquelle on en avoit usé envers la Mai-
son d'Orange. On fit même courir plusieurs
libelles sur ce sujet parmi le Peuple, & l'on
y déclamoit fortement contre la faction de
Louvesteyn. Ces murmures passèrent jus-
ques en Hollande, nonobstant le bon ordre des
Magistrats pour les prévenir. On commen-
ça donc à se mutiner en plusieurs endroits.
Ceux d'Enchuyfen furent des premiers, par
ce qu'ils ne pouvoient aller à la pêche des
harengs. Ceux qui souhaitoient quelque re-
volution se prévalurent de tous ces chagrins
des Peuples, & en firent augmenter les
plaines.

1653. plaintes, & les séditions par leurs pratiques secrètes. Il arriva en ce temps-là, que quelques Armateurs & Matelots voulant vendre des prises, qui n'avoient pas encore été jugées, on les en empêcha. Cela irrita la Populace, qui pillala Maison d'un des Magistrats de l'Amirauté d'Enchuyfen. L'on fit venir quelques Troupes pour châtier les mutins. Mais cette Populace échauffée se faisir de la Maison de Ville, des Portes, & des remparts avec toutes les munitions de guerre qu'elle trouva. Elle déposa les Magistrats, & en créa de nouveaux. Elle fit même quelques décharges sur les bateaux où étoient les Soldats, que l'on vouloit faire entrer dans la ville. Les Deputez que les Etats de la Province envoyoiént pour appaiser ce trouble, furent obligez de rester à la porte de la ville, en danger, sans leur extrême moderation, d'être insultez par ce menu Peuple.

On usa de dissimulation pendant quelque temps, par ce que l'on avoit peur de porter les affaires à de plus grandes extremitez. Mais on trouva moyen d'introduire enfin quelques Soldats, qui s'emparerent adroitement des principaux endroits de la ville. Dès que l'on fut maître de ces postes, on fit savoir au peuple, que l'on avoit fait venir ces Soldats pour faire cesser la mutinerie, que cependant on traiteroit l'affaire avec toutes sortes de douceur. La Populace effrayée n'osa plus se remuer. On se faisit des principaux Auteurs de la sédition, lesquels on envoya à la Haye. On les y retint quelque temps,

temps, après quoi on les renvoya, avec ordre d'aller remercier leurs Magistrats, qui avoient intercedé pour eux. On vit plusieurs mouvemens semblables en divers lieux. La Haye même n'en fut pas exempt. La Princesse revenant de Breda avec le jeune Prince, un grand nombre de garçons prirent les Armes avec des Drapeaux Orangez pour l'aller accueillir à son arrivée. Le lendemain ils se presenterent encore devant sa Maison, & on leur fit voir ce jeune Prince, après quoi ils firent retentir de toutes parts le nom d'Orange. Le Procureur General de la Province s'étant rendu sur les lieux dissipâ ces jeunes garçons, & ordonna à leurs Parens de la part des Etats d'empêcher ces sortes d'assemblées. Mais quelques mutins casserent les vitres de cet Officier public pendant la nuit, pour se venger de ce qu'il avoit fait. La Populace s'échaufa, & sans se soucier ni des Soldats, que l'on avoit fait venir sur les lieux, ni du grand Baillif, ni même de plusieurs Seigneurs de la Regence, continuèrent le desordre, & plusieurs bourgeois s'étant amassés pour monter la garde à la Maison de ville selon la coutume, ils ne voulurent point marcher sans avoir le Drapeau Orangé. On fut donc obligé pour faire cesser ce tumulte de faire venir plusieurs Soldats de divers endroits. On mit des Corps de garde devant les Maisons menacées. On fit marcher de grosses patrouilles par les rues, & l'on emprisonna plusieurs personnes coupables de cette sédition. Cela fit cesser enfin la mutinerie.

1653

1653. Il arriva plusieurs séditions semblables en plusieurs lieux, qui donnerent beaucoup de peine aux Magistrats. Mais rien n'embarassa plus les affaires dans l'état, où l'on se trouvoit alors que la nouvelle députation, que l'on fit de la part de la Zélande pour faire sçavoir aux Etats Generaux, que cette Province avoit resolu d'exécuter la resolution prise dans l'assemblée de Middelbourg il y avoit quelque temps, pour le rétablissement de la charge de Capitaine & Amiral General. On ne répondit point positivement à la proposition de la Zélande. On se contenta d'en demander une Copie pour l'envoyer à chaque Province. Cette affaire y fut diversement reçue, la plus grande partie des Etats d'Utrecht étoient de même sentiment que la Hollande. Frise & Groningue se joignirent absolument à la Zélande. Mais la Hollande demeura ferme dans la resolution prise dans l'assemblée generale de l'an 1651. elle remit devant les yeux de tous les Deputez les raisons que l'on avoit eues de prendre cette résolution, lesquelles subsistoient encore dans toute leur force. On ajouta à cela que dans la conjoncture presente ce choix d'un Capitaine & Amiral General ne serviroit qu'à reculer la Paix avec l'Angleterre, qui croiroit que la République feroit entrée dans les interêts de la Maison de Stuart. La Hollande opina si fortement sur ce sujet, que cette affaire échoua encore pour cette fois, quoique la Zelande s'appuyât de toute sa force.

Pendant tout cela les Etats Generaux s'ap-
pli-

pliquèrent vigoureusement à tout ce qui pou-
voit finir cette Guerre, & soutenir les ef-
forts des Anglois. On nomma pour succes-
seur à l'Amiral Tromp Jacques de Wasse-
naer Baron d'Opdam, dont le Pere avoit
exercé cette charge avec beaucoup d'honneur.
Il avoit de sa part toutes les qualitez propres
à se faire obéir sur la flotte. La memoire
de son Pere étoit encore chere aux Gens de
Mer. Il n'avoit jamais servi sur Mer; ce-
pendant sa naissance le faisoit respecter dans
le monde, & d'ailleurs son genie le rendoit
capable de se perfectionner bien-tôt dans cet-
te sorte de Guerre. Pendant que tout cela
se passoit dans les Provinces-Unies, Crom-
wel s'étoit rendu le maître absolu des affai-
res d'Angleterre sous le nom de Protecteur.
Il avoit cassé le Parlement & le Conseil
d'Etat. S'étant appliqué avec une extrême
diligence à réparer la flotte, il crût qu'il
pourroit profiter du desordre, où la mort
de Tromp avoit jetté la Marine en Hollan-
de. Mais les vents fâcheux, qui regnerent
sur la fin de cette Campagne, ayant dissipé sa
flotte, il commença à prêter l'oreille aux pro-
positions de Paix que les Etats lui faisoient
faire. Il étoit persuadé que cette Paix lui
étoit necessaire pour affermir sa nouvelle di-
gnité. Il craignoit que le desespoir n'obli-
geât les Etats à se joindre à Charles II. &
que cela ne lui suscitât des affaires fâcheuses
au dedans. D'ailleurs il avoit trouvé la Re-
publique plus puissante qu'il ne l'avoit crû
dans le commencement. Il esperoit même
qu'il feroit la Paix à son avantage, sur tout
dans

1653

1653. dans l'état où se trouvoient les affaires par la desunion, où l'on voyoit les Provinces sur l'élection d'un Stathouder. Il se flattoit donc de la pensée de pouvoir unir les deux Républiques en une dont il seroit le Chef, ne considérant pas que les Etats, qui avoient tant combattu pour leur liberté, ne consentiroient jamais à un engagement de cette nature. Quoi qu'il en soit il ne laissa pas de travailler à l'exécution de ce projet.

1654. Il craignoit toujours Charles II. qui avoit encore des partisans en Angleterre. Il avoit vû avec joye, que les Provinces-Unies n'avoient pas voulu rétablir la charge de Statthouder. Cependant il remarqua que le Peuple avoit toujours de l'affection pour le jeune Prince d'Orange. Cela fut cause que dans le Traité auquel on travailloit à Londres, il fit insérer un article, par lequel il étoit dit, que les Etats Generaux ne rétabliroient jamais cette charge, & qu'ils s'opposeroient toujours aux particuliers, qui voudroient la remettre sur pied en faveur du jeune Prince d'Orange. Les Deputez des Etats firent tout ce qu'ils purent pour obtenir des Anglois, que l'on n'insistât point sur cet article, dont la proposition seule étoit injuste. Mais il n'y eut pas moyen de porter Cromwel à se relâcher sur cet article. Au contraire plus on faisoit de difficulté plus il s'obstinoit à le faire passer. Cependant les Etats Generaux ne voulurent point consentir à une condition qui leur paroïssoit injurieuse, puisqu'elle choquoit directement leur Souveraineté. Et par ce que tout cela rouloit sur la
craign-

crainte qu'avoit Cromwel, que le retablis-
sement du jeune Prince dans les charges de
ses Peres ne fût avantageux à la Maison de
Stuart, on crût que l'on pourroit prévenir
cet inconvenient en inserant cet article,
qu'au cas que l'on vint à rétablir ces charges,
celui qui en seroit pourvû, quel qu'il fût, ju-
reroit de garder religieusement le present
Traité sans y contrevenir en aucune manie-
re.

On fit tout ce que l'on pût pour faire
agréer cet article à Cromwel. Mais on ne
pût jamais le vaincre, & l'on eut peur bien
des fois, que le Traité ne se rompit absolu-
ment. Cromwel voyant la fermeté des Etats
Generaux sur l'article, eut une conference
particuliere avec l'Ambassadeur Beverning;
à qui il ouvrit son cœur, & lui fit voir qu'a-
yant remarqué que les Etats Generaux se
roidissans à refuser cette exclusion qu'il de-
mandoit, il se contenteroit de l'expedient,
que l'on avoit proposé pourvû que les Etats
de Hollande s'engageassent par un acte par-
ticulier à l'exclusion perpetuelle du jeune
Prince d'Orange, & qu'après y avoir bien
pensé il ne trouvoit point d'autre moyen de
faire la Paix. Mr. de Beverning répondit
qu'il n'avoit point de commission particu-
liere des Etats de Hollande, pour negotier cer-
te affaire de leur part avec lui; que tout ce
qu'il pouvoit à cet égard, c'étoit de les aver-
tir de sa proposition, afin de recevoir, &
d'exécuter ensuite les ordres qu'ils lui en-
voyeroient sur ce sujet. Cromwel reconnut
par la sagesse de cette réponse, qu'il ne pou-
voit

1654. voit pas obliger ce Plenipotentiaire à en faire davantage. Il se contenta donc de lui faire promettre aussi bien qu'à son Collegue Nicuport, qui étoit present à cette conference, qu'ils en feroient leur rapport aux Etats de Hollande, pour leur faire connoître qu'il n'avoit consenti à la signature du Traité, qu'à condition qu'ils lui accorderoient ce qu'il avoit demandé d'eux, & qu'en effet il n'y avoit point d'autre moyen que celui-là d'assurer la Paix entre les deux Republiques. La Paix fut donc enfin conclüe, & signée à Westmunster le 15. d'Avril de cette année. Elle fut ratifiée par Cromwel le 19. & par les Etats Generaux le 22. du même mois.

On n'en rapportera pas les articles en détail, par ce qu'on les trouve dans les recueils publics. On se contentera de dire que l'on promit de part & d'autre de faire cesser de bonne foy toutes les hostilitéz, de s'entre secourir reciproquement dans le besoin, & de ne rien entreprendre au préjudice de l'une ou de l'autre des Nations, de comprendre le Roi de Dannemarc dans ce Traité, de ne point secourir les ennemis de l'une ou de l'autre des Republiques, de baisser le Pavillon devant les Navires Anglois dans la Mer Britannique, de tenir leurs ports reciproquement ouverts aux Vaisseaux des deux Nations, de voyager librement de part & d'autre dans toutes les Terres & Seigneuries dependantes des deux Nations; qu'au cas que les vaisseaux de l'une ou de l'autre fussent attaquez par quelque Puissance étrangere, l'on s'uniroit de bonne foy pour leur de-

defense, que l'on se joindroit même pour **1664**
faire restituer les vaisseaux qui auroient été
pris injustement ; que l'on ne donneroit point
de lettres de represailles contre les sujets de
l'une ou de l'autre, mais que de part &
d'autre on donneroit satisfaction convenable
dans trois mois ; que ceux qui auroient des
commissions particulieres, donneroient des
cautions de ne rien faire contre ce Traité,
& que l'on nommeroit des Commissaires des
deux parts pour terminer à l'amiable les
vieux differens ; qu'au cas que ces Com-
missaires ne le pussent accorder, on defereroit
le jugement de tout aux quatre Cantons Pro-
testans pour se soumettre absolument à leur
décision : Enfin l'on convint que si dans la
suite les Etats Generaux trouvoient bon de
remplir la charge de Stathouder, celui qui
en seroit pourvu jureroit d'observer fidele-
ment ce Traité sans y contrevenir en aucune
maniere. Voila en substance ce que conte-
noit le Traité de Paix.

Lors que les Plenipotentiaires en envoye-
rent la Copie authentique à la Haye, ils aver-
tissent en même temps les Etats de Hollan-
de, de ce qui s'étoit passé entre le Protecteur,
& les Srs. de Beverning & Nieupoort. Ils
firent sçavoir qu'ils avoient employé toute
leur adresse pour porter Cromwel à renon-
cer à la demande qu'il leur avoit faite ; mais
qu'ils n'avoient jamais pû rien obtenir de lui :
qu'ils ne s'étoient pas engagez à lui faire avoir
cette promesse des Etats, qu'il souhaitoit
avec tant d'ardeur ; mais qu'il avoit rémoi-
gné resolument que de là dépendoit la Paix,

1654, ou la guerre. Ces lettres causèrent un nouvel embarras aux Etats, qui virent que cette affaire donneroit du chagrin aux autres Provinces, s'ils faisoient ce que Cromwel leur demandoit. Cependant la crainte de retomber dans une fâcheuse guerre les sollicitoit fortement à consentir à sa proposition. Après quatre jours de conférences & de réflexions sur cette importante affaire, qui traîna jusques au 4. de May, les Etats de Hollande s'engagerent de n'accorder jamais la charge de Stathouder au jeune Prince d'Orange, ni à aucun de ses descendans, & qu'aucun Membre de cette Province ne donneroit sa voix pour cela. On dressa cet Acte fort secrètement, & l'on ne se résolut à le dresser que parce que la conjoncture des affaires y força les Etats de Hollande. On chargea le Srs. de Beverning & Nieuport de presser encore fortement Cromwel de se contenter du temperament couché dans le Traité de Paix, se gardant bien sur toutes choses de témoigner qu'ils eussent cet Acte, & on leur ordonna de ne le remettre entre les mains du Protecteur qu'à toute extrémité. Le celebre Jean de Witt, qui avoit succédé cette année au Sr. Paw de Heemstede dans la charge de Grand Pensionnaire de Hollande, leur recommanda encore fort expressément par une lettre particuliere de la part des Etats de la Province de ne se deslaiser d'un acte de cette importance que dans la dernière extrémité, après avoir tenté tous les moyens imaginables de faire changer de pensée à Cromwel. Mais il n'y eut pas moyen de

de fléchir cet homme, & les deux Ambassadeurs furent enfin obligez de delivrer cet Acte pour assurer le Traité de Paix.

Cette affaire avoit été digérée avec beaucoup de secret. Cependant le Public en fut bien-tôt averti. Les Princesses d'Orange, & l'Electeur de Brandebourg firent de fortes remontrances aux Etats de Hollande sur ce sujet, pour faire connoître le tort que l'on faisoit au jeune Prince avec tant d'injustice. Les Peuples s'en plainquirent hautement, & passerent jusques aux murmures & aux menaces. Mais les Etats espererent de l'adoucir, en lui faisant connoître que l'on n'avoit pu obtenir la Paix qu'à cette condition. Ce qui leur fit le plus de peine, c'est que les autres Provinces se plaignoient qu'en cela les Etats de Hollande avoient agi contre le Traité d'Utrecht, puis qu'ils s'étoient donné le pouvoir de traiter avec les étrangers sans le consentement des autres Provinces, ce qui étoit expressément defendu par ce Traité. On ajoutoit à cela, qu'il étoit injuste au dernier point de traiter le jeune Prince de cette manière, après les services immortels, que ses Predecesseurs avoient rendus à la Republique. On disoit enfin que c'étoit fournir le moyen à Cromwel d'exiger tout ce qu'il voudroit de la Republique. Les Provinces de Zélande & de Frise firent paroître leur chagrin plus fortement que les autres sur ce sujet. Elles disoient tout haut qu'on auroit raison de leur reprocher leur crainte & leur foiblesse dans cette occasion, & que l'on s'exposoit par là à voir diminuer le credit

1654. de leur Etat. Les amis particuliers de la Maison d'Orange publioient, que l'on avoit cherché cette occasion de faire un affront signalé au jeune Prince heritier de cette grande Maison.

Tous ces bruits que l'on répandoit dans le monde contre la Province de Hollande, obligerent les Etats de se justifier sur ce sujet. Ils publierent donc enfin une declaration, dans laquelle ils firent voir, qu'ils n'avoient point fait de préjudice à l'Union d'Utrecht; que chaque Province avoit le droit de nommer un Stathouder, & d'exclure de cette charge ceux qu'il lui plaisoit en vertu de sa Souveraineté: que c'étoit en vertu de ce droit que la Province de Hollande avoit déclaré le Roi d'Espagne Philippe second déchû de sa Souveraineté en 1587. que dans la suite les autres Provinces avoient suivi son exemple: que dans cette occasion ils n'avoient fait qu'exécuter la resolution de l'assemblée tenue en 1551. & que ce qu'ils avoient fait par cet Acte, dont on se plaignoit, assuroit une Paix, qui étoit absolument nécessaire à la République. Il faut tomber d'accord en effet, que ce coup mit l'Etat en repos, & le delivra d'une Guerre fort ruineuse. On trouve dans cette déclaration, plusieurs autres choses déduites avec beaucoup de force & de netteté sur cette affaire delicate, pour justifier le fait des Etats de Hollande. Ainsi la chose fut exécutée, & les esprits se calmerent peu à peu, par ce qu'en effet on tira de grands avantages de cette Paix. Cromwel ayant remarqué, que la

Zc.

Zelandes'interessoit beaucoup plus que les autres Provinces à soutenir les interêts du Prince d'Orange, lui écrivit pour l'attirer dans son sentiment, & pour lui faire connoître la nécessité qu'il y avoit eu de prendre cette précaution, pour retablir l'union entre les deux Etats. La Zélande répondit fort civilement à la lettre du Protecteur, & fit connoître son indignation contre ceux qui l'avoient porté à se mêler de leurs affaires, dont elle étoit la maîtresse; qu'au reste elle connoissoit son véritable interêt, & dans l'Etat, & dans la Religion, & qu'elle ne s'en éloigneroit jamais. On ne dit rien de l'exclusion du jeune Prince, par ce que Cromwel n'en avoit point parlé dans sa lettre. On se contenta de promettre en general, que l'on observeroit fidelement le Traité fait entre les deux Republiques.

Les Memoires des Princesses d'Orange, ni la lettre de l'Electeur de Brandebourg n'eurent pas tout l'effet que l'on en avoit espéré pour les interêts du jeune Prince d'Orange. Cependant ses Partisans prirent à bon augure pour lui que la Province de Frise, qui avoit protesté contre l'Acte des Etats de Hollande, eût ordonné de prier Dieu publiquement pour ce Prince, quoique cela n'eût jamais été fait en Frise pour ses Predecesseurs. On vit dans le même temps que plusieurs Gentilshommes d'Overyssel le nommerent Stathouder & le Comte Guillaume pour son Lieutenant. Mais la ville de Deventer, & la Noblesse du Pais de Twente, & de quelques autres endroits soutinrent,

1654. que cette nomination ne s'étoit point faite dans les formes, & s'y opposerent absolument, ajoutant même que le Comte Guillaume seroit incapable d'être fait Lieutenant General du Stathouder à l'avenir, s'il acceptoit la charge qu'on lui conféroit dans cette élection irreguliere. La dispute s'échauffa entre les deux Partis, & on levoit déjà des Troupes pour se soutenir de part & d'autre dans cette affaire. Mais les Etats Generaux offrirent leur Mediation pour finir ces differens, & cependant défendirent aux Soldats de se mêler plus avant dans cette dispute. Cela calma les esprits, & rétablit la Paix dans cette Province.

1655. On eût de la peine cependant à faire entendre raison aux deux Partis, qui soutenoient leur resolution avec beaucoup de chaleur, les uns disans, que l'affaire avoit passé à la pluralité des voix dans leur Assemblée les autres, que c'étoit une infraction manifeste de la resolution prise dans l'Assemblée generale de l'an 1651. Les Etats Generaux s'étant chargés d'accommoder ce different à l'amiable nommerent Mrs. de Ghent, le Grand Pensionnaire de Witt, & quelques autres Deputés de leur Corps pour dresser un projet d'accommodement sur cette affaire. Ces Commissaires déclarerent, qu'ayant murement examiné les choses ils croyoient qu'il falloit confirmer la resolution de l'an 1651. dans tous ses points; que les protestations faites contre l'Acte d'exclusion dressé par les Etats de Hollande au mois de May 1654. n'avoient servi qu'à alterer la bonne union des
Pro-

Provinces, & qu'à ôter le moyen de traiter 1655.
surement avec les étrangers : que l'on devoit
à leur avis ôter des Registres publics ces Ac-
tes de protestation, pour en abolir la memoi-
re; que d'ailleurs leurs Hautes Puissances de-
voient déclarer qu'elles ne prenoient point
de part à l'Acte d'exclusion, qui concernoit
uniquement la Province de Hollande sans in-
teresser les autres Provinces en aucune ma-
niere, & que l'on vouloit oublier que cet
Acte eût été delivré au Protecteur.

Pour ce qui regarde les affaires survenues
en Overysse, ils ajoutoient qu'à leur avis on
devoit envoyer des Deputez sur les lieux,
pour terminer ces differens après les avoir
examinez; qu'il seroit à propos d'en envoyer
aussi au Comte Guillaume, déclaré Prince
par l'Empereur l'année précédente, pour le
disposer à ne point faire les actes de Lieute-
nant General du Stathouder en Overysse,
en déclarant neantmoins que ce qu'ils fai-
soient à cet égard, n'étoit point en intention
de préjudicier à la Souveraineté de cette Pro-
vince : que cependant il étoit à propos de
ne revêtir personne de la charge de Stathou-
der, ou de Maréchal de Camp General, sans
le consentement des Etats Generaux, & de
toutes les Provinces, & de laisser les affai-
res dans l'état où elles avoient été mises
dans l'Assemblée generale de l'an 1651. Ce
projet, que l'on appella l'Harmonie, par
ce que ce mot étoit à la tête de l'écrit, ne
plut pas à la Province de Zélande, ni à celle
d'Overysse. Mais toutes les autres Provin-
ces l'aggréerent, de sorte qu'il passa à la plu-
ralité des voix.

1656. Tous ces differens survenus à l'occasion du
 Stathouder firent connoître aux Peuples,
 que cette affaire ne servoit qu'à causer du
 trouble dans les Provinces. On consentit
 donc fort generally à tout ce qui avoit
 été fait sur ce sujet par les Etats Generaux.
 On y fut d'autant plus engagé, que la Paix
 qui venoit d'être faite avoit mis les affaires
 du commerce sur un si bon pied en Hollan-
 de, que cette Province trouvoit de l'argent
 par tout à quatre ou quatre & demi pour cent,
 au lieu que l'Angleterre ne trouvoit rien sur
 son credit. Cependant les troubles conti-
 nuoient en Overyssel, & les Etats Generaux
 n'avoient pû les assoupir entierement. Dans
 le dessein de les faire cesser on se servit de
 l'expedient de faire ébaucher l'accommode-
 ment par peu de personnes. Il fut suggeré
 par les Etats mêmes de cette Province, qui
 ajouterent qu'ils ne connoissoient personne
 qui fût plus propre à cela, que le Prince
 Guillaume, & le Grand Pensionnaire de
 Witt. On leur en donna en effet la commis-
 sion, & on se porta à cela avec d'autant plus
 d'empressement, que les affaires du Nord,
 qui se brouilloient entre les deux Rois, obli-
 geoient les Etats à faire cesser tous les trou-
 bles interieurs, pour avoir plus de moyen de
 travailler avec succès aux affaires étrange-
 res, dans lesquelles la République devoit
 s'interessier.

Charles Gustave Roi de Suède venoit de dé-
 clarer la Guerre à Jean Casimir Roi de Polo-
 gne. Cela pouvoit ruiner le commerce des
 Provinces-Unies, dans la Mer Baltique, d'au-
 tant

1656.
tint plus que la Suede menaçoit Dantzich , & la Prusse Royale. Les États Generaux trouverent donc à propos d'entrer dans cette affaire pour tenir le passage ouvert. Ils resolurent d'envoyer une bonne flotte dans la Mer Baltique sous le commandement du Lieutenant Amiral General d'Obdam. En attendant que cette flotte fût prête , Ruyter eut ordre d'assembler tous les Vaisseaux de Guerre , qui se trouveroient en état de partir , & de prendre les devants avec le Vice-Amiral Florisz , & le Comtr'Amiral Corneille Tromp. On embarqua des Troupes réglées pour les jeter dans la Ville de Dantzich en cas de besoin. L'Amiral d'Obdam les suivit bientôt , avec ordre exprès d'assurer le Commerce du Nord , & d'escorter les Vaisseaux Marchands de l'Etat contre tous ceux qui voudroient troubler leur négoce. On lui ordonna ensuite de mouiller à la rade de Dantzich pour s'opposer à l'Armée Navale de Suede , si elle entreprenoit de boucher le Port de cette Ville. Étant arrivée à Copenhague il eut des conferences avec les Commissaires du Roi de Danemarc , & on regla toutes les affaires par rapport à la conjoncture presente. Le Roi l'honora de l'Ordre de l'Elephant , & toute sa Cour lui fit tous les honneurs imaginables.

On avoit averti les États Generaux , que le Roi de Suede avoit formé le dessein de bloquer le Port de Dantzich , & son Ambassadeur à la Haye avoit prié les États de suspendre leur commerce pendant ce tems-là. Mais la flotte étant arrivée inopinément devant

1656. Dantzich cela rompit toutes les mesures de la Suede. Les Députés des États entrèrent ensuite en négociation avec les Commissaires du Roi de Suede à Elbing, & l'on conclut un traité entre les deux États le 1. de Septembre de cette année. Les États prirent toutes les précautions nécessaires pour assurer le Commerce de la Mer Baltique. Le Roi de Suede leur promit tout ce qu'ils voulurent pour la sûreté de Dantzich, parce qu'il ne pensoit qu'à éloigner leurs vaisseaux de cette ville. Mais l'Amiral ne retira sa flotte, qu'après avoir mis quinze cens hommes en garnison à Dantzich pour la sûreté de cette Place.

On a trouvé à propos de rapporter tout de suite les événemens de la Guerre des Provinces-Unies avec l'Angleterre, & d'en conduire la narration jusques à la Paix avec tous les incidens qui l'accompagnerent, & qui suivirent le Traité, qui remit les deux Républiques en bonne intelligence. Durant le cours de toutes ces affaires, la peste fit beaucoup de ravages dans la Province d'Utrecht, & dans la Hollande. La Ville de Leyde vit mourir plus de treize mille personnes dans ses murailles en très-peu de temps. La Northollande souffrit aussi beaucoup de cette maladie, dont la fureur ne s'arrêta qu'à la venue de l'hyver. Il arriva aussi plusieurs incendies, qui ruinerent un grand nombre de Villages. Mais rien ne fut comparable au malheur de Delft, où le feu s'étant fortuitement allumé dans un Magasin de poudres, il y eut plus de cinq cens maisons brûlées, quel-

quelques Eglises , &c. d'autres édifices publics ruinez , ce qui fit perir un grand nombre de personnes &c. reduisit plusieurs familles à l'aumône. On perdit par là une grande quantité de richesses en marchandises &c. en argent. 1656.

Les Magistrats d'Amsterdam prirent possession de leur Hôtel de Ville nouvellement bâti le 23. d'Avril 1654. La dédicace en fut faite au mois d'Août de la même année. L'on planta un pilier de marbre noir avec un écrit , qui portoit que les fondemens en avoient été posez après une Guerre de 80. ans soutenue contre trois Rois d'Espagne , laquelle on avoit finie glorieusement en assurant la Religion & la liberté du Pais , par la Paix conclue à Munster. On en avoit posé la premiere pierre le 29. d'Octobre 1648. & dans cette année 1654. le bâtiment en fut achevé d'une maniere fort magnifique , si bien que l'on peut dire , que c'est une des merveilles de l'Europe, bien digne d'une ville , que l'on peut regarder comme le Magasin general des richesses de l'Ancien & du nouveau Monde. La Compagnie des Indes Orientales contribua beaucoup à la construction de ce tel édifice. Mais elle s'en indemnisa fort abondamment par les grandes conquêtes qu'elle fit dans les Indes , qui la mirent en état d'y étendre son commerce de toutes parts. Les Portugais occupés des affaires du Bresil avoient abandonné les affaires des Indes Orientales pour se rétablir dans ce Pais , que les Hollandois avoient usurpé sur eux. Ainsi la Compagnie eut toutes les facilitez , qu'elle

1656. le pouvoir souhaiter pour se rendre puissante & formidable depuis le Cap de bonne Espérance jusques à la Chine.

La Compagnie des Indes Occidentales ne fut pas si heureuse. Elle pensa se ruiner à cette affaire du Bresil. Elle n'en tiroit plus aucun profit depuis le départ du Comte Maurice, & elle avoit fait des dépenses inutiles, dans l'esperance ou d'y rétablir, ou d'y soutenir les affaires. Elle n'y possédoit plus que le Récif. Les Portugais s'en rendirent enfin les maîtres vers la fin de l'an 1654. après avoir tenté bien des fois de s'en emparer. Les autres affaires de la République alloient à souhait. Ruyter avoit chatié les Corsaires de Salé, & les avoit obligez de faire un Traité avec lui pour la sureté du Commerce des Hollandois. Il avoit même amené de Cadix la portion de la flotte d'argent, qui appartenoit aux interessez des Provinces-Unies sur les Galions d'Espagne. Ainsi tout leur réussissoit dans tous les endroits du monde. Elles venoient de terminer une rude & fatigante Guerre, qu'elles avoient avec les Anglois. Elles avoient assuré leur Commerce dans le Nord, & soutenoient leurs autres Commerces par tout le monde avec de grands avantages pour Elles. Elles eurent encore le bonheur de menager un accord entre le Roi de Suede & la Ville de Breme, que ce Prince vouloit mettre sous son joug. Il fut dit par cet Accord, que la ville demeureroit ville libre Imperiale, & le Roi fut reconnu Duc de Brême.

1657. Il n'y eut que la France avec laquelle la République

Republique eut quelque démêlé. Deux Ar- 1657
mateurs François, savoir d'Aiffac & de la
Lande, troubloient extrêmement le Commer-
ce des Hollandois. Le Sr. Boreel Ambaf-
fateur en France en avoit souvent fait des
plaintes à la Cour, sans pouvoir en obtenir
justice, & quoi que l'on eût rendu plusieurs
Arrêts contr'eux, on en avoit toujours éludé
secrètement l'exécution. Ruyter eut ordre de
ses Maîtres de tirer raison de ces Corsaires.
Il les rencontra à la hauteur de Livourne,
les prit & les envoya prisonniers à Amster-
dam, sans prendre garde que l'un d'eux lui
avoit autrefois rendu la liberté, lors qu'il
n'étoit que simple maître de Navire. Le Car-
dinal Mazarin témoigna beaucoup de cha-
grin de cette affaire, & ordonna d'arrêter
tous les Vaisseaux Hollandois qui seroient
dans les Ports de France. L'Ambassadeur
fit ses plaintes au Roi sur ce sujet, & de-
manda la liberté des Vaisseaux. Le Roi lui
répondit à la suggestion du Cardinal, que le
Vice-Amiral avoit fait une action temeraire
d'enlever ses vaisseaux sur une Mer dont il
étoit Souverain. L'Ambassadeur repliqua,
que ces Armateurs étoient défavoués par la
Cour, & produisit cinquante huit Arrêts du
Conseil d'Etat, ou de la Marine, dont il n'a-
voit jamais pu obtenir l'exécution, & que
ces Armateurs même avoient fait chasser de
Thoulon le Commissaire nommé pour obte-
nir la main levée; qu'ils avoient même insulté
le Consul Hollandois en pleine rue, de
sorte qu'il étoit mort ensuite de sa blef-
sure.

1657. Le Roi lui dit après ce discours, qu'il avoit donné charge à son Ambassadeur à la Haye de demander reparation du passé, après quoi il verroit ce qu'il auroit à faire. Le Cardinal parla haut, & dit, que l'Ambassadeur pourroit bien se repentir de tout ce qu'il avoit avancé avec si peu de ménagement pour le Roi. Mr. de Thou Ambassadeur de France se plaignit aux Etats Generaux du discours du Sr. Boreel, & de l'action de Ruyter. Les Etats approuverent ce que leur Ambassadeur avoit dit, & ce que Ruyter avoit fait, & lui declarerent que pour obtenir la main levée de leurs vaisseaux, qu'on demandoit à la Cour, & qu'on leur refusoit, ils alloient expedier des ordres à toutes leurs Amirautez de saisir tous les Vaisseaux François qu'ils trouveroient en Mer. Ils firent arrêter tous les Vaisseaux de France, qui étoient dans leurs Ports, & defendirent en même tems les vins, & toutes les autres Marchandises de France. On parla d'équiper une flotte pour aller croiser sur les Côtes de France, & on donna charge à Ruyter & à Evertzen de courre sus aux François, & de bloquer leurs Ports de Brest & de la Rochelle.

Mr. de Thou, s'étant rendu en France pour y recevoir les derniers ordres de la Cour sur cette affaire, revint au bout de quelque tems à la Haye, & les Etats l'envoyerent prendre à Dieppe par leurs Vaisseaux. Enfin après avoir eu audience des Etats le 25. d'Avril avec un cortège de vingt cinq Carrosses, on entra en negotiation, & l'on convint enfin, que

que la France relâcherait les biens & les vaisseaux des Provinces-Unies , dès que les Etats auroient fait rendre les deux vaisseaux saisis par Ruyter ; que l'on feroit un bon traité de Marine pour l'avenir ; & que cependant tous les habitans de la Republique jouiroient des Privileges accordés aux Villes Anseatiques depuis Charles VIII. jusques à Henri IV. Ce Traité fut exécuté de bonne grace par les deux parties. Cependant le Cardinal pensa tout gâter par ses ruses ordinaires en retardant la ratification de cet accord. Les Etats voyant avec chagrin qu'il vouloit les amuser , renouvelèrent leurs ordres précédens pour les arrêts des vaisseaux , & pour la défense des denrées de France. Cela fut annullé par une lettre que le Roi écrivit aux Etats sur ce sujet , laquelle leur fut présentée par l'Ambassadeur.

Il arriva à peu près dans le même temps une affaire , qui causa bien du bruit à la Haye. Les Ambassadeurs de France & d'Espagne , s'étant rencontrés de front à la promenade publique , ils s'opiniâtrèrent tous deux à ne point céder le pas. La dispute s'échauffa , & la populace prit parti dans cette affaire , selon que son inclination l'y portoit. Plusieurs personnes considérables du Gouvernement tâchèrent d'accommoder ce dissentiment. On proposa plusieurs expédiens pour cela. L'Ambassadeur d'Espagne acceptoit tous ceux qui sembloient marquer quelque égalité. Mais cela même obligeoit celui de France à les rejeter. Enfin après plusieurs tentatives inutiles on proposa d'ouvrir la barrière

1657. barriere pour la sortie de l'Espagnol. Le François l'accepta d'abord , parce que cela paroïssoit lui conserver le pas , que l'autre lui cedioit en apparence. Ainsi finit cette affaire , qui donna beaucoup de peine à ceux qui travaillèrent à l'accommoder.

La Ville de Munster étoit alors en Guerre avec son Evêque Bernard van Galen. Elle implora le secours de la République , esperant qu'il lui seroit aussi utile qu'à celle de Bremen. Les Etats offrirent leur mediation aux Parties pour les accommoder à l'amiable. L'Evêque n'en voulut point. Cela les obligea de faire marcher des Troupes sous le commandement du Rhingrave pour defendre la ville contre lui. Il fut donc obligé de capituler avec elle pour n'être pas accablé de ces Troupes. Mais il ne garda pas sa parole , & dès qu'il se vit dans la ville il faussa tous les Articles de la Capitulation. Les Magistrats deputerent encore aux Etats , qui promirent d'abord de les secourir. L'Evêque fit citer les Magistrats à la Chambre Imperiale de Spire , & les y fit condamner à lui obeir comme à leur Souverain. Sur leurs sollicitations les Etats firent prier l'Evêque de prendre des voyes de douceur. Mais il en prit occasion de s'en plaindre à l'Empereur. On'étoit sur le point de pousser cette affaire par la voye des armes ; Mais quand on eut reflechi sur les suites , & que cela pourroit brouiller la République avec l'Empereur , on se contenta d'écrire encore une fois à l'Evêque pour le porter à la douceur & à la moderation.

Ce fut dans cette année , que l'on assoupit **1657**
enfin tous les troubles , qui étoient arrivez
dans l'Overissel. Quelque peine que les Etats
Generaux se fussent donné jusques-là , on
n'avoit pû calmer les esprits , & l'on y
voyoit naître tous les jours de nouveaux dif-
ferens. Mais les deux Partis convinrent enfin
de demander des Arbitres aux Etats de Hol-
lande pour travailler à finir tous ces demê-
lez. On leur nomma Messieurs de Polts-
broeck & de Witt , avec ordre d'employer
tous les moyens qu'ils jugeroient propres à
remettre cette Province en tranquillité. Ils
s'acquitterent de leur commission avec suc-
cès , & sans rien prononcer sur la nomina-
tion qui avoit été faite du jeune Prince d'O-
range pour Stadhouder , ils laisserent à la li-
berté des Etats de cette Province , qui se-
roient dans la Regence , de prononcer sur
cette nomination , lors que ce Prince seroit
majeur , déclarant qu'ils auroient droit de la
confirmer ou de la casser , selon qu'ils le trou-
veroient necessaire pour le bien public. Pour
ce qui est de la Charge de Lieutenant General,
il fut dit , que puisque le Prince Guillaume y
renonçoit , on n'en parleroit plus , & l'on
declara nul tout ce qui avoit été dit , fait
ou publié depuis le 18. d'Avril 1654. par les
deux Partis au préjudice des droits , des pri-
vileges & des coutumes du Gouvernement.
Cet accord fut accepté de part & d'autre , &
par ce moyen le repos fut retabli dans cette
Province.

Pendant que ces choses se passaient dans les
Provinces-Unies , les vaisseaux de la Compagnie

1657. gnie des Indes Occidentales n'allant plus dans le Bresil dont on l'avoit depossédée, decouvrirent dans leurs courses une terre inconnue entre la nouvelle Angleterre, la Virginie, les Iroquois, & la nouvelle Suede. Ils en trouverent la terre fertile, propre à l'Agriculture, à la pêche, & à la chasse, & d'ailleurs abondante en mineraux. On resolut donc d'y faire un établissement, & on l'appella le nouveau Pais-Bas. On y jettamême les fonde-mens d'une ville, qui fut nommée la nouvelle Amsterdam. Cette découverte ne fut pas capable cependant de réparer la perte du Bresil. La mort du nouveau Roi de Portugal sembloit fournir à la Compagnie le moyen de recouvrer sa perte. Elle crut donc, qu'elle devoit profiter de l'occasion, d'autant plus que le jeune Roi fils du defunt étoit mineur, & que par consequent le Gouvernement devoit être foible. On avoit armé beaucoup de vaisseaux pendant les brouilleries que l'on eut avec la France. On crut que l'état où l'on se trouvoit, étoit favorable à cette Compagnie. On envoya donc une Ambassade à la Reine Regente de Portugal pour lui demander la restitution de ce que ses sujets avoient pris sur la Compagnie dans le Bresil depuis le Traité de 1641, faute de quoi faire on lui déclara la guerre. La flotte arriva sur les Côtes de Portugal sous la conduite de l'Amiral d'Obdam vers le 25. de Septembre. Les Deputez des Erats furent conduits à l'Audience de la Reine, après qu'ils furent descendus à terre. Ils firent leur proposition à la Reine, & au Conseil, & demanderent la restitution du Bresil.

Le

1657.

Le Conseil tout fier des succès passez , & de l'alliance que le Portugal avoit fait avec la France & l'Angleterre , répondit sans détour , que l'on ne consentiroit jamais à cette restitution, mais que l'on payeroit une somme aux Intéressez capable de les indemniser, Cette réponse n'ayant pas contenté les Députés, la Guerre fut déclarée de la part des Etats Generaux. L'Armée navale demeura devant le Port de Lisbonne commettant plusieurs hostilités. Elle y attendit la flotte, qui devoit arriver du Bresil : Mais cette flotte ne parut point, ayant été avertie selon toutes les apparences de ne point venir cette année. Ce fut au moins ce que l'on crut , & ce qui obligea l'Amiral de penser à se retirer avant l'hiver. Mais à peine avoit-il levé l'ancre , que cette flotte parut devant l'Escadre de Ruiter. On la poursuivit ; Mais elle trouva moyen de se sauver à la faveur d'un grand brouillard. On ne put en prendre que quinze vaisseaux , qui furent amenez dans les Ports de Hollande. Quoique cette prise fût considerable, elle ne fut pas capable neantmoins le payer les frais de l'armement. Ainsi les intéressez n'en furent pas soulagez , & cela leur donna lieu d'en murmurer contre l'Amiral. Mais on lui rendit témoignage d'avoir fait son devoir dans cette occasion, d'autant plus que les Marchands , qui trafiquoient en Portugal , souhaitoient que l'on fit la Paix , par ce que cette nouvelle Guerre incommodoit leur commerce en ce Pais-là.

Cependant les Directeurs de la Compagnie obtinrent , que l'on feroit un nouvel Armement

1657. ment l'année prochaine. Ruiter fut envoyé en effet sur les Côtes de Portugal avec vingt deux vaisseaux. On en fut fort alarmé à Lisbonne, par ce que l'on n'étoit pas en état de s'opposer à cette flotte: Les vents disperserent ces vaisseaux vers le Pas de Calais, par la violence d'une rude tempête. Mais les bâtimens s'étant enfin rassemblez vers la fin de Juillet ils se rendirent sur les Côtes du Portugal, où l'on n'osa les attaquer. Cela obligea le Conseil d'offrir une indemnité à la Compagnie pour le passé. Cromwel & la France offrirent leur mediation pour la Paix. Elle fut acceptée par les Etats. Enfin après bien des contestations l'on tomba d'accord, que le Bresil demeureroit aux Portugais, & que de leur part ils payeroient 5. millions en divers termes desquels on convint. Mais ce Traité ne fut conclu que quelques années après, parce que les troubles survenus dans le Nord, laisserent cette affaire indécise, jusques à la Paix du Danemarck, & au retour de Charles II. en Angleterre.

La Compagnie des Indes Orientales réussissoit dans toutes ses entreprises, & enrichissoit les Interressez par les retours avantageux de ses Vaisseaux. Le changement arrivé dans la Chine par l'irruption des Tartares, l'obligea d'envoyer Boïer & Keyfel en Ambassade vers le nouvel Empereur. On les fit partir en Juillet 1655. avec de riches presens. Après avoir sejouré huit ou neuf mois au Royaume de Canton on les conduisit enfin au lieu où étoit l'Empereur, duquel ils furent fort bien reçus. Cela leur fit esperer un bon succès dans leurs affaires. Mais les Jesuites traverserent

ferent leur negotiation , & s'étant joints aux Portugais ils travaillerent ensemble à donner de mauvaises impressions d'eux au Conseil de l'Empereur. Ils les accusèrent de mauvaise foi dans leurs Traitez , de n'être qu'un Peuple errant sans domicile , & de ne chercher le Commerce , que par ce qu'ils ne savoient où fixer leur demeure. Tout cela fut cause qu'on les renvoya au mois de Septembre de cette année sans avoir rien fait. Ils apprirent après leur départ , que les Jesuites avoient rendu leur voyage inutile. Ils firent leur rapport au General & au Conseil de Batavia , qui cherchoient occasion de se vanger de leur malice. Ils la trouverent bien-tôt. 1657

Mais si la Compagnie ne pût réussir pour cette fois à la Chine , elle fut plus heureuse au Japon. On envoya Waghenauer en son nom à l'Empereur de ce Puis-là en qualité d'Ambassadeur. Il eut ordre de s'insinuer adroitement dans l'esprit de ce Prince , & de ses Ministres. Il arriva en Fevrier 1657. au lieu où l'Empereur residoit alors. Mais le feu ayant consumé cette ville, il fut obligé de s'en retourner sans rien faire ; il fut néanmoins renvoyé quelque tems après, & réussit dans ce voyage. On lui accorda tout ce qu'il demandoit, & l'on exigea seulement de lui, que la Compagnie avertît secretemement l'Empereur de ce que les Espagnols & les Portugais pourroient entreprendre contre le Japon & les Alliez , sous promesse d'ailleurs que la Compagnie ne feroit aucune insulte aux batimens Chinois , qui viendroient au Japon. Il promit l'un & l'autre, & retourna enfin sur la
fin

1657. fin de l'an 1659. à Batavia. Cette Ville venoit d'être delivrée d'un fâcheux siege, que le Roi de Bantam y avoit mis. Mais on le repoussa enfin avec perte, & il fut obligé de laisser la Compagnie en repos.

1658. Cette année Cromwel mourut, & laissa ainsi l'Angleterre en liberté. Il l'avoit gouvernée avec plus d'autorité, que jamais aucun Roi n'en avoit eu. Richard son fils lui succéda dans la dignité de Protecteur. Mais n'ayant ni le genie, ni le pouvoir de son Pere, il s'éleva plusieurs factions dans le Royaume, & dans l'Armée, qui disposerent insensiblement les Anglois à rappeler Charles II. sur le Trône de ses Peres. Mais cet événement n'arriva qu'en l'an 1660.

Pendant cette année la Guerre s'échauffa entre le Dannemarc & la Suede, & l'on vit le Roi Frideric réduit à de terribles extremitez. Les Provinces unies entrèrent dans cette Guerre en faveur de ce Prince, & contribuerent à chasser le Roi de Suede de ses Etats. Charles Gustave Roi de Suede incommodoit le Nord par la Guerre qu'il avoit déclarée au Roi de Pologne. Le Roi de Dannemarc croyant la conjoncture favorable pour tirer raison de la Suede, lui avoit déclaré la Guerre au mois de Juin 1657. Il jeta une Armée dans le Pais de Brème pour tâcher de s'en emparer. Mais l'Amiral Wrangel reprit en 15. jours toutes les conquêtes de cette Armée. L'autre Armée du Roi de Dannemarc s'étoit avancée dans le Holstein. Cependant elle fut obligée de l'abandonner de bonne heure, par ce que le Roi de Suede vint l'en

l'en chasser , & qu'il s'empara de plusieurs places appartenantes aux Danois avant la fin de cette année. Au commencement de 1658. Le Roi de Suede fit passer le Belt sur la glace à toutes ses Troupes , & se rendit maître de l'Isle de Fuhnen , & de plusieurs autres. Mais par la mediation de la France & de l'Angleterre, il avoit fait la paix à Rotschild en Zeland au mois de Mars. Cromwel , qui vivoit encore , & qui portoit une envie secreete aux Provinces unies , avoit fait adroitement inserer une clause dans le Traité , par laquelle les deux Rois du Nort s'obligeoient de ne laisser passer aucune Armée navale dans la Mer Baltique. Cette affaire causoit beaucoup de préjudice au commerce des Hollandois. Le Roi de Suede, qui n'avoit fait la Paix que par force , rompit le Traité , & resolut d'assiéger la Ville de Coppenhague pour finir la Guerre tout d'un coup. Sa flotte vint donc mouiller à la rade de cette Ville , & ce Prince envoya Wrangel devant Cronembourg , qu'il prit en peu de temps.

Frideric surpris par cette rupture inopinée prit le parti de s'enfermer dans sa Capitale au lieu de se sauver en Norwegue , comme plusieurs le lui conseilloyent. Il resolut donc de s'ensevelir avec sa famille sous les ruines de cette Ville, plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi. Il pria l'Ambassadeur van Beuning , qui retournoit à la Haye , de presser les Etats de le secourir en toute diligence. On fut quelque temps à hésiter sur le parti que l'on devoit prendre. Mais enfin l'on conclut d'envoyer du secours à ce Prince.

Le

1658. Le Resident de Suede Appel-Boom pressa les Etats d'accomplir le Traité d'Elbing , par lequel il étoit dit, qu'ils n'assisteroient directement ni indirectement les ennemis de la Suede. On lui répondit , que le Roi son maître avoit rompu le Traité de Rotschild , qui avoit été négocié entre le Roi de Danne-marc & lui , qu'il s'étoit emparé du passage du Sund en prenant Cronembourg; qu'il avoit assiégé le Roi de Dannemarc dans sa Capitale, & qu'il étoit de l'interêt de l'Europe d'entretenir la Paix dans le Nord pour y conserver la liberté du commerce. Ainsi les Etats delivrez de Cromwel , qui mourut en ce temps-là , & pressés par l'Empereur & par l'Electeur de Brandebourg mirent une bonne flotte en Mer sous le commandement de l'Amiral d'Obdam. D'abord elle fut maltraitée par une tempête , qui fit perir quelques vaisseaux de Wittewitsen. Mais tout cela fut bien-tôt rétabli. Ainsi l'Amiral s'étant remis en Mer arriva dans peu de temps à l'entrée du Sund. Il avoit trente sept vaisseaux capitaux avec plusieurs autres bâtimens de charge qui portoient quatre mille Soldats, cinq mille Matelots , & quatre cens pieces de Canon.

Le Roi de Dannemarc se soutenoit courageusement, en attendant le secours qu'on lui avoit fait esperer. La Reine animoit elle-même les Bourgeois & les Soldats à se bien défendre. Ainsi la Flotte eut le loisir d'arriver, nonobstant les contre-tems qui l'avoient retardée. Le Roi de Suede ayant sçu le départ de cette Flotte , crût que pour prévenir tous les desseins de ses ennemis , il devoit se
saisir

1658,
saisir d'une petite Ile appelée Amac , où
Amager , qui tient à Coppenhague par un
pont de bois , & qui fournit la subsistence à
cette ville. Dans ce dessein il entra dans cet-
te Ile avec des Troupes. Sur la nouvelle qui
en fut portée à Coppenhague le Roi de Dan-
nemark se mit à la tête de quatre cens che-
vaux choisis pour s'opposer au dessein des
Suedois. Il le fit avec succès , & peu s'en
fallut que le Roi de Suede ne fut pris dans
la mêlée par un Cornette , qui l'auroit
pû tuer s'il n'eût eu envie de le prendre prison-
nier. Si l'on eut eu de l'Infanterie dans cette
expedition , tous les Suedois eussent été tail-
lez en pieces. Le Roi de Suede rebutté de
cette entreprise se rendit à Cronembourg
pour s'opposer à la venue de la Flotte Hol-
landoise. Sa Flotte paroissoit plus grande
que la leur , & avoit trente-deux grands vais-
seaux , dont dix-huit avoient quatre-vingt ou
cent pieces de canon. Il en donna le com-
mandement à Wrangel , & pour prévenir
l'effort des ennemis , il fit faire quelques pro-
positions d'accord au Roi de Dannemark , qui
les rejetta sans les vouloir écouter.

Ayant donné ses ordres à sa Flotte pour le
combat , il monta au Château de Cronen-
bourg pour le contempler commodément.
Le Roi de Dannemark en fit autant à celui de
Coppenhague. L'Amiral d'Obdam arriva en
presence au mois de Novembre , ayant mis
son Avant-garde sous la conduite de Witte-
witsen , & l'Arriere-garde sous celle de Flo-
risz , lui s'étant réservé le corps de Bataille.
Wrangel attaqua Wittewitsen avec beaucoup

4658. de furie, mais il en fut reçu si rudement, qu'il fut obligé de le quitter pour se jeter sur l'Amiral d'Opdam, qui l'obligea enfin de se retirer en mauvais ordre sous le Château de Cronenbourg. Deux vaisseaux Suedois s'attachèrent à celui de Wittewitsen & le pressèrent vivement pendant deux heures. Mais ce Vice-Amiral combattit avec tant de vigueur, qu'il coula enfin ces deux vaisseaux à fonds. Il y fut blessé à mort de deux coups de mousquet, dont il mourut à Elfseneur où on l'avoit transporté. L'Amiral d'Obdam fut long-tems enveloppé de sept vaisseaux Suedois; mais enfin l'adresse du Capitaine de son Vaisseau nommé Van de Putten le tira d'entre leurs mains. Comme il étoit près du Détroit du Sund, il laissa emporter son vaisseau au courant de la Mer; tout d'un coup il jeta l'ancre, & l'arrêta ainsi dans le plus fort de sa course. Les Suedois qui le poursuivoient à la faveur du vent perdirent par ce moyen leur avantage, & l'Amiral ayant ainsi gagné le vent il vit perir le Vice-Amiral Suedois, où le jeune Wrangel fut englouti dans les eaux avec tout son monde. Florisz ayant joint l'Escadre de Wittewitsen, qui avoit été mis hors de combat, pressa les Suedois avec tant de furie, qu'enfin leur Flotte étant fort affoiblie la victoire se déclara absolument pour les Hollandois.

Ils ne perdirent dans cette Bataille que le seul vaisseau de Wittewitsen, lequel mourut dans cette journée aussi bien que Florisz. Les Suedois virent perir dix de leurs vaisseaux, qui furent brûlez ou coulez à fonds. Les victorieux

rieux en emmenerent quatre à Coppenhague, 1659.
& mirent à terre les Troupes qu'ils avoient amenées avec eux pour le secours du Roi de Dannemarc. Cela fut cause que la Suede fut obligée de convertir le siège en blocus , & qu'elle tâcha de faire la paix par le moyen de la France & de l'Angleterre , dans la crainte de se brouiller davantage avec l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg , lesquels lui avoient déclaré la guerre. Ces grands succès de la Flotte Hollandoise en Dannemarc donnerent de la jalousie aux Anglois & aux François , qui venoient de prendre Dunkerque , après avoir battu les Espagnols sous la conduite du Maréchal de Turenne. Cela les obligea de presser les Etats par leurs Ambassadeurs qui étoient à la Haye de negocier la Paix du Nord. Cependant les Etats ne s'endormirent pas tellement dans cette occasion , qu'ils ne fissent revenir Ruyter avec les dix-sept vaisseaux qu'il commandoit sur les côtes de Portugal , pour l'envoyer commander en Dannemarc , parce que l'Amiral d'Obdam étoit extrêmement travaillé de la goutte. Leur but en cela étoit de faire obtenir un Traité plus avantageux au Roi de Dannemarc. Le Roi de Suede avoit donné des lettres de reprefailles contre les Hollandois. Cependant la negociation commencée à la Haye pour la Paix du Nord lui fit peur. Il tâcha donc de prevenir l'arrivée de Ruyter. Dans cette vue il fit un nouvel effort contre la ville de Coppenhague : il hazarda un assaut general au commencement de cette année vers la fin de Février ; mais il fut vigoureusement

1659. repoussé, & perdit beaucoup d'Officiers & desoldats, après quoi il leva absolument le siege, sans quitter néanmoins l'Ile de Zéland.

Kuyter, qui avoit été retenu par divers contre-tems, partit enfin avec quarante vaisseaux au Printems. Il avoit à bord quatre mille soldats pour fortifier les Danois. Pendant qu'il faisoit voile vers le Sund, les Ambassadeurs de France & d'Angleterre obtinrent des Deputez des Etats une Trêve de trois semaines, pendant lesquelles les Flottes d'Angleterre ni de Hollande n'agiroyent ni pour l'un ni pour l'autre des deux Rois. Le Roi de Suede, au desespoir de ce que les Hollandois avoient rompu ses desseins, s'emporta un jour contre les Ambassadeurs des Etats, & les menaça de les faire mettre prisonniers. Il rejetta le projet de Paix, que le Roi de Dannemarc accepta de bonne grace, esperant d'engager par là les Provinces Unies à declarer la guerre à la Suede. En effet leurs vaisseaux se joignirent à ceux de Dannemarc, quelque soin que le Roi de Suede prît d'appaiser leurs Ambassadeurs. Leurs Troupes eurent ordre de prêter le serment de fidelité au Roi de Dannemarc sous le commandement du Colonel Pichler. Les deux Nations s'étant jointes de cette maniere se mirent en état de chasser les Suedois des Iles, comme les Troupes de l'Empereur, des Polonois & de Brandebourg les avoient déjà chassés de la terre ferme. Le General Schack fit embarquer des soldats pour se rendre dans l'Ile de Fuhnen. Les Suedois avoient posté des Regimens pour s'opposer à la des-

cente

cent de Schack. Sa Flotte ayant été obli- 1659.
gée par la tempête de se retirer de devant Ny-
bourg il se rendit devant Kartemunde, resolu
d'y prendre terre par force. Quelque Ca-
vallerie Suedoise s'étant présentée pour em-
pêcher l'exécution de son dessein, Ruiterran-
gea sa flotte en demi cercle autour de ce
poste, & canonna si vivement l'ennemi, qu'il
le fit retirer. Alors quelques Officiers s'é-
tant jettés hardiment dans l'eau, leurs Sol-
dats les suivirent, pendant que Ruiterr conti-
nuoit de canonner l'ennemi. Les Suedois fu-
rent donc obligez de se retirer, & d'aban-
donner Kartemunde, dont Schack s'empara,
& où il se maintint, en attendant que le Ge-
neral Eberstein l'y vint joindre avec de nou-
velles Troupes.

Il s'y rendit quelques jours après avec mil-
le chevaux Danois, quatre Regimens Impe-
riaux, quatre de Brandebourg, huit cens
Polonois, & six cens Dragons. Les Sue-
dois se preparerent à une vigoureuse défense,
fortifiez par des Troupes que leur Roi avoit
fait passer dans l'Ile. Ils attendirent les Al-
liez près de Nybourg sous le commandement
du Palatin de Sultzbach. Le combat se don-
na le 24. de Novembre, & fut fort sanglant
& fort opiniâtre. L'Infanterie Hollandoise
s'y distingua glorieusement, en soutenant la
Cavalerie Danoise qui avoit été rompuë. Le
jeune Comte van der Naet, qui commandoit
le Corps de reserve, fit des miracles dans cer-
te occasion. Il vouloit forcer quelques
Troupes ennemies qui gardoient un passage
étroit : il en fut repoussé quatre fois, mais

1659. enfin il les enfonça à la cinquième , & fit main basse sur les soldats qu'il avoit forcez. Ruyter de sa part attaqua Nybourg pendant le combat & s'en rendit maître. Cela acheva de faire perdre le courage aux Suedois , qui avoient combattu en lions jusques-là, nonobstant leur petit nombre. La victoire des Allies fut si complete, que l'Armée Suedoise, qui étoit d'environ sept mille hommes , fut presque toute taillée en pièces : il ne s'en sauva que le Prince de Sultzbach , Steinbock Maréchal de Camp, & quelques soldats en très-petit nombre : tout le reste fut tué ou fait prisonnier.

1660. Cela reduisit le Roi de Suede à un si grand desespoir qu'il laissa le reste de son Armée entre les mains du Palatin de Sultzbach & du Maréchal Banier : il se rendit à Gottembourg pour y tenir les Etats du Royaume ; mais il y tomba malade de chagrin , & mourut vers la fin de Février âgé de trente-sept ans & trois mois. Cette mort inopinée reduisit la Suede à la necessité de faire la Paix. Ruyter tenoit la Flotte de Suede assiegée dans le Port de Landskroon , après que l'on eût gagné la Bataille de Fuhnen. Cela rendoit les Hollandois les seuls maîtres du passage du Sund. Les Ambassadeurs de France & d'Angleterre les sollicitoient fortement de laisser ce passage libre ; mais Ruytern'en voulut rien faire qu'après que la Paix'eut été conclue. Le Traité en fut achevé au mois de Juin, à peu près sur le pied de celui de Rotschild : l'on y ménagea les choses avec tant d'adresse , que les Suedois y trouverent presque autant d'avantage que s'ils

s'ils eussent été victorieux. Ruyter leur rendit dix vaisseaux chargez du butin fait en Dannemarc. Le Château de Kronembourg, le passage du Sund, & le Bailliage de Drontheim en Norwege furent cedez au Roi de Dannemarc : cependant il se plaignit des Hollandois, qui avoient un peu sacrifié ses intérêts dans ce Traité. Mais la verité est qu'ils ne purent faire davantage pour leur Allié, parce que la France & l'Angleterre les menaçoient de joindre leurs forces à la Suede, s'ils se rendoient moins traitables pour la Paix. On fit un Traité particulier entre la Suede & les Etats, lesquels en eurent tout l'honneur, parce que la Suede leur donna une entiere satisfaction. Toutes ces affaires étant finies, Ruyter revint en Hollande avec sa Flotte comblé d'honneurs & de presens, & gratifié d'ailleurs de Lettres de Noblesse par le Roi de Dannemarc. 1660.

Cette Paix, qui fut suivie de celle de la Suede avec la Pologne & la Moscovie, acheva de mettre l'Europe en tranquillité, puis que dans le même tems l'Espagne & la France finirent leur guerre par le célèbre Traité des Pyrenées. Elle avoit duré vingt-cinq ans. Tout cela fut suivi du retablissement de Charles II. sur le Trône de la Grande Bretagne. Depuis la mort de Cromwel arrivée en 1658. Les Anglois, fort divisez entr'eux par le peu de capacité du jeune Cromwel déclaré Protecteur après la mort de son Pere, avoient diverses vûes & divers partis parmi eux. Charles faisoit alors son séjour à Breda, attendant quelque favorable révolution à ses affaires.

1660. Les Etats instruits de ce qui se passoit en Angleterre , délivrez d'ailleurs de la crainte de Cromwel , envoyèrent des Deputez à ce Prince , pour le feliciter sur la situation où se trouvoient alors les choses par rapport aux trois Royaumes , & sur l'apparence qu'il y'avoit à son rappel. Le Marquis de Caracene , qui étoit Gouverneur des Pais-Bas Espagnols , le pressa de la part de Philippe IV. de venir à Bruxelles pour disposer les affaires à son retour. Mais il accepta les offres que lui firent les Etats , & fixa son séjour à Breda , où il se trouvoit alors. On lui fit même une Entrée magnifique , & depuis ce tems-là il tint une Cour Royale jusques à son départ. On raconte que pendant qu'il y étoit , les Deputez du Parlement qui venoient le rappeler au nom de ses Peuples , le trouverent en prieres , demandant à Dieu de lui inspirer ce qu'il avoit à faire dans cette grande occasion ; qu'ensuite les Deputez lui ayant fait leur harangue , & donné copie des conditions sous lesquelles on le rappelloit , ce Prince demanda du tems pour examiner ce qu'il devoit leur répondre. On ajoute que dans le Conseil Jacques Duc d'Yorck , qui a été Roi du depuis sous le nom de Jacques II. , fut d'avis que l'on acceptât toutes ces conditions sans examen , pour n'en tenir dans la suite que ce que l'on trouveroit à propos. Mais le Duc de Glocester , le plus jeune des trois freres , soutint que l'on devoit examiner les affaires avec tout le soin possible , parce qu'il ne falloit rien promettre sans le tenir , & que l'on ne devoit point tromper les Peuples par de fausses paroles.

Quoi

Quoi qu'il en soit, ce Prince ayant reçu les Commissaires du Parlement, accepta les offres qui lui étoient faites, & s'embarqua à Scheveling sur la Flotte de l'Amiral Montaignu, qui l'étoit venu prendre pour le conduire en Angleterre. Les Etats lui firent tous les honneurs dont ils purent s'aviser à son départ, & lui marquerent l'affection sincere qu'ils avoient pour sa personne. Il fit son voyage heureusement, & étant arrivé dans son Royaume il fit son entrée à Londres le 29. de May, qu'il avoit choisi pour cela, parce que c'étoit le jour de sa naissance. Il fut reçu dans cette Capitale avec tous les témoignages de joye qu'il pouvoit souhaiter, & les Peuples lui donnerent mille marques de leur affection. La Princesse d'Orange sa sœur l'étant allé voir quelque tems après à Londres, pour jouir du plaisir de le voir sur le Trône, après un grand nombre de malheurs qui l'avoient rendu fugitif, tomba malade quelque tems après son arrivée, & mourut de la petite verole le 25. de Decembre. Dans le même tems à peu près on découvrit une conspiration formée contre le Roi. Il se trouvoit encore alors en Angleterre un grand nombre de gens accoutumés aux desordres du Gouvernement precedent, qui ne pouvoient se façonner à obéir à Charles, de la Maison duquel ils étoient ennemis. Mais cette conspiration fut dissipée, & l'on en punit les Auteurs que l'on pût saisir.

La Princesse Douairière d'Orange, veuve de Frederic Henry, Ayeule du jeune Prince, demeura seule chargée de sa tutele, & prit

1660. un soin particulier de son éducation. Elle étoit habile, pleine de courage, & sensible aux intérêts de sa Maison. Elle ménageoit avec une adresse admirable l'affection que les Peuples avoient pour son Pupile, & travailloit à augmenter son parti dans l'Etat, pour tâcher de lui faire rendre les charges de ses Peres. Elle entretenoit sur tout la Province de Zelande, dans les sentimens de tendresse qu'ils avoient toujours témoigné à ce jeune Prince. Les Etats de cette Province firent même une déclaration en sa faveur, par laquelle il devoit rentrer dans les droits de ses Predecesseurs, quand il auroit atteint l'âge de dix huit ans accomplis. C'est-à-dire, qu'en qualité de Marquis de Tervere & de Flessingue, qui a la premiere voix dans les Etats, il représenteroit la Noblesse de Zelande, & que d'ailleurs il pourroit nommer les Magistrats de ces deux villes qui ont séance dans l'Assemblée de la Province, & avoir ainsi deux voix assurées dans les Etats.

Pendant que tout cela se passoit en Europe, le General de la Compagnie des Indes, lequel residoit à Batavia, cherchoit le moyen de se vanger des Jesuites & des Portugais, qui avoient ruiné la negotiation de l'Ambassade, que l'on avoit envoyée à la Chine. Les Jesuites avoient accoutumé jusques-là de negotier dans le voisinage de ce grand Royaume; & ils y envoyoit tous les ans plusieurs vaisseaux chargez de marchandises pour leur compte. Le Gouverneur mit en mer une grande flotte, qui parut au commencement de Juin vers les côtes de Macassar. On
en

en détacha deux vaisseaux pour ramener les 1660.
Hollandois , qui trafiquoient en ces quartiers-là. Le Roi de Macassar averti de l'arrivée de cette flotte , se mit en état de lui résister par le moyen des vaisseaux Portugais de Macao , qui étoient à la rade devant son Ile. Treize vaisseaux Hollandois attaquèrent les Portugais , pendant quoi le reste de la flotte fit un grand feu sur la forteresse , dont on s'empara la nuit suivante. Le Roi fit cesser de tirer du côté des Portugais , épouvanté du feu de l'ennemi , & sur tout de la mort de son principal Ministre , qui commandoit ses Troupes en qualité de General. Il fut tué pendant le siege. Les Portugais surpris par les Hollandois n'eurent pas le temps de se mettre en défense. On leur brûla trois vaisseaux. On leur en coula deux à fonds , & on en prit un qui étoit fort richement chargé. Tous ces contre-temps obligerent le Roi de Macassar d'arborer le Pavillon blanc , & de demander la Paix. On commença par une Trêve , qui donna lieu de faire ensuite un Traité entre les deux Nations. Ce Prince fut obligé d'envoyer un Ambassadeur à Batavia , de chasser les Portugais de son Ile , & de rompre tout commerce avec eux. Le Commandant de la flotte promit de faire ratifier ce Traité par le General , & par le Conseil de Batavia.

L'Ambassade devoit presenter deux cens pains d'or au General pour le rachat de la forteresse , & accepter les conditions que l'on devoit regler pour le commerce , sauf la Religion Mahometane , que l'on laissoit libre à

1660. ce Prince & à ses sujets. La capitulation ayant été dressée, & signée d'un commun accord à Batavia, on donna ordre aux Portugais de sortir de l'Île, & la plus part d'entr'eux se retirèrent à Macao, dont le trafic s'étoit si fort augmenté depuis quelque temps, que c'étoit une des plus riches villes de l'Orient. Les Hollandois avoient formé le dessein de la ruiner pour affoiblir le commerce des Portugais en ces quartiers-là. Leur expedition de Macassar contribua beaucoup au malheur de cette ville, qui acheva de tomber dans la décadence en 1668. lors que les Chinois s'en rendirent les Maîtres. Les Portugais, & les Jesuites furent encore maltraitez près de Goa. Le President des Hollandois de Mingrela chercha de son côté les moyens de chatier ces gens, des mauvais offices qu'ils avoient rendus à la Nation dans la Chine. Il fut que les Jesuites faisoient un grand commerce de diamans brutes, & que pour cela plusieurs d'entr'eux prenoient l'habit de Pelerin. Ayant été averti que deux d'entr'eux dans cet équipage en avoient négocié pour cinq ou six cens mille livres, il le fit sçavoir en secret au Commis de la Douane. On les fouilla pour avoir tous leurs diamans, que l'on confisqua. On les força même par des tourmens de déclarer à qui ils étoient, ce qui nuisit beaucoup à leur commerce dans la suite.

1661. Cette année fut malheureuse aux Hollandois. Ils perdirent l'Île de Formosa, qui leur fut prise par Coxenga General des Chinois. Ils les avoient revêtus de bons bastions, de

de demi-lunes , & de plusieurs autres fortifications. Ils s'étoient rendus les maîtres absolus de cette Ile , & les habitans étoient obligez de leur payer de grands tributs par tête , qui rapportoient soixante ou quatre vingt mille écustous les ans. Les Chinois , & les habitans de l'Ile avoient souvent tâché de les chasser de ce lieu , & ils avoient même formé un grand complot pour cela en l'an 1653. Mais la conspiration fut découverte , & la Compagnie des Indes se vit affermie dans la possession de cette Ile. Le grand repos où l'on vécut depuis ce temps-là , fut cause que l'on negligea les fortifications & les munitions , pour s'attacher uniquement au commerce. Il arriva à peu près dans le même temps qu'un homme de condition mécanique se mit à la tête des Chinois , qui n'avoient pas voulu se soumettre à la domination des Tartares. Cet homme se retira dans les Iles , avec ceux qui voulurent le suivre , & il y dressa avec le temps une flotte si formidable , que l'Empereur des Tartares se vit obligé de traiter avec lui. Il lui abandonna deux belles Provinces de la Chine , & sous prétexte de lui en donner l'investiture il l'attira auprès de lui. On se saisit de lui peu de temps après son arrivée , & on l'empoisonna. Coxenga son fils se mit à la tête de la flotte , que son Pere avoit amassée , & déclara la Guerre aux Tartares Chinois. Il demanda du secours aux Hollandois , qui le lui refuserent. Cela le mit en chagrin contre eux , de sorte qu'il chercha les moyens de s'en vanger , & cela d'autant plus qu'il ne

1661. pouvoit penser à s'établir dans la tette ferme de la Chine à cause des grandes forces des Tartares.

Il songea donc à se saisir de l'Ile Formosa. Il avoit déjà eu part à cette conspiration de l'an 1653. & avoit toujours entretenu des correspondances dans l'habitation des Hollandois. Ce fut par là, qu'il fut averti du mauvais état, où étoient les fortifications. Coxenga avoit une flotte de plus de trois mille vaisseaux de toute espece. Il en prit six cens choisis entre les autres, & en équippa plusieurs de quarante pièces de Canon. Le Gouverneur Hollandois ayant eu avis de ces préparatifs envoya demander du secours à Batavia. Cependant Coxenga mit sa flotte en mer sous la conduite de Sauja son oncle, auquel il donna un homme de grande experience pour lui servir de Conseil. Sauja se posta devant Formosa avec toute sa flotte. Cojet, qui en étoit le Gouverneur, envoya trois ou quatre cens hommes pour s'opposer au débarquement des Troupes. Ces gens firent très bien leur devoir. Mais ils furent obligez de ceder enfin au nombre des ennemis. Sauja mit donc quarante mille hommes à terre, & se saisit de toutes les avenues du Fort & de la ville. D'abord qu'il se vit maîtres de la Campagne il traita avec beaucoup de rigueur les habitans qui tenoient le parti des Hollandois, comme pour servir de represailles à ce qui avoit été fait par Verburg, qui étoit Gouverneur de l'Ile, lors qu'on découvrit la conspiration. On tua tout sans avoir égard ni au Sexe ni à l'âge, & on exer-

ça d'horribles cruantez sur ces pauvres gens. 1664

Coxenga attaqua ensuite toutes les forteresses, que les Hollandois avoient dans l'Ile, & s'en rendit maître avec beaucoup de facilité, ayant partagé son Armée en plusieurs corps differens. Il envoya le Ministre d'une des habitations vers Cojet Gouverneur de la principale forteresse des Hollandois, pour lui faire sçavoir, qu'il ne toucheroit en aucune maniere ni aux biens, ni à la vie des Hollandois, s'il vouloit se rendre, mais qu'il mettroit tout à feu & à sang, s'il s'obstinoit à se defendre. Cojet renvoya ce Ministre avec tous ceux qui avoient été deputez avec lui, & ne voulut point se rendre, par ce que son serment à la Compagnie l'en empêchoit. Coxenga irrité de ce refus fit mourir ces Deputez, & tous les prisonniers qu'il avoit entre les mains, avec une Barbarie si extrême, que l'on ne pardonna ni aux femmes ni aux enfans. Il dressa ensuite deux batteries contre la forteresse, & l'assiegea dans les formes. Dans le même temps il arriva de Batavia neuf vaisseaux de Guerre, qui venoient au secours de Cojet. On débarqua les Troupes, qui étant jointes à une partie de la Garnison attaquèrent six mille hommes de Coxenga, lesquels travailloient à une redoute, sur laquelle ils vouloient placer du Canon. Mais après un rude combat ils furent obligez de se retirer, après avoir laissé bien du monde sur la Place. La flotte attaque les vaisseaux des Chinois. Mais il y en avoit un si grand nombre qu'ils ne purent réussir dans leur dessein. Il y eut même un vaisseau Hollandois, qui échoua,

1661. échoua , duquel on fit trois ou quatre cens hommes prisonniers , quelque peine que l'on eut prise de les sauver. Un autre sauta en l'air par le feu qui se mit dans les poudres , duquel cent hommes perirent. Le reste de la flotte commençant à manquer de vivres , celui qui la commandoit fut obligé de s'en retourner à Batavia , sans rien faire de plus pour la conservation de cette Ile. Il ramena avec lui ce que l'on avoit pû sauver de femmes & d'enfans.

Quand on sçut à Batavia , ce qui s'étoit passé dans cette affaire , on prepara un nouveau secours pour l'Ile assiegée , & cependant on envoya un Ambassadeur à l'Empereur des Tartares Chinois , pour l'engager à faire la Guerre à Coxenga , de qui la Compagnie avoit condamné la rebellion. Cojet se defendoit avec une vigueur admirable , & Sauja ne sçachant plus que faire avoit resolu de lever le siege , & de se retirer avec ses Troupes. Coxenga en ayant été averti le fit mettre en prison , & pressa la ville avec tant d'opiniâtreté , quoique la peste fût parmi ses Soldats , que l'on fut enfin obligé de se rendre par composition. Cojet revint avec le peu de gens qui lui restoient , & se rendit à Batavia dans les vaisseaux de secours qu'on lui avoit envoyez. Il y fut mis en arrêt , pour avoir rendu la Place à la vuë du secours qu'on lui envoyoit. Cette perte de l'Ile Formosa ôta à la Compagnie le moyen de troubler le commerce des Portugais & des Espagnols , & exposa ses vaisseaux aux insultes de Coxenga. L'Empereur de la Chine

connoissant combien cette Ile fournissoit de 1661
moyens à ce rebelle de se rendre redoutable à tous ses voisins , envoya des Deputez à Batavia pour proposer une Ligue entre lui & la Compagnie , afin d'unir leurs forces contre Coxenga , & de reprendre Formosa sur lui. Cependant la Compagnie voulant s'indemniser de la perte qu'elle venoit de faire , envoya des Escadres en plusieurs lieux differens pour traverser le commerce des Portugais. Elle leur enleva plusieurs châteaux sur l'embouchure de l'Inde , & dans le Golfe de Cambaye. Goa fut en danger de tomber entre les mains des Hollandois. La Compagnie gagna même une grande Bataille , dont les suites furent extrêmement funestes aux Portugais.

Plusieurs petits Rois de la presqu'Ile , qui habitoient au deça du Gange, abandonnerent le parti des Portugais, pour se ranger , selon leur coutume, du côté des plus forts. Par ce moyen la Compagnie se rendit maîtresse du Détroit de Chilao. Mais d'un autre côté les Armateurs Portugais causoient beaucoup de dommage à la Compagnie des Indes Occidentales , & lui empêchoient le passage de la Ligne entre l'Afrique & le Bresil. Ces pertes , & ces malheurs reciproques porterent les deux Nations à chercher les moyens de terminer ces differens , qui leur causoient tant d'embarras. Le Roi d'Angleterre , qui étoit sur le point d'épouser l'Infante de Portugal , travailla à un Traité de Paix , qui fut conclu à la Haye au mois d'Août de cette année. La Compagnie Hollandoise ceda toutes les Places

1661. ces du Bresil aux Portugais , qui promirent de payer pour cela une somme fort considerable. Cependant on se reserva en Hollande le droit de trafiquer comme amis sur les Côtes du Bresil , & dans tous les lieux du Portugal , & de ses dépendances. Les Portugais s'engagerent aussi à moderer le prix du sel. L'on prit en commun toutes les mesures propres à rétablir la bonne intelligence parmi les deux Nations. Mais il survint de nouvelles difficultés entre le Viceroi de Goa , & la Compagnie des Indes Orientales , qui troublèrent cette Paix.

Ruyter avoit eu ordre de croiser avec dix sept vaisseaux contre les Corsaires de la Méditerranée. Les Algeriens furent les premiers qu'il attaqua. Il prit un grand nombre de leurs vaisseaux. Il en coula plusieurs à fonds , fit beaucoup de prisonniers , & délivra quatre cens esclaves Chrétiens. Cela tint en respect les Corsaires de Tunis & de Tripoli , & les empêcha de sortir de leurs Ports. Ruyter fit savoir aux Deys , ou Gouverneurs de ces lieux-là , qu'il n'étoit venu que pour resserrer leurs courses , & qu'il étoit prêt de negotier un Traité avec eux. Il accorda même une Trêve de six mois à ceux de Tunis. Pendant qu'il étoit occupé à ce Traité , le contr'Amiral d'Alger s'avisa d'offrir le combat au contr'Amiral de Hollande. Le défi fut accepté. Mais l'Algerien ne comparut pas. Les exploits de Ruyter tinrent les Corsaires de Barbarie en respect. Presque tous s'empressoient à conclure des Traitez avec lui , & fournissoient toutes sortes

tes de rafraîchissemens à ses vaisseaux. Il n'y 1661
avoit qu'une chose, qu'ils ne pouvoient se
ressoudre de lui accorder. C'étoit de ne point
visiter les Vaisseaux Hollandois, pour y preu-
dre les marchandises qui se trouveroient
appartenir à leurs ennemis, en payant le frer.
Ruyter ne vouloit point se relâcher sur cet
article, suivant en cela les ordres exprès des
Etats. Cette difficulté obligea Ruyter d'al-
longer la Trêve de trois mois. Mais ce tems
étant expiré, il se rendit dans la Baye de Tu-
nis vers la fin de Février de cette année. Il
y brûla un vaisseau, & délivra quarante ou
cinquante esclaves. Cela obligea les gens de
Tunis de conclure le Traité avec lui.

Ceux d'Alger furent plus opiniâtres, & 1662
refuserent toujours d'accorder la condition
que Ruyter vouloit inserer dans le Traité.
Ruyter se rendit avec neuf vaisseaux près de
leur ville. Il arbora Pavillon blanc, & en-
voja des Députez de la part des Etats Gene-
raux pour entrer en negotiation avec le Di-
van. On y conclut une Trêve de neuf mois,
dont les articles furent signez au mois de Mars
vers la fin. Les Etats ne l'approuverent pas,
& manderent expressément à Ruyter de n'en-
trer en aucun Traité, sans la condition dont
il a été parlé, afin que leurs vaisseaux jouis-
sent d'une pleine liberté. Ruyter revint
mouiller près d'Alger vers le 15. de Juin, me-
naçant les Corsaires de leur declarer la Guer-
re à toute outrance, s'ils ne consentoient à
la condition dont il s'agissoit. La crainte,
qu'ils eurent de ce Vice-Amiral, les fit con-
sentir à tout. Mais dès qu'il se fut retiré,
ils

1662. ils ne voulurent plus observer le Traité, qu'il avoit conclu avec eux. Ils recommencerent donc à maltraiter les Vaisseaux Hollandois. Ils en attaquèrent un vers les Côtes de Sardaigne. Celui qui le commandoit, se défendit tant qu'il pût, Mais se sentant trop pressé il se jeta dans l'esquif, & mit le feu à son bâtiment, que les Corsaires avoient saisi. Ce vaisseau brûla les deux Armateurs, qui l'avoient attaqué, dont tout le monde perit. Ce Capitaine se sauva. Un autre Capitaine se voyant attaqué par trois Corsaires mit le feu à ses poudres, plutôt que de se rendre. Son vaisseau perit. Mais pour lui il fut enlevé en l'air avec ses gens, & il retomba sur l'un des vaisseaux ennemis. Celui qui le commandoit, surpris du courage de ce Capitaine, eut grand soin de le faire traiter de ses playes, & après sa guérison il lui rendit la vie & la liberté.

Ce fut dans cette année que les Etats renouvellerent les anciens Traitez de confederation, qu'ils avoient avec la France & l'Angleterre. Ils crurent que le Cardinal Mazarin étant mort ils pourroient traiter plus sûrement avec le Roi de France. On leur donna des Commissaires, qui dresserent le Traité d'une nouvelle alliance avec les Provinces-Unies. La France s'engageoit à les secourir par mer & par terre, si on les attaquoit en Europe. On regla aussi tout ce qui pouvoit faciliter le commerce entre les deux Nations, & celui des Peuples amis, & alliez des uns & des autres. Ce Traité fut conclu pour vingt cinq ans. Le Roi exem-
ta

ta les Hollandois du droit d'Aubeine. Le 1662
Pensionnaire de Witt eut l'adresse de négocier ce Traité avec cette Couronne.

Les Anglois & les Etats s'étoient souvent chagrinés les uns les autres ; mais leur intérêt reciproque les avoit obligés de dissimuler les offenses que l'on s'étoit faites mutuellement. Tout cela fut effacé par le Traité d'Alliance fait entr'eux à Londres , par lequel on s'engageoit reciproquement à reparer les dommages soufferts par les particuliers , dont on avoit saisi les vaisseaux de part & d'autre depuis l'an 1639. Ce Traité ne fut point borné , & l'on presuma qu'il feroit vivre ces deux Peuples comme freres. On fit une Alliance fort étroite , tant pour la seureté commune contre les ennemis des deux États , que pour l'affermissement du commerce. Les États Generaux promirent de leur part de faire ratifier ce Traité par celui qu'ils choisiroient pour Stathouder , ou Capitaine , Gouverneur & Amiral General. Cependant les Anglois oublierent bien-tôt ce Traité , & ne l'accomplirent pas le plus fidelement du monde , comme on le verra ci-après. Les François non plus ne furent pas exacts sur les vingt cinq ans.

Tous ces Traitez donnoient lieu à la République de croire qu'elle étoit enfin arrivée à sa perfection. Elle étoit dans un état florissant en toutes manieres : elle avoit des alliances avec tous les Princes de l'Europe , & jouissoit d'une profonde paix , n'ayant plus d'ennemis à combattre. On voyoit à la Haye des Ambassadeurs de toutes les Cours de l'Europe ;

1663. pe ; mais cette prospérité ne fut pas de longue durée. L'Evêque de Munster qui ne pouvoit demeurer en repos , & qui étoit plus propre aux affaires du monde qu'à celles de l'Eglise , pretendoit que la Seigneurie de Borckloo , qui est enclavée dans le Comté de Zutphen , lui appartenoit en vertu d'un Arrêt de la Chambre Imperiale de Spire , qui la lui avoit ajugée, comme une dépendance de son Evêché. Le Comte de Stirum la possédoit alors par un Arrêt de la Chambre souveraine de Gueldre , qui avoit la Jurisdiction directe sur cette Seigneurie. L'Evêque avoit envoyé son Doyen dès l'année précédente à la Haye, pour presenter aux Etats un Memoire des raisons par lesquelles il pretendoit qu'elle lui appartenoit. Le Comte d'Estrades Ambassadeur de France, se joignit au Doyen par ordre du Roi son Maître allié de cet Evêque. Les Deputez de Gueldre répondirent que cette affaire étoit de leur Jurisdiction , que par conséquent l'Evêque devoit s'adresser à leur Province. Cette affaire ayant traîné de la sorte pendant l'année 1662. le Doyen revint à la Haye en celle-ci, & demanda des Commissaires aux Etats pour terminer cette affaire. Les Etats de Gueldre avertis de sa demande s'y opposerent , soutenant que l'on devoit renvoyer l'Evêque à la Cour Provinciale de leur Province. Ils firent voir que ce procès avoit été jugé contradictoirement en faveur des Comtes de Limbourg, auxquels les Comtes de Stirum avoient succédé , & que la chose avoit été réglée de cette maniere en dernier ressort l'an 1622. Ils declarerent donc que cette affaire

faire ne regardoit point la Generalité , & que 1662
l'Evêque n'avoit aucun droit de contester une
Seigneurie qui avoit été ajugée par un Arrêt
definitif aux Comtes de Stirum, contre les pre-
tensions du Predecesseur de l'Evêque mo-
derne.

Il survint encore une autre difficulté entre
les États & cet Evêque. Il avoit obtenu
commission de l'Empereur de faire restituer
au Duc de Lichtenstein deux Terres conside-
rables que le Comte d'Oostfrise possédoit. Il
promit à ce Comte de satisfaire ce Duc , s'il
vouloit lui céder Eydeler ou Jemmingen, Pla-
ce forte située sur l'Ems. Le Comte , qui
suspçonnoit le dessein secret de l'Evêque , ré-
pondit, qu'il tenoit cette ville par engage-
ment des États , dont il ne pouvoit se dessaisir
sans leur aveu. L'Evêque pressa si vivement
le Comte sur cet Article , qu'il s'engagea de
payer une somme considerable au Duc pour
l'indemniser , & consentit qu'il tirât les reve-
nus de ces Terres à l'avenir. Le premier ter-
me du paiement étant échu, l'Evêque se saisit
d'Eydeler , prétendant que le Comte n'avoit
point satisfait au Traité. Les États Gene-
raux soutinrent les intérêts du Comte d'Oost-
frise , & chargerent le Comte de Nassau Stat-
houder de Frise de reprendre Eydeler. Il avoit
assemblé une Armée de cinq mille hommes
pour cette expedition. On chercha cepen-
dant les moyens amiables de terminer ce dif-
ferent avant que d'en venir à la force. On
marqua la ville de Leuwarden pour y traiter
cette affaire , & l'on invita l'Evêque d'y en-
voyer des Deputez avec le Duc de Lichten-
stein

663. stein pour examiner le droit des parties. L'Evêque refusa cette proposition, & ordonna aux habitans d'Eydeler de lui payer les revenus de cette ville, ou aux Commissaires du Duc. L'année se passa de cette manière, sans que les Etats entreprissent rien. Ils écrivirent même à l'Evêque, pour le sommer de retirer la Garnison qu'il avoit mise à Eydeler, & que si cela n'étoit fait pour le mois de May suivant, ils seroient obligez d'employer d'autres moyens.

L'Evêque n'eut aucun égard pour les lettres des Etats. Il soutint qu'il ne faisoit qu'exécuter la commission de la Chambre de Spire; qu'au reste il ne pretendoit pas rompre avec les Etats pour cela: que cependant si on l'attaquoit, il se défendrait. Cette réponse donna lieu au Comte de Nassau de marcher avec ses Troupes droit à Eydeler. Plusieurs détachemens le joignirent dans sa marche. Il se saisit de quelques Places dependantes de l'Evêché de Munster, & jeta l'alarme dans tout le Pais. L'Evêque embarrassé de ces Troupes envoya des Deputez à la Haye pour accommoder cette affaire. Il accepta les offres du Comte d'Oostfrise, de payer en argent contant les deux premiers termes de la somme promise au Duc de Lichtenstein; mais quand il fallut compter l'argent, les Commissaires de l'Evêque se trouverent chargez d'une commission si ambiguë & si limitée, qu'on ne put rien conclure avec eux. Cela obligea le Comte Guillaume d'assiéger Eydeler. Il la força de se rendre au commencement du mois de Juin, & en mit hors la Garnison de l'Evêque.

Pen-

1663. Pendant que toutes ces affaires se passoient en Europe, la Compagnie faisoit toujours la guerre aux Portugais dans les Indes Orientales. Les Troupes attaquèrent Coulan, bonne Place dans la côte de Malabar, laquelle ils emportèrent. Elles prirent ensuite Cananor, qui est au dessus de Calicut sur la même côte. Le dessein de la Compagnie étoit de raser cette Ville, & de n'y laisser qu'un Bureau; mais on la trouva si bonne que l'on y mit une Garnison, & cette ville assura les conquêtes que l'on avoit faites sur les Portugais depuis le Golfe de l'Inde jusques à Malabar. Ces bons succès firent mettre le siège devant Cochin: cette ville se défendit assez long-tems par la vigueur des Portugais; mais enfin les Hollandois s'en rendirent les maîtres, après que l'on y eut perdu bien du monde de part & d'autre. On y laissa une grosse Garnison, après quoi l'on marcha droit à Porca avec l'Armée. Le Commandant de cette ville promit d'être fidele aux Hollandois, & passa même un contrat avec le Commandant de cette Armée, par lequel il établissoit un droit en leur faveur sur la canelle & sur le poivre. La Compagnie y établit un grand Magasin, & y entra dans tous les droits qu'avoient eu les Portugais. Cranganor se rendit à eux, & par ce moyen toute la côte de Malabar fut mise entre leurs mains. La Compagnie en laissa tous les habitans dans la jouissance de leurs droits, & fit alliance avec tous les Rois du voisinage. Elle se contenta d'en tirer du profit, sans toucher d'ailleurs à leur Souveraineté, qu'ils retinrent toute entiere.

1663. Tous ces heureux succès servirent à augmenter le commerce de la Compagnie dans l'Empire du Mogol. Elle en avoit établi le Bureau general à Surate au Golfe de Cambaie, & tous les autres en dépendoient. L'ancien Empereur étoit alors prisonnier, son troisième fils avoit usurpé l'Empire sur lui, comme il l'avoit autrefois usurpé sur son Pere. On obligea les Hollandois à envoyer un Ambassadeur à ce nouveau Prince pour obtenir de lui la confirmation des anciens Traitez. Il le reçut avec plaisir, & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya même des presens au Gouverneur de Batavia. Il arriva dans ce tems-là qu'un voleur celebre en ces quartiers-là surprit la ville de Surate & la pilla. Il at-
raqua le Magasin des Hollandois, mais il y fut reçu si rudement qu'il fut obligé d'abandonner son dessein, après avoir perdu bien du monde. La Compagnie se voyant si bien établie par tout, chercha les moyens d'assurer son commerce dans l'Île de Ceylan, & sur les côtes de Coromandel, où elle faisoit un negoce extrêmement avantageux en toiles de coton. Elle envoya donc une grande Ambassade avec de magnifiques presens au Roi de Candée, qui assura son commerce de canelle & d'éléphans. Tous les Princes de ces Pais-là témoignoient toutes sortes d'amitié à la Compagnie : cela n'empêcha pas de tenir de fortes Garnisons dans tous les lieux qu'elle occupoit pour éviter la surprise.

Son negoce au Royaume de Pegu fut un peu interrompu par les Chinois rebelles; mais il fut bien-tôt rétabli. Le General de Bara-
via

via avoit fait casser celui de Siam, à cause de quelques differens survenus entre le Roi de Siam & la Compagnie. Ce Prince ayant été averti des plaintes de la Compagnie, rétablit la bonne correspondance, en la priant de remettre ses bureaux dans les lieux du Royaume où ils avoient été. La chose fut exécutée, comme il la souhaitoit. Dans le même temps les Hollandois ayant de grands sujets d'être mal satisfaits des habitans de Queda, ils y envoyèrent des Troupes pour en tirer raison. Le Prince vint au devant d'eux avec son Armée pour les empêcher d'entrer dans la riviere. Mais il fut battu, & obligé à faire son accommodement avec la Compagnie. On travailla en même temps à terminer les differens que l'on avoit avec le feu Roi d'Achem. Ce Prince avoit déclaré la Guerre à la Compagnie, & l'incommodoit beaucoup dans son Commerce, par ce qu'elle tiroit beaucoup de poivre de son País. On fit proposer un accord à la Reine sa veuve, qui gouvernoit pendant la minorité de son fils. Cette Princesse envoya une Ambassade à Batavia pour y régler toutes les difficultez. Cela étant fait, & l'alliance ayant été renouvelée, on rétablit les bureaux & les Magasins par tout le Royaume. Par ce moyen la bonne intelligence fut renouée, & les affaires reprirent leur train ordinaire.

La Compagnie pensoit toujours à pousser son commerce dans la Chine, & à reprendre l'Île Formosa. L'Empereur de la Chine lui donnoit de grandes esperances pour le commerce, & sembloit vouloir concourir

1663. avec elle pour l'affaire de cette Ile. Il falloit pour cela joindre des forces de part & d'autre pour faire la Guerre à Coxenga. On envoya donc dix sept vaisseaux de Batavia, montez de douze cens Soldats, & d'un plus grand nombre de matelots. Borth en étoit Amiral. La flotte se rendit près de l'Ile Formosa selon ses ordres. Robel, qui étoit demeuré à la Chine vint à bord, & informa le Commandant de ce qui s'étoit fait sur le commerce, & sur la jonction des forces communes. Il lui appris que pour le premier article, les Tartares avoient toujours été fort reservez; sans s'expliquer nettement, mais que pour le second ils avoient promis de se joindre à la Compagnie pour faire la Guerre à Coxenga. La flotte s'étant mise en mer fut assieger Quemoy capitale d'une Ile de même nom. Mais elle avoit été si bien garnie de toutes choses par Coxenga, qu'il n'y eût pas moyen de la prendre. Pendant que l'on étoit occupé à ce siege, l'Armée navale de l'ennemi vint en vuë des Hollandois forte de quatre vingt Jonkes du Pais, & de vingt autres vaisseaux plus petits, tous armez en guerre. D'abord on engagea le combat, qui fut fort violent. Coxenga & ses gens firent paroître beaucoup d'expérience & de courage. Mais les vaisseaux Hollandois les joignirent de si près, qu'ils ne purent resister au feu du Canon & du Mousquet. Ils battirent donc la flotte de l'ennemi, & l'obligerent de se sauver dans ses Ports.

Cependant les Troupes des Tartares s'étoient tenuës sur le rivage sans faire aucun mou-

mouvement. Borth en envoya faire ses plain-
res à celui qui les commandoit, qui répon-
dit, que ses Soldats saisis d'une terreur pani-
que n'avoient jamais voulu combattre. Il
promit de réparer cette faute, si la flotte
s'avançoit près d'eux pour attaquer encore
l'ennemi. La Bataille recommença donc
encore entre les Hollandois & Coxenga,
& les Tartares se tinrent tranquilles comme
la première fois. Cependant Coxenga fut
battu à platte couture. Sa flotte fut dissi-
pée. Dix de ses Jonkes furent coulez à
fonds, huit autres furent pris, & on en rui-
na un grand nombre. Le General des Tar-
tares envoya faire des complimens à Borth
sur sa victoire, & des excuses de la lâcheté
de ses gens, promettant de mieux faire dans une
autre occasion; & d'ailleurs il lui promit de
grandes récompenses de la part de l'Empe-
reur. Le jour suivant on fut que l'ennemi
avoit abandonné les Iles & les Places voi-
sines, où il avoit demeuré jusques-là, & que
l'on avoit tout embarqué jusques aux fem-
mes & aux enfans, avec tout ce qu'ils
avoient de plus précieux. Mais on ne put
apprendre en quel lieu ils s'étoient retirez.
On fut averti seulement quelque temps après
que Coxenga étoit mort de quelques blessu-
res qu'il avoit négligées. On fit même
courir le bruit, qu'il avoit été empoisonné.

Borth se rendit maître de l'Ile de Cremoy,
& de celle d'Aymoy dans la Baye de Chan-
cheu. Les Tartares de leur part se saisirent
des villes, que les ennemis avoient aban-
données, & les brulerent, pour ôter ces re-

1663. traites aux rebelles à l'avenir. Les Hollandois profiterent de la plus part, de ce que les gens de Coxenga n'avoient pû emporter. On trouva entr'autre butin trente sept piéces de gros Canons de fer dans l'Ile de Gonzieu. Ensuite Borth se rendit auprès du General des Tartares pour conférer avec lui sur le siege de Tayowan capitale de l'Ile Formosa, que l'on avoit dessein de faire. Borth fut fort content des promesses du General Tartare. Mais on n'en jugea pas de même à Batavia. Ainsi on commanda à Borth de faire une place d'Armes de la forteresse la plus commode qui se trouveroit dans les Iles abandonnées par Coxenga. Mais on fut surpris peu de temps après de voir revenir la flotte de l'ennemi plus forte qu'auparavant. Un des fils de Coxenga la commandoit. Sauja son grand oncle, lequel il avoit mis hors de prison, avoit ramassé le debris des Troupes battues, & remis l'Armée sur pied. Cependant Coxenga étant mort Sauja négocia secrètement un Traité avec les Tartares & les Hollandois. Le fils de Coxenga en ayant été averti le fit remettre dans les fers. Sauja au desespoir de se voir prisonnier encore une fois se poignarda. Cette révolution donna de nouveaux embarras à Borth, qui fut enfin obligé de quitter le dessein de reprendre Formosa. Il ne songea donc plus qu'à reconduire sa flotte à Batavia.

1664. La Paix que Ruyter avoit négociée avec les Corsaires de Barbarie, ne dura pas long temps. Ces infideles n'observerent le Traité, qu'autant que ce Commandant les tint dans

dans le respect en demeurant sur leurs côtes avec sa flotte. Dès qu'il se fut retiré, ils recommencerent à exercer leur vâleries ordinaires. Les Etats y envoyerent Corneille Tromp contr' Amiral, fils du célèbre Tromp. Il châtia assez rudement d'abord ces Corsaires, leur prit deux vaisseaux, delivra des esclaves, & fit des prisonniers sur eux. Mais il ne put les reduire à l'observation des Traitez. Cette affaire interessant toute l'Europe, les Etats firent solliciter l'Angleterre, la France, & l'Espagne de se joindre à eux pour arrêter les Corsaires. Chaque Nation voulut agir separément. Ainsi les Etats mirent de leur part une flotte de douze vaisseaux sous le commandement de Ruyter, qui fit voile le huitième de May de cette année. Les Anglois mirent une flotte en Mer de leur part. Mais ils se servirent de cette occasion pour chagriner les Provinces-Unies au préjudice du Traité de l'an 1662. Ils mirent vingt vaisseaux sous la conduite du Vic-Amiral Lawson, avec ordre de passer le détroit de Gibraltar. Ils donnerent quatorze autres vaisseaux à Holmes, avec ordre secret de se rendre au Cap-Verd, & en Guinée pour traverser le commerce des Hollandois. Lawson rencontra Ruyter dans la route, lequel satisfit de sa part au Traité en saluant le Pavillon Anglois. Mais Lawson ne lui rendit pas le salut, ce qui fit voir, que les Anglois cherchoient querelle. D'un autre côté les Espagnols, qui avoient offert retraite aux Hollandois dans leurs Ports, la leur refuserent, lors qu'ils voulurent y faire eau, ou se radoubler.

Les

1664. Les Etats avertis de ce qui se passoit , prirent toutes les mesures capables de prévenir la Guerre , & ordonnerent à tous leurs vaisseaux d'observer les Traitez avec la dernière exactitude. Ils recommanderent sur tout à Ruyter , lors qu'on l'envoya sur les côtes de Guinée , de n'attaquer que les Places que les Anglois auroient prises contre la teneur des Traitez , que la Compagnie des Indes Orientales avoit avec les Anglois. Ruyter arriva devant Alger avec sa flotte au commencement du mois de Juin. Mais il ne put obtenir des Corsaires que l'échange de quelques prisonniers. Encore les Algeriens n'y voulurent consentir qu'à des conditions fort dures. Il fut même obligé de relâcher tous les prisonniers Algeriens, pour tirer de prison le Consul Hollandois , que l'on menaçoit de mettre à la chaine , & de lui faire traîner la charuë comme un bœuf. Ces Corsaires devenans tous les jours plus insolens lui firent plusieurs propositions dures & deraisonnables. Mais sa flotte n'étoit pas en état de les mettre à la raison. Les Anglois eux mêmes qui étoient plus forts que lui , ne firent pas davantage. Ils ne purent venir à bout de ces infideles. Tous les exploits de Lowson aboutirent à brûler trois vaisseaux , qui étoient à la rade devant Alger.

Pendant que cela se passoit sur les côtes de Barbarie, Holmes avoit commencé les hostilités contre les Hollandois au Cap-Verd. Il prit sur eux le Fort de Saint André , & la plus part des autres Places qui leur appar-

te-

tenoient en ces quartiers là. Il donna le nom 1664
d'Yorck au Fort qui étoit sur le Cap , & en
bâtit un autre à l'embouchure de la riviere
de Gambea pour assurer cette côte aux An-
glois. Holmes passa en Guinée , & empor- 1665
ta tous les Forts , que les Hollandois avoient
sur la côté d'or , à la reserve du Château
d'Archim , & de celui de St. George de la
Mine. Sur les nouvelles qui furent ap-
portées aux Etats de cette invasion , Ruyter
eut ordre de passer le Détroit incessamment ,
& de se rendre au Cap-Verd & en Guinée.
Il jeta l'ancre à son arrivée devant une peti-
te Ile nommée Goérée , qui est à une portée
de Canon de ce Cap. Holmes s'en étoit
faisi en arrivant avec les deux Forts de Nas-
sau & d'Orange , & cela au nom de la
Compagnie Royale d'Afrique. Ruyter les
reprit d'abord par capitulation , & en fit
transporter le Gouverneur & la Garnison
jusques à la riviere de Gambea suivant les
articles de la composition. Il y laissa cent
cinquante hommes , avec ordre de réparer les
Fort , après quoi il reprit en terre ferme ,
ce que les Anglois avoient enlevé à la Com-
pagnie. Il doubla ensuite le Cap , & assie-
gea le Fort de Witsen , que Holmes avoit pris
par assaut au mois d'Avril précédent. Mais
ayant remarqué que la Place étoit de peu
d'importance , il la fit raser jusqu'aux fonde-
mens d'autant plus qu'elle ne pouvoit être
défendue qu'avec de grands frais. Il forti-
fia le Fort de Botrow , par ce qu'il étoit pro-
pre à couvrir le Pais.

Le Gouverneur de St. George de la Mine

1665. nommé Valkenburg averti de l'arrivée de Ruyter alla au devant de lui avec des rafraichissemens, & lui amena un renfort de huit ou neuf cens Negres. Avec ce secours il assiegea le fort de Nassau, qui étoit la meilleure Place de ces Pais-là, après celui de la Mine. Ruyter s'en rendit maître, & y laissa une bonne Garnison de Soldats Européens avec cinquante Negres fideles. Il n'eut pas le même succès devant le Fort de Cabo-Corso. Il observa qu'il étoit fort difficile de mettre le monde à terre pour en faire le siege, & que l'on n'y feroit pas trois jours sans manquer de provision. Il abandonna donc cette entreprise, ne pouvant comprendre, comment ceux qui defendoient ce Fort s'étoient lâchement rendus à Holmes. Il vint donc devant Cormantin avec sa flotte. L'abord de cette Place étoit fort difficile, & d'ailleurs elle étoit fortifiée d'un bon château revêtu de quatre bastions. Ruyter ayant reçu un renfort de quatre cens barques chargées de Negres, il détacha neuf cens hommes avec ces Negres pour aller attaquer la Place. Lorsqu'ils furent près du rivage, les Negres de Cormantin, qui s'étoient tenus cachez, firent un si grand feu sur eux, qu'ils furent obligez de rejoindre la flotte. Ruyter ne se rebuta point de ce mauvais succès. Les Negres des lieux voisins de sa flotte promirent de se joindre à lui contre les Anglois, & de lui amener trois mille autres Negres de secours. Ruyter se resolut donc au siege, & malgré la resolution de trois cens Negres Anglois, qui furent enfin taillez en pièces, les

les Hollandois se rendirent maîtres de la Bourgade de Cormantin, & y mirent le feu. Ils planterent ensuite le Canon au pied du Château. Les Anglois épouvantés de tout ce qui venoit de se passer, se rendirent aux victorieux, à la grande satisfaction des Peuples du País, qui s'accommodoient mieux de l'humeur douce & facile des Hollandois, que de la fierté Angloise. 1665.

Ruyter ayant remis la Compagnie des Indes Occidentales en possession de la pluspart des lieux, que les Anglois lui avoient enlevés, s'en retourna au Cap-Verd, & ruina en chemin une Colonie, que les Anglois avoient à Serre Lionne. Pendant que la flotte se reposoit à Goeree, ses gens allerent visiter le Vice Roi du lieu, homme d'environ soixante ans, qui parloit assez bien flamand. Ils s'informa du nom de celui qui commandoit la flotte, & ayant su, qu'il s'appelloit Michel de Ruyter, il dit, qu'il avoit connu il y avoit plus de quarante cinq ans un jeune Garçon de ce nom lors qu'il étoit en Zélande. Cela lui donna l'envie de lui rendre visite. Il fut reçu de Ruyter avec beaucoup d'honnêteté, & ils se racontèrent leur fortune l'un à l'autre. L'un étoit devenu Vic-Amiral de Hollande, & l'autre Vice Roi de Negres, après avoir été esclave. Ruyter lui ayant demandé, s'il étoit encore Chrétien, il repondit qu'il sçavoit encore ses prieres, mais que quand il vouloit parler de Christianisme, ses enfans eux mêmes lui faisoient des insultes. Ruyter lui proposa ensuite de retourner en Hollande avec lui; Mais il refusa, sous le pretexte de l'amour qu'il avoit pour son País, & pour sa

1665. Nation. Cependant il rendit tous les services qu'il pût à Ruyter & à ses gens, parce qu'il aimoit les Hollandois. Après cela ce Vice Amiral alla croiser sur les Anglois, & sur les Portugais, sur lesquels il fit beaucoup de prises. Cependant il ne pût empêcher les Anglois de se rendre maîtres de la nouvelle Hollande. Dans le même temps les François s'emparèrent aussi de la Cayenne, qui appartenoit aux Hollandois. Cette Ile fut dixhuit mois entre leurs mains. Mais les Anglois les en dépouillèrent.

Dans le temps que Ruyter chassoit les Anglois de l'Afrique, ceux-ci se recompensoient de leurs pertes en Europe. Ils prirent un grand nombre de vaisseaux aux Hollandois avant que de leur avoir déclaré la Guerre. Les particuliers, à qui l'on avoit pris ces vaisseaux, en portèrent leurs plaintes aux Etats, qui firent faire de fortes remontrances sur ce sujet au Roi Charles II. Ce Prince avoit alors autant d'envie de rompre la Paix, que les Hollandois de l'entretenir. Il fit répondre d'abord à la Haye par son Ambassadeur, qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Anglois sur les côtes d'Afrique, & que cette affaire devoit se démêler entre le Compagnies des deux Nations. Mais son Ambassadeur ajouta, que les marchans du Royaume faisoient des plaintes continuelles au Parlement des Brigandages des Hollandois, & que l'on ne pouvoit pas leur refuser la Justice qu'ils demandoient. Il donna ordre en même temps d'acheter en Hollande toutes les provisions nécessaires à équiper sa flotte, esperant par là
de

de dégarnir les Hollandois des choses qui leur seroient utiles en cas de Guerre, comme en effet il se preparoit à la leur faire. 1665

Les États connurent aisément par toutes ces choses quel étoit le dessein secret de ce Prince. Ils envoyerent donc le Sieur Van Gooch Ambassadeur en Angleterre, pour tâcher d'accommoder les différens par tous les moyens possibles. Ce Ministre remontra au Roi, que ses Maîtres étoient résolus d'entretenir de bonne foy les Traitez, & de vivre en bonne intelligence avec lui ! que si des particuliers Anglois se plaignoient, les États étoient disposez à leur faire bonne justice. Sur ce que l'on se plaignoit de deux vaisseaux Anglois pris par les Hollandois, il offrit de se rapporter de cette affaire au Parlement de Paris, ou à tel autre juge non suspect, que le Roi trouveroit bon de choisir. Il offrit de rendre ou de garder ce que l'on avoit pris de part & d'autre, en quoy l'Angleterre avoit beaucoup à gagner, tant par les Pais, dont elle s'étoit emparée en Amerique, que par le grand nombre de vaisseaux que l'on avoit enlevez aux Hollandois.

Le Roi qui faisoit faire de grandes plaintes à la Haye par Downing son Ambassadeur, paroissoit pancher à l'accommodement, pourvû que l'on indemnifât les Anglois du passé. Cependant on continuoît toujours d'équiper la flotte, & le Due d'Yorck fit assez connoître par ses discours, que l'on se preparoit à la Guerre. Ce Prince ajouta même qu'il monteroit sur la flotte pour soutenir les droits de la Couronne, de la Nation,

1665. & de la Compagnie Royale, dont il étoit le Chef. Le grand Chancelier déclara dans le Conseil, que l'on étoit résolu de se prévaloir de la bonne disposition, où étoit tout le Peuple, d'abaisser la fierté des Hollandois; ajoutant que l'article du Traité, qui concernoit les Indes, étoit onéreux à la Nation. Il ne fut donc pas possible d'empêcher la Guerre, & la République fut obligée de s'y préparer, puis que le Roi d'Angleterre fut inflexible. On envoya ordre à Ruyter de ne garder plus de mesures à l'égard des Anglois, & de ne point abandonner la Guinée. On pressa le Roi de Portugal, dont la flotte avoit apporté de grandes richesses à Lisbonne, de payer la somme stipulée par le Traité sur l'affaire du Bresil. Mais ce Prince s'excusa sur les besoins pressans de la Couronne, & remit ce paiement à une autre fois. Les Etats envoyèrent un Ambassadeur à Coppenhaguen pour renouveler l'alliance, que l'on avoit avec le Dannemarc, & en même temps l'Ambassadeur, qui étoit en France demanda le secours promis par le Traité, à moins que le Roi n'assoupît cette Guerre par sa médiation.

Cependant les Etats firent aussi leurs préparatifs pour n'être pas pris au dépourvu. Ils firent équiper cent cinquante vaisseaux dans les divers Ports du Pais, & augmentèrent le nombre des Officiers de Marine. On donna aux quatre Vic-Amiraux de la Meuse, d'Amsterdam, de Nord-Hollande, & de Zelande le titre, & la Commission de Lieutenans Amiraux. On donna celui de Vice-

Vice-Amiraux, à ceux qui avoient servi de Contre-Amiraux, & leurs emplois furent donnez à des Chefs d'Escadres ou à des Capitaines de reputation. Le Baron d'Obdam fut confirmé Lieutenant Amiral General par les Etats. La France envoya trois Ambassadeurs en Angleterre, pour tâcher de pacifier tous les differens des deux Nations, & de prévenir la Guerre. On entama des conferences pour cela. Mais dès que l'on eût assoupi le trouble excité par quelques fanatiques, lesquels s'étoient soulevez contre le Gouvernement, la grande flotte se mit en Mer, sans se mettre en peine de ce qui se négocioit entre les Ambassadeurs. Elle étoit de cent & huit voiles, commandée par le Duc d'Jorck Frere du Roi. Ce Prince vint toucher le Port du Texel pour empêcher la flotte, qui s'y assembloit, de se joindre à celle de Zelande. Cependant par ce qu'il consumoit ses vivres inutilement, il se vit enfin obligé de relâcher à Harwich, & se contenta de faire croiser des fregattes pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Son depart du Texel donna le moyen à la flotte de Flessingue & à celles de la Meuse de joindre les 90. Vaisseaux, que le Baron d'Obdam avoit assemblez au Texel. Tous ces Vaisseaux étant joints étoient au nombre de six vingts, sans y compter les brulots & les Yachts d'avis.

Le Baron d'Obdam avoit sous lui des Lieutenans Amiraux distinguez par leur merite, Cortenaer Vice-Amiral de la Meuse, Evertzen Vice-Amiral de Zelande, qui étoit monté par degrez à cet emploi, & Corneille Tromp, qui

1665. qui commandoit l'Escadre d'Amsterdam en l'absence de Ruiter. On convint, qu'au cas que le Lieutenant Amiral General vint à perir dans le combat, Cortenaer prendroit sa place & après lui Evertzen. Cependant les conférences continuoient à Londres entre les Ambassadeurs. Le Pensionnaire de Wirt croyoit, qu'il s'y tramoit quelque chose secrètement contre la République. Cette Guerre d'ailleurs avoit un peu diminué son credit, & les Partisans de la maison d'Orange commençoient à lever la tête. Il crut donc, qu'il devoit engager un combat, espérant de rétablir son credit, si l'on gagnoit la victoire. Que si l'on venoit à perdre la bataille, la France seroit obligée à secourir les Etats conformément au Traité fait avec elle.

Le Baron d'Obdam eut donc ordre d'aller attaquer les ennemis par tout où il les trouveroit. Sa flotte avoit à bord les meilleurs Soldats des Garnisons, & on ne doutoit point du succès, parce que l'on étoit plus fort que les Anglois en nombre de Vaisseaux. Le vent fut si favorable, que l'on trouva les ennemis à dix ou douze mille de Colchester. Mais le vent ayant changé la nuit de l'II. au 12. de Juin, Obdam fut obligé de relâcher vers la Meuse. Il avertit les États, que les Anglois avoient le vent sur lui. Cependant il reçut un nouvel ordre de combattre. Il assembla le Conseil de Guerre, où tous les Officiers furent d'avis d'attendre un vent favorable. Il fut donc obligé de montrer son ordre, & déclara, qu'encore qu'il fût de même

me

me sentiment qu'eux , cependant il étoit obli- 1665
gé d'obeir, au hazard de perir dans un com-
bat si defavantageux , puis que l'on vouloit
absolument qu'il en vint à une bataille. Il
fit lever les Ancres à la pointe du jour du 13.
de Juin , & rencontra les ennemis une heure
après. Leur flotte étoit divisée en trois esca-
dres , la premiere commandée par le Duc
d'Yorck , la seconde par le Prince Robert
Palatin , & la troisieme par le Comte de
Sandwich. Le combat commença à quatre
heures du matin assez près de la Côte de Suf-
folck. Le Duc , & le Baron d'Obdam s'at-
taquerent avec beaucoup de furie , & ce der-
nier avoit resolu de mettre le feu à ses pou-
dres , dès qu'il auroit pû joindre l'Amiral
Anglois. Quatre bons Vaisseaux Hollan-
dois l'accompagnoient pour l'execution de ce
dessein , & avoient fort endommagé ce vais-
seau , sur lequel ils avoient tué plus de cent
hommes avec le Comte de Falmouth. Ils
avoient déjà coulé trois de ses barques à
fonds , & le ferroient de près ; lors que Law-
son son Vice-Amiral , & le Capitaine Smith ,
qui commandoit une fregate Angloise vinrent
le dégager. Plusieurs vaisseaux favorisez du
vent le couvrirent , & canonnerent Obdam
de si près , qu'un boulet mit le feu à ses pou-
dres , & le fit sauter en l'air. Trois des vais-
seaux qui l'accompagnoient , s'étant em-
barrassés par les vergues, un brulot Anglois
s'attacha à l'un d'entr'eux , & les fit sauter
tout d'un coup.

Cornenaer arbora le Pavillon Amiral après
la perte du Baron d'Obdam , & se battit avec

1665. une valeur incroyable contre le Prince Robert. Mais il fut secondé fort foiblement par plusieurs Capitaines de son Escadre. Il fut tué sur le tillac, & son fils quelques momens après lui. Il avoit tres-bien soutenu le combat depuis la mort de son Pere. Le Lieutenant du Vaisseau, frappé de ces deux morts oublia d'ôter le Pavillon Amiral, & laissa emporter son Vaisseau par les vents vers la Zélande. Plusieurs Vaisseaux Hollandois trompez par ce pavillon suivirent ce Vaisseau, croyant suivre leur Amiral. L'Escadre de la Meuse se retira aussi en partie, & son Vice-Amiral fit mal son devoir dans cette occasion. Il n'y avoit plus que Tromp, qui dans le desordre de la flotte rallia douze vaisseaux de son Escadre, avec lesquels il fit une très belle retraite. Les Anglois ne profiterent pas beaucoup du desordre où se trouvoit la flotte Hollandoise. Ils se contenterent d'envoyer des fregates sous le Prince Robert, pour se mettre à l'entrée du Texel. Mais Tromp y arriva vers le soir du dimanche 14. avec soixante Vaisseaux, qui n'avoient pas souffert un seul coup de Canon. Il attendit la Marée pendant six heures, & il passa enfin, sans que le Prince Robert pût l'en empêcher.

Les Hollandois perdirent dix neuf Vaisseaux, avec près de six mille hommes, pendant les deux jours du combat. Les Anglois n'en perdirent que quatre avec quinze cens hommes, parmi lesquels il se trouva des Officiers, & des personnes de qualité, entr'autres une femme qui avoit servi en qualité d'Officier sans être connue. Cette Bataille fut

1665

fut donnée avec beaucoup de confusion de part & d'autre , & quoi que les Anglois en eussent l'honneur , il est certain qu'ils ne le méritèrent pas beaucoup. Ils ne surent pas profiter de l'avantage que le vent leur avoit procuré , & l'on peut dire que les États donnerent leurs ordres pour le combat avec trop de précipitation. Aussi le Baron d'Obdam n'engagea l'affaire que par pure obéissance, se voyant forcé à combattre contre le vent autant que contre les ennemis. Quoiqu'il en soit il mourut au lit d'honneur , comblé de gloire par les fideles services qu'il avoit rendus en diverses occasions à sa Patrie. Il mourut avec lui un grand nombre de volontaires des principales familles du Pais , qui s'étoient fait un plaisir de combattre sous ses ordres. Et par là ses funérailles ne furent que trop tristes , par la part que tant de gens prirent dans sa mort.

Ruiter fut fait Lieutenant Amiral General à sa place. Ses grands services le rendoient digne de cet emploi. On lui dépêcha un exprès pour le faire revenir de Guinée. Il se rendit promptement aux ordres de ses Maîtres. Il ramena avec lui 32. prises , qu'il avoit faits sur les ennemis avec beaucoup d'or , d'yvoire , & de sucre. Après avoir prêté le serment de fidelité pour la charge dont on l'avoit honoré , il monta sur le vaisseau Amiral de Hollande. Tromp en eut du chagrin par ce qu'il avoit prétendu , que cette commission , qui avoit été exercée par son Pere , devoit lui être donnée. La grande estime , que l'on avoit pour ce nouveau Lieutenant

Ami-

1665. Amiral General, fit que le flotte fût prête à mettre en mer six ou sept semaines après le premier combat. Elle étoit de 93. Vaisseaux bien équippez, armée de 4332. pieces de Canon, & montée de dix neuf mille six cents trente trois hommes. Les Etats y mirent trois Députez, le Pensionnaire de Witt, le Sr. Huygens, & le sieur Jean Boreel pour Commissaires de l'Armée Navale. Ruiter avoit ordre d'aller au devant des Vaisseaux des Indes Orientales, qui avoient pris le grand tour d'Irlande. Mais les vents ne lui permettoient pas de sortir du Texel. Tous les Matelots, & ceux qui étoient experts dans la Marine, le soutenoient ainsi. Le Pensionnaire qui étoit fort versé dans les Mathematiques, trouva, que de trente deux Rhombs de vent, il y en avoit vingt huit, dont on pouvoit se servir. Après donc que l'on eût sondé tous les endroits par où l'on pouvoit sortir, on trouva, qu'il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit. Ainsi la flotte sortit sans peine. Etant arrivée à quelques lieues près de Berghen en Norwegue, on apprit, que dix Vaisseaux venant de Batavia avoient relâché dans le Port de cette Ville, & qu'ils y avoient été attaquez par quatorze Vaisseaux Anglois vers le 16. d'Août. Mais on apprit en même temps, que ces Vaisseaux s'étoient extrêmement bien défendus contre l'Ennemi, & que le Gouverneur Danois de cette Place avoit fait un si grand feu du Chateau sur les Anglois, qu'il les avoit enfin obligez de se retirer, après y avoir perdu deux Vaisseaux, & plus de six cents hommes. Les Com-

Commissaires des Etats envoyerent faite des remerciemens à ce Gouverneur du secours qu'il avoit donné à leur flotte. 1665]

Ils donnerent ensuite leurs ordres pour l'escorte de ces Vaisseaux. Mais une tempête les ayant dispersez, les Anglois en prirent quelques uns. La même tempête maltraita la flotte de Ruiter, qui fut obligée de retourner en Hollande sans avoir rien fait. Cela donna lieu à plusieurs discours semez parmi le Peuple contre le Gouvernement, par ceux qui étoient affectionnez à la Maison d'Orange. Mais l'on appaisa adroitement tous ces bruits, & l'on punit quelques Matelots, dont l'insolence avoit été poussée trop loin. Au reste les Etats pour témoigner à Ruiter, combien ils étoient satisfaits de ses services, lui donnerent la charge de President de toutes leurs Amirautez.

Le Roi d'Angleterre, qui cherchoit tous les moyens possibles d'embarasser les Provinces Unies, leur suscita l'Evêque de Munster, qui étoit toujours en chagrin, de ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Borkloo & d'Eydeler. Dès qu'il eut fait son Traité avec Charles II. il leva des Troupes, qui donnerent de l'ombrage à ses voisins. Les Etats avertis des grands préparatifs qu'il faisoit, leverent aussi de leur côté sept ou huit mille hommes pour s'opposer à ce Prélat, s'il entreprenoit de les attaquer. Ils demanderent des Troupes aux Princes de Lunebourg pour remplacer les Soldats qu'ils avoient mis sur leurs Vaisseaux. Ils demanderent aussi à la France le secours qu'elle étoit obligée de leur

1665. leur fournir par le Traité fait avec elle, au cas qu'ils entraissent en Guerre. La Franco promit de leur fournir ce qu'elle avoit promis. Tout d'un coup l'Evêque écrivit par un Trompette aux Etats Generaux, pour leur demander la reparation des dommages, qu'ils lui avoient causez dans la dernière Guerre qu'ils lui avoient faite il y avoit deux ans, sans en avoir aucun legitime sujet. Il leur reprocha l'injustice qu'ils lui avoient faite à l'égard de Borkloo, de même que dans l'affaire d'Eydeler, & les somma de le satisfaire sur ces deux Places, faute de quoi faire il marcheroit contr'eux à la tête de son Armée.

1666. Les Etats étoient occupez à répondre à cette Lettre, lors qu'ils apprirent que cet Evêque étoit entré dans l'Over-Issel, où il prit d'abord Enschede, Oldenzeel, Otmarfen, Almeloo, & Dippenheym. Cela donna une si grande épouvante à la Garnison de Borkloo, que la plus part des soldats se sauverent. Il n'y resta que cent hommes sous le commandement d'un Enseigne, qui tint bon dans le Château. Ils se defendirent si bien, qu'ils obligèrent l'ennemi de se retirer. Mais quelques jours après étant pressez par les reproches de l'Evêque, ils retournerent à ce Château, & l'attaquerent si vivement, que la Garnison fut obligée de capituler. Cela fournit le moyen à ce Prelat de se rendre maître de plusieurs Places, & en particulier de celles qui sont sur l'Issel. L'Entreprise de l'Evêque de Munster fit d'autant plus de peine aux Etats, qu'ils étoient assez occupez de la Guerre

Guerre d'Angleterre. Les Ducs de Lunenburg leur vendirent des Troupes fort chèrement, & vouloient les obliger d'ailleurs de restituer à l'Electeur de Brandebourg les Villes qu'ils occupoient dans sa Duché de Cleves. Mais dans le temps que cette affaire leur caufoit le plus d'embarras, la France leur envoya six mille hommes de pied & deux mille chevaux, sous la conduite du Sr. de Pradel Lieutenant General. 1666

Pendant tout cela l'Armée de Munster entra dans le Pais de Groningue, & s'empara d'une petite Place nommée Kloster-Appel. Les habitans du Pais ayant un peu repris leurs esprits s'attrouperent, & tomberent inopinément sur un Corps de quinze ou seize cens Munsteriens, qui venoient de piller plusieurs villages. Ils prirent près de mille prisonniers, battirent & dissipèrent le reste, & les chasserent de Kloster-Appel, en quoi ils ne perdirent que douze ou quinze hommes. L'Evêque fit avancer cinq mille hommes par le Pais de Drente, dans le dessein de surprendre Groningue; Mais ils furent découverts dans leur marche, & arrêtez au passage de l'unter-Brugg, qu'on leur disputa vigoureusement. Ils furent donc obligez de prendre une autre route, esperant qu'elle leur seroit plus favorable, pour se rendre auprès de cette Ville-là. Mais ils furent avertis, que le Prince Maurice de Nassau General des Troupes des Etats marchoit à eux, accompagné entr'autres de quelque détachement François. Les gens se retirèrent donc en diligence, & se joignirent à l'Armée de l'Evêque

1666. ques qui étoit au delà de l'Issel. Maurice reprit Lochem en quatre jours de siege. Le Sr. de Pradelle voyant les choses de près avertit la Cour de France des violences que l'Evêque exerçoit de toutes parts. Le Roi le fit menacer de son indignation, s'il ne s'accommodoit avec les Provinces Unies. Il lui reprocha même son manque de parole, puis qu'il avoit promis de ne les point attaquer sans l'en avoir averti auparavant.

L'Evêque apprehendant les menaces de la France, & mal satisfait d'ailleurs, de ce que la Diète de l'Empire refusoit de le secourir, entra en negotiation avec les Etats. Il accepta la médiation de l'Electeur de Brandebourg, lequel avoit fait un Traité d'Alliance avec les Etats dès le mois de fevrier de cette année. La Paix se fit enfin, & l'Evêque renonça à ses prétensions sur Borkloo, & sur Eydeler. Il retira ses Troupes dans ses Etats, rendit les Places qu'il avoit prises, renvoya les Prisonniers, cessa de tirer des contributions, & promit de licentier ses Troupes. Il s'engagea même de ne faire jamais la Guerre directement ni indirectement aux Provinces Unies. Promesse, qu'il ne tint pas long-temps, puis qu'il rentra en Guerre contr'elles l'an 1672.

Les Espagnols s'aviserent aussi dans cette année d'attaquer les Etats & de leur causer de la peine, parmi toutes les affaires qu'ils avoient d'ailleurs. Ils firent des courses dans la Gueldre, dans la Mairie de Boisse-Duc, du côté de Breda, & dans le Pais d'Outre Meuse, & tâcherent même de se saisir de
plusieurs

plusieurs Villes, qui appartenoient aux Provinces Unies. 1666. Castel Rodrigue Gouverneur des Pais-bas Espagnols fit débarquer des Troupes Angloises à Nieuport & à Ostende, pour leur faire la Guerre au nom du Roi d'Angleterre, mais on prevint tous ces desseins des Espagnols, & tous leurs mouvemens aboutirent à quelques courses, qui se firent du côté de Breda, & du Chateau de Woû, où l'on commit des hostilités cruelles & brutales. Tout cela se faisoit sous le prétexte ordinaire aux Catholiques Romains d'extirper l'herésie. Les pauvres Papistes du Brabant ne furent pas plus épargnez que les prétendus heretiques. On faisoit passer alors l'Eveque de Munster pour un homme que Dieu avoit suscité pour la destruction des Réformez, & Charle II. Roi d'Angleterre, qui étoit regardé comme ennemi de la Religion Romaine, étoit regardé en même temps comme le défenseur de cette Religion, parce qu'il étoit en Guerre avec les Provinces Unies. Etrange effet du préjugé, dont on prévient des peuples pour les engager à des entreprises injustes, & pleines de perfidie ! C'est ainsi que les Catholiques Romains ont accoutumé de faire servir la Religion de prétexte à toutes leurs entreprises les plus criminelles, aux dépens des devoirs les plus sacrez du Christianisme.

Les Etats touchez du malheur de leurs sujets, & fatiguez de toutes ces violences, firent faire de grandes plaintes à Madrid contre Castel Rodrigue, & menacerent le Conseil de porter la Guerre dans les Pais-Bas, si

1566. l'on ne reparoit promptement tous ces outrages. Ils parlerent rudement à Castel Rodrigue lui-même sur toutes ces affaires. La Cour de Madrid, qui avoit assez d'embarras sous la minorité de Charles II. Roi d'Espagne par la mort de Philippe I V. son Pere, obligea le Gouverneur des Pais-Bas de reparer le dommage de ces courses, & fit assurer les Etats du desir qu'elle avoit de vivre en bonne intelligence avec la République, & d'observer de bonne foi les Traitez de Paix & d'Alliance. Tous ces differens étrangers étant terminez de cette maniere, les Etats s'occupèrent uniquement à la Guerre qu'ils avoient avec les Anglois, & se mirent en état de la soutenir avec vigueur pour la finir à leur avantage.

La France mal satisfaite alors du Roi & du Parlement d'Angleterre rappella les Ambassadeurs qu'elle avoit à Londres, & ayant fait une Ligue avec les Etats entra dans leur Guerre. On donna ordre au Duc de Beaufort Amiral de mettre la flotte en état d'agir contre les Anglois, qui avoient remis soixante & dix huit Vaisseaux en Mer, accompagnez de fregates & de brulots, tout cela bien équipéz. Ils y avoient seize mille Soldats, sept mille matelots, & près de cinq mille pieces de Canon. Cette flotte avoit le Duc d'Albemarle pour Amiral. Les Etats composerent la leur de soixante & onze Vaisseaux de lignes, deux fregates, treize brulots, & huit yachts, montez de plus de quatre mille cinq cens pieces de Canon, de plus de vingt mille Soldats, ou matelots, parra-gez

gez en trois escadres. Ruiters Lieutenant Amiral General commandoit l'Escadre de la Meuse. Celle de Zelande & de Frise étoit sous la conduite d'Evertzen, & celle d'Amsterdam & de Nord-Hollande sous les ordres de Corneille Tromp. Ils allerent mouiller entre Dunquerque & Nieupoort, l'avant-garde sous Evertzen, & l'Arriere-Garde, sous Tromp, & se tenant au corps les vents contraires l'empêcherent d'exécuter son dessein.

Les Anglois, qui souhaitoient de combattre, vinrent en vue de la flotte Hollandoise à la faveur du vent l'11. de Juin. La bataille commença en même temps, & le premier choc fut extrêmement violent. Mais le vent devint si fort, que les Anglois ne purent se servir de leur mousqueterie. Ruiters se prévalut de l'occasion pour l'avantage de sa flotte. Cependant de Canon avoit causé bien du dommage à ses Vaisseaux. Ceux de Tromp & de Van Nées furent mis hors de service après deux heures de combat. Celui du Capitaine Trelon sauta en l'air, & Ruiters même ayant perdu sa grande Vergue fut obligé d'en prendre une autre. Il se gouverna néanmoins avec tant de prudence & de valeur dans cette occasion, qu'il tira Tromp de l'embarras où il étoit, & rétablit le combat à l'avantage de son parti. Il coula à fonds deux Vaisseaux ennemis, & en brûla trois autres. Il mit un grand desordre dans la flotte Angloise, & sans la mort d'Evertzen, qui fut tué sur la fin de cette journée, tout auroit été à souhait pour les Hollandois. Le len-

1666. demain on recommença le combat avec autant de fureur que le jour précédent. Une bonace, qui survint tout d'un coup, arrêta les deux flottes. Mais le vent s'étant levé subitement les deux partis recommencerent leur combat. Tromp fut encore obligé de changer de Vaisseau. Cependant il poussa l'Ennemi avec tant de furie, que Ruiter fut obligé de sacrifier beaucoup de monde pour le tirer de danger. La perte des Anglois fut grande dans cette occasion. Huit de leurs Vaisseaux capitaux, & entr'autres le Royal Prince, de même que le Contr-Amiral du Pavillon blanc perirent, & coulerent à fonds. Ce dernier engloutit quatre cens hommes d'équipages qui restoient sur son bord. On leur prit six Vaisseaux; & l'Amiral du Pavillon blanc nommé George Aiskue fut fait prisonnier sur le Royal Charles. Mais ce Vaisseau étant échoué sur un banc de sable, Ruiter le fit brûler.

Le Duc d'Albemarle se servit de la nuit pour se retirer avec le debris de sa flotte. Il fut poursuivi tout le jour suivant par Ruiter. Sur le soir le Prince Robert lui amena vingt cinq Vaisseaux de renfort, & cela le mit en état de recommencer le combat le 14. Mais il y fut battu, pour la seconde fois, & perdit encore quatre Vaisseaux. Cela mit le desordre dans sa flotte, qui se retira à la faveur d'un grand brouillard. Les Anglois combattirent avec beaucoup de valeur, & de bonne conduite. Mais Ruiter les vainquit par sa grande habileté, & par son courage. Il perit dans ces combats vingt trois grands bâti-

bâtimens , plusieurs petits , & six mille hommes du côté des Anglois. Le Vice-Amiral Barklai , & le Chevalier Minnes y furent tuez. On fit deux mille cinq cens prisonniers sur eux , & Ruiter ne perdit que six Vaisseaux , & environ trois mille Soldats ou Matelots. Evertzen , van der Hulst , Stakowers , & quelques autres Officiers y moururent. On ne laissa pas de faire des feux de joye à Londres, comme si l'on eut remporté l'honneur de ce combat. Tout l'honneur & tout l'avantage en fut du côté de Ruiter. 1666.

On repara les deux flottes avec tant de diligence , qu'elles furent en état de combattre au commencement d'Août. Celle des Hollandois étoit de quatre vingt & huit Vaisseaux de ligne, outre les petits bâtimens. Elle s'étoit rendue vers la Tamise au commencement de juillet, dans le dessein d'empêcher la jonction des Anglois , dont les Vaisseaux étoient en divers Ports. Mais on ne pût point y réussir. On commença le combat le 4. d'Août , qui fut plus furieux que les precedens. Ils y perit bien du monde de part & d'autre. Le Vice-Amiral Anglois fut brulé avec la plus part de son équipage. Evertzen nouvellement Amiral de Zélande qui commandoit l'Avantgarde Hollandoise, fut tué , & son Escadre mise en déroute. Ruiter soutint tout l'effort des Anglois , qui vinrent fondre impetueusement sur lui , Tromp commandoit l'arrieregarde. Mais il combattit en aventurier plutôt qu'en Capitaine. Il s'attacha à diviser l'Escadre bleue commandée par Smith du reste de la flotte

1666. Angloise. Cela pensa faire perir toute l'Armée Hollandoise. Ruiter combattit avec sa seule Escadre, & recommença même le lendemain. Il donna des preuves d'un courage & d'une expérience incroyable dans cette occasion. Les Anglois l'attaquèrent avec furie, esperant de ruiner par là toutes les forces de la Hollande. Trois bons Vaisseaux vinrent couvrir leur Amiral, & combattirent avec tant de succès, qu'ils rendirent inutiles tous les efforts des Anglois. Les choses furent tellement balancées, qu'ils y perdirent trois de leurs Vaisseaux sans en pouvoir faire perdre plus de deux à Ruiter. Ce grand Homme fit sa retraite malgré eux, & se rendit à Flessingue avec son Escadre. Jamais on n'avoit ouï parler d'une si belle retraite.

Les Anglois ne pouvant plus combattre Ruiter allèrent après Tromp, & le joignirent près de Harwich. Ils ne tirèrent pas un seul coup de Canon contre lui, comme s'ils eussent eu dessein de marquer qu'ils s'entendoient avec ce Vice-Amiral. Ruiter fit de grandes plaintes contre lui, l'accusa hautement de n'avoir pas voulu suivre ses ordres, & d'avoir empêché le succès de la bataille, en séparant son Escadre du reste de la flotte, pour aller après un ennemi qui ne fuyoit que pour affoiblir l'Armée Hollandoise. Tromp fut cassé & mis en arrêt. Son emploi fut donné au Vice-Amiral van Ghent. Le Roi de France voulant reconnoître le mérite de Ruiter, qui s'étoit extrêmement signalé dans cette Guerre le fit Chevalier de l'Ordre de St. Michel & lui donna une chaîne d'or avec son portrait enrichi de diamans. Les

Les Etats détachèrent six gros vaisseaux de leur flotte pour aller joindre celle de France, forte de trente six gros Navires, qui avoient dix mille Soldats, ou matelots à bord. On avoit formé le dessein de ruiner le commerce des Anglois sur la Méditerranée. Mais la Reine douairiere d'Angleterre, qui faisoit son séjour à Paris, fit tant par ses remontrances envers le Roi Charles I I. son fils, & envers le Roi de France son Neveu, qu'elle les disposa à la Paix. Hol se rendit à Paris de la part de Charles, & Lionne Commissaire de la France, & van Beuningen pour les Etats entrèrent en conference pour cela. L'envoyé des Etats fit tant de difficulté, par ce qu'il vouloit terminer tous les différens, qui avoient donné lieu à cette Guerre, que l'on ne pût point convenir du Traité pour cette fois. Ainsi la Guerre se continua, & l'on entreprit de la faire plus vivement que jamais. Le Duc de Beaufort eut ordre de joindre sa flotte avec celle des Etats, qui étoit devant Dunquerque. Mais les François publierent que les vents furent toujours contraires à cette jonction. Il fallut donc la remettre à l'année suivante. Les vents qui s'opposoient à la flotte Françoisse, empêcherent Ruyter de retourner avec la sienne en Hollande. Les Anglois le rencontrèrent donc dans la Manche. Ruyter les ayant découverts fit arborer le Pavillon rouge pour donner le signal du combat à ses vaisseaux. Mais la flotte Angloise se retira tout d'un coup avec précipitation. Elle perdit un vaisseau de cinquante pièces de Canon, qui fut conduit à Bologne.

1666. Cette flotte s'étant remise en Mer on en détacha vingt vaisseaux sous la conduite de Holmes, pour aller faire une descente au Vlie, Ile qui est au dessus du Texel. Holmes y brûla deux Fregates, qui devoient escorter les vaisseaux marchands, qui se préparoient pour la Moscovie. Cela lui fit naître le dessein de brûler une centaine de navires marchands, qui étoient dans ce Port. Il en brûla en effet quelques uns. Mais une grosse pluie qui survint l'empêcha de détruire le reste, qui se servit de ce gros temps pour se mettre à couvert. Il fit une descente dans l'Ile de Schelling, où il esperoit de réussir, à la faveur d'une trahison, que quelques personnes mal contentes du Gouvernement avoient ménagée. Mais il arriva trop tard, & fut obligé de se retirer, après avoir seulement brûlé quelques maisons. Un nommé Heemskerk étoit Auteur en partie de cette trahison. Il avoit le commandement de quelques vaisseaux. Chagrin d'apprendre que le coup avoit manqué, il se jeta tout à fait dans la revolte. Il entra dans Flodorp, où il brûla cent vaisseaux marchands, & plusieurs Navires de Guerre. Il ruina tout ce qu'il pût de Maisons, & fit égorger tous les habitans que l'on pût attraper. Les Etats envoyerent en diligence une Escadre contre ce rebelle. On l'atteignit à l'Embouchure de l'Elbe près de Hambourg. Il accepta fierement le combat. Mais son vaisseau avec un autre fut brûlé. On en prit trois autres, & le surplus se sauva par la fuite.

Cette conjuration ne fut pas éteinte par la mort

mort de Heemskerk, & par la détoute de 1666
ses complices. Les États furent donc obligés d'en rechercher les Auteurs. Le Sr. de Buat Gentilhomme François se trouva enveloppé dans cette affaire, & étant convaincu d'avoir eu part à cette conspiration il perdit la tête à la Haye vers la fin du mois d'Octobre. Kievit & Horst se sauverent en Angleterre pour éviter le châtiment qu'ils méritoient. Deux autres hommes sçavoir Kew & Meessen coupables de diverses seditions se retirerent aussi de bonne heure, de peur d'être punis. Un Medecin qui étoit chargé d'être entré dans tous ces complots, fut épargné. Mais on le condamna à une prison perpétuelle pour toute peine.

L'Electeur de Brandebourg, & le Prince Palatin Duc de Neubourg terminerent cette année, par la médiation de la France, les différens qui étoient entr'eux pour la succession de Cleves & de Juliers. L'Electeur eut pour sa part le Duché de Cleves, & les Comtez de Marck, & de Ravensberg. Le Duc de Neubourg eut le Duché de Juliers, & celui de Berg avec une partie du Comté de Ravenssteyn. Les États retinrent les villes de Wezet, Orfoy, Rees, & Emerick avec Gennep, & quelques petites Places du Duché de Cleves, dont le domaine appartenoit à l'Electeur. La ville de Ravenssteyn, qui étoit du partage du Duc de Neubourg, demeura aussi entre leurs mains.

Pendant que la Guerre se faisoit en Europe entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, 1667
elle se faisoit aussi par ordre du Roi Charles

1667. dans l'Amerique, où il avoit envoyé des Troupes. Mais les François maltraiterent les Anglois en plusieurs occasions, & les chasserent mêmes des Iles de St. Christophe, & de Nièves. Les Etats de Zélande envoyerent trois vaisseaux avec quelques autres pe-
sants bâtimens en ces quartiers là. Cette flotte partit de Flessingue à la fin de Janvier avec double équipage, & trois cens Soldats choisis. Krynssen, qui commandoit ces vaisseaux, entrant dans la Riviere de Surinam fit prendre l'avillon Anglois, pour s'approcher du Fort de Paramaribo avec facilité. Les Anglois le reconnurent cependant pour ennemi, & firent tirer sur la flotte. Mais il répondit par la bordée de tous ses vaisseaux après avoir arboré Pavillon Hollandois. Il fit mettre ses Troupes à terre, & attaqua vigoureusement le Fort, qui étoit mal fortifié du côté de la terre. Les Anglois dispersés dans leurs habitations ne purent venir au secours, par ce qu'ils ne pouvoient se rendre dans le Fort que par eau, & que les vaisseaux Zélandois les en empêchoient. Le fort fut donc obligé de capituler, & de se rendre par une composition, qui fut faite pour tous les habitans de Surinam, auxquels il fut permis de demeurer en prêtant le serment de fidélité aux Etats de Zélande. Les Effets des Anglois absens, de même que ceux du Gouverneur dernier mort furent confisquez au profit des victorieux. Tous les Soldats, & ceux qui n'avoient point d'habitation demeurèrent prisonniers de Guerre, & tous les autres Anglois furent obligés de remettre leurs
Ar-

Armes dans le Fort. Cela étant fait Kryn-
sen fit charger tout le burin sur une Flutte. 1667.
On embarqua les prisonniers pour les envoi-
yer dans un autre Ile, pour y travailler pendant
un mois aux fortifications du Fort que l'on y
avoit bâti. Après qu'il fut achevé, & qu'il
y eut mis une Garnison de six vingts hommes,
Krynssen se rendit dans les Iles.

Il se joignit au Sr. de la Barre, qui étoit
Gouverneur de la Cayenne pour les François,
& marcha ainsi avec lui contre les Anglois.
Il eut part au combat, qui se donna entre
les François & les Anglois près de l'Ile de
Nièves, & fut cause par sa bonne conduite,
que les Anglois furent obligez d'aller échouer
sur leurs côtes. Ce fut aussi par son moyen
que l'on jeta des vivres dans St. Christoffe.
Ayant quitté les François quelques jours
après il entreprit de se jeter dans la nouvel-
le Angleterre pour y faire des conquêtes.
Pendant cela les Anglois, qui avoient reçu
du secours, entreprirent de se saisir de Suri-
nam, & de surprendre en passant la Cayen-
ne, pour se vanger tout d'un coup des deux
Nations, avec lesquelles ils étoient en guer-
re. Ils se rendirent maîtres de la Cayenne
par le moyen d'un Traître Hollandois, qui
connoissoit parfaitement toutes ces Mers.
Mais la Paix de Breda arrêta tout à fait
le dessein que l'on avoit formé contre Suri-
nam, & rétablit le calme dans ces quartiers
là comme en Europe.

Enfin après plusieurs rudes combats don-
nez entre les deux Partis, on se lassâ recipro-
quement de la Guerre, qui ne servoit qu'à

1667. ruiner les forces des deux plus grandes Puissances de l'Europe sur Mer. Les Etats crurent donc qu'il étoit dubien public de faire les premières démarches pour la Paix. Dans cette vue ils renvoyèrent le Corps du Vice-Amiral Barklay, qu'ils avoient fait embarquer, & écrivirent une lettre fort honnête au Roi d'Angleterre. Ce Prince répondit favorablement aux propositions de Paix, & quoiqu'il ne fut pas de son avis, il se résolut néanmoins d'entrer en Traité avec eux. Cependant cette affaire souffrit quelque retardement, par ce que l'on crut en Angleterre, que l'on pourroit faire un accommodement particulier avec la France. Mais les liaisons de cette Couronne avec les Provinces-Unies étoient si fortes que la France ne put se détacher du parti. On convint donc en commun de s'assembler à Breda pour traiter par la Mediation de la Suède. Hol & Couwentry s'y rendirent de la part du Roi Charles : Beverning, Aubert, Jongstal, & Ripperda pour les Etats : le Comte d'Estrades, & Mr. Courtin pour la France. Flemming & Cojet Envoyez de la Suède firent l'ouverture des Conférences le 14. de May comme Mediateurs.

Quand on vit à la Haye, que le Traité tiroit en longueur, on crût que les Anglois ne pensoient qu'à amuser l'Assemblée pour gagner du temps. Ils ordonnèrent donc à Ruyter de se mettre en Mer, & d'aller insulter les Ports d'Angleterre. Cet Amiral étant arrivé sur les côtes détacha dix sept vaisseaux légers avec quelques barques, & des

des brûlots pour entrer dans la Tamise sous la conduite du Vice-Amiral de Ghent. On s'avança sur la Rivière, & l'on monta jusques à Rochester. On se rendit maître du Fort de Chernelle, qui est à l'embouchure de la Rivière de Chattam. On fit sauter ce fort le lendemain, & l'on enleva, ou brâla tous les préparatifs qui s'y trouverent pour l'équipage des vaisseaux, ce qui monta à plus de 400000. florins. Ce bon succès donna lieu au reste de la flotte de s'approcher davantage. Ruyter vint donc joindre van Ghent, & ils monterent ensemble la Rivière jusques à Chattam & Gravesand. Ils forcerent le passage en rompant adroitement les chaînes dont l'entrée du lieu étoit fermée. Ils brûlerent six gros vaisseaux captaux, prirent le Royal Charles, & une frégate de quarante quatre pièces de Canon, qu'ils emmenerent avec eux. L'expedient de rompre les chaînes de ce passage leur fut suggeré par le Capitaine Brakel, qui commandoit un vaisseau, & qui avoit commis quelque faute, pour laquelle il avoit été mis au Conseil de Guerre. Mais il obtint sa grâce par le bon succès de son entreprise. Il fit attacher des manieres de grosses limes à la quille de son vaisseau, & ayant mis toutes ses voiles par un vent frais, il fut poussé sur ces chaînes avec tant d'impetuosité qu'elles se rompirent. Cette expedition heureuse & hardie, s'il en fut jamais, ne leur coûta que quarante ou cinquante hommes, quoique l'on fit un grand feu sur eux du Canon & de la mousqueterie.

1667) Cette affaire épouvanta toute l'Angleterre, & obligea le Roi & le Parlement de penser tout de bon à la Paix. On envoya donc un ordre pressant aux Ambassadeurs, qui étoient à Breda de conclure le Traité commencé, & de relâcher même une partie des prétentions, sur lesquelles on avoit débattu jusques-là pour finir la négociation, parce que cette insulte avoit mis la flotte hors d'état de se mettre en Mer. Cependant les Anglois ne se croyant pas en sûreté à Londres, on enfonça plusieurs vaisseaux dans la Tamise pour fermer les avenues à l'ennemi, & l'on mit plusieurs batteries en état de les empêcher de passer jusques à cette ville. Ruyter ayant fait ce mémorable exploit se remit en Mer, & croisa long temps sur les côtes d'Angleterre pour les tenir en inquiétude. Il prit pendant cela dix pièces de Canon aux Anglois, & leur brûla deux grands vaisseaux avec plusieurs petits bâtimens. Il les batit en trois lieux différens, dans la Baye de Thor, dans celle de Harwich, & dans la Tamise même, dans laquelle il donna la chasse à l'Amiral Spragh. Tous ces succès de Ruyter forcèrent les Anglois de faire la Paix à des conditions honorables, & avantageuses aux Provinces-Unies. Le Traité en fut signé à Breda le dernier de Juillet, & ratifié sur la fin d'Août. Les Anglois abandonnerent leurs nouvelles conquêtes de l'Afrique & de l'Amérique, & renoncèrent au salut du Pavillon, aussi bien qu'à plusieurs droits qu'ils s'attribuoient sur les Mers. Les Etats firent faire de grandes réjouissances de cette Paix, &

& furent présentés à Ruyter, à de Witt, & à van Ghent d'une coupe d'or à chacun, sur laquelle on avoit fait graver la memorable expedition de Chatham.

Il ne restoit plus qu'à terminer la Guerre, qui se faisoit dans les Indes Orientales par la Compagnie contre le Roi, & les Princes de Macassar pour avoir la Paix par tout. Le Roi avoit traité avec elle pour le meurtre de quelques Hollandois tuez par ses sujets, & pour le pillage de quelques vaisseaux échouez en 1666. Speelman, qui commandoit sur la côte de Cozomandel, partit de Batavia avec treize vaisseaux, & plusieurs barques. Il avoit à bord huit cens Soldats, & se rendit à Macassar pour faire executer le Traité. Dès qu'il fut arrivé, le Roi lui envoya deux Deputes avec mille cinquante six Lingots d'or pour ce meurtre, & quatorze cens trente cinq écus, à quoi l'on avoit estimé le pillage des vaisseaux échouez. Mais on lui fit sçavoir en même temps que le Roi ne vouloit faire aucune soumission à la Compagnie. Speelman lui déclara la Guerre pour l'y obliger, d'autant plus que l'on avoit été averti, qu'il avoit envoyé une puissante flotte vers l'île de Bouton. On fit une descente dans le Pais, où l'on prit beaucoup de butin, & un grand nombre de prisonniers. On y brilla plusieurs villages, & on réduisit en cendre plus de cent vaisseaux, ou barques dans les Ports. De là on se rendit avec la flotte à Bouton, où l'on arriva le dernier jour de l'année 1666.

Speelman voulut ancrer dans la Baye de Bou-

1667. Bouton fut averti, que la ville étoit assiégée fort étroitement par l'Armée du Roi de Macassar forte dix mille hommes. Il l'attaqua dans ses retranchemens, & lui fit lever le siège, après avoir brûlé toutes leurs munitions. Ce malheur fit desserter tous les Alliez de ce Prince, de sorte que son Armée fut extrêmement affoiblie. Les principaux Chets se voyans réduits à cette extrémité se rendirent à Speelman à discrétion. Il fit desarmer ces Troupes, & les envoya dans une Ile prochaine, que l'on vouloit peupler. On en fit esclaves environ quatre cens, & les Soldats auxiliaires se rendirent au Roi de Palacca allié de la Compagnie, lequel accompagnoit Speelman dans cette expedition. On rendit au Roi de Bouton trois cens barques, & tout ce que les Macassariens lui avoient pris. On joignit les meilleures Tonques à la flotte, & l'on chargea les armes, les munitions, & les dépouilles des vaincus avec cent quatre vingt & quinze Drapeaux. Les Chets furent fait prisonniers.

Speelman ayant ravagé les côtes de Macassar pendant quatre mois, se remit en Mer avec seize vaisseaux, ou Yachts, & quatorze chaloupes. Il avoit avec lui les Rois de Palacca, & de Ternate, & revint de Bouton. Il essuya une rude tempête qui écarta quelques vaisseaux, & le Roi de Palacca. Mais il se rendit enfin au lieu où il alloit. Il trouva la côte très bien fortifiée gardée par plus de six mille Macassariens. Il ne laissa pas de faire sa descente, & chassa l'ennemi de ses retranchemens avec assez de facilité.

ré. Après avoir mis le feu par tout il se rembarqua, & se rendit à Macassar. Il y trouva les ennemis mieux fortifiez que l'année précédente. Il essuya le feu du Fort pendant toute une nuit, & lui tira plus de cent volées de Canon. Le Roi de Bouton lui envoya mille hommes sur cent barques. Palacca, & ses vaisseaux, que la tempête avoit écartez, le rejoignirent. Il se rendit à Clifson l'onzième d'Août, & attaqua dès lendemain l'ennemi, qui l'attendoit. Il avoit six cens Hollandois, trois cens Indiens, trois mille Soldats de Ternate, & de Bouton, sept mille auxiliaires, huit cens Matelots avec les Troupes de Jonker, & Stryker. Les ennemis avoient bien vingt mille hommes dans leur Armée, & étoient bien résolus à résister vigoureusement aux Hollandois pour secoster leur joug.

Speelman ayant fait le plan de son attaque choisit cent hommes bien résolus, & bien armez, & les envoya de nuit sous la conduite de Palacca pour attaquer le Château. L'entreprise réussit par le moyen d'un déserteur qui guida cette Troupe. L'Amiral fut à trois heures du matin, que ce Fort étoit emporté. Il envoya en même temps à Palacca, tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa conquête. Les ennemis surpris de cette affaire vinrent sur les lieux pour reprendre la Place. Ils y donnèrent cinq assauts, qui furent soutenus, & repoussez avec une extrême vigueur. On jeta tant de bombes, & de grenades dans leur Camp, que cela les mit en desordre. On les attaqua en même-

1667. même temps du côté de Palacca, & de celui de Speelman. Cela acheva leur déroute. On se rendit maître de leur Camp, & du Canon qu'ils avoient pointé contre la flotte. Ensuite Speelman fit attaquer tous les autres Forts, que l'on rasa après les avoir pris. Cela étant achevé on laissa une bonne Garnison dans le château, avec toutes les provisions nécessaires pour sa défense, après en avoir réparé & augmenté les fortifications. Speelman se remit en mer après cela, & mit son monde à terre près de la rivière d'Ayen. Ainsi la guerre se fit avec succès pour la Compagnie contre les Macassarais. Mais enfin les deux Partis se lassèrent de répandre tant de sang, de sorte que l'on fit la Paix au mois de Novembre, & la Compagnie en eut tout l'avantage & tout l'honneur. Le Roi de Macassar, & ses Alliez envoyèrent peu de temps après une Ambassade considérable pour faire leurs soumissions à la Compagnie. Mais la peste s'étant mise parmi les Hollandais, les Macassarais, qui n'étoient pas fort contents de cette Paix, violèrent le Traité, & massacrèrent deux Capitaines Hollandais avec quelques uns de leurs gens. Ils se liguerent avec plusieurs de leurs voisins pour soutenir plus facilement la Guerre. Ainsi les hostilités recommencèrent, & l'on ne les appaisa, qu'après que la Compagnie eût battu les ennemis en plusieurs occasions. Ces nouveaux avantages les forcèrent à donner toutes sortes de satisfaction à la Compagnie, par un Traité qui confirma tous ceux qui avoient été faits auparavant. Par ce moyen la

la Compagnie demeura maîtresse de tout le commerce des Iles, & rétablit celui des Indes-Orientales, qui avoit été fort troublé par toutes ces Guerres. 1667.

Toutes ces expéditions ayant rétabli la

paix, & qui en jurèrent l'observation. Cependant après la conclusion de la Paix des Pyrénées, & le mariage de Louis XIV. avec Marie Thérèse, ce Prince fit connoître, qu'il regardoit cet Acte de renonciation comme nul. Et en effet dès que Philippe IV. fut mort, il avoit fait demander plusieurs Places, & plusieurs Pais, dans les Provinces Espagnoles des Pais-Bas sous le prétexte d'un droit de dévolution. L'Espagne, qui se reposoit sur la renonciation, refusa ce qu'on demandoit. Ainsi le Roi entra dans ces Pais avec son Armée, & se fait de treize ou quatorze villes en trois mois

1667. mois de temps. Le Gouverneur de ces Pais étant pris au depourvû ne put résister à l'impetuosité de l'attaque. Cette affaire donna de la jalousie à toutes les Puissances voisines.

Les Etats, qui en étoient les plus proches, s'allarmèrent de ces conquêtes rapides, Ils avoient d'anciens Traitez d'alliances avec la France. Elle venoit même de les aider tout fraîchement dans leur Guerre contre l'Angleterre & l'Evêque de Munster. Cependant la raison d'Etat les empêchoit de consentir à l'invasion des Pais-bas Espagnols. Ils travaillèrent donc à arrêter cette Guerre dans son commencement. Ils firent secrètement lever des Troupes, qu'ils jetterent sur leurs frontieres pour les garentir d'invasion. Ils se servirent de tous les autres moyens qu'ils purent imaginer pour conserver la tranquillité publique. Ils tâcherent d'arrêter les progrès de la France, en offrant de lui faire donner satisfaction par l'Espagne; Ils presserent le Roi d'Angleterre de se joindre à eux, & de se rendre les Mediateurs de cet accommodement. En un mot ils firent tout ce qu'ils crurent propre à assurer leur repos, & à finir cette Guerre. Ils armerent une flotte de quarante vaisseaux, & donnerent des commissions pour lever vingt cinq mille hommes. Ce fut dans ce temps, que l'on dressa cet Edit, que l'on appella l'Edit perpetuel, par lequel on supprima pour toujours la charge de Stat-houder, & on en fit signer & jurer l'observation à tous les Membres & Officiers de la République. On obligea Guillaume III. Prince d'Orange de se conformer à cette
loy

loy generale , par ce que l'on craignoit toujours , que quelque révolution ne le mit en état de redemander les emplois de ses Peres. Cette resolution des Etats fut l'ouvrage du Pensionnaire de Witt , & des Etats de Hollande. Cependant les autres Provinces s'y conformerent alors , quoi que la Zelande eût toujours beaucoup d'affection pour ce Prince, ce qu'elle lui témoigna dans l'assemblée des Etats de la Province , où il fut reconnu premier Noble de la Zelande , & en cette qualité President des Etats.

Cela étant fait on députa van Beuningen à **1668.** Paris , pour travailler avec l'Ambassadeur d'Angleterre à faire la Paix entre la France & l'Espagne. Le Roi accepta leur médiation. Cependant il ne laissa pas de se rendre maître de la Franche Comté dans le mois de fevrier de cette année. Cette conquête précipitée surprit les Mediateurs , qui étoient à Aix la Chapelle pour negotier la Paix entre les deux Couronnes. On offrit donc à Louis XIV. de lui ceder toutes les conquêtes qu'il avoit faites l'année precedente , pourvu qu'il restituât la Franche Comté, sous promesse de faire consentir l'Espagne à lui abandonner toutes ces Places. Ils ajouterent , que si la France refusoit ce Parti , ils se joindroient avec l'Espagne contr'elle. Le Roi , qui n'étoit pas en état de s'opposer à toutes ces Puissances , fut obligé d'accepter ces propositions , quoi que la chose lui parût un peu dure. Mais il ne put faire autrement dans cette occasion , par ce que l'Angleterre , la Suede , & les Provinces Unies avoient fait une li-
gue

1668. guer pour le forcer à la Paix. Cela sauva les Pais-bas Espagnols, & empêcha la France de s'en emparer, & par ce moyen la Triple Alliance rétablit le repos & la tranquillité dans l'Europe.

Cette affaire fit beaucoup d'honneur à la République, qui prévint ainsi la ruine de l'Espagne dans les Pais-bas. Les Ecrivains François se plaignent d'une manière violente de quelques Medailles, que l'on fit frapper en Hollande pour perpétuer la Memoire de cet événement. Ils prétendent qu'elles étoient injurieuses au Roi, pleines d'insolence, & de railleries insupportables à un grand Prince, & ils marquent ces Medailles comme une des causes de la Guerre que le Roi fit à la République en l'an 1672. Mais ils ne prennent pas garde, qu'ils font tort en cela à la gloire de ce Prince, de fonder une aussi violente Guerre sur un si foible sujet. Quelle est la Nation au monde, qui s'attire plus la haine & l'indignation des Peuples de l'Europe sur ce sujet, que la Nation Française. On sçait assez, combien elle insulte ses voisins par des Medailles, par des Almanachs, & par mille autres ouvrages semblables, dans lesquels elle les traite avec la dernière indignité. On sait aussi, quel est l'orgueil étalé sur la Place que l'on appelle des Victoires, où l'effigie de Louis XIV. foule aux pieds les Nations de l'Europe. Quelle raison peuvent donc avoir ses Ecrivains de se plaindre d'une Medaille, où l'on raconte simplement pour en conserver la memoire à la posterité, que l'on a obligé la France à se contenter de ses

con-

conquits de l'an 1667. & que par ce moyen l'on a mis le reste des Pais-bas en sûreté? Ce fait est certain, & n'est que trop certain pour la France. C'est aussi, ce qui a chagriné ce Prince, qui devoit déjà ces pauvres Pais en idée. Il les avoit attaquez fort injustement. Il n'en avoit aucune cause légitime. Les Etats voisins étoient-ils obligés de sacrifier leurs intérêts essentiels à l'ambition de la France?

Les Etats ayant scû que l'on faisoit grand bruit de ces Medailles en France, en firent rompre les coins, & donnerent en cela un bel exemple de leur moderation ordinaire. L'on fit supprimer en même temps une autre Medaille, que quelques amis de van Beuningen avoient fait frapper à son honneur. On y faisoit allusion à son nom de Josué, & on le représentoit comme un ancien Conducteur des Israélites, qui arrêta le Soleil en Gabaon pour faciliter la Victoire de ce Peuple sur les cinq Rois leurs ennemis. Le Soleil est la devise de Louis XIV. ou plutôt les François ont publié, que cette Medaille avoit été frappée, quoi qu'elle ne l'ait jamais été en effet. Ils se fondent en cela sur quelques discours faits en riant par cet Ambassadeur, pendant qu'il travailloit à cette grande affaire. Quoi qu'il en soit, ce sont là des choses d'ailleurs peu d'importance en elles-mêmes, sur lesquelles la France a moins de sujet de parler, que pas un autre Etat. Personne n'a jamais porté la vanité, ni l'insolence aussi loin qu'elle à cet égard. Elle n'a point de voisin, qu'elle n'honore encore aujour-

1668. jourdhui de la maniere du monde la plus injurieuse. Doit-elle donc s'étonner, que l'on use par fois de reprefailles, & qu'on lui fasse quelque foible reproche sur son prodigieux orgueil ?

Les Etats eurent de la peine à conserver cette Paix dans son entier. La France prit occasion de menacer de nouveau les Espagnols, si l'on n'achevoit de lui donner les Places qui lui avoient été cedées par le Traité. Les Etats ne furent ces menaces, qu'après qu'ils eurent congedié les vieux Regimens François, qu'ils avoient à leur service depuis le regne de Henri IV. Ils avoient renvoyé tout de même il y avoit trois ans les Regimens Anglois, par ce qu'ils leur étoient inutiles dans la situation presente de leurs affaires. N'étant donc pas en état de soutenir l'Espagne contre les menaces de la France, ils engagerent de nouveau l'Angleterre & la Suede de se liguier pour faire observer le Traité d'Aix la Chapelle. On promit de joindre quinze mille hommes de la part de chacun des Etats liguez, & une bonne Armée navale pour maintenir cette Paix. La France, qui n'avoit point encore de flotte, n'osa refuser de s'accommoder. Elle se soumit donc à l'observation de ce Traité. Mais sachant, que la République avoit porté l'Angleterre & la Suede à faire cette ligue, elle en garda le ressentiment dans son cœur, attendant une occasion favorable de se vanger des Etats. Ce fut là l'origine, le pretexte, & le fondement de la Guerre qu'elle leur fit en 1672.

Le repos que l'on croioit avoir affermi
dans

dans l'Europe par cette Paix , fut troublé 1669, par l'Evêque de Munster. Ce Prolat, chagrin de la Paix, que la France l'avoit forcé de faire avec les Provinces Unies , cherchoit les moyens de s'allier avec cette Couronne, & même de recommencer la Guerre contre les Etats. Il avoit refusé le passage aux Troupes de Lunebourg , qu'ils avoient achetées. Le Comte de Bentheim lui fournit un nouveau pretexte de brouilleries. Il avoit changé de Religion , & s'étoit fait papiste. Mais il craignoit que les Etats ne l'inquietassent à cette occasion. Il se mit donc sous la protection de l'Evêque , & se rendit auprès de lui , pour chercher les moyens de retirer la Comté de Bentheim d'entre les mains des Etats , qui regardoient ce Comte comme le Vassal d'une de leurs Provinces. La Comtesse son Epouse étoit demeurée avec ses enfans dans le Château de Bentheim , Place forte , & aisée à défendre. Le Comte crut qu'elle lui en refuseroit l'entrée , à cause de son changement. Il prit donc avec lui des soldats de l'Evêque avec du Canon , des mortiers , & des Munitions de Guerre & de bouche. Il se presenta avec sa petite Armée devant ce Château. La Comtesse , qui fut surprise , n'eut pas le temps de demander une Garnison aux Etats. Cependant elle fit secretement transporter ses enfans à la Haye , & les mit sous la protection de la Republique. Après cela elle fit porter les Clefs du Château au Comte son Epoux , qui s'en rendit maître aussi-tôt.

L'Evêque y entra avec lui , & y mit Garnison , après quoi il supprima l'exercice de la

1669. Religion Reformée, établit la Romaine ; & mit des Prêtres & des Jésuites par tout. On conduisit la Comtesse à Munster pour tâcher de lui faire quitter sa Religion. Mais elle fut ferme , & ne voulut rien faire de ce qu'on lui proposoit. Les Etats craignant que l'Evêque n'eût quelque autre dessein , firent marcher des Troupes du côté de la Westphalie. Cependant pour ne pas engager les affaires avec trop de précipitation ils dépêcherent un Envoyé vers ce Prelat. Il répondit , qu'il étoit résolu à garder le dernier Traité , & qu'il n'avoit point eu d'autre vue dans cette occasion , que de mettre le Comte de Bentheim en possession de ses Etats. Et en effet il n'entreprit rien de plus , soit qu'il craignît les Troupes que les Etats avoient mis en mouvement, soit qu'il attendît un temps plus favorable pour l'exécution de ses projets. Il se contenta donc de se saisir de Steinfurt, après que le Comte lui en eût cédé ses droits. Mais il ne toucha point aux autres lieux , qui dépendoient de cette Comté. Il ne laissoit pas cependant de continuer de lever des Troupes , & cela donnoit lieu de soupçonner quelque dessein caché , sur tout par ce que ce Prelat n'étoit pas fort exact à tenir sa parole. Il avoit toujours du chagrin du Traité de Cleves , & de l'affaire de Borkloo. On commença donc de croire qu'il meditoit quelque nouvelle Guerre. On fut enfin entièrement convaincu de ses plus secrètes pensées , lors que l'on fut , qu'il avoit continuellement des Couriers sur la route de France , & qu'il en recevoit de l'argent pour ses levées.

Ce fut en ce tems, que la Triple Alliance se **1669.**
defunit absolument. Le Czar rompit avec la
Suede, & le Dannemarc suscita des affaires à
Charles II. Les Etats firent tout ce qu'ils pu-
rent pour prévenir la rupture de cette ligue.
Ce fut dans cette vue, qu'ils offrirent leur Me-
diation pour accommoder les differens de la
Suede, & de la Moscovie, & qu'ils firent
un nouveau Traité avec l'Angleterre pour
assurer le Commerce. Mais leurs craintes
augmenterent, lors qu'ils furent, que le Roi
de France devoit se rendre avec la Reine dans
ses nouvelles conquêtes. Ils envoyerent un
Ambassadeur pour les complimenter. Il en
fut fort bien reçu, & peu de temps après le
Roi & son Epouse retournerent dans le Ro-
yaume. Cela sembla rassurer les Etats, &
leur donner quelque sujet de croire, que l'on
ne pensoit point à les attaquer.

Ils se servirent de ce répit pour appaiser les **1670.**
troubles survenus en Zelande, en Overissel,
& dans quelques autres lieux. La Ville de
Zirikzée ne fit son accord avec les Etats de la
Province qu'après qu'on l'eut disposée à cela
par un siège. Un Parti de Cavaliers Espa-
gnols entra dans le Brabant Hollandois, lors
que les Etats travailloient à conserver les Pais
bas à l'Espagne. Il y commit plusieurs vio-
lences en pillant les bourgs & les villages.
Les Soldats entrèrent même dans les Eglises,
où ils exercerent des insolences & des cruau-
tez épouvantables, jusques à tuer des Minis-
tres, & à dépouiller les hommes & les
femmes, qui y étoient assemblez pour leurs
devotions. Mais sur les plaintes que l'on

1670. en fit de l'Ambassadeur d'Espagne, qui étoit à la Haye, on livra les principaux auteurs de toutes ces Barbaries, & l'on en fit une punition exemplaire. Cependant l'Ambassadeur des Etats à la Porte fut reçu avec d'extrêmes honneurs, & l'on fit un Traité pour la sûreté du commerce dans la Méditerranée. Les Corsaires d'Alger n'eurent pas cependant de fort grands égards pour ce Traité. Cela obligea les Etats d'envoyer une bonne Escadre de Vaisseaux pour leur faire la Guerre, sous le commandement du Lieutenant Amiral van Ghent. Ces Pirates avoient fort mal traité le Vice-Amiral Sueers. Mais cette Escadre les ayant rencontrés leur prit six Vaisseaux, & leur donna la chasse le 28. d'Août. Ils furent donc forcés à se soumettre à ce Traité, ce qui donna lieu à van Ghent de repasser le détroit avec un grand nombre d'esclaves, qu'il avoit délivrés. Il laissa les Espagnols à Cadix, & les Portugais à Lisbonne, où on lui fit beaucoup d'honneur de la part du Prince Regent Don Pedro frere d'Alphonse, que l'on avoit déthroné. L'Ambassadeur de Portugal à la Haye eut ordre de promettre aux Etats, que l'on rembourseroit bien-tôt les sommes promises pour l'affaire du Bresil. Cette année la Compagnie des Indes Orientales reçut un si grand nombre de marchandises, qu'elle fut obligée d'en partager la vente. Cela contribua beaucoup à rétablir les finances du Pais.

1671. La République étoit alors si florissante, qu'elle étoit exposée à l'envie de tous ses voisins. La France se souvenoit de la Paix d'Aix

la Chapelle , où elle avoit été forcée d'accepter le Traité qu'on lui avoit proposé. Ainsi persuadée , que cette Paix étoit l'ouvrage des Etats , elle cherchoit les moyens de s'en vanger. Elle resolut donc d'attaquer cette puissante Republique , & elle le fit d'abord avec tant d'avantage , qu'elle en fut presque renversée. Trois Provinces furent la proie du vainqueur , qui s'en empara avec tant de facilité , qu'il sembloit que la Republique fût sans forces & sans vigueur. La France se saisit d'un grand nombre de Villes en six semaines de temps , & se vit presque en état de subjuguier tout le reste. Mais le desespoir fit trouver des ressources à ce qui restoit de cette Republique. On inonda la Hollande, preferant cet élément au malheureux sort d'être réduit à la discretion d'un ennemi fier & ambitieux. En quoi ces Peuples trouverent une ressource inespérée à leur malheur. Leurs affaires se rétablirent dans la suite d'une manière si avantageuse, qu'ils virent leur ennemi réduit à la nécessité de se retirer honteusement & avec peine des lieux qu'il avoit envahis. Et enfin cette Guerre injustement entreprise fut terminée glorieusement par la Paix de Nimegue , qui remit la Republique dans son premier Etat. C'est ce que l'on va expliquer dans la suite de cette Histoire.

Cette fameuse Guerre commença par l'Evêque de Munster. Ce Prélat déguisa ses pensées dans le commencement. Il envoya le General Benting à la Haye , pour faire savoir que s'il armoit , c'étoit uniquement

1671. dans le dessein de reprendre Hoxter petite Ville, qui dépendoit de son Abbaie de Corwey, dans laquelle le Duc de Wolfenbuttel avoit mis garnison ; qu'au reste il vouloit observer fidelement les Traitez qu'il avoit avec les Etats. Il dit la même chose au Deputé des Etats, qui se rendit de Cologne à Munster, pour lui parler de la part de ses Maîtres sur ce sujet. Il lui promit même de mettre bas les Armes, dès que l'affaire de Hoxter feroit finie. Mais on fut averti, que Benting avoit acheté beaucoup de Canons & de munitions à Amsterdam. D'ailleurs l'Evêque assembloit ses Troupes du côté de Brévoort. Cela fit connoître, que son dessein étoit d'attaquer les Provinces Unies, & que c'étoit là l'effet des mesures qu'il prenoit avec la France. On crut donc, qu'il étoit à propos de renforcer les Garnisons de l'Overissel, de Groningue, de Zutphen, & de Gueldre, que l'on augmenta de quatre mille hommes, & que sur tout on devoit assurer l'Issel. Dans le même temps l'affaire de l'Evêque avec le Duc de Wolfembuttel fut accommodée par la médiation de la France, ce qui ne servit qu'à augmenter les soupçons, que l'on avoit dans les Provinces Unies des desseins de ce Prelat. On sçut même que l'irruption faite en Lorraine, dont on avoit chassé le Duc Charles IV. n'étoit que le prétexte que la France avoit pris pour levér des Troupes. Toutes ces choses obligerent les Etats d'ordonner à Grotius leur Ambassadeur en France de tâcher de sçavoir quels étoient les desseins du Roi dans tous ces préparatifs, & l'on fut d'autant plus obli-

obligé de chercher les moyens de penetrer ce mystere, que l'on faisoit alors de grandes levées de Cavallerie. 1671.

Grotius, qui étoit grand politique, découvrit, que tout cela se préparoit contre la Republique, à qui l'on en vouloit. Il n'en put point arracher le secret des Ministres d'Etat. Cependant il en aprit assez pour avertir les Etats d'être sur leurs gardes. Il leur marqua neantmoins qu'il croyoit, que l'on pourroit prévenir l'orage, si l'on écrivoit au Roi d'une maniere honnête, & si l'on travailloit à renouveler les anciens Traitez d'Alliance. Ces Lettres de Grotius firent connoître aux Etats, que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant ils trouverent à propos de défendre les vins de France dans les Provinces. Cela irrita la Cour contr'eux, qui defendit le transport des eaux de vie hors du Royaume, & qui augmenta les impôts des épiceries, & de toutes les Marchandises que les Hollandois avoient accoutumé de porter en France. Dans le même tems le Roi envoya Madame, sa belle seur, en Angleterre pour negotier une Ligue secrete avec le Roi Charles II. son frere. Madame réussit dans son voyage, & engagea ce Prince à s'allier avec la France contre la Republique. On trouva aussi le moyen d'engager la Suede à la neutralité, dequoi la Cour de France se contenta, puis qu'elle acheva par là de rompre la Triple Alliance, qui lui avoit fait tant de peine dans son entreprise de l'an 1667. contre les Pais-bas Espagnols.

Sur la fin de l'année Charles envoya le Lord 1672.
H 4 Mon-

1672. Montaigu en France pour régler le Traité entre les deux Couronnes. Il fut conclu vers la fin de Janvier 1672. & en même tems on travailla aux préparatifs de cette Guerre de part & d'autre, avec une extrême diligence. Les choses se firent en Angleterre avec tant de précipitation, qu'encore que les hostilités ne dussent commencer que le 22. de Mars, on avoit donné les ordres pour armer une puissante flotte dès le commencement de l'année. Cependant par une politique raffinée, mais peu sincere, Downing Ambassadeur de Charles à la Haye protesta de la part de son Maître, qu'il vouloit entretenir de bonne foi les Traitez qu'il avoit avec la République. On ne prit pas le change neantmoins à la Haye sur cette affaire, & l'on vit bien par les voyages perpetuels de Londre à Paris, & de Paris à Londre, que les deux Rois prenoient leurs mesures pour concerter les moyens de faire la Guerre aux Etats, & de la commencer à leur avantage.

Dans le même tems les États crurent qu'ils devoient s'éclaircir tout-à-fait des desseins de la France.. Pour cet effet ils écrivirent une lettre fort respectueuse au Roi. Elle avoit été dressée dès le Mois de Decembre precedent. Elle lui fut présentée le 4. de Janvier par l'Ambassadeur Grotius. Ils marquoient, que la bonne correspondance qui avoit toujours été entre les deux États, les empêchoit de croire que son armement les regardât en aucune matiere : qu'ils n'avoient donné aucun juste sujet de plainte à la France, & qu'en effet le Roi ne leur en avoit point

point fait faire par ses Ambassadeurs : que **1672.**
s'il s'étoit passé quelque chose , dont il ne fût
point satisfait , ils étoient prêts de le reparer
de bonne foi conformément aux Traitez :
qu'ils ne croyoient pas qu'il voulût rompre
les anciennes Alliances, lui , qui faisoit paroî-
tre tant de justice & d'équité dans toutes
ses actions : qu'au reste s'il y avoit eu quel-
que difficulté , que l'on n'avoit pû regler à
l'égard du Commerce depuis quelque tems ,
ils étoient disposez à faire ce qu'il voudroit
raisonnablement leur demander sur ce sujet ,
pour prévenir les inconveniens de la Guerre.

Le Roi écouta favorablement Grotius ,
dont il aimoit la personne. Ce Ministre lui
avoit représenté les bonnes intentions de ses
Maîtres pour l'observation des Traitez. Il
ne lui répondit rien de positif sur la Lettre
des Etats. Il y répondit le 6. du même mois,
& leur fit delivrer sa lettre par son Ambas-
sadeur. Il leur dit, qu'il y avoit eu en ef-
fet une parfaite correspondance entre les
deux Etats pendant long-tems , mais qu'ils
avoient oublié ce qui s'étoit passé , depuis
qu'il étoit monté sur le Thrône : qu'à cet
égard ils n'avoient pas été fort exacts à gar-
der les Traitez : que cependant il n'avoit pas
manqué de les secourir , lors qu'ils en avoient
eu besoin : qu'ils avoient faits de grands chan-
gemens dans le commerce depuis l'année
derniere : que s'ils n'avoient rien fait contre
les Anciennes Alliances , ils n'avoient rien
à craindre de sa part : qu'il étoit neantmoins
très-bien informé , qu'ils faisoient des lignes
secretes contre lui , & qu'au reste il se servi-
roit

1672. Toit de ses Troupes d'une maniere convenable à sa gloire , lorsqu'elles seroient dans l'état où il vouloit les avoir pour les mettre en mouvement.

Il faut avouer de bonne foi , que la Lettre des Etats étoit propre à faire tomber les armes des mains d'un Prince , qui eut eu de vrais sentimens de justice & d'équité. Les societez humaines ne doivent pas être le jouet l'ambition des Rois. Les hommes ont des droits qui doivent être sacrez & inviolables. On doit les respecter , puis qu'ils viennent de Dieu même , qui est l'Auteur de la Nature , & le fondateur des Societez. Cependant les Princes , qui sont hommes , malgré leur grandeur sont sujets à de grandes passions , & ces passions , dont ils sont agitez , sont d'autant plus redoutables , qu'ils ont les moyens de les soutenir. C'est pour cela , qu'ils sacrifient continuellement le public à leur intérêt particulier , sans se mettre en peine des funestes suites de leurs entreprises. On leur met dans l'esprit par des discours flatteurs , qu'ils sont en état d'accabler leurs ennemis , qu'ainsi ils doivent se servir de leur pouvoir pour immortaliser leur nom , & qu'après tout c'est un beau nom , que celui de Conquerant. Voila quelle est la source ordinaire de leurs entreprises , & par conséquent des ravages & des desolations , qui ruinent les Peuples & les Societez humaines.

Louis XIV. n'a point eu d'autre fondement de la Guerre , qu'il entreprit cette année contre les Provinces-Unies. On lui offroit

froit de rétablir toutes les infractions , qui 1672.
pouvoient avoir été faites aux Anciens Trai-
tez par inadvertence , ou autrement , & de
lui donner toutes les satisfactions qu'il pour-
roit prétendre de droit. Cela ne suffisoit-il
pas pour l'appaiser ? Que pouvoit-il deman-
der davantage dans le fonds ? Falloit-il im-
moler tant de soldats , ruiner tant de Peu-
ples , desoler un si grand nombre de Villes
& de Provinces , & par dessus tout cela sac-
cager la France par les levées excessives d'ar-
gent pour soutenir cette Guerre ? Quel fruit
remporte-t-on de tous ces grands mouve-
mens ? Après avoir fait la Guerre pendant
six ou sept ans , on laisse la Republique en
repos. On lui restitue ce qu'on lui avoit
pris , & on fait la Paix. Tout cela ne doit-
il pas être considéré avec quelque indignation
par le genre humain , dont on fait si peu de
cas , qu'on l'expose sans cesse à des Guerres
cruelles & barbares , qui le reduisent au
desespoir ? Voila cependant quel a été le
succès de la Guerre que la France fit aux
Provinces-Unies en l'an 1672. Guerre au re-
ste , qui fut entreprise sans aucun juste fonde-
ment , dans le seul dessein de faire du bruit ,
d'acquérir la réputation de Conquerant , &
de se vanger de ce que la République , par des
considerations d'Etat extrêmement fortes ,
s'opposa à l'invasion qu'on vouloit faire des
Pais-bas en 1667. sur les prétextes les plus mal-
fondez du monde. Un Etat a ses Maximes fon-
damentales, selon lesquelles il se gouverne. Il
n'est pas obligé de sacrifier ses interêts à ceux
de ses voisins. On ne doit point lui savoir mau-

1672. vais gré de travailler à sa propre conservation. Cela est du droit de la Nature , & des Sociétez. Si les voisins voyent leurs desseins traverser par-là , ils feroient mieux de prévenir ces chagrins, en prenant les voyes de l'accommodement , que de porter les choses à l'extrémité , comme c'est leur coutume ordinaire.

Mais pour revenir à l'Histoire: après que les Etats eurent reçu la réponse que le Roi de France avoit faite à leur Lettre, ils travaillerent à se mettre en état de defense. Ils firent faire plusieurs batteaux plats , que l'on devoit garnir de Canons pour défendre l'entrée de leurs Pais par les rivières. On prépara une grande flotte pour se garder du côté de la Mer. Mais ils se trouverent embarrassés à former une Armée de terre. Leurs vieilles Troupes étoient consumées. Vingt quatre ans de Paix avoit accoutumé le Pais au Commerce , & lui avoit fait oublier le métier de la Guerre. Ils ne pouvoient trouver que de fort méchans soldats dans le Pais , mal disciplinez , & peu propres à résister aux Troupes aguerries de la France. On prit donc la resolution d'acheter des Troupes en Allemagne. Mais on ne put rien obtenir de plusieurs Princes , qui craignoient ce grand armement de la France. Il n'y eut , que Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg , qui s'engagea genereusement à fournir vingt mille hommes avec cinquante pieces de Canon. Il promit même de disposer les Ducs de Lunebourg à leur fournir des Troupes sur la parole du Baron d'Isola , qui tâchoit

tâchoit d'engager tout l'Empire dans les affaires de la République. Mais la terreur des Armes de France empêcha plusieurs de ces Princes de consentir aux propositions qu'on leur faisoit sur ce sujet. La Reine d'Espagne , qui avoit reçu de grands services des Etats dans la Guerre de 1667. leur envoya six mille Espagnols , qui débarquèrent à Ostende , & ordonna au Comte de Monterey Gouverneur des Pais-bas d'entrer de bonne foi dans leurs affaires, pour les assister de ses Conseils dans cette occasion. Le Roi de Danemarck les fit assurer , qu'il observeroit religieusement les Traitez que le feu Roi son Pere & lui avoient faits avec eux. Cela les obligea de lui envoyer un Ambassadeur, pour le presser d'envoyer le secours qu'ils pouvoient attendre de lui. 1672.

Ils travaillèrent en même tems à se maintenir en bonne intelligence avec le Roi d'Angleterre , dont les desseins n'étoient pas encore manifestez. Downing fut renvoyé à la Haye au commencement de Janvier comme pour fortifier la Triple Alliance. On le reçut avec beaucoup d'honneur , & on lui promit toute sorte de satisfaction pour le Pavillon , & les choses furent amenées fort avant. Il ne restoit plus qu'une difficulté , sur la maniere dont on accommoderoit le refus que le Vice-Amiral van Ghent avoit fait de saluer un Yacht Anglois. Mais Downing, ayant pris congé des Etats fort brusquement, partit de la Haye , & s'en retourna en Angleterre le 12. de Février, sans avoir rien conclu. Le Roi fit semblant d'être mal satisfait

1672. de son départ précipité , & le fit mettre en arrêt , par ce qu'il n'étoit pas encore en état de commencer la Guerre. Les États ne sachant quel jugement faire de tout cela, chargerent le Sieur Boreel leur Ambassadeur à Londre de prendre garde de près à tout ce qui se brassoit , pour les en avertir. Ils envoyèrent même le Sr. Meerman pour offrir au Roi toutes les satisfactions qu'il pourroit justement prétendre. Dès qu'il fut arrivé en Angleterre, vers le milieu du mois de Mars , il fut que le Roi Charles II. s'étoit ligué avec la France , où il devoit envoyer le Duc de Monmouth son fils naturel avec des Troupes Angloises & Ecossoises , que sa flotte étoit presque prête , & qu'on levoit des soldats de toutes parts pour faire la Guerre.

On fut averti , que le Roi de France faisoit marcher des Troupes vers le bas Rhin , où l'Électeur de Cologne lui avoit abandonné la Ville de Nuys avec quelques autres postes pour en faire des Magazins , & des Places à assembler ses Troupes ; que même il ouvroit la passage à l'Armée de France , qui consistoit en plus de cent mille hommes de pied , & de trente mille chevaux. On fut encore , que la France envoyoit le Duc de Luxembourg pour être General des Troupes de Munster , qui devoient entrer dans les Provinces-Unies. Ce Duc s'étoit rendu pour cela en Westphalie avec le Prince Guillaume de Furstemberg frere de l'Evêque de Strasbourg. Les levées , que les États avoient faites , n'étoient rien en comparaison des Armées , avec lesquelles on se préparoit à
les

les attaquer. Mais on se trouva fort embrassé à leur donner un Chef pour les commander. Les uns vouloient , que l'on fit le Prince d'Orange Capitaine General ; Les autres s'y opposoient de toutes leurs forces , se prévalant toujours de la resolution des Etats de l'an 1651. Il y avoit une troisième sorte de personnes , qui ne pensoient qu'au bien public , sans aucun intérêt particulier de liaison ou d'affection pour l'un ou pour l'autre de ces deux Partis. Ces differens desseins donnerent beaucoup de peine , & l'on fut long-tems à contester dans l'Assemblée des Etats sans pouvoir s'accorder. Enfin ce troisième parti voyant que ces difficultez faisoient perdre du tems , qui étoit fort précieux dans cette conjoncture , termina ce different. Il s'agissoit de donner un Chef aux Troupes. Ils se joignirent aux amis de la Maison d'Orange , & décidèrent la chose en faveur du Prince. Ainsi il fut fait Capitaine & Amiral General à la pluralité des voix , & la faction contraire ne put l'empêcher. Le Peuple en témoigna une extrême joye par l'affection qu'il avoit toujours eue pour lui. Dès que la resolution des Etats eût été formée , on députa le Pensionnaire de Witt , & le Secrétaire Fagel vers le Prince pour l'avertir que les Etats l'avoient nommé pour ces deux Charges. Il en prêta le serment le lendemain , & rentra ainsi dans une partie des emplois , que ses illustres Prédécesseurs avoient exercés avec tant de gloire.

Ce Prince , que sa grande jeunesse sembloit rendre incapable de ces grandes Charges , fit
voir

1672. voir d'abord , que l'on avoit sujet d'espérer beaucoup de sa prudence , & de son courage. Il fit connoître , que l'on devoit abandonner beaucoup de Places peu fortes , & qui consumoient beaucoup de Troupes , par les Garnisons qu'il y falloit mettre , dont on pouvoit former une bonne Armée capable de s'opposer à l'ennemi. Cependant on ne voulut pas suivre son avis , & l'on répandit ainsi toutes les Troupes dans un grand nombre de Villes , qui ne furent pas même assez pourvuës de soldats pour les bien défendre. On attendoit les vingt mille hommes de Brandebourg , & les Danois , que le Roi Christierne V. devoit envoyer , avec les Suisses , que le Comte de Dhona promettoit de lever. Cependant on assembla sept Regimens de Cavallerie , & cinq d'Infanterie , & on donna des commissions pour de nouvelles levées. On mit soixante & douze Vaisseaux de ligne en état d'entrer en Mer , sous la conduite de Ruyter , que l'on confirma dans son emploi de Lieutenant Amiral General. On lui donna six Députés de la part des Etats , les uns pour l'accompagner sur la flotte , & les autres pour servir de Conseil au Prince d'Orange. On résolut encore de renforcer les Garnisons du Rhin , d'augmenter celle de Maestricht de dix mille hommes , & de poster le reste des Troupes à Bodegrave pour couvrir le País & la Hollande en particulier , dont la conservation étoit extrêmement importante dans l'état présent des affaires.

Il y eut des gens , qui crurent , que l'élevation

tion du Prince d'Orange à la charge le Capitaine General donneroît quelque satisfaction au Roi d'Angleterre son Oncle, & le porter à s'accommoder avec la République. Mais ce Prince étoit trop engagé avec la France pour se laisser fléchir. Il partageoit déjà les Provinces en idée, tant il étoit persuadé du succès de la Guerre qu'il avoit résolu d'entreprendre. On sçut même, qu'il avoit fait commencer les hostilités avant que d'avoir déclaré la Guerre. On attendoit en Hollande une riche flotte, qui venoit de Smirne. Il détacha le Capitaine Holmes avec trente huit vaisseaux, qui se trouverent prêts pour enlever cette flotte. Elle étoit de soixante & douze vaisseaux marchands escortés de cinq vaisseaux de Guerre. Holmes l'ayant rencontrée le 23. de May à la hauteur de l'Île de Wight détacha six Frégates avec ordre de l'attaquer. Les Hollandois ne pouvoient plus éviter le combat, par ce qu'ils étoient trop avant dans la Manche. Ils se preparerent donc à soutenir le fort des Anglois. De Haes eut le Corps de Bataille. Du Bois fut mis à l'avantgarde, & le jeune Evertzen eut le commandement de l'arrièregarde. Ceux d'entre les vaisseaux marchands, qui n'avoient point de Canon, se mirent hors des rangs, & les cinq vaisseaux de Guerre se posterent entre la flotte & les ennemis. On combattit avec tant d'ordre de la part des Hollandois, que les Anglois ne pûrent rien gagner sur eux pour cette fois. Le lendemain on recommença le combat vers neuf heures du matin.

Hol-

1672. Holmes attaqua de Haes, qui montoit un vaisseau moins fort que le sien. Le Vice-Amiral Anglois en fit autant à du Bois, qui étoit du tiers, plus foible que lui. Le choc fut rude, & violent. Mais les Hollandois y eurent l'avantage. Le Vice-Amiral Anglois fut mis hors de combat, & tous leurs vaisseaux se virent obligez de se retirer une heure avant le coucher du soleil pour se radoubler. Les Hollandois ne perdirent de leur part dans un combat si inégal que le Capitaine de Haes, qui fut tué sur la fin du jour. Du Bois, qui devoit lui succéder pour le commandement, laissa son vaisseau sous les ordres du Lieutenant, de peur que la nouvelle de la mort de de Haes ne causât quelque desordre dans la Flotte. Ce Lieutenant qui continua d'arborer Pavillon Amiral, fit parfaitement bien son devoir pendant l'action. Le lendemain les Anglois, à qui l'on avoit envoyé quelques Fregattes de renfort, revinrent à la charge. Ils attaquèrent la flotte avec furie. Mais ils furent reçus avec beaucoup de courage, & le combat fut soutenu par les Hollandois pendant toute la journée. Du Bois eut vers midi la main gauche emportée d'un coup de Canon. L'un des vaisseaux de Guerre fut pris après la mort de Van Nes son Capitaine, & de presque tout son équipage. Les Anglois se saisirent de trois vaisseaux marchands. Le reste de la flotte arriva heureusement dans les Ports de Hollande.

Les Anglois perdirent beaucoup de monde dans cette occasion. Le butin qu'ils y firent

rent fut peu considerable. Le peuple de 1672.
Londre, & les Communes même du Parle-
ment, qui étoit alors assemblé, crièrent
hautement contre cette action. Ils ne fai-
soient point de difficulté de dire, que c'étoit
une infraction Manifeste de la Paix de Breda,
qu'au reste le Roi avoit terni la gloire de son
régne par une entreprise contraire à la foy
publique des Traitez. Ils disoient sans de-
tour, qu'il n'est pas permis par le Droit des
Gens de commettre des hostilités, sans avoir
auparavant déclaré la Guerre à ceux que l'on
veut traiter en ennemis. Le Roi ne se sou-
cia pas beaucoup de ces murmures. Il en-
voya encore des vaisseaux au devant de
ceux qui revenoient des Indes-Orientales
pour le compte de la Compagnie Hollandoi-
se. Il en prit quatre, qui furent amenez
dans les Ports d'Angleterre. Il fit même
saisir tous les Navires des Provinces-Unies,
qui étoient dans ses Ports. Les Etats en
ayant été avertis penserent d'abord à user de
représailles en arrêtant tous les vaisseaux An-
glois, qui étoient dans le Pais. Mais sur ce
que l'on representa dans l'Assemblée, que
cela étoit absolument contraire au Traité de
Breda, on resolut de les laisser en liberté,
par ce que l'injustice du Roi Charles ne dis-
pensoit pas les Etats de satisfaire à ce Trai-
té. Cela fut cause, que ce Prince relâcha
une partie des vaisseaux qu'il avoit fait sai-
sir. Cependant pour se fournir un pretexte
plausible de les prendre à l'avenir, il fit de-
clarer la Guerre aux Etats par un Manifeste
datté du 29. de Mars, qui fut publié le 7.
d'A-

1672. d'Avril suivant avec les solemnitez ordinaires. Ce Prince se plaignoit, que les Etats avoient violé le Traité de Breda, que leurs sujets avoient troublé le commerce des siens dans les deux Indes, que l'on avoit commis de grandes violences contr'eux à Surinam, & que l'on avoit outragé sa personne Royale en Perse, aussi-bien que toute la Nation Angloise, dans les réjouissances qui s'étoient faites à Gomrom pour l'affaire de Chattam. C'est que le Chef du Comtoir de cette ville avoit fait brûler son effigie avec mille insolences, sur quoi il n'avoit pû avoir de satisfaction à la Haye. Il se plaignoit encore des Medailles, & des railles douces injurieuses, que l'on avoit faites en Hollande, des difficultez que les vaisseaux Hollandois avoient fait sur le salut du Pavillon, & sur la pêche des harangs, & de plusieurs autres choses semblables.

Dés que ce Manifeste eût été publié, le Roi fit renvoyer Meerman, sans autre réponse aux Memoires qu'il avoit presentez. Boreel offrit aux Etats de refuter ce Manifeste par un écrit public. Mais on ne le trouva pas à propos, & l'on crût que cela ne serviroit qu'à irriter davantage l'Angleterre. Cependant plusieurs particuliers y répondirent de leur Chef, & firent voir la foiblesse de toutes ces plaintes. Au reste le Roi voulant montrer qu'il étoit dans le dessein d'observer le Traité de Breda, prit sous sa protection tous les sujets des Provinces-Unies, qui se trouvoient dans le Royaume, & les laissa dans la jouissance des effets qu'ils y avoient.

avoient. Les États en usèrent de même à l'égard de tous les Anglois qui étoient dans leurs Provinces. Cependant ils travaillèrent diligemment, & avec une vigilance extraordinaire à se préparer à la Guerre. Sur l'avis même qui leur fut donné, que les Anglois meditoient une descente du côté de la Frise par la riviere d'Ems, Ruyter eut ordre de couvrir cette Province, & de garder la riviere avec un nombre suffisant de Vaisseaux. C'est à quoi il pourvût en se postant au Vlie, qui le mettoit à portée de ces lieux-là. 1672.

Les Troupes que le Roi de France avoit envoyées dans l'Electorat de Cologne, & dans les Pais conquis, avoient ordre exprès de n'y commettre aucune hostilité. Il ne voulut point que l'on attaquât les Provinces-Unies, qu'auparavant la Guerre n'eût été déclarée dans les formes ordinaires. L'entreprise de l'Angleterre sur la flotte de Smirne avoit été blâmée de toute l'Europe. Il fit donc publier la Guerre par des Herauts d'Armes au son des Trompettes avec toutes les solemnitez ordinaires en pareil cas. Il n'exprima point d'autre sujet de cette déclaration, que la *mauvaise satisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats depuis quelque temps.* Il se contenta de dire, qu'il ne pouvoit sans diminution de sa gloire, dissimuler plus long temps l'indignation, que lui causoit une maniere d'agir si peu conforme aux grandes obligations dont ses prédécesseurs & lui avoient comblé cette Republique. Voilà sur quoi fut fondée cette grande & funeste Guerre, qu'il entreprit contre

1672. trè les Provinces-Unies, qui causa tant de désolations, & de ravages dans l'Europe, qui en fit un Théâtre d'horreur pendant six ans, qui ruina une infinité de Pais, & qui répandit des ruisseaux de sang par tout. On y fit des sièges de ville, & l'on y donna de grandes Batailles, dont la France s'attribua tout l'honneur. C'est depuis ce temps-là que l'on a vû entasser des louanges & des panegyriques outrez du Prince, qui étoit la cause de ces grands mouvemens. Cependant il fut bien heureux de finir cette Guerre par la Paix de Nimegue, par laquelle les Provinces-Unies se virent rétablies dans leur ancien état, délivrées glorieusement de l'invasion de la France par la sage conduite des Etats, par le courage, & la fermeté des Peuples, & par la valeur incomparable du Prince d'Orange qui est mort Roi de la Grande Bretagne. Ainsi cette Guerre que la France avoit entreprise avec tant d'injustice, & si peu de raison, ne servit en effet qu'à donner au Public une vaine montre des forces de ce Royaume, qui s'épuisa lui même en voulant accabler ses voisins. Si donc on veut juger des choses par l'événement, le succès en fut à peu près tel qu'en avoit été la cause, & le pretexte, foible, léger, & peu considérable, par rapport à la maniere violente avec laquelle l'Europe avoit vû commencer la Guerre.

• Ceux d'entre les Ecrivains François, qui ont écrit l'Histoire de cette irruption de la France dans les Provinces-Unies, se trouvent fort embarrassés, lorsqu'il s'agit de marquer les motifs de cette Guerre. Ils disent,

sent, que leur Roi ne voulut pas en rendre compte au publics pour ne les pas exposer au jugement des hommes, comme avoit fait le Roi d'Angleterre, dont le Manifeste fut réfuté par une infinité d'écrits. Ils disent donc que le Roi se contenta de marquer seulement qu'il étoit *mal satisfait de la conduite que les Etats Généraux tenoient depuis quelque temps*. Mais on ne pouvoit rien dire de plus foible pour excuser le Roi Louis dans cette occasion. S'il eut eu de grandes raisons d'entreprendre cette Guerre, il n'eût pas manqué d'en rendre compte au public. Si ses raisons eussent été justes & bien fondées, qu'avoit-il à craindre du jugement des hommes. On ne se moqua du Manifeste de Charles II. que par ce qu'en effet les siennes étoient foibles, & très mal soutenues. Il n'y avoit rien de vray d'ailleurs; c'est faire un grand outrage à un Prince, que de dire, qu'il a dissimulé dans une occasion de cette nature. Est-ce qu'il a eu si peu d'égard pour l'Europe, qu'il ait crû qu'il pouvoit lui faire illusion? Ceux qui écrivent de pareilles choses n'y ont pas bien pensé. Quoi! entreprendre une Guerre comme celle-ci sans en avoir d'autre fondement que la *mauvaise satisfaction*, que l'on a d'une République, à laquelle on n'a rien à commander. Où est la pudeur, la conscience, la bonne foy publique, & la considération que l'on doit avoir pour le Droit des gens, & pour des Traitez solennels? on a rendu la personne de ce Monarque odieuse à toute l'Europe en le faisant parler de cette manière. C'est là sans doute sacrifier des Peuples,

&

1672. & des Provinces à son ressentiment pour un sujet bien mince, & peu raisonnable. Croit-on que les Peuples & les Etats doivent être le jouët du caprice, & de l'ambition des Princes.

La mauvaise satisfaction, que l'on avoit de la conduite des Provinces-Unies depuis quelque temps, étoit elle si grande, que le chagrin, que le Roi en avoit conçu, fût absolument irremediable, & qu'il fût necessaire de laver cette faute par tant de sang, & de carnage. Les Etats Generaux lui avoient offert de le satisfaire sur tous les justes sujets de plainte qu'il pourroit faire contr'eux. Ils lui avoient écrit une lettre fort respectueuse sur ce sujet, qui lui fut présentée par leur Ambassadeur le 4. de Janvier précédent. Etoit-il si difficile d'accommoder ces affaires qu'il fallut sacrifier tant d'hommes, tant de Pais, tant de finances, qui sont le sang des pauvres Peuples, pour tirer raison de ces prétendues offenses. Le cœur des Rois doit être fait d'une étrange maniere, s'ils envisagent tous ces terribles & funestes effets de la Guerre sans en être frappez d'horreur. S'ils croient qu'ils peuvent porter impunément les affaires à ces cruelles extrêmités, ils se trompent grossièrement. Ce n'est pas ainsi que l'on doit traiter le genre humain. Il n'est point fait pour être le jouët de leurs passions. Ils doivent le respecter, avoir même de grands égards & de ménagemens pour lui, à moins que de vouloir être des Attila, des fleaux du genre humain.

Mais sans s'étendre davantage en reflexions
sur

sur ce sujet on peut dire, qu'en effet Louis XIV. n'a point eu d'autre cause de la Guerre de 1672. que *la mauvaise satisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats Generaux depuis quelque temps.* C'est un Myſtere, qu'il faut développer ici, afin que le Monde n'y ſoit plus trompé, & que la France ne faſſe plus d'illuſion au Public ſur ce ſujet. Il y a trop long temps, que l'on eſt dans l'erreur à cet égard. Il eſt à propos d'expliquer cet énigme, & de donner une juſte idée de l'affaire.

La France, qui a tant accuſé la Maiſon d'Autriche d'avoir eu le deſſein de la Monarchie univerſelle, s'eſt remplie elle même à ſon tour de cette penſée. Elle a crû, que ſes forces, & ſa ſituation la mettoient en état d'y pouvoir réuſſir. Elle eſt riche, abondante en hommes, & capable d'attaquer ſes voiſins avec ſuccès. Tout le monde ſçait que Henri IV. avoit travaillé à préparer les choſes pour l'exécution de ce vaſte projet. C'étoit là le but de la Republique Chrétienne, dont Mr. de Sulli nous a donné le Plan dans ſes Memoires. Mais ce Prince fut aſſaſſiné dans le temps qu'il alloit mettre la main à l'œuvre pour commencer à travailler à ſon projet. L'affaire de la ſucceſſion de Cleves lui en fournisſoit une favorable occaſion. Sa mort inopinée changea la face des affaires, & jetta ſon Royaume dans l'embarras d'une minorité, qui recula pour longtemps l'exécution de ce projet. Quoiqu'il en ſoit, ce Prince avoit ménagé une alliance fort étroite avec les Provinces-Unies, par

1672. ce que la France n'entendoit rien alors à la Marine, & qu'elle avoit besoin de la flotte des Etats, qui s'étoient déjà rendus formidables sur Mer dès ce temps-là. Dans le commencement du règne de Louis XIII. la France fut basse & rampante. Elle fut donc obligée de garder de grandes mesures avec ses voisins, & ce fut dans cette vue, qu'elle eut de fort étroites liaisons avec les Etats Generaux, dont l'assistance lui étoit nécessaire pour ses desseins secrets. Le Cardinal de Richelieu acheva de mettre la Cour en état d'entreprendre sur ses voisins, en abaissant les sujets qu'elle soumit absolument à la volonté du Roi.

Cependant ce Ministre entretint fidelement l'alliance, que l'on avoit contractée avec les Provinces-Unies, & l'on en tira de grands secours dans l'occasion. L'Histoire de ce Prince fait connoître, combien la flotte de la République lui fut avantageuse dans ses entreprises. Louis XIV. en a aussi été puissamment aidé à son avènement à la Couronne. Jamais ses Troupes n'eussent pû assiéger Mardick, Graveline, ni Dunquerque sans le secours des vaisseaux Hollandois, qui ferment les Ports de ces Places, & qui empêcherent que l'on n'y jettât les hommes & les munitions, qui y étoient nécessaires pour les défendre. Ainsi la France a toujours reconnu qu'elle avoit besoin de l'assistance de la République, & l'on voit qu'elle a toujours entretenu fort exactement l'alliance qu'elle avoit avec elle, pour en être aidée dans ses desseins. L'union de ces deux Etats fut si gran-

grande pendant un grand nombre d'années, 1672. qu'ils n'avoient qu'un même intérêt. Et en effet ils avoient la Guerre alors contre l'Espagne : Ainsi ils étoient obligez de réunir leurs forces contre l'ennemi commun.

Cette union subsista tout le temps que la France ne se sentit pas assez forte par elle même pour exécuter ses projets. Mais quand elle se crut en état de mettre la main à l'œuvre, elle commença à prendre des airs fiers & menaçans. Elle prétendit que ses anciens Alliez devoient entrer aveuglément dans toutes ses vuës. Elle ne put souffrir, qu'ils s'opposassent à ses entreprises. Elle se plaignit même avec hauteur de ce qu'ils ne consentoient pas à ses desseins, & de ce qu'ils en traversoient l'exécution. Cependant il est certain que tous les Etats ont leurs Maximes fondamentales, selon lesquelles ils doivent se gouverner. Ils ont leur Politique & leur intérêt essentiel qu'ils doivent préférer à toute considération étrangère ; c'est de travailler à leur propre conservation. On n'est pas obligé d'entrer dans une si étroite union avec des Alliez, que l'on doive sacrifier son propre intérêt à leurs entreprises. La France elle même en fournit la preuve dans sa conduite. Elle ne voulût point signer le Traité de Paix, qui avoit été réglé en 1648. entre elle & l'Espagne, quoique ce Traité eût été minué & conclu par tous les Princes de l'Europe assemblez à Munster, pour finir cette longue Guerre qui affligeoit cette Partie du monde depuis tant d'années.

Ce fut en suivant ces Maximes d'Etat, que

1672. les Provinces-Unies s'opposèrent en 1667. à l'invasion des Pais-Bas Espagnols, & qu'ils obligèrent la France de faire la Paix, aux conditions dont les Parties tomberent d'accord dans le Traité d'Aix la Chapelle. Elle ne travailloit à cette conquête que dans la vue de commencer à executer son dessein de la Monarchie universelle. Les Pais-Bas lui fournissoient le moyen d'attaquer tous ses voisins sans rien craindre. La Lorraine étoit sous sa main. Elle fit voir que la Franche Comté étoit aisée à réduire. Elle s'en rendit maîtresse en un mois. Elle couvroit par là tout son Royaume, & pouvoit porter hardiment la Guerre en Allemagne, & subjuguier les Provinces-Unies. Elle avoit un prétexte suffisant de les attaquer par les prétensions de la Reine qui lui fournissoient l'occasion d'envahir les Pais-Bas Espagnols. Il faut donc avouer que la raison d'État obligeoit ces Provinces de s'opposer à l'entreprise de la France sur les Pais-Bas, à moins qu'elles ne voulussent être à leur tour la proie de son ambition.

Elles travaillèrent donc à faire cesser cette Guerre, & elles le firent avec tant de succès, que la France fut forcée à faire la Paix. Ainsi elle vit arrêter tout d'un coup ses vastes dessein, & elle comprit dès lors, qu'elle n'en viendrait jamais à bout qu'en ruinant cette République. C'est à quoi elle s'attacha, par la Guerre entreprise dans cette année, & ce qu'elle a tâché d'executer plusieurs fois depuis, sans y avoir pû réussir jusques à present, quelque mouvement qu'elle se soit donnée
pour

pour cela. On voit même aujourd'hui, que les Provinces-Unies jointes à la grande Bretagne, qui est mieux entrée dans ses véritables intérêts dans cette occasion que du temps de Charles II. sont le soutien de l'Europe menacée, & qu'elle l'empêchent de tomber sous le pouvoir de la France. Il est donc vrai, comme la déclaration de Guerre contre la République le pose expressément, que *la mauvaise satisfaction*, que l'on a eue en France, de la conduite des États Généraux, a été le vrai motif de la Guerre qu'on leur fit en cette année 1672. Mais la France se contenta de s'exprimer ainsi en termes généraux, sans entrer en aucune manière dans le détail. C'est qu'il n'eût pas été possible de s'en expliquer plus avant, sans faire connoître ouvertement le dessein secret de la Monarchie universelle. Cependant la chose est visible à quiconque y veut faire un peu d'attention. Au reste on peut voir par ce qui vient d'être dit que Charles III. entra dans un dessein funeste à l'Europe, en se liguant avec la France contre les Provinces-Unies. Et c'est ce que son Parlement reconnut fort bien, lors qu'elle obligea ce Prince de faire la Paix avec elles sur la fin de l'an 1673. Le Traité en fut signé le 19. de Février de l'année suivante, comme on le verra dans son temps.

Il est aisé de voir après tout cela que la République ne fit en 1667. & n'a fait du depuis que ce qu'elle devoit faire pour sa propre sûreté, & qu'en entrant en liaison avec le reste de l'Europe contre la France, elle a suivi les Maximes fondamentales de son Gouver-

1672. nement. La France en a eu un chagrin mortel, comme elle le dit fort bien dans son Manifeste. Mais on est assuré que toute personne équitable & des intéressée tombera d'accord, que les Etats ne firent que ce qu'ils devoient faire dans cette occasion, à moins que de trahir lâchement l'intérêt de leur Patrie, que l'on avoit remis entre leurs mains. Voilà le dénouement de ce point d'Histoire, & l'explication du Mystere enveloppé dans la Déclaration de la France contre les Provinces-Unies. On a crû qu'on devoit expliquer cet énigme pour la satisfaction du Public. Cependant on voit dans toute cette affaire, combien l'ambition de la France est vaste, cruelle & sanguinaire, d'avoir allumé une Guerre aussi violente pour un sujet aussi peu raisonnable, & aussi mal fondé que celui là. Jamais on n'a ouï dire, qu'un Etat politique fût obligé de sacrifier son intérêt essentiel au caprice de son Allié. C'est ici que l'on doit appliquer cette grande Maxime généralement reconnue pour incontestable, que *le Salut du peuple est la Souveraine Loi d'un Etat.*

Mais il faut revenir à l'Histoire. Huit jours après cette déclaration, le Roi Louis XIV. en publia une autre, par laquelle il accordoit six mois aux habitans des Provinces-Unies, qui étoient dans le Royaume, pour mettre ordre à leurs affaires, & pour se retirer où il leur plairoit. Il en donna une troisième pour rappeler tous les François, qui étoient dans ces Provinces. & fit assurer l'Empereur & de Roi d'Espagne, qu'il entretiendrait fidèlement les Traitez de Munster,

ster & d'Aix la Chapelle , & que la Guerre, qu'il alloit entreprendre contre la Hollande, ne les interesseroit en aucune maniere. 1672.
Grotius prit son audience de congé pour retourner en son Pais , & laissa la Cour de France fort satisfaite de sa conduite. L'on permit au Secretaire de l'Ambassade de rester à Paris sous la parole, qu'il donna de ne point écrire de nouvelles en Hollande, & de ne se point mêler d'affaires d'Etat.

Quelque assurance, que la Cour eût donnée de ne rien faire contre les Traitez, l'Empereur, & les Princes de l'Empire ne parurent pas satisfaits de ce grand Armement. On fut allarmé sur tout, quand on vit le Rhin couvert de bateaux, qui portoient des Soldats, des Munitions, & tout l'attirail nécessaire à une grande entreprise. Les Electeurs & les Princes, qui étoient près de cette rivière, crurent qu'ils devoient se précautionner contre la surprise. Dans le même tems l'Electeur de Cologne fit publier un Placart, par lequel il faisoit sçavoir, qu'il avoit fait venir des Troupes de France pour la sureté de ses Etats ; que cependant il ne vouloit point, que cela fût incommode à ses voisins, sur tout aux Provinces-Unies. Et l'on eût dit en lisant cette declaration, qu'il vouloit demeurer dans une exacte neutralité. Cependant on sçavoit bien, qu'il avoit pris de grandes liaisons avec la France, & que c'étoit même par son Pais, que la Guerre devoit commencer. Ce Placart étoit datté du quinzième d'Avril à Bonne.

Bernard van Galen Evêque de Munster en

1672. usa de même. Il voulut faire croire, qu'il ne faisoit des levées que pour sa sureté, ou pour le service de l'Empire, & qu'il ne pensoit point aux Provinces-Unies. Mais on étoit fort persuadé du contraire dans le Monde. Il fit marcher quelque Cavallerie du côté du Rhin, & voulut faire sonder les fosses de Wezel par un Ingenieur, qui fut découvert. Il amusa le monde de cette maniere pendant un mois. Mais quand son Armée fut prête; il publia aussi de sa part une Declaration de Guerre contre les Etats datée du 18. de Mai. Il se plaignoit de ce que les Etats avoient formé le dessein de le perdre avec ses sujets, qu'ils avoient voulu corrompre les Officiers de son Armée, & les Commandans de ses Places, pour les porter à mettre le feu dans ses Magasins, à livrer ses Villes, & à exciter des soulèvemens dans son Pais. On n'ajouta pas beaucoup de foi à toutes ses plaintes, parce qu'il étoit connu dans le monde. Aussi les Etats avoient garni l'Overyssel contre lui. On fortifia, du mieux qu'il fut possible, les Places qui sont sur l'Issel, & Deventer sur toutes les autres. Le Prince d'Orange se transporta même sur les lieux pour donner ordre à la défense de ce Pais, qui étoit tout ouvert. On laissa un Corps de Troupes sur l'Issel pour en défendre le passage contre les entreprises de l'ennemi.

Les choses étant dans cette disposition, on fit publier un jour de prieres dans toute l'étendue des sept Provinces, pour implorer le secours & la benediction du Ciel. Le jour solennel fut marqué au 4. de Mai, & l'on ordon-

ordonna en même tems, que l'on continueroit les prieres tous les Meccredis pendant la Guerre. On disposa ensuite des Charges Militaires, pour les Officiers, qui devoient servir sous le Capitaine General. Le Rhingrave Gouverneur de Mastricht fut fait General de la Cavallerie; Zuylesteyn, fils naturel de Frederic Henri Prince d'Orange, General de l'Infanterie; le Comte de Hoorn, General de l'Artillerie; van Velderen, & le Comte de Nassau Lieutenans de la Cavallerie; Aylva, & Koningsmarck, Lieutenans Generaux de l'Infanterie; Montbas & Steenhuyfen, Commissaires Generaux de Cavallerie; Kilpatrick & le Comte de Stirum, Majors Generaux. On fit tirer un grand retranchement entre Arnheim & Zutphen. On renforça les Garnisons de Gertrudenberg, de Heusden, & de la Brille par des Bourgeois volontaires tirez de plusieurs Villes. On voulut fortifier Utrecht. Mais ses habitans ne purent consentir à la ruine des Jardins, qu'ils avoient, non plus que de leur Mail. Monterey Gouverneur des Pais-bas Espagnols envoya de la Cavallerie & de l'Infanterie à Mastricht, qui selon toutes les apparences devoit être la premiere Ville attaquée.

Voila comment les Etats pourvûrent à la defense du Pais contre les attaques de la France. Mais on mit la flotte en Mer pour prévenir les Anglois, & elle se mit à la voile dès le 14. de Mars. Elle étoit de soixante Vaisseaux de ligne, & de quarante autres bâtimens. Elle se posta devant la Tamise, avant que les Anglois sçussent qu'elle étoit

1672. prête. Le lendemain on se rendit maître d'une Fregatte Angloise, dont le Capitaine rapporta, que la Flotte d'Angleterre fortée de soixante Vaisseaux étoit allée joindre celle de France, qui étoit venue sous la conduite du Comte d'Etrée mouiller à la rade de l'Île de Wight. Il étoit resté onze Vaisseaux Anglois dans la Tamise & les Hollandois les obligerent de remonter jusques à Chartam, par le moyen de quinze Fregattes, & de quelques brulôts, qui leur donnerent la chasse. Sur le soir Ruyter vint mouiller si près de Douvres, qu'on lui tira quelques volées de Canon du Château. Cela ne l'empêcha pas de partager sa flotte en trois Escadres; l'une resta aux Dunes, l'autre s'approcha de Dunquerque, & la troisième se mit entre les deux autres. Il attendit ainsi les deux Flottes, dont il n'avoit pu empêcher la jonction, quoi qu'il ne se fût hâté de se mettre en Mer, que pour cela.

Les Provinces-Unies ne furent pas longtemps à voir arriver le Roi de France avec ses Troupes sur leurs frontieres. Il se rendit à Charleroi le 4. de Mai, & se mit à la tête de son Armée, qui s'y étoit assemblée. Cela jetta la frayeur par tout. Bosseduc, Heufden, & toutes les Places environnées d'eaux & de rivières lâcherent leurs écluses pour s'empêcher d'être attaquées, & l'on mit ainsi tout le Brabant Hollandois sous l'eau jusques à Berg-op-Zoom. Le Roi partagea toutes ses Troupes en quatre corps. Il prit le plus considerable pour lui, donna le second au Duc d'Orleans son frere, le troisième au Prince

Prince de Condé , & le quatrième au Vicomte de Turenne. Ce Général partit le premier , & s'empara d'abord de Maseyk sur la Meuse, où il mit douze cens hommes en Garnison, sous le commandement du Comte de Chamilli. Il laissa quelques Troupes dans Tongres, St. Tron, & quelques autres Places , qui craignoient la Garnison de Maestricht. Il vint à une demie lieue de cette ville. Mais on n'avoit pas dessein de l'assiéger alors. Ainsi on passa outre pour se rendre à Nuys, où l'on avoit des Magasins. 1672

Le Roi méditoit le siege de quatre Places du Pais de Cleves tout d'un coup. Le Prince de Condé attaqua Wezel. Le Vicomte de Turenne assiegea Burik. Le Roi , & le Duc d'Orleans se posterent devant Orsoi, & Rhinberg. Le Duc fit sommer Orsoi, qui n'avoit que sept cens hommes pour défendre cette Place assez bien fortifiée. Mais ayant refusé de se rendre, on fut obligé de mettre le Canon en Batterie. L'attaque fut vigoureuse. Mais elle fut soutenue avec beaucoup de courage. Cependant parce qu'elle n'avoit point d'esperance de secours, elle capitula , & fut obligée de se rendre. On n'accorda que la vie sauve aux Soldats avec une partie de leur Bagage , parce que l'on vouloit intimider les autres Villes. Ils furent donc faits prisonniers de Guerre. Cette ville étant prise on ouvrit la tranchée devant Rhinberg. Pendant cela le Prince de Condé , & le Vicomte de Turenne forcerent Wezel & Burik de se rendre. On trouva les Fortifications de ces Places assez negligées, & les choses peu en état

1672. de défense par le peu de soin que l'on avoit eu de se préparer à cela. Il n'y avoit point de Canons sur les remparts, lors que l'ennemi arriva. Encore les affuts étoient-ils hors d'état de servir. On ne laissa pas de faire grand feu sur le Camp du Prince pendant deux jours, & l'on se servit même assez heureusement du Canon. Le Prince ayant remarqué, que l'on ne tiroit point du Fort de la Lippe, conjectura qu'il n'y avoit point de Canon. Il le fit donc attaquer la nuit du 2. au 3. jour, & on l'emporta sous la conduite du Sieur de St. Abre. Il avoit 400. hommes avec lui. Il surprit le corps de garde, & chargea le reste de la Garnison de ce Fort l'épée à la main. Il l'emporta de cette maniere, & jetta l'épouvante parmi les Bourgeois, qui virent, que les François l'ayant pris tiroient sur la ville, de deux pieces de Canon qu'ils avoient trouvées dans la Place, & dont on n'avoit sçu se servir contre eux.

Toute la Bourgeoisie jeta les armes bas, & ne parla plus que de capituler. Les femmes mêmes s'attrouperent, & ayant tiré le Commandant de la Place de dessus son cheval menacerent de le déchirer, s'il ne traitoit avec l'ennemi. Ce Commandant, voyant que parmi tout ce desordre les François avoient avancé leurs approches, & étoient sur le point de monter à l'assaut, il deputa deux Officiers, qui firent le traité avec le Prince de Condé. Tous les Officiers, à la reserve de huit demeurerent prisonniers de Guerre avec les Soldats pendant six Semaines.

nes. L'on prit possession de la Ville, & le 1672
Comte d'Estrades en fut fait Gouverneur. Le
Vicomte de Turenne se rendit Maître de
Burik à peu-près de la même manière. Reken-
dam, qui en étoit Gouverneur, ne manquoit ni
de Munitions de Guerre, ni de vivres. Mais il
n'avoit que quatre cens hommes de Garni-
son. Cependant & les Officiers, & les Sol-
dats étoient résolus à se bien défendre. Le
Gouverneur fit placer beaucoup de mèches
allumées sur le rempart, pour faire croire à
l'ennemi que sa Garnison étoit forte. Mais
le Vicomte de Turenne lui fit savoir, qu'il
étoit fort bien instruit de l'état des choses,
& qu'il pensât à se rendre de bonne heure
pour éviter les dernières extrémités. Reken-
dam, voyant que l'ennemi étoit sur le bord
du fossé, dont il avoit déjà comblé une par-
tie, battit la chamade, & fit sa compo-
sition. Le Vicomte y mit Garnison pour le
Roi de France, fit enfermer l'ancienne Gar-
nison dans l'Eglise, & descendit le Rhin pour
assiéger Rees.

Le Roi ne pressoit pas fort vivement le
Siege de Rhinberg, parce qu'il vouloit, que
la prise des autres Villes obligeât celle-ci à
se rendre. Le Colonel van Bassen en étoit
Gouverneur, & avoit le Baron d'Offeri pour
adjoinct. La Place étoit bien pourvue de Sol-
dats & de Munitions. Mais le courage man-
qua à ceux qui devoient la défendre. On les
somma par un Trompette de se rendre, ce fut
le 4. de Juin. Sa commission étoit de deman-
der, que l'on permit au Duc de Duras de ve-
nir s'abboucher avec les Commandans. Cela

1672. lui étant accordé, le Duc se rendit dans la Ville, & leur proposa de se rendre sous les conditions avantageuses, qu'il leur offroit, & même de les faire conduire à Mastricht, Armes & bagage avec leurs Troupes. Il leur laissa le loisir de penser à ses propositions, & visita une partie des dehors par la complaisance de Dofferi. Le Conseil de Guerre ayant été assemblé, tous furent d'avis, à la reserve de trois d'accepter les offres du Duc de Duras. Le Gouverneur fut de l'avis de ces trois braves hommes, qui vouloient, que l'on se défendit en gens de Guerre. Mais la pluralité l'emporta, & le Gouverneur fut contraint par ses propres Officiers de capituler. On rendit donc la Place le 7. de Juin. L'Armée de France ne put s'empêcher de blâmer la lâcheté de la Garnison, lors qu'elle defila devant elle. On mit en prison tous les Officiers, à la reserve de ceux qui avoient été d'avis de se defendre, & de ceux, qui prirent un autre chemin que celui de Mastricht, dans la crainte d'être punis. Il deferta une partie des soldats, & les Officiers arrêtez furent gardez, jusques à ce que l'on eût nommé des Commissaires pour les juger avec ceux qui avoient rendu la Ville de Wezel.

Rhinberg étant rendu, le Roi vint joindre le Vicomte de Turenne à Rées. La Ville avoit sept bons bastions, & avoit toutes les provisions necessaires avec une bonne muraille. Wimbergen y commandoit avec une Garnison assez forte pour la Place. Il y avoit un Fort de l'autre côté du Rhin capable de faire beaucoup de resistance. Il y avoit le Capitaine
van

van der Hoeve pour Commandant avec sa Compagnie , & soixante & dix autres soldats sous lui. Il se mit en état de charger l'ennemi à son arrivée. Le Vicomte l'intimida tellement par ses menaces , qu'il le disposa à rendre ce Fort sans en avertir le Gouverneur Wynbergen , de qui neantmoins il recevoit les ordres. On se douta neantmoins de la lâcheté de cet homme , dès que l'on reconnut , que l'on ne tiroit plus du Fort. On envoya un Officier & des soldats pour s'informer de l'état des choses. Mais ils n'eurent pas fait la moitié du chemin que l'on commença à tirer sur eux. En même temps le Canon du Fort tira sur la Ville. Le Gouverneur ne perdit pas courage pour cela. Il fit tirer de son côté sur le Fort , & sur les Assiegeans. Cela obligea le Vicomte de Turenne de lui envoyer un Trompette pour le sommer de se rendre sous des conditions avantageuses. Wynbergen, se voyant hors d'état de résister par la perte du Fort , & par la vigoureuse attaque de l'ennemi, résolut de se rendre. Les Bourgeois vinrent offrir les clefs, Le Vicomte leur conseilla d'attendre l'arrivée du Roi , qui se rendit au Camp le lendemain. Ce Prince les renvoya au Marquis de Louvois , qui ne voulut point leur accorder d'autre capitulation , que ce qu'il plairoit au Roi de regler ; que cependant toute la Garnison feroit faite prisonniere de Guerre, à la réserve du Gouverneur , des deux Deputez de la Garnison, & de deux Officiers, au choix du dit Gouverneur , à condition qu'ils ne pourroient servir de toute l'année. La Place fut rendue le 9. de Juin.

De

1672. De Rees l'Armée se rendit devant Emerick , dont la Garnison sortit à l'approche des Troupes , par ce qu'elle se vit hors d'esperance d'être secourue. Elle se rendit donc dans le fort de Schenck , & abandonna cette Place qui d'ailleurs étoit assez mal fortifiée , & peu pourvue de ce qui lui étoit nécessaire. La Ville presenta les clefs , & obtint qu'on la laisseroit dans tous ses droits, sans rien changer dans la forme de son Gouvernement. Pendant que le Roi étoit occupé à Emerick , le Prince de Condé se rendit vers l'Issel , où le Prince d'Orange s'étoit posté avec des Troupes pour en disputer le passage. Condé se rendit maître de Deutecom , d'où il se transporta en suite au Camp du Roi devant Emerick.

La flotte s'étoit mise en mer dès le mois de Mars , & n'ayant pu empêcher la jonction de celles de France & d'Angleterre , elle s'étoit postée entre Dunquerque & Douvres. Ruiter ayant sçu que les ennemis étoient à la rade de Soultsbay , résolut de les aller combattre , pendant qu'il avoit l'avantage du vent. Son dessein étoit de les surprendre , & de leur détacher plusieurs brulots durant la nuit. Mais le vent , qui vint à cesser , l'empêcha d'exécuter son dessein. Une fregate Françoisse , l'ayant découvert le 7. de Juin de fort grand matin en avertit le Comte d'Estrées , qui se joignit en même temps à la flotte d'Angleterre. Ainsi les deux flottes étant Unies, la Françoisse en devint une Escadre, & l'Angloise composa les deux autres. Elles avoient en tout 83. Vaisseaux de ligne, 18. frega-

fregates, & vingt deux brulots, outre plusieurs barques. Elles étoient tres-bien équipées d'hommes & de Canon. La Flotte de Ruiter étoit de 72. Vaisseaux de Guerres & d'environ quarante autres bâtimens de toutes sortes. 1672]

Le Duc d'Yorck commandoit l'Armée des deux Couronnes, & conduisoit le corps de bataille opposé à Ruiter. Le Comte d'Etrées avoit l'Avantgarde avec le Pavillon blanc, & avoit à combattre Bankert Vice-Amiral de Zelande. Le Comte de Sandwich, avec pavillon bleu, avoit en tête van Ghent Vice-Amiral de Hollande. Le combat commença à cinq heures du matin, & d'abord Bankert vint fondre sur les François, qu'il attaqua avec furie. Il avoit le vent & la marée favorables. Le Comte d'Etrées fut obligé de prendre route vers le Sud, pour tâcher de gagner le vent. Mais les vaisseaux ne suivirent pas assez promptement pour exécuter son dessein. Cependant ces deux Escadres se canonnerent rudement pendant toute cette manœuvre. Cela donna lieu aux vaisseaux du Comte d'Etrée de se rejoindre, & il eut pû regagner le vent, s'il y en eut eu. Mais il faisoit alors un si grand calme, que l'on fut obligé de faire ramer des chaloupes pour gouverner les Vaisseaux; ce qui fut cause, que les Vaisseaux des deux flottes se trouverent fort mêlés les uns dans les autres. Pendant cela le Canon joua si violemment, qu'il y eut un terrible carnage de part & d'autre; & Ruiter déclara, qu'il n'avoit jamais vû de bataille plus sanglante. Mais
ayant

1672. ayant apperçu parmi tout ce feu , que Bankert avoit quelque defavantage , il détacha quelques uns de ses Vaisseaux pour l'aller renforcer. Ce secours obligea l'Escadre Françoisse d'augmenter son feu. Bankert chargea rudement le vaisseau du sieur de la Rabiniere , qui eut la cuisse emportée dans cette occasion. Evertzen tomba sur le sieur du Quéne. Mais les Hollandois s'étant tenus à la portée du Canon pour ne pas perdre l'avantage du vent , les François furent obligez d'attendre que l'ennemi revint sur eux.

Le Comte de Sandwich Amiral du Pavillon bleu couroit au Nord , & le Pavillon rouge le secondoit. Mais dans le même temps van Ghent vint tomber sur lui. Brakel attaqua Sandwich avec tant d'impetuosité , quoi que son Vaisseau fut beaucoup inferieur à celui de cet Amiral , il le perça en une infinité d'endroits. Il fit divers efforts pour gagner le vent. Mais il n'en put venir à bout , & il faut enfin avec son fils , qui l'accompagnoit , & tout son monde par un troisième brulot , que Brakel lui détacha. Cependant son escadre ne perdit point courage. Elle fit même plier deux divisions Hollandoises de l'arriere garde. Van Ghent fut tué dans cette occasion , & le vaisseau du vaillant Brakel fut mis hors de combat. Mais cet avantage ne dura pas long temps aux Anglois , par ce que le Corps de bataille secourut l'arriere garde fort à propos.

Ruiter attaqua de son côté le Duc d'Yorck avec sa valeur ordinaire , & le combat dura entr'eux deux bonnes heures. Le Vaisseau
de

de ce Prince y fut tellement mal-traité, qu'il fut obligé d'en monter un autre, ce qui fit recommencer le combat avec beaucoup de vigueur. Mais Bankert ayant rejoint Ruiter avec son Avantgarde, on chargea le Corps de Bataille des Anglois avec tant de furie, que l'on crut pendant quelque temps que ce Vice-Amiral y avoit été tué. Pendant que l'on combattoit de la sorte avec beaucoup d'opiniâtreté, la nuit survint, ce qui obligea Ruiter de donner ordre à l'Escadre de Zelande de se retirer, & de le joindre. Le Comte d'Etrées fit route pendant la nuit avec vingt quatre Navires Anglois, qui étoient détachés du Duc d'Jorck, & l'on fut long-temps parmi les flottes des deux Couronnes, sans savoir des nouvelles les uns des autres. Mais elles se rejoignirent le lendemain. Ruiter travailla à se radouber pendant la nuit, & se trouva fort de cent Vaisseaux, par le moyen du renfort qui lui étoit survenu pendant le combat du jour précédent. Les ennemis n'en avoient que cinquante en état de servir. Il les poursuivit donc pour recommencer le combat, & il y avoit apparence, que l'affaire alloit s'engager de nouveau. Mais le vent étant contraire à Ruiter il se retira à la rade de Schoenevelt, pendant quoi les flottes ennemies se rendirent dans la Tamise. Le sieur de la Rabiniere mourut de sa blessure en arrivant.

Voilà comment se termina ce furieux combat, sans qu'aucun des Partis pût s'en attribuer la Victoire. Il s'y fit des actions incroyables de valeur de part & d'autre. On y per-

1672. perdit beaucoup de monde. Mais dans la vérité les Anglois y souffrirent le plus. Ils y perdirent quatre Vaisseaux, & les François seulement un. Les Hollandois n'en perdirent que trois. Ruiter s'acquitta de sa commission d'une manière si parfaite, qu'il fut Amiral, Capitaine, Pilote, soldat, & Matelot tout ensemble. Ce grand homme se surmonta lui même dans cette occasion. On fit faire des actions de grâces pour la Victoire remportée sur les flottes des deux Rois, à la Haye & à Amsterdam, & cela consola le Peuple des malheurs qui arrivoient tous les jours sur terre. Cependant on en fit aussi des réjouissances en Angleterre, où l'on pretendoit avoir gagné la bataille. Ruiter, parlant de cette bataille avec sa modération ordinaire, ne se vantoit pas de l'avoir gagnée. Il marquoit seulement, que les avantages de cette journée donnoient lieu d'espérer une victoire parfaite à la première occasion.

Pendant que les choses se passoient de la sorte sur la Mer, le Roi de France s'étoit emparé des Places qui n'étoient pas couvertes par les rivières. Cela lui fit naître le dessein d'attaquer le cœur des Provinces. Il détacha donc six mille chevaux de son Armée, qui étoit campée à Emerick, & les envoya reconnoître les avenues de Nimegue. Cependant le Prince de Condé tira droit à l'Issel pour en forcer le passage, s'il étoit possible. Le Prince d'Orange étoit campé sur cette rivière avec vingt cinq mille hommes. Le Vicomte de Turenne fit voir, que ce dessein consumeroit beaucoup de temps & de monde,

de , & qu'il valloit mieux s'approcher du Be-
tauw pour y passer le Rhin. Cet avis plut au 1672
Roi , & au Prince de Condé. Cependant on
fit semblant d'envoyer des Troupes vers l'Is-
sel pour amuser l'ennemi , qui s'y étoit re-
tranché. Le Prince de Condé s'informa
exactement des lieux , où l'on pouvoit passer
le Rhin , qui étoit fort bas , par ce qu'il ne
pleuvoit point depuis long-temps. Il étoit
même presque guéable en plusieurs endroits.
Deux Traîtres du Pais offrirent au Prince de
lui faire voir un endroit , où il n'y auroit pas
cent pas à nager. Le Prince d'Orange , qui se
douta du dessein des François , envoya Mont-
bas , Commissaire General de la Cavallerie,
avec des Troupes vers le lieu qu'on appelle
Tolhuys , & qui étoit fortifié. C'étoit juste-
ment le lieu , que les Traîtres avoient indi-
qué. Le Prince de Condé détacha le Comte
de Guiche avec ces deux hommes pour sonder
le passage. La chose fut trouvée telle qu'ils
l'avoient dire. Le Prince en ayant été averti
représenta si bien l'avantage que l'on tire-
roit de cette expedition , que le Roi trouva
bon qu'il l'entreprît dès la même nuit. Ce-
pendant il rappella le Vicomte de Turenne
des environs de Nimegue.

Le Prince d'Orange fut averti , que l'on
avoit vû sonder la riviere , & qu'il avoit paru
de la Cavallerie en ces quartiers. Il ordonna
donc à Montbas de se rendre à Nimegue avec
ses Troupes , s'il n'étoit pas en état de s'op-
poser au passage de l'ennemi pour l'empê-
cher , & lui donna en même temps le com-
mandement de cette Place. Mais il changea
bien,

1672. bien-tôt de pensée, il mit van Velderen à Nimegue, & envoya ordre à Montbas de defendre le passage du Tolhuys, l'assurant, qu'il le renforceroit de cinq Regimens. Montbas surpris de tous ces changemens écrivit aux Deputez des Etats, qui étoient avec ce Prince, qu'il n'étoit pas possible aux ennemis de forcer ce passage defendu par un Fort, dont la Tour étoit à l'épreuve du Canon, & qu'il étoit plus à propos de se jeter dans Nimegue pour la defendre contre l'ennemi, qui ne manqueroit pas de l'assiéger. On envoya Wurts pour commander au Tolhuys en sa Place. Mais il arriva trop tard, & ses Troupes fatiguées de leur marche n'eurent pas le loisir de se fortifier dans ce Poste. Il ne pût donc s'opposer au passage des François, qui traverserent le Rhin à la nage, où plusieurs furent noiez. Cependant une bonne partie de l'Armée étant arrivée de l'autre côté, les Troupes Hollandoises s'épouvanterent, & perdirent courage. Montbas, qui s'étoit rendu au Camp du Prince d'Orange pour faire connoître, que l'on ne pouvoit garder ce passage contre l'ennemi, y fut arrêté prisonnier, & accusé de trahison & d'infidélité. Ce fut alors, que l'on y envoya Wurts à sa place. Mais cet Officier ne trouva ni Canon, ni retranchement sur la rivière.

Le Prince de Condé averti de l'état des affaires attendit l'arrivée du Roi pour tenter le passage. D'abord qu'il fut venu, ceux qui avoient sondé le gué, se jetterent dans la Riviere. Le Regiment des Cuirassiers les suivit commandé par le Comte de Revel.

Une

Une infinité de volontaires les suivit de même 1672.
en si grande quantité , que l'on fut obligé de
s'élargir. Cela fut cause , que plusieurs Of-
ficiers & soldats se noïèrent , parce que l'on
trouva des trous , que l'on n'avoit pas re-
connus auparavant. Wurts ne put empêcher
ce passage avec ses Troupes effrayées. Dès
que la tête des Cuirassiers fût passée , on alla
à l'ennemi l'épée à la main. Cela l'effraya
de telle manière , que les soldats lâcherent le
pied à la première décharge. Le Prince de
Condé , voyant que son entreprise réussissoit
si heureusement , passa la riviere dans un bat-
teau avec le Duc d'Anquien son fils & le Duc
de Longueville son neveu. Dès qu'il fut pas-
sé , il mit les Troupes en bataille pour atta-
quer les retranchemens de l'ennemi. Les
Troupes continuerent à passer de la même
maniere , que l'on avoit déjà fait. Les His-
toriens François ont parlé de ce passage avec
beaucoup d'eloge , & ont prétendu même ,
qu'il surpassoit celui du Granique par Alexan-
dre le Grand , & celui du Rhin par Cesar.
On ne peut pas disconvenir , que l'action ne
soit belle en elle même. Cependant on re-
connoit que le Rhin étoit fort bas cette an-
née , à cause de la grande secheresse. Cela di-
minuë beaucoup la difficulté du passage , &
en affoiblit la gloire.

L'Infanterie , qui étoit dans d'assez mau-
vais retranchemens , ne songea qu'à deman-
der quartier , au lieu de se défendre , quand
elle se vit abandonnée par la Cavallerie. Le
Prince de Condé , le lui fit promettre. Ce-
pendant les François avançoient toujours , &
l'on

1672. l'on ne tiroit ni d'un côté, ni de l'autre. Le Duc de Longueville, que les fumées de la débauche troubloient, & qui ne savoit pas que l'on avoit promis quartier à ces gens-là, pourvû qu'ils missent les armes bas, se jetta sur eux, & lâcha son coup de pistolet. Cela irrita l'ennemi, qui fit sa décharge. Ce Duc y fut tué avec plusieurs personnes de qualité, & un grand nombre d'autres y furent blessez. Le Prince de Condé, qui accourut au bruit, y fut blessé lui même au bras, & ne pût agir le reste de la Campagne. La mort du Duc de Longueville, qui étoit le dernier de la Maison, quoi qu'arrivée par sa faute, mit le Prince en si grande colere, que sans se souvenir de sa parole, il fit passer ces Troupes au fil de l'épée. Il n'en échappa que ceux qui prirent la fuite de bonne heure.

Le Roi, qui voyoit le succès avantageux de ce passage, pressoit ses Troupes de suivre les autres. Il s'en mit un si grand nombre dans la riviere, que cela rendit le gué plus facile. Cela donna le moyen de dresser un pont, sur lequel on fit passer le reste de l'Armée avec le Canon, les munitions, & le bagage. Welderen envoyoit le Regiment d'Aylva. Mais il fut défait par les François, qui assiegerent le Fort du Tolhuys. Il y avoit dix sept soldats dans la Tour commandez par un Sergent. Ils s'épouvantèrent à la vue de l'ennemi, & abandonnerent ce poste. Cela donna le moyen aux ennemis d'entrer dans le Betaw. Ils obligerent Wurts de se retirer avec ce qui lui restoit de Troupes, dans l'Armée du Prince d'Orange, lequel craignant
de

de son côté d'être enveloppé par les François abandonna l'Issel, & se rendit à Utrecht. 1672.
La populace, qui accusoit Montbas de tous ces malheurs voulut le déchirer. Le Prince le tira de là par une porte qui étoit derrière la Maison, où on l'avoit enfermé en attendant qu'on pût lui faire son procès dans toutes les formes. Il le fit conduire dans le Fort de Newerbrug.

La blessure du Prince de Condé obligea le Roi de repasser dans son Armée pour envoyer le Vicomte de Turenne commander celle de ce Prince en attendant sa guérison. Cependant ce passage du Rhin jeta l'épouvante par tout. Chacun commença à penser à sa conservation, & l'on abbatit les arbres, & les maisons de plaisance qui pouvoient incommoder les villes en cas de siege. La Haye vit naître une sédition populaire par l'arrivée de quelques gens venus du Velaw pour se vanger de Montbas, qu'ils regardoient comme l'Autheur de tous leurs maux, pour avoir lâchement abandonné le Tolhuys. On en vouloit faire autant à Grotius nouvellement arrivé de son Ambassade de France. Cependant le Roi tint un Conseil secret avec le Prince de Condé & de Vicomte de Turenne, sçavoir pour comment on devoit se gouverner dans la suite des affaires. Ces deux habiles Generaux furent d'un même avis, & conseillerent au Roi de garder peu de Places, & de tenir toujours une forte Armée en Campagne, par ce qu'autrement on ne seroit pas en état de s'opposer au secours, qui ne manqueroit pas de venir du côté de l'Allema-

1672. gne. Mais le Prince n'eut pas plutôt quitté le Roi pour se faire porter à Emerik, que le Marquis de Louvois disposa son Maître à changer de sentiment. Ses raisons étoient que l'Allemagne n'étoit pas encore en état de secourir les Provinces-Unies, & que d'ailleurs l'ennemi pressé seroit obligé de recevoir la loi du vainqueur, que par conséquent il ne doutoit point que toutes les conquêtes ne demeurassent à la France. On laissa donc les choses dans l'état où elles étoient, & l'on continua d'agir comme on avoit commencé.

Le Vicomte de Turenne se mit à la tête de l'Armée dont on lui donnoit le commandement, & marcha du côté d'Arnheim. Il se saisit en passant de Heusser, & d'Isseloort deux petites Places du Betaw. Cela ouvrit ce petit Pais aux François. Il se rendit maître le même jour du Pont de bateaux d'Arnheim, que les habitans n'eurent pas le loisir de rompre pour ôter ce passage à l'ennemi. Il se mit en état ensuite de battre cette ville pour l'obliger à se rendre. Le Comte du Plessis-Pralin fut tué dans cette occasion en commandant les travaux. Le Pont fut bien-tôt rétabli, & les Troupes passèrent la riviere pendant la nuit. Les habitans d'Arnheim, voyant que l'on étoit en état de les attaquer de toutes parts, envoyèrent des Deputez au Camp pour capituler. Le Traité se fit avec tant de précipitation, que les François furent introduits dans la ville, avant qu'il fût signé. Cependant les bourgeois n'ayant rien demandé pour la Garnison, les Soldats furent faits prisonniers de Guerre.

Le

Le Vicomte de Turenne avoit réglé les choses de cette manière avec les habitans. Le Roi ratifia tout ce qui avoit été promis. 1672.

Arnheim reçut ainsi Garnison Française, après quoi le Vicomte marcha droit à Knodsembourg. Les Troupes se logerent la nuit suivante sur la contre escarpe. La Garnison fit neantmoins un grand feu toute la nuit, & tua beaucoup de Soldats ennemis. Cela les obligea de se retrancher, & de mettre du Canon en batterie. Le Commandant de cette Place, voyant ses Soldats fatiguez de la nuit passée, envoya demander des Troupes fraîches pour relever ses gens. Wolderen n'osa dégarnir sa Place, qui étoit menacée. Cependant il posta son Canon si avantageusement, qu'il incommoda beaucoup ceux qui assiegeoient le Fort. Tout cela ne servit qu'à redoubler l'ardeur de l'attaque. Ainsi la Garnison s'impatiantant de n'être pas relevée se mutina contre les Officiers. On fût donc obligé de capituler. Les articles en furent accordez par le Sieur de Foucaut Lieutenant General. Cè fut la premiere composition honorable, qui fut accordée aux Troupes des États. La Garnison se retira à Groningue, par ce que le Vicomte de Turenne ne voulut pas qu'ils allassent renforcer les Troupes de Nimegue. Il avoit résolu d'en faire le siège.

Dans le temps que la France poussoit ses conquêtes dans les Provinces-Unies, l'Evêque de Munster, qui avoit reçu de l'argent des Troupes & des Officiers de cette Couronne, entra dans le Pais d'Overissel, dès

1672. qu'il sçut que l'on avoit attaqué les villes du Pais de Cleves, qui étoient entre les mains des Etats Generaux. Il s'empara d'abord de Lingen, qui appartenoit au Prince d'Orange. Ensuite il se rendit maître des Places des Pais de Twente, & de Drente. Il ne laissa point de Garnisons dans ces villes, de peur d'affoiblir son Armée. Il se contenta d'y mettre des Sauvegards pour empêcher ses propres Troupes de les piller. Il joignit ensuite les Troupes de l'Archevêque de Cologne, & alla attaquer Grolle ville forte, & munie de tout ce qu'il lui falloit. La Place n'ayant pas voulu se rendre à la sommation il en fit le siège dans les formes. On ne s'épouvanta point de ses approches, ni de son Canon. Mais les Bombes éffrayèrent tellement tout le monde que la ville se rendit le 8. de Juin. On accorda une composition avantageuse à la Garnison, par ce que l'Evêque vouloit expedier cette affaire de peur de quelque réavis, qui lui auroit causé beaucoup d'embarras. Il se rendit ensuite à Borkloo, sur laquelle il avoit quelque prétension, comme on l'a remarqué ci-devant. Mais on ne s'y defendit point, & la Place lui fut rendue, d'abord que l'Evêque se presenta. Lochem & Brevoort en firent de même, par ce qu'elles n'avoient point de Garnison. Il sembloit que les Peuples de ces quartiers eussent quelque impatience de changer de maîtres. Peut-être étoit-ce l'effet de la terreur, & de l'apprehension où l'on étoit d'être exposé aux violences des Soldats.

L'Armée de l'Evêque vint attaquer ensuite Deventer, qui avoit cinq cens hommes de Garnison avec autant de bourgeois & de Payfans, & toutes les provisions nécessaires pour une bonne défense. Le Gouverneur avoit fait travailler à tout ce qui pouvoit servir à fortifier cette Place. Cependant tout cela ne servit de rien par la faute de quelques personnes, que l'on soupçonna avec raison d'être d'intelligence avec l'ennemi, & l'on y fut confirmé par quelques paroles lâchées indiscretement par l'Evêque même que *ces malheureux lui tiendroient parole à la fin.* Il écrivit une lettre aux Magistrats, & la leur envoya par un Trompette. Il leur fit sçavoir que les Troupes de l'Electeur de Cologne & les siennes, qui étoient devant leur ville, avoient été renforcées par les François, & que l'on étoit en état de leur donner un assaut: qu'il avoit appris, qu'ils avoient dessein de se réunir au Corps de l'Empire, que si cela étoit, il s'offroit de les y servir, & qu'ainsi l'Electeur & lui étoient disposez à leur accorder de bonnes conditions, s'ils vouloient se rendre. Dès le lendemain on jeta des bombes dans la ville, ce qui intimida les habitans & la Garnison. Le Gouverneur lui même épouvanté, déclara qu'il n'avoit pas assez de monde pour défendre la ville. Mais les habitans lui ayant reproché son peu de courage, il fit une sortie assez mal entendue, qui eût neantmoins quelque succès, & qui auroit été funeste aux Troupes de l'Evêque, si elle eût été faite du côté de la batterie. Cependant elle fut inutile par l'événement.

1672. Ceux qui avoient formé le dessein de rendre la ville, se servirent de l'occasion de cette sortie pour faire tenir à l'Evêque les articles, sous lesquels ils vouloient capituler. On demandoit un temps suffisant pour avertir les villes de Campen & de Zwoll, qui étoient liguées avec Deventer. L'Evêque envoya un Trompette le même jour, qui étoit le 21. de Juin. Mais on lui refusa les Portes, parce que le soleil étoit couché. Dès le lendemain on recommença à jeter des Bombes, qui mirent le feu en deux endroits. Cela pressa le Conseil de traiter avec l'ennemi. Les conditions furent que la Religion Reformée seroit conservée dans la ville avec deux Eglises, que les Ecoles publiques subsisteroient, que la ville seroit Unie à l'Empire sous l'Electeur & l'Evêque, qu'elle resteroit en possession de tous ses droits: que les Magistrats conserveroient leurs emplois jusqu'à ce temps que l'on avoit accoutumé de faire les élections, & qu'on ne mettroit qu'une mediocre Garnison Allemande dans la Place. La Populace ni la Garnison ne vouloient pas accepter la composition. Mais on les y disposa enfin par de belles paroles, & par ce moyen, Deventer fut mis entre les mains de l'ennemi. La Garnison demeura prisonniere de guerre, après avoir été defarmée & dépouillée. On l'enferma dans les Eglises. La ville fut pillée, & obligée d'ailleurs de payer vingt cinq mille Risdallers d'amende.

Lors que le Prince d'Orange vit que les François s'étoient emparez du Betauw, &

& d'une partie de Gueldre & d'Overissel, il retira promptement son Canon, & ses Troupes des bords de l'Issel, & se rendit dans la Province d'Utrecht avec son Armée pour tâcher de la sauver des mains de l'ennemi. Il n'avoit que treize mille hommes. Mais quelques Regimens Espagnols, que le Comte de Monterey lui envoya le joignirent dans sa marche. Il se rendit donc le soir du 15. de Juin aux portes d'Utrecht. La ville étoit dans une grande consternation. Les principaux habitans ne pensoient qu'à se sauver avec leurs meilleurs effets, scachans, que l'ennemi avoit pris le Betaw. Il n'étoit plus possible de mettre la Place en état de défense. Le temps pressoit trop pour cela. La populace força les personnes les plus considerables de demeurer. Le desordre fut si grand que le Prince ne put entrer dans la ville pour cette fois. On lui en refusa les portes, & l'on ne voulut même point vendre de vivres à ses Troupes. On permit cependant au Prince d'y entrer seul le lendemain. Il offrit encore de defendre la ville si l'on vouloit raser les Fauxbourgs. Mais on ne voulut pas écouter ses propositions, & il fut obligé de se retirer sans rien obtenir. Il décampa donc le 17. de Juin & se transporta en Hollande. Il ne laissa point de Garnison à Utrecht, par ce qu'elle y eût été inutile. En suite il partagea ses Troupes en quatre. Il en donna une partie au Prince Maurice : Un autre au Comte de Horn : La troisième fut mise sous le commandement de Wurts, & il se posta près de Bodegrave avec la quatrième.

1672. Utrecht se voyant hors d'Etat de défense, sans Troupes, & sans aucun moyen de résister, n'ayant pû même obtenir les Troupes que la Province payoit, envoya des Deputez au Roi de France pour traiter de sa reddition. On refusa de les écouter qu'ils n'eussent un plein pouvoir pour conclure ce Traité avec lui. Cependant le Vicomte de Turenne, après s'être rendu Maître de Knodsenbourg fit pointer le Canon contre Nimegue. Il avoit un détachement à Tiel, qui ouvrit les portes le 17. de Juin. Ces mêmes Troupes s'emparèrent encore de l'Île de Voorn, & du Fort de St. André. Les garnisons de ces lieux n'attendirent pas l'ennemi. Dans le temps que ce détachement s'emparoit de tous ces lieux, le Vicomte attaqua le Fort de Schenck. Les fortifications en étoient si négligées, & celui qui y commandoit avoit si peu d'expérience & de capacité, qu'il n'eût pas le courage de se défendre. Il avoit renvoyé les Fregates, qui étoient sur la rivière pour la défense de la Place. Le Vicomte le fit attaquer par un endroit, dont ce Commandant venoit de faire raser les Fortifications, que l'on y avoit faites depuis peu. La Garnison voyant que l'ennemi faisoit ses approches avec une extrême promptitude, capitula au bout de huit heures de siège, & se rendit sous des conditions assez honorables. Elle fut conduite à Coevorden, & la Place fut livrée le 18. de Juin. Les François furent surpris, à cause de la bonté de ce Fort, de la promptitude avec laquelle on l'avoit rendu.

Does:

Doesburg ne tint pas long-temps. Il y 1672.
avoit près de quatre mille hommes de Garni-
son avec trois cens chevaux, & la Place avoit
de bons bastions. Cette garnison fit d'abord
une tres belle resistance, & plusieurs Fran-
çois perirent, pour avoir ouvert la tranchée
trop près des murailles. Martinet Officier
de reputation dans l'Armée de France y fut
tué du Canon de la batterie. Cependant lors
que tout fut prêt pour l'assaut general, les
Bourgeois se mutinerent & capitulerent.
La Garnison demeura prisonniere de Guerre
aux mêmes conditions qu'à Arnheim. Does-
burg étant rendu, l'Ennemi continua ses con-
quêtes avec une rapidité surprenante. Les
villes se rendoient comme à l'envi, & n'at-
tendoient pas même qu'on les attaquât. La
frayeur s'étoit tellement emparée des esprits,
que ces Peuples avoient oublié leur ancienne
valeur. L'Ennemi étoit étonné lui même de
son bonheur, & ne pouvoit comprendre,
comment des Places fortes se rendoient si fa-
cilement. Cela fait voir, que les événemens
qui arrivent dans le monde, dépendent d'une
cause supérieure, qui les gouverne comme
il lui plaît. Les Peuples étoient épouvan-
tez : Ils manquoient de resolution, & cela
même abbattoit la force de leur Conseil.
Ainsi tout se ruinoit, & l'ennemi n'avoit
qu'à marcher pour faire des conquêtes.

Nimegue fit plus de resistance, que toutes
les autres Places n'en avoient fait. Le Vi-
comte avoit ordonné, que l'on continuât de
la battre au travers de la riviere pendant l'ex-
pedition du Fort de Schenck. Mais cela ne

1672. produisoit rien. Les bourgeois animez par un Gouverneur habile se defendoient tres bien, & secondoient le courage de la Garnison. Il fallut donc se resoudre à assieger la Place dans les formes. Dans cette vuë il fit passer la riviere à une partie de ses Troupes, & fit ouvrir la tranchée de l'autre côté. Les bombes, que l'on jettoit dans la Place, ne produisoient pas un grand effet, par les précautions que l'on avoit prises dans la ville pour s'en garantir. Ainsi le siege ne s'en faisoit pas avec autant de facilité que celui des autres villes, que l'on avoit prises jusques-là. Pendant qu'il demeura occupé à ce siege, le Roi continua ses conquêtes à l'ordinaire, tout se soumettoit de tous côtés, & l'on n'entendoit parler que de Places qui se rendoient. Le Marquis de Rochefort, qui avoit été détaché de l'Armée de Turenne avec quelques Troupes, après la reddition d'Arnheim, s'empara sans coup ferir du Wagheninghen & de Rhéenen, qui est de la Province d'Utrecht. Il se rendit maître ensuite de Wick & d'Amersfort dans la même Province. Elles ne firent point de resistance.

L'Evêque de Munster étant devant Deventer fit un détachement sous le Colonel Nagel, & l'envoya assieger Hattem, petite Ville de Gueldre proche de Zwoll. Elle avoit trois cens hommes de Garnison, qui se defendirent assez bien pendant quatre jours. Ils tuerent sept ou huit cens hommes aux assiégeans, & firent beaucoup de prisonniers sur eux. Cependant leur petit nombre fut cause, qu'ils s'épuisèrent au travail. Ils furent

rent donc obligez de se rendre à discretion, 1672.
n'en pouvant plus. Ces Soldats meritoient
un meilleur sort par leur courage. L'Elec-
teur de Cologne & l'Evêque de Munster
vinrent saluer le Roi dans son Camp, après
qu'ils eurent reduit Deventer. Après cette
visite ils marcherent droit à Zwoll, qui avoit
cinq Baraillons pour Garnison avec six Com-
pagnies de Cavallerie. Mais la Place man-
quoit de munitions. Ainsi la ville suivit
l'exemple de Deventer, & fit sa capitulation
avec les Prelats. La Garnison voyant la re-
solution des Magistrats & du Peuple de
Zwoll, sortit de la ville pour ne se pas voir
prisonniere de Guerre comme les autres. Elle
se retira donc à la sourdine la nuit du 23. de
Juin, & se rendit au Camp du Prince d'O-
range. Les Officiers, n'ayant pû rendre de
bonnes raisons de leur retraite, furent presque
tous destituez de leurs emplois. Il ne resta
que quatre Compagnies dans la ville, à qui
l'on permit de se retirer où elles voudroient.
Le même jour les habitans de Zwoll écrivirent
au nom des Etats d'Overissel à la ville de
Campon & à toutes les autres villes de leur
Province, pour les inviter à entrer dans le
Traité, que l'on negotioit avec l'Electeur de
Cologne & l'Evêque de Munster, de la mê-
me maniere que Deventer avoit fait. Elles
se joignirent donc à Deventer & à Zwoll, à
la reserve de celles qui ne furent pas en li-
berté de se rendre comme les autres. Ainsi
ces Prelats furent obligez de les reduire par
la force.

Ommerichans, lieu tres-bien fortifié, tenoit

1672. encore contr'eux , par le moyen d'une Garnison de trois Compagnies , qui firent assez bien leur devoir dans le commencement. Mais quand les soldats se virent attaquez un peu vivement , ils se mutinerent , & desertèrent tous , après avoir pillé le logis de leur Commandant. Les Officiers se voyant abandonnez de leurs soldats essayèrent de se sauver. Mais on en reconnut quelques uns , & sur tout le Commandant , qui fut fait prisonnier. Par ce moyen , les deux Prelats se virent les maîtres de toute la Province. La rapidité de leur conquête répandit la frayeur par tout , & s'ils fussent entrez dans la Frise dans le même temps , ils n'eussent pas manqué de s'en rendre les maîtres. Mais ils s'occupèrent à partager entr'eux , ce qu'ils avoient conquis. Deventer tomba à l'Electeur de Cologne. Grolles & Brévoort échurent à l'Evêque de Munster. Zwoll , & tout ce qui en dépend , resta en commun. Le Roi de France retint Campen & Elburg , sous promesse de les rendre après la Campagne. Cependant le Marquis de Rochefort , qui s'étoit saisi d'Amersfort , envoya six vingt chevaux sous un Capitaine , pour tâcher de s'emparer de quelque poste , d'où l'on put tirer des vivres. Il se presenna devant Naerden , qui n'est qu'à cinq lieues d'Utrecht sur le Zuyderzée. Il n'y avoit que quatre cens hommes de Garnison. Ce Capitaine étant arrivé la nuit , fit sommer la ville de se rendre. Les habitans croyans que toute l'Armée étoit à leurs portes , laisserent entrer cette Cavalerie sans faire aucune composition. Les soldats

dats ayant été éveillez au bruit , se leverent , & voyant l'ennemi dans les murailles se sauverent comme ils purent. Ceux qui ne prirent pas la fuite resterent prisonniers de guerre , avec plusieurs de ceux qui se faisoient du côté de Muyden , & d'Amsterdam. 1672.

On avoit caché , autant que l'on avoit pu , au peuple de Hollande les conquêtes des François , qui se faisoient avec tant de rapidité tous les jours. On esperoit que le temps pourroit amener quelque favorable révolution. Mais quand on vit un grand nombre de familles sortir des Provinces envahies , & se refugier en Hollande , il n'y eut plus moyen de dissimuler le malheur de la Republique. Cela porta les Peuples aux murmures contre le Gouvernement , & à la sedition. On commença à dire tout haut , que ce malheur venoit de l'injustice que l'on avoit faite au Prince d'Orange , & que l'on devoit le rétablir dans les charges de ses Peres , puis que le Ciel l'avoit fait maître par une espèce de miracle ; qu'ainsi le salut de la Republique vouloit , qu'on lui fit justice. Le Peuple s'échauffa à la Haye , quand on vit , que les personnes riches pensoient à se mettre en sureté avec leurs familles , pour se garentir des courses des François , que l'on craignoit. La frayeur fût si generale à cet égard , que l'on songea à transporter le Conseil dans un lieu plus assuré. Les personnes les plus considerables de l'Etat se trouverent chez le Pensionnaire de Witt , pour consulter avec lui sur les moyens de prendre quelque favorable résolution pour l'Etat. Il répondit après plu-

1672. sieurs raisonnemens faits de part & d'autre sur les affaires presentes, qu'il ne voyoit point d'autre ressource aux malheurs publics que de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit. Le Conseiller van der Graef sortit de la Haye avec sa famille, & se retira à Delft. Ses deux fils resterent, dans le dessein de faire quelque ligue contre le Gouvernement. Ils regardoient le Pensionnaire comme la cause de tous les maux de la République. Ils se mirent donc en tête de se faire perir, pour causer quelque révolution favorable aux affaires. Ils concerterent avec deux autres complices de le poignarder, à la premiere occasion qu'ils en trouveroient. Dans ce dessein ils l'attendirent à la sortie de l'Assemblée des Etats entre onze heures & minuit, & s'étant jettés sur lui le blessèrent de plusieurs coups, & le laisserent pour mort sur la place. Cet assassinat fut executé le 21. de Juin.

On ne put arrêter de ces quatre hommes, que le jeune vander Graef, qui fut condamné à perdre la tête. On dit dans le monde, qu'il n'avoit été condamné à ce supplice, que parce que les playes du Pensionnaire n'étoient pas mortelles. Quatre autres personnes attentèrent aussi à la vie de Corneille de Witt grand Bailli de Putten, frere du Pensionnaire. Il étoit revenu malade de dessus la flotte, où il étoit en qualité de Commissaire Deputé des Etats. On avoit dit dans le monde, qu'il ne s'étoit pas entendu avec Ruiter, qui s'en étoit plaint. La chose cependant étoit fautive, & Ruiter s'en disculpa dans ses lettres.

Cepen-

Cependant les assassins vinrent à sa maison à Dort, comme s'ils eussent eu quelque affaire à lui proposer. Mais l'accident arrivé à son frere faisant tout craindre pour sa personne, ses domestiques ne voulurent pas ouvrir la porte. Ils firent même venir la grande garde, qui obligea les conjurez de se retirer. 1672

Le Marquis de Rochefort se voyant Maître de Naerden resta là deux jours, occupé à recevoir les assurances de soumission de ceux du voisinage. Cela lui fit pendre l'occasion de se saisir de Muyden, où sont les écluses d'Amsterdam, ce qui eût obligé cette puissante ville de penser à se rendre. Il eût pu se saisir de Muyden avec beaucoup de facilité. Il se rendit donc près d'Utrecht le 23. de Juin, & fit avertir les Etats de la Province de son arrivée. Il convint avec eux, qu'en attendant le retour des Députez, qu'ils avoient envoyez au Roi, il feroit passer ses Troupes le long des remparts, & que pour sa personne il pourroit entrer dans la ville avec cent soldats. Quand les Deputez furent de retour le lendemain, on travailla aux articles de la capitulation, que la ville vouloit faire pour se soumettre. Cependant il reçut les clefs de la ville au nom du Roi, & prit possession de la maison de ville. Par ce moyen, le Roi qui n'étoit qu'à quatre ou cinq lieues de là, pouvoit venir facilement à Utrecht. Mais il ne le voulut faire, qu'après que le Duc d'Orléans se seroit rendu maître de Zuyphen.

Cette ville avoit été attaquée le 21. Juin, & la Garnison, qui étoit forte & bien pourvue

1672. vue de tout ce qui lui étoit nécessaire, se mit en état de se bien défendre. Quinze mille hommes s'avancèrent dès le lendemain pour y donner l'assaut. Dans ce dessein tout étant prêt pour cela, on commença à jeter des fascines dans le fossé pour le combler. La garnison fit un grand feu, qui tua beaucoup de monde la nuit du 23. Mais on jeta une quarantaine de bombes, qui firent bien du mal à la ville. On s'avança jusques à la Contrescarpe, & on épouvanta tellement les bourgeois, qu'ils envoyèrent vers le soir du 24. pour capituler. Le Duc ne voulut point leur accorder de composition. Il menaça de faire passer la Garnison au fil de l'épée, si l'on ne se rendoit dans une heure. La ville se rendit donc à discretion. La Garnison fut faite prisonnière de Guerre, & on laissa la ville en possession de ses privileges, & de sa Religion. Le Duc y fit son entrée le vingt sixième, ses Gardes ayant l'épée nue à la main. Il en visita les fortifications, & y laissa Garnison, après quoi il s'en alla à Dieren, maison de plaisance du Prince d'Orange, & de là il se rendir auprès du Roi à Utrecht.

Le Roi avoit fait publier dans son Camp, qu'il laisseroit toutes les Villes, qui se rendroient volontairement, dans la possession de leurs droits, de leur Religion, & de toutes leurs Franchises & immunités. Il menaça d'ailleurs celles qui résisteroient, de toutes les rigueurs de la Guerre. Les Députés d'Utrecht revinrent le trouver le 26. avec les articles de la composition qu'ils lui demandoient. Comme leur demande se rap-
por-

portoit à la declaration qu'il avoit publiée 1672
deux jours auparavant , elle leur fut accordée. Le Roi ajouta , qu'ils ne seroient point pillés , & que l'on ne les obligerait pas à se racheter du pillage , ou du saccagement , & que l'on comprendroit leur Province dans le Traité qui se feroit avec les Etats Generaux. On laissa d'ailleurs la ville & toute la Province dans la jouissance de tous leurs Droits ordinaires. Les Députez rapporterent les articles signez du Marquis de Louvois , qui étoit Secrétaire d'Etat. Après cela le Roi se rendit à Zeyst avec son Armée , où il la fit camper , en attendant qu'il la fit marcher du côté du Brabant pour y executer ses desseins. Pendant qu'il demeura en ces quartiers-là , on mit Garnison dans Montfort , IJsselsteyn & Voerden en son nom , & se rendit ainsi maître de ces quartiers-là.

Les Etats ayant delibéré sur l'avis du Pensionnaire de tâcher de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit , nommerent quatre Députez qu'ils envoyèrent au Roi , pour savoir à quelles conditions il voudroit traiter de la Paix. Le Roi leur répondit , qu'il attendoit d'eux qu'ils lui fissent des propositions pour cela , & qu'il ne pouvoit traiter avec eux , qu'ils n'eussent un plein pouvoir : que cependant il leur declaroit , qu'il prétendoit garder ce qu'il avoit pris , & tout ce qu'il prendroit avant la Conclusion du Traité , ou du moins un équivalent. Le Sieur de Groot , qui avoit été Ambassadeur en France , & qui étoit l'un
des

1672. des quatre Députez des Etats retourna à la Haye pour leur communiquer les prétentions du Roi. On le renvoya en diligence vers ce Prince, auprès duquel van Ghent, d'Odyck, & Eeck étoient demeurez. Il le trouva à Zeyst, & ayant dit au Marquis de Louvois, que l'on souhaitoit de savoir au juste à quelles conditions le Roi vouloit faire la Paix avec les Etats; on les lui donna par écrit. Le Roi vouloit, qu'on lui cedât tout ce qu'il avoit conquis, ou qu'on lui donnât en échange ce que les Etats possédoient dans le Brabant, ou dans la Flandre, à la reserve de l'Ecluse, & de l'Ile de Cadfant; qu'on lui cedât encore Nimegue, Knodsembourg, le Fort de Schenck, l'Ile de Bom-mel, Grave, & quelques autres lieux spécifiés dans ce Memoire. Il demandoit encore vingt millions pour les frais de l'armement, & qu'on lui présentât tous les ans une Medaille d'or, par laquelle il paroîtroit, que les Etats tenoient du Roi la liberté, que ses Predecesseurs lui avoient procurée par les grands secours qu'ils lui avoient fournis.

Ces propositions parurent si dures & si déraisonnables aux Etats, que tout le monde les rejetta avec indignation. Les Etats de Zelande écrivirent une forte lettre aux Etats Generaux & aux autres Provinces, pour les exhorter à defendre courageusement leur liberté, leur Religion, & tous les autres droits, que leurs Peres leur avoient acquis au prix de leur sang. Les Espagnols, qui craignoient que les Etats ne s'accommodassent avec la France, & que cela ne leur causât

causât beaucoup de préjudice, les presserent **1672** extrêmement de continuer la Guerre. Ils s'étoient tenus jusques-là dans je ne sai quelle neutralité, donnant quelques Troupes aux Etats en vertu de l'alliance défensive qu'ils avoient avec eux. Mais ils promirent alors de se déclarer absolument en faveur des Provinces-Unies, & d'engager plusieurs Puissances dans leur Ligue. Le Baron d'Isola Ministre de l'Empereur, l'un des plus grands Politiques de ce tems-là, servit beaucoup à engager les Etats à continuer la Guerre, & à rompre tout Traité avec la France.

Le triste état où étoit alors la République, ne servit qu'à relever le courage de la Hollande, & qu'à porter les Peuples à préférer une rude Guerre à une Paix honteuse, & domageable. Pendant que l'on consultoit à la Haye sur la réponse que l'on feroit au Roi de France, sur ses Propositions, les Magistrats d'Amsterdam délibéroient des moyens de conserver leur ville & leur Commerce. Les avis furent fort partagez entre ceux qui étoient au Gouvernement, & la plupart conseilloyent de traiter avec la France. Mais le Bourguemaitre Valkenier, & le Grand Bailli Hasselaer proposèrent de demeurer dans l'Union, & de travailler à conserver leur liberté par tous les moyens possibles. Quand ils virent que leurs discours ne faisoient pas toute l'impression qu'il falloit, sur l'esprit de leurs Collègues ils ouvrirent une fenêtre, & menacerent d'appeler le Peuple à leur secours, contre ceux qui vouloyent livrer la ville à l'ennemi. Cela épou-

1672. épouvanta ceux qui pensoient à rendre la ville, & fit prendre une résolution unanime de se défendre contre les François jusques à la dernière extrémité. Cette résolution fut prise le 29. de Juin & l'on défendit en même tems à tous les habitans, sous de grièves peines, d'envoyer aucun grain hors de la ville sans permission expresse. Ce fut ainsi, qu'Amsterdam, & par conséquent la République furent sauvés, par le courage & par la genereuse résolution de ces deux braves hommes, dont le nom doit être cher à la postérité.

Dès que cette délibération eut été prise à Amsterdam, on deputa plusieurs personnes pour la communiquer aux Etats. Le Pensionnaire Hop, qui étoit le Chef de ces Députés harangua si fortement sur ce sujet dans l'Assemblée, que personne n'osa plus parler de traiter avec le Roi de France. On renvoya Grotius, avec des ordres secrets à ses Collegues & à lui de ne conclure le Traité qu'aux conditions suivantes, savoir, que l'on cederait Maestricht à ce Prince, & qu'on lui payerait dix millions pour les frais de la Guerre; qu'au reste il restitueroit toutes ses conquêtes, & retireroit ses Troupes du Pais. Ces conditions étoient fort au dessous des prétensions de la France. Cependant pour accommoder cette affaire le Roi se borna aux Places du Brabant, & à celles qui appartenoient à l'Electeur de Brandebourg, ou à l'Electeur de Cologne. Mais on rejetta encore ces conditions en Hollande, & d'ailleurs il y arriva des changemens, qui

qui rompirent toutes les Negotiations de 1672
Paix, & remirent la Guerre en vigueur.

On ne peut point disconvenir, que les demandes de la France ne fussent exorbitantes, & que c'étoit précisément donner la Loi à l'ennemi. Elle avoit fait de grandes conquêtes. Mais les affaires de la Republique n'étoient pas encore desesperées si absolument, que l'on ne pût les retablir. La France fut aveuglée de son bonheur & de ses grands succès dans cette occasion. Elle eut infiniment mieux fait pour sa gloire, & pour son intérêt particulier, après avoir conduit les affaires au point où elles étoient alors, de donner generousement la Paix à la Republique, après lui avoir fait sentir son pouvoir, que de chicaner sur le plus & le moins, comme elle fit. La rapidité de ses conquêtes avoit épouvanté toute l'Europe. La Republique n'eût plus osé se détacher des intérêts de ce Royaume, après la generosité que le Roi eût eue de lui donner la Paix, dans le tems qu'elle étoit comme accablée sous ses armes. Mais la France a toujours fait paroître je ne sai quel attachement à des intérêts indignes d'un grand Prince comme le Roi Louis XIV. & elle manqua le plus beau coup du monde dans cette occasion. Cette affaire eût fait connoître sa generosité pour d'anciens Alliez, qui avoient eu le malheur de lui déplaire, comme elle l'avoit publié dans son Manifeste. Mais d'ailleurs l'Europe étonnée du grand succès de ses armes, eût tremblé devant lui, & il eut plus fait par là pour la Monarchie Universelle que par la conti-

1672. continuation de cette Guerre. Au reste cet esprit fordide d'intérêt parut encore visiblement dans une autre occasion. Elle avoit fait un grand nombre de prisonniers en prenant toutes ces Villes. Le Marquis de Louvois les rendit tous aux Etats pour un écu ou deux par tête, ne prenant pas garde que c'étoit autant de Soldats, qui ne manqueroient pas de dépouiller le Roi son Maître de toutes ses conquêtes, selon qu'en effet la chose arriva peu de tems après. Tout cela sert à faire voir, que quelque grandeur d'ame que l'on attribue à Louis XIV. ce Prince est fait néanmoins comme les autres, & que l'intérêt le gouverne, mais un intérêt bas, & indigne d'un grand Roi.

On a déduit un peu au long les commencemens de cette Guerre, & les premières conquêtes, qui furent faites par les François, parce que l'on a cru, qu'il étoit nécessaire de faire voir, comment cette invasion trouva les Provinces-Unies mal préparées à soutenir un ennemi puissant & redoutable. Elles avoient soutenu autrefois les efforts de l'Espagne, dans un tems qu'elles manquoient de forces, & avoient enfin réduit cette vaste Monarchie à faire la Paix, à des conditions qui leur étoient honorables & avantageuses tout ensemble. Mais dans l'occasion de la Guerre de 1672. elles sont dans leur plus grande prospérité, & cependant en six semaines de tems trois d'entre elles tombent entre les mains de l'ennemi, & les quatre autres sont sur le point de périr. Cependant tout d'un coup cet ennemi se voit arrêté

arrêté dans la rapidité de sa course, & forcé de combattre désormais avec moins de succès, bien empêché à soutenir ses conquêtes, obligé quelque tems après de les abandonner, & réduit enfin à la nécessité de faire la Paix pour ne pas succomber lui-même dans une Guerre, qu'il avoit commencée avec tant de fierté. On voit manifestement en cela, qu'il y a une cause supérieure, qui dirige tous les événemens, & que les hommes exécutent seulement ses ordres secrets, qu'en effet cet être Souverain hausse & baisse le degré, comme il lui plaît.

Si l'on veut regarder cette grande affaire du côté des causes secondes, on verra que la France s'étoit préparé le triomphe par avance. Elle avoit des intelligences dans la plupart des Villes qu'elle attaqua. Elle avoit trouvé le moyen d'y corrompre des Traîtres, qui lui frayerent le chemin à la victoire. Elle mit une prodigieuse Armée sur pied, avec laquelle la République fut attaquée, dans un tems que les Provinces étoient desunies par les divers partis qui s'y étoient formez. Leurs Alliez ne se preferent pas de les secourir. Elles se virent attaquées en même tems de divers côtez. Elles furent surprises, & s'épuisèrent en quelque sorte, par la grande flotte qu'elles mirent en Mer pour résister à l'Angleterre; dont elles craignoient l'invasion, comme étant la plus redoutable, par les descentes que ses Troupes pouvoient faire sur leurs Côtes. Il y a des gens qui croient, que quelques particuliers ennemis du Prince d'Orange voyant,

1672. voyant qu'on l'avoit fait Capitaine General contre leur intention , furent bien aises de le voir engagé dans quelque fâcheuse affaire , pour avoir lieu de décrier sa conduite , & de s'opposer à son avancement. On vit donc la République humiliée , reduite presque à la dure nécessité de perir , & obligea de ne plus chercher de secours qu'en celui qui l'avoit fondée d'une maniere miraculeuse. Le triste état où elle se vit , la ramena à son devoir , & dans la suite par une benediction particuliere du Ciel sur elle , ce châtiment produisit son effet , & ces Provinces presque ruinées se releverent d'une maniere si glorieuse , qu'elles virent ce prodigieux nombre d'ennemis qui les avoient attaquées , se fondre en un moment , quitter les lieux dont ils s'étoient emparez , se retirer chez eux , & laisser la République en repos.

D'autre côté la France aveuglée de sa grande prosperité ménagea très mal ses avantages. Elle voulut garder toutes les Places , dont elle s'étoit emparée. Cela ne servit qu'à affoiblir son Armée , par les Garnisons qu'elle fut obligée d'y mettre. On remarqua , que quand le Roi se rendit à Utrecht , il n'avoit pas plus de dix mille hommes avec lui , parce que ses forces étoient écartées , séparées en divers endroits , par le nombre des entreprises qu'il faisoit tout à la fois , & par la quantité de Villes qu'il gardoit en même tems. Et ce fut là , ce qui l'obligea de s'en retourner à Versailles , lors que l'E-
lecteur

lecteur de Brandebourg se mit en mouve- 1672.
ment avec une Armée de vingt cinq mille
hommes pour venir au secours des Etats.
D'ailleurs les demandes exorbitantes qu'il
fit à la Republique pour lui donner la Paix ,
mirent les Peuples au desespoir. Ils forme-
rent donc le genereux dessein de perir plutôt
que de renoncer lâchement aux pretieux
avantages que leurs Peres leur avoient ac-
quis aux dépends de leur sang. Ainsi trou-
vans des ressourcés inespérées dans leur mal-
heur ils prirent les armes d'une legitime dé-
fense à la main , & se mirent en état par
leur courage de se delivrer d'un ennemi qui
les avoit presque abbattus. Et comme cette
genereuse résolution vint sur tout de la ferme-
té de la Ville d'Amsterdam , & du conseil
qui y fut pris de se défendre jusques à la
derniere goutte de leur sang , ce qui porta
les autres Villes à imiter ce bel exemple , il
est juste de marquer ici , combien cette puis-
sante ville contribua à la conservation de la
Patrie par son courage , & par l'état de de-
fense où elle se mit pour résister à l'enne-
mi , s'il venoit l'attaquer.

Ses Magistrats partagerent la Ville en-
tr'eux , & les Bourgeois se mirent à la
fortifier. - On vit ruiner les Jardins , les
maisons de plaisance , & une partie même
des Fauxbourgs , rétablir les Bastions , &
couvrir les remparts d'Artillerie. On dres-
sa des Compagnies pour la garde de la Ville ,
& l'on en partagea les divers Postes entre ces
Compagnies Bourgeoises , qui se faisoient un
devoir agreable de mourir pour leur Patrie

1672. plutôt que de la voir tomber entre les mains de l'ennemi. Pendant que les autres Villes imitoient Amsterdam, & que le Conseil public pensoit à remédier à tous ces malheurs, les Peuples s'attrouperent dans toutes les Villes de Hollande, & commencerent à crier, qu'il falloit rétablir un Stathouder, qui remit la République en sa premiere force, comme autrefois un Stathouder l'avoit fondée. Et à dire le vrai la division étant dans le cœur de l'Etat, il falloit penser à réunir les esprits en leur donnant un Chef. Les Etats voyoient bien la necessité qu'il y avoit de remettre le Prince d'Orange dans les Charges de ses Peres, tant pour faire cesser les funestes divisions qui étoient dans la République, que pour contenter les Peuples. Mais l'Edit, que l'on appelle perpetuel, qui supprimoit pour jamais la Charge de Stathouder, dont chaque Membre du Conseil avoit juré l'observation, les retenoit. Ils ne savoient comment se prendre à cette affaire.

Les Peuples trancherent le neud de la difficulté, & forcerent les Magistrats de donner la Commission de Stathouder à ce Prince. La chose commença à Dorth, qui est la premiere des Villes de Hollande. Il y avoit déjà quelque tems, que l'on murmuroit contre le Gouvernement. La populace se prenoit à lui du mauvais succès des affaires. Sur tout on chargeoit le Pensionnaire de Witt & ses amis d'être les auteurs de tous les maux de l'Etat, & l'on faisoit courir des écrits fort sanglans contre lui, & contre

TOUS

sous ceux de son parti. Ce Ministre s'en plaignit au Prince d'Orange, qui lui récrivit d'une manière fort honnête, & qui lui rendit des temoignages très avantageux sur sa conduite, sur tout à l'égard du soin qu'il avoit eu de fournir la subsistance à l'Armée de l'Etat. Ce Prince avoit déjà écrit à plusieurs villes pour défendre les seditions & les insultes, & pour effacer les mauvaises impressions que l'on avoit contre le Gouvernement, & cela dans le dessein de maintenir la Paix intérieure & de porter les Peuples à l'obeïssance. Mais cela ne fut pas capable de les retenir dans le devoir. Les mauvaises nouvelles que l'on recevoit à tous momens, les mirent dans le desespoir. Ils ne garderent donc plus de mesures dans leur soulèvement, & se porterent aux dernières extrémités.

Le Peuple de Dorth fut le premier. Comme l'on y étoit occupé, de même qu'à Amsterdam, à mettre la Ville en état de défense, les Bourgeois députerent un de leurs Capitaines, pour demander aux Magistrats s'ils étoient résolus à défendre la Ville en cas d'attaque. Ils répondirent qu'oui. Le Peuple demanda en même tems, que l'on visitât les Magasins publics, pour savoir s'ils étoient en bon état. Les clefs ne se trouverent pas assez tôt au gré du Peuple. Cela le mit en fougue. Il menaça donc le Magistrat de le mettre en pieces, s'il n'appelloit en diligence le Prince pour le faire Starhouder, criant, que tout étoit corrompu dans le Gouvernement, & qu'il falloit que ce Prince rétablît l'ordre dans l'Etat. Les Magistrats fu-

1672. rent donc obligez d'envoyer des Députez à l'Armée pour faire venir le Prince, sans quoi le Peuple les eût dechirez. Ce Prince refusa long-tems de se rendre à Dorth, parce qu'il ne pouvoit quitter son poste sans le laisser en danger. Mais enfin sur les instantes Prières des Députez, qui craignoient pour leur vie, il se transporta à Dorth avec eux. Il se rendit à la Maison de Ville, où on lui avoit préparé un fautueil. On lui demanda, ce qu'il lui plaisoit de proposer. Il répondit, qu'il ne s'étoit rendu dans leur Assemblée, que parce qu'ils l'en avoient fait prier, qu'ainsi il attendoit ce qu'ils avoient à lui dire. On le pria de visiter la Place, & les Magasins sans rien dire davantage. Il le fit, & fut regalé à dîner par le Magistrat, après quoi il voulut s'en retourner à l'Armée. Les Bourgeois, qui remarquerent qu'on les trompoit, environnerent son Carosse, & lui demanderent si on l'avoit déclaré Starhouder. Le Prince répondit avec sa modération naturelle, qu'il étoit content de l'honneur qu'on lui avoit fait. Ils se mirent à crier, qu'ils ne le seroient point qu'on ne l'eût revêtu de cette dignité.

Le Magistrat épouvanté fut obligé de faire venir deux Ministres pour dispenser le Prince de son serment, & fut obligé de dresser un Acte authentique au nom du Gouvernement de la Ville, par lequel ils renonçoient pour toujours à l'Edit perpetuel, declaroient le Prince Gouverneur, Capitaine, & Amiral General, & lui donnoient les mêmes droits & les mêmes pouvoirs, dont les Ancêtres avoient

avoient joui. On le dispensa aussi par le même acte, du serment qu'il avoit fait d'observer cet Edit perpetuel. Cela étant fait le Prince s'en retourna à l'Armée, & le Peuple lui ayant encore demandé, si l'on avoit fait ce qu'il falloit pour lui conferer la Charge de Stathouder, il répondit qu'oui, & fit voir l'Acte que l'on avoit dressé pour cela : le Peuple ajouta qu'il n'avoit qu'à parler, & que s'il ne croyoit pas avoir assez de pouvoir, on le satisferoit. Le Prince lui fit savoir qu'il étoit content, & qu'il ne demandoit rien davantage. D'où on peut tirer une preuve de sa moderation. S'il eût voulu être déclaré Souverain, le Peuple lui eût fait accorder tout ce qu'il eut voulu, tant étoit grand le desordre des affaires dans ce tems-là. Ainsi s'étant sagement contenté de ce qu'on lui accordoit, il a fait voir hautement qu'il n'en vouloit pas davantage.

D'abord que cela fut achevé, le Secrétaire de la Ville lut cet Acte au Peuple, & en même tems on mit des Drapeaux Orangez sur toutes les tours. Corneille de Witt Ancien Bourguemaître étoit revenu de la flotte avec quelque indisposition. On lui presenta cet Acte pour le signer comme les autres. Il le refusa d'abord. Mais enfin sa famille l'en pressa d'une maniere si touchante, qu'effrayé d'ailleurs de ce que le Peuple qui avoit environné sa maison, menaçoit de le déchirer, il donna la signature qu'on lui demandoit. La même chose se fit le même jour à Rotterdam, & le 30. de Juin Leyde, Haerlem, Goude, Delft, & plusieurs

1672. autres Villes firent la même chose sans attendre la resolution des Etats. Si quelqu'un s'avisait de dire , que cela se faisoit d'une maniere trop tumultueuse , il passoit pour traître à la Patrie , & pour ennemi du Peuple. Ainsi ce Prince se vit élevé tout d'un coup à cette grande Charge , par la faveur & par les souhaits des Peuples. En quoi l'on peut dire , du moins si l'on veut juger de cette affaire par l'événement , que la voix du Peuple dans cette occasion fut la voix de Dieu. Ce Prince eut en effet le bonheur de rétablir la République abbattue , & d'en être *le Restaurateur* , comme ses glorieux Ancêtres en avoient été les *Fondateurs & les Souverains*. Dieu se servit de lui comme d'un instrument puissant en sa main pour délivrer les Provinces-Unies de leur cruel ennemi , & pour les remettre dans leur premier état après l'invasion de la France.

Quand les choses furent un peu calmées, les Etats crurent qu'ils devoient faire de bonne grace , ce que les Peuples avoient fait d'abord avec violence. Les Etats de Zelande , qui avoient toujours eu une affection particulière pour le Prince d'Orange , le reconnurent Srathouder le 2. de Juillet. Ceux de Hollande firent la même chose le jour suivant 3. Les Membres du Conseil public se dispenserent mutuellement de l'observation de l'Edit perpetuel , après quoi on envoya offrir les Patentes de cette dignité au Prince le 4. de Juillet , & ce qu'ils avoient fait fut confirmé par les Etats Generaux le 8. Le Prince vint donc à la Haye , & s'étant rendu

du dans l'Assemblée generale , & ensuite dans celle de Hollande , il reçut sa Commission , 1672.
prêta les sermens nécessaires & accoutumez , après quoi les Députez de Zelande lui confererent la même dignité au Nom de leur Province. Voila comment ce Prince , qui par les intrigues des ennemis de sa Maison avoit été privé des Charges que ses Predecesseurs avoient exercées avec tant de gloire pour le bonheur de la Republique , se vit élevé tout d'un coup bien plus haut qu'il n'avoit osé l'esperer pendant long-tems. L'on peut dire même , que les fortes oppositions que l'on apporta à son aggrandissement servirent à lui faire obtenir ces grands emplois. Tant il est vrai , que Dieu dispose des affaires humaines comme il lui plaît.

Quoi qu'il en soit , l'élevation de ce Prince fut le point fatal des desseins de la France , qui vit arrêter par là le cours de sa prosperité. On la verra en effet d'échoir dans la suite avec autant de rapidité , à peu près , qu'on l'avoit vüe s'emparer des Villes & des Provinces de la Republique. Ses Troupes firent une entreprise que l'on peut regarder comme l'époque de sa décadence. Quatre ou cinq mille hommes de la Garnison de Courtrai avoient entrepris de se rendre Maîtres de la petite Ville d'Ardebourg en Flandre. Ils vinrent devant la Place vers la fin du mois de Juin , & attaquèrent une demie-lune , qui pouvoit leur faciliter la prise de la Ville. Cent hommes , qui y étoient en Garnison , entreprirent avec deux cens Bourgeois de résister à cette attaque.

1672. Ils soutinrent vigoureusement l'ennemi, le repoussèrent, & l'obligèrent de se retirer avec beaucoup de perte. Les habitans furent par des blesez, que les François devoient revenir le lendemain plus forts qu'ils n'étoient. Ils revinrent en effet, & se saisirent de la demi-lune, qu'ils avoient manquée la première fois. Les Bourgeois épouvantez étoient sur le point de se rendre, & l'ennemi commençoit à enfoncer les Portes, lors que le Colonel Spindler vint à leur secours avec environ deux cens cinquante hommes. D'abord on repoussa l'ennemi jusques dans la demi-lune, on en tua un grand nombre, & l'on força ce qui restoit à se rendre prisonniers de Guerre. Ce qu'il y eut de surprenant dans cette affaire, c'est que ceux qui avoient defendu la Ville, n'étoient pas en si grand nombre que leurs prisonniers. On les enferma tous dans une Eglise, & depuis ce tems-là les affaires de la France déclinerent, & celles des Provinces-Unies reprirent une face plus avantageuse qu'elles ne l'avoient eue jusques-là.

Les Peuples, qui ne gardent pas toujours toute la moderation qui seroit necessaire, ne se contenterent point de ce qui venoit d'être fait. Ils vouloient que l'on déposât de leurs Charges plusieurs personnes qui leur étoient suspectes. Ils prétendoient même, que le nouveau Stathouder employât son autorité pour les faire sortir du Gouvernement. Le Prince répondit sagement, qu'il avoit accepté cet Emploi pour le service de la République, mais qu'il ne se rendroit

droit jamais le Chef des Mécontents , ni le 1672.
Ministre de la passion des particuliers. Cette
judicieuse réponse arrêta les mouvemens des
Peuples. Quand il fut dans son Camp il
écrivit une lettre circulaire, pour faire savoir
aux Villes qu'il s'emploieroit vigoureu-
sement à faire punir avec severité ceux qui
seroient lâches ou traîtres à la Patrie. Mais
il ajouta en même tems , qu'il n'en connois-
soit point , & qu'il ne croyoit pas même ,
qu'il y en eût dans le Gouvernement ; qu'il
ne pouvoit approuver au reste les mutineries,
ni les seditions , qui se formoient dans les
Villes contre les Magistrats , & qu'il falloit
desormais châtier par des amendes & par des
peines corporelles ceux qui se souleveroient
contre le Gouvernement établi : qu'en un
mot il falloit rétablir l'ordre & l'Union
dans l'Etat pour remettre les affaires en bon
train.

Dans le tems que toutes ces choses se pas-
soient en Hollande , le Roi de France acheva
la conquête d'Utrecht. Il se rendit donc dans
cette Ville le 4. de Juillet , & y amena le
Cardinal de Bouillon avec l'Evêque titulaire
d'Utrecht , pour y rétablir l'exercice public
de la Religion Romaine , & pour y consa-
crer une des Eglises Réformées. Mais ce
Prince n'assista point à la cérémonie qui en
fut faite. Il ne demeura qu'un jour dans cet-
te Ville , & s'en retourna dans son Armée ,
qui campoit à Zeyst. On dit , qu'ayant pas-
sé dans la Ville le long des Canaux qui la
partagent , il dit que le Peuple du lieu de-
voit être bien debonnaire , puis qu'avec
L 5 quel-

1672. quelques tonneaux de poudre ils pouvoient le faire perir avec toute la Cour. C'est que les rues, qui sont le long de ces Canaux, sont toutes voutées pour la commodité des Maisons, qui y aboutissent, de sorte que ces voutes pouvoient aisément servir de Mines.

Dés que la Hollande eut rompu les négociations de la Paix, & qu'elle eut pris la résolution de se défendre courageusement, on lâcha toutes les écluses pour inonder les avenues du Pais, afin que les François n'y pussent pénétrer. Cela rompit toutes les mesures du Roi, qui s'étoit proposé d'entrer plus avant, & de subjuguier la Hollande, comme les autres Provinces, qu'il avoit déjà conquises. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien faire de ce côté là, il décampa de Zeyst le 4. de Juillet, & se rendit dans le Brabant, dans le dessein d'assiéger Bois le Duc. Il laissa le Gouvernement de la Province d'Utrecht au Duc de Luxembourg, & celui de la ville au sieur Stoupe. Il visita le Prince de Condé en passant à Arnheim, où il étoit travaillé de la Goutte; & de là il fut camper à deux lieues de Bois le Duc. Mais il survint de grandes pluies, qui inonderent les environs de cette ville, si bien que les eaux s'étendoient jusques à Bortels où étoit le Quartier du Roi. On fut donc obligé de renoncer à la pensée que l'on avoit eue d'assiéger cette forte Place. Ainsi le Roi se voyant inutile à son Armée, pressé d'ailleurs par les nouvelles qui lui vinrent, que l'Electeur de Brandebourg marchoit au secours de la République avec une Armée

Armée de vingt cinq mille hommes , il prit le parti de s'en retourner en France , où il fut obligé de s'en aller plutôt qu'il ne l'avoit cru , un peu moins triomphant , qu'il ne l'avoit été dans le commencement de son entreprise. Le Prince de Condé le suivit quelques jours après , & le Vicomte de Turenne demeura General de l'Armée qui restoit. Ce fut alors , que l'on sentit la faute que l'on avoit faite de garder un grand nombre de Places, contre l'avis du Prince de Condé & du Vicomte. L'Armée étoit si peu nombreuse , que le Roi fut obligé de la quitter , par ce qu'il n'étoit pas en état de faire tête à l'ennemi , & de conserver ses conquêtes avec réputation.

L'Armée du Prince d'Orange étoit toujours à Bodegrave , où elle s'augmentoît tous les jours , tant par les nouvelles levées que les Etats faisoient , que par le moyen des soldats prisonniers , qu'ils racheterent des François. Le Roi d'Angleterre lui écrivit une lettre , pour le féliciter de sa nouvelle dignité , l'assurant au reste de son amitié & de sa tendresse. Pendant que toutes ces choses se passaient , le Duc de Buckingham , & les Lords Arlington & Hallifax furent envoyez de la part du Roi d'Angleterre à celui de France , qui étoit près d'Utrecht , avec les propositions de paix , qu'il vouloit faire avec les Provinces Unies. Hallifax alla trouver ce Prince en droiture. Mais les deux autres demeurèrent quelques jours à la Haye. Ils eurent quelques conférences avec les Députez des Etats , & rendirent visite au Prince d'Orange dans

1672. son Camp de Bodegrave. Ils confirmèrent, ce qu'ils avoient dit aux Etats, que l'intention de leur maître n'avoit jamais été de ruiner la République : mais seulement de l'humilier. Ils lui dirent, que tous les Anglois avoient du panchant pour elle, & que les grands succès de la France les allarmoient. Ils partirent le 6. pour aller trouver le Roi de France, les assurant qu'ils auroient soin de rendre de bons offices aux Provinces Unies auprès de leur maître.

Mais ils ne se souvinrent plus de tenir parole, quand ils furent arrivez. Leurs instructions portoient de renouveler le Traité fait avec la France contre la République. Charle remit donc sa flotte en mer pour tâcher de faire une descente en Hollande. Celle des Etats étoit encore fort délabrée depuis la bataille. Il en avoit fallu diminuer les équipages pour augmenter l'Armée de terre. Ainsi la flotte Angloise se mit en mer, & vint mouiller devant Scheveling. Cependant elle n'osa tenter la descente, parce que cette côte est pleine de bancs de sable. Elle se rendit donc près du Texel. Mais on fut huit jours à attendre le flot pour passer les soldats dans les chaloupes. Il vint en suite une rude tempête, qui causa beaucoup de dommage aux vaisseaux. Ils en perdirent trois, & furent obligez de se retirer dans leurs Havres pour se radouber. Cependant le Prince d'Orange envoya de la Cavallerie sur les côtes pour s'opposer à la descente des Anglois. Tous ces contre-temps rompirent leur dessein, & les obligerent enfin de se retirer chez eux,

eux , & de laisser la Hollande en repos , ce qui donna le moyen à Kuitcr de rétablir sa flotte. 1672

Le Vicomte de Turenne avoit continué le siege de Nimegue , qui se defendoit parfaitement bien par la bravoure du Gouverneur , des habitans , & de la Garnison. Cependant les assiegeans ayant poussé leurs ouvrages jusques sur les palissades du fossé , se voyoient en état de donner un assaut general le lendemain 8. de Juillet. Cela disposa la ville à Capituler , d'autant plus que l'on sut que l'ennemi s'étoit saisi de Grave. Par le Traité les soldats furent faits prisonniers de Guerre à la reserve du Gouverneur des Colonels , Lieutenans Colonels , Majors , & Capitaines , à qui l'on permit de sortir avec leurs chevaux & bagages , pour se retirer où ils voudroient. Le Vicomte rendit au Gouverneur les soldats de sa Compagnie , & ceux qui étoient mariez furent accordez à leurs femmes. Il y en eut un grand nombre qui prit parti , de sorte qu'il resta peu de prisonniers. On laissa le Gouvernement & la Religion dans l'état où les choses étoient avant le siege , & l'on exempta les Paisans de tout impôt pour six ans. Ce siege couta plus de douze cens hommes aux François , & cela servit à donner du courage à la Hollande , qui vit par là , que l'impetuosité des François commençoit à se rallentir.

Les deux Couronnes renouvelèrent leur Alliance , & convinrent des conditions , sous lesquelles on vouloit bien faire la Paix. Le Traité en fut fait pour trois ans , & fut ra-

1672. tifié par les deux Rois. Mais les prétensions des deux Rois furent également rejetées par les Etats Generaux , qui ne voulurent plus écouter aucune proposition , étant résolus à continuer la Guerre plus fortement que jamais. Cependant ils firent presser l'Empereur & les Princes d'Allemagne de penser à les secourir. Ils leur donnerent copie des demandes qu'on leur faisoit pour la Paix , & leur firent connoître que la chose pressoit, puis que l'hyver pouvoit rendre leur inondation inutile. L'état des affaires obligea l'Allemagne de s'interesser pour la Republique , & l'on prit de grandes mesures pour la secourir. L'Electeur de Brandebourg fut le premier prêt. Il avoit fait un Traité avec les Etats. Il leva une Armée , & se mit en marche pour le secours de ses Alliez. Sa marche embarrassa la France , & arrêta ses conquêtes.

Le Prince d'Orange , voyant que le Roi de France s'étoit jetté dans le Brabant , s'occupoit à fortifier son Armée , & à fermer toutes les avenues de la Hollande. Mais il travailla sur tout à remettre l'union entre les Peuples & les Magistrats, Cependant il fut obligé, pour complaire aux Peuples, d'ôter des emplois publics ceux qui leur étoient suspects. Ils ne cessoient même de crier contre le Gouvernement precedent, prétendans qu'il étoit cause des malheurs publics. Le Pensionnaire gardoit encore la chambre, n'étant pas guéri de ses blessures. L'elevation du Prince ayant affoibli le credit de ce Ministre , on fit courir plusieurs libelles contre lui ,

lui , dans lesquels il étoit fort mal-traité. Il en fut outré de douleur , & ne put s'empêcher de s'en plaindre par lettre au Prince d'Orange , lequel lui répondit qu'il devoit se mettre au dessus de tous ces libelles , & de les mépriser , comme il l'avoit fait de sa part en cas à peu près pareil , dequoi il s'étoit fort bien trouvé ; que du reste il devoit s'adresser au Conseil d'Etat pour travailler à sa justification. Il crut le conseil que le Prince lui donna , & fut justifié publiquement. Cependant tout cela ne fut pas capable d'apaiser le Peuple. On ne cessoit de crier contre lui & contre son frere le Baillif de Putten , que l'on accusoit hautement d'avoir empêché la ruine de la flotte Angloise dans le dernier combat. Ruiter fut obligé de le justifier de cette accusation , qui étoit fautive en effet.

Mais le Peuple ne s'arrêta pas pour cela. Il continua de leur donner des marques de son chagrin. Il poussa même sa haine contre leurs amis , & porta les choses si loin contre Grotius , qu'il fut obligé de se réfugier avec sa famille à Anvers pour éviter la fureur de ses ennemis. Il revint en Hollande quelques années après , & se justifia de tout ce qu'on lui reprochoit injustement. Il mourut pendant que l'on négocioit la Paix de Nimègue , par la violence d'une Goutte remontée. Montbas son beau frere fut jugé à Bodegrave par le Conseil de Guerre , & condamné à perdre ses charges , & à tenir quinze ans de prison. Mais il trouva moyen de se sauver , s'étant couvert la moitié du visage d'un emplâtre , & se

1672. se retira avec beaucoup de peine au travers de l'inondation à Voerden , où étoient les François. De là il se rendit à Cologne auprès de Grotius , où il dressa son Apologie. Son évafion fit , qu'on proceda criminellement contre lui. On le condamna à la mort , & il fut executé en effigie à la Haye le 23. de Juillet de l'année fuivante.

Pendant que toutes ces affaires se paffoient un Chirurgien du village de Piers-Hill accusa le grand Bailli de Putten d'avoir conspiré contre la personne du Prince , & d'avoir voulu l'engager à faire ce malheureux coup. Il revêtit son accusation de tant de circonstances particulieres , qu'il la rendit apparente. Le Prince ayant fait plainte de cet attentat à la Cour de Hollande , on envoya faifir le Grand Bailli , qui fut amené prifonnier à la Haye. Il fut confronté au Chirurgien , qui foutint son accusation. L'accusé souffrit la question fans rien avouer. Cependant il fut condamné à perdre fes charges , & à être banni de la Province à perpétuité. La Sentence fut prononcée le 20. d'Août. On en parla diverfement. On difoit que fi le Grand Bailli étoit innocent on ne devoit point le condamner ; mais que s'il étoit coupable , on devoit le punir plus rigoureufement. D'autre côté l'accusateur fut mis en liberté , & cet homme fe vantoit d'avoir convaincu le Bailli. La populace s'étant amaffée autour de la prifon le jour que le Prifonnier devoit fortir , le Pensionnaire s'y rendit avec fon Carrefle pour emmener fon frere. A peine fut-il entré que quel-

quelqu'un cria , que puis que les deux Traîtres étoient ensemble , il falloit s'en défaire. 1672
Le Pensionnaire fut quelque temps dans la prison sans en descendre. Le Peuple s'imagina que le Prisonnier s'étoit sauvé. Il envoya donc deux Officiers bourgeois , pour sçavoir l'état des choses. Ils trouverent les deux freres ensemble , & demurerent quelque temps sans revenir. Cela jetta le peuple dans l'impatience. Il s'imagina que l'on avoit assassiné ses Officiers. Mais ils se montrerent au travers du treillis pour apaiser l'émotion.

Le peuple mutiné ne se contenta point de les voir. Il se mit en état d'enfoncer les portes pour faire descendre les deux freres. Le Pensionnaire voulut passer par derriere les bourgeois , qui s'étoient mis en haye dans la rue. L'un d'eux lui donna un coup de la crosse de son mousquet & le renversa. Il se releva d'abord , mais il fut frappé une seconde fois , & comme il étoit par terre , un autre bourgeois lui mit le pied sur la gorge , & lui tira son coup dans la tête , criant voila le Traître de la Patrie. Le Bailli qui étoit près de là fut tué de plusieurs coups. Dès qu'ils furent morts on déchira leurs habits , on traîna leurs corps par les rues , & on les pendit par les pieds aux lieux où se font les executions publiques. On leur coupa le nez , les oreilles , & les doigts , & on leur arracha les entrailles. Il y en eut même quelques uns , qui mangerent de leur chair par un grand excès de brutalité. On enleva de nuit les deux Cadavres , qui furent enterrez.
Le

1672. Le Prince d'Orange témoigna beaucoup de douleur de cette violence barbare. Cependant on n'osa en punir les Auteurs, tant par ce qu'ils étoient inconnus personnellement, que par ce que le nombre de leurs complices enveloppoit toute la bourgeoisie de la Haye. Cette affaire au reste appaisa les murmures, & remit les peuples dans la tranquillité. Toutes les séditions cessèrent de toutes parts.

Le Grand Bailli de Putten étoit âgé de quarante neuf ans, & le Grand Pensionnaire son frere de quarante sept. Leur sort fit pitié à tous les honnêtes gens, & l'on plaignoit sur tout la destinée du Cadet, qui avoit été dix neuf ans dans l'exercice de son employ, où il avoit donné des preuves d'une capacité consommée dans la Politique. C'étoit un des plus puissans Genies de son siècle, qui avoit même été le soutien de la République pendant la Paix. Il avoit toutes les qualitez qui font un grand homme. Il étoit laborieux, infatigable, vigilant, modeste, & fort temperé dans toutes ses actions. Il étoit d'ailleurs grand Mathematicien, bon Philosophe, & fort versé dans les belles lettres. Il avoit un jugement solide, une memoire admirable, & un cœur noble & élevé. Le Prince d'Orange, qui devoit ce semble se réjouir de la mort de ces deux hommes qui lui avoient été fort contraires, donna des marques de la douleur qu'il avoit de leur infortune. Il parla d'une maniere fort avantageuse du Pensionnaire, & imposa silence à ceux qui vouloient flétrir la memoire des deux freres devant lui. Il voulut même engager les Etats à rechercher avec lui les Auteurs de

de ce detestable assassinat pour les en faire punir. Mais le Peuple de la Haye arrêta cette recherche par une requête présentée au Prince, pour le prier de ne pousser pas la chose plus avant, par ce que toute la bourgeoisie y avoit part. Ainsi l'affaire en demeura là, & l'on se contenta de faire citer à cri public ceux que l'on soupçonnoit d'avoir commis ce crime. 1672.

La discorde régnoit sur la flotte de même que parmi les Peuples. Les Officiers de Marine s'accusoient reciproquement de trahison & de lâcheté. Les uns prenoient le parti des Etats, les autres celui du Prince d'Orange, comme si c'eussent été deux intérêts differens. Ils y eut même des Officiers qui s'éleverent contre Ruyter, & qui échauffèrent si fort la populace contre lui, qu'il y eut des mutins à Amsterdam qui chercherent l'occasion de piller sa maison. Ils eussent même executé leur dessein, si un Capitaine de bourgeois allié de la femme de Ruyter ne fut venu sur les lieux avec sa Compagnie. En même temps le Capitaine d'un Yacht armé de six pièces de Canon vint mouiller heureusement dans le Canal prochain de cette Maison. Cela obligea ces mutins de se retirer sans rien faire. Le Prince averti de cette affaire prit ce Lieutenant Amiral General sous sa protection particulière, pour assurer sa personne & sa famille contre de pareilles entreprises.

Lors que l'Evêque de Munster eut achevé la conquête de l'Overissel, il resolut d'attaquer Groningue. La ville de Coevorden lui

1672. lui en bouchoit le passage. Il forma donc le dessein de l'assiéger. Le nommé Broersma en avoit été autrefois Gouverneur. Il en fut tiré avec son Regiment dès le commencement de la Guerre, & eut ordre d'aller en Garnison à Deventer comme simple Colonel. Il crût qu'on lui faisoit tort, & chercha de s'en vanger. Cela le porta à faire rendre Deventer à l'Evêque. Ensuite il passa à son service, & lui fournit les expédiens de se rendre maître de Coevorden. C'est une Place très-forte environnée d'un Marais, qui ne laisse que trois avenues fort étroites très-bien fortifiées. L'Evêque n'osoit faire cette entreprise, de peur d'échoüer. Mais n'ayant pû entrer en Frise avec ses Troupes, par ce que l'on avoit inondé le Pais, il fut obligé de penser tout de bon à Coevorden. Il fit donc investir la Place par douze cens chevaux François détachés de l'Armée le 30. de Juin. Le Gouverneur fit ruiner les Jardins qui étoient autour de la Place, & renversa même la belle Maison de Broersma, pour se mettre en état de défense. Mais son peu d'expérience le fit bien-tôt succomber. L'Evêque arriva le 4. avec toute l'Armée, & fit faire les approches, dès qu'il fut arrivé. Il fit jetter des Bombes dans la ville le lendemain, & le feu s'alluma dans le Magasin, & dans les Maisons voisines; le 7. l'Evêque fit sommer la ville, & offrit des conditions avantageuses. Le Gouverneur les rejetta, & fit grand feu, jusques à ce que l'Evêque fit sommer encore une fois les bourgeois & la Garnison. On fit donc la capitulation, & la Garnison ser-

fortit de la Place le 15. L'Evêque, au préjudice de sa parole, la fit desarmer, après quoi on la pilla, & au lieu de la conduire à Harlingen, comme on en étoit convenu, on lui fit faire plusieurs détours pour la ruiner. L'Evêque fit arrêter trois Officiers, qui avoient été les Autheurs de la reddition de la Place. Il fit donc en cette occasion, ce que l'on auroit fait en Hollande, s'ils y fussent venus, pour les punir de leur lâcheté. Il rendit le Gouvernement de Coevorden à Broersma selon sa parole.

La perte de cette ville que l'on regardoit comme imprenable, jeta les Peuples du voisinage dans une si grande consternation, que la plupart des petites villes qui couvroient Groningue furent abandonnées, quand on sut que l'Evêque marchoit. Il n'y eut que le Fort de Bourrang qui résista, quoi qu'il fut comme bloqué par la prise de ces villes. Le nommé Prot homme de cœur y commandoit pour les Etats. L'Evêque le fit sommer de se rendre. Il fit dire qu'on n'avoit qu'à s'approcher, & qu'il répondroit à cette sommation par de bons coups de mousquet. Ce Prelat averti de sa résolution le fit tenter par de grandes promesses de deux cens mille livres, pour lui; & de deux mille écus à chacun de ses Capitaines. Prot repliqua fierement que ses gens, sa Place, ni lui n'étoient point à vendre, & qu'ils étoient prêts à faire voir qu'ils pouvoient résister à ses forces. Cette résolution empêcha l'Evêque de faire le siège de ce Fort. Il marcha donc avec ses Troupes droit à Gron-

nin;

1672. ningue, & vouloit que l'on assiegât d'abord Delfziel, Place forte à l'embouchure de l'Ems avec un bon Port. L'Electeur de Cologne n'y voulut pas consentir, & trouva qu'il valoit mieux assieger Groningue. On se mit donc en état de faire cette entreprise, dont on croyoit que l'on viendrait aisément à bout.

Pendant que ces deux Prelats travailloient à préparer leur siège, le Vicomte de Turenne se rendit maître de Crevecœur après l'avoir battu pendant deux jours. La Garnison demeura prisonniere, & l'on laissa le Commandant, & quelques Officiers en liberté de se retirer. Ce General entra ensuite dans l'Ile de Bommel, dont il fit sommer la Capitale de se rendre. Les assiegez firent deux sorties vigoureuses, où l'ennemi fut maltraité. Mais quand la Garnison & les bourgeois virent les batteries prêtes, & la tranchée bien avancée, ils capitulerent le 22. de Juiller, & obtinrent une composition honorable. La Garnison fut conduite à Gorcum. Cette ville fut la dernière conquête du Vicomte de Turenne, qui fut obligé à soutenir celles que le Roi avoit faites par lui même & par ses Armées. Ce Prince lui donna, avant son retour en France, le Gouvernement de Gueldre, & le déclara Generalissime de toutes ses Armées en ce Pais-là. Les changemens qui arriverent peu de temps après par les Allemans, qui s'ébranlerent en faveur de la République, donnerent d'autres occupations à ce General que celle de prendre des villes, comme il avoit fait jusques-là.

L'E-

L'Echange du Traité de l'Empereur, du Roi de Dannemarc, & des principaux Princes d'Allemagne avec les Etats Generaux se fit à la Haye de 27. de Juillet. Le Roi de France avoit fait déclarer à l'Empereur & à toute l'Allemagne, qu'il n'en vouloit pas à l'Empire, & que si ses Troupes y commettoient quelque desordre, il engageoit sa parole royale de le reparer. Mais l'Empereur & l'Empire firent leur intérêt de celui des Provinces-Unies. Cela rendit du courage aux Peuples, qui d'ailleurs concevoient de grandes esperances de la sage conduite & du zèle du Prince d'Orange pour sa Patrie. Le Duc de Luxembourg affoibli par le retour du Roi, qui avoit pris une grosse escorte pour s'en retourner, & par la marche du Vicomte de Turenne, qui étoit obligé de s'opposer aux Allemans, crût qu'il devoit abandonner Voerden & Ondewater. Le Comte de Horn General de l'Artillerie des Etats, s'empara de cette dernière Place, & la fit fortifier en diligence. Le Prince d'Orange envoya des Troupes & des Ingenieurs, pour mettre Voerden en Etat de défense, & y voulut envoyer Garnison. Mais les habitans lui ayant demandé quelque relâche pour se remettre de leurs pertes il consentit à leur priere, sous la promesse qu'ils lui firent de l'avertir des mouvemens que les François feroient. Ainsi on les laissa maîtres de leur ville.

Cependant le Duc de Luxembourg voyant que le Prince mettoit Garnison dans tous les Châteaux, qui étoient sur les chemins d'Utrecht

1672. trecht à Leyde , & à Amsterdam , crût qu'il devoit l'en empêcher, afin de se conserver des fourrages & des contributions. Il marcha donc droit à Cronenburg , qui pouvoit nuire beaucoup à ses desseins , & s'en rendit maître , après l'avoir vivement canonné pendant douze heures. On conduisit sa Garnison prisonniere à Utrecht. Il en usa de même à Loenen , à Jarsvelt , & en quelques autres lieux fortifiez. En recompense la Flotte des Indes arriva en Hollande le 3. d'Août riche de plus de seize millions. Elle étoit partie de Zeylon & de Batavia au mois de Décembre précédent. Les Etats avoient ordonné à Ruiter d'aller au devant. Mais le Prince d'Orange ne crût pas quel'on dût hazarder l'Armée navale pour cela. Pendant que les Anglois tâchoient d'empêcher qu'on n'allât l'escorter , on sçut qu'elle étoit arrivée devant Delfziel. Ruyter s'y rendit en diligence , & la fit heureusement entrer dans le Zuyder-Zée pour la mettre à couvert de l'ennemi.

Durant toutes ces affaires le siège de Groningue se continuoît toujours. Mais l'ardeur avec laquelle on l'avoit commencé , s'étoit fort rallentie , par la difficulté que les deux Prelats y trouverent. L'Evêque étoit arrivé le 19. de Juillet devant la Place avec une partie de ses Troupes. Le Colonel Sinkinga sortit sur lui , & escarmoucha rudement en allant le reconnoître. Rabenhaupt Officier d'une grande experience , qui avoit appris son métier sous le Prince Frederic Henri , étoit Gouverneur en Chef de la ville.

1e. Le Duc de Holsteyn Pleun y commandoit l'Infanterie, & Stoltzembourg la Cavallerie. La Garnison étoit d'environ seize ou dix sept cens hommes de pied, & de trois ou quatre cens chevaux, ou dragons. Mais on y joignit encore dix huit Compagnies de Bourgeois, que l'on augmenta en suite de quatre Compagnies de gens, qui avoient été exemts de garde jusques là. On en dressa une autre de cent cinquante Etudians, & il y entra deux cens hommes de Konigsmark armez de haches. Les Magasins étoient pleins de toutes sortes de munitions. Le Magistrat étoit fort bien intentionné, le Peuple bien disposé à se défendre, ayant tous une entière, confiance dans leur Gouverneur.

Rabenhaupt s'étoit préparé à soutenir le siege, depuis que Coevorden fut pris. Il fit ruiner tout ce qui pouvoit nuire à la ville, & quand il sçut que l'ennemi venoit, il fit lâcher les Ecluses, & percer les Digues, pour empêcher d'approcher de la Place. Cela n'empêcha pas l'Evêque de continuer son dessein. Il commença dès le 27. à faire tirer d'une batterie de cinq Canons, mais on trouva moyen de démonter cette batterie avant la fin du jour. Le lendemain l'Evêque fit jeter quantité de bombes & de grenades dans la ville. On voulut travailler à démonter ses Mortiers; mais n'en put venir à bout, par ce qu'ils étoient enterrez. Cependant ces bombes ne firent pas grand mal. Les Anabaptistes s'occupèrent à les éteindre, & ils s'y employèrent avec succès. Le Gouverneur, voyant que les bombes faisoient beaucoup de desor-

1672. dre dans le quartier meridional de la ville , fit retirer les habitans avec leurs familles dans le septentrional , où elles ne pouvoient atteindre. Mais on dressa de même des mortiers sur le rempart , dont le Camp des deux Prelats & leurs quartiers mêmes furent fort incommodés. On fit faire aussi des sorties si avantageuses , que les ennemis furent obligez de s'eloigner , & de commencer de nouveaux Ouvrages. Tout agissoit parfaitement bien sous les ordres du Gouverneur , & les Eco-liers se signalerent tellement dans ce siege , que le Magistrat fit frapper une Medaille pour conserver la memoire de leur zele à la defense de la ville.

Les Assiegeans consumerent presque toutes leurs munitions sans aucun progrès. Cela les obligea de tirer des boulets rouges dans la Place. Mais les Anabaptistes trouverent bien-tôt le moyen d'en empêcher l'effet. L'Evêque commençoit à s'ennuyer de la longueur de ce siege , qui n'avançoit point. Il s'avisâ de faire mettre dans les bombes des billets en caracteres étranges , pour tâcher d'effrayer le Peuple. On travailla à diminuer la crainte superstitieuse de quantité de gens , qui croyoient qu'il y avoit du sortilège. Pendant que l'on étoit occupé à cela , l'Evêque fit sommer la ville , & lui offrit des conditions fort avantageuses. Mais on lui répondit , que l'on étoit resolu à se defendre jusques à la derniere extremite. Ainsi l'on recommença à tirer avec beaucoup de fureur de part & d'autre. Cependant les bons ordres du Gouverneur causerent beaucoup de dom-

dommage dans le Camp des ennemis, qui de leur part ne faisoient pas grand mal à la ville. L'Electeur de Cologne, qui avoit été l'auteur de ce siege, s'en laissa le premier, & pressa l'Evêque de le lever; mais ce Prelat le conjura au contraire de se donner patience, puis qu'il y alloit de l'honneur de l'Eglise Romaine. L'Electeur fut inflexible; par ce que son Armée diminuoit tous les jours, & que la ville au contraire recevoit souvent du secours. L'Evêque, voyant que ce Prince étoit résolu de se retirer, lui en fit des reproches un peu vifs, & cela les mit du depuis en mauvaise intelligence.

Enfin le feu des bombes & des boulets rouges commença à se rallentir le 29. d'Août, par ce que l'Evêque ne voyoit plus de lieu d'en venir à un affaire general. Il se contenta donc dans la suite de faire jouer le mousquet, ce qui fit présumer que son Canon étoit démonté. Le jour suivant on remarqua beaucoup de silence dans le Camp, & très peu de monde dans les tranchées. On conjectura, que l'ennemi levoit le siege. Pour en être éclaircis, les Assiégés firent une sortie du côté de l'Electeur de Cologne. Ils y enclouèrent du Canon, & y firent des prisonniers. La nuit d'après les ennemis ayant fait sauter les mines qu'ils avoient préparées décampèrent, & abandonnerent ainsi leurs travaux. Rabenhaupt, après avoir été bien informé des choses le 27. fit brûler les batteries, combler les tranchées, & emporter les armes, les munitions & le bagage, que l'ennemi n'avoit pû emmener. La ville se vit tout à fait

1672. libre le dernier du mois, que l'on consacra par un jeûne & par des prières publiques, en mémoire de cette délivrance. La perte des Assiégés ne fut pas grande, nonobstant le nombre prodigieux de bombes, de grenades, & de boulets rouges que l'on avoit jetté dans la ville. Il n'y mourut pas plus de cent hommes. Les Prelats ne ramenèrent que douze mille hommes, de vingt deux mille qu'ils avoient en commençant le siège. Il s'étoit jetté plus de cinq cens transfuges dans la Place. Cinq mille soldats avoient deserté, & il étoit mort plus de quatre mille hommes, entre lesquels il y avoit trois Colonels, deux Lieutenans Colonels, & soixante trois Capitaines. L'ennemi avoit quatorze cens malades parmi le reste des Troupes.

Rabenhaupt, qui commandoit dans Groningue pendant le siège, avoit extrêmement menagé la Garnison & les bourgeois de cette ville. Cela fut cause que les Troupes de la Province furent bien-tôt rétablies de la fatigue du siège. Dès que l'Evêque de Munster se fut retiré avec son Armée, ces Troupes de Groningue se mirent en campagne, & se rendirent devant Blookzyl. On fit fermer la Place du côté de la Mer, & on s'en approcha avec les Troupes pour l'assiéger par terre. Le Gouverneur qui y commandoit, menaça les bourgeois, qui complottoient de se soulever contre l'Evêque. Mais quand il vit la flotte, qui le venoit bloquer par mer, il le prit sur un ton plus doux. Les habitans au contraire se rendirent plus fiers, & moins obéissans à ses ordres. Cet homme fit une
sortie

sortie pour empêcher des approches. Mais 1672.
il fut repoussé avec perte. Étant rentré dans
la ville il fut attaqué par les bourgeois, qui
le poussèrent si rudement, qu'il fut obligé de
se sauver dans la Maison de ville. Mais ils l'y
ruèrent à coups de crosse de mousquet. La
Garnison fut faite prisonnière de Guerre, &
par ce moyen la ville rentra sous la domina-
tion des États. Cette affaire rendit le courage
aux Peuples, qui chassèrent les Garnisons de
Munster, & qui se mirent ainsi en liberté de-
puis le Pais de Drente jusqu'au Zuyderzée.

Les affaires étant dans cet état on com-
mença à reprendre courage dans les Provinces,
qui avoient été long-temps comme abbatuës
par la violence de cette invasion. On crut
que l'on pouvoit travailler à rétablir la disci-
pline parmi les Troupes pour les remettre
dans le devoir. On accorda donc des recom-
penses aux Officiers, qui avoient bien servi.
Mais on punit exemplairement ceux qui
avoient été lâches, ou traîtres à la Patrie. On
fit décapiter à Groningue le Capitaine, qui
avoit abandonné le Niewschans aux Munster-
riens, & l'on fit attacher à la potence le
Lieutenant, qui leur avoit rendu l'Oude-
schans. On cita les Officiers, qui avoient
manqué à leur devoir à Deventer, & dans
tous les lieux, dont les François s'étoient
emparez si facilement le long du Rhin. On
fit couper la tête à un Officier, qui s'étoit
mal comporté à Wezel; lors que le Prince
de Condé l'avoit assiégé. On en usa de même à
l'égard de D'Offeri, qui avoit trop facile-
ment rendu Rhinberg. On dégrada quelques

1672. autres Officiers, & on fit ainsi quelques actions de severité contre tous ceux qui avoient failli aux devoirs de zele & de fidélité pour la Patrie.

Pendant que cela se passoit, le Roi prenoit toutes les mesures possibles pour s'attirer l'affection des Provinces conquises, & d'abord les choses allerent assez bien. Mais ce bon dessein de la France ne dura pas long-temps. Plusieurs Officiers François, & même des principaux, regardant ces Pais comme des lieux de conquête, crurent qu'ils devoient se prevaloir de l'occasion, & chargerent un peu trop ces nouveaux sujets de taxes & d'impôts. Cela donna lieu à ceux des habitans, qui avoient conservé une affection secrète pour le Gouvernement ancien, de semer de la division parmi leurs concitoyens pour les disposer à quelque soulèvement. Ils ne purent pas porter les choses jusques à les faire revolter. Mais ils les disposèrent du moins à se retirer de leur Patrie, & de s'en aller en Hollande, & dans le Brabant. On les menaça de faire saisir & piller leurs maisons, s'ils ne revenoient. Les choses même allerent si loin, que le Duc de Luxembourg, craignant quelque sédition dans la ville d'Utrecht, en fit desarmer les habitans. Ce qu'il avoit fait publier contre les fugitifs par son Ordonnance du 15. d'Août, fut confirmé par un Edit du Roi du 9. de Septembre suivant, qui confisquoit les biens délaissés, & mettoit à une grosse amende ceux qui ne retourneroient pas dans un certain temps. Les Etats Generaux en publierent un de leur part avec

avec les mêmes peines contre ceux qui obéi-
roient à l'Edit de la France dont on vient
de parler. 1671.

Le Prince d'Orange continuoit à fortifier
son Armée, & à rassurer ses Troupes cam-
pées à Bodegrave. Ayant reçu quelques Re-
gimens, que le Comte de Monterey Gou-
verneur des Pais-bas Espagnols lui avoit en-
voyez, il entreprit le siege de Voerden. Il
avoit en cette ville entre les mains, & se
préparoit à la fortifier. Mais les habitans ne
pouvant se résoudre à ruiner leurs Tuilleries
il les laissa sur leur bonne foi, croyant qu'il
seroit toujours à portée d'empêcher que les
François ne s'en emparassent. Ceux de Voer-
den apprirent que l'on ruinoit toutes les
maisons, qui étoient autour d'Oudewater
pour la fortifier. Ils craignirent que l'on
ne fit la même chose chez eux. Ils firent
donc proposer au Duc de Luxembourg de
les prendre sous sa protection, & de leur en-
voyer quelques Troupes. Le Duc se rendit
dans cette ville avec deux ou trois mille hom-
mes, du Canon, & des munitions de Guer-
re & de bouche. Il y entra, & laissa 500.
hommes de Garnison dans le Château avec
toutes les provisions nécessaires, après quoi
il reprit le chemin d'Utrecht.

Le Prince, chagrin du tour que ceux de
Voerden lui avoient fait, songea à l'attaquer.
Cependant les choses n'étant pas dans un état
favorable pour cela, il résolut de faire le siege
de Naerden, qui faisoit beaucoup de peine à
la ville d'Amsterdam. Il prit si bien ses mé-
sures, que ses Troupes arrivèrent devant cette

1672. ville, avant que les François en sçussent rien. Mais les vaisseaux qui devoient attaquer par mer, ne purent approcher de la Place, parce que la Marée étoit fort basse, & que le vent leur manqua. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein, & de le remettre à une autre occasion, d'autant plus que les François avoient trouvé moyen de renforcer la Garnison. Cette affaire fit reprendre la pensée du siège de Voerden, où le Prince d'Orange se rendit, après avoir fait croire au Duc de Luxembourg qu'il vouloit retourner devant Naerden. Il arriva donc à Voerden le 10. d'Octobre, & d'abord fit commencer l'attaque, & dresser ses batteries. Le Comte de la Mark averti de ce dessein, & des préparatifs que le Prince faisoit pour ce siège, fit brûler les Tuilleries, de peur que l'ennemi ne s'en prévalut pour se mettre à couvert, & fit faire des feux sur la grande Tour, pour faire sçavoir à Utrecht qu'il étoit assiégé. Cependant la ville fut battue vivement, & le Prince, se hâtoit, craignant que le Duc de Luxembourg ne vint secourir la Place.

Ce General qui n'avoit que trois ou quatre mille hommes avec lui, ne laissa pas de marcher droit à Voerden, après avoir envoyé le Marquis de Genlis pour lui amener des Troupes de renfort. Il se mit donc en marche sur la digue, où il fut exposé à un grand feu du Canon & du Mousquet. Cela ne le rebuta point. Cependant il ne pût percer les Foris qui gardoient l'avenue du Camp. Le Prince d'Orange de son côté pressoit vivement le
 sic-

siège, & battit le Comte de la Mark en une 1672.
fortie. Ce Comte & ses Troupes se reti-
rerent avec avant tant de précipitation, qu'ils
ne penserent pas à fermer la Porte. Mais les
Hollandois n'oserent se jeter dans la Pla-
ce, craignans que ce ne fût un piège qu'on
leur tenoit. Cela donna lieu neantmoins
au Prince de faire venir son Armée aux pieds
des murailles pour donner un assaut. Les as-
siegez qui s'étoient reconnus se défendirent
avec tant de vigueur, qu'ils repoussèrent
l'ennemi avec beaucoup de perte.

Le Duc de Luxembourg ne se rebuta point
des difficultez qu'il trouva dans l'exécution de
son dessein. Il s'informa des Paysans si l'on
ne pourroit pas traverser les prairies inon-
dées, & marcha par un endroit, qu'on lui
enseigna, où par bonheur on n'avoit pas
rompu le pont. Cependant le Marquis de
Genlis ne venoit point, & ce General n'en re-
cevoit aucune nouvelle. Cela l'obligea de
tenir conseil de Guerre, où l'on conclut
d'aller droit à l'ennemi. On ne trouva que
trois pieds d'eau, dans laquelle le Duc de
Luxembourg se jeta le premier, & entraî-
na ainsi toutes les Troupes par son exem-
ple à faire le même chose. Il força d'abord
une maison, où l'on avoit mis de l'Infante-
rie, & ensuite il se rendit maître d'un Mou-
lin, où l'on avoit fait quelques retranche-
mens. Cependant ses gens ayant eu l'im-
prudence de mettre le feu à ce Moulin, l'en-
nemi se vit en état de tirer à coup sûr, par ce
que la flamme leur monroit les François.
Mais la présence du Duc de Luxembourg les

1672. anima de telle manière, qu'ils se rendirent maîtres du Fort, où étoit Zuylestein l'un des Generaux Hollandois, où il fut tué de dix huit coups. Ils gagnerent donc ce passage, & s'étant saisis de l'autre Fort ils percèrent jusques à la ville, après avoir battu tout le quartier de Zuylestein. Cela rompit la communication des quartiers des Assiegeans, & les obligea de lever leur siège. Le Comte de Hoorn se retira à Oudewater, & le Prince se rendit dans son Camp de Bodegrave. On lui renvoya le corps du Sr. de Zuylestein, lequel il fit porter à Breda, dont il étoit Gouverneur. Ses charges furent distribuées à divers Officiers Generaux. Le jeune Rhingrave eut le Gouvernement de Breda. Le Generalat d'Infanterie fut donné au Comte de Koningsmark, & le Comte de Waldek obtint le Regiment d'Infanterie, & une Compagnie de Cavallerie qui étoient au défunt.

Pendant que toutes ces choses se passaient, les Etats sollicitoient l'Empereur & les Princes d'Allemagne de leur fournir du secours, & d'entrer même dans une Ligne offensive & défensive avec eux. Le Traité en fut enfin conclu de la part de l'Empereur & de l'Electeur de Brandebourg, par lequel ils s'engagerent à faire la Guerre à la France. L'Electeur se mit donc à la tête d'une Armée de vingt cinq mille hommes, & prit la route de Westphalie, esperant d'être joint par les Troupes de l'Empereur. Mais elles en furent empêchées par des ordres secrets envoyez, à ce que l'on a crû, par le Prince de Lo-

Lokoyits, qui étoit premier Ministre de l'Empereur. Il fut mis en prison, sur le soupçon que l'on en eût, & y resta long temps. Mais cela mit l'Electeur de Brandebourg dans la nécessité de se retirer, & d'abandonner le Pais de Mark aux François, qui marcherent contre lui sous le Vicomte de Turenne. Enfin après plusieurs delais, le General de l'Empereur joignit l'Electeur avec ses Troupes, après quoi ils fatiguerent les François par diverses marches & contre-marches, & les empêcherent d'incommoder les Hollandois.

Il y eut plusieurs petites rencontres de part & d'autre entre les deux Partis. Mais cela ne decidoit point l'affaire principale. Ainsi le Prince d'Orange crût, qu'il devoit faire quelque grande diversion, pour donner le moyen à son Pais de reprendre haleine. Il conclut donc en un grand Conseil de Guerre de se rendre avec l'Armée dans le Pais de Liège. Dès qu'il eût assemblé ses Troupes au nombre de vingt cinq mille hommes il prit la route de Maestricht. On crût qu'il avoit dessein de joindre l'Electeur de Brandebourg. Mais ayant scû, que ce Prince s'étoit retiré au fonds de l'Allemagne, il fit semblant d'en vouloir à Tongre, où à Maseyk, où les François avoient Garnison, pour bloquer la ville de Maestricht. Le Duc de Duras qui avoit un Camp volant à Tongre fit venir le Comte de Montal dans cette Place, & se jeta du côté de Maseyk. Il avoit peu de Troupes avec lui. Il ne voulut donc point s'enfermer dans aucune ville, & de

1672. peur d'être battu par le Prince d'Orange il passa la Roer, & se retira du côté de Cologne. Le Prince le voyant éloigné vint droit à Tongre, où neantmoins le Comte de Montal se jeta avec environ trois cens hommes. On fit semblant de l'y vouloir assieger, & dans cette vue on fit investir la Place par huit cens chevaux. Mais le reste de l'Armée alla se poster brusquement devant Charleroy. Montal qui en étoit Gouverneur, prit cent chevaux à Tongre, & passa au travers de l'Armée ennemie. Il fut si heureux qu'il se rendit à Charleroy, où d'abord il fit mettre le Canon sur les remparts, & fit grand feu de la Place. Cela obligea le Prince de lever le siege, par ce que la gelée étoit si forte, & le froid si âpre, qu'on ne pouvoit travailler aux tranchées. Il mit donc ses Troupes en quartier d'hyver dans le Brabant, & se rendit en Hollande. Son voyage ne laissa pas d'être utile à son Parti. Il fatigua beaucoup l'Ennemi, & lui fit sentir que la fortune avoit changé, que désormais on ne devoit plus songer à faire des conquêtes avec tant de rapidité, puis qu'il avoit une Armée capable d'entreprendre au dehors.

Pendant son voyage le Duc de Luxembourg avoit amassé tout autant de Troupes qu'il avoit pu, prétendant surprendre la Hollande à la faveur des glaces. Il choisit un temps qui lui parut favorable, par la forte gelée qu'il faisoit alors. Cependant il ne pût faire passer que trois ou quatre mille hommes, parce que le Pont qu'il avoit fait faire pour passer l'eau se rompit. Il voulut attaquer

un Port pour tâcher de passer plus avant. 1672.
Mais il en fut repoussé par les Paysans, & obligé de se rendre du côté de Bodegrave & de Suammerdam. Pendant cela le degel vint en une nuit, & fondit toutes les glaces, de sorte qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Cela le mit au desespoir, & fut cause que les soldats par son ordre commirent des cruautés horribles dans ces deux lieux. Ils brûlerent, tuerent, & violerent. Ils n'épargnerent ni femmes ni enfans, & l'on n'a point d'exemple qu'il se soit jamais exercé de pareilles barbaries au monde. Mais le degel continuant ils furent obligez de songer à la retraite. Ils la firent avec quelque facilité par l'imprudence du Colonel Painvin, qui avoit malheureusement le seul poste par lequel ils pouvoient se rendre à Voerden.

Le Prince d'Orange en fut averti à Breda, où il étoit alors. Il se rendit en diligence à Alfen, où les Troupes avoient le rendez vous, ce qui obligea les François de hâter leur retraite: Ils perdirent sept ou huit cens hommes sous les glaces, qui s'enfoncerent, & le Duc de Luxembourg tomba en un lieu, d'où l'on eût bien de la peine à le retirer. Après que les François eurent pris la route de Voerden & d'Utrecht, on fit le Procès au Colonel Painvin, qui fut condamné par le Conseil de Guerre à perdre la tête, pour servir d'exemple aux Troupes & aux Officiers, & pour prévenir de semblables fautes dans la suite. Voila comment finit l'année 1672. dans laquelle on vit des événemens remarquables. La France avoit attaqué les

1672. Provinces-Unies avec une fierté surprenante, & d'abord elle avoit réussi, en prenant trois Provinces dans l'espace de six semaines. Mais le Roi fut obligé de s'en retourner à Versailles, plus vite qu'il n'étoit venu; & depuis cela le Prince d'Orange ayant été mis à la tête des Troupes, & rétabli dans toutes les Charges de ses Prédécesseurs, il remit l'ordre parmi les Soldats, & ralluma le courage & les esperances de son Pais. Alors on fit la Guerre avec plus d'égalité, & l'on vit la République se relever de son abbattement.

1673. Cette année commença par la bonne nouvelle de la prise de Coevorden sur les Munsteriens. L'Evêque se fiait sur la situation avantageuse de cette Place, qui est au milieu d'un Marais, en avoit fait une Place d'Armes & de Magasin: Rabenhaupt General à Groningue, averti que la Garnison s'affoiblissoit tous les jours par les maladies, & que d'ailleurs les Soldats faisoient assez mauvaise garde, par ce qu'ils se fioient sur leurs marais, crût qu'il pourroit surprendre la ville par le moyen des glaces. Il fit donc faire ses préparatifs fort secretement, & tout se trouvant en état le 26. le Décembre, il fit partir fort à la sourdine quatre cens chevaux & mille hommes de pied, sous le commandement du Colonel Eybergen assisté du Colonel Wylert, & du Major Sikinga, qui commandoit la Cavallerie, auxquels il donna l'ordre de l'attaque. Ils arriverent le 30. devant Coevorden, & par bonheur il s'éleva un gros brouillard, qui donna le moyen aux Troupes de
s'a-

s'avancer jusques à la Contrescarpe sans être découvertes. En même temps ils jetterent des ponts de corde & de joncs, qu'ils avoient avec eux pour passer le fossé. Cela ne se pût exécuter, sans que la sentinelle n'en entendît le bruit. Elle donna donc l'alarme, & l'on se mit sous les armes dans la ville. Eybergen & ses soldats, se voyant engagez, poussèrent leur attaque vigoureusement, & s'étant partagez en trois bandes ils firent trois attaques & se rendirent enfin les maîtres du rempart. Le Gouverneur fut tué dans cette occasion, ce qui mit la Garnison en desordre. On força donc la ville, & la Garnison fut obligée, après une assez vigoureuse résistance, de se rendre prisonnière. Une partie s'étoit sauvée par une des portes. Le reste montant environ à 300. hommes fut pris. & on permit aux soldats victorieux de piller la ville.

Cette conquête donna beaucoup de courage au Parti, & acquit de la gloire à Rabenhaupt. Les Etats de Groningue lui confirmèrent les emplois qu'il avoit dans leur Province, & lui donnerent la charge de Baillif du Pais de Drente, & celle de Chatelain de Coevorden. Le Colonel Eybergen fut fait Commandant de la Place sous lui, & Van Thynen, ci-devant Marguillier de l'Eglise de Coevorden, qui avoit fait maître le dessein de cette entreprise, & qui avoit même fourni les expédiens propres à s'en rendre maître, eut pour sa récompense la charge de Commissaire General. Eybergen ne perdit que 60. hommes dans cette expedition. Mais
les

1673. les ennemis furent tellement surpris de la perte qu'ils avoient faite de cette ville, qu'ils abandonnerent quelques unes des Places; qu'ils tenoient dans la Frise, & dans l'Overissel, tant ils étoient consternez. L'Evêque de Munster apprit cette fâcheuse nouvelle, pendant qu'il étoit occupé à ravager la Comté de Mark. Mais les avantages qu'il remporta dans de petites rencontres sur l'Electeur de Brandebourg, ne furent pas capables de le consoler de Coevorden, dont la Garnison mit tout son Pais en contribution.

Il eut un autre sujet de chagrin, par le mandement qui fut publié de la part de l'Empereur, avec ordre aux Officiers & aux soldats Allemands de quitter le service de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque, & de se ranger à celui de l'Empereur. En même temps il étoit ordonné à ces deux Prelats de quitter le service & l'alliance de la France. L'Evêque publia une déclaration contre ce mandement de l'Empereur, & ne tint compte d'y obéir. Il continua donc de ravager la Comté de Mark, & celle de Ravensperg. Ces desordres fatiguerent beaucoup l'Electeur, & l'obligerent enfin de traiter avec la France. On lui remit entre les mains les Places du Pais de Cleves, que l'on avoit prises sur les Provinces Unies, après que le Traité fut conclu avec la France le 10. d'Avril. Le Vicomte de Turenne obligea l'Evêque de restituer tout ce qu'il avoit pris dans le Pais de Mark. La France commençoit à trouver cette Guerre fort pesante. La Cam-

1673.

pagne de 1672. lui avoit coûté des sommes prodigieuses d'argent, & il lui avoit fallu plus de 70000. hommes pour remplacer les soldats qui étoient morts, ou qui avoient deserté. Le Conseil reconnut donc que le Roi ne pourroit pas conserver les conquêtes que l'on avoit faites dans les Provinces-Unies. Le Roi voyoit que l'Allemagne & l'Espagne même s'ébranloient en faveur de la République, & il craignoit que le Parlement d'Angleterre n'obligeât le Roi Charles à s'accorder avec les Hollandois.

Toutes ces raisons obligèrent la France d'accepter la médiation de la Suède, & l'on convint enfin de s'assembler à Cologne, & d'y envoyer des Ambassadeurs Plenipotentiaires pour négotier la Paix. On en nomma en effet de part & d'autre qui se rendirent dans cette ville pour y commencer les conférences. Cependant on ne laissoit pas de se préparer pour la Campagne, qui étoit sur le point de commencer. Le Prince d'Orange fit un tour en Zélande pour terminer des différens qui y étoient survenus. Après les avoir appaisés il visita les Places Frontières, & ensuite revint à la Haye. Il posta des Troupes à toutes les avenues de la Hollande, & fortifia le poste de Niversluis entre Utrecht & Amsterdam, ce qui fut fait en deux jours. Il y mit le Colonel Stocheym avec 1600. hommes de Troupes réglées & mille Paisans. Cependant le Prince de Condé fit tout ce qu'il pût pour se rendre Maître de Muiden. Mais il n'en put venir à bout.

II.

1673. Il tâcha même de faire écouler les eaux de l'inondation, en perçant les Dignes en plusieurs endroits. Mais il ne put réussir dans son dessein. Au contraire la Marée augmentoit toujours l'inondation, de sorte qu'il fallut cesser de travailler à ce dessein.

Pendant tout ce tems-là on faisoit de grands preparatifs en Hollande pour empêcher l'ennemi de pénétrer dans le Pais, & dans cette vue le Prince d'Orange fit retablir le Fort de Nieverbrugg, que le Duc de Luxembourg avoit fait demolir en se retirant de Bodegrave. Wurts fut envoyé dans la Flandre Hollandoise avec des Troupes, pour s'opposer aux courses des Garnisons de Courtrai & de Tournai. Le Prince Maurice fut détaché avec d'autres Troupes pour garentir la Frise des courses des Munsteriens. Le Prince visita les Places Frontieres, & pourvut à leur sûreté, après quoi on députa vers le Roi de Dannemarc, pour hâter le secours qu'il s'étoit engagé de fournir aux Etats. On pressa la Reine d'Espagne d'exécuter le Traité fait avec elle pour déclarer la Guerre à la France. Mais les grands efforts de la République se firent sur la Mer. On équippa une puissante flotte pour s'opposer à celle des Anglois. Ruyter se mit en Mer de bonne heure pour empêcher la jonction des Anglois & des François. Le Parlement favorisoit les Etats, & retarda la flotte. D'ailleurs les difficultez que le Roi trouva à obtenir les subsides qu'il demandoit, contribua encore à ce retardement. Ruyter pour ne perdre point de tems mit à la voile
avec

avec quarante deux Vaisseaux, en attendant que le reste fut prêt. Il avoit d'ailleurs seize bâtimens preparez à enfoncer dans la Mer pour rompre la sortie de la Tamise. Il se rendit à l'embouchure de cette riviere. Mais il ne pût exécuter son entreprise, parce que les Anglois étoient en Mer avec quarante cinq Vaisseaux. Il retourna donc à Schonevelt attendre le reste de sa flotte.

Tromp, que l'on avoit rétabli Lieutenant Amiral d'Amsterdam, le vint joindre avec les plus gros Vaisseaux de son Escadre. Cette jonction étant faite, Ruyter donna l'Avant-garde à Tromp, garda le Corps de Bataille pour lui, & mit l'Arrièregarde sous le commandement de Bankert Lieutenant Amiral de Zelande. Toute la flotte étoit de cent neuf voiles avec tous ses Commandans, & les ennemis en avoient cent quarante cinq. L'Escadre Françoise avoit joint les Anglois le 23. de Mai près de Dungenesse. Le Prince Robert, quel que Chef de toute l'Armée Navale, prit l'Avant-garde, donna le Corps de Bataille au Comte d'Etrée, & mit l'Arrièregarde sous le Vice-Amiral Sprag, & dans cet ordre il vint mouiller près de Schonevelt le 1. de Juin. Les gros tems retinrent les flottes jusques au 7. que la Bataille commença. Tromp soutint l'attaque fort vaillamment, & changea deux fois de vaisseau. Il s'attacha ensuite au Vice-Amiral du Pavillon rouge, & Ruyter vint à combattre le Comte d'Etrée. Le choc fut rude, & bien des gens périrent dans la mêlée. Vlug comte d'Amiral de Bankert, & Scham de Tromp

1673. y furent tués. On combattit jusques à la nuit. Les Vaisseaux Hollandois paroissoient les plus maltraitez. Cependant ils rendirent inutiles les Fregates ; & les Brulôts que l'on avoit mis au devant de la flotte ennemie, perirent presque tous par l'adresse de Ruyter.

L'ennemi croyoit recommencer le combat le lendemain pour profiter du vent, qui lui étoit toujours favorable. Mais la Flotte Hollandoise se tint à Schonevelt, en attendant que le vent se changeât. Enfin le 14. on entra en action, & le choc commença par l'Escadre bleue commandée par le Vice-Amiral Sprag. L'Avantgarde Hollandoise se jeta sur elle. Cependant le desordre étoit si grand parmi les autres Escadres Angloises, que les Vaisseaux se trouvoient hors de leur rang mêlez les uns parmi les autres. Les Hollandois, qui ne pensoient qu'à faire consumer inutilement la poudre de l'ennemi, ne se soucierent point de profiter de ce desordre. Le combat finit donc après quatre heures de canonnade, & chacun s'attribua la victoire. La vérité est, que l'Escadre d'Amsterdam parut avoir quelque avantage sur l'Escadre bleue des Anglois.

Le Roi de France commença la Campagne sur terre par le Siege de Mastricht. Le vieux Rhingrave, qui en étoit Gouverneur, étoit mort depuis peu, & on avoit mis à sa place le nommé Bariau homme de réputation à la Guerre. Ce nouveau Gouverneur fit tout ce qu'un bon Commandant pouvoit faire. Il défendit la Place jusques à la dernière

nière extrême, sans se soucier des instances des Bourgeois. Mais l'Armée des Etats étant trop faible pour le secourir, il fut obligé enfin de capituler. Le Prince d'Orange, qui croyoit que cette Place tiendrait long-tems, assembla enfin des Troupes pour aller au secours. Mais il aprit en chemin, que la Place avoit été obligée de se rendre le 30. de Juin sous des conditions honorables. La France perdit neuf mille hommes dans ce siege, & ne pût rien faire le reste de la campagne. Le Prince Maurice battit plusieurs Troupes de Munsteriens en Frise, & leur enleva un Fort considerable en ces quartiers-là. Le Prince de Condé voulut attaquer Bosleduc. Mais il trouva cette Place inondée à deux lieues à la ronde, de sorte qu'il fut obligé d'abandonner son dessein qui étoit impraticable. Cependant le Prince d'Orange, ayant joint quinze mille Espagnols à dix huit ou vingt mille hommes de ses Troupes, se posta à Raemsdonck pour observer les ennemis. Mais ayant su qu'ils paroissoient avec leur flotte devant Scheveling, il revint à la Haye, & disposa ses Troupes avec tant d'ordre sur les Côtes, que les Anglois n'oserent rien entreprendre.

La Flotte Hollandoise se presenta hardiment à celle de l'ennemi près de Scheveling. Le Prince se rendit à bord de l'Amiral, où il tint conseil de Guerre, & exhorta tous les Officiers à bien faire leur devoir. Il s'en retourna ensuite à la Haye, d'où il se rendit à son Armée. Il trouva que le Prince de Condé s'étoit retiré de la Mairie de Bosleduc.

Ainsi

1673

Ainsi il fut en état de faire quelques entreprises. Mais la Flotte Angloise, qui étoit devant Scheveling, recarda son dessein pour quelques tems. Cette flotte se voyant forte & nombreuse se presenta devant celle de Hollande, & fit ce qu'elle put pour l'attirer en pleine Mer. Ruyter, qui jugea par là que l'ennemi pensoit à quelque descente, revint sur les Côtes pour les défendre. L'ennemi le suivit, & se presenta ainsi devant Scheveling. Alors cet Amiral, qui avoit le vent favorable, commença à se mettre en ordre de Bataille. Bankert attaqua le Comte d'Errée, qui commandoit l'Avantgarde. Tromp se jeta sur l'Arrièregarde du Pavillon bien commandée par Sprag. Le combat s'échauffa entre Tromp & Sprag, & ils se canonnerent pendant trois heures. Le Vaisseau de Sprag fut si maltraité, qu'il fut obligé d'en changer. Tromp fut obligé d'en faire de même. Cependant il maltraita cette Escadre bleüe de telle maniere, qu'il n'en resta que deux Vaisseaux en état de combat. Sprag voulut changer une seconde fois de vaisseau. Mais il tomba dans la Mer, où il perit, & se noya.

Le Prince Robert averti du malheur de Sprag se dégagea du combat pour aller au secours de cette Escadre delabrée. Ruyter le suivit pour sauver Tromp; & cela fit recommencer la Bataille plus rudement que jamais. Cela dura jusques à la nuit; que l'on fut obligé d'interrompre le combat. Mais le lendemain personne ne voulut recommencer la charge. Cependant Ruyter en eut tout l'avan-

l'avantage. L'ennemi n'eut pas le moyen de faire la descente qu'il avoit projeté, & fut même obligé de se retirer sur ses Côtes, & l'on defarma les deux flottes, parce que la saison étoit trop avancée. On se mit en état en Hollande d'avoir une puissante flotte pour l'année suivante, & l'on y travailla en même tems à faire de bonnes alliances avec l'Allemagne, l'Espagne, & d'autres Potentats, esperant porter le Roi d'Angleterre par ce moyen à s'accommoder avec les Etats. Tous les Traitez furent conclus avec tous ces Princes, & l'on se mit ainsi en état de pousser la Guerre vigoureusement contre la France.

Toutes ces affaires fournirent le moyen au Prince d'Orange d'entreprendre de délivrer sa Patrie. Il rassembla donc toutes ses Troupes, & se mit en marche. Le Duc de Luxembourg crut qu'il en vouloit à Grave, ou à Bommel. Mais ayant vu qu'il avoit dessein de passer plus outre, il retourna à Utrecht, d'où il envoya des Charettes chargées de Munitions à Naerden. Ces charettes furent prises par les Hollandois, & peu de tems après le Prince arriva devant cette ville. Il la fit investir, & en forma le siege avec promptitude. Il fit dresser huit Batteries, tant sur le Zuyder-Zee, que sur terre, & battit la Place avec furie. Le Duc de Luxembourg avoit amassé dix mille hommes pour tâcher de la secourir. Mais il n'osa s'approcher des assiegeans. On se rendit maître de la Contrescarpe, & on continua de faire des brèches. Tout se préparoit à un

1673. un Affaut general, que les ennemis prévirent par une Capitulation. On accorda deux pieces de Canon, & toutes les autres marques d'honneur à la Garnison qui fut conduite à Arnheim. Elle sortit le 13. de Septembre, & quelque tems après on fit le Procès au Gouverneur, qui fut dégradé & condamné à une prison perpétuelle. La prise de Naerden servit beaucoup à assurer la Hollande, & deormais la Guerre va être transportée loin de ses frontieres.

Ce siege étant fini le Prince marcha avec son Armée vers le Rhin, pour accomplir le Traité fait avec l'Empereur, qui de sa part envoyoit aussi trente mille hommes pour faire la Guerre à la France. Les Etats lui payoient 45. mille écus par mois pour cela. L'Espagne entroit aussi dans cette Guerre, & fournissoit des Troupes de sa part. Après donc que Naerden fut pris, le Prince envoya ses Troupes dans le Brabant, où il les joignit quelque tems après, & il s'y abboucha avec le Comte de Monterey, qui s'engagea de lui donner quatre mille chevaux, & quatre mille hommes de pied. Le Prince de Condé voyant tous ces mouvemens envoya le Marquis de Luffon au Comte de Monterey, pour lui dire que le Roi regarderoit comme une rupture, le passage qu'il accordoit à l'Armée du Prince d'Orange sur les terres d'Espagne. Le Comte répondit, qu'il n'avoit pu refuser à ce Prince le passage qu'il avoit demandé, puis que les François avoient fait une invasion dans le Pais d'Alost, & qu'au reste il seroit bien aise de voir l'ordre
du

du Roi sur ce sujet pour y faire une réponse plus précise. Le Marquis se plaignit ensuite, de ce que l'Espagne avoit envoyé du secours aux Hollandois. Monterey repondit , qu'il avoit imité la France , qui avoit assisté les Portugais nonobstant la Paix des Pirenées, laquelle lui en ôtoit la liberté. 1673.

Le Prince d'Orange & le Comte de Monterey , s'étant abouchez encore une fois à Anvers, delibererent, ou d'attaquer le Prince de Condé, ou de se joindre à l'Armée de l'Empereur. Mais enfin ils conclurent d'aller trouver Montecuculi. Ainsi le Prince d'Orange ayant reçu les Troupes Espagnoles passa la Meuse à Venlo avec une Armée de vingt cinq mille hommes, & se rendit ainsi sur le Rhin. Le 27. de Septembre il arriva dans l'Abbaye de Bronwiller, d'où il se rendit à Brueil Maison de l'Electeur de Cologne, & ensuite il joignit Montecuculi. La Ville de Rhinbach voulut s'opposer à son passage. Mais il la fit forcer, & on passa au fil de l'épée ceux que l'on y trouva sous les armes. On y fit pendre même le Bourguemaître, qui avoit porté la ville à cette résistance. Les deux Armées formerent ensuite le dessein d'assiéger Bonn. Le Gouverneur fit d'abord une vigoureuse défense, fit tout ce qu'il pût pour démonter les Batteries, & s'opposa aux approches par des sorties. Cependant on ne laissa pas d'avancer les tranchées, & la Place étoit battue de tous côtez. Le Prince de Condé avoit détaché le Maréchal d'Humiere avec sept ou huit mille hommes, pour secourir cette ville. Il ne pût

1673. y jeter que cent Dragons, après quoi il se retira. On pressa donc vivement le siège; & l'on s'empara d'une demie-lune; ce qui donna le moyen de penser à un Assaut general. Le Gouverneur se voyant sommé de se rendre, & assuré d'ailleurs que les mines étoient prêtes à jouer, fit battre la chamade, & capitula sous les conditions ordinaires d'honneur. La Garnison n'étoit plus que de quinze cens hommes. Le Marquis de Grana en fut fait Gouverneur. Ce fut ainsi, que ce Prince commença à mettre sa Patrie en liberté. Depuis la prise de Bonn les François se virent obligez à quitter leurs conquêtes de l'année précédente. Ce qu'il y eut de plus beau dans la prise de cette ville, c'est que le Prince cacha si bien le dessein qu'il avoit de l'assiéger, que le Vicomte de Turenne y fut trompé, & ne put entreprendre de la secourir, en quoi ce Prince fut plus habile que ce vieux Capitaine, qui ne pût empêcher la prise de cette ville.

Ce siege étant fini les Armées se separerent pour se mettre en quartier d'hiver. Et le Prince se rendit à la Haye, où il fut reçu avec bien de la joye. On s'apperçut bien-tôt de l'importance de cette prise. Elle coupoit la rivière, de sorte que l'on ne pouvoit plus fournir les Places conquises, comme on le faisoit auparavant par le moyen des Rivières. Il fallut donc les abandonner, de peur que les Garnisons ne perissent faute d'être secourues. Les François se preparerent donc à quitter toutes ces Villes. Mais ils les rançonnerent auparavant, reçurent content tout ce qu'on pût

pût leur donner d'argent, & prirent des otages pour la sûreté du reste. Utrecht fut quitté le 23. de Novembre. Amersfort, Rheenen, Wijck, & les autres Places de la Province d'Utrecht & du voisinage se virent délivrées de ces fâcheux hôtes. On abandonna aussi les Places des autres Provinces, & ces Garnisons étant jointes le Duc de Luxembourg se mit à leur tête, & les fit marcher avec tout leur butin pour se retirer. Il y avoit bien trois mille chariots. Leur marche fut lente à cause de leurs équipages. Ainſi le Prince d'Orange eut le loisir de couper le chemin au Duc de Luxembourg, qui fut obligé de se retirer sous le Canon de Mastricht, d'où il envoya un Courier au Roi pour l'avertir de l'état auquel il étoit réduit. Cependant la saison étant fort avancée, le Prince d'Orange retira ses Troupes, & laissa le Duc en état d'attendre le secours, dont il avoit besoin pour sortir de ce mauvais pas.

Pendant que toutes ces choses se passoient, les Ambassadeurs, qui étoient à Cologne travailloient, mais fort lentement aux négociations de la Paix. Les Etats vouloient que l'on reçut les Envoyez du Duc de Lorraine au Traité, ce que les François refusoient opiniâtement. D'autre côté les Etats ne voulurent point consentir aux demandes de la France, qui souhaitoit une surſéance d'Armes. Mais il arriva ensuite une affaire au commencement de Février 1674. qui rompit l'Assemblée. L'Empereur fit arrêter le Prince Guillaume de Furstemberg, qui étoit

1673. à Cologne avec le Caractere de Plenipotentiaire de l'Electeur de ce nom. Le Roi de France se plaignit de cette violence comme de l'infraction manifeste du Droit des gens, & retira ses Ambassadeurs, parce que l'Empereur ne voulut point rendre le prisonnier. Il pretendoit qu'étant sujet de l'Empire il agissoit contre les interêts de sa Patrie. Il fut transféré à Neustat, où on lui fit son procès, & on le condamna à perdre la tête. Cependant la sentence ne fut point executée, parce que ce Prince étoit Ecclesiastique, & que l'on ne voulut point fâcher le Pape dans l'état où se trouvoient alors les affaires.

1674. Les Etats Generaux voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer de l'Assemblée de Cologne, travaillèrent si fortement à faire la Paix avec l'Angleterre, que le Traité en fut conclu à Londres le 19. de Février de cette année. La Publication en fut faite au mois de Mars suivant, & ensuite les deux Prelats de Cologne & de Munster firent aussi la Paix, & rendirent aux Provinces-Unies toutes les Villes qu'ils avoient prises. Les Etats conclurent aussi une Ligue offensive & défensive avec l'Electeur de Brandebourg. Cela pressa les François de quitter leurs conquêtes de Gueldre & de Cleves, & il ne leur resta que Grave de toutes les Villes qu'ils avoient prises la première campagne. Ils y transporterent tout le Canon & les Munitions qu'ils trouverent dans les Places qu'ils abandonnoient, & ils y placerent une partie de leurs Garnisons. Pendant que l'on étoit occupé à toutes ces choses, le Roi de Fran-

France fit son expedition de la Franche 1674.
Comté , dont il s'empara dans un mois de
tems. Le Prince de Condé pour favoriser
cette expedition se rendit à l'Armée de
Flandre , qui étoit de quarante mille hom-
mes , par la jonction des Troupes que le Ma-
rêchal de Belisfonds avoit amenées des Vil-
les abandonnées. D'abord il se saisit du Fort
de Navasignes , & du Château d'Argenteau.
Mais les Armées des deux Partis se tinrent
dans l'inaction pendant deux mois, occupées à
s'observer l'une l'autre. Le Prince de Con-
dé n'osoit rien entreprendre, parce que les
Alliés étoient plus forts que lui. Mais le
Prince d'Orange en fut empêché par les Im-
periaux, & par les Espagnols , qui ne vou-
loient pas seconder ses desseins. Les choses
allèrent même si loin, qu'il fut obligé de se
plaindre du Comte de Souches à l'Empereur,
qui le reçut très-mal après la Campagne.

Il perdit beaucoup de tems dans sa mar-
che , & ne joignit le Prince d'Orange que
fort tard auprès de Namur. Quand la jonc-
tion fut faite , on conclut d'aller droit aux
Francois pour les combattre. Le Prince de
Condé, qui ne se sentoit pas assez fort, se re-
trancha sur la Riviere de Piéton près de
Charleroi , & de Fontaine l'Evêque. Le
Prince d'Orange s'approcha de son Camp.
& tâcha de l'attirer au Combat. Mais il
ne pût l'engager à sortir de ses retranche-
mens. Il résolut donc de décamper de Se-
nef l'onzième d'Août, & prit sa marche du
côté de Binch & de Marimont. Son dessein
étoit de se rendre sur les Frontieres de Fran-

1674. ce pōt y transporter la Guerre en l'attaquant elle-même. L'entreprise étoit belle, & eût procuré de grands avantages aux Alliés. Mais un contretiens inespéré la rompit absolument, & engagea même le fameux combat de Senef. Celui, qui s'étoit chargé de conduire l'Armée, évita de passer par un endroit, parce que la marche eût ruiné la terre d'un de ses Parens. Il fit donc prendre sur la gauche plus près de l'Armée ennemie, à laquelle les Troupes des Alliés prêtoient le flanc.

Le Prince de Condé averti des choses, laissa passer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de Bataille pour se jeter sur l'Arrièregarde. Le Prince d'Orange avoit mis l'Avantgarde sous le Comte de Saxe avec ses Imperiaux. Il se reserva le Corps de Bataille, & donna l'Arrièregarde aux Espagnols. Il couvrit la marche de quatre mille chevaux, qu'il laissa sous le Prince de Vaudemont.

Le Prince de Condé attaqua d'abord ces quatre mille chevaux, qui ne pouvant combattre à leur aise dans un terrain rempli de Hayes & de fosses, envoyèrent demander de l'Infanterie. Le Prince d'Orange fit partir aussi tôt trois Bataillons, qui furent placez dans un petit bois à la tête de cette Cavallerie. Pendant cela l'Armée ennemie étoit sortie de son Camp. Cela fut cause que l'on fit revenir les Troupes, qui avoient déjà passé la riviere de Senef, & que l'on plaça ces trois Regimens sur le Pont. Les François firent de grands efforts pour les en chasser.

Mais

Mais ils ne purent le faire, & cela les obligea de passer cette rivière plus haut pour couper ce détachement. Le terrain étant trop incommode pour la Cavallerie, qui ne pouvoit s'étendre, le Prince de Vaudemont fit retirer son Infanterie. Cela donna le moyen à l'ennemi d'attaquer plus vivement cette Cavallerie, & de la pousser en la prenant par derrière. Les Troupes se voyant pressées de cette manière prirent la fuite malgré les efforts du Prince de Vaudemont, & se vinrent poster près de la Cavallerie Espagnole. On les poursuivit jusques-là, ce qui ébranla les Espagnols, qui se renversèrent sur l'Infanterie, & la mirent en désordre. Le Comte de Waldeck, qui la commandoit, fit tout ce qu'il pût pour rétablir ce malheur. Mais il n'en pût venir à bout. Il y fut blessé en trois endroits, tua trois soldats ennemis, qui le vouloient prendre prisonnier, & eut bien de la peine à se rendre dans la grande Armée, par ce qu'il ne pouvoit presque plus se tenir à cheval.

Il est constant, que si le Prince de Condé en fût demeuré là, il avoit tous les sujets du monde d'être satisfait de lui même, & de s'attribuer l'honneur de la victoire. Il avoit battu l'arrière-garde de cette Armée, s'étoit saisi de son bagage, & se voyoit un grand nombre d'étendarts, de Tymbales, & de Drapeaux, beaucoup de prisonniers, & de personnes mêmes de la première qualité, mais ces commencemens lui paroissoient trop favorables pour demeurer en si beau chemin. Il poussa donc sa pointe, & crut ;

1674. qu'il pourroit achever de battre cette Armée. Mais la verité est, que les avantages qu'il eut d'abord, furent l'effet du grand nombre sur le petit. Le Comte de Souches avec son Avantgarde étoit fort éloigné du lieu où se faisoit le combat, & l'on eut toutes les peines du monde de le faire venir avec ses Troupes, qui étoient déjà campées. Le Prince d'Orange lui envoya Courier sur Courier pour la presser de venir. Il fut long-temps à s'ébranler, pendant quoi les Troupes Espagnoles & Hollandoises combattoient toujours avec vigueur, quoi qu'elles fussent obligées de ceder le terrain au plus fort. Enfin le Comte de Souches arriva avec son Armée, & alors le combat recommença plus violemment que jamais. Jusques là les François avoient eu de l'avantage. Mais la chance tourna, & on les repoussa avec tant de furie, qu'ils reperdirent autant de terrain qu'ils en avoient gagné avant cela. Le combat, qui avoit commencé à Senef, finit au village du Fai, & après avoir duré dix sept heures, les François quitterent le champ de bataille pendant l'obscurité de la nuit.

Chaque Parti s'attribua l'honneur de cette journée, & en fit chanter le Te Deum. La verité est que les François l'avoient mérité dans le commencement, & que les Alliez leur arracherent des mains les palmes & les Lauriers de cette sanglante journée. Car si l'Armée du Prince de Condé fit des prisonniers, si elle prit des Drapeaux, & du bagage, il est certain qu'elle fut enfin obligée de quitter la partie, & le Champ de bataille, où.

où les Troupes des Alliez demeurèrent. Elle 1674.
se retira même un peu plus loin que son camp.
Les Alliez ne se retirèrent que quelques heures
après les François, & que le Prince d'Orange
conduisit son Armée au lieu où il avoit eu
dessein de camper le jour précédent. Enfin
il est certain que les François perdirent plus
de monde que les Alliez, & qu'il leur resta
un si grand nombre de blesez, que l'on fut
occupé pendant quinze jours dans le Camp à
enterrer ceux qui mouroient de leurs ble-
sures, & que l'on y fut même obligé de ne
plus tirer sur les fosses de ceux que l'on en-
terroit, parce que l'on craignoit que cela ne
décourageât les soldats. Quoi qu'il en soit,
jamais combat ne fut plus long, ni plus opi-
niâtre. Toutes les Troupes chargerent de
part & d'autre avec une intrepidité surpre-
nante. Tout le monde s'y distingua, & l'on
doit donner la gloire aux deux Generaux d'a-
voir fait ce que de grands Hommes de Guerre
étoient capables de faire, en quoi l'on peut
être sans offenser la memoire du Prince de
Condé, que le Prince d'Orange le surpassa.
puis qu'ayant à soutenir un combat contre le
plus brave & le plus intrepide Capitaine,
qui fut jamais, il fit paroître à l'âge de vingt
quatre ans autant d'experience & de coura-
ge, qu'un Chef consommé dans le métier,
qui passoit pour le premier homme du monde
à donner une bataille.

On rapporte sur ce sujet, que le lendemain
de ce combat on en raisonnoit dans la Cham-
bre du Prince de Condé, & que quelques
Officiers François ayant dit, qu'ils étoient

1674. surpris, de ce que l'on parloit tant du Prince d'Orange, & que l'on ne l'avoit point vu dans cette fameuse journée, le Prince de Condé leur dit, qu'il ne savoit donc où ils avoient été ; mais que pour lui il avoit cru pendant le combat, qu'il y avoit pour le moins douze Princes d'Orange, & qu'il n'avoit jamais fait charger en aucun endroit, qu'il ne l'eut toujours trouvé en tête, faisant le devoir de General & de soldat. On ajoute, qu'il dit encore, que ce jeune Prince avoit fait voir tout le courage d'Alexandre, & toute la prudence de Cesar. Il fit voir en effet plus de sagesse, & plus de tranquillité d'esprit, que le Prince de Condé, qui ne pût moderer son feu, & qui s'abandonna tellement à son impetuosité qu'il perdit, sans savoir pourquoi, tous les avantages qu'il avoit obtenus d'abord. Le Prince d'Orange, à qui un pareil emportement eût été fort pardonnable à cause de sa grande jeunesse, conserva toujours un grand flegme, & se posséda si bien, qu'il ne fit aucun faux pas. Cependant il fut s'exposer quand il le fallut, & il courut même le hazard de perdre la vie ou la liberté dans cette occasion. Mais il eut le bonheur de sortir à son avantage de tous ces dangers.

Le lendemain du combat il marcha droit à Mons avec son Armée, & le Prince de Condé se rendit à Maubeuge, par ce qu'il n'étoit plus possible de demeurer dans son ancien Camp, à cause de la foiblesse de son Armée. On dit, qu'il laissa plus de 1500. bleffez dans les villages voisins, outre ceux qu'il avoit répandus dans les villes, de sorte que cette affaire

faite

faite l'avoit affoibli de plus de dix mille hommes. Mais il rétablit son Armée par le moyen des Garnisons, & mit en leur place les Régimens d'abrez du combat. Après cela il alla au secours d'Oudenarde, que les Alliez avoient assiégé. Le Prince d'Orange étoit déjà rendu maître de la Contrescarpe, & étoit sur le point de donner l'assaut, lors que le Prince de Condé arriva au secours de la Place. Le Prince d'Orange vouloit combattre les François, & les charger à leur abord, pendant qu'ils étoient encore fatiguez de leur marche. Mais le Comte de Souche, & celui de Monterey trouverent à propos de lever le siege. Le premier fit passer la riviere à ses Troupes en toute diligence, & abandonna même quelque pieces de Canon, que le Prince lui avoit prêtées. Cela ouvrit un passage au Prince de Condé, qui eut le moyen par là de jeter du secours dans la Place. Le Prince d'Orange fut donc obligé à suivre les autres, & les ayant joints à une lieue de là il mit son Armée en bataille, pendant que le Prince de Condé y rangeoit aussi la sienne. Mais une ravine qui étoit entre les deux Camps, les empêcha de combattre, par ce que ni l'un ni l'autre ne la voulut passer. Ainsi le Prince d'Orange se retira du côté de Gand pour y rafraichir ses Troupes.

Lors qu'il vit qu'il n'y avoit plus rien à faire en Flandre, il se rendit devant Grave, que Rapenhaupt avoit assiégée depuis deux mois. Il avoit eu dessein de s'y transporter plutôt. Mais le Comte de Monterey le pressa de demeurer encore quelques temps dans

1674. l'Armée des Alliez. Ensa voyant que la saison ne permettoit pas aux Troupes de France de rien entreprendre, il partit avec soixante Compagnies de Cavallerie, & arriva au Camp le 9. d'Octobre. Le Comte de Chamilli defendoit cette ville avec une Garnison de quatre mille hommes, & plus de quatre cens cinquante pieces de Canon. Rabenhaupt n'avoit que douze ou quinze mille hommes, ce qui l'avoit empêché de presser le siege plus vivement. Dès que le Prince fut arrivé, il fit attaquer la Contrescarpe par trois endroits. Malgré la résistance des Assiegez ses soldats se logerent sur le Glacis, & presserent la Place de telle maniere, que le Gouverneur, qui avoit ordre, dit-on, de rendre la Place au Prince d'Orange, fut obligé de capituler. On lui accorda toutes les conditions honorables, & on lui permit d'emmener la moitié du Canon aux Armes de France, qui étoit dans la Place. Il y en laissa trois cent vingt pieces, & beaucoup de provisions. Les ennemis avoient perdu plus de deux mille hommes, tués ou blessés. Tout étant executé le Prince retourna dans son Armée, qu'il avoit laissée dans son ancien Camp. En suite il conduisit les Troupes Imperiales jusques à la Meuse, détacha Fariau avec quelques Troupes pour aller vers Cologne, & se rendit à la Haye pour se delasser de la Campagne. Il y fut reçu avec une joye incroyable, & on lui fit paroître combien on étoit satisfait de sa prudence & de sa valeur dans tout ce qui s'étoit passé.

1675. Après que ce Prince se fut reposé quelques

quelques jours, il se rendit dans la Gueldre, & 1675
de là dans l'Overissel, pour y rétablir le Gouvernement tel qu'il étoit avant l'invasion des François. Il partit donc sur la fin de Janvier, & s'occupa à remettre toutes les affaires sur l'ancien pied. Pendant qu'il étoit en Gueldre, les Etats de la Province y compris la Comté de Zutphen lui en présentèrent la souveraineté sous ces conditions, 1. Qu'il laisseroit la Province dans la possession de tous ses Privileges. 2. Qu'il n'y permettroit point d'autre Religion que la Réformée, dont lui & ses descendans feroient profession. 3. Que s'il mourroit sans enfans, mâles la souveraineté retourneroit à la Province. 4. Que si elle tomboit entre les mains d'un Prince mineur, les Etats en prendroient l'administration. Le Prince ne voulut point répondre à cette proposition sans en avoir eu l'avis des autres Provinces. Utrecht trouva bon qu'il l'acceptât sans préjudice des loix de l'Union. Mais la Hollande lui fit connoître, qu'il devoit la refuser, afin de faire connoître par là, qu'il ne pensoit pas à mettre sa Patrie sous le joug. Il suivit cet avis, & fit connoître à la Province de Zelande en particulier, qu'il étoit surpris que certains gens eussent tâché de le rendre suspect: que l'on devoit se souvenir, qu'il ne venoit qu'à lui de se faire donner cette souveraineté, lors qu'on le fit Stathouder, s'il étoit voulu se prévaloir de la faveur des Peuples; que les ennemis de l'Etat lui avoient offert de le rendre souverain, s'il vouloit consentir à une Paix honteuse que l'on étoit prêt de faire: qu'il avoit repoussé ces offres, & qu'il ne feroit jamais dit, qu'il eut depouillé sa Patrie

1675. d'une liberté, que ses Ancêtres lui avoient acquise, aux prix de leur sang. Il se rendit donc à Arnheim, où les Etats de Gueldres étoient assemblez, & les remercia de leurs offres. Cela fut cause, qu'on l'accepta au moins pour Stathouder. Après quoi il changea les Magistrats, & rétablit l'ancien Gouvernement de la Province. Il se rendit ensuite dans l'Overyffel, où il fit la même chose pour y remettre les affaires dans leur premier état.

En revenant de ce petit voyage, il passa à Cleve, où il s'abboucha avec l'Electeur de Brandebourg sur les operations de la Campagne suivante; après quoi il s'en retourna à la Haye. Peu de jours après y être arrivé, il tomba malade de la petite verole, ce qui donna beaucoup d'inquiétude à l'Etat, parce que cette maladie avoit été fatale au Prince son Pere. L'Electeur de Brandebourg averti de ce fâcheux accident lui envoya quelques remèdes, qui le soulagerent beaucoup. Le Roi d'Angleterre envoya s'informer de sa santé. Ceux qui se rendirent de sa part à la Haye, trouverent le Prince heureusement rétabli au bout de dix ou douze jours de maladie. Ainsi les conseils que l'on avoit tenus avant cela sur les préparatifs de la Campagne ayant fourni les moyens de travailler, il se mit à la tête de l'Armée pour s'opposer aux desseins de la France. L'Electeur de Brandebourg se rendit à la Haye au commencement de Mai. On conclut alors une Ligue fort étroite avec cet Electeur, le Roi de Dannemarck, & les Ducs de

de Lunebourg contre tous leurs ennemis , & 1675.
en particulier contre la Suede , qui prenoit
visiblement les interêts de la France , ce qui
obligea les Alliés de lui declarer la Guerre.
Ce Traité ayant été conclu , le Prince se ren-
dit à son Armée. Les François avoient déjà
un corps de Troupes dans le Luxembourg
sous le Comte de Choiseul , un autre sur la
Meuse commandé par le Maréchal de Cre-
qui , & le troisième en Flandre sous le Roi
lui-même , qui avoit avec lui le Prince de
Condé. Ces trois Armées firent des marches
& des contre-marches pendant quelque tems.
Enfin le Maréchal de Crequi eut ordre d'as-
sieger Dinant , dont il se rendit maître avec
beaucoup de facilité. On l'envoya ensuite du
côté de Trêve & de la Lorraine pour ob-
server les mouvemens des Ducs de Luno-
bourg & de Lorraine , qui avoient dessein de
se jeter sur la Ville de Trêve. Cependant le
Marquis de Rochefort s'empara de Huy , &
assiegea Limbourg.

Cette Place étoit bonne alors , & avoit
deux mille cinq cens hommes de Garnison ,
commandée par le Prince de Nassau. Le
Maréchal de Crequi eut ordre de venir pres-
ser le siege , & le Prince de Condé s'y ren-
dit aussi avec le Duc d'Anguyen ; pendant
que le Roi fit marcher son Armée du côté de
Mastricht , pour empêcher le Duc de Lorraine
de joindre le Prince d'Orange ; ce Prince
fortifié des Troupes Espagnoles commandées
par le Duc de Villa Hermosa , qui avoit suc-
cédé à Monterey Gouverneur des Pais-bas ,
étoit mis en marche pour secourir Lim-
bourg ,

1677. bourg , ayant joint en chemin les Ducs de Lunebourg. Mais il aprit pendant sa marche, que le Prince de Nassau avoit capitulé. Cela l'obligea de retourner du côté de Bruxelles, après avoir renvoyé ces Ducs avec leur Cavallerie qu'ils avoient amenée. Le Roi de France s'en retourna à Versailles. Pendant ces différentes marches le Prince de Condé, à qui le Roi avoit remis son Armée, se fit de Tillemont, où le Prince d'Orange avoit mis Garnison pour serrer Maestricht. Mais il n'osa attaquer Diest, où Rabenhaupt s'étoit jetté. Le Colonel Massier, qui y étoit en Garnison, fit une course sur l'Armée du Roi, avant qu'il l'eût quitté. Il surprit la garnison pendant que l'on faisoit halte, donna l'alarme à toute l'Armée, & fit des prisonniers & du butin, après quoi il se retira, avant qu'on leur reconnu.

Cette Armée se vint poster près de Louvain. Mais elle étoit si fatiguée, qu'elle ne pût attaquer cette Place. Le Roi en détacha une partie pour envoyer au Vicomte de Turenne en Allemagne. Il donna un corps de six ou sept mille hommes au Maréchal de Crequi pour s'opposer aux Ducs de Lunebourg & de Lorraine, qui s'étoient joints. Le surplus fut remis sous les Ordres du Prince de Condé. Le Prince d'Orange s'approcha fort près de lui, & l'on crut plus d'une fois, qu'ils ne se quitteroient point sans combattre. Mais le Prince de Condé avoit ordre exprès de ne rien hazarder. Quelque temps après il laissa l'Armée entre les mains du Duc de Luxembourg, parce qu'il fut obligé de

1675

de se rendre à l'Armée du Vicomte de Turenne, qui avoit été tué d'un coup de Canon. Le Duc de Luxembourg évita le combat, & ne voulut rien engager. Il se contenta de quelques escarmouches, & de quelques petites rencontres. Quand le Prince d'Orange vit qu'il n'y avoit rien à faire, il remit son Armée entre les mains du Prince de Waldeck, & se rendit à la Haye, pour y assister aux obsèques de la Princesse Douairière son Ayeule, qui étoit morte au mois de Septembre, & qui fut enterrée à Delft dans le tombeau des Princes d'Orange.

La Campagne finit de cette manière sans autre exploit de la part des Etats, que la prise de Binch, qui se rendit à discrétion. On y trouva beaucoup d'avoine & de fourrage, dont l'Armée s'accommoda. Les François ne furent pas fort heureux de leur côté. Ils perdirent le Vicomte de Turenne, qui fut tué, comme on l'a dit, & leur Armée fut obligée à repasser le Rhin, après avoir repoussé les Impériaux, qui les attaquèrent dans leur Camp bien retranché. Les Ducs de Lunembourg & de Lorraine avoient assiégé Trêves, & pendant que l'on battoit la ville, ils firent un assez grand détachement de leur Armée, avec lequel ils battirent le Corps que le Maréchal de Crequi commandoit, & qui étoit campé sur la Saane. Leur victoire fut complète, puis que le Champ de Bataille, le Canon & le Bagage leur demeurèrent. Le Maréchal se jeta dans la Place assiégée, dont le Gouverneur étoit mort. Mais les ennemis pressent un peu vivement.

1675. vement leur siège, la Garnison se rebella contre M. de Crequi, & capitula avec l'ennemi pour sortir de la ville, en laissant le Maréchal prisonnier de Guerre. Les Soldats Lorrains se jetterent sur cette Garnison, & la dévaliserent en sortant. Cette rébellion ~~avait~~ été fomentée par le ~~nommé~~ Boisjordan Capitaine, il fut pris quelque temps après & décapité à Metz. On degrada quelques autres Officiers qui avoient trempé dans ce crime.

1676. Cette année commença par de nouvelles propositions de paix, après laquelle chacun soupire, par ce que l'on n'étoit pas en état de continuer la Guerre, comme elle avoit été commencée. La France sur tout souhaitoit de la finir au plutôt; par ce qu'elle se trouvoit épuisée d'hommes & d'argent. Le Roi d'Angleterre offrit sa médiation aux Parties, & l'on convint enfin que l'on s'assembleroit à Nimègue. Les Plénipotentiaires s'y rendirent avant le commencement de la Campagne. Ceux de France y arrivèrent les derniers, parce qu'ils vouloient que l'on mit le Prince de Furstemberg en liberté, & qu'ils refusoient leurs passeports aux Envoyez du Duc de Lorraine. Mais l'Empereur n'ayant rien voulu relâcher sur ces deux Articles, la France fut obligée de subir, & envoya enfin ses Ambassadeurs. Cependant le Prince d'Orange visita le Fort de Schenck pour le mettre en bon état de défense, & se rendit ensuite à l'Armée pour aller au secours de Condé, que le Roi de France avoit assiégé. Mais il sçut en chemin que la ville avoit capitulé. Il marcha donc

donc à Mons, près de laquelle il campa pour observer l'ennemi. Cependant le Duc d'Orléans assiégea Bouchain, bonne Place entre Valenciennes & Cambrai. Le Prince d'Orange marcha avec une belle Armée au secours de cette ville. Le Roi lui ferma le passage près de Valenciennes, & l'on crut que les deux Armées étant si proches il y auroit une bataille, par ce que rien ne les séparoit qu'une belle plaine. Mais tout d'un coup l'ardeur du combat se passa, & le Prince d'Orange fut obligé de se retrancher. La vérité est qu'une partie de son Armée ayant passé la rivière, le pont sur lequel elle defiloit se rompit. Il fut donc obligé de se retrancher pour empêcher d'être battu, en attendant que le pont fût rétabli pour avoir le reste de son Armée. Il y apparence que les François ne furent pas avertis de cet accident; autrement ils eussent pu tailler en pièces fort facilement cette partie de l'Armée des Alliez, qui étoit de leur côté. On dit que le Roi de France vouloit combattre, & que ses Generaux l'en empêcherent, sous prétexte de ne point hazarder sa personne. Mais enfin il se contenta d'escarmoucher par quelque Troupe de Cavallerie, qui fut repoussée fort rudement.

Bouchain se rendit pendant tous ces mouvemens des deux Armées. Le Prince d'Orange renforça la Garnison de Cambrai, & s'étant tenu en vue des François pendant ce temps-là, ne décampa que lors que le Roi de France s'en fut allé du côté d'Alost. Le bruit couroit qu'il vouloit assiéger cette Pla-

1676. cc. Mais le Prince en garda si bien toutes les avenues qu'il ne fut pas possible aux ennemis d'en approcher. Les Armées furent encore assez proches l'une de l'autre. Leurs Partis se recontroient tous les jours avec divers succès. Mais enfin le Roi de France étant retourné vers Valenciennes le Prince d'Orange vint camper près de Bruxelles, où il demeura jusqu'à ce que le Roi fut parti pour Versailles. Il laissa son Armée sous les ordres du Maréchal de Schomberg. Elle étoit foible, par ce que l'on en avoit fait plusieurs detachemens. Le Prince d'Orange se prévalut de l'occasion pour faire le siège de Maestricht auquel il y avoit long temps qu'il pensoit. Il marcha donc tout d'un coup vers cette Place, après avoir donné les ordres aux Troupes de s'y rendre de plusieurs endroits. Son Armée étoit de vingt-cinq mille hommes par la jonction de quelques Troupes Allemandes. Cependant le Duc de Villa Hermosa resta avec les forces Espagnoles, & le surplus des Troupes Hollandoises pour observer l'ennemi. Le Maréchal d'Humiere, qui sçavoit que Maestricht étoit en état de résister long temps, alla assiéger Aire, & l'emporta avant que le secours y pût arriver.

Maestricht étoit fortifié de six bastions nouveaux détachés des anciens, & avoit sept mille hommes de Garnison sous le commandement du Sieur de Calvo, par ce que le Maréchal d'Estrades Gouverneur de la Place étoit à Nimègue, en qualité de Plénipotentiaire pour la Paix. Le Prince attaqua d'a-

bord

1676
 bord le bastion Dauphin avec beaucoup de vigueur, & il entreprit d'y donner l'assaut dès que le Canon y eut fait une brèche. Les Anglois furent commandez pour cela, & monterent sur la brèche avec tant d'impetuosité, qu'ils en chasserent les François. Mais le Canon de la ville tira sur la muraille qui couvroit ce bastion, & la battit si rudement que les Anglois étoient à découvert. Ainsi les François étant sortis dans le temps que les Gardes relevoient les Anglois, ils se jetterent sur eux avec tant de fureur, qu'ils reprirent ce bastion, & en demeurèrent les maîtres, après un combat fort opiniâtre de part & d'autre. Le Prince se contenta dans la suite de battre ce bastion en ruine, après quoi il fit donner un troisième assaut. On l'emporta enfin après une vigoureuse résistance. Mais les François ayant fait jouer deux ruines, qui eurent assez de succès, ils en chasserent les Troupes du Prince. Le Comte de Solms arriva dans ce temps-là avec des Troupes fraîches, & chassa les ennemis à leur tour. Il reprit donc le bastion, & s'y retrancha.

Pendant que cela se passoit de ce côté là, le Comte de Louvigni, qui attaquoit du côté de la montagne de St. Pierre, avançoit beaucoup ses approches, & se rendit maître d'un bastion. La Garnison se trouva resserrée, & ne fut plus en état de faire des sorties comme auparavant. Le Prince résolut d'attaquer la contrescarpe, que l'on emporta assez facilement, par ce que le feu se mit fortuitement aux poudres, & aux Grenades.

1676. nades de l'ennemi, ce qui mit le désordre en ce quartier. L'attaque du côté droit ne fut pas si heureuse, parce que les munitions de Guerre manquoient aux soldats commandez. Mais de nouvelles Troupes étant arrivées, on se rendit maître de la contrescarpe. On s'approcha enfin du Rayelin, & de l'ouvrage à Corne, qui couvroit le fossé de la ville, où le Rhingrave, qui étoit General de l'Infanterie fut blessé à mort. Cela obligea le Prince de se charger de ce Quartier, jusqu'à ce qu'il en eût donné la commission au Comte de Louvigni. Le siège alloit assez bien, & la Place commençoit à être pressée par l'activité du Prince d'Orange, & par la vigueur des soldats. Mais on apprit que l'Armée de France sous le commandement du Maréchal de Schomberg venoit au secours de la ville. Le Prince de Waldeck étoit à Tongre pour observer l'ennemi. Le Prince d'Orange se rendit à son Camp avec l'Evêque d'Osnabrug, & après avoir conféré sur ce qu'il falloit faire dans la conjoncture présente, il retourna dans son Camp, après que l'on eut conclu de se rendre maître de l'ouvrage à Cornes. L'attaque s'en fit le 26. d'Août. Mais on en fut repoussé par la vigoureuse résistance des assiégés. Pendant cela le Maréchal de Schomberg s'approchoit avec son Armée.

Les Generaux Alliez s'étant rendus au Camp de Mastricht avec leurs Troupes, on reconnut qu'il falloit lever le siège, par ce que l'on n'avoit pas assez de monde pour empêcher le secours en fermant les avenues de

de Maestricht, & que d'ailleurs la Cavalerie manquoit de fourage. Le Prince fit donc embarquer son Canon, les Munitions, avec les malades, & les blesez pour les envoyer à Ruremonde. Il rangea son Armée en bataille à Loenaken, où il campa quelques jours pour y attendre les ennemis. Pour eux ils se contenterent d'avoir secouru la ville, & l'ayant rafraichie de Troupes ils n'entreprirent rien de plus. Le Prince se resolut donc de décamper, par ce qu'il ne pouvoit plus subsister faute de vivres, & tira du côté de St. Tron. Cela donna le moyen au Marêchal de Schomberg d'envoyer des Partis, qui se saisirent de plusieurs batteaux qui ne pouvoient descendre, par ce que la rivière étoit fort basse. On y prit quantité d'Armes & de munitions, que l'on ne pût sauver faute d'eau. Le mauvais succès de ce siège n'empêcha pas que le Prince n'y acquit beaucoup de gloire. On ne vit jamais plus de vigueur, plus de courage ni plus de sagesse. Mais la longueur du siege avoit extrêmement fatigué son Armée. Il arriva même un fâcheux contre-temps pendant le siege, qui en changea toute la disposition, & qui fit recommencer une espece de nouvelle attaque. Cela arriva par l'opiniâtreté d'un des Generaux, qui n'ayant pas été au commencement du siege, improuva ce qui avoit été fait, & obligea le Prince par ses persuasions à s'y prendre d'une autre maniere. Ce changement fit perdre bien du temps, & donna le loisir au Marêchal de marcher au secours.

La

1676. La retraite du Prince se fit avec beaucoup de jugement, & il mit à son tour le Maréchal dans un grand embarras, lors qu'il voulut se retirer de Maestricht. Il ne pouvoit demeurer long temps près de cette ville sans en consumer les Provisions. Il fut donc obligé de décamper pour chercher des vivres & des fourrages. Le Prince se mit sur son chemin, & l'attendit de pied ferme pour lui disputer le passage. Lors que les François furent arrivez à Warem, ils reconnurent qu'ils ne pouvoient passer, à moins qu'ils ne battissent l'Armée des ennemis, ce qui les embarrassoit extrêmement, dans la crainte de ne pouvoir subsister long temps dans ce lieu. Le Maréchal, habile dans le metier, campa d'une maniere avantageuse, & envoya au fourrage comme s'il eut eu dessein de rester là. Cependant il fit faire promptement plusieurs ponts sur la riviere de Jeters avec un grand secret, & moyennant cela son Canon, son bagage, & une partie de son Armée passerent avant que le Prince en pût rien sçavoir. Lors qu'il en fut averti il trouva qu'ils rompoient déjà leurs ponts. Cela l'obligea à vouloir marcher à eux pour les arrêter à Gemblours, où il supposoit qu'ils passeroient la riviere. Mais le Maréchal évita sa rencontre, & le Prince se rendit à la Haye pour des affaires importantes. Les deux Armées furent mises en quartier d'hiver dès le mois d'Octobre, fort fatiguées de leur Campagne.

Les affaires se passerent ainsi en Flandre, & dans les Pais-Bas pendant cette année.
Les

Les habitans de Messine mal satisfaits du Gouvernement Espagnol s'étoient revoltez, & s'étoient mis sous la protection de la France dés l'année 1674. On les avoit secourus de vivres & de Troupes, pour les mettre en état de se soutenir contre leurs ennemis. Le Roi de France y envoya le Duc de Vivonne l'an 1675. qui dissipa la flotte Espagnole, leva le blocus de Messine, & se rendit maître de la ville d'Agousta. Les Espagnols craignans de perdre le reste de la Sicile demandèrent du secours aux Etats, selon les Traitez qu'ils avoient conclus pour leur mutuelle défense. On n'osa pas dégarnir les côtes. Cependant pour satisfaire aux Traitez, on donna commission à Ruiter d'armer trente voiles de toutes sortes, parmi lesquels il n'y avoit que dix huit vaisseaux de Guerre. Ruiter remontra, que cette escadre n'étoit pas assez grande pour arborer Pavillon Amiral. Mais les Etats lui ordonnerent expressément de partir. Il mit donc à la voile le 16. d'Août 1675. & arriva à Milazzo au mois de Decembre suivant. Il chercha les ennemis quelques jours après, & les trouva au nombre de vingt gros vaisseaux, il les attaqua, & l'on combattit avec beaucoup de furie de part & d'autre. Son dessein étoit de les empêcher d'entrer dans le Port de Messine. Il fut joint par neuf Galeres Espagnoles, & par un gros vaisseau, qui devoit être suivi de la flotte d'Espagne. Les François étoient commandez par le Lieutenant General du Quêne, qui sçut se rendre maître du Vent. Le combat fut violent, & l'on en vint à l'a-

Tome IV. O bor-

1676. bordage, & aux coups de sabre. Mais les François ayant le vent maltraiterent les vaisseaux de Ruyter. Tout d'un coup il se fit un grand calme, & l'on fut obligé de recommencer à canonner, ce qui continua jusques à minuit.

La flotte Hollandoise perdit beaucoup de monde, & le Contr'Amiral Verschoor mourut de ses blessures la même nuit. Cependant elle ne perdit aucun vaisseau. Les François en perdirent un, & deux brûlots, qui coulerent à fonds. Ruyter fut admiré des ennemis pour la bravoure, & la bonne conduite qu'il fit paroître dans cette journée. Le lendemain la flotte d'Espagne l'ayant jointe il chercha l'ennemi pour se prevaloir de l'avantage du vent, qui lui étoit favorable. Mais il sut que le Sr. du Quêne avoit été renforcé de dix vaisseaux. Il ne pût donc empêcher les François d'entrer dans le Port de Messine avec le Convoy qu'ils amenoient de Provence. Ruyter fit radoubber les vaisseaux pour retourner en Hollande, se fondant sur ce que son Armée étoit trop foible pour résister à l'ennemi, & que d'ailleurs son terme étoit expiré. Lors qu'il fut arrivé à la hauteur de Livorne, son fils, qui commandoit cinq vaisseaux avec lesquels il avoit escorté la flotte de Smirne au Texel, le joignit, & lui donna des lettres des Etats qui lui ordonnoient de demeurer en Sicile jusques à nouvel ordre. Il retourna donc sur ses pas, & vint mouiller à Naples, dont le Gouverneur lui fit rendre plusieurs Ministres Protestans, qui y avoient été envoyez
de

de Vienne, accusez d'avoir eu part aux rebellions de Hongrie. Ruyter se rendit ensuite à Palerme pour y joindre la flotte Espagnole, & aller droit à Messine. Cette flotte fut encore renforcée par quelques vaisseaux de Naples. Cependant Ruyter ne crût pas qu'il fut en état d'assiéger Messine par Mer. Ils passerent donc le Détroit, esperans de surprendre Agosta par intelligence. Mais leurs partisans furent découverts, & chassés au nombre de 600. On fit mourir les principaux d'entr'eux. 1676.

Ruyter jugea que l'on ne pourroit chasser les François qu'en ruinant leur Armée navale. Il résolut donc de l'attaquer dès qu'il la trouveroit. Le Vice-Roi ayant amassé des Troupes mit le siège devant Agosta, & Ruyter se chargea de s'opposer au secours des François. Dès que le Duc de Vivonne en fut averti, il commanda au Sr. du Quêne d'attaquer la flotte ennemie. Il partit donc de Messine le 19. d'Avril avec ses vaisseaux. Dès que Ruyter fut averti de son dessein il rangea son Armée en Bataille. Il laissa le Corps de Bataille avec Pavillon Amiral sous le commandement de la Cerda. Il prit l'avantgarde pour lui, & donna l'arriere-garde au Vice-Amiral de Haen. D'abord le vent se changea en faveur de Ruyter qui en scût très bien profiter. La Bataille commença donc avec beaucoup de furie entre les deux avantgardes. Pendant la violence de ce combat Ruyter eut la moitié du pied gauche emportée d'un coup de Canon, & la jambe droite brisée, ce qui le fit tomber rudement. Il se fit une blessure

1676. fort dangereuse à la tête, qui le fit mourir quelques jours après à Syracuse. Callemburg Capitaine de son vaisseau continua le combat sans faire sçavoir l'accident arrivé à Ruyter, qui nonobstant ses blessures donnoit encore ses ordres. Les matelots de son vaisseau animez à se vanger sur l'ennemi combattirent en desespoir, & firent paroître une valeur incroyable. Almeras, qui commandoit l'avantgarde des François, fut tué d'un coup de Canon. Cela mit du desordre dans son escadre, & obligea du Quêne de venir à son secours. Les Alliez s'étant rejoints le combat redoubla plus furieusement que jamais, & ils agirent avec tant de vigueur, qu'ils forcerent l'avantgarde Françoisse de se reculer. Ses vaisseaux Hollandois, qui connurent, qu'il alloit survenir une tempête, se retirèrent à Syracuse pour y radoubber leurs vaisseaux, qui étoient fort endommagez. Les François qui avoient fait quitter le siege de Syracuse, se retirerent à Messine s'attribuans la victoire.
- Il est certain cependant qu'elle s'étoit déclarée pour la flotte Hollandoise, puis qu'ils forcerent l'avantgarde Françoisse à reculer. Mais la perte qu'ils firent du brave Ruyter, les empêcha de s'en réjouir. Il mourut de ses blessures à l'âge de soixante neuf ans, dont il en avoit employé plus de cinquante au service de sa Patrie. Il étoit Lieutenant Amiral General des États, & Chevalier de St. Michel; c'étoit le plus grand homme de mer, qui vêut alors. Il étoit monté par degrez à la dignité de Lieutenant Amiral General soutenu par son seul mérite. Sa valeur & son bonheur avoient toujours été d'un pas égal. Il étoit d'une probité à toute épreuve, simple, modeste, & fort commode
dans

dans son commerce avec les autres hommes , 1676.
sobre , & temperé dans sa maniere de vivre.

Le Vice-Amiral de Haen prit le commandement de la Flotte après sa mort. Il fit donc arborer Pavillon Amiral sur son vaisseau , laissa le Pavillon de Vice-Amiral sur le vaisseau de Ruyter commandé par Callemburg , & donna celui de Contr'Amiral à Midellant à la Place de Verschoor , qui avoit été tué. La flotte manquant des choses necessaires à se radoubber , & ne les trouvant pas à Syracuse , resolut de se rendre à Palerme. Les Hollandois emporterent avec eux le Corps de Ruyter , qu'ils avoient fait embaumer. Le Duc de Vivonne vint attaquer cette flotte à Palerme , avec vingt huit vaisseaux de Guerre , neuf brûlots , & vingt cinq galeres. Les Alliez étoient plus foibles , & leurs vaisseaux étoient d'ailleurs en mauvais état. Ils se mirent en maniere de demie Lune à l'entrée du Port entre le Môle , le Fort de Castel Mare , une grosse tour , & les bastions de la ville. Le Duc de Vivonne les fit attaquer par neuf vaisseaux sept Galeres , & cinq brûlots. Tout cela s'approcha sans tirer un coup. L'on soutint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais enfin les brûlots François firent leur effet , & brûlerent trois vaisseaux Espagnols. Le combat ne laissa pas d'être fort opiniâtre pendant quelque temps. Cependant les François profitant du vent , & de la confusion de l'ennemi , acheverent de mettre le desordre dans cette flotte. L'Amiral Espagnol fut brûlé avec trois vaisseaux Hollandois , & quelques Galeres. On en coula d'autres à fonds. Les Galeres Espagnoles , & le Canon du Château rendirent

1676. peu de service dans cette occasion, de sorte que la plus part des vaisseaux qui restoit furent contraints d'échouer. Pendant cela le Vice-Amiral d'Espagne & le Contr'Amiral Hollandois sauterent en l'air. Leur débris fit un terrible ravage dans la flotte, & ruina plusieurs édifices dans Palerme.

On remarqua que le vaisseau, qui portoit le Corps de Ruyter fut respecté par le feu des ennemis, quoi que Callemburg combattit avec une fureur incroyable. Cependant il y eut douze vaisseaux de Guerre, qui perirent dans cette occasion avec six Galeres, six ou sept cens pièces de Canon, & près de cinq mille hommes Dom; Diego d'Ibarra Amiral d'Espagne, de Haen, & Midellant y furent tuez, avec quelques Capitaines, & d'autres Officiers. La disenterie acheva de mettre les vaisseaux Hollandois en mauvais état. Etant mal satisfaits des Espagnols ils quitterent Palerme, & se rendirent à Naples, d'où ils partirent au mois de Novembre pour retourner en Hollande. Mais les glaces les empêcherent de se rendre au Texel, & les obligerent de mouiller sur les côtes d'Angleterre. Ils se rendirent en suite en Hollande, au mois de Janvier de l'année suivante. Le Corps de Ruyter fut porté à Amsterdam, où il fut enterré aux dépens du public. On lui fit dresser un magnifique tombeau, pour marquer l'estime que l'on faisoit de ses grands services.

Pendant que tout cela se passoit en Sicile, Tromp Lieutenant Amiral d'Amsterdam partit avec les Escadres de la Meuse, & d'Amsterdam pour se joindre aux Danois

con-

contre la Suède. La jonction étant faite 1676.
Tromp alla chercher les Suédois, qui avoient
une flotte de cinquante vaisseaux de diverse
grandeur. Il la découvrit l'onzième de Juin,
& l'attaqua ayant la faveur du vent. D'a-
bord le vaisseau Amiral des Suédois fut en
l'air. Il étoit armé de cent trente quatre
pièces de Canon, & de douze cens hommes.
Tromp voyant que cet accident causoit du de-
sordre parmi les Suédois, les fit attaquer par
le gros de sa Flotte. Il s'avança contre l'A-
miral du Pavillon jaune, & le combattit pen-
dant deux heures. Ce vaisseau fut brûlé dans
le temps qu'il pensoit à se rendre à Tromp.
Les Suédois se voyant privez de ces deux vais-
seaux se retirerent de la mêlée. On les pour-
suivit pendant trois jours, & ils perdirent
encore neuf vaisseaux, dont quatre furent
pris par les Hollandois. Les autres furent
avertis du malheur arrivé à Palerme. Cela
les obligea de rappeler Allemonde, qui avoit
accompagné Tromp. Engel de Ruyter fils
du défunt Lieutenant Amiral General fut en-
voyé en sa Place.

Le Roi de Dannemarc voyant la flotte des
Suédois dissipée, tout glorieux d'ailleurs des
avantages qu'il avoit remportez sur eux
par terre, fit avancer l'Amiral Hollandois
pour faire une descente dans la Schanie.
Tromp fit sommer la ville d'Ustedt de se ren-
dre, & pour l'y forcer il s'approcha avec huit
fregates, & quelques Galiores pour la bat-
tre. Il mit trois mille soldats & matelots
à terre malgré les Suédois. La ville fut obli-
gée de se rendre avant la fin du jour. La

1676. Garnison Suédoise n'eût pas le loisir de faire sauter la mine, dont elle prétendoit ruiner le Chateau. Deux jours après le Roi de Danemarck entra dans la même Province avec huit mille chevaux, & neuf mille hommes de pied. Il fit assiéger Elsimbourg, qui capitula au bout de deux jours. Il se rendit maître ensuite de Landscroon, & de Christianstat, qui se rendit dans le mois suivant. Mais ses progrès furent interrompus par la défaite de quatre mille hommes de ses Troupes, qui furent battus par les Suédois près de Halmstat. Les deux Rois s'étant rencontrés ensuite au mois de Decembre, le Roi de Suède battit les Danois, & les obligea de lever le siege de Malmoë. Tromp renvoya ses vaisseaux en Hollande sous la conduite du Vice-Amiral Evertzen, & se rendit à Coppenhague, où le Roi le fit Comte, & Chevalier de l'Elephant.

Le Prince s'étant reposé quelque temps à Soesdyck se rendit en Zelande au mois de Novembre, pour remedier aux troubles qui étoient survenus dans l'Eglise de cette Province, à l'occasion des sentimens de Cocceius autrefois Professeur en Theologie à Leyden, qui a eu des pensées fort particulieres sur des questions d'Ecole, & qui a expliqué les Propheties de l'Ecriture sainte d'une façon nouvelle. La nouveauté frappa plusieurs esprits, & mit les affaires en un danger visible de division. Les Curateurs de Leyde avoient condamné sa Doctrine, & avoient déposé un Professeur, qui s'obstinoit à l'enseigner. Cependant cela ne servit qu'à augmen-

1676.
augmenter le nombre des sectateurs de Cocceus. Une Place de Ministre étant venue à vaquer à Middelbourg, les Cocceïens firent tomber les voix sur Momma Ministre de Ham dans la Comté de Marc. On s'opposa à sa nomination, & cela causa bien du bruit en Zélande. La classe ou le Synode de l'Île de Walcheren ayant cassé la vocation de Momma, le Magistrat de Middelbourg ne voulut point deferer à cette resolution de la Classe. Le Prince qui avoit été averti de cette affaire, avoit écrit au Magistrat de ne point passer outre dans la vocation de Momma, & avoit défendu à Momma de l'accepter. Mais ils n'eurent point d'égard pour les lettres qu'il leur avoit écrites. Cela l'obligea de se rendre en Zélande. Il fut reçu dans l'Assemblée des Etats, & sur ses remontrances les Etats défendirent à Momma d'accepter cette vocation, & donnerent pouvoir au Prince, en qualité de Gouverneur de la Province, de punir au nom des Etats ceux qui voudroient s'opposer à leur ordonnance. Le Prince cassa quelques uns des Membres du Magistrat, deposa quelques Echevins & Conseillers de Middelburg, outre des Officiers de la Garnison, & remplit d'abord leurs Places. Il obligea Momma, & Van der Vayen son Collegue, qui avoit fortement appuyé sa vocation, de sortir de Middelburg & de la Province.

1677.
Le Prince fit en suite un voyage à Groningue avec quelques Deputez des Etats Generaux au mois de fevrier, pour travailler à pacifier les differens qui étoient alors entre les

1677. Exats de cette Province, ce qu'il fit avec succès, & de là se rendit en diligence à la tête de ses Troupes, pour marcher au secours de Valenciennes assiégé par le Roi de France. Mais il apprit en chemin que cette Place avoit été prise par un accident inopiné. Les grands Mousquetaires ayant eu ordre d'attaquer la Contrescarpe, ils poussèrent les assiégés avec tant d'impetuosité qu'ils entrèrent dans la ville avec les fuyars. Ils tournerent d'abord le Canon contre la ville, firent savoir au Camp ce qui étoit arrivé, & demanderent du secours. Les bourgeois se voyant pris de cette manière se remirent à la discretion du vainqueur, qui fit desarmer & arrêter toute la Garnison. D'abord que le Roi eût donné ses ordres à Valenciennes, il fit investir Cambrai, & ordonna au Duc d'Orleans d'assiéger St. Omer. Le Prince d'Orange crut, qu'il devoit secourir St. Omer, par ce que Cambrai pouvoit résister long-temps. Il marcha donc de ce côté là, & arriva le 8. ou 9. d'Avril dans un village, où il apprit que les ennemis le venoient combattre. Il ne laissa pas de s'avancer, & se trouva le lendemain à Cassel, près d'un ruisseau, au delà duquel les François s'étoient postez. Le Prince résolut de passer ce ruisseau, & d'aller droit à l'ennemi pour le combattre. Mais il trouva un second ruisseau couvert de hayes, derrière lesquelles les ennemis s'étoient rangez. Les Guides du Prince ne l'avoient pas averti de ce second ruisseau. Il ne laissa pas de commander de le passer. Mais on en trouva le terrain si entrecoupé, qu'il

qu'il fut impossible de marcher en bataille. Le Duc d'Orleans, qui étoit là, fut secouru fort à propos par des Troupes, que le Roi lui avoit envoyées, & qui étoient arrivées la nuit précédente. Se voyant donc fortifié d'ailleurs par l'avantage du poste il fit attaquer les Dragons du Prince, qui étoient dans l'Abbaie de Pienne. Le Prince y envoya quelques Escadrons, qui dégagerent les Dragons, & repousserent l'ennemi. On mit le feu à l'Abbaie, afin que les François ne s'en pussent prevaloir. Pendant cela l'ennemi s'étant jetté dans des endroits couverts de hayes prirent l'Armée en flanc. Deux bataillons postez dans cet endroit lâcherent honteusement le pied, & se renverserent sur trois autres qui les soutenoient. Cela mit en desordre les Escadrons qui étoient derriere eux. Cette Cavallerie se rallia, & repoussa d'abord les François. Dans l'intervalle de ces divers chocs l'Infanterie Françoise arriva, & attaqua celle du Prince en tête & en flanc. Elle soutint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais le nombre l'emporta, & l'Armée plia après une longue resistance. Le Prince fit tout ce qu'un habile General pouvoit faire dans une pareille occasion. Mais il ne put arrêter les fuyars, quoi qu'il les eut ralliez plusieurs fois. Il s'engagea fort avant parmi les ennemis, & y eut été tué de deux coups de mousquet sans la bonté de ses Armes. Il fut donc obligé de passer le ruisseau, avec ce qui lui restoit de Troupes entieres, après quoi il se rendit à Poperingue, où se fit le ralliement des fuyards. Il se transporta

1677. en suite sur le Canal de Bruge, & mit son Armée à Ekeloo pour la rétablir. Il en fit faire les recrues avec une diligence surprenante, & traita avec quelques Princes d'Allemagne pour avoir des Troupes. Il ramassa vingt mille hommes par ce moyen, & les ayant joints à deux mille Espagnols il les unit à son Armée, laquelle se trouva plus forte, qu'elle ne l'étoit avant la bataille.

On perdit plusieurs Etendars & Drapeaux, quelques pieces de Canon & du bagage. On fit 2500. prisonniers. Le Duc d'Orleans ayant laissé reposer son Armée se rendit à son siege, & obligea la ville de se rendre le 20. d'Avril. Pendant cela le Roi pressoit Cambrai, qui avoit été investi dès le 22. de Mars. On ouvrit la tranchée le 28., & l'on pressa la ville si vivement, qu'elle capitula le 5. d'Avril suivant. Cette capitulation donna lieu à une Trêve, dont le Gouverneur se prévalut pour jeter toute la Garnison dans la Citadelle avec toute l'Artillerie & les munitions nécessaires pour se bien défendre. Le Roi en commença le siege, & le poussa avec tant de vigueur, que la Garnison ne pouvant plus résister, elle rendit la Place le 17., d'où elle sortit le lendemain forte de deux mille hommes. Le Gouverneur Zavala étoit blessé fort dangereusement. Par ce moyen le Roi n'ayant plus rien à faire en ces quartiers là se retira à Versailles, & dispersa son Armée en divers lieux à portée l'un de l'autre pour la rafraichir.

Lors que le Prince vit son Armée en état de faire quelque entreprise, il se mit en campagne.

pagne. Le sieur de Calvo , qui comman- 1677.
doit à Maestricht , crut que l'Orage le re-
gardoit. Il fit faire le dégât autour de la
Place , renvoya plus de cent cinquante pie-
ces de Canon , qui lui étoient inutiles , de
peur de les perdre s'il étoit assiégé. On fut
tout étonné que le Prince fit investir Char-
leroi. Quand on fut que l'on alloit faire
le siege de cette Place, beaucoup de Seigneurs
Anglois se rendirent dans son Armée. Le
Duc de Montmouth se jeta avec quelques
autres dans celle de France. On fut fort
surpris en France de voir cette Place investie.
Le Marquis de Louvois avoit toujours assuré
le Roi , que le Prince n'entreprendroit rien ,
& qu'il étoit assuré que son Armée étoit
foible , & ne se pouvoit rétablir. Lors qu'il
fut averti du dessein du Prince , il se rendit
en diligence sur les frontieres , & ayant amassé
les Troupes avec une promptitude surpre-
nante , il vint se poster avec quarante mille
hommes entre Bruxelles & Charleroi dans
un lieu fort avantageux , d'où l'on pouvoit
incommoder les vivres du Prince d'Orange.
On ne pouvoit l'approcher que par de petits
défilez. Cependant on ne pouvoit avoir du
fourage que par là : Le Prince voyant qu'il
ne pouvoit rien faire sans risquer tout , crut
qu'il devoit menager les Troupes & les af-
faires , sur tout voyant que les Espagnols , se-
lon leur coutume , avoient si mal pourvû aux
munitions nécessaires pour le siege. Il fit ce
qu'il pût pour attirer les ennemis à une ba-
taille. Mais ils se tinrent serrez dans leur
poste , & n'en voulurent point sortir pour
ne rien hazarder. O 7 Le

1677. Le Prince mena son Armée sur la Sambre, où il prit Binch une seconde fois. Les François attaquèrent le Fort des trois trous défendu par trente soldats, qui avoient le Capitaine Carpentier pour Commandant. Il les repoussa vigoureusement, & les obligea de se retirer. On trouva cette action si belle, que la Duchesse de Villa Hermosa lui fit donner de sa part une rose de Diamans fort riche, & le Prince lui donna le commandement du Fort d'Omer, en attendant qu'il pût l'avancer davantage. Cela étant fait il laissa l'Armée près de Bruxelles, & se rendit à la Haye le 1. d'Octobre, meditant un voyage à Londres, où le Roi Charles II. l'invitoit de se rendre. Il rendit compte de sa Campagne aux Etats, & leur communiqua les lettres du Roi d'Angleterre. Il paroît que ce Prince, qui favorisoit secrettement la France qui commençoit à être fort fatiguée de la Guerre vouloit disposer son Neveu à la conclure avec lui. Il supposoit qu'il l'engageroit facilement à cela, quand il seroit auprès de lui, & qu'il ne pourroit pas résister à ses sollicitations. Le Prince avoit son dessein particulier dans ce voyage, & ne s'en étoit pas encore expliqué.

Il n'en communiqua pas le secret aux Etats en leur disant adieu. Il se contenta de leur dire, que le Roi de la grande Bretagne souhaitoit qu'il passât en Angleterre, & qu'il leur y offroit ses services. Il s'embarqua le 18. d'Octobre, & arriva le lendemain à Harwich, d'où il se rendit à Londres auprès du Roi. Il fut reçu avec beaucoup d'hon-

neur,

neur & de caresses. Le Roi le voulut mettre d'abord sur les affaires de la Paix generale, mais le Prince lui dit qu'il étoit venu pour une affaire particuliere, & qu'il ne falloit pas confondre les interêts publics avec les siens, qu'il pensoit à épouser la Princesse Marie, fille du Duc d'Jorck, & que c'étoit pour en faire la proposition, qu'il étoit venu en Angleterre. Le Roi continua encore à le faire presser sur l'affaire de la Paix. Mais il répondit, que ce n'étoit pas le temps d'en parler, & qu'il ne pensoit qu'à son mariage: que si l'on ne trouvoit pas à propos de lui accorder la Princesse, il s'en retourneroit dès le lendemain; Le Roi connut par cette réponse vigoureuse que le Prince étoit ferme, & qu'il n'étoit pas possible de l'engager à traiter de la Paix. On accepta donc sa proposition, & la Princesse lui fut accordée. Il en écrivit aux Etats, & après leur avoir dit, que ce mariage avoit été le but qu'il avoit eu en se rendant à Londres, il leur demanda leur approbation. Ils lui témoignèrent par leur Lettre, combien ils étoient satisfaits & de son dessein & de son choix. Ils lui envoyèrent un Deputé pour lui témoigner de leur part, combien ils avoient de joye de son Mariage. Cet Envoyé arriva à Londres le 14. de Novembre, & le Mariage fut beni le même jour par l'Eveque de Londres, en presence du Roi, du Duc, de la Duchesse d'Jorck, & de quelques Seigneurs.

La nouvelle en ayant été répandue le lendemain, jour auquel on fait la réjouissance publique de la conspiration des poudres dé-

cou-

1677. couverte en 1605. sous le Roi Jacques I. On vit le Peuple de Londre redoubler sa joye, par les témoignages publics qu'il en donna. Dès que cette ceremonie fut achevée, le Prince voulut s'en retourner en Hollande avec sa nouvelle Epouse. Mais la Princesse Anne tomba malade de la petite verole, ce qui retarda son départ de quelques jours. Il voulut mettre à la voile le 29. de Novembre. Il fut obligé de reprendre terre faute de bon vent. Huit jours après il partit, & arriva heureusement à Honslardyck avec la Princesse. Ils firent leur entrée publique à la Haye le 14. de Decembre, où ils furent reçus avec une magnificence, & avec une joye extraordinaires. On fit plusieurs inscriptions, & on dressa des Arcs de triomphe à leur honneur. Lors qu'ils furent arrivez à la Cour, ils furent saluez & complimentez, & le soir on alluma des feux de joye par toute la ville. On fit même un tres-beau feu d'Artifice dans le vivier, qui est auprès de la Cour. On n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer la joye & l'affection du Public. Ces ceremonies étant achevées, le Prince se rendit dans la Chambre des États, pour leur communiquer ce qu'il avoit negocié en Angleterre pour l'avancement de la Paix generale, ou pour la continuation de la Guerre, au cas que l'on ne pût conclure la Paix à des conditions avantageuses.

On travailloit à la negotier à Nimegue. La France la souhaitoit avec ardeur, par ce qu'elle étoit épuisée d'hommes & d'argent. La Suede, qui s'étoit declarée en sa faveur, avoir

1677.
avoit de si mauvais succès à la Guerre, qu'il étoit à craindre, qu'elle n'eût enfin toutes les forces d'Allemagne sur les bras. Elle étoit en danger en même temps de voir l'Angleterre se déclarer contre elle. Le Roi Charles II. la favorisoit en secret, autant qu'il pouvoit. Mais le Parlement le pressoit fortement de lui faire la Guerre, pour la forcer à faire la Paix à des conditions équitables. Le Roi de France tâchoit de retenir au moins quelques-unes de ses conquêtes. Mais les Alliés vouloient absolument qu'il restituât tout ce qu'il avoit pris. Cela rendoit les Négociations de Nimègue fort lentes, de sorte que le Traité n'avançoit pas beaucoup. La France chercha donc, dans le secret de sa Politique, tout ce qu'elle pût s'imaginer de ruses & d'artifices, pour desunir les Alliés, & parce que la Guerre avoit commencé par les Provinces-Unies, qui avoient engagé toute l'Europe dans leur querelle, & que d'ailleurs elles commençoient à se lasser d'une Guerre qui leur coutoit beaucoup, & qui ne leur pouvoit apporter aucun profit, il leur fit offrir secrètement de leur rendre Maastricht, & de régler un Traité de Commerce à leur avantage, si elles vouloient faire la Paix. Mais les Etats Generaux ne voulurent pas abandonner l'Espagne ni les autres Alliés. Les Places des Pais-bas leur servoient de Barrière, & le Roi d'Angleterre avoit intérêt à empêcher ces Pais de tomber entre les mains de la France. Il dressa donc un Projet de Paix, par lequel la France devoit se contenter de la Franche-Comté, & resti-

1677. restituer à l'Espagne Charleroi , Ath , Oudenarde , Courtrai , Condé , St. Ghilain , Tournai & Valenciennes. Le Comte de Feversham presenta ce projet au Roi de France , qui consentit à restituer les six premières de ces Villes , à condition que Tournai & Valenciennes lui demeureroient.
1678. Voila l'état , où les affaires de Nimegue furent mises en 1677. Mais le Roi d'Angleterre fit un Traité d'Alliance avec les Etats Generaux au commencement de cette année , par lequel il s'engagea à faire tous ses efforts pour disposer la France à traiter à des conditions raisonnables , & sur tout à restituer les Places des Pais-bas , ou qu'autrement il joindroit ses forces à celles des Alliés. La France fut surprise & étonnée de ce Traité. Cependant elle crut qu'en faisant quelque coup d'éclat , elle pourroit se rendre redoutable , & forcer ses ennemis à faire la Paix à son avantage. Il parut donc de Paris , au commencement de Février , & se rendit à Metz , comme s'il eut eu dessein de porter la Guerre en Allemagne. Cependant il mit ses Troupes en mouvement de toutes parts , pour donner de l'inquietude à ses ennemis en cachant son dessein. Il partit de Metz , au bout de deux jours , & tourna tout d'un coup vers la Flandre. Il avoit fait investir tout à la fois Luxembourg , Charlemont , & Namur. Ce n'étoient là que des feintes. Tout d'un coup il se jeta sur la Ville de Gand , où il fit venir les Troupes qui étoient devant les autres Places , & surprit ainsi les Espagnols. Dès que le Prince d'Orange avoit

avoit sù , que le Roi de France étoit en marche , il avoit amassé toutes les Troupes en diligence , & s'étoit rendu dans le Brabant. Mais il fut averti bien-tôt , que l'Armée ennemie étoit incomparablement plus forte que la sienne. Les Espagnols étonnez de l'affaire de Gand ne voulurent point dégarnir leurs Places pour renforcer les Troupes du Prince , avec quoi il eut pu entreprendre quelque chose. Tout ce qu'il put faire , fut de tâcher de jeter du monde dans la Ville de Gand , & de renforcer les Places.

Le Roi de France se rendit donc maître de cette Place au bout de quelques jours , & ensuite il attaqua Ipres , qui lui coûta beaucoup de monde avant que de la prendre. Après ce siège il s'en retourna à Versailles , d'où il envoya un Projet de Paix aux Alliés , qu'ils rejetterent. Mais il revint peu de tems après aux environs de Gand avec une Armée fort considérable. Etant là il écrivit une Lettre extrêmement honnête aux Etats Generaux , pour leur offrir la Paix , & il leur demanda un Envoyé , pour traiter de bonne foi de cette grande affaire tête à tête pour la finir plus promptement. Les Etats lui députerent Beverning l'un de leurs Plenipotentiaires à l'Assemblée de Nimegue , avec ordre de déclarer qu'ils étoient absolument disposez à la Paix , mais que pour y obliger les Alliés ils demandoient une suspension d'armes pour six Semaines. Le Roi leur accorda cette suspension. Cependant ils ne purent porter leurs Alliés à faire la Paix. Il n'y eut que les Espagnols , qui y consentirent. Ils le firent sa-
voir

1678. voir au Roi de France avant le terme, & l'avertirent que l'Espagne & eux étoient résolus de traiter.

Le Roi fort satisfait de la franchise avec laquelle les Etats Generaux agissoient, ordonna au Duc de Luxembourg de faire cesser les hostilités, & de s'éloigner de Bruxelles avec son Armée. Avant cela il lui avoit commandé de bloquer la Ville de Mons. Cependant il oublia de lui donner un contr'ordre. Ainsi il demeura dans son Camp près de cette Ville. Cela fit croire que la Paix étoit conclue & signée. Mais le Traité pensa se rompre, & l'on fut sur le point de rentrer dans une plus forte Guerre que jamais. Les Plenipotentiaires de France presenterent un Memoire, par lequel ils déclaroient que le Roi leur Maître ne prétendoit pas rendre les Places qu'il devoit restituer à l'Espagne, ni les évacuer, que la Paix generale ne fût faite, & que le Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg n'eussent remis la Suede en possession des Places qu'ils avoient prises sur elle. Les Etats se plainquirent fortement de ce Memoire comme d'une chicanne pour éluder le Traité. Il n'avoit point été parlé de cette affaire dans toutes les Negotiations. Le Roi d'Angleterre en parut choqué. Le Parlement le pressa de declarer la Guerre à la France, & on commença en effet des levées pour s'y preparer. Il fit assurer les Etats de la disposition où il étoit de se joindre à eux, au cas que la France s'opiniât à retenir les Places qu'elle devoit restituer, jusques-là ce que l'on rétablît la Suede dans

dans la possession de ce qu'elle avoit perdu.

Le Roi de France eut peur de la jonction 1678
de l'Angleterre avec les Provinces-Unies ,
& pressa les Etats de lui envoyer des Députés à Gand ou à St. Quentin , pour conférer amiablement de cette affaire. Les Etats lui répondirent , que cette Conference étoit inutile , puis qu'ils s'étoient expliqués fort nettement sur ce sujet ; qu'au reste ils vouloient bien l'avertir avec leur sincérité ordinaire , qu'ils avoient conclu un Traité avec le Roi d'Angleterre , par lequel ils s'engageoient à pousser vigoureusement la Guerre en commun , si le Traité de Paix n'étoit signé le 10. d'Août au plus tard pour l'exécuter sans remise : qu'ainsi le terme étoit trop court désormais pour envoyer des Députés. Cette réponse ferme obligea le Roi de France à renoncer absolument à sa prétension , & à s'engager à restituer les Places de bonne foi , dès que la Paix seroit signée & ratifiée. On ne sauroit croire cependant , de combien de subterfuges & de tours de souplesse ses Ambassadeurs se servirent à Nimegue , pour venir à bout de leur dessein , selon le *Memoire* dont on a parlé. Enfin dans la dernière Assemblée , qui se tint le 10. d'Août à huit ou neuf heures de nuit , le Plénipotentiaire Beverning mit sa montre sur la table , & déclara , que si le Traité n'étoit signé avant minuit , ses Collegues & lui romproient toutes les Conferences , parce que le Traité fait avec l'Angleterre commençoit précisément à cette heure. Les François chicanerent encore long-tems , disant toujours , qu'ils

1678. qu'ils n'avoient point d'ordre. Cet ordre leur vint donc bien brusquement, puis qu'à onze heures trois quarts & demi ils prirent la plume, & signerent le Traité, tel que les Espagnols & les Etats Generaux l'avoient dressé : en quoi ces Plenipotentiaires de France firent paroître trop de chicanne, dans une affaire sur laquelle leur Maître leur avoit ordonné de passer outre, & de signer.

Les Ambassadeurs de Suede, voyant combien cette affaire caufoit de peine à la France, déclarerent qu'encore qu'ils n'eussent point d'ordre particulier du Roi leur Maître sur ce sujet, ils croyoient neantmoins qu'il trouveroit bon, que le Roi de France restituât les Places d'Espagne sans delai, puis que la Paix ne se pouvoit faire autrement. Le Roi leur Maître improuva, ou fit semblant d'improuver l'aveu de ses Ambassadeurs. Mais la chose étoit conclüe, cette protestation vint trop tard. Ainsi la Paix fut signée entre la France d'une part, l'Espagne, & les Etats Generaux d'autre. On restituoit Mastricht aux Etats, & la Principauté d'Orange dans l'état où elle étoit, au Prince à qui elle appartenoit naturellement. On avoit fait ajuger cette Principauté au Comte d'Avvergne pour la posséder comme un Fief dépendant du Royaume. C'étoit pour l'indemniser du Marquisat de Berg-op-Zoom, que la Guerre lui avoit ôté. La France fit auparavant rasertoutes les Fortifications du Château. Ainsi par la Paix on devoit naturellement les rétablir, puis qu'il appartenoit au Prince en tout droit de Souveraineté sans au-
cune

cune dépendance directe ou indirecte de la France. Mais on ne pût jamais obtenir le consentement du Roi pour une chose si juste & si équitable par elle-même. 1678

Après que la Paix fut signée à Nimègue, il arriva une affaire, qui pensa renverser tout ce qui avoit été fait. On a remarqué, que la Négociation avoit déjà pensé se rompre sur l'incident dont il a été parlé. Pendant ce tems-là le Prince d'Orange marcha vers Bruxelles avec son Armée, qui étoit de près de cinquante mille hommes. Les François bloquoient la Ville de Mons depuis quelque tems. Il marcha droit à eux, résolu de faire lever ce blocus, & de jeter des vivres dans la Place. Il y avoit déjà trois ou quatre jours que la Paix avoit été signée. Cependant le Prince n'en avoit point été averti, parce qu'il se passa du tems à avertir les Etats de cette signature, & à en donner avis au Prince. Le Duc de Luxembourg avoit reçu la nouvelle de la signature, ce qui l'avoit obligé de se plonger dans la débauche, parce qu'il croyoit la Guerre finie. Le Prince fit marcher son Armée du côté de St. Denis avec tant de diligence & de secret, que le Duc de Luxembourg n'en fut averti que quand il se vit attaqué. Il fallut quitter la table, & les plaisirs pour prendre les armes, & se présenter à l'ennemi, qui étoit entré dans le Camp. Le poste que ce Duc occupoit, étoit presque inaccessible, par la quantité de bois & de petites ravines qui l'environnoient.

Le Prince surmonta tous ces obstacles. Il fit battre ce poste à coups de Canon, pendant

1678. dant qu'il dînoit en pleine campagne, & ensuite il fit marcher ses Troupes de ce côté-là. Le combat fut rude, violent, & fort opiniâtre de part & d'autre. Mais enfin les Troupes du Prince s'emparèrent du poste, & en chasserent les François. L'aile droite de l'Armée se saisit de Casteau, qui valoit autant que St. Denis. Le Prince étoit par tout, dans le plus grand feu, donnant ses ordres avec une prudence admirable, pressant les Troupes à faire leur devoir. Un François, qui le reconnut dans la mêlée, vint droit à lui pour le prendre, ou le tuer. M. d'Overkerk Colonel des Gardes du Corps, & l'un des Generaux des Etats le tua d'un coup de pistolet, & sauva ainsi la personne du Prince. Les François firent des efforts extraordinaires pour reprendre les postes qu'ils avoient perdus. Ils mirent le feu dans Casteau, & obligerent par ce moyen les Hollandois à s'en retirer. La nuit separa les combattans, & chacun demeura dans le terrain qu'il occupoit.

Dès le lendemain un Trompette du Duc de Luxembourg apporta des Lettres au Prince, pour le prier de s'abboucher avec lui, puis que la Paix étoit faite. Le Prince ne voulut pas le voir. Mais il lui envoya l'un des Commissaires des Etats, qui étoient avec lui à l'Armée. D'abord que le Duc de Luxembourg le vit, il se plaignit de ce qui s'étoit passé le jour precedent, puis que l'on n'avoit eu aucun sujet de l'attaquer, la Paix étant faite selon l'avis qu'il en avoit reçu. Le Député des Etats répondit, que le Prince en
avoit

avoit reçu la nouvelle la nuit dernière depuis 1678. le combat , mais qu'ils ne savoient rien de cette signature le jour précédent. Il ajouta , que le Prince n'avoit engagé ce combat , que par ce que les François s'opposoient au dessein qu'il avoit de retirer des Troupes qu'il avoit en Garnison à Mons , & qu'à l'heure qu'il parloit , le Prince préparoit son Armée pour se rendre près de cette Ville pour y prendre ses Regimens. Le Duc répartit à cela , qu'il avoit ordre du Roi d'empêcher le ravitaillement de Mons. On lui repliqua , qu'il devoit donc se préparer à une seconde Bataille : que puis que la Paix étoit faite , il ne falloit plus parler de blocus : mais que s'il étoit résolu de s'opposer au passage du Prince , on alloit travailler à le prendre par force. Il demanda huit jours pour en avertir le Roi son Maître. On lui dit qu'il laissât passer l'Armée , & qu'il auroit tant de tems qu'il voudroit. Enfin après plusieurs débats , le Duc disant toujours , que les Ordres du Roi étoient exprès pour le blocus de Mons , on lui dit , qu'en faveur de la Paix on lui accordoit trente six heures pour demander de nouveaux ordres. Il fut obligé d'accepter cette offre , ou du moins il en fit le semblant , & avant que ce terme fut écoulé , il avertit le Prince qu'il alloit lever son blocus. Si le Gouverneur des Pais-bas Espagnols eût voulu prêter quinze ou vingt Escadrons frais de ses Troupes au Prince d'Orange , l'Armée de France eut été taillée en pieces. La Cavallerie Hollandoise n'en pouvoit plus. Elle avoit combattu toute la journée.

1678. Luxembourg retira en effet ses Troupes , & laissa Mons en liberté , où le Prince se rendit. Ainsi il vint à bout de son dessein , & fit sentir aux François , que les Alliés étoient en état de se faire justice. On regla les affaires entre les deux Armées , & l'on tomba d'accord , que l'on cesseroit tout acte d'hostilité de part & d'autre. Après cela le Prince se rendit à la Haye. Ce qu'il venoit de faire , donna de l'étonnement à toute la terre. On ne comprenoit pas , comment il avoit pû attaquer une Armée dans un lieu si avantageux pour elle. On admiroit son intrepidité , sa bonne conduite , & la grandeur de son courage , & de son expérience à la Guerre. Quelques gens l'accuserent d'avoir sù que la Paix étoit signée , lors qu'il attaqua le Duc de Luxembourg. Mais le fait est absolument supposé. Les Lettres qui l'avertirent de la Paix étoient dattées du 13. & le combat se donna le 14. Il étoit impossible d'aller en un jour de la Haye à Mons , qui en est éloigné de plus de trente , ou trente cinq heures de chemin. Tout ce que l'on peut dire , avec quelque apparence de raison , c'est que ce Prince n'étoit peut être pas fort content de cette Paix. Le Roi de France en usoit fort mal à son égard en lui rendant le Château d'Orange rasé par ses ordres , sans le rétablir. D'ailleurs cette Paix lui ôtoit tout d'un coup les occasions d'acquiescer de la gloire , d'autant plus que si l'on eût pû se ressoudre à continuer la Guerre , on auroit pû , selon toutes les apparences , tirer raison des outrages que la France avoit faits à toute l'Euro-

l'Europe. Mais ces raisons n'étoient pas ca-
pables de déterminer le Prince à une entre-
prise de cette nature, la Paix étant faite, à
moins qu'on ne suppose beaucoup d'impru-
dence & d'impetuosité en lui, ce que l'on
n'y a jamais remarqué.

On a recité tout d'une suite ce qui se passa
dans les Negotiations de la Paix jusques au
combat de St. Denis, pour n'en point inter-
rompre l'histoire. Cependant, il est à pro-
pôs de marquer ici plusieurs circonstances
d'affaires, qui regardent l'Ouvrage de cette
Paix, afin que l'on cesse de se plaindre des
Provinces-Unies sur ce sujet. Il y a bien des
gens, qui leur reprochent encore aujourd'hui
cette Paix de Nimegue, comme une affaire
qui fut précipitée par l'impatience de la Re-
publique. On dit, que toutes les Puissances
du Nord s'étoient ébranlées en sa faveur, &
que cependant elle les sacrifia en signant la
Paix sans elle, au prejudice des Traitez qui
portoient en termes exprès, que l'on ne fe-
roit point la Paix les uns sans les autres. C'est
le même reproche à peu près, que la Fran-
ce fait à l'égard du Traité de Munster. L'on
est tout aussi bien fondé pour l'un que pour
l'autre de ces Traitez. Et en effet la Guerre
avoit commencé par les Provinces-Unies.
Mais elle étoit passée du depuis dans d'au-
tres Etats. Quand elles implorerent le se-
cours de leurs Alliés, elles leur firent voir,
que leur propre intérêt les obligeoit de les
défendre, parce que la ruine de la Republi-
que devoit entraîner assurément celle de tous
les Etats voisins, par le dessein que la France

1678. avoit de rendre sa Monarchie Universelle. Pour les engager plus fortement à cette défense la République leur promit de gros subsides , qu'elle payoit fort exactement. On fait neantmoins, que les Troupes Alliées ont souvent causé de fâcheux contretems , soit par la faute des Generaux , qui les commandoient , soit par quelque autre raison cachée , que l'on laisse à deviner au Lecteur pour ne rien dire ici contre personne.

Les choses avoient tourné de telle maniere , que les armes de la France avoient absolument quitté les Provinces-Unies , & qu'elles étoient tout à fait à couvert de ses invasions. Il étoit même arrivé , que la France , fatiguée par une Guerre qui lui mettoit un grand nombre d'ennemis sur les bras , souhaitoit la Paix , & la vouloit avoir à quelque prix que ce fût. Dans le cours de la Guerre il étoit arrivé , que la Suede s'étant déclarée en faveur de la France , le Roi de Danemarck & l'Electeur de Brandebourg avoient eu de grands succès contre cette Couronne : desorte que dans la verité il-leur étoit dur de lâcher prise ; & d'être obligez de restituer ce qu'ils avoient pris dans une juste Guerre. Si l'on s'étoit engagé à secourir la République , il lui en coutoit cher , & les Alliés en avoient tiré de bons subsides. Le Traité étoit ouvert à Nimegue. Chacun y pouvoit entrer pour son compte : mais les Provinces-Unies ne devoient plus être obligées à donner des subsides, si les Alliés vouloient que l'on continuât la Guerre. Elles pouvoient y entrer pour leur quote part. On ne devoit leur deman-

demander rien de plus. Si elles témoignoient quelque impatience à faire la Paix, elles en avoient raison, puis que l'on vouloit toujours tirer d'elles de grandes sommes, pendant que chacun pensoit à accommoder ses affaires particulieres. Ce fut aussi ce qu'elles déclarerent, savoir qu'elles ne payeroient plus de subsides, & qu'au cas que l'on jugeât à propos de continuer la Guerre, elles vouloient entrer dans un Traité commun pour fournir leur part, & rien d'avantage : mais qu'auparavant il falloit tâcher de faire la Paix à des conditions raisonnables, afin que si la France s'opiniâtroit mal à propos, elle demeurât dans son tort. Que si l'on refusoit des propositions aussi raisonnables, elles feroient leur accommodement particulier avec la France.

La Republique étoit-elle obligée de sacrifier de grandes sommes à l'infini pour accommoder les affaires des Alliés? s'ils l'avoient aidée dans le besoin, elle avoit fort bien payé le secours qu'ils lui avoient accordé. Elle pouvoit donc après cette déclaration traiter pour elle-même, puis que les Alliés ne vouloient pas entrer dans un Traité General. Ils furent fort aises dans la suite d'entrer dans ce Traité, lorsqu'elle se fut accordée avec la France. Mais ils n'en obtinrent pas des conditions aussi favorables qu'elles l'eussent été, si l'on eut négocié la Paix les armes à la main: par un Traité commun, on eût pu obtenir des articles plus avantageux, & finir plus glorieusement cette Guerre. Au reste les Troupes Alliées avoient souvent fait man-

1678. quer de beaux coups au Prince d'Orange. Si le Comte de Souche eut voulu retourner sur ses pas, au premier Courier qu'on lui dépêcha pour cela au Combat de Senef, le Prince de Condé eut été battu à plate couture. Si le Gouverneur des Pais-bas eût voulu prêter vingt Escadrons à l'affaire de St. Denis, après que la Cavallerie Hollandoise eût combattu toute la journée, l'Armée du Duc de Luxembourg eût été absolument ruinée. On ne prétend point charger l'Empereur, ni le Roi d'Espagne de ce qui fut fait dans ces rencontres. Mais il faut tomber d'accord, que toutes ces choses jointes ensemble font voir, que la Republique avoit de très-bonnes raisons de faire sa Paix, puis qu'on lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit pretendre, & qu'ainsi elle n'étoit plus obligée à la Guerre. Que si les Alliés furent contraints de traiter ensuite un peu à la hâte, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, puis qu'ils furent avertis des desseins de la Republique, & qu'il ne tint qu'à eux de negotier la Paix en commun par un Traité General.

Pour ce qui est de l'Espagne, l'état délabré de ses affaires ne lui permettoit pas de faire la Guerre toute seule. Elle avoit besoin d'être puissamment aidée, sans quoi elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle vit que les Etats Generaux étoient sur le point de l'abandonner, & de conclure leur Traité particulier avec la France, elle prit la résolution de faire le sien, qui lui eut été plus avantageux, si tous les Alliés eussent traité ensemble. Cependant elle ne laissa pas de recouvrer plusieurs

leurs Places, qui lui furent restituées par la France. Les Plenipotentiaires des Etats furent les Mediateurs de cette Paix, après qu'ils eurent conclu la leur. Les Alliés firent tout ce qu'ils purent pour détourner l'Espagne d'accepter les conditions de cette Paix. Mais elle aimait mieux se tirer de l'embarras de cette Guerre, que de se voir exposée plus longtemps aux ravages des Armées, & au danger qu'elle couroit de perdre ce qui lui restoit dans les Pais-bas. Ainsi ces deux Paix furent conclues à Nimegue, l'une le 10. d'Août, & la seconde le 17. de Septembre suivant. L'Empereur & les autres Alliés furent obligés dans la suite de penser aussi à faire leur Paix avec la France. Ce fut ainsi que les Provinces-Unies eurent le bonheur de sortir d'une fâcheuse Guerre, qui avoit pensé renverser leur Republique. Elles firent paroître tant de courage, tant de sagesse, & tant de fermeté dans toute leur conduite, que l'on ne peut assez louer leur constance, leur Politique, & leur adresse à se tirer de ce mauvais pas. C'est ainsi qu'elles ont su détourner l'orage de dessus elles, & qu'elles ont trouvé des ressources tout extraordinaires dans les occasions les plus desesperées. En quoi l'on voit que Dieu a continué de les benir, & de travailler à leur conservation, pour en faire le soutien de l'Europe & de la liberté publique, comme cela se voit encore aujourd'hui.

Au reste on peut dire, que par un bonheur particulier, le Prince d'Orange fut rétabli dans les Charges de ses Predecesseurs. De-

1678. puis qu'il en fut revêtu, la France, qui avoit envahi trois Provinces, ne fit plus que décliner, tant qu'elle fut forcée enfin d'abandonner les conquêtes qu'elle avoit faites avec tant de rapidité. Ce Prince a donc été le restaurateur de la République, comme son bisayeul en avoit été le fondateur. On ne sauroit dire, ce qu'il y a de plus admirable dans ce Prince, qui fut remis dans ces grands emplois. Il n'avoit pas encore vingt deux ans accomplis, lors que les Etats Generaux le firent Stathouder. Cependant il fit paroître d'abord tant de valeur, tant de prudence, & tant de courage dans la conduite de cette Guerre, que tout le monde en fut dans l'étonnement. Il avoit une intrepidité à toute épreuve, & en même tems une sagesse, & un froid inconcevables, qui faisoit qu'il se possédoit dans le plus chaud des combats, ou des Sieges de Ville. Que s'il a manqué de succès dans de certaines occasions particulieres, on ne peut pas lui ôter la gloire d'avoir réussi dans le grand dessein qu'il avoit de delivrer sa Patrie. Et pour ce qui est de ces rencontres particulieres, tout le monde est convenu, que ses entreprises étoient concertées, & conduites avec une prudence consommée, & exécutées avec une valeur admirable, jamais il n'y a eu de faute de son côté. Tout le malheur est venu de ceux qui n'ont pas suivi ses ordres, soit par un effet de leur jalousie contre ce Prince, ou par quelque autre raison secreete, surquoi l'on ne veut pas s'expliquer plus avant. On se contentera de dire, qu'avec tous ces mauvais tours de fortune.

fortune il n'a pas laissé de travailler heureusement au rétablissement de sa Patrie, en forçant son plus grand ennemi de la laisser, après l'avoir presque engloutie, & de faire la Paix avec elle à des conditions toutes glorieuses à cette République.

Ainsi finit la Guerre commencée en 1672. contre les Provinces-Unies, par la Paix conclue à Nimegue. On n'a pas rapporté ici plusieurs événemens qui regardent l'Allemagne, qui étoit en Guerre avec la France, parce que l'on ne s'attache ici qu'aux affaires qui regardent les Provinces-Unies. Dès que la Paix eut été ratifiée, on la publia à la Haye, & l'on en fit de grandes réjouissances dans toutes les Provinces-Unies. La France restitua Maestricht, & la Principauté d'Orange selon le Traité de Paix. Le Comte d'Avaux, qui avoit été l'un des Plenipotentiaires de la France à Nimegue, se rendit à la Haye pour y faire les fonctions d'Ambassadeur extraordinaire, & les Etats Generaux envoyerent de leur part trois Ambassadeurs en France pour voir jurer la Paix au Roi. Il y eut ordre de leur faire par tout des honneurs extraordinaires à leur passage. Lors qu'ils furent à Valenciennes, le Comte de Broglio, qui en étoit Gouverneur, les regala à dîner. L'un des Ambassadeurs, qui s'étoit rendu au logis du Comte d'assez bonne heure, entra dans la sale, où il vit une grande Carte du voyage du Roi en Hollande pour y commencer la Guerre en 1672. Le Comte fit remarquer à cet Ambassadeur la beauté de cette Carte, où rien n'étoit oublié.

1678. L'Ambassadeur lui ayant dit , que cette Carte étoit fort imparfaite , le Comte lui fit remarquer que tout y étoit observé fort exactement jour par jour , surquoi cet Ambassadeur ajouta , que nonobstant cette regularité il pouvoit dire que la Carte étoit imparfaite , puis que le retour du Roi ne s'y trouvoit pas. Le Comte sentit bien le fin de la raillerie , & ne dit plus rien sur ce sujet. La vérité est , que le Roi fut obligé de s'en retourner en poste à Versailles , parce qu'il n'étoit pas en état de soutenir cette Guerre avec autant d'éclat qu'il l'avoit commencée , & qu'il avoit embrassé tant d'affaires à la fois , qu'il fut obligé de les laisser démêler à ses Generaux. Au reste ces Ambassadeurs furent reçus à la Cour de France avec beaucoup d'honneur , & de marques de distinction. Cependant on tâcha de les recevoir à Versailles, sans mettre les Gardes en Haye sur leur passage pour arriver à l'appartement du Roi. Mais ils firent voir qu'ils étoient en possession d'être reçus au travers de toutes les Gardes, Tambour battant , & furent si fermes là-dessus , que l'on fut obligé de les satisfaire.

Le Prince d'Orange fut reçu avec beaucoup de joye à la Haye. Tous les Corps de l'Etat le furent complimenter , & le remercier de ses grands travaux pour la delivrance & pour le rétablissement de sa Patrie. On lui fit connoître , que l'on avoit un sujet particulier de se réjouir , de ce que Dieu le ramenoit sain & sauf , après tant de dangers qu'il avoit courus pendant la Guerre , desquels

quels ils'étoit heureusement tiré par une es-
pece de miracle , & on l'assura que l'Etat
en general , & toutes les Provinces en parti-
culier n'oublieroient jamais qu'il étoit le Li-
berateur & le Restaurateur de sa Patrie ,
pour laquelle il avoit exposé sa vie à tant de
perils ; que son Altesse pouvoit s'assurer sur
une reconnoissance proportionnée aux grands
services qu'il avoit rendus au Public. On
travailla ensuite à donner à M. d'Overkerk
une recompense d'honneur , pour lui marquer
combien la Republique étoit sensible au ser-
vice qu'il avoit rendu à l'Etat , en sauvant
la personne du Prince. On lui fit faire une
épée , & une paire de pistolets , dont toute
la Garniture étoit d'or , en quoi on ne pensa
pas tant à payer cet important service , qu'à
faire voir qu'on vouloit lui donner une mar-
que honorable , qui servît éternellement dans
sa famille de preuve de son affection particu-
liere , pour un Prince qui étoit l'ornement
& l'appui de la Republique.

Après que la Paix eut été publiée , la Fran-
ce selon sa coutume chercha mille tours de
chicanne pour en éluder l'exécution. Elle
ne rendit les Places qu'elle devoit restituer
à l'Espagne , qu'après une infinité de délais.
Elle en exigea même des sommes considéra-
bles , & prit des otages pour la sureté du pa-
yement de ces sommes extorquées. Elle en
retint quelques unes , & s'empara de quel-
ques autres , qui ne lui avoient point été ce-
dées. La Paix étoit faite , & chacun avoit
pensé à licentier ses Troupes. Mais elle étoit
demeurée armée , & se servoit de main mise

1678. pour faire valoir toutes ses prétentions bien ou mal fondées. Ce fut alors, qu'elle inventa cette belle regle de Droit, de dépendance & de bienséance, par ce que l'Espagne n'étoit pas en état de s'opposer à ses exécutions militaires. En quoi la France a fait voir un si grand fonds d'injustice qu'on ne comprend pas encore aujourd'hui, comment un Conseil sage & éclairé, qui doit se gouverner par le Droit des gens, & même par les regles du Christianisme, a pû digérer l'énormité de toutes les violences & de toutes les injustices qui ont été commises dans cette occasion. On ne les peut authentifier que par le seul droit de la force, qui est un droit generalement condamné.

1679. En Allemagne les choses ne se passaient guerre mieux, & la France y faisoit une infinité de choses pleines de mauvaise foy. Le Traité de Nimegue confirmoit celui de Munster, qui avoit été fait trente ans auparavant. C'en fut assez pour donner lieu au Roi de France d'établir des Chambres Royales à Metz & à Brisack, pour réunir à son Domaine tout ce qui avoit été autrefois des dépendances des Evêchez de Metz, Toul, & Verdun, & de l'Alsace. C'est-à-dire, comme la fort bien remarqué un Auteur du temps, que le Roi de France donna le pouvoir à une douzaine de coupe-jarets de décider des intérêts & du sort de plusieurs grands Princes de l'Europe. Le Traité de Munster avoit été fait avec eux, puis qu'ils avoient leurs Envoyez à Munster, & l'on avoit conclû ce Traité de concert avec ces Envoyez. Ainsi la
Fran-

France avoit reconnu ces Princes pour Sou- **1679.**
verains des Pais qu'ils possédoient. Mais
on peut ajoûter à cela que l'Empire n'avoit
cedé les trois Evêchez & l'Alsace, qu'avec
les droits & le pouvoir qu'il y avoit. Or
dans le temps du Traité de Munster ces Prin-
ces & Grands Seigneurs jouissoient de leurs
biens independamment des Evêques de ces
trois villes, & du Landt-Grave d'Alsace,
qui étoit alors l'Empereur lui-même. Enfin
ce qui doit décider l'affaire, c'est que l'Empi-
re ne céda ces lieux, qu'à condition que la
France ne toucheroit point aux Droits des
Peuples des Pais cedez. Elle n'avoit donc
aucune raison de toucher à ceux des Pais,
qui depuis un grand nombre d'années appar-
tenoient en toute souveraineté à ceux qui les
possédoient alors.

Ce fût dans les contestations, que toutes ces
entreprises de la France causerent de toutes
part, que se passerent les années 1679. 1680.
1681. & 1682. Et les choses furent poussées
avec tant de violence contre l'Espagne, que
l'on établit des Bureaux jusques dans les por-
tes des villes Espagnoles, & que l'on empê-
cha même d'exiger les droits qui étoient dus
incontestablement au Roi d'Espagne. On
porta même les choses si loin, que l'on de-
manda des villes, sur lesquelles la Fran-
ce n'avoit aucun droit, & qu'elle mena-
ça de recommencer la Guerre, si on ne lui
accordoit ce qu'elle demandoit. Ce fut
alors qu'elle bloqua la ville de Luxem-
bourg, qu'elle menaça même de l'assiéger,
si on ne lui accordoit toutes ses prétensions.

1680. Pendant que toutes ces choses se passoient les Provinces-Unies jouissoient tranquillement de la Paix, & travailloient à rétablir les affaires publiques dans leur entier, après cette longue & fatigante Guerre dont elles venoient de sortir. Le Prince d'Orange de sa part étoit presque toujours à la Haye, occupé à vaquer aux affaires de l'Etat; sur lesquelles il donnoit ses avis pour les diriger à l'avantage de la République. Il fit deux voyages, qui durèrent assez long temps. Il visita l'Electeur de Brandebourg, & les Ducs de Zell, & de Hanover. Ensuite il se rendit en Angleterre, où le Roi Charles III. souhaitoit de le voir. Ce fut ainsi que se passerent les années qui suivirent la Paix jusques en l'an 1681.

1681. Mais alors la face de l'Europe se changea encore une fois par l'humeur inquiète de la France. On ne voyoit de sa part que des contraventions formelles à la Paix. Ceux qui y étoient interressez, s'en plaignirent au Roi lui même, sous le nom duquel se faisoient toutes ces entreprises. Mais ils s'adresserent en même temps au Roi d'Angleterre, qui étoit le Garant du Traité de Nimegue, puis que c'étoit par sa mediation qu'il avoit été conclû. Le Roi de France offrit à l'Empereur de justifier le droit de ses prétensions, en envoyant ses Ambassadeurs par tout où il voudroit pour en conferer avec les siens. On choisit la ville de Francfort sur le Meyn pour le lieu des conferences. Mais on perdit tant de temps dans les contestations des Parties, que l'on fut obligé de transporter cette né-

gotiation à Ratisbonne, où se trouvoient les 1681.
Envoyez Plenipotiaires de tous les Princes
& Etats de l'Empire. Cependant cela ne
hâta point les affaires. Elles y trainerent de
même qu'à Francfort. Le Roi de France
voyant cela offrit à l'Empereur une Trêve de
trente ans, pendant quoi les choses demeu-
reroient dans l'Etat où elles se trouvoient,
sans préjudice du droit des Parties. La
Hongrie étoit alors menacée d'une nouvelle
Guerre avec les Turcs, qui étoient sur le
point d'y faire irruption, ce qui arriva en ef-
fet peu de temps après.

Pour ce qui est des Pais-Bas Espagnols,
la France offroit de se rapporter de tous ses
interêts à l'arbitrage & à la mediation du
Roi d'Angleterre, & pressoit le Roi d'Es-
pagne de faire la même chose. Il marqua
même un temps, après lequel il prétendoit
être degagé de sa parole. Cependant il re-
mit les choses dans l'état où elles étoient
avant ces contestations. Il leva le blocus de
Luxembourg, & rompit les Conferences
qui se faisoient à Courtray pour l'exécution
de la Paix de Nimegue. L'Espagne pan-
choit assez à se rapporter de tous ces diffé-
rens au Roi d'Angleterre, encore qu'il eût
toujours paru fort engagé d'amitié avec la
France. Mais elle demandoit en même
temps, qu'il fût pris pour arbitre de tous
les differens, que l'Empire, & la France
avoient à demêler, & que l'on choisît un
lieu d'assemblée, où chacun pût intervenir
pour y défendre ses droits. Il faut tomber
d'accord, que c'étoit le moyen de terminer
tou-

1681. toutes les difficultez , qui étoient survenues , & de mettre enfin les affaires generales de l'Europe dans la tranquillité. Les Etats Generaux étoient de ce sentiment , & pressloient que les Parties convissent d'une chose qui pouvoit être si utile à toute l'Europe.

1682. Mais le temps que la France avoit prescrit s'écoula pendant que l'on contestoit sur toutes ces affaires. Le Roi sans vouloir tarder davantage ordonna au Maréchal d'Humieres d'entrer avec des Troupes dans les Pais-Bas Espagnols , & de les mettre sous contribution. Cela se fit selon la coûtume ordinaire des François , avec beaucoup de rigueur & de fierté. Ainsi ces pauvres Provinces étoient à peine sorties de la guerre , que la France les y replongea par ses violences. Le Maréchal de Crequi eut ordre de bombarder la ville de Luxembourg. La France se voyant en état de faire trembler tous ses voisins par la superiorité de ses forces , crût qu'il étoit temps de commencer à executer son grand dessein contre les Protestans de son Royaume , & que la Paix de Nimegue lui fournissoit le moyen de travailler enfin à leur prétendue conversion. Ce fut dans cette vuë qu'il les dépouilla peu à peu des privileges qui leur étoient accordez par l'Edit de Nantes , que Henri IV. son ayeul avoit publié en leur faveur. Il supprima les Chambres mi-parties , où les Reformez pouvoient disputer leurs droits surement. Il ne voulut plus qu'aucun Réformé entrât dans ses finances , & que l'on reçût ni Conseillers , ni Notaires , ni Procureurs Reformez.

formez dans les Cours de Justice. Il fit ab- 1682.
battre plusieurs Temples sous divers pretextes mandiez, & enfin il supprima les deux Academies de Saumur, de Pui-Laurens, & de Sedan qui étoient les seules où les Reformez pouvoient faire étudier leurs enfans. Il défendit aux Peres, sous de grièves peines, d'envoyer leurs enfans étudier hors du Royaume.

Il ne se contenta pas de ces exécutions contre les Reformez, qui vivoient sous sa juridiction. Il porta ses violences jusques dans des lieux, sur lesquels il n'avoit aucun droit. Orange ne connoit point d'autre Souverain, que le Prince qui en porte le Nom. Ainsi l'on n'y fit aucune difficulté d'y recevoir les enfans des Reformez de France, que l'on y envoyoit étudier. Mais l'Intendant de Provence vint y signifier un arrêt du Conseil en date du 17. de Juin de cette année, portant ordre aux Ecoliers François, qui se trouvoient alors à Orange, d'en sortir sur le champ sans delai, avec défense aux Commandans du lieu d'y en plus souffrir; & en même temps il étoit ordonné à tous les François, qui étoient habitez dans cette Principauté, d'en sortir; & aux Consuls des lieux de les en chasser, faute de quoi faire on interdiroit tout commerce aux Orangeois dans le Royaume. Il fallut obéir à cette force majeure, malgré qu'on en eut, puisque l'on n'étoit pas en état de résister, & que la France faisoit de terribles menaces contre la Principauté. Cependant l'exactitude, avec laquelle on avoit satisfait à ces injustes ordres, ne fut pas capable de faire cesser les violences. On en recommença
bien,

1682. bien-tôt de toutes nouvelles , qui marquoient l'esprit de la France.

Le Roi s'étoit plaint de ce que depuis le Traité de Nimegue on avoit commencé à bâtir un pan de muraille pour fermer la ville du côté où avoit été le Château. C'étoit pour se couvrir contre les voleurs de nuit , & la France ne pouvoit enprendre aucun sujet de jalousie, sans s'exposer à la raillerie de toute la terre. Que pouvoit une pauvre petite ville sans defense contre un grand Royaume ? Cependant on fit grand bruit de cette foible & simple muraille , & l'un des Lieutenans Generaux du Languedoc, le Marquis de Montanegue ordonna à la ville de la part du Roi son maître de démolir ce bout de muraille. Les habitans tarderent à satisfaire à cet injuste commandement , par ce qu'ils voulurent avoir les ordres du Prince sur ce sujet. M. de Montanegue revint peu de jours après avec des Troupes par le commandement du Roi, qui l'avoit chargé de faire abbattre toutes les murailles d'Orange. On logea ces Troupes à discretion chez les bourgeois , après qu'on les eut fait entrer dans la ville l'épée à la main comme dans une Place conquise. Le lendemain M. de Montanegue signiffia l'ordre du Roi aux habitans , qui bien qu'avec une douleur mortelle dans le cœur aimèrent mieux demolir eux mêmes leurs murailles , que d'avoir plus long temps ces cruels & fâcheux hôtes dans leurs maisons , qui y avoient commis jusques là des violences inouïes. C'est ainsi que la France , par des bassesses lâches & indignes de sa fierté , tient la main haute ,

&

& pousse les gens sur lesquels elle a de la superiorité ; pendant qu'elle rampe , & qu'elle s'humilie devant ceux qui sont en état de lui tenir tête. C'à toujours été là sa conduite , depuis qu'elle s'est vue assez puissante pour mordre ses voisins , & qu'elle les a trouvez dans une foiblesse incapable de lui resister. 1682.

Dans le même temps on chercha des titres en France , par lesquels on pût soutenir toutes ces injustices. On voulût que le Prince de Condé, comme administrateur des biens du Duc de Longueville son Neveu, qui étoit en demence , demandât d'être mis en possession de la Principauté d'Orange, en se fondant sur des prétentions surannées de la Maison de Longueville. Le Procureur General du Roi en demanda la Souveraineté pour le Roi son Maître. Le Conseil ordonna d'assigner les Parties à comparoitre dans deux mois pour tout delai. On envoya un Huissier à Orange pour y signifier cet arrêt au Prince, en parlant au Sieur de Lubieres President du Parlement de cette ville. Cette assignation fut donnée au mois de Decembre , & l'Huissier eut l'insolence de traiter indignement un grand Prince, en le nommant seulement Messire Guillaume Comte de Nassau demurant à Amsterdam en Hollande. En quoi l'on voit encore la honteuse bassesse de la France, qui ne pouvant nier que le Prince ne fut l'Héritier legitime de cette Principauté, qui avoit été possédée en tout droit de souveraineté par ses Predecesseurs, étoit convaincuë que cette principauté lui appartenoit incontestablement.

1682. ment. Cependant par une petite chicane de Palais elle traite ce Prince avec une indignité qui ne convient guerre à un Roi, qui affecte le nom de Grand, & à qui ses sujets l'attribuent sans cesse par une flatterie mal entendue.

Lorsque le Prince d'Orange fut averti de tous ces desordres commis dans sa Principauté, il s'en plaignit aux Etats, qui chargerent leur Ambassadeur à Paris d'en faire de grandes plaintes au Roi, & de lui en demander la reparation d'une maniere honnête, mais forte. Ils en firent parler à M. d'Avaux qui étoit à la Haye. Ils écrivirent à leur Ambassadeur à Londres de faire des remontrances sur ce sujet au Roi Charles II. Ce Prince s'intéressa dans cette affaire, & commanda à son Ambassadeur à Versailles d'appuyer les plaintes de celui des Etats Generaux. Celui-ci presenta un Memoire fort bien dressé sur cette affaire, dans lequel, après avoir fait connoître combien ses maîtres étoient touchez de ce qui venoit d'être fait à Orange, il demandoit en leur nom que l'on en retirât les Troupes, que l'on restituât aux bourgeois les sommes que l'on en avoit extorquées, que l'on rebâtît les murailles, que l'on réparât tous les dommages que la Principauté avoit soufferts, & que le Commerce fût libre entre les sujets du Royaume & ceux d'Orange. Tout cela étoit fondé sur toutes les raisons de droit qui faisoient connoître l'injustice de la France dans cette affaire. M. de Croissi Secrétaire d'Etat, à qui M. de Staremberg Ambassa-

sa-

Le s^radeur des Etats s'adressa , lui dit , que le 1682.
Roi avoit eu de bonnes raisons de faire ce
qu'il avoit fait , qu'il avoit retiré ses Trou-
pes d'Orange , qu'il avoit ordonné que l'on
restituât ce qui avoit été exigé au de là de ses
ordres , qu'il n'avoit point commandé de
piller les bourgeois d'Orange , que la défen-
se du commerce n'avoit point eu de lieu ,
puis que les Gens d'Orange avoient renvoyé
les enfans de ses sujets , qui étudioient chez
eux.

M. de Staremburg repliqua que le Roi
n'avoit rien à pretendre sur la Principauté :
qu'il s'étonnoit qu'un pan de muraille don-
nât de l'ombrage à un puissant Royaume ,
puis qu'après tout Orange n'avoit point de
Garnison , & qu'ainsi il esperoit que le Roi
feroit faire la justice qui étoit due au Prin-
ce d'Orange & à ses sujets. M. de Croissi
ne repliqua rien , & s'entint à ce qu'il avoit
dit. Les Etats avertis de la réponse sèche
de ce Secrétaire d'Etat , envoyèrent extraor-
dinairement le Sieur Heinsius Pensionnaire
de Delft pour presser plus vivement cette af-
faire. Il arriva au commencement de l'an-
née , & fit sa commission. Mais on lui ré-
pondit aussi froidement qu'à M. de Starem-
burg , de sorte qu'il revint sans avoir rien
fait. La France fit voir en cela que cette af-
faire étoit résolue dans le Conseil , & que
le Roi , chagrin de ce que le Prince d'Oran-
ge étoit le plus puissant obstacle qu'il trou-
vât à ses vastes projets , cherchoit tous les
moyens imaginables de lui causer tous les
déplaisirs dont il pouvoit s'aviser. Ainsi trou-

1682. trouvant cette pauvre principauté sous sa main il y fit faire toutes ces violences, parce qu'il n'en craignoit aucun retour. Cependant les événemens ont amené ce retour malgré la France. L'on a obligé son Roi à restituer cette Principauté, à reconnoître le droit incontestable de son Souverain, & à payer une somme assez considérable, pour les desordres qui avoient été commis dans ce pauvre petit Pais. Il fallut même y rétablir la Religion Protestante dans tous ses droits, & y renvoyer les Ministres, que l'on avoit tenus prisonniers pendant douze ans à Pierre Encise. Voila comment le Roi de France a toujours eu de fâcheux rebuts des choses qu'il avoit faites avec sa fierté ordinaire. En quoi l'on peut dire, que comme ce Prince a affecté de se mettre au dessus de Dieu, la Providence a travaillé à l'humilier par des coups sortis directement de sa main.
1683. Les François firent irruption en Flandre au commencement de cette année, & y repandirent leurs Troupes qui y mirent tout à feu & à sang. Les Espagnols au desespoir de tous ces mauvais traitemens resolurent de perir plutôt que de souffrir plus long temps ces barbaries horribles. Ils sçavoient bien qu'ils n'étoient pas en état de faire la Guerre à la France avec quelque égalité. Mais ils esperoient que leurs anciens Alliez ne les laisseroient pas perir, & qu'ainsi ils ne manqueroient pas de venir à leur secours. En tout cas ils se resolurent à perdre ce qui leur restoit des Pais-Bas, plutôt que d'en ceder
 quoi;

quoique ce pût-être par traité. La France ^{1683.} ne vouloit plus la Guerre. Elle craignoit que les Alliez ne lui tombassent encore une fois sur les bras. Elle amusa les Etats par de perpetuelles propositions de Paix diversement tournées. Pendant cela ses Troupes, sous pretexte de revuës, ou de changemens de Garnisons se mirent en Campagne, pour faire valoir les propositions que la Cour avoit fait faire. Elle offroit une Trêve de vingt ans, pendant quoi chacun demeureroit en possession de ce qu'il tenoit, ou bien elle demandoit la Comté d'Alost, le vieux Bourg de Gand, & quelques autres Places, dont elle s'étoit expliquée dans les conferences de Courtrai, à moins que l'Espagne ne cedât tout le Pais de Luxembourg, ou quelque autre Pais, dont on conviendrait à l'amiable.

L'Espagne rejetta toutes ces propositions, & n'en voulût accepter aucune. Elle ne doutoit point que les Etats ne s'interessassent dans leur affaire, & qu'ils ne la secourussent plutôt que de perdre la barriere, que le Traité de Nimegue avoit reglée entr'eux & la France. Elle déclara donc la Guerre à la France, & en même temps elle envoya demander du secours aux Etats & au Roi d'Angleterre. Mais ce Prince avoit de trop grandes liaisons avec la France pour se déclarer contr'elle en faveur de l'Espagne. D'ailleurs il étoit occupé à des troubles qui s'étoient élevez dans son Royaume. Un grand nombre de gens avoient formé des conspirations contre le Roi même, & contre

1683. tre la Religion Anglicane. Ainsi il n'étoit pas en état de penser à l'Espagne. D'ailleurs il étoit mal-satisfait , de ce qu'elle avoit rejeté sa Mediation, lors qu'il l'avoit offerte pour son accommodement avec la France, desorte que l'on vit recommencer la Guerre après cinq ou six ans de paix assez mal observée par les François. Et en effet toutes ces difficultez ne rouloient que sur des chicannes indignes de la foi publique , & du commerce d'équité , qui doit être entre les Nations: Mais la France , qui se voyoit armée, pendant que l'Empereur étoit occupé à la Guerre contre les Turcs , & que ses autres voisins ne songeoient qu'à jouir de la Paix , crut qu'elle devoit profiter de sa superiorité pour se saisir de tout ce qui pouvoit arrondir ses Etats , ce qu'elle n'avoit pû faire dans la Guerre precedente , qu'elle ne pouvoit plus soutenir. Ce fut dans cette vue qu'elle érigea ces Chambres Royales , qui firent plus de conquêtes par leurs Huissiers , que l'on n'en avoit pû faire avec les Armes , quoi qu'il semblât d'abord que l'Europe en seroit engloutie.

Les Etats Generaux fournirent aux Espagnols les huit mille hommes , dont on étoit convenu dans le Traité de l'an 1673. pour l'alliance defensive conclue entre les deux Etats. Mais ces huit mille hommes ne suffisoient pas pour soutenir les Pais-Bas contre l'invasion de la France. Aussi les Espagnols remontrèrent que ce secours ne pouvoit pas les tirer d'affaires. On delibera donc sur les moyens de les aider plus fortement dans cet-

cette occasion , & l'on conclut de faire une levée de seize mille hommes , qui étant joints aux Troupes , que l'Etat avoit conservées après la Paix de Nimegue , pouvoient faire une Armée capable avec celles d'Espagne d'arrêter l'impetuosité des François. Mais cette proposition trouva des difficultez qu'il ne fut pas possible de surmonter. La ville d'Amsterdam craignit , que la Guerre ne se rallumât , & que cela ne ruinât son commerce , qui commençoit à se rétablir depuis la Paix. Elle s'opposa donc à la levée des seize mille hommes. Le Prince fut prié de se rendre dans cette ville avec des Deputez des Etats , pour tâcher de la disposer à consentir à cette levée. Mais il n'y eut pas moyen de la gagner. Quelque temps après le Marquis de Grana envoya au Prince d'Orange des lettres du Comte d'Avaux , que l'on avoit interceptées , par lesquelles on pretendoit justifier , qu'il y avoit quelque intelligence entre ce Comte & cette ville. On déchifra ces lettres , & on en lut le contenu au Deputé d'Amsterdam , qui étoient dans la Chambre des Etats. Ensuite on saisit tous leurs Papiers. Mais la ville se plaignit de cette procedure comme contraire au Droit des Gens , & offrit de justifier sa conduite. On assoupit cette affaire pour prévenir les desordres , que la mesintelligence auroit pû causer dans l'Etat , & l'on rendit tous les Papiers , que l'on avoit pris aux Deputez d'Amsterdam. On les rendit même tous scellez pour leur faire voir qu'on ne les avoit point lûs.

1684. L'exemple de cette ville fut suivi par la Frise, & par l'Overissel, qui s'opposèrent tout de même à la levée des seize mille hommes. La ville de Middelbourg fit la même chose de son côté dans l'Assemblée des Etats de la Province, qui étoient sur le point de conclure en faveur de la levée. Le Prince d'Orange ne pût pas la disposer à se départir de sa protestation. Ainsi le dessein qu'il avoit formé pour le bien public, fut sans succès, par l'opposition que l'on apporta à l'exécution du Conseil pour lequel on pouvoit prévenir tous les maux que l'on vit arriver dans la suite. Tout ce que l'on pût obtenir des Etats & des Provinces, c'est que l'on joindroit douze Regimens, & seize cens chevaux aux huit mille hommes, que l'on devoit fournir aux Espagnols, ce qui ne fut pas capable de les garentir des Armes de la France, qui étant sûre de ne trouver aucun obstacle à ses desseins entra en Campagne de bonne heure, & répandit ses Troupes dans les Pais-Bas Espagnols.

Dés que l'hyver fut fini, le Roi voyant que l'on n'acceptoit pas les propositions, qu'il avoit fait faire sur tous ces differens, se mit à la tête d'une puissante Armée pour assiéger la ville de Luxembourg. Il fit declarer aux Etats par le Comte d'Avaux, qu'il ne s'étoit mis en Campagne que pour mettre les affaires publiques en train de s'accommoder; que si les Espagnols vouloient lui ceder la Province de Luxembourg avec ses dependances, il étoit prêt de leur rendre Courtrai & Dixmude rasez, avec tout ce qu'il avoit pris

pris l'année précédente, à la réserve de Beaumont, Bouvines, & Chimai avec leurs dépendances, & que moyennant cela il renonceroit à toutes ses autres prétentions, quelles qu'elles fussent. Pendant qu'il laissa le temps de délibérer sur ces propositions, il détacha trente ou trente cinq mille hommes sous le Maréchal de Crequi pour assiéger Luxembourg, & il se rendit avec le surplus au milieu des Pais-Bas, pour s'opposer au secours que les Espagnols pourroient entreprendre d'envoyer à cette ville assiégée. Il se mit donc en état de se faire raison à lui-même de tout ce qu'il prétendoit contre l'Espagne.

Le Siége de Luxembourg se fit sans aucun embarras, & la Place se défendit assez long temps. Mais elle fut enfin obligée de capituler faute de secours. Les États ne voyant point de ressource aux affaires des Espagnols les presserent d'accepter les offres de la France. Mais ils n'en voulurent rien faire, aimant mieux qu'on leur arrachât cette Province par force, que de la céder volontairement. Quand on fut dans les Provinces-Unies, que Luxembourg étoit entre les mains des François, que les Espagnols étoient toujours indéterminez, que les Ministres des Alliés, qui étoient assemblez à la Haye, étoient toujours occupez à raisonner sans rien conclure, & que la France commençoit à les menacer elles mêmes : On se résolut dans le Conseil des États de faire un Traité avec cette Couronne qui fut conclu le 29. de Juin, par lequel les États s'engagerent de presser le

1684. Roi d'Espagne à accepter la Trêve de vingt ans, qui laissoit les affaires dans l'état où elles étoient, sans prejudice du droit des Parties. Ils promirent de plus que si l'Espagne n'acceptoit cette Trêve dans fix semaines, ils retireroient leurs Troupes, & ne lui fourniroient aucune assistance. L'Espagne se voyant réduite à cette extremité accepta enfin la Trêve. L'Empereur fit la même chose, laissant à la France Strasbourg, & tout ce qu'elle avoit pris avant le 1. d'Août dernier, en rendant les Places, dont elle s'étoit saisie depuis ce jour là. Le Traité en fut signé le 15. d'Août à Ratisbonne.

On avoit resolu de regler en même temps tout ce qui regardoit l'affaire d'Orange dans ce Traité, & les Etats avoient pris des mesures pour cela dans leurs Assemblées. Mais parce qu'elle étoit d'une très-longue discussion, & que le temps étoit fort court pour l'examiner dans toute son étendue, on fut forcé à la remettre à un autre temps. Cependant il y eut des Provinces, qui trouverent fort mauvais, que l'on n'en eut point parlé dans les conferences que l'on eut avec la France, parce qu'au moins cela auroit servi à nouer la partie pour en commencer la discussion. Cela fut cause que ces Provinces tarderent à ratifier la Trêve. On étoit d'autant plus échauffé sur cet article contre la France, qu'elle n'avoit maltraité la ville d'Orange qu'à cause de son Souverain. On regardoit avec indignation, qu'elle cherchât toutes les occasions imaginables de chagriner ce Prince, par ce qu'il ne pouvoit se résoudre

à trahir les intérêts de sa Patrie & de l'Eu- 1684
rope, pour complaire à Louis XIV. ainsi l'on
se vangeoit sur de pauvres innocens de tout
ce que le Prince d'Orange faisoit par un prin-
cipe de sagesse & de vertu. Il avoit rejet-
té toutes les offres que la France lui avoit
fait faire en diverses occasions, & s'étoit tou-
jours fortement opposé à ses entreprises. L'on
ne laissoit donc échapper aucune occasion de
lui causer du déplaisir, ce qui étoit d'autant
plus facile à la France qu'Orange est placée
au milieu de ses Etats, & qu'elle n'étoit point
capable de résister à son pouvoir. En quoi
l'on voit une bassesse d'Ame incomprehen-
sible, d'attaquer un Prince qui n'est pas en
état de se défendre, par ce qu'il ne peut con-
sentir à des trahisons ni à des injustices. Ce-
la fera l'opprobre de la France dans la poste-
rité, & ce fera au contraire la gloire éter-
nelle du Prince d'Orange, dont on admirera
toujours la probité, la sagesse, & la vertu.

Il sembloit que le Roi d'Angleterre tra-
vaillât à faire faire justice au Prince son Ne-
veu par le Roi de France. Mais dans la ve-
rité toutes ses instances étoient plutôt des gri-
maces, que de véritables sollicitations. La
France fournissoit de grandes sommes à Char-
les II. pour lui donner le moyen de faire de
grandes dépenses, sans être obligé d'assembler
son Parlement, de peur qu'on ne l'obligeât
à des choses contraires à ses inclinations se-
cretes. Il s'étoit ligué avec la France pour
attaquer les Provinces-Unies en 1672. sans en
avoir aucun legitime sujet. Si dans la suite il
rompit cette alliance, c'est parce qu'il y fut

1684. forcé par les peuples, qui voulurent empêcher l'aggrandissement de la France, laquelle pensoit à mettre l'Europe sous le joug, & à ruiner la Religion protestante. Ainsi l'on peut dire sans rien outrer que ce Prince travailla toujours secrètement à favoriser les desseins de la France, sans se mettre en peine des mauvaises suites que sa complaisance pouvoit avoir, parce qu'il ne pensoit qu'à tirer de l'argent pour fournir à ses profusions ordinaires. La France avoit soin de lui en donner, & c'étoit par là qu'elle le tenoit toujours dans ses intérêts. Ainsi l'on ne doit pas être surpris, de ce que le Roi d'Angleterre abandonna les affaires de l'Europe. Il negligea tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire & à sa grandeur, pour se donner entièrement à ses plaisirs, sans se mettre en peine de soutenir & de faire valoir le Traité de Nimegue, dont il avoit été le Mediateur.

Jamais ce Prince n'eût à cœur les affaires de la Religion Protestante. Il en faisoit profession en apparence, parce qu'il le falloit ainsi pour régner. Mais dans le fonds il la haïssoit, parce qu'on lui avoit persuadé que les Protestans Zelez de ses Royaumes avoient fait mourir le Roi son Pere. On lui avoit même fait croire, qu'il ne pouvoit se remettre sur le Thrône que par le moyen des Princes Catholiques Romains. Il n'avoit pas beaucoup de zele pour la Religion Romaine, par ce que dans le fonds son cœur n'étoit pas fort tourné du côté de la Religion. Cependant il favorisoit en secret tous ceux
qui

qui tenoient le parti de Rome. Le Duc d'York son frere pouſſoit les choſes plus vivement ſur le Chapitre de la Religion. Il étoit outré d'affection pour le Papiſme, & ſe declaroit hautement contre les Proteſtans. Il tâchoit de les ruiner, & tournoit l'eſprit du Roi contre eux par le crédit qu'il avoit auprès de lui. Le Roi étoit d'un naturel aſſez bon, peut-être un peu timide, aimant ſon repos & les plaiſirs. Il craignoit de retomber dans ſes anciens malheurs, & n'oſoit rien entreprendre, par ce qu'il ne vouloit pas irriter les Anglois. Cela étoit cauſe que le Duc n'obtenoit pas toujours de lui tout ce qu'il eut bien voulu, & bien des gens ont crû que le Roi vivoit trop long temps à ſon gré. Les Zelez Catholiques Romains, qui ſouhaitoient de voir leur Religion triomphante en Angleterre, jettoient leurs regards ſur Jacques Duc d'York, & ſouhaitoient de voir finir la vie du Roi.

Ce fut dans cette vûë, qu'ils formerent en 1678. une conſpiration contre ce Prince, que les Jeſuites avoient tramée ſort ſecretement. Mais l'un des Peres de la Société nommé Oates, touché de l'horreur de cette entrepriſe diabolique la découvrit tout entiere, & en donna des preuves ſi certaines, & des indices ſi convaincants, qu'Edouard Coleman Ecuyer & Secrétaire du Duc d'York fut executé, comme en étant l'un des principaux Auteurs. On trouva dans ſes papiers pluſieurs lettres du Pere de la Chaiſe confeſſeur de Louis XIV. qui faiſoient voir le plan de cet horrible deſſein, & qui en chargeoient le

1684. Duc d'Yorck, lequel paroissoit même en être le mobile. Toute l'Angleterre l'en soupçonna, & le Roi même en parut convaincu. Il l'obligea en effet de sortir du Royaume au mois de Mars 1679. & de se retirer à Bruxelles. Il sembloit qu'il dût se réfugier auprès du Prince & de la Princesse d'Orange. Mais il n'osa se présenter devant eux chargé en sa conscience d'un pareil crime. Lors qu'il fut sorti d'Angleterre, la Chambre basse passa un Acte, qui l'excluoit de la succession à la Couronne, par la considération de sa Religion & de ses liaisons avec les Cours de Rome & de Versailles, & en même temps le privoit de tous les droits & de tous les revenus dépendans du Royaume. Mais le même acte conservoit tous ces droits à ceux de ses enfans, qui vivoient dans la Religion Anglicane; Et il lui étoit défendu par le même Acte de rentrer en Angleterre, sous peine d'être traité comme criminel de Lèse Majesté.

On a lieu de croire que cet Acte eût été suivi à la rigueur, si l'on en juge par l'irritation des peuples, quoique la Chambre haute n'eût pas voulu souscrire cet Acte. Cela donna un chagrin mortel au Prince dans sa retraite, & il fut long temps sans oser retourner en Angleterre. Mais ayant appris que le Roi son frere étoit dangereusement malade, il crût qu'il devoit passer par dessus toutes sortes de considérations, & se rendre à Londres, de peur que si le Roi son frere venoit à mourir, il ne fût effectivement exclus de sa succession. Le Roi le voyant auprès de son
lit

lit fut touché de sa venue, laquelle il regardoit comme une marque de son affection. Mais par ce qu'il étoit hors de danger, le Duc qui s'aperçût que sa venue donnoit de l'ombrage à la plus part des Anglois, se retira une seconde fois, & alla reprendre la Duchesse son Epouse, & sa seconde fille à Bruxelles, d'où il se rendit en Hollande. Le Prince d'Orange, & la Princesse le reçurent avec tout l'honneur qu'ils lui devoient. Mais il ne demeura pas long temps auprès d'eux.

Le Roi qui se souvint du hazard auquel il s'étoit exposé pour le voir dans sa maladie, chercha le moyen de le faire revenir sûrement dans le Royaume. Il arriva quelques troubles en Ecosse. Il proposa à son Conseil de donner commission au Duc d'York de travailler à les appaiser. La chose fut agréée. Il revint donc en Angleterre, d'où il se rendit en Ecosse, & eut le bonheur de remettre ce Royaume en Paix. Cependant cela n'apaisa pas les Anglois. Le Parlement ayant été convoqué en 1680. la Chambre basse renouvela son Acte. Mais la Chambre haute ne le voulut point approuver. Dans le même temps on découvrit une seconde conspiration contre le Roi & le Duc d'York. Ce fut au moins ce que l'on en publia dans le monde, parce que les Jesuites, qui étoient les Auteurs de la précédente, voulurent embarrasser les idées, que l'on en avoit, & faire croire que cette dernière avoit été tramée par les Protestans. Le dessein en étoit de faire poignarder le Roi en présence du Duc

1684. d'York son frere, afin que l'on crût que ce Prince avoit été tué par d'autres que par les Catholiques Romains. Et en effet ils eurent l'adresse de faire executer un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il se trouva des Protestans, de ceux qui avoient servi à découvrir la conspiration précédente, & qui d'ailleurs étoient fort affectionnées à l'Etat & au Roi.

On suit ainsi le fil des affaires d'Angleterre par ce que désormais celles des Provinces-Unies vont être confonduës avec elles, par la révolution qui mettra le Prince d'Orange sur le Thrône de ce Royaume. Ainsi l'on fait l'Histoire de la République en racontant ce qui se passa dans ces grandes occasions, qui changerent la face de l'Angleterre. On continuoit de faire mourir plusieurs personnes accusées de cette dernière conspiration, lors que le Roi Charles III. tomba dans une maladie, quel'on publia être inconnue aux Medecins. Il y eut des gens qui soutinrent que c'étoit une Apoplexie. D'autres la décrivirent sous un autre nom. Mais ceux qui en parlerent sincerement, dirent sans détour, qu'il avoit été empoisonné. Ce fut ce que plusieurs Medecins qui le virent déclarerent, se fondans sur de certains signes qui ne le témoignoiënt que trop. Il mourut au bout de trois jours de maladie, le 16. de Février 1685. il arriva une chose qui fit connoître le genie de ce Prince sur le fait de la Religion. Il avoit toujours fait profession de la Religion Anglicane. L'Evêque de Londre, qui lui avoit rendu visite, pour l'assister dans ce danger

ger de mort, le voyant à l'extrémité lui proposa de communier. Ce Prince le remercia, lui disant qu'il n'étoit pas encore temps. Mais le Prelat ne fut pas sorti de sa Chambre, qu'il fit entrer un Prêtre papiste, de la main duquel il communia. Voilà peut-être la plus étrange, & la plus surprenante dissimulation, dont on ait jamais oui parler. Ce Prince fit connoître, quelle étoit la disposition de son cœur par rapport à la Religion. 1684.

Quoiqu'il en soit, le Duc d'York son frere fut proclamé Roi le même jour par les principaux Seigneurs du Royaume, & la ville de Londre le reconnut pour tel, nonobstant les Actes de Parlement qui l'excluoient de la Couronne, à cause de la Religion, dont il faisoit profession ouverte. Lors qu'il eut été proclamé, il assembla le Conseil, où il déclara qu'on l'accusoit dans le monde d'être prévenu en faveur du Gouvernement arbitraire, mais que cette accusation étoit fautive, & qu'il vouloit maintenir le gouvernement politique & Ecclesiastique, tel qu'il étoit établi par les loix. Il ajouta qu'il savoit que l'Eglise Anglicane étoit favorable à la Monarchie, & que ceux qui la composoient, n'avoient jamais manqué d'affection ni de fidélité pour leurs Princes, que par conséquent son dessein étoit de les conserver dans tous leurs droits. On peut dire que ce Prince commença son regne par les plus belles déclarations du monde, & que l'Angleterre eut été heureusement gouvernée, s'il eût été exact à tenir sa parole. Mais ce ne

1685. furent là que de beaux termes destinez à tromper le Conseil, & toute la Nation qui ne vit rien moins que ce que Prince avoit promis.

Il fut couronné au mois de May suivant à Westmunster, qui est le lieu où l'on sacre ordinairement les Rois d'Angleterre. Il ne se vit pas plutôt reconnu par tous ses sujets, qu'il commença à se défaire de tous ceux qui s'étoient autrefois déclarez contre lui. Oates fut le premier qui ressentit les effets de sa vengeance. Il avoit découvert la conspiration de l'an 1678. dont il avoit appris tout le secret, pendant qu'il avoit été Jesuite. Il avoit été Ministre de l'Eglise Anglicane. Mais il s'étoit laissé entraîner dans la Religion Romaine, & s'étoit fait Jesuite. On l'avoit trouvé propre aux grands mysteres de la Société, dont on l'avoit instruit à fonds à Rome & en Flandre, où il avoit voyagé. Du depuis il avoit servi à entretenir le commerce des Jesuites de Flandre avec ceux qui étoient à Londres, pour concerter le grand dessein que l'on avoit formé contre la Religion Anglicane. L'horreur de cette execrable entreprise le toucha dans le temps qu'elle étoit la plus échauffée. Il alla donc se jeter aux pieds du Roi, & la lui découvrit tout entiere. Il expliqua les choses d'une maniere si nette & si précise, que l'on ne pût pas douter de la verité de son récit. Ceux d'entre les conjurez, qui furent saisis, nierent le fait jusques à la mort. C'est à quoi on les avoit preparez de longue main, afin de sauver l'honneur apparent de l'Eglise Romaine.

Mais

Mais Oates pensa être assassiné un jour, ce qui ne pouvoit avoir été entrepris que par ceux dont il avoit découvert la conjuration. Il fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Mais Edmond Godefroi, juge commis à la recherche des complices, fut trouvé percé de plusieurs coups dans un lieu écarté, par ce qu'il étoit trop ardent, & trop éclairé pour cette recherche. Ainsi ceux qui avoient part au crime, travaillèrent à le faire poignarder, pour dérober la connoissance de cette conspiration au Public.

Lors que Jaques II. fut sur le Thrône, on crût avoir trouvé l'occasion de disculper la Société. Oates fut assigné pour répondre sur le fait de son accusation. On produisit contre lui des gens, qui soutinrent que c'étoit un calomniateur, & qu'il avoit fait un faux ferment. Là-dessus sans vérifier les choses plus avant, pour savoir si Oates étoit effectivement tel, il fut condamné au fouet, à une prison perpétuelle, & au Pilon, où il devoit être mis tous les ans à un certain jour. Punition trop douce, s'il étoit véritablement coupable d'une calomnie horrible ; comme on l'en accusoit. Ce qui fait voir, que la sentence qui l'y condamnoit étoit injuste, & sans fondement, puisqu'en supposant la vérité du fait on devoit le faire mourir pour venger le sang innocent, que son accusation prétendue fautive, en conséquence de laquelle plusieurs personnes avoient été exécutées publiquement, avoit envoyées au supplice sans l'avoir mérité. C'est ainsi, que sans y penser ceux qui suivent les mouvemens d'une

Q 7

injuste

1685. injuste vengeance, en font toujours trop, ou trop peu, & qu'ils donnent au public des preuves certaines de la violence avec laquelle ils agissent dans ces occasions.

Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. étoit à Bruxelles, lors que Jaques II. monta sur le Thrône. On disoit assez hautement alors, qu'il étoit né d'une Demoiselle du Pais de Galles, à qui le Roi Charles avoit donné une promesse de mariage, & quelques-uns même assuroient qu'il l'avoit épousée en secret. Aussi ce Duc prétendoit être fils légitime de Charles II. & quoi que son Pere ne l'eut jamais reconnu en cette qualité, il l'avoit cependant toujours distingué de tous les autres fils naturels. C'est ce qui avoit porté le Duc d'York à le haïr, & il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le mettre mal dans l'esprit du Roi. Il y avoit même si bien réussi, que ce pauvre Duc fut obligé de sortir d'Angleterre, après avoir juré entre les mains du Roi son Pere de ne porter jamais les armes contre lui, ni contre son Successeur. Quand le Duc d'York se vit sur le Thrône, il chercha les moyens de se défaire de l'inquietude que ce jeune Seigneur lui donnoit. Il écrivit au Marquis de Grana Gouverneur des Pais-bas Espagnols, pour le presser de le faire sortir de son Gouvernement, disant qu'il étoit coupable de haute trahison. Le Duc se voyant réduit à ne savoir où trouver un azyle contre son ennemi, prit la résolution de se vanger. Il se rendit incognito dans les Provinces-Unies, où il trouva plusieurs Anglois mal satisfaits du Gouvernement, qui l'exciterent

à faire la Guerre à Jaques I L. L'assurant, 1685,
qu'il trouveroit un gros Parti en Angleterre,
& en Ecosse.

Il assembla tout ce qu'il pût de gens, & s'embarqua avec eux pour l'Angleterre, & dans le même tems le Comte d'Argile, qui étoit uni d'intérêt avec lui, se rendit en Ecosse. Le Roi Jaques II. averti de ce que le Duc & le Comte tramoient contre lui, écrivit aux Etats Generaux, pour les prier de chasser les Anglois qui se trouvoient dans l'étendue de leurs Provinces. Mais ceux que le Roi marquoit dans ses Lettres, ne se trouverent plus en ces Pais-là. Ils étoient déjà partis, & malgré toutes les diligences que l'on pût faire, on n'atrapa qu'une petite fregate. Le Duc de Monmouth arriva avec environ deux cens hommes à la rade de Lime. Comme on ne pensoit point à lui, personne ne s'avisa de s'opposer à son dessein. Il se saisit donc de cette petite Ville, d'où il fit courir dans les environs un Manifeste, dans lequel il déclaroit que Jaques Duc d'York s'étant emparé de la Couronne d'Angleterre contre les Loix du Royaume, au préjudice des Actes du Parlement faits contre lui, il se croyoit obligé de prendre les armes pour delivrer l'Angleterre de l'Usurpation, pour maintenir la Religion, & les Loix de l'Etat, & pour s'opposer à la tyrannie du Duc d'York.

Le Roi ayant été averti de toutes ces choses defendit à tous ses sujets, sous peine d'être punis comme criminels de Leze-Majesté, de répandre ou de lire ce Manifeste. Ensuite il donna avis de ce qui se passoit au Parlement,

1685. ment, qui étoit alors assemblé. Les deux Chambres lui promirent d'exposer leurs personnes & leurs biens pour sa conservation. Lors qu'il vit les choses dans cet état, il publia une Proclamation contre le Duc de Monmouth & ses adherans; par laquelle il les déclaroit coupables de trahison, & de félonie, & promettoit cinq mille livres Sterlins à celui qui livreroit ce Duc mort ou vif. Il fit marcher ses Troupes du côté de Lime sous la conduite du Duc d'Albemarle. Le Prince d'Orange, averti du soulèvement du Duc de Monmouth envoya trois Regimens Anglois, & trois Ecoissois au Roi. Ils étoient au service des Etats, qui consentirent selon les anciens Traitez, que ces Regimens fussent envoyez en Angleterre au secours du Roi. Ces Regimens joints à quelques levées que l'on fit, composèrent une assez forte Armée, pour résister au Duc de Monmouth, & pour renverser tous ses desseins.

Les Etats Generaux offrirent un plus grand nombre de Troupes au Roi, & le Prince d'Orange lui presenta en même tems son service & son bras. Le Roi ne trouva pas à propos de se prévaloir des offres des Etats & du Prince, peut-être parce qu'il ne crut pas que cette affaire demandât de plus grands efforts, que ceux qu'il avoit résolu de faire pour abattre le Duc de Monmouth, ou qu'il ne voulut pas avoir des obligations de cette consequence à un Etat, & à un Prince qu'il n'aimoit pas. Le Duc d'Albemarle se mit donc en campagne avec ce qu'il avoit de Troupes. Le Duc marcha au devant de lui, croyant

croyant que ses Troupes grossiroient dans sa marche. Mais il ne pût amasser qu'environ quatre mille hommes. Il étoit donc inférieur en nombre au Duc d'Albemarle. Cependant il prit la résolution de combattre, puis que le succès de son dessein dépendoit absolument d'une Bataille. Il craignoit même d'être enveloppé, s'il tarδοit long-tems. Il alla donc attaquer l'Armée du Roi, & la chargea fort vigoureusement. Mais on le soutint avec fermeté, & sa Cavallerie ne résista pas long-tems. Elle abandonna assez lâchement l'Infanterie, qui fut taillée en pieces par l'Armée du Roi. Cependant la victoire fut assez long-tems balancée. Mais enfin l'Armée du Duc de Monmouth fut battue à platte couture. La plupart des Chefs furent tués, & quelques-uns furent pris prisonniers.

Bien des gens ont publié que Mylord Gray, qui commandoit la Cavallerie du Duc, s'entendoit secrètement avec le Roi, & que s'il n'eût pas lâché le pied de bonne heure, & sans nécessité, l'Armée du Roi eût été infailliblement battue. Quoi qu'il en soit on trouva Mylord Grey parmi les fuyards travesti en Païsan. On le mena à Londres avec les autres. On lui fit même son Procès. Cependant il fut épargné, & cela confirme beaucoup les soupçons, que l'on eut en ce tems-là contre lui. Pour le Duc de Monmouth il se sauva de la mêlée avec cinquante chevaux. Mais il fut bien-tôt abandonné de ce peu de gens qui l'accompagnoient, & se vit réduit à battre la campagne, sans savoir où se retirer. On le trouva seul caché derrière une Haye,

1684. Haye, tellement frappé de la crainte de la mort, qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Il fit tout ce qu'il pût pour obtenir la grace du Roi, & lui écrivit une lettre fort respectueuse pour le disposer à lui pardonner sa rebellion, dont il rejettoit toute la faute sur les mauvais conseils, par lesquels on l'avait engagé à faire une chose contraire à la disposition de son cœur. Il pressoit même extrêmement le Roi de permettre qu'il lui parlât, parce qu'il avoit des choses fort particulières à lui dire. Lors qu'il fut arrivé à Londres, il réitéra encore plusieurs fois la même demande. Le Roi lui permit enfin de le voir, porté à cela par la Reine Douairiere, qui esperoit qu'il pourroit obtenir son pardon.

Lors qu'il fut arrivé devant le Roi, il se jetta à ses pieds, lui confessa son crime, & le pressa fortement de le lui pardonner. Il le pria même de considérer, qu'en le faisant mourir, il verseroit son propre sang. Le Roi lui répondit que tout autre crime pouvoit se pardonner aisément, mais que celui-là étoit trop délicat. Le lendemain il signa l'arrêt de sa mort, & ce pauvre Duc perdit la tête sur un échafaut. L'exécuteur le frappa trois ou quatre fois avant que de lui abattre la tête, & bien des gens ont cru que cela se fit par un ordre secret de la Cour, dans le dessein de le faire languir davantage. Mais la vérité est, que la main trembla plusieurs fois au bourreau, & qu'ayant de la repugnance à faire ce coup sur le fils du Roi défunt, il déclara plusieurs fois que l'on feroit bien de se servir d'une autre main que de la sienne, & qu'il ne

ne manqueroit pas de lui arriver quelque malheur. Ainsi perit ce malheureux fils de Charles II. plus coupable par son imprudence, que par la disposition naturelle de son cœur contre Jaques II. lequel se vit affermi sur le Trône par cette victoire, & par la mort du Duc de Monmouth.

Le Comte d'Argile ne fut pas plus heureux en Ecosse. Il ramassa d'abord quelques Troupes. Mais elles furent aussi-tôt dissipées par les Troupes du Roi, qui le poursuivirent dans tous les lieux où il se retiroit. Un jour étant fort pressé par ses ennemis, il s'écria lors qu'il se sentit blessé, *Ab malheureux Argile!* Cela servit à le faire connoître. On l'arrêta dès qu'on le connut, & on l'amena ensuite à Edimbourg, où il fut décapité le 13. Juiller. Le Roi ayant eu un succès si favorable dans cette revolte, ne s'arrêta pas à l'exécution des deux Chefs. Il crut qu'il devoit porter la severité plus avant, pour se rendre plus redoutable à ses Peuples. Il envoya donc Jeffreys, lequel il fit depuis Chancelier pour le récompenser de ses services. Cet homme, qui étoit naturellement porté à la cruauté, executa sa commission pour la recherche des complices du Duc de Monmouth avec une severité sans exemple. Il fit pendre une infinité de gens, & les arbres des grands chemins étoient pleins de ces malheureux, qu'il avoit condamnés à mort. Il se vantoit d'avoir envoyé plus de gens au supplice, que tous les Juges du Royaume n'avoient fait en plus de deux cens ans. Le Roi le récompensa de cette horrible cruauté. Cependant il fit ces-

ser

(685.) ser les supplices , & ordonna que l'on envoyât désormais les coupables en Amérique , & fit couper les oreilles à la plupart , afin qu'on les reconnût. Ces bons succès le rendirent plus hardi à pousser son dessein secret , d'abolir la Religion Anglicane , de rétablir la Religion Romaine dans ses Royaumes , & d'y rendre son Gouvernement Despotique.

Le Roi de France le sollicitoit sous main à cela , s'assurant que l'Angleterre ainsi occupée à ses propres affaires ne se mêleroit point de ce qui se passeroit chez ses voisins , & que cela lui donneroit le moyen de pousser les grands desseins qu'il avoit de mettre l'Europe dans les fers. C'avoit été dans cette vue , qu'il avoit fourni tant d'argent à Charles II. afin qu'il se passât de ses Parlemens , qui rompoient souvent les mesures de la France. Il entra dans une Ligue fort étroite avec Jaques II. & on a lieu de présumer qu'ils avoient fait un Traité secret entr'eux pour l'extinction de la Religion Protestante dans leurs Etats , & pour le partage de l'Europe entr'eux. Quoi qu'il en soit , ce fut dans cette année , que Louis XIV. revoqua l'Edit de Nantes , fit démolir tous les Temples des Réformez de son Royaume , & ceux-là mêmes sur lesquels il n'avoit aucun droit , comme ceux des trois Evêchez , & de quelques Pais réunis , & bannit tous les Ministres de son Royaume : après quoi il répandit ses Troupes chez tous ses sujets Protestans pour les forcer à embrasser la Religion Romaine. Ce fut dans cette occasion que l'on commit des Barbaries & des inhumanitez si horribles , qu'on

qu'on n'a jamais rien vû de plus cruel , & que 1685)
la posterité aura de la peine à croire ce que
le Ciel & la terre ont vû , ensuite de cette in-
juste Révocation de l'Edit de Nantes. On
n'entreprendra pas ici d'en faire la descrip-
tion. Cela a été fait une infinité de fois de-
puis ce tems-là , & on en a des peintures
fideles répandues dans le Monde pour en in-
struire le Public. Les Ecrivains François ont
fait ce qu'ils ont pû pour contester l'histoire
de toutes ces cruautés. Mais la verité plus
forte que tous leurs artifices s'est si bien éta-
blie dans le Monde , qu'ils ont eu honte enfin
de leur impudence. On a trop de preuves
vivantes de la certitude de ces violences infer-
nales. Plus de deux cens mille ames répand-
ues en diffetens endroits de l'Europe , ensuite
de cette Révocation, sont les preuves vivantes
des inhumanitez , que l'on a exercées contre
les Réformez de France , & l'on a laissé de
si bons Memoires sur cette triste révolution ,
que la posterité ne manquera pas d'en être
bien instruite. ☉

On ne sauroit dépeindre assez dignement ,
avec combien de tendresse , de compassion ,
& de charité les Ministres exilez , & les pau-
vres fugitifs du Royaume furent reçus par
tout où la Providence les conduisit. On
leur fournit ce qui leur manquoit. On cher-
cha les moyens de les faire subsister , & on
leur rendit les bras avec une cordialité qu'il
n'est pas possible d'exprimer. L'Angleter-
re, les Provinces-Unies , Frederic Guillau-
me Electeur de Brandebourg , & le Landt-
grave de Hesse se signalerent entre tous les
Prote-

1685. Protestans , par les grands efforts qu'ils firent pour recueillir une infinité de gens , qui s'étoient refugiez chez eux en sacrifiant tous leurs biens. On vit tous les Princes & tous les Etats Protestans ouvrir leur sein pour recueillir ces pauvres affligez , & s'appliquer à les consoler dans leur dispersion ; & l'on peut dire , qu'en quittant une marâtre dure & cruelle ils ont trouvé une nouvelle Patrie, qui les a reçus avec tant de charité, qu'ils ne se souviennent plus de leurs cruels ennemis. Ils vivent en repos, & en liberté parmi leurs freres , qui leur ont rendu la main d'une manière si propre à les consoler.

Quoi qu'il en soit Jaques II. voyant que la France avoit éteint la Réformation , crut qu'il devoit mettre la main à l'œuvre pour mettre ses Royaumes sur le même pied. Dans cette vue , il crut que la revolte du Duc de Monmouth lui avoit donné lieu de mettre des Troupes sur pied , & qu'il pouvoit augmenter son Armée, sous pretexte de pourvoir à la sûreté de la Nation contre les entreprises des étrangers , & contre les mutins qui pourroient exciter quelques troubles dans le Royaume. Ce fut ce qu'il en dit au Parlement qu'il avoit assemblé. Cependant il distribuoit presque toutes les Charges Militaires à des Officiers Papistes , ce qui étoit contraire aux Loix du Royaume. Ainsi afin de prévenir ce que le Parlement pourroit lui remontrer sur ce sujet , il lui fit connoître qu'il ne vouloit point qu'on le gênât à cet égard ; qu'il connoissoit l'affection & la fidélité des Officiers qu'il employoit , & qu'il

qu'il étoit résolu de se servir d'eux. Cela n'empêcha pas la Chambre des Communes de lui faire des remontrances sur ce sujet, parce que la chose étoit directement opposée aux Loix du Royaume. A quoi elle ajouta qu'elle préparoit un acte, dont le Roi pourroit être satisfait. Mais le Roi parut mal-content de la liberté que la Chambre se donnoit, & fit une réponse à son adresse, dont elle murmura. Cependant il trouva moyen d'appaiser le bruit, en cassant quelques Membres du Parlement qui lui étoient opposez. Cela servit à intimider les autres, & à leur imposer silence, de sorte que le Roi obtint un subside de sept cens mille livres sterlings.

.. Ayant mis les affaires dans cette situation il défendit de faire des feux de joye pour la conspiration des poudres. Il bannit l'Evêque de Londre du Conseil privé, & lui ôta la Charge de Doyen de la Chapelle du Roi, pour la donner à l'Evêque de Durham. Il disgracia l'Evêque d'Eli, qui avoit disputé, quoi que fort modérément, contre la Religion Romaine. Il fit plusieurs autres choses semblables, qui manifestèrent ses desseins secrets. Mais rien ne servit plus à les mettre en évidence, que le crédit qu'avoient alors les Jesuites, qui gouvernoient toutes les affaires du Royaume. Le Confesseur du Roi étoit de cet ordre, & avoit séance dans le Conseil. C'étoit par ses inspirations que le Roi agissoit en toutes choses. Il éloignoit tous les Protestans des Charges publiques, & les donnoit à des Papistes. Il semoit de la division entre les Protestans, qui sont divisez entr'eux en Epis-

1685. Episcopaux, & Presbyteriens. Les Jésuites se voyant les Maîtres des affaires supposèrent des conspirations, pour avoir lieu de faire mourir leurs ennemis, de les dépouiller de leurs biens, ou de les rendre suspects au Roi. Ils établirent des fonds pour l'entretien de ceux qui embrasseroient la Religion Romaine. Ils portèrent le Roi à ne donner des Charges qu'à des Papistes, ou à des gens, qui n'ayant aucune Religion étoient propres à entrer dans tous les desseins de la Cour. Ils travaillèrent même à s'attirer la faveur des Nonconformistes, sous prétexte qu'ils devoient se joindre à eux pour obtenir une entière liberté de Conscience, dans le dessein de jouir des mêmes privilèges que les Episcopaux.

1686. Pendant cela le Roi dispensoit souvent de sa propre autorité de la rigueur des Loix. Cependant il n'osoit pas le faire aussi fréquemment qu'il eût voulu. Il craignoit son Parlement, & eût fort souhaité, qu'il eût consenti à le laisser faire. Dans cette vue il prorogea souvent le Parlement d'Ecosse, & y fit proposer enfin l'abolition des Loix Pénales & du Test faites en 1673. contre les Catholiques Romains. Elles furent renouvelées en 1678. & l'on y ajouta, que l'on renonçoit non seulement à la Transsubstantiation Romaine, mais encore à tous les Articles de foi de cette Religion, que l'on regardoit comme idolâtre. Le Roi souhaitoit fort de faire abolir ces Loix, qui faisoient une extrême peine à tous les Papistes. Pour en venir à bout, il proposa non pas d'abolir ces Loix.

loix. Cela n'eût servi qu'à jeter la Chambre des Communes dans la dernière irritation. Il demanda donc seulement, qu'on abolît les peines. Il nomma douze Commissaires, qui pour complaire au Roi dressèrent un Acte, qui permettoit aux Papistes de s'assembler en particulier sans préjudice de ces loix. Cet Acte trouva de si grandes oppositions, que le Roi fut obligé de proroger le Parlement d'Ecosse, où il faisoit ces tentatives, avant que de rien entreprendre de semblable en Angleterre. N'étant point rebuté du mauvais succès de cette affaire en Ecosse, il assembla douze juges affidés en Angleterre, avec ordre d'examiner si le Roi pouvoit dispenser de ces loix. Ils prononcèrent en sa faveur, & depuis ce temps là les Papistes furent reçus dans toutes les Charges sans difficulté.

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Angleterre il arriva une affaire, qui pensa remettre la France & la République en Guerre. Deux vaisseaux de Guerre Hollandois partirent de la Baye de Cadix pour aller chercher du bois de Villa nova. En faisant route ils tomberent dans l'escadre commandée par le Duc de Mortemar. Après s'être saluez de part & d'autre, le Duc leur fit dire qu'il avoit ordre de les faire mouiller avec lui. Les Capitaines répondirent, que ce n'étoit pas l'ordre de leurs maîtres, & que la Mer étoit libre. Les huit vaisseaux de cet Escadre s'étant mis en état de les y forcer, ils furent obligez de ceder à la force. Mais pendant la nuit un de ces vaisseaux s'écarta.

1686. On le poursuivit pour le ramener, & d'abord on tira sur lui pour l'obliger à revenir. Mais il lâcha une bordée au François, qui l'avoit ataqué, & par ce moyen le combat s'engagea. Enfin le Capitaine Hollandois ayant eu les deux cuisses cassées d'un boulet de Canon, & deux autres vaisseaux François étant survenus on emmena ce vaisseau par force. Le Comte d'Avaux fit de grandes plaintes aux États, de ce qui étoit arrivé, & en demanda justice. Mais on lui fit voir par des preuves si convaincantes, que tout le tort étoit du côté des vaisseaux François, que M. de Staremberg ayant été renvoyé en France sur cette affaire, on lui en fit justice, & le vaisseau fut rendu. Et en effet le Duc de Mortemar n'avoit aucun droit de forcer ces deux vaisseaux à mouiller avec les siens en les empêchant de faire leur route. C'étoit une contravention formelle à la Paix. Ainsi la France, qui sentit l'injustice de cette affaire, n'osa pas la soutenir.

Elle n'en usa pas avec la même modération dans sa conduite envers l'Empire & l'Espagne. Elle fit bâtir plusieurs Forts en divers endroits d'Allemagne sur des fonds, qui ne lui appartenoient pas. On s'en plaignit. Mais elle paya les Envoyez de son prétendu Droit de bien-séances, sans se mettre en peine de la violation formelle de la Treve de vingt ans, pendant laquelle on étoit convenu, que l'on ne changeroit rien dans les lieux cedez. L'Empereur, qui n'étoit pas en état de pousser plus vivement cette affaire, par ce qu'il étoit assez occupé à repousser les Turcs,

Turcs, se contenta de faire une ligue défensive pour l'Empire, laquelle fut conclue à Augsbourg entre l'Empereur, l'Espagne, la Suede, la Saxe, les Cercles du Rhin, l'Electeur de Baviere, & celui de Brandebourg. La France fit de grandes menaces pour l'empêcher. Mais elle fut conclue. Cependant cette Couronne fit planter trois poteaux à ses Armes à une portée de mousquet du Chateau de Namur. Voila comment elle poussa les choses avec sa violence ordinaire, parce qu'elle étoit en état de se faire craindre, & que ceux qu'elle attaquoit de cette maniere, ne pouvoient pas lui résister. L'Espagne fatiguée de toutes ces injustices ceda deux villages, qui appaiserent enfin tous ces grands mouvemens de la France.

Le Roi d'Angleterre avoit fait partir un Envoyé extraordinaire auprès des Etats Generaux. Il fut reçu à l'audience vers la fin du mois de Fevrier de cette année. Il assura les Etats de l'amitié sincere du Roi son maître, & leur renouvela ce que ce Prince avoit déjà dit à leur Ambassadeur à Londres, sçavoir que son dessein étoit d'entretenir exactement les Traitez qu'il avoit renouvellez avec la Republique. En un mot il leur donna toutes les assurances possibles des bonnes intentions du Roi à leur égard. Cependant il eut ordre de se plaindre aux Etats quelque temps après, de l'injustice qu'ils avoient fait à quelques Officiers, qui avoient été mis en prison à Rotterdam, pour avoir voulu enlever de force un homme dont le Roi se plaignoit. Il demandoit donc, que ces Officiers n'a-

1687. yant rien fait ils fussent rétablis dans leurs Charges. Les Etats répondirent , que le Procès de ces Officiers avoit été fait par la Justice ordinaire de Rotterdam , qui les avoit trouvez coupables : qu'eux mêmes lors qu'ils furent embarquez pour retourner en Angleterre , avoient remercié leurs Commissaires du bon traitement qui leur avoit été fait. Ils ajouterent à cela , qu'ils avoient été convaincus d'un attentat , qui ne se pardonne point , puis qu'il choque les droits les plus essentiels de la souveraineté , en violant l'autorité publique , comme ils avoient fait , lors qu'ils avoient voulu enlever de force un homme , qui étoit sous la protection de la ville de Rotterdam : que cependant ils avoient bien voulu renvoyer ces Officiers au Roi , afin qu'il les fit punir lui même , comme il trouveroit à propos ; qu'après cela ils esperoient , qu'on ne leur demanderoit plus de rétablir des Officiers qu'il avoit droit de punir , puis qu'ils avoient agi contre le serment qu'ils leur avoient prêté. Que s'il y en avoit , qui se crussent innocens , ils n'avoient qu'à venir se justifier devant le Conseil de Guerre , après quoi l'on pourroit les rétablir.

Jaques II. ne cherchoit que des pretextes de querelle avec la Republique. Il donna ordre à son Envoyé de presenter un Memoire aux Etats sur l'affaire de Bantam , surquoi il demandoit reparation en termes choquans , & pleins d'offense. Les Etats répondirent à ce Memoire avec leur moderation accoutumée , & satisfirent à toutes les plaintes que le Marquis d'Albeville avoit faites de la part
du

du Roi son maître. Cependant ce Prince 1687.
continuant à se plaindre de cette affaire, & y
joignant encore ce qui étoit arrivé à Masuli-
patan sur la Côte de Coromandel, où la
Compagnie envoya des Troupes pour exiger
le paiement de quatre cens mille écus, sur
quoi la Compagnie n'avoit pû être satisfaite
jusques-là, cet Envoyé presenta encore un
Memoire violent. Les Etats envoyerent un
Ambassadeur à Londres pour tâcher de ter-
miner cette affaire. Il representa au Roi,
qu'on l'avoit mal informé de toutes les affai-
res dont il se plaignoit, que l'affaire de
Bantam n'avoit fait du mal aux Anglois que
par leur faute, que sans les Hollandois on
les eût tout massacrez, que l'on avoit sauvé
tout ce que l'on avoit pû de leurs personnes,
& de leurs effets, que cela étoit si vrai, que
quand les Anglois furent à Batavia ils remer-
cierent le General & les Conseillers, du se-
cours qu'ils leur avoient donné dans cette
occasion. L'Ambassadeur ajouta, que si le
Roi souhaitoit de vuider une bonne fois cette
affaire pour n'y plus penser, les Etats étoient
prêts à la discuter devant tels Juges desinter-
ressez que l'on voudroit choisir, tant ils
étoient assurez de la bonne conduite du Con-
seil de Batavia. Mais ce Prince ne cherchoit
que des occasions de quereller pour preparer
les affaires à une rupture. Ce fut dans cette
vue, que son Envoyé demanda au mois
d'Août, que l'on chassât des Provinces Unies
l'Auteur de l'Histoire de la Reformation
d'Angleterre. Mais les Etats ayant vû, que
ce livre avoit été approuvé par le Parlement

1687. d'Angleterre, prirent cet Auteur sous leur protection speciale, après qu'il se fut fait naturaliser en Hollande, où il demouroit alors.

Dans le même temps il survint quelque différend entre le Roi de Dannemarc & la République, pour des Droits de péage. L'Electeur de Brandebourg intervint dans cette affaire comme Mediateur, & la termina au contentement des Parties. Il arriva dans cet année un Ambassadeur Moscovite à la Haye, qui prétendit certains honneurs, que l'on n'avoit pas rendu à ses Predecesseurs, par ce qu'étant d'une naissance distinguée, il vouloit que l'on fit quelque chose de plus pour lui que pour les autres. Mais on lui fit connoître, que dans ces occasions le Ceremoniel étoit réglé, non point par le rang personnel des Ambassadeurs, mais par le Caractere qu'ils soutenoient, & qu'ainsi étant regardez comme la personne du Prince, qui les envoyoit, la naissance distinguée n'y faisoit rien. Il venoit donner part à l'Etat de l'alliance que le Czar avoit faite avec la Pologne.

1688. Jaques II. alloit toujours son train pour l'exécution de son projet dans ses Royaumes & ses sujets le laissoient faire, par ce qu'après lui la Couronne devoit échoir au Prince & à la Princesse d'Orange, qui ne manqueroient pas de remettre les affaires dans leur état naturel. Mais dans ce temps on répandit le bruit, que la Reine épouse de Jaques étoit enceinte, & cela releva les esperances de ce Prince, & des Papistes. Mais cela même obligea les sujets protestans à penser à leurs affaires. Le Roi avoit fait écrire au Prin-

1688.

Prince & à la Princesse d'Orange par l'Avocat Stewart, pour les disposer à consentir à l'abolition du serment, & des loix pénales. Le Pensionnaire Fagel à qui la lettre de Stewart étoit adressée, avoit répondu au nom de leurs Alteſſes, & fait connoître qu'ils ne pouvoient consentir à ce que le Roi souhairoit. Etant mal satisfait de cette réponse il fit présenter plusieurs Memoires, qui étoient remplis de ses plaintes ordinaires, par lesquels on voyoit que ce Prince ne cherchoit que des sujets de rupture. Lors qu'il vit que son dessein ne pouvoit réussir que par la force, il travailla à augmenter ses Troupes & sa flotte. Il rappella tous les Marelors qui servoient dans les Pais étrangers, & demanda aux Etats Generaux les fix Regimens Anglois & Ecoſſois, qui étoient à leur service depuis presque la fondation de la Republique. Les Etats repondirent que par le Traité ils n'étoient obligez de les renvoyer qu'en cas que l'Angleterre fût en Guerre, que c'étoit pour cela qu'ils les avoient fait passer dans l'Ile, lors que le Duc de Monmouth eût pris les Armes contre le Roi, mais que dans l'état present des affaires le Roi étoit en Paix de toutes parts. Ils ajouterent à cela qu'en l'an 1665. les anciens Regimens furent cassez, & que l'on permit à tous ceux qui voulurent se retirer de s'en retourner chez eux : que plusieurs trouverent à propos de rester dans le Pais : que l'on forma deux Regimens de ce qui demeura, que les Officiers & soldats de ces deux nouveaux Regimens prêterent un nouveau serment à l'Etat, par lequel ils ne re-

1688. connoissoient point d'autres Souverains ; que les Etats Generaux , & en particulier les Etats de Hollande. Ainsi ils concluoient que ces Régimens étoient à eux. Ils permirent cependant à ceux d'entre les Officiers , qui le souhaiteroient , de se retirer , & leur offrirent des passeports pour cela.

Il arriva pendant tout cela un incident , qui fait connoître , quel étoit l'esprit de la Cour d'Angleterre. On a déjà remarqué que M. Stewaart avoit écrit au Pensionnaire Fagel , pour sçavoir quel étoit le sentiment de leurs Altesses sur l'abolition du serment & des loix pénales. Le Pensionnaire répondit à cette lettre , & l'Avocat Stewaart fit sçavoir qu'il avoit reçu cette réponse. M. Fagel crût qu'il devoit rendre cette réponse publique , & on vit en effet ces deux lettres imprimées. Le Roi n'étant pas satisfait de cette réponse faite au nom de leurs Altesses , fit publier dans un écrit intitulé *Parlamentum pacificum* , que ces lettres étoient supposées , & qu'elles n'avoient jamais été écrites. M. Fagel s'en rapporta au témoignage du Marquis d'Albeville , le sommant de déclarer , s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit fait part de ce qu'il avoit répondu au nom de leurs Altesses , sur quoi elles s'étoient expliquées elles mêmes à cet Envoyé. Il demanda que l'Auteur de cet écrit fut chatié comme calomniateur. Mais on ne tint compte de lui répondre , & le Sr. Stewaart nia même par un écrit imprimé , qu'il eût reçu aucune lettre du Pensionnaire ; lequel pour se justifier dans le monde fit publier à son tour la lettre que M. Stewaart lui ré-

récrivit, pour l'avertir qu'il avoit communiqué sa reponse, au Comte de Sunderland President du Conseil, au Comte de Melfort, & au Roi lui même. Ainsi le Public fut instruit de la verité du fait, nonobstant tout le soin que l'on avoit pris pour lui en ôter la connoissance. 1688.

Le Roi ne se rebutta donc point, quoi que leurs Alteſſes lui euſſent fait connoître qu'elles ne pouvoient consentir à ce qu'il souhaitoit. Il continua à faire ses levées & ses préparatifs. Le Roi de France de son côté équippa une grande flotte, sous pretexte de châtier les Algeriens, qui faisoient des brigandages épouvantables dans toutes les Mers. Cependant on voyoit bien à quoi tous ces armemens étoient destinez. Jaques II. vouloit établir le Papisme en Angleterre, & y rendre sa domination despotique. Louis XIV. avoit dessein d'établir sa Monarchie universelle. Dans le même temps il défendit l'entrée des Draps étrangers & des harangs dans son Royaume, ce qui fit connoître, que son principal dessein étoit de ruiner les Provinces-Unies, pour se faire un chemin plus aisé à l'exécution de son grand projet. L'on sçait d'ailleurs, que Jaques II. avoit toujours à la bouche ce mot de l'Histoire Romaine *delenda Carthago*, il faut ruiner Carthage, voulant représenter par là cette Republique, que ces deux Princes regardoient comme le plus grand obstacle de toutes leurs entreprises. Cela obligea les Etats de se tenir sur leurs gardes pour s'empêcher d'être surpris, & de se mettre en bon

1688. état de défense pour n'être pas surpris. Ils commencèrent par une flotte considérable, qu'ils préparèrent avec beaucoup de promptitude, ce qui déconcerta les deux Rois, & rompit tout d'un coup les mesures secrètes qu'ils avoient prises pour leur commun dessein.

Le Roi d'Angleterre ayant amassé de grandes forces par terre & par mer, se crût en état d'entreprendre tout ce qu'il voudroit dans le Royaume, & assembler un Parlement tel qu'il le pouvoit souhaiter. Il employoit tous les moyens qu'il pouvoit pour parvenir à son but. Il faisoit de grandes promesses aux uns, & intimidait les autres par ses menaces. Il cassa ceux qui ne vouloient point consentir à l'abolition du serment & des loix pénales. Il remplissoit la plus part des Charges de Catholiques Romains, & parmi tout cela il protestoit qu'il vouloit maintenir la Religion Protestante dans tous ses privileges. Enfin il publia une proclamation pour la liberté de conscience, par laquelle il fit connoître qu'il avoit dessein d'abolir les Actes des anciens Parlemens, qui étoient si contraires au Papisme, & qu'il esperoit de se voir secondé par le prochain Parlement qu'il avoit dessein d'assembler. Il ordonna de publier cette Proclamation dans toutes les Eglises & Chapelles du Royaume, & en chargea expressément tous les Evêques. Les Evêques qui se trouverent alors à Londres, s'assemblerent chez l'Archevêque de Cantorberi avec quelques Theologiens, pour examiner ce qu'ils avoient à faire dans cette oc-
ca-

caſion. On y conclut unanimement qu'on ne pouvoit lire cette Proclamation en bonne conſcience, & qu'il falloit preſenter une requête au Roi pour lui faire connoître les raiſons qui les empêchoient de ſuivre ſes ordres. La requête fut preſentée, & quoi qu'elle fût fort reſpectueuſe, le Roi en parut fort irrité, les reprit fort aigrement de la hardieſſe qu'ils avoient priſe de lui faire des remonſtrances, & les menaça de ſ'en reſſentir.

Il les fit citer par devant ſon Conſeil, où ils ſoutinrent courageuſement ce qu'ils avoient fait. Les juges qui étoient tous devouéz aux volontez du Roi, ordonnerent qu'ils ſeroient mis priſonniers à la Tour. On les y conduiſit par eau, de peur que le Peuple ne ſe ſoulevât. Tout le monde courut ſur le bord de la Riviere pour faire des vœux en faveur des Priſonniers, & pour demander leur benediſtion. Cependant on les viſita dans la Tour, & c'étoit une foule ſurprenante à toute heure de gens qui vouloient voir ces Prelats. On leur permit d'avoir des Avocats, qui plaiderent leur cauſe ſi fortement, que les Juges les renvoyerent absous. Le Roi fut chagrin de cette ſentence. Mais le Peuple en fit des feux de joye. On rechercha ſoigneuſement ceux qui avoient commencé les réjouiſſances publiques, & l'on en châtia quelques-uns par des amendes, ou par le fouet. Cela ne fut pas capable de faire taire le Peuple, qui étoit ravi de voir ces Prelats juſtifiez malgré la Cour.

Pendant qu'ils étoient en priſon, quel-

1688. quelques jours avant le jugement de leur Procès, la Reine accoucha ou fit semblant d'accoucher le 19. de Juin, & l'on publia d'abord, qu'il étoit né un Prince de Galles. Ceux qui soupçonnoient du mystere dans la grossesse & dans l'accouchement de la Reine, furent plus persuadez que jamais, que cette grossesse étoit supposée de même que l'accouchement. Premièrement on trouva moyen d'éloigner la Princesse de Dannemarc, qui avoit un intérêt particulier dans toute cette affaire. 2. On n'y appella point les Princes & les Grands Seigneurs du Royaume, qui devoient cependant y assister selon la coutume. 3. L'Archevêque de Cantorberi devoit y être present; mais on l'avoit mis à la Tour. 4. Il est remarquable, que le Roi n'y étoit pas lui-même. Il étoit parti ce matin de Londre pour se rendre à une Maison de plaisance, qui est à quelque distance de la Ville. Etant là on vint l'avertir de l'accouchement de la Reine, qui n'avoit point paru être encore en état d'accoucher. Cela fut cause, que l'on se moqua assez publiquement de cet accouchement comme d'une Comedie. Ce qui obligea le Roi quelque tems après de faire signer un certificat à toutes les personnes, qui avoient été presentes, lesquelles disoient, que l'on avoit risé un enfant du lit de la Reine, mais pas une n'affirmoit positivement, qu'elle l'eût vû naître. Et l'on ajoute, qu'en effet elles étoient dans la chambre de la Reine, mais pas une n'étoit proche de son lit. Ainsi l'on continua à dire assez publiquement, que ce part étoit supposé. Surquoi l'on peut assurer, qu'en ef-

fet

set cette naissance est fort douteuse, & que la Cour d'Angleterre fit précisément tout ce qu'il falloit pour laisser cette affaire dans un grand état d'incertitude. 1688.

Le Roi ordonna des Actions de grâces publiques pour cette naissance, & voulut que l'on nommât ce prétendu Prince de Galles dans les prières publiques avant les Princesses ses filles. Le Prince & la Princesse d'Orange se conformerent d'abord à la volonté du Roi. Mais ce ne fut que pour quelques jours, car ils firent ôter son nom des prières qui se faisoient dans leurs Chapelles. Le Roi étoit averti de tout ce qui se passoit, & en étoit dans un extrême chagrin. Cependant le tems n'étoit pas encore venu de pousser plus vivement son dessein. Il cherchoit des occasions de se vanger des Evêques, que l'on avoit absous malgré lui. Il ordonna donc aux Commissaires Ecclesiastiques d'informer contre ceux qui n'avoient pas voulu lire sa Proclamation. Ces gens envoyèrent ordre aux Chanceliers & aux Archidiacres des Diocèses, de leur envoyer une liste de ceux qui avoient refusé de lire la Proclamation. L'Evêque de Rochester voyant cette violence ne voulut plus avoir de part à ces affaires. Il écrivit donc une lettre aux Commissaires, pour leur faire savoir qu'il ne pouvoit consentir que l'on se servît de l'autorité publique pour accabler des personnes innocentes, qui avoient agi selon les regles de la Conscience, & qu'il ne pouvoit plus se trouver dans leur Assemblée. Le Roi pût connoître par-là, que les choses étoient plus difficiles,

1688. qu'il ne les avoit cruës , & que ses desseins n'avançoient pas beaucoup. Il voulut savoir, quelle seroit la disposition de ses Troupes. Il leur fit presenter un Acte , par lequel ils s'engageoient à faire ce qu'il leur commanderoit , ou à quitter les armes. Le premier Regiment s'expliqua d'abord en mettant bas les armes , à la reserve de deux Capitaines , & de cinq ou six Soldats Papistes. Le Roi n'osa pousser la chose plus avant , de peur de trouver toute l'Armée dans la même disposition. Cependant il fit reprendre les armes à ceux qui venoient de les quitter , disant qu'une autrefois il ne leur feroit pas l'honneur de leur demander leur avis.

L'Electeur de Cologne Maximilien Henri de Baviere mourut au mois de Juin , & laissa de grands Benefices vacans. Le Roi de France fit savoir aux Etats Generaux par un Memoire , que si les Princes & Etats voisins troubloient le Chapitre de Cologne dans le droit de nommer un Successeur , il auroit soint de secourir le Chapitre pour lui conserver sa liberté , & que si on faisoit semblant d'envoyer quelques Troupes , il seroit obligé d'en faire aussi marcher de sa part. Ce qu'il y a de plaisant en cela , c'est qu'il avoit actuellement un Camp fort près de Cologne. La verité est , qu'il vouloit faire nommer le Cardinal de Furstenberg , qui étoit Coadjuteur de l'Archevêque , & qui en cette qualité avoit jetté des Troupes en son nom dans Bonne , Rhinberg , & Keyfersweert. Lors que l'on proceda à la nomination , les voix furent partagées entre ce Cardinal & le Prince

Prince Joseph Clement de Baviere. Le Pa-
pe, à qui selon les Canons de l'Eglise Ro-
maine cette affaire devoit être renvoyée, la
décida en faveur du Prince de Baviere. Ce
fut ainsi, que le Cardinal de Furstemberg fut
privé de cet Archevêché, & de tous les au-
tres Benefices, qui avoient été possédez par
le défunt Eleveur. Cette affaire acheva de
determiner le Roi de France à faire la Guer-
re à l'Empire. Cependant la verité est,
qu'il fut mal servi dans cette occasion. Le
Baron d'Hasfeld, qui avoit été chargé de ne-
gotier en faveur du Cardinal de Furstemberg,
ne put s'empêcher en dinant de dire en pleine
table à l'auberge, combien on avoit promis
aux Chanoines pour avoir leurs suffrages. Le
Comte de Camnitz, qui étoit à Cologne pour
menager les interêts de l'Empereur & du
Prince de Baviere, fit assurer les Capitulai-
res du double de ce qu'on leur avoit promis
de la part du Cardinal de Furstemberg. Cela
servit à partager les voix, ce qui fut favora-
ble au Prince Clement, parce que l'on étoit
assuré du Pape. Mais enfin le Roi de France
résolut de se vanger de la Ligue d'Augsbourg,
& du Pape même, qui s'étoit déclaré contre
lui dans l'affaire de Cologne.

Les préparatifs de Guerre, qui se faisoient
dans les Provinces-Unies, obligerent le Mar-
quis d'Albeville de presenter un Memoire par
ordre du Roi son Maître, par lequel il deman-
doit aux Etats Generaux, à quoi tendoient ces
preparatifs, puis qu'ils étoient en Paix de tou-
tes parts, & que cet armement donnoit de
l'inquietude par tout; que le Roi son Maître
avoit

1688. avoit entretenu de bonne foi les Traitez, qu'il avoit avec eux; qu'ayant parlé de ces préparatifs à leur Ambassadeur, qui étoit à sa Cour, il avoit gardé le silence, que si de sa part il armoit, c'étoit pour se mettre en état de maintenir la Paix de l'Europe. Le Comte d'Avaux presenta de sa part un Memoire à peu près semblable, dans lequel après avoir dit que le Roi son Maître étoit surpris de ce prodigieux armement qu'ils faisoient, à quoi il ajouta, que tout cela sembloit menacer l'Angleterre, & qu'en ce cas il leur déclaroit, que les Traitez d'alliance qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre, lui feroient regarder comme une rupture, ce qu'ils feroient contre ce Prince. Les Etats ne firent point de réponse au Memoire du Comte d'Avaux, qui n'en avoit point demandé. Ils répondirent au Marquis d'Albeville, qu'ils avoient armé comme son Maître, & les autres Princes: que l'on n'avoit aucun sujet de se formaliser de ce qu'ils se remuoient, pendant que toute l'Europe étoit en mouvement, & qu'au reste il y avoit long-tems qu'ils faisoient, que le Roi son Maître avoit de grandes Alliances avec le Roi de France, comme le Comte d'Avaux le leur avoit confirmé dans son Memoire.

Le Marquis répliqua à cela par un second Memoire, que le Roi son Maître ne pensoit qu'à maintenir la Paix de Nimégue, & demanda de sa part de prendre avec leurs Hautes Puissances des mesures pour conserver la Paix dans l'Europe. Ce Prince en effet dit dans son Conseil, qu'ayant appris, que la
Fran-

France avoit violé cette Paix & la Trêve 1688.
de vingt ans, il vouloit s'en rendre garand, &
envoyer un Ambassadeur en Hollande pour
traiter une étroite alliance avec les Etats Ge-
neraux pour la sureté de l'Europe. Tout ce-
la ne pût point faire prendre le change aux
Etats. Ils savoient avec certitude, que la
France & l'Angleterre avoient fait un Trai-
té secret, dont le principal but étoit de rui-
ner la République. Ils remercieraient donc le
Marquis, des offres qu'il leur faisoit de la
part du Roi son Maître, & continuerent de
travailler à leurs préparatifs, conformément
aux mesures qu'ils avoient prises pour
cela.

La verité est, que l'on faisoit un grand ar-
mement dans les Provinces-Unies, sans que
l'on pût penetrer quel en étoit le dessein.
Mais quelque tems après les Memoires, dont
on vient de parler, on commença à dire,
que tout cela se faisoit pour assister le Prince
d'Orange, que les Anglois appelloient à leur
secours pour conserver la Religion, & la li-
berté du Royaume, que Jaques II. vouloit
abolir. Il parut un Memoire présenté de la
part des Anglois à leurs Alteſſes pour implo-
rer leur assistance, & l'autre une Résolution
des Etats Generaux en date du 28. d'Octobre,
qui marquoit les raisons qui les avoit obli-
gez de donner des Troupes & des Vaisseaux
au Prince d'Orange pour l'accompagner dans
le voyage qu'il vouloit faire en Angleterre.
Le Memoire des Anglois contenoit les entre-
prises, que leur Roi faisoit tous les jours sur
leur Religion, & sur leurs privileges natu-
rels.

1688. rels. Ensuite ils déclaroient, qu'ils auroient pris patience dans leurs maux, s'ils n'eussent été convaincus que leur perte étoit résolue, puis que l'on avoit résolu d'assembler un Parlement, dont les Députés étoient corrompus, & que d'ailleurs on venoit de déclarer héritier présomptif de la Couronne un enfant que l'on croyoit supposé, & qu'on ne pouvoit reconnoître pour Prince de Galles, à moins que l'on ne prouvât sa naissance selon les Loix & les coutumes du Royaume. Ils finissoient en implorant le secours de leurs Alteſſes, qui étoient obligés par la Nature & par les Loix à défendre leurs propres droits, & ceux du Royaume. Ce Mémoire fut présenté, & leurs Alteſſes accorderent ce qu'on leur demandoit, le Prince se préparant en effet à se rendre en Angleterre.

Les Etats expliquoient dans leur Résolution, que la Nation Angloise étoit dans la dernière oppression, par les entreprises du Roi sur tous les Droits du Royaume, que violant les Loix fondamentales de l'Etat, & se proposant de détruire la Religion Anglicane pour réduire tous les sujets sous le joug du Papisme, & de la puissance arbitraire : le Prince d'Orange avoit résolu de se rendre en personne en Angleterre pour empêcher le renversement de la Religion & des Loix du Royaume, & pour conserver les Droits de la Princesse son Épouse & les siens : que son Alteſſe leur avoit demandé des Troupes pour l'accompagner : qu'ils n'avoient pu lui refuser sa demande : que ce Prince leur avoit déclaré, que son dessein n'étoit point d'en-
vahir,

vahir , ni de conquérir ce Royaume , ni d'ô-
ter la Couronne au Roi , non plus que de
faire aucune violence à qui que ce soit ,
mais uniquement pour secourir la Nation ,
conserver la Religion , & la Liberté du
Royaume ; ce qui donnoit lieu à leurs Hau-
tes Puissances d'espérer , que Dieu beniroit
une entreprise si juste , si nécessaire , & si
propre à maintenir la Paix & le repos de
l'Europe.

Il faut avouer de bonne foi , que l'entrepr-
se du Prince d'Orange fut concertée avec un
secret admirable , & conduite avec tant de
prudence , que l'on ne savoit à quoi ten-
doient tous ces grands préparatifs. Il ne pou-
voit exécuter son dessein sans être assisté des
Troupes & des Vaisseaux de l'Etat. Il ne pou-
voit point en disposer à son gré. Il falloit en
avoir le consentement des Provinces & des
Villes. Proposer la chose c'étoit la rendre pu-
blique , & donner le moyen à l'ennemi de s'y
opposer. D'ailleurs comment obtenir des
Troupes & des Vaisseaux d'un Etat menacé ,
dans une conjoncture aussi délicate que celle
où l'on étoit alors ? le Prince fit un voyage en
Allemagne, sous prétexte de visiter les Princes
ses Alliés. Dans la vérité c'étoit pour les en-
gager dans son dessein , & pour avoir des
Troupes , qui pussent remplacer celles qu'il
vouloit emmener avec lui en Angleterre.
Quand il fallut proposer l'affaire aux Etats ,
il se contenta de leur remontrer que dans la
situation où étoient les affaires de l'Europe ,
leur propre sûreté demandoit , qu'ils eussent
une bonne flotte , puis que l'on voyoit que
la

1688. la France , & l'Angleterre s'étoient unies pour mettre le reste de l'Europe dans les fers , & qu'elles en vouloient sur tout à la République , étant sûres de venir aisément à bout du reste , si la République étoit vaincue ! que tout le monde étoit sur ses gardes , & qu'ils devoient aussi se précautionner contre leurs ennemis communs, pour éviter la surprise , de peur d'être engloutis , lors qu'ils y penseroient le moins.

On consentit de la part des Provinces & des Villes à la levée de seize mille hommes pour se joindre aux Troupes de l'Etat , & à celle de neuf mille Matelots, pour augmenter la flotte autant qu'il seroit possible. On pria le Prince de se charger du soin de ces levées. Il le fit avec tant de diligence , que l'on fut surpris de voir un grand nombre de Vaisseaux , comme s'ils fussent sortis du fond de la Mer inopinément. On fut bien étonné de cet armement , dont personne ne pouvoit pénétrer le dessein. Le Prince avoit obtenu des Etats , que l'on députeroit quelques personnes en fort petit nombre , pour travailler avec lui à des affaires de la dernière importance , qui demandoit beaucoup de secret & de promptitude. Il concerta son entreprise avec eux , & donna ordre à tout ce qui pouvoit servir à se mettre en état d'exécuter le grand dessein qu'il avoit formé , pour délivrer l'Angleterre & pour affermir le repos de l'Europe. Quand tous ses préparatifs furent achevez , & qu'il fut sur le point d'entreprendre son expedition. On fit une Assemblée des Députés extraordinaires des Provinces , dans la-

laquelle il expliqua son projet dans toute son étendue , & leur fit voir , que les Rois d'Angleterre & de France avoient fait alliance ensemble pour se rendre les Maîtres de l'Europe , & pour extirper la Religion Reformée. Il ajouta , que le seul moyen de prévenir leur ruine étoit de travailler à remettre l'Angleterre en liberté , que dans cette vue il avoit résolu d'y passer avec des Troupes pour y rétablir les affaires dans l'état où elles devoient être naturellement. Il pria tous les Députés de concourir avec lui à un dessein , qui devoit affermir leur Religion , leur Etat , & leur liberté , & de lui prêter des Troupes & des Vaisseaux pour son expedition. Les Députés lui accorderent tout ce qu'il demandoit , après quoi il travailla à se mettre en état de partir.

Cette entreprise ayant été divulguée en ce tems-là , les deux Rois en furent surpris , parce qu'ils n'avoient jamais voulu croire les avis qu'on leur en donnoit. Ils voulurent en être éclaircis à fond. Ainsi leurs Ambassadeurs présenterent des Memoires sur ce sujet aux Etats. Le Marquis d'Albeville temoignoit dans le sien , que le Roi son Maître & toute l'Europe étoient surpris de leurs préparatifs , & demandoit à qui ils en vouloient. Le Comte d'Avaux declaroit , que le Roi son Maître regardoit cet armement comme destiné contre le Roi d'Angleterre son Allié , & qu'il declaroit de sa part , qu'il regarderoit l'invasion de l'Angleterre comme la violation de la Paix , & comme une rupture manifeste des Traitez qu'il avoit avec les Etats.

Le

1688. Le Comte d'Avaux presenta ce Memoire dans une audience publique, laquelle il demanda contre sa coutume depuis long-tems. On ne répondit rien à son Memoire, & l'on dit au Marquis d'Albeville, que le Roi d'Angleterre ne devoit pas s'étonner de ce qu'ils armoient à son imitation; qu'au reste le Comte d'Avaux venoit de les avertir du Traité fait entre son Maître & le Roi d'Angleterre. Cette declaration fit connoître à ce Prince, que son Alliance avec la France étoit la principale cause de l'entreprise du Prince d'Orange. Il tâcha donc de prévenir le danger dont il étoit menacé, & ce fut dans cette vue, qu'il parla d'entrer en Negotiation avec les États, pour maintenir la Paix de Nimegue, & la Trêve de vingt ans, comme on l'a déjà remarqué. Mais il y pensoit un peu trop tard, & d'ailleurs on voyoit fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte de sa part pour détourner l'orage qui le menaçoit, d'autant plus qu'il voyoit le mécontentement general de tous ses sujets. Ainsi les Memoires du Marquis d'Albeville ne produisirent rien sur l'esprit du Prince d'Orange, ni des États.

Le Roi de France de son côté, pour marquer que le Comte d'Avaux avoit parlé par son ordre dans son Memoire, commença des hostilités contre la République, & contre l'Empire. — Il étoit dit dans le Traité de Nimegue Article 18. & dans celui de Commerce Article 37. qu'en cas de rupture entre les deux États, les sujets de part & d'autre auroient six mois pour disposer de leurs personnes,

nes, & de leurs effets &c. Au préjudice de ces deux Traitez il fit arrêter les personnes, les effets, & les Vaisseaux Hollandois, qui se trouverent dans le Royaume & dans ses Ports en vertu de cette Paix. Il fit forcer les Matelots à prendre parti sur sa flotte, & à quitter leur Religion. Les Etats par droit de represailles defendirent toutes les Marchandises de France, pour autant de tems que leurs Vaisseaux demeureroient en arrêt. Dans le même tems le Dauphin assiegea Philipsbourg le 6. d'Octobre, & s'en rendit Maître le 1. de Novembre jour de sa naissance. Lors que ce siege fut commencé, on publia un Manifeste de la part de la France contre l'Empereur, dans lequel on disoit, que ce Prince avoit resolu de faire la Paix avec le Turc pour porter la Guerre en France : qu'il n'avoit pas voulu changer la Trêve en Paix : que l'Electeur Palatin refusoit de satisfaire Madame la Duchesse d'Orleans sur ses Droits à la Succession Palatine : que l'Empereur avoit violé la liberté du Chapitre de Cologne pour exclure le Cardinal de Furstenberg, & pour faire nommer le Prince de Baviere contre les Canons, par de mauvais moyens contraires aux Traitez de Paix. Ce Manifeste fut suivi d'executions Militaires, qui ravagerent tout le Palatinat, dont la France prit toutes les Villes, à la reserve de Manheim & de Frankendal. Elle s'empara aussi de Worms, Spire, Trêve, & Mayence, & menaça Francfort de bombardement. Pendant cela le Maréchal d'Humieres se rendit Maître de Huy, où ses Troupes vivoient à discretion.

Dans

1688. Dans le tems que tout cela se faisoit de la part de la France, le Prince partit le 26. d'Octobre avec une flotte de plus de soixante Vaisseaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de transport chargez de Soldats, de chevaux, & de toutes sortes de provisions de Guerre & de bouche. Avant cela il avoit fait la revue des Troupes à Nimegue, lesquelles il laissa sous le commandement du Prince de Waldeck, après quoi il se rendit dans l'Assemblée des États Generaux pour y prendre congé d'eux. Cet Adieu fut des plus tendres. Il les remercia des preuves qu'ils lui avoient données de leur affection, & leur fit connoître qu'il avoit tâché de leur en témoigner sa reconnoissance, par les services les plus réels qu'il s'étoit efforcé de leur rendre. Qu'ils savoient que son entreprise étoit juste & nécessaire, & qu'ils devoient demander à Dieu en commun, qu'il la voulut benir : qu'il protestoit devant Dieu, que ses intentions étoient pures & droites, & qu'il n'avoit point d'autre but, que de maintenir la Religion & la liberté d'une Nation opprimée, & de travailler au repos & à la prospérité de la République : qu'il laissoit l'Armée sous la conduite du Prince de Waldek, qui ne manqueroit pas de faire tout ce qui pourroit servir à preserver l'Etat de l'attaque de l'ennemi, & que leur Union les garentiroit de toutes les violences exterieures. Enfin il leur recommanda la Princeesse son Epouse, comme la chose la plus chere qu'il eût au monde, afin que si Dieu dispoit de lui, ils fussent ses protecteurs & ses Peres, puis qu'elle

le ne pouvoit avoir d'asyle que dans leur sein. Cet Adieu tira des larmes des yeux du Prince, & de toute l'Assemblée, qui lui souhaita un heureux succès dans son entreprise. 1688.

Cela étant fait il s'embarqua à Helvoet-fluys avec le celebre Maréchal de Schomberg. Sa flotte étoit de soixante cinq Vaisseaux de Guerre, de dix brûlots avec cinquens Vaisseaux, qui portoient quinze ou seize mille hommes de Troupes réglées, de Volontaires, & d'Officiers Réfugiez, avec tout ce qu'il falloit de chevaux, de Canons, & de toutes sortes de Munitions. On mit à la voile le 30. d'Octobre. Le Vice-Amiral Herbert commandoit l'Avantgarde. Le Corps de Bataille étoit sous les ordres du Prince, qui avoit avec lui le contr'Amiral Bastiaens, & le Vice-Amiral Evertzen commandoit l'Arriegarde. Tous les Pavillons des Vaisseaux étoient d'Angleterre avec les armes de leurs Alteſſes, & cette inscription, *pour la Religion, & pour la Liberté*, & au dessous *je maintiendrai*, qui est la devise ordinaire des Princes d'Orange, deux ou trois heures après que la flotte fut en Mer, la tempête, qui survint fort impetueuse, écarta les Vaisseaux, & les obligea de relâcher où ils purent. Ils se trouverent presque tous aux lieux d'où ils étoient partis, à la reserve de quelques-uns, qui furent poussez jusques en Norwege, d'où ils se rendirent peu de jours après dans les Ports de Hollande. On ne perdit en tout cela, qu'une fregate, sur laquelle il y avoit cinquante chevaux. L'équipage en fut sauvé.

1688. Cet accident donna beaucoup de joye à l'ennemi, & consterna les Alliés, qui eurent raison de s'épouvanter de ce malheur. Cependant lors que les Vaisseaux furent rassemblez, on répara tout le mal, que la tempête pouvoit avoir causé à la flotte. Tout d'un coup le vent s'étant montré favorable on remit à la voile le 10. de Novembre, & les Vaisseaux suivirent le même ordre, où l'on avoit mis les choses la premiere fois. L'on crut que cette flotte se rendroit au Nord d'Angleterre. Le Roi l'avoit cru ainsi, & dans cette vuë il avoit envoyé ses Troupes de terre de ce côté là. Mais le Prince fut conduit par le vent du côté de l'Occident, & vint débarquer à Torbay le 15. de Novembre. Le débarquement se fit avec toute la facilité possible. Personne ne s'y opposa. La navigation avoit été heureuse, & l'Amiral Darmouth ne pût combattre le Prince, parce qu'il avoit le vent contraire, & que d'ailleurs il y avoit un grand brouillard dans le tems que les Vaisseaux du Prince passerent. De plus cet Amiral declara au Roi à son retour, qu'il n'avoit trouvé que cinq ou six Capitaines de Vaisseaux, qui voulussent combattre. Tout arriva donc heureusement à Torbay, & il n'y eut que trois petits bâtimens chargez de quelques Soldats Ecoissois, & de chevaux, qui tomberent entre les mains de deux Fregates Angloises. Le Prince arriva le jour, auquel on celebre la Memoire de la conspiration des Poudres en Angleterre. Cette rencontre donna l'esperance d'un bon succès.

La

1682
La France bien embarrassée de cette expedition du Prince d'Orange declara la Guerre aux Provinces-Unies le 26. de Novembre. Il ne dit pas un mot de l'entreprise d'Angleterre , malgré ce que le Comte d'Avaux en avoit dit dans son Memoire du mois de Septembre precedent. Il declara seulement, qu'ils avoient travaillé à faire exclure le Cardinal de Furstemberg de l'Electorat de Cologne , malgré les avis qu'il leur avoit donnés de l'interêt qu'il prenoit dans cette affaire, & qu'ils avoient joint leurs Troupes à celles des Princes, qui s'étoient liguez contre le Cardinal de Furstemberg. Ensuite il envoya des Troupes , qui brûlerent quelques Villages dans la Mairie de Bosleduc. Les Etats de leur côté publierent un Manifeste , dans lequel après avoir dépeint en peu de mots l'injustice & la violence de l'invasion faite en 1672. ils representoient, que la France ne s'étoit portée à cela que par le seul desir d'augmenter sa gloire , & que cependant par un motif aussi étrange il avoit sacrifié une infinité de Pais & de Peuples à son ambition demesurée : que leurs Provinces y auroient succombé , si le Prince d'Orange par son incomparable valeur , & par une prudence extraordinaire n'avoit relevé les courages abbatus , & donné par là une nouvelle face aux affaires : que l'on avoit fini cette malheureuse & cruelle Guerre par la Paix de Nimegue : que malgré les engagements de cette Paix le Roi de France avoit agi à peu près comme dans une Guerre ouverte, sans se soucier de ses Traitez , ni de ses promesses : qu'il avoit continué de tourmen-

1688. ter l'Espagne par une infinité de *chicanes* : qu'il avoit troublé leur commerce par tout où il avoit pû : qu'il avoit établi de nouveaux droits au préjudice du Traité de Commerce : qu'il avoit fait saisir leurs Vaisseaux , & forcer leurs Matelots à servir sur sa flotte , & à renoncer à leur Religion , choses contraires au Droit public des Peuples , & au Traité de Nimegue. Ils ajoutaient , que de leur part ils avoient fidelement executé les Traitez , mais qu'il n'avoit cessé de sa part de les harceler sous de vains pretextes : qu'il avoit violé notoirement le Traité de Nimegue par les mauvais traitemens , qu'il avoit fait aux habitans des Provinces-Unies , qui se trouvoient dans son Royaume sous la bonne foi de la Paix : qu'il les avoit forcez à quitter leur Religion , & leur avoit refusé la liberté de se retirer , quoi qu'elle leur fut stipulée expressément par le Traité de Nimegue : qu'il avoit fait attaquer & saisir leurs Vaisseaux , qu'il n'avoit pas voulu les rendre , & qu'enfin il avoit fait brûler des Villages avant que d'avoir déclaré la Guerre.

Quant aux plaintes de la France ils répondoient , qu'ils étoient en droit de faire des levées pour leur propre conservation , puis que c'est un Droit attaché à la Souveraineté : qu'ils ne les avoient faites que pour prévenir leur ruine , & que tout ce que l'on pouvoit leur objecter , n'avoit aucun fondement , puis qu'ils ne cherchoient que le bien & le repos de l'Europe. Ils concluoient enfin & disoient , qu'ils avoient cru , qu'ils devoient rendre compte au Public , & à leurs sujets de la droi-
ture

ture de leur conduite, & les avertir des artifices ordinaires de la France, afin que de toutes parts on se mit en état de repousser les invasions de cette Couronne, & de se conserver dans la jouissance de sa Religion, de ses Droits, & de sa Liberté naturelle. Le Roi de France n'avoit rien dit de l'expédition du Prince d'Orange en Angleterre. Ils n'en dirent mot non plus dans la réponse qu'ils firent à sa déclaration de Guerre : en quoi il y a lieu de s'étonner du silence que Louis XIV. affecta dans cette occasion, puis qu'il est certain que cette affaire donna le coup mortel aux grands desseins que ce Prince avoit secretement formez avec Jaques II. pour la ruine de la Religion Réformée & de l'Europe. 1688.

Lors que le Prince fut parti, on publia son Manifeste, dans lequel il expliquoit les raisons qui l'obligeoient à se rendre avec des Troupes en Angleterre pour y faire assembler un Parlement libre, qui donnât ordre à conserver la Religion & la liberté du Royaume. Dès qu'il fut arrivé, qu'il eut débarqué les Troupes, & tous les équipages, & que chacun se fut un peu rétabli du travail de la Mer, il marcha droit à Excester pour y faire reposer ses Troupes. Il fut reçu avec beaucoup de marques de joye, & s'étant rendu à l'Eglise Cathedrale pour y rendre graces du bon succès du voyage, il y fit lire son Manifeste, après que le service public eut été achevé. On en repandit des Copies parmi le Peuple, & on eut soin d'en faire semer des exemplaires dans le Royaume,

414 *Histoire de la République*

1688. afin que les Peuples sçussent les raisons qui l'avoient attiré en Angleterre. Ce fut alors, que les Peuples instruits de ses intentions coururent en foule au devant de lui, & apportèrent toutes sortes de provisions & de rafraichissemens à ses Troupes. Le Roi fut averti que ce Manifeste étoit répandu par tout. Il en défendit la lecture & la distribution sous de grosses peines. Cela ne servit qu'à rendre cette pièce plus considérable. Chacun en voulut avoir, & malgré cette défense on l'imprima à Londres en quatre endroits différens, pour en avoir un plus grand nombre de Copies, que l'on vendoit fort cherement, parce qu'on ne les vendoit que sous le marteau.

Après que le Prince & l'Armée se furent reposés à Excester, on se mit en marche. Le Manifeste avoit déjà produit son effet. Ainsi les Peuples couroient en foule au devant du Prince. Un grand nombre de Gentilshommes distinguez se joignoient à lui, & des Provinces entières se declaroient en sa faveur, demandant un Parlement libre. Le Roi en ayant reçu l'avis assembla quelques Evêques pour tâcher de les attirer dans ses intérêts, ou du moins pour sonder leurs intentions. Il leur dit, que le Prince d'Orange declaroit, qu'il avoit été appelé dans le Royaume par plusieurs Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels, & qu'ils lui feroient plaisir de lui dire, s'ils approuvoient son invasion. Ils répondirent, qu'ils n'avoient du tout point appris que le Prince eut dessein d'envahir l'Angleterre. Alors il leur proposa de signer un

Acte,

Acté , par lequel ils déclareroient , qu'ils de-
testoient les desseins du Prince. L'Archeve-
que de Cantorberi pria le Roi de leur faire
donner une copie de cet Acté pour l'examiner.
Le Roi ne jugea pas à propos de le faire. Mais
le 27. de Novembre les deux Archevêques
& les Evêques, qui se trouvoient à Londte en
ce temps-là , & quelques Seigneurs seculiers
presenterent une adresse au Roi pour le prier
de convoquer un Parlement libre , comme
le seul remede , qui pouvoit retablir le repos
du Royaume. Le Roi ne pût se resoudre à
leur accorder ce qu'ils demandoient , ajou-
tant qu'il vouloit remettre le calme avant que
d'assembler le Parlement , afin que ce Parle-
ment fut plus libre. Son dessein étoit alors de
se mettre à la tête de ses Troupes pour aller
combattre le Prince d'Orange.

Plusieurs mauvaises nouvelles lui furent ap-
portées tout à la fois. On lui dit , que quel-
ques uns de ses Regimens avoient passé dans le
Camp du Prince, & que plusieurs Seigneurs
l'étoient allé joindre. La Noblesse de la
Comté de Devon fit un Traité de Confédéra-
tion pour s'unir d'interêt avec le Prince d'O-
range, afin de maintenir la Religion & les Loix.
On inséra même un Article , par lequel on
s'engagea à poursuivre jusques à la dernière
extremité ceux qui attenteroient à la vie de
ce Prince. Le Prince George de Dannemarc
qui devoit commander l'Armée du Roi , se
jeta dans le Camp du Prince d'Orange , & la
Princesse son Epouse se retira de la Cour. Il
écrivit au Roi pour lui expliquer les raisons
de sa retraite. Tout cela neantmoins ne fut pas

1688. capable de porter le Roi à renoncer au dessein qu'il avoit fait d'en venir à une bataille. Il partit donc de Londre pour se mettre à la tête de son Armée. Mais l'état delabré où il la trouva , rompit toutes les mesures. Outre les Regimens qui avoient deserté , ce qu'il y avoit de soldats de reste ne paroissoit pas trop disposé à obeir au Roi pour marcher contre le Prince d'Orange. Il fut donc obligé de s'en retourner à Londre , & de penser à la convocation du Parlement. Cependant le Prince continuoit sa marche avec son Armée, & s'approchoit toujours de la Ville.

Il publia une nouvelle déclaration , dans laquelle , après avoir confirmé ce qu'il avoit dit cy-devant pour la convocation d'un Parlement libre , qui pût regler toutes les affaires avec le Roi pour l'affermissement du repos & du bonheur du Roi , & du Peuple , il ajoutoit , qu'il ne donneroit aucun quartier à ces execrables , qui vouloient renverser la Religion Reformée dans le Royaume , qu'il ne feroit fait de sa part aucune violence à personne , qu'autant que cela seroit necessaire pour sa defense , qu'il ne souffriroit pas que l'on fit aucun tort aux Papistes , qui se tiendroient dans l'état où les loix vouloient qu'ils fussent , qu'il traiteroit comme voleurs & comme meurtriers tous les Papistes , qui auroient des Armes dans leurs Maisons , ou sur leurs personnes , ou qui exerceroient quelque emploi contre les loix du Royaume , ou qui leur obeiroient , & qu'en un mot il s'attendoit , que tous les Magistrats du Royaume feroient desarmer tous les Papistes , & sur
tout

tout ceux, qui demeuroident près de Londres, 1688.
pour prévenir toutes sortes de soulèvemens
& de conspirations. Cette déclaration, qui
ne fut pas exécutée à toute rigueur, ne laissa
pas de contenir tout le monde dans le devoir,
parce que l'on en craignit l'effet. Ainsi tout
demeura tranquille, pendant que le Prince
continuoit de travailler à l'exécution de son
dessein.

Lors que le Roi fut de retour à Londres,
il assembla les Evêques & les Seigneurs
qui s'y trouverent, & de leur avis fit publier
une Proclamation pour convoquer le Parle-
ment le 25. de Janvier suivant. Elle étoit dat-
tée du 10. de Décembre. Il fit expedier les
Lettres Circulaires pour la nomination des
Députés, & envoya le Marquis d'Halifax
avec deux adjoints au Prince d'Orange, pour
regler quelques préliminaires pour la tenue
du Parlement. Ils lui dirent de sa part, qu'il
étoit résolu de concourir à tout ce qui pour-
roit servir à mettre cette Assemblée en état
de rétablir le calme dans le Royaume. Le
Prince reçut fort bien ces Envoyés, & après
leur avoir dit en peu de mots le sujet de sa
venue en Angleterre, il ajouta, qu'il étoit
prêt de s'éloigner de Londres de trente
lieues avec ses Troupes, pourvu que le Roi
en voulut faire autant. Mais cette députa-
tion n'étoit qu'une feinte, dont le Roi se
servoit pour cacher son dessein. Il parut en
effet par l'événement, qu'il n'avoit dessein de
convoquer le Parlement que pour amuser le
Peuple. En tout cas il en perdit la pensée,
parce qu'il craignoit la tenue de cette Assem-
blée,

1688. blée, qui pouvoit le reduire à de grandes extrêmités. Il fit donc partir secrettement de Londre la Reine, & le prétendu Prince de Galle le 20. de Decembre. Il en partit aussi lui-même en cachete le lendemain. Avant son départ il révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour la convocation du Parlement, & écrivit au Comte de Feversham, qui commandoit son Armée, que n'étant pas en sûreté dans son Royaume il se croyoit obligé de se retirer ailleurs, en attendant que la Nation eût de meilleurs sentimens; qu'il remercioit les Officiers & les Soldats de son Armée, qu'il contoit beaucoup sur leur affection, & qu'au reste il ne prétendoit pas, qu'ils s'opposassent à toute la Nation, qui étoit fortifiée d'un secours de Troupes étrangères.

Le Comte de Feversham ayant reçu cette Lettre du Roi licentia l'Armée, & écrivit au Prince d'Orange pour lui faire savoir que le Roi s'étoit retiré, après lui avoir ordonné de ne résister à personne, & qu'il l'en avertissoit pour épargner le sang. Lors que l'on fut à Londre que le Roi s'étoit retiré, ce qu'il y avoit de Seigneurs Ecclesiastiques & seculiers s'assemblerent à la Maison de Ville, pour deliberer sur ce qu'il falloit faire dans l'état present des choses. On conclut dans cette Assemblée de prier le Prince d'Orange de vouloir travailler à convoquer un Parlement libre selon les Loix & ses intentions. On lui envoya quatre Députés pour le prier de venir à Londre, ce qu'il accorda. Arrivant à Windsor il aprit le 24. que le Roi, qui s'étoit

s'étoit mis sur un petit bâtiment pour passer en France , avoit été repoussé par le vent à Feversham , où des Paisans l'avoient arrêté , le prenant pour un Jesuite. Cette nouvelle arrêta le Prince d'Orange , qui envoya dire au Roi , qu'il n'avoit rien à craindre , & qu'il pouvoit aller où il lui plairoit. Le Roi retourna à Londres , où il arriva le 26. On ramassa quelques Troupes , dont on lui composa une Garde. Le lendemain deux mille hommes de pied avec deux Regimens de Cavallerie arriverent à Londres de la part du Prince. D'abord on releva la Garde , qui étoit devant Wittehal. Le Roi crut que l'on avoit dessein de l'arrêter prisonnier. Il souhaita donc d'être conduit à Rochester. Le Prince l'y fit conduire par ses propres Gardes , après quoi il se rendit à Londres où il fut reçu avec de grands applaudissemens. On s'assembla d'abord à Westmunster pour travailler à la convocation d'un Parlement , au cas que le Roi ne voulut pas faire expedier des Lettres Circulaires pour cela.

1688.

Mais on sçut que le Roi étoit parti secrettement de Rochester le 2. de Janvier pour s'embarquer une seconde fois , dans le dessein de se rendre en France. Les Seigneurs & Conseil de la Ville de Londres écrivirent dans toutes les Provinces , pour y faire nommer des Députez selon l'usage ordinaire pour la convocation d'un Parlement. Ils les assignerent au premier de Février , & les avertirent que cette Assemblée delibereroit sur les besoins pressans de la Nation. Cependant on pria le Prince d'Orange de se charger du Gou-

1689.

1689. vernement jusques à la tenuë de cette Assemblée, tant pour les affaires Civiles que pour les Militaires. On le pria encore d'écrire à tous ceux qui étoient dans les Provinces, de nommer des Députés pour l'Assemblée, & d'inviter les Seigneurs de se rendre à Londres au jour nommé pour le Parlement. Le Prince ayant répondu qu'il ne pouvoit pas le faire sans avoir le consentement de la Nation, on lui fit voir que la Nation parloit par leur bouche, puis que la Ville de Londres, & plusieurs des environs, s'exprimoient par ceux qui avoient été Députés au Parlement du tems de Charles II. & le prioient de se charger de cette affaire. Ainsi on lui presenta une adresse de leur part, & de la part des Seigneurs qui étoient à Londres. Le Prince demanda un jour pour delibérer sur leur adresse, & le lendemain il se chargea du Gouvernement du Royaume, & promit de faire exactement ce que la Nation desiroit de lui. Le peuple témoigna beaucoup de joye de sa résolution, & en même temps on lui presenta plusieurs adresses semblables de la part de plusieurs autres villes.

On a raisonné beaucoup sur la retraite de Jaques II. hors d'Angleterre, qui abandonna tout d'un coup trois Royaumes. A juger de cette affaire selon les apparences il semble qu'il y fut poussé par le Prince d'Orange qui vouloit se mettre à sa place, & cela paroît d'autant plus vrai-semblable, que ce Prince en effet fut mis sur le Trône de Jaques II. c'est le tour que les Partisans de ce Roi fugitif ont donné à cette révolution, pour exposer son

son successeur à la haine du Public. Mais l'Histoire doit rapporter les événemens avec fidélité, & s'abstenir scrupuleusement de tout ce qui se ressent de la faveur, ou de l'animosité. Elle ne doit jamais entrer dans les invectives, ni dans la flatterie. Elle doit parler sans passion, dans le seul dessein de dire la vérité, afin que la postérité soit fidèlement instruite des faits. Cela posé on va parler en peu de mots de cette retraite d'une manière desintéressée, & on laissera la liberté au Lecteur d'en tirer la conclusion. 1689.

Il est certain que Jaques II. avoit donné plusieurs grands sujets de mécontentemens à la Nation Angloise, du temps même de Charles II. son frere. Il se souvenoit toujours de la mort tragique du Roi son Pere, dont il chargeoit toute la Nation en general, quoi que ce fut uniquement l'ouvrage d'une malheureuse faction, qui s'étoit rendue la maîtresse des affaires. Il avoit donc toujours tâché d'établir une domination despotique, & de remettre l'Angleterre sous le joug de l'Eglise Romaine. C'est ce qui avoit donné lieu dans plusieurs Parlemens à faire des actes fâcheux contre lui, par lesquels on le privoit de tout employ & de tout revenu du Royaume, ce qui l'obligea à s'en retirer, par ce qu'il n'y pouvoit point demeurer en sûreté. Depuis qu'il fut monté sur le Trône, il avoit fait plusieurs entreprises sur les droits du Royaume, qui alloient directement à ruiner la Religion, & la liberté des peuples. On en a rapporté plusieurs faits particuliers, qui ne sont que des échantillons de toutes les nouveautez

1689. qu'il vouloit introduire pour l'accomplissement de ses desseins. La Nation avoit donc de grands sujets d'être mal satisfaite de toutes ses entreprises. Il sçavoit mieux que personne quelles étoient ses vuës dans toutes les affaires. Le Royaume se trouvant donc appuyé du Prince d'Orange & de ses Troupes, voulut se remettre dans ses Droits, & abolir toutes les nouveautez ; que l'on avoit introduites dans le Gouvernement contre les loix fondamentales de l'Etat. Cela fit peur à ce Prince, qui voyant dans son Armée même le peu d'affection que l'on avoit pour lui, & pour parler franchement, l'aversion & la haine dont on étoit animé de toutes parts contre sa personne, il eût peur pour soi même, & ne crût pas qu'il dût s'exposer au ressentiment d'un peuple, qu'il avoit irrité contre lui, selon qu'il en étoit mieux instruit que personne.

L'exemple du Roi son Pere lui fit peur. Il aima donc mieux abandonner la Couronne, que de s'exposer au même danger. Ainsi il prit la resolution de se retirer en France, & dans cette vuë il fit partir la Reine son épouse, & se mit en chemin le lendemain. Ayant été repoussé par le vent contraire, & conduit ensuite à Rochester, il se sauva une seconde fois, & renonça ainsi à ses Royaumes. Pour ce qui est du Prince d'Orange, il n'y a qu'une malignité noire, qui puisse lui reprocher son expedition d'Angleterre. Toute la Nation le demandoit, & il ne se rendit dans le Royaume que pour remettre les affaires dans leur situation naturelle. Le Roi
n'osa

n'osa convoquer un Parlement libre, dans la crainte qu'il ne poussât les choses trop vivement contre lui. Si le Prince eût eu quelque dessein contre Jaques II. il l'eût assez long temps entre les mains pour en faire ce qu'il eût voulu. Cependant il le laissa dans une si grande liberté à Rochester, qu'il trouva le moyen de s'évader une seconde fois. Pendant qu'il y étoit il lui envoya une personne de confiance, pour le prier de s'examiner sur trois articles, sçavoir la mort du Comte d'Essex, celle du Roi Charles II. & la naissance du Prince de Galles, & qu'il lui engageoit sa foy & parole de Prince qu'il conserveroit & sa personne & sa Couronne contre tous ceux qui l'attaqueroient. Mais il n'osa s'expliquer sur ces affaires, & aima mieux se retirer une seconde fois. Au reste si le Prince fut obligé de demander au Roi qu'il sortît de Londres, cela ne se fit que parce que la nécessité des affaires publiques le vouloit ainsi, & qu'il n'étoit pas possible qu'il fût dans un lieu, où l'on travailloit à casser tout ce qu'il avoit fait contre les loix du Royaume, pour remettre les affaires dans leur situation naturelle.

Quand le Prince se fut chargé du Gouvernement, il écrivit pour la convocation de l'Assemblée, qui devoit se former. Il fit retirer les Troupes de tous les lieux, où les Deputez devoient être nommez. Il défendit à tous les Officiers & Soldats, qui étoient sous son commandement, de ne loger en aucun lieu, que du consentement de ceux qui en étoient les maîtres, sous peine d'être cha-
tié

1689. tié selon les loix militaires. Il défendit de faire aucune violence à qui que ce pût être, sous prétexte de Religion. Il fit donner des passeports à tous les Prêtres & Moines, qui voulurent se retirer. Il fit punir ceux qui avoient renversé tumultuairement quelques Chapelles Papistes, & qui ensuite avoit pillé la Maison de l'Ambassadeur d'Espagne, auquel il fit promettre un dédommagement. Il déclara à l'Ambassadeur de l'Empereur, & à celui d'Espagne sur son honneur, qu'il n'avoit aucun dessein contre la Religion Romaine, & qu'au contraire il étoit prêt de concourir à lui faire avoir une liberté raisonnable, pourveu que ceux qui en faisoient profession, demeurassent fidèles au Gouvernement établi selon les loix. Par là il refuta tous les faux bruits que la France répandoit dans le monde, qu'il en vouloit à la Religion Romaine, & fit connoître à ces Princes, que le repos & la conservation de l'Europe dépendoit de la bonne Union des Alliez contre la France, qui ne cherchoit qu'à les diviser.

Le Duc d'Hamilton qui étoit alors à Londres, fut chargé par le Conseil d'Ecosse de prier le Prince d'Orange de se charger encore du Gouvernement de ce Royaume. Il en accepta la Commission, & écrivit en même temps des lettres circulaires pour la convocation d'une assemblée de la Nation au 14. de Mars suivant. Celle d'Angleterre aussi bien que celle d'Ecosse, fut appelée convention, par ce que le Roi seul a droit d'assembler un Parlement. Cependant elle avoit
le

le même pouvoir, puis qu'elle étoit compo- 1689.
sée des Deputez de toute la Nation, & que
par consequent elle representoit la Souverai-
neté, sur tout dans la conjoncture presente,
que le Roi s'étoit retiré, & que le Trône
étoit considéré comme vacant. C'étoit donc
au peuple qui étoit rentré dans tous ses droits,
à disposer d'une Couronne abandonnée. Le
dernier de Janvier les Juges du Banc du Roi
& des Playdoyers communs déclarerent que
leur Commission étoit finie, puis que le Roi
s'étoit retiré du Royaume. Ils quitterent
donc leur siege ordinaire, & le lendemain la
Convention fut ouverte. L'on y lût une let-
tre du Prince d'Orange, dans laquelle il
marquoit qu'il avoit tâché de répondre aux
desirs de la Nation, pendant qu'il avoit été
chargé du Gouvernement du Royaume; que
l'Assemblée devoit penser à bien établir la li-
berté de la Nation pour la conservation de la
Religion & des loix du Royaume, qu'il es-
peroit que Dieu acheveroit de benir l'ouvra-
ge, qui étoit si heureusement commencée, que
le danger où étoit l'intérêt des Reformes
en Irlande par l'invasion du Comte de Tir-
connel, & les affaires étrangères, l'obli-
geoient de les exhorter à l'union, & à la
promptitude de leurs deliberations, afin que
les Etats Generaux qui avoient besoin de leurs
Troupes, ne fussent pas long temps privez
de leur secours contre les Armes du Roi de
France.

Les deux Chambres remercierent le Prin-
ce, du grand service qu'il avoit rendu au Ro-
yaume, & le prierent de continuer à gou-
ver-

1689. verner les affaires jusques à ce que l'on s'adressât plus particulièrement à lui, & de vouloir bien employer ses soins à remédier aux malheurs de l'Irlande, l'assurant au reste que l'on dépêcheroit toutes les affaires le plutôt que l'on pourroit, pour marquer combien on avoit sa recommandation à cœur. La convention travailla en effet avec tant de diligence, que les deux Chambres ayant fait venir neuf celebres jurisconsultes dans l'Assemblée, pour avoir leur avis sur les questions de droit, elles prononcèrent que Jaques II. ayant violé le Contrat original, qui étoit entre lui & son Peuple, & quitté même le Royaume dont il avoit voulu changer les loix fondamentales par le mauvais conseil des Jésuites, & d'autres personnes ennemies de l'Angleterre, il avoit abdiqué la Couronne, & qu'ainsi le Trône étoit déclaré vacant. Quelques Seigneurs dirent que cette expression, *le Trône est vacant*, étoit ambiguë, puis qu'il y avoit des personnes qui en étoient les successeurs legitimes. Mais on jugea qu'on ne trouvoit point de termes plus propres à exprimer l'interruption du Gouvernement, & qu'ainsi on pouvoit l'appeller une vacance du Trône. On examina ensuite si un Prince Papiste pouvoit occuper le Trône. On déclara que non, puis que sa Religion est contraire au serment de suprématie, & aux loix du Royaume, & en consequence on ordonna, que l'on cesseroit de rendre grâces à Dieu pour l'avenement de Jaques II. à la Couronne, ce qui se faisoit tous les ans le 16. de Février. On ordonna en même temps que l'on

re-

remercieroit les Evêques, qui n'avoient pas voulu faire lire la déclaration de ce Prince pour la liberté absolue de conscience, & qu'on remerciroit aussi les Officiers & les Soldats, qui n'avoient pas voulu combattre contre le Prince d'Orange. On fit prier aussi ce Prince d'empêcher qu'aucun Vaisseau Marchand n'allât en France, & de donner ordre, que tous ceux qui sortiroient des Ports donnassent des Cautions pour la sûreté de leur voyage.

Les deux Chambres dressèrent ensuite un Projet, pour empêcher que les loix ne fussent violées à l'avenir. Elles déclarèrent qu'un Roi ne pouvoit dispenser des loix, ni en suspendre l'exécution que du consentement du Parlement: qu'il ne lui étoit pas permis de lever de l'argent sans le même consentement: que les sujets auroient droit de présenter des adresses au Roi, sans être exposés au danger d'être poursuivis, ou emprisonnés pour cela: qu'on ne pourroit ni lever, ni entretenir une Armée sans l'aveu du Parlement, que l'on rendroit aux Protestans les Armes qu'on leur avoit prises, & qu'il ne seroit plus permis de les leur ôter: que les droits des Elections & des Parlemens demeureroient dans leur entier: que l'on ne manqueroit pas d'assembler un Parlement au moins tous les trois ans: que le Roi ne pourroit accorder aucun pardon pour une accusation intentée au Parlement, lequel seul avoit droit d'en juger: qu'aucune personne du sang Royal ne pourroit se marier avec une personne Papiste: que les informations de la Cour du
Banc

1689. Banc du Roi seroient abolies. On ajouta encore quelques autres articles à ce projet, qui avoient pour but la conservation des loix, de la Religion, & de la liberté du Royaume. Tout cela fut communiqué au Prince d'Orange, qui dit, *que tous ces articles seroient toujours approuvez par un bon Roi, mais que l'on ne pouvoit prendre trop de precaution pour conserver les droits d'un peuple contre un Tyran.*

Quand on vint à regler le Gouvernement, les deux Chambres s'accordoient sur la vacance du Trône, qui devoit être rempli par la Princesse d'Orange. On ne fit aucune mention du prétendu Prince de Galle, dont la naissance étoit contestée, & quid'ailleurs étoit exclus de la succession, puis qu'il étoit né Papiste. Mais on hésita quelque temps sur le titre que l'on donneroit au Prince d'Orange. Plusieurs vouloient qu'on le déclarât Prince Regent, en lui donnant d'ailleurs la qualité de Generalissime des Armées de Mer & de terre. Mais les Communes voulurent absolument qu'on lui témoignât une reconnoissance proportionnée à la grandeur du service qu'il avoit rendu à toute la Nation. On mit en considération, qu'il avoit de son Chef des droits assez clairs sur la Couronne, & qu'ainsi l'on devoit partager le Trône entre la Princesse son Epouse & lui, sans prejudice des loix de la succession pour l'avenir. Les Seigneurs consentirent à cela selon les souhaits de la Chambre des Communes, & de tous les Protestans Anglois. Ainsi l'Acte en fut dressé le 16. & le 17. de Fevrier, & ensuite leurs Alteſſes furent pro-
cla-

clamez Roi, & Reine d'Angleterre. On **1689** dit que ce Prince étant en conversation avec une personne distinguée d'Angleterre, on vint lui dire à l'oreille, ce qui venoit de se passer sur son sujet dans la Convention. Il reçût cette nouvelle sans en faire paroître la moindre émotion au dehors, & reprit ensuite le discours qu'il avoit interrompu. Ce qui marque la sagesse & la modération extrêmes de ce Prince.

Il faut avouer, pour revenir à l'Histoire des Provinces-Unies, que si la France eût tourné ses Armes de leur côté, lors que l'on s'y préparoit pour l'affaire d'Angleterre, elle eut fait de la peine au Prince d'Orange & aux Etats, qui n'eussent osé dégarnir leur Pais de Troupes dans cette conjoncture. Les soldats, qui devoient leur venir d'Allemagne, n'étoient pas encore arrivez. Ainsi le Peuple n'eût pû consentir à voir emmener les Troupes ordinaires, & il eut fallu les laisser dans leurs Garnisons sur les frontieres. Mais le Roi de France attaqua l'Allemagne, & se jetta sur Philipsbourg & sur le Palatinat, où les Soldats commirent des actions barbares & cruelles, qui desolèrent ces pauvres Pais, malgré la parole expresse du Dauphin, lors qu'ils avoient fait leur capitulation. On n'épargna ni les villes, ni les anciens Palais, ni les tombeaux, ni les Eglises. Tout fut abandonné à la fureur du feu, au pillage des Soldats, & à tout ce que la fureur de la Guerre est capable de faire dans les transports d'une rage & d'un licence infernale. Ce fut ainsi que ces pauvres Pais
fu-

1689. furent ravagez , & que la France fit paroître tout ce que la Barbarie & l'inhumanité la plus étrange est capable d'inventer , & cela contre de pauvres Peuples , qui étoient les innocentes victimes d'une Guerre injustement entreprise , dans laquelle cependant on viola impunément les loix de la nature , le droit des gens , la parole & la signature du Dauphin , & tout ce qu'il y a ordinairement de plus sacré parmi les hommes.

On a beaucoup raisonné sur cette conduite de la France , & sur l'entreprise qu'elle fit contre l'Allemagne , dans un temps auquel la diversion eût été plus avantageuse à Jaques E. I. son fidele Ami , si au lieu de se jeter sur l'Allemagne , elle eût attaqué les Provinces-Unies. Mais dans la vérité Louis XIV. n'osa heurter une République gouvernée par un Conseil sage, éclairé , & capable de pourvoir prudemment aux affaires. Au lieu que l'Allemagne étoit désarmée , & qu'il étoit sûr de s'y établir , avant que ce grand Corps fût en état de s'ébranler pour repousser l'ennemi qui l'attaquoit. Il est certain qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entreprendre la Guerre contre les Provinces-Unies. L'expédition de Philipsbourg & du Palatinat se fit avec dix sept ou dix huit mille hommes tout au plus. Cela n'étoit pas suffisant pour se jeter sur ces Provinces. La France sçavoit que le Prince d'Orange faisoit venir un grand nombre de Troupes achetées en Dannemarc & en Allemagne. Elle n'étoit pas en état de heurter un Pais , où l'on trouvoit tant de Soldats. L'expédition d'An-

d'Angleterre se faisoit avec quinze ou seize mille hommes. Il en restoit encore plus de cinquante, tant des Troupes ordinaires de la Republique, que de celles qui arrivoient tous les jours. La France n'avoit pas encore fait toutes les levées dont elle avoit besoin pour ses grands desseins. Elle n'osoit donc entreprendre d'attaquer des gens, qui lui auroient fait recevoir quelque fâcheux échec en commençant la Guerre. Elle savoit combien il lui en avoit coûté pour avoir attaqué cette Republique en 1672. Elle avoit couru risque bien des fois de perir sous les coups de ses ennemis. Cela lui avoit fait rechercher la Paix un an ou deux après avoir commencé la Guerre, ce qui avoit donné lieu à s'assembler à Cologne en 1674.

On vit en effet la France pendant la première Campagne de cette année 1689. se tenir presque uniquement sur la défensive, perdre des Places qu'elle avoit prises & se contenter de parer aux coups qu'on lui portoit, sans rien entreprendre. Le Prince d'Orange avoit pris des mesures si justes pour son expedition d'Angleterre, & pour la conservation des Provinces-Unies, que la France n'osa les attaquer. Elle fit donc tout ce qu'elle pouvoit, en se jettant sur l'Allemagne, où le succès de ses Armes paroissoit infaillible. C'a toujours été là sa Politique d'attaquer les Parris foibles, & peu capables de lui résister. Elle s'est donnée de grands airs de fierté. Cependant elle n'a osé heurter les Peuples, qui ont été assez forts pour lui faire tête, & depuis l'invasion de 1672. elle a
tou-

1689. toujours appréhendé les Provinces-Unies, qui lui ont attiré tant d'affaires sur les bras, par ce qu'elles ont pris toute l'Europe en mouvement contr'elle, qu'elle les toujours a ménagées du depuis. Que si dans la suite de la Guerre elle a donné de grandes batailles, & si elle a fait des sieges de villes importantes, s'a toujours été par de grands efforts, qui l'ont épuisée, & qui l'ont obligée de rechercher la paix avec des empressements & avec des bassesses, qui répondoient fort mal à son ordinaire fierté. Ainsi l'on a droit de dire qu'elle n'osa attaquer la République, parce qu'elle n'étoit pas en état de le faire sans risquer beaucoup. Elle laissa donc achever l'entreprise d'Angleterre fort tranquillement, parce qu'elle ne pût l'empêcher. Elle fut même que les Etats l'avoient tellement à cœur, qu'ils s'étoient résolus à sacrifier quelques unes de leurs Places frontieres, plutôt que de renoncer à cette importante affaire, qui étoit de la dernière consequence pour ce Royaume, & pour le repos de toute l'Europe menacée par Louis XIV. & par Jaques II. Ces deux Princes s'étoient liguez pour en partager tous les Pais entr'eux.

On dit que la France crût, qu'elle pourroit achever son expedition de Philipsbourg, pour se jeter en suite sur les Provinces-Unies, & que d'ailleurs elle crût qu'une Armée de trente mille hommes, & une flotte de quarante vaisseaux qui étoient entre les mains de Jaques II. ne manqueroient pas de faire échouer l'entreprise du Prince. Mais la France sçavoit trop bien que toute l'An-
gle-

gleterre avoit appelé le Prince d'Orange à son secours, & qu'elle étoit disposée à se joindre à lui pour se delivrer du joug dont elle étoit menacée. L'événement confirma en effet la chose, & dès que le Prince parut avec ses Troupes, les peuples se souleverent en sa faveur. Les grands Seigneurs du Royaume se joignirent à lui. L'Armée & la flotte de Jaque II. refuserent de combattre contre lui, & l'on vit des Regimens entiers passer à son service. Le Conseil de France étoit trop éclairé pour ne pas voir ces choses. Ainsi il jugea qu'il n'y avoit point de ressource aux affaires de Jaques II. & que dans la disposition où étoit alors toute l'Europe Louis XIV. devoit s'attendre à une violente Guerre. Ce Prince crût donc qu'il falloit prevenir ses ennemis, & tirer ainsi le meilleur parti qu'il pouvoit de la situation où se rencontroient alors les affaires publiques. Voila ce semble, ce que l'on peut penser de plus vraisemblable sur ce sujet pour en parler sagement, & sans préjugé.

Quoi qu'il en soit ce qui se passa pendant la Campagne confirme assez naturellement ce que l'on vient de dire. La France se tint absolument sur la défensive, par ce qu'elle n'étoit pas en état de faire davantage. Le Duc de Lorraine assiegea Mayence, que l'Armée de France laissa prendre sans la pouvoir secourir. L'Electeur de Brandebourg, aujourd'hui Roi de Prusse, se rendit maître de Keyfersweert & de Bonn, dont on fit sortir les Garnisons Françoises. Ainsi les Armes des Alliez furent triomphantes en Allemagne.

1589. & les François se contenterent de soutenir l'attaque de leurs ennemis du mieux qu'ils purent. En Flandre le Marechal d'Humiere ne fut pas plus heureux. Ils avoit été averti que toute la Cavallerie des Alliez, qui étoient sous le commandement du Prince de Waldeck, étoit allée à un grand fourrage. Il crût donc qu'il pourroit enlever le reste de l'Armée avec beaucoup de facilité. Dans ce dessein il marcha avec des Troupes choisies pour surprendre le Prince de Waldeck. Mais ce Prince, qui avoit pris ses precautions, avoit envoyé un détachement de mille fantassins à la tête d'un grand défilé, par lequel les François pouvoient venir à lui. Cette Infanterie résistâ pendant huit heures entières à l'ennemi, & l'empêcha de passer ce défilé, après quoi elle se retira en bon ordre à l'Armée.

Pendant cela le Prince de Waldeck fit revenir sa Cavallerie, & devinant que le dessein des François étoit de se saisir de Walcourt, il fit garnir ce poste de plusieurs Regimens d'Infanterie, qui s'étant préparés à bien recevoir l'ennemi, firent des décharges si furieuses & si à propos, qu'ils forcerent enfin le Maréchal d'Humiere de retirer ses Troupes, ce qui fut fait avec tant de desordre & de précipitation, que l'on abandonna trois ou quatre piéces de Campagne, que l'on avoit fait venir pour enfoncer la porte de Walcourt. Il arriva quelques semaines après cette affaire, que l'Armée des Alliez étant campée près d'une Riviere, le Maréchal se proposa de la canonner le jour de la St. Louis

espe-

1689.
espérant de la mettre en desordre par cette
attaque inopinée. Mais le Prince de Wal-
deck en ayant été averti il se retira sur la hau-
teur, & laissa du Canon prêt à tirer sur l'en-
nemi pour le prévenir. La chose s'executa
avec tant de succès, que la batterie des Fran-
çois fut démontée peu de temps après qu'ils
eurent commencé à tirer, de sorte qu'ils fu-
rent obligez de quitter ce Poste, & de renon-
cer à leur entreprise. On voit par là que les
François n'étoient pas encore en état de frap-
per les grands coups qu'ils frappèrent de-
puis. Ce qui prouve ce que l'on a dit plus
haut, que Louis XIV. n'étoit pas assez fort
pour se jeter sur les Provinces-Unies, afin
d'empêcher le Prince d'Orange de passer en
Angleterre. Quelque temps avant ces deux
rencontres dont on vient de parler, la France
declara la Guerre à l'Espagne, sur ce que
l'Espagne étoit entrée dans l'entreprise du
Prince d'Orange, & qu'elle avoit refusé de
se liguier avec elle pour le retablissement du
Roi Jaque II. Elle se plaignoit de ce que l'Es-
pagne n'avoit pas voulu accepter la neutra-
lité, & qu'elle étoit même entrée dans la li-
gue d'Augsbourg.

Pendant que tout cela se passoit, on couron-
na le Prince & la Princesse d'Orange pour
Roi & Reine d'Angleterre. La ceremonie
en fut faite à Westmanster l'onzième d'Avril
de cette année. Le Prince avoit envoyé des
vaisseaux & des Yachts en Hollande, pour
en amener la Princesse son épouse en Angle-
terre. Les peuples des Provinces-Unies
avoient bien prévu, qu'ils étoient sur le point
de

1689. de perdre cette Princesse, qui faisoit leurs delices, & l'ornement de leurs Pais. Elle trouva tout le monde en larmes par les lieux où elle passa pour s'embarquer. Chacun lui donna mille benedictions, & l'on ne crût pas pouvoir lui souhaiter rien de plus avantageux que de prier Dieu, qu'elle fut aussi aimée en Angleterre, qu'elle l'étoit en Hollande. La Princesse penerée jusqu'au fonds de l'ame de la grande affection de ce Peuple s'embarqua à la Brille le 20. de Février, & arriva heureusement à Londre le 22. précisément à l'heure qu'il falloit pour éviter une furieuse tempête, qui s'éleva dès qu'elle fut entrée dans la Tamise. Elle fut reçue avec une joye incroyable par le peuple de cette grande ville. Le lendemain de son arrivée les deux Chambres offrirent la Couronne, à leurs Alteſſes, qui l'accepterent. Le Prince se reserva seulement le droit de repasser la Mer, lors que les Etats Generaux auroient besoin de sa presence. Ce fut ainsi que ce sage Prince crût qu'en acceptant la Couronne il ne devoit point renoncer à la Charge de Stathouder. Il considéra que c'étoit là le moyen d'unir étroitement les deux Etats pour leur propre bien, & pour la defense de l'Europe violemment attaquée par la France. En quoi l'experience à fait voir qu'il ne s'est point trompé, puis qu'en effet l'unien de l'Angleterre & des Provinces-Unies a été redoutable à la France, qui a été empêchée par là de venir à bout de ses grands desseins.

Il écrivit aux Etats Generaux pour leur
dou-

donner avis de ce qui se passoit en Angleterre, & pour leur faire savoir, qu'il avoit accepté la Couronne de ce Royaume, qui lui avoit été offerte, dans l'esperance qu'il auroit plus de moyens de les bien servir contre leurs ennemis. Les Etats avertis de ce qui étoit arrivé, envoyerent cinq Ambassadeurs de leur part, pour feliciter le Prince & la Princesse sur leur avenement à la Couronne. Le nouveau Roi renvoya les Troupes de la Republique, dont il avoit été assisté dans son entreprise, & elles arriverent dans les Ports du Pais, lorsque l'ennemi publioit par tous que ce Prince avoit dépouillé les Provinces-Unies de leurs vaisseaux, de leurs Troupes, & de leurs finances pour se rendre Souverain de leurs Pais. Il ajouta quelques Regimens Anglois aux Troupes qu'il renvoyoit, par où il jettâ les ennemis dans la confusion, & refuta leurs calomnies d'une maniere propre à leur imposer silence pour jamais. Au reste le Couronnement se fit avec une magnificence incroyable, & l'on vit une foule innombrable de monde assister à la pompe de ce spectacle, qui donnoit tant de joye au Royaume & à toute l'Europe, à la reserve de la France & du Roi Jaques.

D'abord que le Roi & la Reine eurent été proclamez à Londre, ce qui se fit le 24. de Fevrier, la Convention fut changée en Parlement, & deux jours après que le Roi & la Reine eurent été couronnez, les deux Chambres leur presenterent une Adresse pour les prier de déclarer la Guerre à la France. On avoit commis de sa part quelques

1689. hostilitez contre la Nation Angloise. Elle avoit intéressé l'Angleterre dans sa déclaration de Guerre contre l'Espagne. D'ailleurs elle avoit envoyé des Troupes en Irlande pour soutenir l'invasion du Comte de Tirconnel. Enfin l'Angleterre qui avoit été Mediatrice de la Paix de Nimegue, étoit obligée à la garentir contre ceux qui l'avoient violée. On déclara donc la Guerre à la France, & la France la déclara aussi quelque temps après à l'Angleterre. L'Empereur & le Roi d'Espagne firent aussi la même chose de leur part. Par ce moyen l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, & les Provinces-Unies se joignirent d'intérêt contre la France, quoique ses Commissaires publiassent de toutes parts, que les Protestans se proposoient de détruire la Religion Romaine. Mais l'Empereur les, Princes Catholiques Romains, ni le Pape même ne se laisserent pas surprendre à cet artifice. Ils sçavoient fort bien que c'étoit une Guerre purement politique, & que si le Prince d'Orange avoit entrepris l'expédition d'Angleterre, ce n'avoit point été pour détruire la Religion Romaine, mais uniquement dans le dessein de conserver la Religion, la liberté, & les loix de ce Royaume, que Jaques II. s'étoit proposé de ruiner.

Le Roi d'Angleterre envoya le Comte de Pembrock en Ambassade extraordinaire aux Provinces-Unies. Il fit son entrée à la Haye au mois de Juillet, & prit son audience de congé au commencement de celui d'Octobre. Il assura les États de l'affection du Roi, de la Reine, & de tout le Royaume, & qu'on de-
voit

voit s'assurer, que l'alliance que l'on avoit renouvelée depuis peu seroit éternelle, puis que les Etats avoient concouru si genereusement à mettre le Roi en état de secourir l'Angleterre. Il ajouta en prenant congé qu'il étoit fort sensible à l'honneur qu'on lui avoit fait à son arrivée, & qu'il s'estimoit heureux d'avoir été choisi du Roi pour cette Ambassade. Il s'en retourna ensuite en Angleterre, & pendant l'hyver les Troupes se tinrent dans leurs quartiers pour se delasser des fatigues de la Campagne. L'on travailla à se préparer à la Guerre, puis que le malheur y avoit replongé l'Europe après quelques années d'une Paix apparente. Et en effet l'on peut dire que les voisins de la France avoient souffert autant de ravages pendant ce temps-là, que si l'on avoit été en Guerre.

1689.

Au commencement de cette année le Duc de Savoye entra dans la ligue faite entre les Princes Alliez contre la France. Il étoit mal satisfait de plusieurs mauvais traitemens, qui lui avoient été faits par cette Couronne. Cette jonction du Duc de Savoye attira une partie des forces de la France de son côté. Cependant elle se trouva en état de faire tête par tout, par les Troupes nombreuses qu'elle avoit mis sur pied. La Campagne ne commença en Allemagne & aux Pais-Bas qu'au mois de Juin. Tout se passa en marches & en contre-marches sur le Rhin, & on n'en vint ni à siege de ville, ni à aucune bataille. Il n'en fut pas de même dans les Pais-Bas. Il y eut une bataille sanglante le 1. de Juillet dans la plaine de Fleurus, entre le Prince de

1690.

1690. Waldeck, & le Duc de Luxembourg. Le chocq fut rude, & la mêlée dura pendant six ou sept heures, quoique l'Armée de France fut d'un tiers plus forte que celle des Alliez. La victoire fut long temps disputée nonobstant cette inégalité, par ce que l'Infanterie du Prince de Waldeck fit un feu defesperé & que les François ne la purent enfoncer. Enfin pourtant le Marquis de Boufflers étant venu au secours du Maréchal de Luxembourg au plus fort du combat, l'Armée des Alliez fut obligée de ceder au nombre. Le Champ de bataille demeura aux François avec quelques pièces de Canon, & un grand nombre de prisonniers, faits sur tout après la Bataille, par ce que l'on prit deux Châteaux à discretion, dans lesquels le Prince de Waldeck avoit jetté de gros détachemens. Les François perdirent beaucoup plus de monde que les Alliez. Les Troupes battues se retirerent en bon ordre, & quelques Regimens même percerent l'Aile gauche de l'Armée victorieuse pour faire leur retraite. Cette bataille ne décida rien. Le Duc de Luxembourg ne fut pas en état de profiter de sa victoire, par ce que ses Troupes avoient été fort mal traitées dans le combat. On rétablit les Armées de part & d'autre. L'Electeur de Brandebourg vint joindre les Alliez avec ses Troupes. Mais il ne se passa plus rien dans le reste de la Campagne, par ce que le Prince de Waldeck n'avoit point d'ordre d'attaquer, & que le Duc de Luxembourg n'étoit pas capable de le faire, par le mauvais état où se trouvoit son Armée.

On

On avoit reçu le Roi Jaques avec beaucoup d'affection à la Cour de France. On lui promit même de l'aider fortement à se remettre sur le Trône. Mais quand on vint à examiner par quels moïens on s'y prendroit, on s'y trouva fort embarrassé. On étoit embarqué dans une grande Guerre. On ne pouvoit lui donner des Troupes suffisantes pour son expedition, sans s'affoiblir par trop, & d'ailleurs on avoit à démêler cette affaire avec un Prince, dont on craignoit la valeur & la bonne conduite. On déclara donc à ce Prince de la part du Roi de France que cette expedition étoit difficile, dans la situation où l'on se trouvoit alors, & que l'on croyoit qu'il devoit se rendre en Irlande pour s'y établir, en se servant des Troupes qu'il pourroit y lever, outre celles qui y étoient sous les ordres du Comte de Tirconnel. Il s'embarqua donc avec quelques Regimens qu'on lui donna, & se rendit dans cette Ile. Le Roi d'Angleterre qui vouloit finir l'affaire d'Irlande tout d'un coup, crût qu'il devoit s'y rendre aussi avec des Troupes pour augmenter l'Armée, qui y étoit déjà sous la conduite du fameux Duc de Schomberg. Son dessein étoit de décider cette affaire au plutôt, pour penser à des choses plus importantes à la cause Commune.

A peine fut-il débarqué en Irlande, qu'il apprit que l'Armée Navale de France forte de quatre vingt vaisseaux de Ligne étoit sur les côtes d'Angleterre. On crût d'abord que le dessein de cette flotte étoit d'attaquer celle d'Angleterre & de Hollande, qui n'é-

1690. toit pas si forte. Mais on changea bien-tôt de pensée quand on lui vit faire divers mouvemens. Tout d'un-coup on fut éclairci de tout, par la découverte que l'on fit d'une conspiration, dont on eut lieu de croire que les François attendoient le succès pour achever leur entreprise. La flotte des Alliez étoit dans la Baye de St. Helene, lors qu'elle fut avertie que celle de France étoit dans la Manche. On s'observa de part & d'autre pendant quelques jours. Mais enfin la Reine & le Conseil ayant pénétré jusqu'au fond de la conspiration, on en avertit l'Amiral Torrington, & on lui donna ordre d'attaquer les François, qui seroient hors d'état de rien entreprendre, quel que fût l'événement de la bataille. On se prépara dès le lendemain à satisfaire à cet ordre, après avoir tenu Conseil de Guerre, quoique la flotte ne fût que de cinquante vaisseaux de Ligne. L'avantgarde fut donnée à l'Escadre Hollandoise, que l'on divisa en trois, chaque division de sept vaisseaux, sous les Vice-Amiraux Evertzen, Callemburg & van de Putten. Le Corps de Bataille fut donné aux Anglois.

Cette avantgarde se trouvant proche des François à neuf heures du matin X. de Juillet, elle engagea d'abord le combat avec l'avantgarde de l'ennemi commandée par Château-Regnaud. Cela se fit avec tant de vigueur que les François furent obligés de se retirer à force de voiles, ayant souffert un grand feu pendant trois heures. Cependant il survint un calme, qui empêcha les vaisseaux des deux Partis de se démêler les uns des

des autres. On recommença donc à canon- 1690.
ner tout de nouveau. Les Hollandois y
souffrirent beaucoup, par ce qu'ils étoient seuls
à combattre contre toute la flotte François.
L'Amiral Anglois ne fit aucun mouvement
pour les secourir, & les abandonna ainsi à
l'ennemi, qui se servit de tous ses avantages.
Ils se tirèrent neantmoins avec honneur de ce
mauvais pas, & la Marée leur donna le mo-
yen de s'éloigner d'un lieu si funeste pour eux.
Ce combat se donna vis à vis de Dieppe près
de la Comté de Suffex. Dès que les vaisseaux
furent rejoints ils mirent à la voile pour tirer
vers, l'Angleterre. Le lendemain XI. voyant
que les François s'étoient retirez à quatre
mille ou environ, ils resolurent de brûler ou
de couler à fonds les vaisseaux qu'ils ne pou-
voient emmener, & de se rendre dans la Ta-
mise pour y attendre les ordres de la Reine.
Les Hollandois perdirent huit vaisseaux dans
cette occasion, un qui coula à fonds pendant
le combat, un qui échoua le lendemain, cinq
qu'ils brûlerent, & un que les ennemis pri-
rent. Ceux qui restoient au nombre de qua-
torze se retirerent avec une gloire d'autant
plus complete, que leur seule bravoure les
sauva du danger, auquel l'Amiral Torrington
les avoir exposez. S'il eût secondé cette
Avantgarde les François eussent été bat-
tus.

Lors que l'on fut en état de débarquer, on
fit de grandes plaintes de toutes parts de l'A-
miral. Il fut arrêté & on lui fit son Procès.
Mais il trouva moyen de se faire absoudre.
Cependant le Roi lui ôta sa Charge d'Ami-
ral.

1690. ral. Les François fiers de leur victoire firent une descente à Torbay, & pillèrent & brûlèrent deux ou trois petits villages. Cela jeta l'épouvante en Angleterre. Mais la Reine fit marcher les Milices, & envoya des Troupes sur les côtes. Elle ordonna même de dresser des Tentes pour elle vers ces quartiers là, afin des'y rendre, & de rassurer les Peuples effrayez. Cela rétablit le calme en Angleterre, & obligea les François de se retirer bien vite, & de se rendre à Brest, où ils arriverent vers le milieu de Septembre. Aussi-tôt la flotte fut desarmée. Lors que les Etats furent le malheur arrivé à leur flotte, ils firent construire quatorze vaisseaux pour remplacer ceux qui étoient perdus. La Reine fit augmenter sa flotte de quelques vaisseaux, & par ce moyen les deux flottes furent plus fortes qu'avant le combat. Ce fut ce qui obligea les François de se retirer dans leurs Ports. On embarqua sur cette flotte des Troupes, & des munitions de toutes sortes pour les transporter en Irlande.

Il se donna une grande Bataille qui décida du sort de cette Ile vers le milieu du mois de Juillet. Jaques II. s'étoit rendu sur la rivière de Boine avec son Armée, pour empêcher Guillaume III. de passer. Mais ce Prince surmonta tous les obstacles qui sembloient s'opposer à son dessein. Il passa la rivière en présence de l'ennemi, & battit son Armée à platte couture. Jaques se sauva & se retira en France, abandonnant son Armée. Le victorieux entra le lendemain à Dublin capitale d'Ir-

d'Irlande, & par cette Bataille il delivra la Nation Angloise, qui demeuroid en ce Royaume, du danger d'être la proye des Troupes de Jaques II. On ne sauroit croire, combien cela servit à affermir les affaires des Alliés. Le Roi d'Angleterre avoit pris Charlemont, & quelques autres postes considerables, qui lui ouvrirent le chemin de la Boine. Il amena donc son Armée à Dundalke le 7. Juillet, & le neuvième il étoit venu camper à Ardée. Le 10. il s'avança à une portée de Canon de Drogheda, où l'Armée du Roi Jaques étoit postée près de la riviere. Ce Prince voulut reconnoître lui-même les lieux, & les gués, par où il falloit passer. Cela étant fait il fut resolu de forcer le passage. Ce fut en le reconnoissant, qu'un boulet de Canon lui passa près de l'épaule, & le blessa. Cependant il ne laissa pas de monter à cheval, dès qu'il fut pensé, & se fit voir à toute l'Armée. Le lendemain l'on entreprit de passer. Le Comte de Schomberg passa le premier, & ayant battu huit Escadrons, il mit ses Troupes en Bataille pour prendre l'Armée de Jaques en flanc. Tout le reste passa de même, & le Roi se mit à l'aile droite, qui étoit engagée au combat, pendant que l'Aile gauche pressoit vigoureusement l'ennemi. L'Infanterie Irlandoise fut rompuë, & ne pût jamais être ralliée. La Cavallerie soutint le combat pendant quelque tems. Mais enfin elle fut rompuë tout de même, & Jaques II. & toute son Armée furent mis en déroute, & poursuivis jusques à la nuit. Ainsi la victoire fut complete.

1690.

Le celebre Marêchal de Schomberg y fut tué en passant la Riviere de Boine. C'étoit le Général le plus renommé de son tems , sage , vaillant , & heureux dans toutes ses expéditions , qui avoit appris la Guerre sous le Prince d'Orange Frederic Henri. Après la mort de Guillaume II. dont il avoit été Gouverneur , il se retira en France , craignant que l'affaire d'Amsterdam , qui avoit été entreprise contre son avis , ne lui fut préjudiciable. Il se distingua d'abord dans le service , & parvint en peu de tems aux premieres charges de l'Armée. Après la Paix des Pyrenées il fut envoyé en Portugal , où il conduisit la Guerre avec tant de bonheur , que l'Espagne fut obligée de faire la Paix en 1668. Jean IV. se vit affermi par-là sur le Trône , & le Comte de Schomberg fut crée Grand de Portugal avec une pension de soixante mille écus. Lors qu'il fut de retour en France le Roi crea plusieurs Marêchaux , & le Comte de Schomberg eût reçu le bâton comme plusieurs autres ; mais la bigoterie regnoit déjà à la Cour , & l'on ne voulut pas lui faire cet honneur , par ce qu'il étoit Reformé. Ayant été averti que sa Religion étoit un obstacle à son agrandissement , il alla remercier le Roi , de ce qu'il l'avoit trouvé digne de cet honneur , declarant au reste , qu'il prefereroit toujours sa Religion à tous les honneurs du monde. La Guerre ayant été entreprise en 1673. contre l'Espagne il fut envoyé en Catalogne avec une Armée. Il battit l'ennemi. Il commanda ensuite en Allemagne , & fut fait enfin Marêchal de France en 1675. A la Révo-

Révocation de l'Edit de Nantes on le sollicita fort de changer de Religion, ce qu'il refusa, & demanda son congé pour se retirer en Portugal. Dans les entretiens qu'il eut avec le Roi sur ce sujet, il lui fit connoître qu'on l'abusoit avec les Conversions forcées, & que par la même methode il rendroit le Royaume Mahometan dans trois mois. Le Roi souhaita qu'il se retirât en Portugal, ce qu'il fit, Peu de tems après qu'il y fut arrivé, l'Inquisition se remua, parce qu'il avoit un Ministre avec lui, & qu'il faisoit l'exercice de la Religion Reformée dans son Hôtel. Cela l'obligea de sortir de Portugal. Il passa par l'Angleterre, où il reconnut de près la situation des affaires de ce Royaume. De là il passa en Hollande, où il eut de grands entretiens avec le Prince d'Orange. Il se rendit ensuite auprès de l'Electeur de Brandebourg, où il fut fait Gouverneur de Prusse, & Generalissime des Troupes de ce Prince.

Il se rendit dans les Provinces-Unies pour s'embarquer avec le Prince d'Orange, qui vouloit passer en Angleterre. Cette expedition avoit été entreprise par les avis du Maréchal de Schomberg. Lors que le Roi fut monté sur le Trône, il le fit Duc, & l'envoya en Irlande pour y commander ses Troupes. Son Armée n'étoit pas fort considérable. Cependant il mania cette Guerre avec tant de prudence, que le Roi Jaques ne pût rien faire pendant toute la Campagne de 1689. En 1690. Le Roi se transporta lui-même en Irlande avec de nouvelles Troupes, & passa la

1690. la Boine pour combattre l'Armée ennemie. Ce fut dans ce passage, comme on l'a dit, que le Duc de Schomberg fut tué. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le bruit se repandit parmi les Troupes battues, que le Prince d'Orange l'avoit été aussi. La nouvelle en ayant été portée en France par les fuyards on l'a reçu avec des demonstrations de joye incroyable. Cependant on en fut bien-tôt détrompé. Ainsi la Cour de France & tout le Royaume furent dans une étrange confusion, de toutes les extravagances qui avoient été faites pour cette prétendue mort. Elle ne fut comment parer aux justes reproches qu'on lui faisoit sur ce sujet. Jamais il ne s'est rien fait de plus fou, ni de plus ridicule. La Cour fit voir en cela une bassesse d'esprit & une animosité si furieuse & si peu réglée, que cette aventure fera sa honte & son opprobre dans la posterité.

Après cette Bataille de la Boine le Roi s'occupa à la réduction de l'Irlande, & vint enfin mettre le siege devant Limerick, où les Troupes de Jaques s'étoient retirées après leur défaite. Mais la saison avancée devint si pluvieuse, qu'il ne fut pas possible d'emporter la Place. Il fallut donc lever le siege, & mettre l'Armée en quartier d'hyver. Le Roi se rendit à Londres, où il fut reçu avec de grands témoignages de joye. La Guerre d'Irlande fut laissée entre les mains du Baron de Ghinkel avec de bons Généraux, & de bonnes Troupes. Il eut le bonheur de la finir & de prendre Limerick, en obligeant toutes les Troupes Françoises & Irlandoises de
quit-

quitter absolument cette Ile , qui par ce 1690,
moyen retourna sous la domination de l'Angleterne. Mais cela ne se fit que la Campagne suivante. Dès que le Roi fut de retour , il pensa à se rendre dans les Provinces-Unies , selon le pouvoir qu'il s'en étoit réservé en acceptant la Couronne. Il crut qu'il devoit donner ses soins aux affaires generales , & qu'ainsi il falloit s'abboucher avec les Etats Generaux & avec les autres Alliés , pour affermir leur Union , pour concerter avec eux les operations de la Guerre , & pour travailler au bien de la cause commune. Il fit part de son dessein à tous les Alliés , qui resolurent presque tous de se rendre à la Haye pour traiter tête à tête avec ce grand Prince , & hâter ainsi les Negotiations de ces importantes affaires.

Le Roi partit de Londres vers la fin de Janvier , & fit son entrée à la Haye le 5. de 1691.
Février suivant. On lui fit la reception la plus magnifique que le tems pût permettre. On en a donné la description au public. Il s'y rendit alors un grand nombre de Princes , qui vinrent de toutes parts en Hollande , & on en compta jusques à quarante, sans y comprendre les Ambassadeurs & les Envoyez de ceux qui ne purent pas s'y rendre en personnes. Pendant qu'ils étoient occupés aux affaires communes , on fut averti que la France faisoit des préparatifs extraordinaires dans les Pais-Bas , & que routes les Troupes y étoient en mouvement , sans que l'on pût deviner à quel dessein. Le Roi de France au desespoir de ce que la Campagne
prece-

1691. précédente ne lui avoit servi de rien , & que le concours de tant de Princes alloit lui causer de nouveaux embarras , crut qu'il deyoit faire quelque grand coup pour déconcerter ces Princes. On fut donc tout étonné d'apprendre que son Armée s'étoit postée devant Mons pour l'assiéger, prétendant s'ouvrir par-là le chemin de la Flandre , & du Pais de Liege , & se preparer une heureuse Campagne. Les Alliés , qui ne s'étoient pas attendus à une entreprise de cette nature , dans la saison où l'on étoit alors , n'étoient pas en état de secourir cette Place. La France crut donc , qu'elle reduiroit les Alliés à la nécessité de venir à une Paix, dont elle auroit tout l'avantage. La Place fut investie le 15. de Mars.

L'Armée qui formoit ce siege , étoit de cinquante mille hommes de pied , & de quarante mille chevaux. Il y avoit une Garnison de quatre mille hommes dans la Ville , & l'on crut à la Haye , que l'on auroit le loisir de marcher au secours. La Ville se défendit fort bien , & le 7. d'Avril l'ennemi n'avoit encore pû s'aprocher du corps de la Place. Pendant cela l'Armée des Alliés s'assembloit , & elle se mit en pleine marche le 5. d'Avril, forte de près de trente mille hommes d'Infanterie , & douze ou quinze mille chevaux. Mais sa marche fut lente par les mauvais chemins , & par le grand nombre de chariots de Munitions. On croyoit neantmoins pouvoir arriver en vuë dans le 8. à peu près. Mais la Place se rendit ce jour-là, le Gouverneur, & la Garnison ayant été obli-

gez

1691
gez de capituler malgré eux , parce que la
populace gagnée par les Ecclesiastiques qui
étoient corrompus par la France , menaça de
battre la chamade elle-même , si l'on ne tra-
vailloit à capituler dans le moment. Les
François se rendirent donc maîtres de cette
Ville , & les Alliés ne purent venir à tems
pour la secourir. On crut que l'ennemi
pousseroit jusques à Bruxelles. Mais ses Trou-
pes étoient tellement fatiguées , qu'elles fu-
rent renvoyées dans leurs quartiers pour se
rétablir. Le Roi d'Angleterre en fit autant
de son côté , & s'étant rendu à la Haye il
se rembarqua pour l'Angleterre le 21. d'où il
revint en Hollande au mois de Mai suivant ,
& se mit à la tête de l'Armée au commence-
ment de Juin. Il la trouva campée près de
Bruxelle presque aussi nombreuse que celle
du Roi de France.

Quatre jours avant qu'il joignit l'Armée ,
le Duc de Luxembourg attaqua la petite
Ville de Hall. Comme la Place ne vaut rien
par elle-même , la Garnison fut obligée de
l'abandonner. Dans le même tems le Mar-
quis de Boufflers tâcha de surprendre la Ville
de Liege. Mais n'ayant pu réussir dans son
dessein , il se contenta de la bombarder pen-
dant deux ou trois jours , après quoi il se re-
tira. Corneille Tromp , fils du celebre Ami-
ral Martin Herperts Tromp , avoit été nom-
mé par les Etats pour commander leur flotte
en chef. Mais il mourut peu de tems après ,
lors qu'il faisoit ses préparatifs. La Repu-
blique perdit beaucoup à sa mort. Il étoit
brave , & fort expérimenté sur la Mer. Les
Mate-

1691. Matelots l'aimoient beaucoup. Il mourut à Amsterdam, d'où il fut transporté à Delft pour y être mis dans le tombeau de sa famille.

La Campagne se passa tout entière en divers mouvemens, que firent les deux Armées, sans pouvoir en venir à quelque action. Enfin le Roi d'Angleterre se trouva près de Beaumont séparé des François par un petit ruisseau. Il mit son Armée en Bataille. Mais le Duc de Luxembourg ne voulut point sortir de ses retranchemens. Cela obligea le Roi de faire sauter les Fortifications de Beaumont à la vue des François, qui ne se remuerent point. Ce Prince quitta l'Armée vers le milieu du mois de Septembre. Le Duc de Luxembourg, qui en fut averti, crut qu'il devoit profiter de son départ. Il laissa donc le gros de son Armée sous le Mont de la Trinité, & prit avec lui les Troupes de la Maison du Roi, toute la Gendarmerie, quatre Régimens de Cavallerie, & deux de Dragons. Il arriva le lendemain à Leuse, dans le tems que l'Armée des Alliés sous le Prince de Waldeck passoit le ruisseau de la Catoire. Il faisoit alors un fort gros brouillard, dont ce General sut profiter. Il tomba sur l'Arrière-garde de toutes les Troupes, composée de deux Bataillons & de cinq Escadrons sous le Comte de Tilli. D'abord il mit ses Troupes en Bataille, & l'on fit repasser en diligence quelques Escadrons de l'Aile gauche. On forma deux Lignes de toutes ces Troupes, que le Duc fit charger avec beaucoup d'impetuosité. Mais il fut soutenu par les

Alliés

Alliés avec beaucoup de vigueur & d'in- 1691.
trepidité, & le combat y fut fort rude, &
fort sanglant. Cependant la premiere Ligne
des Alliés fut obligée de se retirer, & de se
rallier derriere la seconde. Le Marêchal ne
voulut point que l'on poursuivît ces Trou-
pes, parce que l'on avoit jetté quelque Infan-
terie le long du ruisseau, ce qui auroit incom-
modé sa Cavallerie. Il fit donc place à sa
seconde Ligne, qui chargea celle des Alliés;
& qui la renversa. Mais dans le même tems
toute l'Armée parut, ce qui obligea le Duc de
Luxembourg de se retirer en diligence, d'au-
tant plus qu'il vit que l'on faisoit marcher
de l'Infanterie & des Dragons pour lui cou-
per la retraite. Il y eut beaucoup de monde
tué de part & d'autre. Mais les François
perdirent beaucoup d'Officiers, & la Mai-
son du Roi y fut fort maltraitée. Peu s'en
fallut même, que ce détachement ne fut tail-
lé en pieces par l'Infanterie, que l'on avoit
postée dans des Hayes à la tête du defilé, ou
il falloit passer pour se retirer.

Il y eut quelques démêlez entre le Danne-
marc & les États Generaux. Mais tout ce-
la fut terminé par un Traité qui contenta les
deux Partis. On se rendit de part & d'autre
les Vaisseaux qui avoient été arrêtez, &
cela rétablit l'Union entre les deux États. Il
arriva la même année un Envoyé de Perse à
la Haye. Il y fit son entrée au milieu du mois
de Septembre, & fit savoir que le Roi son
Maître l'avoit envoyé pour faire de nou-
veaux Traitez d'Alliance, & pour assurer
les États, que tous leurs sujets pourroient
trafi-

1691. trafiquer en toute sûreté dans la Perse, & qu'on les favoriseroit en toutes choses. Le Roi d'Angleterre ayant achevé toutes les affaires qui dépendoient de lui dans les Provinces-Unies, s'en retourna en Angleterre, où il s'occupa à faire assembler son Parlement, & à préparer les fonds & les Troupes nécessaires pour la Campagne prochaine: après quoi il se mit en état de repasser en Hollande à son ordinaire, pour se mettre à la tête de l'Armée, & travailler ainsi à s'opposer aux grands desseins de la France.

1692. A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que le Roi de France étoit venu en Flandre, où il s'étoit mis en marche avec près de cinquante mille hommes. Pendant cela le Duc de Luxembourg avoit formé un Corps d'Armée de près de soixante mille hommes, & le Marquis de Boufflers commandoit un Camp volant. Toutes ces Troupes s'ébranlerent le 28. de Mai, & le Roi de France vint camper à Pieton, & le Duc de Luxembourg à Arquienne. On crut que leur dessein étoit d'assiéger Charleroi. Mais tout d'un coup on apprit que Namur étoit investi, & que le Roi de France en vouloit faire le siège en personne. Dès que le Roi fut averti de ce siège, il donna ordre aux Troupes de s'assembler, & elles se joignirent toutes à une lieue de Bruxelles. L'Armée en partit le 27. de Mai, & prit la route de Louvain, dans la résolution d'attaquer les François avant qu'ils fussent retranchés. Les François, qui craignoient que la Place ne fût secourue, hâtèrent leurs travaux, & firent une Ligne de circon-

circonvallation. Le 30. Ils ouvrirent la tranchée, & presserent la Ville avec tant de furie, qu'elle fut obligée de capituler le 5. de Juin; après avoir été menacée d'un bombardement. Elle avoit soutenu trois assauts. La Garnison commandée par le General Major Winbergue se retira dans le Château, où l'on se défendit vigoureusement. Cependant on attaquoit si vivement cette Place, qu'elle ne pouvoit manquer d'être forcée à se rendre, si elle n'étoit secourue. On fit tout ce que l'on pût pour cela. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit posté à l'endroit par lequel on pouvoit marcher au secours de la Place. 1692.

Le Roi d'Angleterre ne laissa pas de s'avancer jusques à une portée de Canon de l'ennemi, & fit même jeter plusieurs Ponts sur la Mehaigne, qui étoit entre les deux Camps. Mais il fit de si grandes pluies, que les Ponts furent emportez par les eaux débordées, de sorte qu'il n'y eut pas moyen de passer. Il fallut donc se ressoudre à laisser prendre cette Place, plutôt que de hazarder une Bataille dont la perte paroissoit infaillible. Cela eut entraîné la ruine entière des Pais-bas Espagnols, qui fussent tombez infailliblement entre les mains des François. L'Armée demeura encore plusieurs jours en vue pour encourager les Assiegez à se bien défendre. Mais ils furent pressés si vivement, qu'ils furent obligés de rendre le Fort Guillaume le 21. de Juin. Huit ou neuf jours après le Château se rendit par Capitulation. Ainsi cette forte Place fut prise par les François après trente jours de tranchée, & il ne fut pas

1692. pas possible aux Alliés de la secourir, quoi qu'ils eussent fait tout ce qui se pouvoit faire humainement pour cela. Mais la situation de cette forteresse est telle, que quand une fois une Armée y est postée pour l'affieger, il est presque impossible de secourir la Place, comme on l'a vu du depuis, lors qu'en 1695. le Roi d'Angleterre la reprit à la barbe d'une Armée de cent mille hommes commandez par le Maréchal de Villeroy, qui ne pût la sauver des mains de ce Prince.

Pendant le siege de Namur, la flotte de France se mit en Mer, dans le dessein de faire une descente en Angleterre, après avoir pris des mesures pour le rétablissement du Roi Jaques. On crut ces mesures si justes, que le Roi de France partant pour Namur, dit que cette Campagne pourroit voir Jaques sur le Trône, & le Prince d'Orange chassé. On vit en effet ce Prince se rendre sur les Côtes avec sa Cour & ses Troupes Irlandoises, outre quelques Regimens François qu'on lui avoit donnés. Il y avoit quatre cens vaisseaux de transport pour y embarquer les Troupes, & tout cela devoit marcher sous l'escorte de douze Vaisseaux de Guerre commandez par le Comte d'Estrée, pendant que la flotte sous les ordres du Vice-Amiral Tourville croisoit dans la Manche. Dans le même tems Jaques II. publia un Manifeste, pour encourager les Anglois qui lui étoient fideles, à se preparer à le recevoir. Tout avoit été si bien conduit, que l'entreprise paroissoit infaillible. Mais les vents ne permirent pas au Comte d'Estrée de joindre ce Prince avec son Escadre.

1692.

dre. Tourville fut retenu tout de même à la rade de Bertaume. Cela donna le loisir à la Reine de préparer tout ce qu'il falloit pour bien recevoir l'ennemi en Angleterre. Le Roi, qui étoit en Hollande, fit travailler en diligence à la flotte, qui se mit en Mer, & joignit les Vaisseaux Anglois. Il y avoit une grande conspiration trâmée en Angleterre. On devoit se saisir de la Reine, & massacrer tous ses plus fideles serviteurs. Ainsi Jaques II. se promettoit un favorable succès à son entreprise, d'autant plus qu'il croyoit avoir engagé une partie de la flotte dans ses intérêts. Ce fut en ce tems-là, que l'on découvrit l'horrible conspiration trâmée contre le Roi d'Angleterre par le nommé Barthelemi de Liniere, appelé le Chevalier de Granval, qui entreprit cette detestable action, à la sollicitation du Roi Jaques, du Marquis de Barbefiere, & de plusieurs autres personnes de la Cour de France, ce qui donne lieu de croire, que le Roi y avoit part. Il fut decouvert par un de ses complices, & arrêté à Eyndhoven: son Procès lui fut fait, & ayant été convaincu de cet abominable crime, il fut condamné à la mort, & executé à l'Armée, à la maniere Angloise, pour les crimes qu'ils appellent de haute trahison. Il mourut le 13. du mois d'Août.

Le Roi de France avoit donné ordre exprès à Tourville de ne pas manquer d'attaquer l'ennemi, dès qu'il paroîtroit. Les deux flottes Angloise & Hollandoise, se joignirent au nombre de quatre vingts & huit Vaisseaux de Guerre, & se rendirent en vue

1692. de celle de France le 29. de Mai. Les deux flottes ennemies se furent bien-tôt approchées, par ce qu'elles avoient ordre toutes deux de combattre. Les François furent les premiers à charger, quoi qu'inférieurs en nombre de Vaisseaux. La Bataille dura pendant trois jours, & les François y furent fort maltraités & y perdirent plusieurs Vaisseaux. Tourville se retira comme il pût à la Hogue avec treize Vaisseaux. Il en laissa trois à Cherbourg, parmi lesquels étoit le Soleil Royal, qu'il montoit auparavant. Le reste de la flotte se sauva en grand desordre. Les trois vaisseaux, que l'on avoit laissez à Cherbourg, furent brûlez par les Alliés, & l'on en fit autant des treize qui avoient été conduits à la Hogue. Dès que Tourville fut descendu à Cherbourg, le Roi Jaques, le Maréchal de Bellefonds & lui tinrent conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans ce malheur. On resolut de faire échouer les vaisseaux que l'on avoit ramenez dans ce Port, pour en sauver les équipages & le Canon, & du reste de mettre plusieurs Chaloupes Armées, pour empêcher que l'ennemi ne les vint brûler. Mais on ne pût pas les sauver, parce que l'on ne trouva que neuf Chaloupes, de sorte que celles des ennemis brûlèrent le 2. de Juin les six vaisseaux échouez à Lisset. Le lendemain ils firent la même chose des autres vaisseaux que l'on avoit fait échouer à la Rade de la Hogue. Ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux Marchands, & à d'autres vaisseaux destinez à transporter les Troupes en Angleterre. Les François perdirent

dirent donc en cette occasion dix huit ou vingt Vaisseaux de Guerre, sans compter une infinité d'autres bâtimens, qui furent brûlez. Ainsi la France se vit humiliée, nonobstant la prise de Namur, & Jaques II. perdit encore une fois l'esperance de remonter sur le Trône. 1692.

Il ne fut pas possible pendant long-tems au Roi d'Angleterre de joindre l'Armée de France pour engager les affaires à une Bataille. Ayant été averti enfin, que le Maréchal de Luxembourg avoit envie de se rendre du côté d'Anghien, il fit marcher son Armée du côté de Genappe, à dessein de le combattre, & de le prévenir. Ce General fut averti de la resolution du Roi d'Angleterre par un Musicien de l'Electeur de Baviere. Il se posta donc à Steinkerke fort avantageusement. Cela n'empêcha pas ce Prince de marcher droit à lui, bien surpris de voir que l'ennemi l'eût devancé. On conclut, que quelque traître avoit fait savoir au Duc de Luxembourg le dessein du Roi, & en ayant fait perquisition, on decouvrit que cet avis avoit été donné par le Musicien que l'on fit pendre. L'Armée s'approcha donc de Steinkerke sur deux Colommes. Le Duc de Wirtemberg, qui conduisoit l'Avantgarde, se posta sur une hauteur, que les François occupoient, & où ils s'étoient retranchez. Mais on les en chassa à la faveur de Canon que le Roi d'Angleterre avoit avantageusement placé pour cela. L'Armée fit halte jusques à deux heures après-midi, que l'on commença à marcher

1692. droit à l'ennemi. On ne pût se servir d'abord que de la seule Avantgarde , tant le terrain étoit étroit & serré. On en mit une partie sur la hauteur , dont le Duc de Wirtemberg s'étoit saisi. Une autre partie fut mise derriere cette hauteur , & le surplus un peu plus à droite. La Cavallerie fut placée des deux côtez pour soutenir cette Infanterie. Les François avoient mis toute leur Infanterie derriere la hauteur , où ils étoient postez , les Dragons soutenoient l'Infanterie , & la Cavallerie étoit derriere les Dragons.

L'ordre du Roi d'Angleterre étoit , que le Duc de Wirtemberg commençât l'attaque , que le General Makai le soutint , & que le Comte de Solms soutint Makai. Le Duc attaqua avec dix Bataillons , & le Brigadier Fagel avec sept. Cela se fit avec tant de furie , qu'ils chasserent les François de leur poste , & demeurèrent maîtres de leur Canon pendant plus d'une demie heure. Mais au lieu de soutenir cette attaque, on s'étendit sur la droite , & ainsi le Duc de Wirtemberg ne pût profiter de son avantage. Le General Makai , qui commandoit ce second détachement , fut tué , & par-là ses Troupes ne marcherent pas au secours du premier , qui avoit besoin d'être rafraîchi. Le Roi d'Angleterre , qui s'aperçut de ce contretems , se rendit sur les lieux , & travailla à rétablir le combat. Mais l'occasion étoit manquée. Il ne fut pas possible d'y revenir , & l'on fut insensiblement obligé de quitter le terrain aux François. Pendant la chaleur du combat le Marquis de Boufflers arriva avec des Trou-

Troupes fraîches , & tomba sur la Briga- 1692.
de de Fagel. On le soutint avec une valeur
incroyable. Mais enfin il fallut céder au
nombre , & penser à la retraite , puis qu'il
n'y avoit plus rien à faire pour l'exécution
du dessein que l'on avoit formé. Cette re-
traite se fit en bon ordre , & les François
n'osèrent attaquer les Troupes des Alliés.
On y perdit quelques petites pieces de Cam-
pagne , quelques chariots de Munitions , &
deux Drapeaux. On prit un Etendart à l'en-
nemi. Voila comment se passa cette fameu-
se action , où les François perdirent cinq ou
six mille hommes , parmi lesquels il y avoit
un grand nombre de Suisses , sans la valeur
desquels l'Armée de France eût été battue.
Ainsi tout le fruit que le Duc de Luxem-
bourg tira de sa victoire , consiste en ce qu'il
se battit bien. L'on peut dire en effet , que
si les ordres du Roi d'Angleterre eussent été
exactement suivis , & que l'on eût soutenu le
Duc de Wirtemberg , c'en étoit fait. L'Ar-
mée de France eût été taillée en pieces. Mais
ceux qui devoient soutenir le General donne-
rent à droite , au lieu de marcher sur ses pas ,
comme ils en avoient reçu l'ordre. Cela fit
perdre du tems , & par cela même l'occasion
d'enfoncer cette Armée , & de la battre à
platte couture.

Le Roi Guillaume & l'Electeur de Ba-
viere n'étant pas satisfaits de ce combat
firent tout ce qu'ils purent pour engager le
Duc de Luxembourg à quelque autre action.
Mais il évita tout ce qui pouvoit le forcer à
recommencer tout de nouveau. Ils le guer-

1692. terent neantmoins de si près, que ne pouvant plus subsister dans son Camp il le quitta à la fourdine, de peur d'être suivi dans sa marche. Il le fit même avec tant de précipitation, qu'il abandonna tous les prisonniers blessez de Steinkerk, parmi lesquels on en trouva plusieurs, que l'on avoit cru morts, ce qui donna quelque joye à l'Armée des Alliés. Les Partis couroient de toutes parts, & avoient souvent des rencontres. Le Comte de Guiscard avoit fait sortir un gros détachement de sa Garnison pour escorter des bateaux qui lui amenoient des palissades, dont il avoit besoin pour la fortification de sa Place. On en avertit le Gouverneur de Huy, & on lui dit que ce détachement devoit être de trois cens fantassins, & de deux cens Dragons. Il crut qu'il suffisoit de faire un détachement pareil pour les attaquer. Cependant on avoit fait sortir plus de mille hommes de Namur commandez par le Prince d'Enrichemont, le Marquis d'Hoquincourt, & un autre Colonel. Le Parti de Huy se rendit secretelement au lieu où l'on devoit charger les Palissades. Il surprit les deux sentinelles avancées, & se jetta avec furie sur le détachement de Namur. On poussa cette attaque avec tant de vigueur, que ce détachement fut mis en déroute. On en amena quatre cens prisonniers, parmi lesquels étoit le Prince d'Enrichemont avec vingt sept Officiers. Le Marquis d'Hoquincourt fut tué avec un grand nombre de Soldats.

Vers le même tems à peu près il arriva à Ostende & à Nieuport quatorze ou quinze mille

mille Anglois avec beaucoup de Munitions de Guerre & de bouche. Le Maréchal de Luxembourg avoit dessein de mettre de grosses Garnisons dans Furne & dans Dixmude, dont il s'étoit emparé quelque tems auparavant. Il avoit déjà placé quatre Bataillons dans Furne. Mais ayant sçu l'arrivée des Anglois il les en retira dès le lendemain, de peur qu'ils n'y fussent enlevez. Dès qu'ils en furent sortis, les Anglois y entrèrent, & se posterent en même tems à Dixmude. Sur le milieu du mois d'Octobre, lors que le Roi se préparoit à se rendre en Angleterre, le Duc de Luxembourg fit faire plusieurs mouvemens à ses Troupes, & tout d'un coup le Marquis de Boufflers se rendit près de Charleroi avec des Troupes, & un grand nombre de pionniers. Dès que le Roi en fut averti, il se rendit à Bruxelles, où il arriva le 19. On fit marcher des Troupes en même tems vers cette Place. Mais les François ne les attendirent pas. Le Marquis de Boufflers se contenta de bombarder Charleroi, après quoi il se retira en diligence. Il y eut environ quarante maisons brûlées dans la Ville basse. Le bombardement dura près de quatre jours. Ayant manqué d'assiéger Charleroi il se jeta tout d'un coup sur Furne & sur Dixmude. Mais le dégel qui survint l'obligea de renoncer à son entreprise.

Quelque semaines après ils se rendirent du côté de Huy, dans le dessein de l'assiéger avec une Armée de quinze ou vingt mille hommes. Ils arriverent sur les hauteurs voisines vers la fin du mois de Decembre. Dès que

1692. le Gouverneur les apperçut, il les canonna, & le fit avec tant de furie pendant toute la journée, qu'ils eurent de la peine à se poster. Ils se rendirent maîtres d'un Fauxbourg en arrivant. Mais ils y furent regalez de tant de coups de Canon, & de tant de Bombes, qu'ils furent forcez de le quitter. On crut qu'ils auroient fait quelque travail pendant la nuit. Mais on les vit defiler dès le matin, & ils se retirèrent, après avoir perdu mille ou douze cens hommes. Ils eurent peur d'être enveloppez, & de ne pouvoir se retirer, s'ils demeuroident plus long-tems devant cette Place. Ils dirent de leur part, que le siege de Huy n'étoit qu'une feinte, & que leur véritable dessein étoit de se rendre maîtres de Furne, qui fut investi en effet le 29. de Décembre. Le Prince de Waldeck mourut en ce tems-là âgé de 73. ans. C'étoit un Prince habile à la Guerre, qui entendoit extrêmement bien à choisir un Camp, & à faire subsister une Armée, & qui raisonnoit admirablement dans un Conseil. Ce fut lui, qui fit le plan du secours de Vienne assiégé par les Turcs en 1683. L'Empereur le fit Prince, pour lui donner une recompense honorable du grand service qu'il lui avoit rendu dans cette occasion. Il fut fort estimé par les Etats Generaux & par le Roi d'Angleterre, qui eut toujours une très-grande confiance en lui: il étoit Maréchal de Camp General, ou Velt-Maréchal des Provinces-Unies. Le Prince de Nassau Stathouder de Frise, & le Prince de Nassau Sarbruck furent faits Maréchaux de Camp à sa place.

Le Marquis de Boufflers ayant investi Furne avec un grand nombre de Troupes serra la Place de si près , qu'elle capitula le 6. de Janvier. Dès que l'on fut que cette Ville avoit été prise avec tant de promptitude , on cria contre le Comte de Horne , qui en étoit Gouverneur , & on l'accusa d'avoir manqué de conduite & de courage dans cette occasion. Cela l'obligea de se justifier dans le monde. Il produisit pour sa défense l'ordre qu'il avoit reçu de l'Electeur de Baviere de ne pas attendre l'extrémité , & de penser sur tout à sauver la Garnison. Mais il publia aussi le resultat du Conseil de Guerre , qui avoit jugé qu'il falloit capituler , puis que l'ennemi avoit si bien fait écouter les eaux , qui étoient au Nord , qu'il avoit été en état de s'avancer sans danger jusques sur le fossé de la Ville : que les trois attaques s'étoient faites de près , par ce que l'on n'avoit point de Canon pour les empêcher de s'approcher , & qu'une partie du rempart n'avoit point de flancs , & l'autre étoit de terre nouvellement remuée , qui s'écouloit : que la Garnison n'étoit pas assez grande pour fournir les Postes , & qu'enfin le Gouverneur de Nieuport n'avoit pas lâché ses écluses , comme on l'avoit demandé il y avoit dix ou douze jours : que d'ailleurs il n'y avoit que sept méchans Canons de fer montez sur des affuts de Navire , dont l'un avoit crevé , deux avoient été demontez par les Batteries des ennemis , & les autres ne pouvoient être transportez d'un lieu à l'autre. Les Officiers disoient , que les eaux ayant manqué de venir du côté

1693. de Nieuport, ç'avoit été là le principal motif de la prompte reddition de cette Ville. Le Gouverneur de Nieuport se justifia aussi à son tour. Mais la Place étoit prise, & cela fut cause que l'on abandonna Dixmude, qui ne pouvoit plus se soutenir. Le Pais-bas François fut mis à couvert par-là des courses que les Garnisons faisoient sur eux, & rompit les mesures des Alliés pour l'ouverture de la Campagne de cette année.

La Guerre commençoit à fatiguer la France, quoi qu'elle parût triompher de tous côtés. Mais les grands efforts qu'elle avoit faits pour se rendre supérieure à ses ennemis, l'épuisoient d'hommes & d'argent. Si elle eut pu faire la Paix dans l'état présent des affaires, elle lui eût été avantageuse en toute manière. Elle la souhaitoit donc avec beaucoup d'ardeur. Dans cette vue afin d'envelopper ses démarches pour l'obtenir, elle engagea adroitement les États neutres à en parler aux Alliés, leur faisant entendre qu'elle sacrifieroit volontiers une partie de ses Conquêtes pour mettre l'Europe en repos. Le Pape en avoit fait l'ouverture à l'Empereur, au Roi d'Espagne, & au Duc de Savoye dès l'année précédente. La France s'en étoit remise si absolument au Pape, qu'il avoit la carte blanche. Mais personne ne voulut prêter l'oreille à ses propositions. Se voyant rebutée de ce côté-là elle tâcha d'engager les Provinces-Unies à traiter. Elle leur promettoit une bonne barrière pour couvrir leur Pais, & la liberté tout entière du Commerce, les assurant qu'elles regleroient à leur gré

tous

tous les articles qui les pourroient concer-
ner. Mais ces offres furent rejetées, & quel-
ques personnes de credit ayant voulu entrer
en négociation là-dessus, on leur imposa silen-
ce d'une maniere à les faire taire absolument,
en les mettant hors d'état de continuer de
traiter avec la France.

Le Ministre de l'Empereur avoit fait de
grandes plaintes à la Diète des Cantons Suis-
ses dès l'année passée. Ses plaintes avoient été
appuyées par l'Ambassadeur d'Espagne, &
par l'Envoyé des Etats Generaux. On se
plaignoit de ce que leurs Troupes, qui étoient
au service de la France, ne gardoient point
la Neutralité, & qu'on les voyoit actuelle-
ment employées à agir offensivement contre
les Alliés en attaquant leurs Places, & qu'il
y en avoit eu vingt neuf Bataillons au siege
de Namur : que l'on étoit surpris dans le
Monde, qu'une Nation Allemande agit si
fortement pour les interêts du grand ennemi
de l'Allemagne, & qu'en effet il y avoit
quarante mille Suisses au service de la Fran-
ce. On demandoit donc, que l'on empêchât
à l'avenir que leurs Troupes ne violassent
plus les anciens Traitez, & que d'ailleurs les
Cantons ne fissent plus passer de Marchandi-
ses de contrebande en France. L'Ambassa-
deur d'Espagne, qui ne put pas se trouver à
l'Assemblée, écrivit à peu près les mêmes
choses. Mais l'Envoyé des Etats Generaux
fit une remontrance plus vive & plus forte.
Il representa que dès le mois de Juillet 1691.
il leur avoit présenté un Memoire de la part
de ses Maîtres, qui contenoit les mêmes
V 6 plain-

1693. plaintes, que l'on venoit de leur faire, mais que les Cantons Catholiques n'avoient point voulu lui donner de réponse, sous pretexte qu'ils n'avoient aucune alliance avec les Etats Generaux, & qu'ainsi il n'avoit aucun droit de parler d'infraction, que cela l'avoit obligé six jours après de demander par un autre Memoire, qu'ils demeuraissent neutres, mais que l'un des Cantons Catholiques n'avoit pas voulu y répondre, par ce qu'il avoit dit la verité, peut-être un peut trop naturellement, que cependant les autres lui avoient fait dire, qu'ils ordonneroient à leurs Officiers de garder exactement la neutralité: qu'ayant demandé cette resolution par écrit, on avoit remis à le satisfaire là dessus; que cependant leurs Troupes avoient toujours agi à l'ordinaire, & qu'il n'avoit point encore reçu de réponse sur le Memoire de 1691.

Il ajouta que les Cantons avoient un grand Corps de Troupes au service de la France, qui agissoient offensivement contre les Alliez avec plus de violence même que les François, & qu'ainsi les Alliez avoient lieu de croire qu'ils n'avoient point de plus grands ennemis que les Suisses, après la France. Il fit voir que les Suisses avoient fait passer en effet un nombre prodigieux de chevaux & de Marchandises de contrebande en France: que pour les chevaux qu'ils nourrissoient en leur Pais, il n'en parloit pas; mais qu'ils en avoient en quelque sorte depuillé l'Allemagne pour en accommoder ce Royaume ennemi, pendant que les Alliez combattoient pour la liberté de l'Europe & de la Suisse
mê-

même : qu'il n'imputoit pas cela à tout le Corps Helvetique, mais seulement à ceux qui agissoient ainsi pour la France : que notwithstanding cela Sa Majesté Imperiale leur avoit permis de tirer beaucoup de bled d'Allemagne, dans la disette, pendant que la France, qui recevoit tant de secours de leur part, ne leur en laissoit passer qu'une très petite quantité, à des conditions fort défavantageuses pour la Suisse : que l'on avoit permis à leurs Marchands de transporter des effets de contrebande en grande abondance, ce que la France n'avoit pas voulu leur accorder; que depuis cent cinquante ans & plus la Maison d'Autriche avoit fidelement executé les Traitez d'Alliance, que la France les avoit enfreints de sa part en tous leurs points, de sorte que les profits qu'elle tiroit d'eux par les peages, excédoit les pensions qu'elle leur donnoit. Il conclut sa remontrance en leur disant, qu'il leur laissoit à examiner comment ils pourroient soutenir leur reputation, & satisfaire aux mouvemens de leur conscience, en soutenant l'injuste Guerre que la France faisoit à toute l'Europe dans le dessein de la mettre sous le joug.

Plusieurs Deputez de la Diète furent offenzés de la liberté de ce discours, & vouloient que l'on prit des précautions pour empêcher qu'à l'avenir on ne fit plus de pareilles remontrances peu respectueuses. Mais des personnes sages de l'Assemblée leur firent connoître que les Ministres publics avoient droit de faire des remontrances, comme ils trouvoient à propos, & qu'en reste il falloit examiner si

1693. elles étoient bien fondées, & leur donner satisfaction.

Il y eut trois opinions dans la Diète. Les uns soutenoient qu'ils étoient libres chez eux, & qu'ils pouvoient faire ce qu'ils trouvoient à propos pour leur utilité commune. Les autres vouloient que l'on répondit en termes vagues & généraux, & que l'on fit ce qui seroit de l'avantage public. La troisième qui avoit la pluralité des voix vouloit que l'on observât exactement la neutralité avec la Maison d'Autriche en punissant ceux qui y contreviendroient. Mais l'Assemblée se sépara sans rien conclure, par ce que dans l'embarras des opinions on eut de la peine à les réunir. Plusieurs Deputés dirent que n'ayant point d'instructions là-dessus ils en feroient leur rapport à leurs Principaux, pour en apporter la décision à la première Assemblée. Cependant ces remontrances produisirent leur effet dans quelques Cantons. Celui de Berne fit jurer à ses Officiers, qu'ils ne serviroient plus que selon les Traitez, & celui de Zurich accorda aux Etats une levée de quatre mille hommes.

La France, dont l'Armée Navale avoit été battue à la Hogue l'année dernière, fit des efforts extraordinaires pour rétablir sa flotte, & la mit en Mer forte de plus de cent voiles sous le commandement du Maréchal de Tourville, de Château-Renaut, & de Gabaret. Il eut avis que la flotte marchande forte de quatre cens voiles étoit sortie de Portsmouth sous l'escorte de treize vaisseaux Anglois, de huit Hollandois, & de deux de Hambourg.

com-

commandez par le Chevalier Roock. En 1693, fortant, ces vaisseaux furent conduits hors du Canal par soixante & dix vaisseaux de Ligne. Le Convoi suivit sa route vers Cadix, & laissa en chemin ceux qui devoient aller à Bilboa, & dans d'autres Ports voisins. Le 23. de Juin les vaisseaux qui devoient se rendre en Portugal, se detacherent sous l'escorte de deux vaisseaux de Guerre, ce qui diminua encore la flotte d'environ cent cinquante voiles. Le Maréchal de Tourville partit de Brest le 25. du même mois, & tourna droit à Cadix pour se rendre au Détroit. Le 26. il découvrit à neuf heures du matin à la hauteur de St. Vincent les vaisseaux qui alloient en Portugal. On se canonna de part & d'autre vers quatre heures du soir. Les François cessèrent le combat, & donnerent avis de tout au Maréchal de Tourville, qui détacha en même temps des vaisseaux pour aller reconnoître. Il donna ordre de faire force de voiles pour attaquer l'ennemi. Le Chevalier Roock voyant cette manœuvre prit le large avec ses vaisseaux, dont soixante & dix tâcherent de se sauver vers Cadix, & vers la côte d'Afrique en passant le Détroit. Sur le soir les François prirent deux vaisseaux de Guerre Hollandois, & quelques vaisseaux marchands, que l'on garda pendant la nuit, après en avoir brûlé ceux que l'on estima de moindre valeur. Le 28. on en fit échouer une trentaine d'autres sur la côte, où ils furent brûlez, afin de poursuivre les autres en diligence. Le 29. la flotte Françoisse vint mouiller à trois lieues de Cadix, où l'on brûla encore deux vais-

1693. vaisseaux Marchands , & l'on en envoya quatorze à Toulon , qui furent tout le butin que les François firent dans cette expedition.

Le 4. Juillet Tourville voulut aller brûler dans le Port de Cadix les vaisseaux d'escorte qui s'y étoient retirez. Mais il n'y eut pas moyen de travailler à cette entreprise. Il attendit donc le retour des vaisseaux qu'il avoit envoyez à la découverte, qui lui apprirent que plusieurs Navires Marchands s'étoient retirez à Gibraltar. Il envoya vingt vaisseaux pour les brûler. Il y en avoit sept de Danemarck & de Suede, deux de Genes, & quatre d'Angleterre avec un Hollandois. Les François firent venir les premiers à eux, & travaillèrent à mettre le feu aux cinq autres. Mais ils se défendirent avec tant de vigueur, que ceux qui les avoient attaquez se retirèrent avec perte. On revint à la charge sur eux avec des bombes & des Carcasses. Les Anglois mirent leurs vaisseaux sous l'eau, & le seul Hollandois fut brûlé. Cependant il se défendit fort long temps, & l'on eut le loisir d'en sauver les principales marchandises. Voila comment cette flotte marchande fut maltraitée par la faute des Amiraux Anglois, qui ne l'escortèrent pas assez loin. Cependant les François ne profiterent pas beaucoup de leur victoire. Ils firent une très méchante manoeuvre dans toute cette affaire, & le Chevalier Roock, au milieu du danger où il étoit, trouva moyen de se dégager, & de sauver une partie considérable de sa flotte marchande. Ainsi la flotte François n'acquit pas beaucoup d'honneur dans son expedition, & l'on n'en fut pas

pas fort content à la Cour de France. Il se trouva même que la plupart des pris, ou ruinez appartenoint à des marchands de Païs neutres qui n'étoient point en Guerre. 1693

Le Roi de France avoit fait ses preparatifs de si bonne heure, que son Armée forte de cinquante mille hommes entra dans le Palatinat avec un grand équipage d'Artillerie. On assiegea Heydelberg, & on y ouvrit la tranchée le 21. de May. La Place fut obligée de capituler le 22. & le Chateau fut rendu le 23. par la trahison ou lâcheté de celui qui y commandoit. On pilla cette ville, après quoi les François la brûlerent. On n'épargna ni les Eglises ni les tombeaux dont on jetta les ossemens pour prendre le plomb & l'étain des cercueils, & l'on vit les squelettes des Princes Palatins jettés inhumainement par les ruës. Violence inouïe dont les Payens mêmes avoient horreur. Ils ont toujours respecté les tombeaux, & si l'on a poussé la barbarie aujourd'hui jusques à ces excès de fureur, cela ne s'est fait que par un emportement d'inhumanité, qui est absolument contraire au Droit des Gens. Tout cela se faisoit par la France pour obliger l'Empereur & les Princes d'Allemagne à écouter les propositions de Paix qu'elle faisoit faire par tout. Mais c'étoit là un étrange moyen de porter les gens à la Paix. Il ne feroit au contraire qu'à les en éloigner davantage, par l'horreur que de semblables cruautés donnent ordinairement à tous ceux qui ont quelque sentiment d'humanité. Les François eurent du bonheur en Catalogne.

1693. gne. Ils prirent Rose le 9. de Juin par composition, & se saisirent trois jours après du Château d'Ampurias.

Cependant tous ces grands efforts fau-
guoient étrangement la France, & ne ser-
voient qu'à l'épuiser. Elle les redoubla neant-
moins dans les Pais-Bas, dans l'esperance d'o-
bliger l'Espagne & les Provinces-Unies de
consentir enfin à la Paix. Le Roi se rendit
donc au mois de May à la tête de son Armée,
qui étoit forte de près de cent mille hommes.
Il en fit faire la revue à Gemblours, & s'en
retourna à Versailles dans le temps que tout
le monde s'attendoit à quelque grande expé-
dition. Ce fut ce que les Ecrivains François
appellerent le triomphe de la sagesse. La
verité est que le Roi d'Angleterre s'étant pos-
té avec son Armée sur le Mont St. André, ce-
la rompit toutes les mesures que le Roi de
France avoit prises, par ce qu'il ne pouvoit
former aucun dessein que ce Prince ne pût
empêcher, par le moyen du Poste qu'il avoit
pris. Il eut fallu même en venir à une ba-
taille, ce que le Roi de France craignoit, con-
noissant la vigueur, la bravoure, & la capa-
cité de son ennemi. Il prit donc le parti de
s'en retourner, voyant qu'il ne pouvoit plus
rien entreprendre, & il laissa ses Troupes
sous la conduite du Duc de Luxembourg &
du Marquis de Boufflers. Ce qu'il y eut de
plaisant dans cette affaire, c'est qu'il avoit
amené les Dames de sa Cour pour être les te-
moins de son triomphe. Mais elles furent
obligées de s'en retourner sans avoir vu
qu'une revue & un campement.

Dés

Dés qu'il fut parti, les deux Generaux firent 1693
diverses marches, & tout d'un coup le Mar-
rêchal de Luxembourg resolut d'assieger Huy,
que le Marêchal de Villeroy investit le 18. de
Juillet. On fit ce siege avec toutes les pré-
cautions imaginables. Ainsi la Place fut obli-
gée de capituler dès le 23. & la Garnison fut
conduite à Liege. Le Roi d'Angleterre qui
ne pût pas empêcher cette Place de tomber
entre les mains de l'ennemi, crût qu'il étoit
plus important d'envoyer forcer les Lignes,
qui couvroient les Pais conquis, pour en tirer
des contributions. Il esperoit même de fai-
re faire quelque mouvement au Duc de Lu-
xembourg, dont il pourroit profiter. Il de-
tacha donc de son Armée le Duc de Wirtem-
berg avec douze ou quinze mille hommes,
& l'envoya du côté de ces Lignes. Il les for-
ça l'épée à la main, les fit raser, & mit tout
le Pais sous contribution, après s'être saisi de
plusieurs postes considerables. Pendant cela
le Duc de Luxembourg alla reconnoître les
retranchemens que l'on avoit faits devant
la ville de Liège, pour empêcher que les Fran-
çois ne l'attaquassent, comme ç'avoit toujours
été leur dessein.

Il fut averti dans sa marche que le Roi
d'Angleterre étoit retourné camper entre la
Gheete & le ruisseau de Landen, & qu'il
avoit fait un grand détachement, tant pour le
Duc de Wirtemberg, que pour renforcer la
Garnison de Liege. Il resolut donc de l'al-
ler combattre, pendant que son Armée étoit
affoiblie. Il commanda aux Troupes de fai-
re des fascines, comme s'il eût eu dessein d'al-
ler

1693. ler à Liège. C'étoit pour envelopper son dessein. Il decampa tout d'un coup de Hellich à sept lieues de l'Armée ennemie, & marcha sur quatre colonnes, son Infanterie au milieu, & sa Cavallerie sur les ailes. Il arriva avec la Maison du Roi à la vuë du Roi d'Angleterre pour le retenir dans son Camp, ou pour charger l'arrieregarde, si l'on pensoit à la retraite. Il se rendit à quatre heures après midi sur une hauteur, qui n'étoit qu'à une demie lieue de l'ennemi. Quand le Roi & l'Electeur de Bavière l'eurent reconnu ils jugerent qu'il avoit dessein de les attaquer. Cela leur fit prendre la resolution de l'attendre, se fondans sur la bonté de leur Camp, sur la valeur des Troupes, & sur l'état fatigué de l'ennemi. Ils crurent qu'ils ne hazardoient pas beaucoup, puis qu'ils pouvoient battre le Duc de Luxembourg, & ruiner ses Troupes. Que s'ils succomboient dans cette occasion, ils jugerent que cela n'arriveroit qu'après avoir fait perir bien des François, dont les Troupes seroient fort delabrées après ce combat, lequel ne se feroit qu'à leurs depens. Le Roi, qui sçavoit qu'il étoit inferieur pour le nombre ordonna à son Infanterie de se retrancher. Il borda son retranchement de près de cent piéces de Canon, mit son Infanterie derriere ce retranchement, & la fit soutenir par sa Cavallerie. Il posta trois Lignes de Cavallerie du côté de Laer, & de Neerwinden. Son Armée fut sous les Armes toute la nuit, & l'ennemi commença l'attaque à cinq heures du matin. L'aile droite la soutint avec une valeur extraordinaire, & repoussa les François. Le choq

choq dura six heures , pendant quoi le Canon des Alliez faisoit un ravage épouvantable dans les Troupes ennemies. On voyoit faucher des bataillons , & la terre étoit toute jonchée de morts & de mourans. Les François se rebuterent vers les onze heures. Mais ils recommencerent le combat à l'aile gauche , où ils furent reçus avec le même succès , & obligez de se retirer , après avoir perdu une infinité de monde. Leur Infanterie souffrit beaucoup. Celle des Alliez ne tiroit qu'à bout touchant de derriere son retranchement , & le Canon ne tiroit qu'à cartouches. Après cette seconde attaque il se fit une espece de calme entre les deux Armées, pendant lequel le Duc du Luxembourg ramassa toute sa Cavallerie , qui étoit le double de celle du Roi d'Angleterre. Il revint donc à la charge à l'aile droite où le feu avoit toujours duré, quoi qu'assez foiblement, par ce que les munitions commançoient à manquer. Le Roi d'Angleterre & l'Électeur de Baviere firent tout ce qui se pouvoit pour repousser l'ennemi. Mais ils ne purent empêcher que les François ne se rendissent maîtres de tout le village de Winden, étant renforcez alors de leur aile droite.

Le Duc de Luxembourg profita de cet avantage. Il fit passer sa Cavallerie à la faveur de l'Infanterie qui étoit dans les Hayes. Cela fit plier l'Infanterie des Alliez qui ne pouvoit plus soutenir le feu qui leur venoit en flanc. Le Canon ne pouvoit plus tirer faute de poudre & de boulers. Ainsi la Cavallerie ennemie passa , & chargea les Troupes

1693. pes de Brandebourg & de Hanover aussi bien que celles d'Espagne. Le Roi d'Angleterre commanda une partie de l'aile gauche pour venir au secours. Mais, elle ne put y arriver assez tôt. Les François attaquèrent ensuite la Cavallerie Hollandoise, & la renversèrent avant que les Anglois eussent formé leur Ligne. On chargea donc comme on pût, & on le fit en plusieurs endroits avec beaucoup de succès. Mais la force & le nombre l'emporterent sur le courage, & le Roi voyant que les François devenoient supérieurs ordonna la retraite, & abandonna une partie de son Canon, après avoir fait un carnage horrible des Troupes de l'ennemi. Cette retraite se fit avec tant d'ordre que le Duc de Luxembourg n'osa la troubler, de peur de perdre l'avantage qu'il avoit remporté dans cette journée. Les Alliez perdirent plus de soixante pièces de Canon, beaucoup de prisonniers, & plusieurs Etendars. La victoire couta cher aux François. Leur Infanterie y fut tellement maltraitée qu'ils ne purent la rétablir du depuis. La retraite des Alliez fut jugée si belle que le Duc de Luxembourg témoigna qu'elle valoit une victoire. Au reste la maniere dont le Roi d'Angleterre avoit disposé son Armée, & les retranchemens dont il l'avoit couverte en si peu de temps firent le sujet de l'admiration de tous ceux qui entendent la Guerre. Dans le combat, ce Prince fit voir toute la valeur & toute la prudence d'un grand & habile General. Le Roi de France à qui l'on fit le rapport de cette bataille dit que le Duc de Luxembourg avoit

avoit combattu en Prince de Condé, mais 1693
que le Roi d'Angleterre avoit agi & s'étoit
retiré en Vicomte de Turenne. On ne pou-
voit rien dire de plus fort à la louange de ce
Prince.

Il est certain qu'il pouvoit éviter cette ba-
taille. Il n'avoit qu'à passer le vaisseau qui
étoit derrière lui. Mais il considéra que quel
qu'en fût l'événement il y auroit beaucoup à
gagner pour les Alliez. Et en effet l'Armée
de France ne fit plus rien pendant le reste de
la Campagne. Elle fut occupée à se rétablir
& à remettre ses Troupes delabrées. Elle
perdit plus de quinze mille hommes sans con-
ter les blessez, dont une partie mourut, &
l'autre demeura estropiée. D'ailleurs il étoit
bien aise d'obliger les Alliez à mettre sur
pied un plus grand nombre de Troupes pour
faire la Guerre avec plus d'égalité à l'avenir.
Cela les obligea en effet à augmenter leurs
forces pour la Campagne suivante. Ainsi ce
Prince vint à son but. Il ruina l'Armée vic-
torieuse, & se vit en état dans la suite de
faire tête à l'ennemi victorieux. Les deux
Armées se reposèrent après cette bataille,
pendant quoi le Roi donna au Duc de Wir-
temberg la charge de General de l'Infanterie,
qui avoit été exercée par le Comte de Solms
tué à la bataille de Landen, & celle de Ma-
rêchal de Camp General, qui étoit vacante
depuis la mort du Prince de Waldeck, au
Duc de Holstein Pleun, qui en fut pourvû du
consentement du Roi de Dannemarc.

Les François firent de grands trophées de
cette victoire. Ils publièrent de toutes parts
qu'u-

1693. qu'une partie de l'Armée des Alliez avoit été tuée sur la Place, qu'une autre avoit péri dans la rivière en se sauvant, & que le reste avoit été dispersé, & mis hors d'état de se rallier de long temps. Ils dirent que la plupart des Officiers Generaux avoient été tuez ou faits prisonniers, & qu'ils avoient trouvé soixante & seize pièces de Canon avec huit mortiers & neuf Pontons, qui étoient sur le Champ de bataille, dont ils étoient les Maîtres; qu'ils avoient pris douze paires de timbales, soixante étendans & vingt deux Drapeaux. Il est vray qu'ils eurent tous ces avantages. Mais ils leur couterent extrêmement cher, & le Dauphin eut raison de dire qu'il ne falloit gagner qu'une ou deux batailles semblables pour ruiner absolument l'Armée. Ils perdirent bien vingt mille hommes tuez ou estropiez d'une maniere à ne pouvoir plus servir. Les victorieux se trouverent tellement épuisez de forces qu'ils ne purent poursuivre l'Armée battue, laquelle fit sa retraite assez tranquillement. Et en effet l'Aile gauche des Alliez, & le Corps de bataille se retirerent fort paisiblement. Il n'y eut que l'aile droite qui fut un peu maltraitée, si l'Armée de France eût été aussi victorieuse qu'elle le publioit, pourquoi n'attaquoit-elle pas la ville de Liege pour l'obliger à la neutralité. La verité est que l'Armée des Alliez épuisa toutes ses munitions, & que cela seul fut cause qu'elle perdit la bataille. Et en effet quand l'ennemi se fut rendu maître du Canon, il n'y trouva ni poudre, ni boulets, & ne put s'en servir. Et après tout cet-

te Armée victorieuse demeura absolument dans l'inaction, & n'osa rien entreprendre qu'après que le Dauphin, qui étoit en Allemagne, lui eut envoyé un gros détachement, & qu'on eût fait marcher les Troupes, que l'on tenoit sur les côtes de Bretagne & de Normandie, pour s'opposer aux descentes que la flotte des Alliez pouvoit faire.

Lors que le Duc de Luxembourg eut reçu toutes ces Troupes, il se mit en état d'attaquer Charleroy. Les Alliez ne purent empêcher l'exécution de ce dessein. Ainsi l'ennemi fit ce siège en repos. Le Comte de Guiscard investit la Place le X. de Septembre avec six Bataillons, & un Regiment de Dragons. Un autre Officier General se posta d'un autre côté avec dix sept Escadrons, & le même jour il arriva trente deux Bataillons, & trente quatre autres Escadrons. La tranchée fut ouverte la nuit du 14. au 15. Pendant cela le Roi d'Angleterre détacha l'Electeur de Baviere & le Duc de Wirtemberg avec vingt mille hommes, pour obliger le Duc de Luxembourg à faire quelque mouvement, & pour l'engager à une nouvelle Bataille. Mais il ne branla point de son Poste, & il envoya seulement des Troupes pour se jeter dans les Places, que l'on voudroit attaquer. Mais cette précaution fut inutile; parce que l'Electeur de Baviere fut rappelé, lors que l'on vit que le Duc de Luxembourgne s'ébranloit point. Pendant tous ces mouvemens le siège continuoît, & les Assiegez firent de vigoureuses sorties avec succès. Cela fut cause que les Assiegeans fu-

1693. rent, obligez de s'avancer pied à pied. Enfin tout étant prêt, le 6. d'Octobre pour un assaut general ils l'entreprirent. Mais ils furent repoussez fort rudement. Ils reprirent donc leurs travaux, & le Gouverneur voyant qu'ils étoient au corps de la Place, capitula le 11. du même mois, & en sortit avec sa Garnison.

L'Armée des Alliez en Piemont entreprit de bombarder Pignerol. Les François accoururent en diligence au secours, dans la crainte de perdre cette ville. Ils se rendirent près de la Place avec tant de diligence & de secret que l'on fut tout étonné de les voir arriver. Le Duc de Savoye fit sauter le Fort de St. Brigitte, dont il s'étoit emparé, & se mit en Bataille pour recevoir l'ennemi qui venoit l'attaquer. Le combat se donna le 4. d'Octobre dans la plaine de la Marsaille. Il fut violent & fort opiniâtre, la victoire balança long temps. Mais enfin les François la remporterent après quatre ou cinq heures de combat. Les Alliez emmenèrent huit pièces de Canon avec eux en se retirant, & laissèrent le reste avec un grand nombre de Drapeaux & d'Etendars.

Les Espagnols furent les plus mal-traitez. Ils perdirent bien trois mois mille hommes tuez, ou mis hors de combat. Ainsi cette Campagne parut fort glorieuse à la France. Cependant elle eut aussi ses chagrins & ses mortifications, qui servirent à diminuer la joye qu'elle avoit de ses bons succès.

Le malheur arrivé à la flotte marchande ne servit qu'à animer les Alliez à se recom-

1693.
penser de la perte qu'ils avoient faite dans
cette occasion. Ils préparèrent donc une

Armée navale formidable par le nombre des
vaisseaux, & sur la fin du mois de Novem-
bre ils en mirent une bonne Escadre en Mer,
qui se rendit à St. Malo. Elle arriva le 26.
de ce mois près de cette ville, & mouilla
fort près d'une des entrées du Port. Peu de
tems après on amena les Galiotes à bombes,
dont on en jeta trente ou quarante du côté de
la ville. Les habitans en furent fort allar-
mez, par ce qu'ils ne s'y attendoient pas dans
une saison si avancée. Ces bombes ne firent
pas grand mal. Mais le lendemain & la
nuit suivante on en jeta une grande quantité,
qui fit connoître que l'on avoit dessein de
bombarder tout de bon. Le 28. au matin les
Anglois ayant apperçu deux vaisseaux, cru-
rent que c'étoient les avant-coureurs d'une
Escadre, que l'on envoyoit de Brest pour les
attaquer. Mais ils reconnurent que c'étoit
un Armateur, qui amenoit une prise Hol-
landoise. Ils revinrent sur le soir, & jette-
rent douze ou quinze bombes pour amuser les
habitans. Le lendemain jour de dimanche
ils revinrent vers le soir à la faveur du vent,
& d'une nuit obscure. Alors ils approche-
rent une Machine, qu'ils avoient préparée.
C'étoit un bâtiment en forme de Galiote d'en-
viron trois cens tonneaux, où l'on avoit en-
fermé plus de cent barriques de poudre cou-
vertes de beaucoup de matieres combustibles
aisées à prendre feu. Au dessus il y avoit
bien trois cens carcasses pleines de grenades,
de boulets de Canon, de chaines, de pistolets

1693.

charger & envelopper de toiles goudronnées, de gros morceaux de fer, & de choses semblables. Elles étoient distendues en six endroits pour mettre le feu plus aisément par tout.

On approcha cette Machine de la Muraille, & la plupart des Canons tomba dans la ville, où elles mirent le feu en plusieurs endroits. Lors que le vaisseau creva le rempart auprès duquel il étoit placé fut renversé avec toutes les maisons voisines. Toutes les autres Maisons en furent ébranlées. Les vitres furent brisées. Tous les vaisseaux fragiles à près de trois lieues des environs furent fracassés, & les toits des maisons furent ruinés. Cette machine causa un désordre incroyable dans la ville, & les habitans en souffrirent beaucoup. Dès qu'elle eut fait son effet, les Anglois se retirèrent, & cessèrent de bombarder, par ce que la Mer commençoit à devenir fort grosse. Ils craignirent que la saison avancée ne leur apportât quelque tempête. Ainsi ils se mirent à la voile le 30. & emmenèrent avec eux une centaine de prisonniers, qu'ils avoient faits dans cette expédition.

La France avoit été fort triomphante dans la Campagne qui venoit de finir. Elle avoit gagné deux batailles, pris plusieurs villes, & ruiné presque toute une flotte marchande. Cependant elle cherchoit la Paix de toutes parts, & tâchoit de la faire à quelque prix que ce fût. Toutes ses tentatives avoient été inutiles, jusques-là, & n'ayant pu disposer les Alliez à traiter, elle se servit donc enfin de l'Envoyé de Dannemarc en Angleterre, qui

Des Provinces-Unies. 485

qui presenta un Memoire au Roi fut desuict. 1693.
Il faisoit connoître que la France ne change-
roit rien dans les offres que l'on avoit faites
à l'Empereur, à l'Empire, aux Ducs de Sa-
voye & de Lorraine, & qu'elle rendroit à
l'Espagne tout ce qu'elle avoit pris en Cata-
logne pendant cette Guerre. Elle offroit aux
Etats Generaux une barriere capable de les
couvrir, qu'elle rendroit Mons & Namur,
dans l'état où ces Places se trouvoient; mais
qu'elle feroit raser Charleroy: qu'elle resti-
tueroit Huy à l'Evêque de Liege, & lui don-
neroit un indemnité dans le Luxembourg
pour Dinant qui lui seroit cédé, & que l'on
regleroit un Traité de commerce sur le pied
de celui de Nimègue: que pour satisfaire les
Provinces-Unies de tous points, elle consen-
toit qu'au cas que le Roi d'Espagne vint à
mourir sans enfans, l'Electeur de Baviere au-
roit les Pais-Bas, pourvu que l'Empereur y
consentit. Ce Ministre insinua encore, que si
l'on vouloit faire la Paix, la France le recon-
noîtroit Roi d'Angleterre, & abandonneroit
le Roi Jaques. Mais ce Memoire ne produisit
rien, & l'on recommença la Guerre tout de
nouveau la Campagne suivante.

Le Nonce du Pape avoit fait à peu près les 1694.
mêmes propositions au Roi d'Espagne, qui
répondit qu'il ne pouvoit entrer en aucun
Traité que de concert avec les Alliez; &
que d'ailleurs on ne pouvoit croire que la
France souhaitât la Paix de bonne toy. Quand
ce Prince eut vu le Memoire présenté par
l'Envoyé de Danemarck, il en fut ému, &
écrivit aux Etats Generaux en date du 23. de

1694. Janvier de cette année. Il marquoit que les propositions de la France étoient un piège pour désunir les Alliez : qu'il étoit surpris, de ce que cette Couronne s'avisoit de disposer de ses Etats pendant sa vie. Il les pressoit ensuite de redoubler leurs efforts contre la France, & ajoutoit enfin que si tous les Alliez faisoient la Paix, il continueroit la Guerre, & se résoudroit plutôt à perdre tous ses Etats, que de consentir à une Paix honteuse, dont les conditions étoient insupportables. Il arriva encore quelque différent entre le Danemarck & les Provinces-Unies, à l'occasion des anciens péages que le Roi vouloit rétablir au préjudice du dernier Traité. Il fit donc arrêter tous les vaisseaux Hollandois, qui étoient dans ses Ports. Cela obligea les Etats Generaux d'user de représailles. Ils firent donc arrêter aussi tous les vaisseaux Danois, & en avertirent l'envoyé de Danemarck, qui étoit à la Haye. En même tems l'Empereur, le Roi de Suède, & l'Electeur de Brandebourg firent travailler par leurs Ministres à accommoder ce différent. L'affaire fut remise à la décision du Roi d'Angleterre, qui la termina à l'amiable. Les vaisseaux furent rendus de part & d'autre, & on dressa un accord pour prevenir de pareilles difficultez à l'avenir. On en executa les conditions de bonne foy.

La flotte de France se mit en Mer au commencement de May forte de quarante vaisseaux de ligne sous le commandement de Château-renaut. Le Maréchal de Tourville sortit de Toulon avec une Escadre, & les

Ga-

Galeres qui étoient à Marseille, le vinrent joindre. L'Amiral Ruffel mit aussi à la voile vers le même tems avec une partie des deux flottes Angloise & Hollandoise. Mais le mauvais tems l'obligea de relâcher à St. Helene, d'où il partit enfin le 15. dans le dessein d'aller attaquer Château renaut. Mais il s'étoit prévalu du vent, de sorte qu'il fut impossible de le joindre. Cela fit naître la pensée à l'Amiral Ruffel d'aller ruiner une flotte de vaisseaux Marchands, qui étoient à la rade de Bertaume chargez de grains, de vin, & d'eau de vie. Il detacha donc le 18. deux vaisseaux avec un brûlot pour les aller attaquer, & deux jours après les Fregates de la flotte s'étant approchées de ces vaisseaux, il y en eût trente sept qui furent obligez d'échoüer dans la Baye blanche, & huit autres dans celle de Conquêt. On brûla ou coula à fonds trente cinq de ces vaisseaux, & le reste fut dispersé. Le 27. du même mois deux vaisseaux Anglois avec quatre Armateurs trouverent près de la Hogue une pareille flotte, qui faisoit voile pour Dieppe, & pour Dunquerque dans le dessein de conduire des provisions destinées pour l'Armée de Flandre. Ils obligerent une partie de ces vaisseaux d'aller échoüer sur des rochers, une autre partie près de Cherbourg, & six furent pris par les Anglois. Le gros tems qui survint, obligea l'Amiral de relâcher à Torbay. Mais s'étant rendu à St. Helene, où étoit le lieu d'assemblée, l'Armée se trouva forte de cinquante deux vaisseaux de ligne de la part des Anglois, & de quarante & un de celle

1694

des Hollandois, sans compter les brûlots, & les autres petits bâtimens. On chargea beaucoup de Troupes & de machines sur cette flotte, qui ayant mis à la voile se trouva le 12 de Juin à la hauteur d'Ouessant.

L'Amiral Russel étant là avec la flotte en prit cinquante vaisseaux pour se rendre dans la Méditerranée. Le reste fut laissé sous la conduite de Mylord Berkley, qui avoit des Troupes de débarquement avec lui. Il tenta de faire une descente au Fort de Camaret près de Brest. Mais il y perdit bien du monde, & fut obligé de se retirer. Dès que l'on fut à Versailles, que les Anglois étoient en état de faire une descente, on en fut fort allarmé, parce que les principales forces de Mer étoient dans la Méditerranée. Cependant le Roi ayant reçu quelques avis d'Angleterre que l'on en vouloit à Brest, on se mit en état d'y bien recevoir l'ennemi. On éleva plusieurs batteries de Canons & de Mortiers. On fit de grands retranchemens. On applanit huit gros vaisseaux sur lesquels on plaça des Mortiers. On mit des Troupes de Soldats avec des Grenadiers sur quelques autres, & on attendit ainsi les Anglois avec quatre mille hommes de Troupes réglées, un Regiment de Dragons, trois mille Gentilshommes de l'Arrièreban, & un grand nombre de Bombardiers.

Mylord Berkley, qui ne savoit pas que son entreprise avoit été découverte par des Traîtres d'Angleterre, entra dans la Baye de Camaret le 17. de Juin, & envoya les Chaloupes reconnaître les lieux propres au débar-

1694.
barquement. On lui rapporta que les François s'étoient bien retranchés, que l'on avoit
vû plusieurs batteries dressées, & beaucoup
de Troupes derrière les retranchemens. Ce-
la n'empêcha pas l'Amiral d'envoyer trois
vaisseaux Anglois, & quatre Hollandois
pour battre le Château. Mais ils furent sa-
luez de tant de coups de Canon, qu'ils en fu-
rent déconcertez. On ne laissa pas de faire
débarquer quatre cens hommes au pied d'un
Rocher, où l'eau se trouva fort basse. Cela
fut cause que le débarquement des autres ne
se fit pas avec toute la promptitude necessai-
re. Ainsi ces quatre cens hommes furent
fort maltraitez du feu des batteries, & des
retranchemens. Le General Talmache fut
reconnoître lui même les lieux, & remar-
qua, qu'il y avoit plusieurs retranchemens à
forcer; d'où il conclut que le plus sûr étoit de
se retirer. Mais le peu d'eau fut cause que
l'on ne pût sauver ces quatre cens hommes
qui furent tous tuez, ou faits prisonniers, à
la réserve d'un fort petit nombre qui se garen-
tit du danger à la nage. Le General Tal-
mache fut blessé dans cette action, & mou-
rut quelques jours après de ses blessures, té-
moignant qu'il mouroit content au service
du meilleur de tous les Rois, en faisant son de-
voir, mais que ce bon Prince étoit trahi, &
il chargea une personne, qui étoit auprès de
lui, de rapporter à la Reine ce qu'il venoit
de dire, & de lui nommer les personnes du
Conseil, qui avoient opiné mal à propos à
retarder la descente. Il est certain en effet
que si on l'eût faite plutôt les François n'eus-
sent

1694. sent pas été préparez à s'y opposer , comme ils firent, & que l'affaire eût réussi.

Le malheur arrivé à Brest ne servit qu'à irriter les Alliez. Mylord Berkley remit donc à la voile le 16. & prit sa route avec quarante cinq vaisseaux de Guerre, & un grand nombre de fregates, & de petits bâtimens vers les côtes de France. Il parut à la hauteur de Dieppe le 17. Mais un gros tems l'ayant tenu éloigné des côtes ; les habitans de cette ville eurent le loisir de dépaver les ruës, & de mettre du fumier sur les toits des maisons. Dès que l'on fut averti que cette flotte avoit paru, l'Intendant de Rouën, & le Marquis de Beuvron se rendirent à Dieppe, & l'Ingenieur Lappara y fut envoyé de Versailles. On fit marcher en diligence tout ce que l'on pût de Troupes pour assurer la ville, & pour s'opposer avec les Milices aux desseins des ennemis. On transporta les femmes, & les enfans avec les meilleurs effets en plusieurs lieux voisins ; en attendant l'issue de cette affaire, parce que l'on ne sçavoit pas quel pouvoit être le but de Mylord Berkley. Le vent étant devenu favorable le 22. il s'approcha de la côte, & jeta des bombes depuis neuf heures du matin jusques à huit heures du soir. Il recommença vers les onze heures, & fit jouer une Machine à peu près semblable à celle de St. Malo. Quoique l'effet n'en fut pas tout à fait aussi grand qu'on l'avoit crû, elle ne laissa pas de faire un fracas horrible. On continua de jeter des bombes, & des carcasses toute la nuit. On jeta aussi quantité de bombes de la ville.

Mais

Mais elles passèrent toutes au de là des Galio- 1694.
tes. Il n'y en eut qu'une qui tomba sur un petit bâtiment, qui n'en souffrit pas beaucoup de dommage. Mais les trois quarts de la ville furent réduits en cendre, quoique l'on eut pris d'extrêmes précautions pour éteindre le feu. Le reste fut tout renversé, & il n'en demeura pas une maison entière.

Quand les bourgeois virent leur ville en feu, ils voulurent se retirer. Mais les Troupes les en empêcherent, & les deux partis penserent en venir aux mains. On prétendit que les nouveaux réunis avoient allumé le feu en plusieurs endroits de la ville. On parloit déjà de les en punir, quoique le soupçon fût le plus mal-fondé du monde. Quelle apparence y avoit-il en effet que ces pauvres gens eussent pensé à brûler eux mêmes leurs maisons, eux qui avoient mieux aimé renoncer à leur ancienne Religion que de se mettre au hazard de perdre leurs biens. La flotte ayant achevé ce bombardement se retira le soir du 24. & se rendit près du Havre de Grace le 25. on fit sonder la Mer autour de cette ville, & peu de temps après on mouilla l'ancre le plus près qu'il fut possible. On fit avancer les Galiores, & on bombarda depuis quatre heures du soir jusques au lendemain. On cessa de tirer le 27. mais on recommença le jour d'après avec tant de violence, que malgré les soins du Maréchal de Choiseul la moitié de la ville fut brûlée. On revint tout de nouveau à bombarder le 31. Mais on ne fit pas grand mal pour cette fois, par ce que les vents violens, & le courant empêcherent

1694. de titre jûste. Peu de temps après Milord Beckley se rendit auprès de la Reine pour lui rendre compte de son expedition. Cette Princesse dont l'ame étoit tendre, & toute portée à la pitié, témoigna qu'elle ne pouvoit pardonner à ceux qui avoient inventé le malheureux moyen de tourmenter le Genre humain, & qu'elle avoit de la douleur de voir que la Guerre autorisât de semblables cruautés. Elle ajouta qu'elle espéroit qu'elles deviendroient odieuses à ceux qui s'en étoient servi les premiers, & que l'on conviendrait à l'avenir de ne plus employer ces moyens barbares de ruiner les Peuples.

Pendant que toutes ces choses se faisoient sur la Meuse, on étoit entré en Campagne dans les Pays-Bas. Le Roi d'Angleterre étoit venu se poster au Mont St. André le 22. du mois de juillet. Le 18. du mois suivant il envoya les gros bagages à Louvain. L'Armée de France étoit commandée par le Dauphin, & depuis la Campagne ouverte on n'avoit fait que s'observer de part & d'autre. On avoit fait de grands préparatifs à Huy, & sur la Meuse. Ainsi le passage étoit ouvert pour se jeter sur Liège, & sur Mastricht. Enfin après avoir séjourné long temps en divers Camps, le Dauphin voyant que l'Armée des Alliez étoit décampée, la suivit en se retranchant toujours de peur d'être surpris. Lors que le Roi d'Angleterre crût avoir pénétré à la forêt de Liège, & de Mastricht, il fit une entreprise, qui eut causé de grands embarras à la France, si elle eût réussi. Ce fut de s'emparer du Pont d'Espierre, qui n'é-

toit

roit gardé que par très peu de Troupes. Ce pendant on pouvoit entrer facilement par là dans leur Pais, le ravager, & se jeter sur les Places qu'ils avoient du côté de la Mer. 1694

Le Roi fit donc marcher l'Armée, & se rendit le 19. à Soumbach. Il étoit naturellement impossible, que les François se rendissent aussi tôt que lui au lieu où il avoit dessein de se poster, parce qu'ils étoient obligés de faire un grand tour pour arriver. L'Armée continua sa marche le lendemain, & arriva le 23. à Cambron, & par là elle gagna beaucoup d'avance sur les François. Quand elle fut là, le Roi fit un grand détachement sous le Duc de Wirtemberg pour se rendre en diligence au Pont d'Espierre. Pendant cela l'Electeur de Baviere devoit marcher avec deux Brigades du côté de l'escart, & le General Terraud devoit s'y rendre d'un autre côté avec des Troupes. L'Armée continuoît toujours sa marche avec toute la diligence possible.

Les François sçachant le mouvement que le Roi d'Angleterre faisoit faire à ses Troupes devinerent son dessein, & détacherent quatre mille chevaux avec autant de fantassins en Croupe, & d'autres Troupes pour se rendre en diligence à ce Poste. Ils les firent même marcher à la débâdée, au hazard de crever les chevaux pour arriver les premiers à ce Pont. La chose fut executée avec tant de promptitude, que les François se camperent en effet dans ce lieu là. Ainsi lors que le Duc de Wirtemberg s'en approcha, il trouva que l'ennemi s'étoit déjà re-

1694. tranché, & qu'il étoit impossible de le chasser de là. On se canonna vigoureusement de part & d'autre. Mais on ne put point de poster les François. Cette marche se fit avec tant de précipitation qu'il y eut un grand nombre de chevaux qui perirent dans cette occasion, & l'on pouvoit suivre ces Troupes à la piste par les chevaux morts étendus, que l'on trouvoit du long de la route. Mais ce fut là le salut de la France, dans le sein de laquelle le Roi d'Angleterre auroit transporté la Guerre qui s'étoit faite jusquelà dans les Pais-Bas. Ce coup étant ainsi manqué par l'extreme diligence des François, ce Prince fit faire le siege de Huy, que le Dauphin ne pût secourir.

L'Armée des Alliez campa à Rousselaar, & s'empara de Dixmude pour étendre ses quartiers, & pour se loger plus à son aise. Pendant cela le Comte de Guiscard Gouverneur de Namur se rendit à Huy avec des Troupes, & tout ce qu'il falloit pour mettre cette Place en bon état de defense. Il en sortit le 17. par ordre de la Cour, après avoir pourvu à tout ce qu'il crût nécessaire pour le siege. Les Troupes des Alliez ayant investi cette forteresse la ville se rendit dès le lendemain, & le Duc de Holstein Ploen y posta quatre Bataillons sous le Brigadier de Lindeboom. Dès le 19. on travailla aux batteries à quoi l'on eut assez de peine, par ce que l'on trouvoit beaucoup de difficulté à faire monter le Canon sur les hauteurs. On ne laissa pas de mettre cinquante pièces de Canons & vingt Mortiers en batterie. Les

As-

Assiegez firent grand feu d'abord, & entre-
prirent même quelques sorties. Mais tout **1694**
cela ne put empêcher les approches. Ainsi
le 24. on commanda sept ou huit mille hom-
mes pour se loger sur le fossé, avec ordre de se
rendre maîtres du Fort Picard, s'il étoit
possible. La chose s'exécuta avec tant d'in-
trepidité, que les François s'épouvantèrent,
& quitterent le Poste. On poursuivit les fu-
yars jusques au Fort Rouge, dont on s'em-
para tout de même, & l'on passa au fil de
l'Epée tout ce que l'on trouva, à la réserve du
Commandant. De là on poussa jusques à une
tour, qui est à la tête de la ligne de commu-
nication des Forts au Château. On emporta
donc ainsi tous les dehors en une heure &
demi de temps. On continua de tirer tout
le 25. sur le Château, & le jour suivant on
attacha le Mineur. Les François firent jeter
un fourneau pour l'empêcher de travailler.
Mais cela n'ayant servi de rien le Marquis de
Reignal, qui commandoit dans la Place,
battit la Chamade le 27. & le lendemain 28.
il sortit avec sa Garnison.

Ce fut ainsi que les grands préparatifs de la
France qui menaçoient tous les Pais-Bas,
furent inutiles pour l'exécution des desseins
qu'elle avoit formez. Le Roi d'Angleterre
déconcerta ces projets, & conduisit les affai-
res avec tant de prudence, que le Dauphin
ne pût rien exécuter. Au contraire la chan-
ce tourna de telle manière, qu'il regla sa
marche sur celle du Roi, se retranchant par
tout de peur de surprise. Il est vray que son
extrême diligence à s'emparer du Pont d'Es-
pier-

1694.

pierre sauva les lignes. Mais enfin Hay, & Dixmude mirent les affaires des Alliez en bon état. Le Pair de Liège fut converti contre les efforts de l'ennemi, & l'on gagna sur lui les mêmes avantages qu'il avoit eus sur eux la Campagne précédente. Ainsi la bonne conduite de ce grand Prince prépara les affaires à ce beau siège de Namur, qu'il prit l'année suivante avec tant de gloire, qu'il força un Maréchal de France enfermé dans cette forteresse avec une petite Armée à la remettre entre ses mains, après avoir vu diminuer sa Garnison de huit ou neuf mille hommes, ce qui se fit en présence d'une Armée de cent mille hommes sous la conduite d'un autre Maréchal de France, qui ne put jamais secourir cette Place assiégée.

L'Armée de France fut plus heureuse en Catalogne. Elle se saisit de plusieurs petites villes, & pensa s'emparer de Barcelone. Les Troupes étoient en marche pour l'assiéger sous le Maréchal de Noailles, & le Maréchal de Tourville avoit débarqué des soldats en plus d'un lieu pour attaquer la Place par terre, & par Mer. Mais l'Amiral Russel arriva dans le même temps avec une flotte de cent trente six voiles, outre les Galeres d'Espagne. Il jeta des soldats dans la Place, & se mit à la rade, attendant que les François le vinssent attaquer, mais ils se retirèrent bien vite dans leurs Ports, & abandonnerent leur dessein. Les Troupes du Maréchal de Noailles retournerent aussi dans leur ancien Camp. Ainsi le Roi Guillaume sauva la Catalogne & les Pais-Bas. Au reste
l'ar-

l'arrivée de cette puissante flotte ruïna tous les desseins, & tout le commerce de la France dans la Méditerranée. Elle obligea même le Maréchal de Tourville de se tenir dans ses Ports sans en oser sortir. Et par ce moyen il demeura enfermé dans la Méditerranée, & l'Océan demeura absolument à la discretion des Anglois & des Hollandois, qui portèrent la terreur par tout sur les côtes de France.

La flotte de l'Océan fut mise sous la conduite du Chevalier Shovel, qui bombarda plusieurs Places. La première fut Dunquerque qu'il attaqua avec plusieurs vaisseaux à bombes & à machines. Mais les Dunquerquois, qui s'attendoient depuis long temps à cette attaque, s'étoient préparés à recevoir l'ennemi. Le Chevalier Shovel fit tout ce qu'il pût pour placer ses Galiores à portée. Mais la chose étoit impossible à moins que de ruiner le Rishan, qui est une longue avancée, qui enferme des deux côtés le Canal par où les vaisseaux entrent dans la ville. On fit donc approcher deux brûlots pour tâcher d'approcher deux Machines des Forts du Rishan. La première ne pût réussir, par ce qu'un coup de Canon y mit le feu, avant qu'elle fût assez près. La seconde approcha davantage. Mais elle se renversa sur le côté. Ainsi elle brûla sans faire aucun mal. La chose étant donc absolument impraticable on fut obligé d'abandonner ce dessein. On quitta la ville de Dunquerque, & on se vint poster devant Calais. D'abord on mita une trentaine de Maisons. Mais la Mer étant de-

1694. devenue fort orageuse il fallut se retirer. Cela ne laissa pas de donner beaucoup d'inquiétude aux François qui se voyoient en danger de souffrir continuellement de pareilles insultes : En quoi ils se voyoient traités de même qu'ils avoient traité leurs voisins, lesquels ils avoient bombardé avec beaucoup d'injustice & de violence.

1695. Ainsi se passa la Campagne de l'an 1694. avec peu de succès pour la France, & beaucoup d'avantages pour les Alliez. L'année suivante étoit à peine commencée, que François Henri de Mont-Morenci Duc de Luxembourg Maréchal de France mourut d'apoplexie à Versailles le 4. de Janvier. Ce General avoit fait la Guerre avec beaucoup d'éclat & de bonheur. Il étoit vaillant, hardi, entreprenant & habile. Mais la vérité est que ses victoires lui ont acquis plus d'honneur, qu'elles n'ont apporté de profit à son Roi. Il n'a jamais gagné de batailles qu'en ruinant son Armée. Il perdoit toujours infiniment plus de monde que ses ennemis. Ainsi ses victoires étoient funestes à son parti, & l'on vit en effet que la France n'acheva pas cette Guerre avec autant de fierté qu'elle l'avoit commencée. C'est qu'elle avoit fait de si grands efforts qu'elle ne pouvoit plus trouver ni les soldats, ni les finances dont il avoit besoin pour agir avec sa hauteur ordinaire. D'ailleurs ses victoires avoient ruiné son l'Infanterie qu'elle n'a jamais pu rétablir depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit la France perdit beaucoup en perdant cet Officier General. On ne lui voit plus de
gens

gens de cette capacité pour commander les Armées, & elle en fit une fâcheuse expérience pendant cette année. Namur fut arraché d'entre ses mains par le plus beau siège qui fut jamais, comme on le dira tantôt. 1695.

Le deuil de la France ne fut rien en comparaison de celui de l'Angleterre & de la République des Provinces-Unies. La Reine Marie Stuart fut attaquée d'un violent mal de gorge, accompagné d'une fièvre épouvantable le dernier jour de Decembre 1694. Son mal s'augmenta le lendemain, & l'on y remarqua de l'érysipèle, & de la rougeole avec beaucoup de fièvre. On la seigna le troisième jour, & cela lui procura quelque repos jusqu'au soir du jour suivant que l'on découvrit de la petite verole, du pourpre, & de l'érysipèle. Cela fut cause qu'on la seigna encore une fois, & la saignée lui procura quelque soulagement. Mais la maladie redoubla le 6. de Janvier, & l'on remarqua que cette Princesse s'affoiblissoit. Elle communia ce jour-là, & donna toutes les preuves d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, & de confiance en sa miséricorde. Se sentant défaillir elle fit ses derniers adieux au Roi son époux, & mourut sur la fin du 7. de ce mois, & au commencement du 8. Le Roi qui avoit fait porter son lit dans la Chambre de la malade, ne la quitta point pendant son mal. Mais enfin la douleur de perdre cette illustre Epouse l'ayant fait tomber en foiblesse par deux fois, on l'emporta d'un lieu si funeste pour lui. Ce grand Prince ne pût résister à cette rude attaque. Il en fut presque

ac-

1695. accablé, & l'on le vit plongé dans une douleur mortelle. Cependant sage & soumis en toutes choses à la Providence il fit effort sur soi-même, & après avoir donné à la nature ce qu'il lui devoit, il reprit le soin des affaires, & reçut dans cette occasion toutes les marques d'affection & de douleur, que de bons sujets peuvent donner à un bon Prince dans une pareille occasion.

Cette Princesse étoit l'amour & les délices de ses Peuples, aussi bien que des Provinces-Unies. Le Parlement faisant son éloge lui donna le titre *de la plus accomplie de toutes les femmes*. Elle étoit l'admiration de tout l'Univers, qui ne pouvoit se lasser de louer son extrême sagesse, sa douceur, sa bonnairété, & la grande tendresse qu'elle avoit pour ses Peuples. Elle étoit habile à gouverner, ferme, & assurée dans les tems difficiles, & d'un abord accessible à ses sujets, bienfaisante à tout le monde, & d'une piété si pure, qu'on n'a jamais vu tant de perfections unies ensemble sans aucun mélange de défauts. Sa mort fut sensible à toute l'Europe, qui perdit en cette Princesse l'un de ses plus grands ornemens. Elle fut enterrée le 15. de Mars suivant avec toute la pompe, dont on pût s'aviser pour honorer la mémoire de la plus grande, & de la plus vertueuse Reine qui fut jamais. La nécessité du salut de l'Angleterre l'avoit mise sur le Trône. Pendant qu'elle y fut assise, elle gouverna ses Peuples avec tant de douceur & de modération, que les trois Royaumes n'ont jamais été plus heureux, & sa mémoire y est & y fera

sera toujours en benediction. On n'a jamais pu l'attaquer que par l'endroit, qui a fait le salut de la grande Bretagne, & de toute l'Europe. Mais cette révolution, à laquelle cette Princesse a contribué, fait sa véritable gloire, quoi qu'en puissent dire ses ennemis. Elle sacrifia au repos de l'Eglise, & à l'affranchissement de l'Europe toutes les liaisons du sang & de la nature. En quoi elle fit paroître des dispositions si heroïques d'esprit & de cœur, que ceux qui regarderont cette grande affaire sans passion & sans intérêt, reconnoîtront que Marie Stuart a été capable des plus grands & des plus genereux sentimens de vertu que l'on puisse concevoir, puis qu'elle a préféré le salut & l'intérêt de ses Royaumes, de l'Europe, & de la Religion menacée, à toute autre considération.

Pendant que toute l'Europe étoit accablée d'affliction par la mort de cette illustre Princesse, la France se consoloit de la perte qu'elle venoit de faire du Maréchal de Luxembourg, se flattant, que le Roi d'Angleterre ne sortiroit plus de ses Royaumes pour se mettre à la tête de l'Armée dans les Pais-bas. Mais ce Prince & ses Peuples prirent des résolutions si vigoureuses pour le soutien des affaires, que le Parlement lui fournit tous les subsides nécessaires pour la continuation de la Guerre. Les séances étant finies le Roi prorogea le Parlement, & ayant nommé des Gouverneurs pour conduire le Royaume en son absence, savoir l'Archevêque de Cantorberi, les Lords Sommers, Pembroke, Devonshire, Shrewsbury, Dorset, & Godolphin.

1695. phin il partit le 23. de Mai d'Angleterre, & arriva à la Haye le jour suivant. Il assista le 25. à l'Assemblée des Etats Généraux, & le 26. à celle des Etats de Hollande, & du Conseil d'Etat. Le 4. de Juin il se rendit à Breda, & le 5. à Gand pour commencer la Campagne.

L'on avoit assemblé deux Armées, l'une, qui devoit être commandée par le Roi, composée de 70. Bataillons & de 80. Escadrons, ayant ses Lieutenans Généraux; l'autre par l'Electeur de Baviere, qui avoit 36. Bataillons, & 130. Escadrons. Outre cela il y avoit deux petits Camps volans, l'un près de Dixmude de 10. Escadrons, & de vingt Bataillons sous le General Major Ellemberg, & l'autre de 25. Bataillons sous le commandement du Baron de Heyden près de la Mehai-gne entre Bref & Falais. Lors que le Roi se fut mis à la tête de ses Troupes, qui étoient du côté de Deinse, & que l'Electeur de Baviere fut arrivé près des siennes du côté de Dendremonde, le Roi fit semblant d'attaquer le Fort de la Knoque pour amuser l'ennemi. Le Maréchal de Villeroi, qui commandoit l'Armée de France, se tenoit derrière ses lignes, & crut qu'il n'avoit rien à craindre, puis que les Alliés s'attachoient à ce petit Fort. Mais pendant qu'on lui faisoit prendre le change, tout d'un coup le Roi d'Angleterre fit investir la Ville de Namur, dont il avoit résolu de faire le siege.

La France tâchoit depuis long-tems de faire la Paix. Elle avoit fait faire de grandes offres aux Alliés. Mais on les rejeta, & le
Roi

Roi d'Angleterre ne voulut point écouter le 1695
Ministre du Roi de Dannemarc sur ce sujet.
Le Roi de France fit presenter de nouveaux
Memoires par ses Ambassadeurs aux deux
Cours de Dannemarc & de Suede, pour les en-
gager à disposer les Alliés à la Paix. Les
Ministres des Rois du Nord firent donc de
nouvelles instances sur ce sujet. Cependant
leurs sollicitations furent inutiles, parce que
la France ne faisoit pas des offres suffisantes
pour en venir à traiter de la Paix avec elle.
Le Roi d'Angleterre, à qui ces Ambassa-
deurs s'étoient adressez, leur fit connoître que
cette Couronne devoit faire des propositions
plus raisonnables, si ses intentions étoient
sinceres pour la Paix, & que les Alliés ai-
moient mieux continuer la Guerre, que de
traiter à des conditions desavantageuses,
pour voir rompre le Traité bien-tôt après,
comme la France avoit accoutumé de faire
depuis long-tems.

Il continua donc de travailler au projet
qu'il avoit fait pour cette Campagne, & fit
investir Namur, Place importante par sa
situation naturellement forte, & par la nom-
breuse Garnison qui la défendoit. La Fran-
ce y avoit fait faire plusieurs travaux confi-
derables, depuis qu'elle l'avoit prise. On
l'avoit munie de toutes les provisions neces-
saires de Guerre & de bouche. Elle pas-
soit pour imprenable parmi les François, &
l'on trouva en effet après le siege une pierre,
que l'on vouloit mettre sur la Porte de la
Forteresse avec cette inscription, *Reddi potest,*
non vinci. Cette Place peut-être rendue, mais
elle

1695. elle ne peut point être forcée. Outre tous ces avantages , qui étoient grands , il falloit la prendre sous les yeux d'une Armée de cent mille hommes. Cependant le Roi d'Angleterre ne s'étonna point de toutes ces difficultés qu'il avoit prévues. Il fit donc investir cette Place, & se résolut de l'assiéger dans toutes les formes. On dit que quand on aprit au Roi de France, que Namur étoit assiégé , il dit , qu'il n'eût pas cru que le Prince d'Orange eût été capable d'une entreprise aussi téméraire , & qu'il y échoueroit indubitablement.

Le Roi d'Angleterre ayant conclu de faire ce grand siège se mit en marche avec son Armée , & cependant le Comte d'Arhone investit la Place depuis la Sambre jusques à la Meuse au dessous de la ville , & le Baron de Heyden entre la Sambre & la Meuse. On avoit fait des détachemens pour le même sujet, dans le dessein de serrer Namur du côté du Condros. Mais ils ne purent s'y poster assez tôt pour empêcher le Maréchal de Boufflers de se jeter dans la ville avec le Sr. Mégrignot Ingénieur en chef. Il y entra donc avec sept Régimens de Dragons, des volontaires , des Ingénieurs, des Mineurs , & des Canonniers. Tout cela joint à la Garnison ordinaire montoit à quinze ou seize mille hommes. Les François crurent , que tant des Troupes obligeroient les Alliés à se retirer pour se jeter sur quelque autre Place. Cependant on ne changea rien dans le projet , qui avoit été fait, & l'on continua de former ce fameux siège. L'Armée étant arrivée fut d'abord partagée
en

en trois Quartiers généraux. Celui du Roi étoit depuis la Sambre jusques à la Meuse. Celui de l'Electeur de Baviere entre ces deux Rivières, & le côté du Condros étoit occupé par les Troupes de Brandebourg commandées par le Baron de Heyden. On dressa trois grands Ponts de communication entre les Quartiers. 1695.

Le Roi donna tous les ordres nécessaires pour la sûreté des Convois & des Quartiers, fit abattre quantité d'arbres pour embarrasser le chemin par la forêt de Marlaigne, & fit faire un bon retranchement sur le grand chemin. En suite il fit travailler aux Lignes de circonvallation, & tout ces ouvrages étant achevez le 10. de Juillet, on se rendit au Quartier du Baron de Heyden pour examiner, par où l'on attaqueroit la Place. On resolut dans ce Conseil d'attaquer la Ville par la Porte de St. Nicolas, & d'ouvrir la tranchée en trois endroits sur la hauteur de Bouge. Cela fut executé le 13. Cependant le Maréchal de Villeroi étant sorti de ses Lignes avec son Armée se mit en marche pour attaquer le Corps de Troupes commandé par le Prince de Vaudemont. On sut que ce Maréchal avoit fait un detachement sous le Comte de Montal, pour prendre le Prince de Vaudemont par derriere, pendant qu'il marchoit droit à lui. Ces nouvelles obligerent ce Prince à se retirer, ce qu'il fit avec tant d'ordre & de presence d'esprit, que les ennemis ne le purent charger. Cette retraite judicieuse fut admirée dans tous les Partis, & regardée comme l'action d'un grand Capitaine. Ce

1695. Prince se rendit sous le Canon de Gand, d'où l'on envoya des Troupes pour couvrir Nieuport. Ce détachement fut fait si à propos, & marcha avec tant de diligence, qu'il prévint le Maréchal de Villeroi, & lui fit abandonner le dessein qu'il avoit d'assiéger cette Place. Ce General vit en effet, qu'outre ces Troupes qu'il trouva postées sous Nieuport, il y en venoit encore d'autres, qui étoient commandées par le Duc de Wirtemberg, & qui avoient du Canon avec des Dragons & de la Cavallerie.

Pendant cela le siège alloit son train. Les assiégez faisoient des sorties. Mais on les repoussoit toujours avec perte. Le Canon ayant déjà fait brèche aux travaux avancez de la Porte St. Nicolas, le Roi fit attaquer un petit fort, qui étoit de ce côté-là. Les Troupes commandées pour l'attaque furent d'abord reçues un peu rudement, parce que les ennemis préparoient une sortie de quatre ou cinq mille hommes. Mais étant animées, & soutenues par l'Electeur de Baviere, elles retournerent à la charge, s'emparerent de ce Fort, & de deux autres, passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent d'ennemis devant eux, & ruinerent huit Bataillons, & un gros détachement de Dragons. Les assiégez firent sauter des Mines, qui leur firent autant de mal qu'à l'ennemi. Cependant on les poussa jusques à la Contrescarpe, où l'on en fit un grand carnage, parce que les Anglois ne donnoient point de quartier. Cela étant fait le Roi fit raser à coups de Canon ce qui restoit des Ouvrages, que l'on avoit attaquez.

On

On se saisit la nuit du 18. d'un Bastion détaché, 1695.
que les François occupoient. On'y prit poste,
& l'on y attacha le Mineur , ce qui obligea
ceux qui le gardoient, & qui ne pouvoient être
secourus , de se rendre à discretion le 19.

Les choses étant dans cet état au Siege de
Namur, le Maréchal de Villeroi fit assieger
Dixmude par le Comte de Montal , qui ou-
vrit la tranchée le 25. Le General Major El-
temberg , qui commandoit dans cette Place,
s'y defendit fort mal, & la rendit deux jours
après le siege commencé. La Garnison y fut
faite prisonniere de Guerre. Dixmude étant
pris de cette maniere les François marche-
rent à Deynse , qui avoit une bonne Garni-
son, & de routes sortes de munitions en abon-
dance sous le commandement du Brigadier
d'Offarel , qui fit aussi très-mal son devoir
dans cette occasion , puis que sa Garnison fut
faite prisonniere de Guerre de même qu'à
Dixmude. Cela fut cause que l'on fit le
procès à ces deux Commandans. Eltemberg
fut condamné à perdre la tête pour sa lâche-
té, & d'Offarel fut degradé des armes, &
condamné à une prison perpetuelle. Ce fut
de cette maniere , que l'on punit la honteuse
lâcheté de ces Commandans , qui avoient ren-
du leurs Places, malgré la resolution des Gar-
nisons , qui vouloient se defendre. Il étoit
dit par ces Capitulations , que les Soldats se-
roient traitéz selon le Cartel ordinaire, qu'on
ne pourroit les separer qu'à proportion des
Officiers , & qu'on ne les envoyeroit point
hors des Pais conquis depuis 1672. Ces arti-
cles ne furent point observez par les François.

1695. Le Comte d'Atlone de son côté se rendit Maître de Binche , dont la Garnison , qui étoit de quatre cens hommes , fut aussi faite prisonniere de Guerre.

Les travaux se pouffoient toujours avec vigueur devant Namur , & l'on se rendit maître d'une redoute le 28. ce qui donna lieu de faire un gros détachement pour attaquer l'avant-chemin couvert de la Porte de Saint Nicolas. Les Alliés furent reçus avec beaucoup de vigueur , & eurent de la peine à prendre poste. Cependant après quatre heures de combat ils se logerent à la pointe de la Contrescarpe du côté de la Meuse. Pendant que l'on attaquoit de ce côté-là , l'Electeur de Baviere fit faire une autre attaque entre Sambre & Meuse , qui réussit de telle maniere, que l'on s'empara d'un Fort , qui étoit à la tête du retranchement. Les François defenderent un bâtardeau pendant la nuit. Mais enfin l'on s'en empara , & on eut le moyen de faire un Pont sur la Sambre, dont on avoit besoin pour presser le siège. On se saisit de plusieurs postes l'un après l'autre , & l'on se vit en état le 2. d'Août de donner un assaut à la demi-lune, au chemin couvert , & au demi Bastion , qui étoit à la main droite de la porte , où l'on avoit fait brèche. Cela donna lieu de livrer un assaut general à la ville , à quoi l'on se preparoit pour le lendemain. Mais le Comte de Guiscard ayant fait savoir , que l'on étoit disposé à capituler à des conditions raisonnables , l'accord en fut fait le 4. au matin , & l'on en signa les Articles de part & d'autre. Ainsi fut prise la Ville de
Namur ,

Namur, & l'on ne fut plus occupé qu'au Châ- 1695.
teau, que l'on assiegea fortement ; & que
l'on reduisit à la necessité de capituler par le
moyen de plus de cent cinquante pieces de
Canon, & de soixante Mortiers, qui ruine-
rent toutes les defenses, & qui reduisirent les
Assiegez à la necessité de se rendre sous les
conditions ordinaires ainsi qu'on va voir.

D'abord que l'on fut entré dans la ville, &
qu'on en eut pris possession, toute la Garni-
son entra dans le Château pour le soutenir
contre les Assiegeans. Dès que l'on eut par-
tagé les attaques, le Roi d'Angleterre détacha
des Troupes pour couvrir le siege du côté de
Masf & de Genappe, & le Comte d'Ar-
lone eut ordre de les joindre en cas de besoin.
C'est que ce Prince avoit été averti, que les
François avoient fait charger des Bombes à
Mons, avec tout ce qu'il falloit pour quel-
que execution qu'ils projettoient, quoi que
l'on ne pût pas deviner leur dessein. Le Prin-
ce de Vaudemont lui manda, que le Maréchal
de Villeroi avoit passé l'Escaut, & il lui fit
savoir le 8. que ce General prenoit sa route
du côté de Bruxelles, & qu'il étoit campé à
Enghien. Cette marche obligea le Prince de
Vaudemont de se jeter avec ses Troupes dans
cette grande Ville, pour tâcher de la sauver
des mains de l'ennemi. On eut pû rompre
toutes ses mesures en prenant tous les deta-
chemens de l'Armée. Mais en ce cas le Ma-
réchal de Villeroi se fut posté entre l'Armée,
qui assiegeoit, & celle qui couvroit Bruxel-
le. Le Prince de Vaudemont laissa donc les
Troupes qui étoient à Masf, pour empêcher
les

1695. les François de passer à Braine le Comte. Il se contenta de placer son Infanterie sur les hauteurs de Bruxelles, & par ce moyen il se conserva la communication avec les détachemens qui étoient à Waterloo, & garnit les dehors de la ville de plusieurs Bataillons. Pour sa Cavallerie & ses Dragons, il les posta le long du Canal pour en empêcher l'approche, & le passage au Maréchal de Villeroy. Le Roi d'Angleterre se rendit à Waterloo, & amena vingt Escadrons avec lui pour donner ses ordres au Prince de Vaudemont.

Pendant tout cela l'Amiral Berkley s'approcha de Dunquerque pour le bombarder. On detacha vingt Galiotes, qui avoient chacune deux Mortiers, & l'on jeta des Bombes depuis neuf heures du matin jusques à cinq heures du soir. Elles ne purent tomber dans la ville. Elles tomboient seulement sur le Risban, & sur les Forts qui le défendent. Cependant le mal qu'elles firent ne fut pas considerable. On envoya quatre brulôts de nouvelle invention pour mettre le feu aux jetées, pendant que l'on canonnoit à force. Le Canon causa beaucoup de dommage. Mais ces brulôts furent presque sans effet. Le même jour, que l'on travailloit ainsi à bombarder Dunquerque, le Maréchal de Villeroy s'approcha de Bruxelles pour en faire autant, & il arriva en présence à quatre heures du soir. Le lendemain le Roi d'Angleterre ayant donné ses ordres au Prince de Vaudemont, il retourna à son siege, où l'on avoit commencé à dresser dès le 19. des Batteries pour environ quarante pieces de Canon, dont on devoit

voit battre les Assiegez par enfilade. Cela joint aux autres Batteries , & aux Mortiers donna le moyen d'avancer les tranchées , & d'aprocher de la Place , parce que cette Artillerie faisoit un si terrible feu nuit & jour, que les Assiegez ne savoient où se placer. Cette maniere d'attaquer avoit été proposée par le General Coehoorn , qui ayant une connoissance particuliere de cette Place , laquelle il avoit fortifiée , fit connoître au Roi d'Angleterre & aux autres Generaux , qu'on embarrasseroit plus l'ennemi par les Bombes & par le Canon que par les manieres ordinaires , & que l'on épargneroit un grand nombre de Soldats & d'Officiers par ce moyen. Cet expedient réussit admirablement bien , & les ennemis furent presque toujours enfermez dans leurs souterrains pour éviter la fureur des Bombes & des boulets. Ainsi l'on faisoit les approches , & l'on poussoit les travaux avec une extrême facilité.

Les choses étoient en cet état devant Namur , lors que le Marêchal de Villeroy se disposa à bombarder Bruxelles. Il en avoit le dessein il y avoit long-tems , & c'étoit pour cela qu'il avoit fait venir tant de Bombes & de Mortiers de Mons. Il résolut donc d'en venir à l'exécution le 13. d'Août. Dans cette vue il écrivit au Prince de Bergue Gouverneur de cette Ville , qu'il avoit ordre de la traiter , comme les Anglois & les Hollandois traitoient les Villes Maritimes de France , afin d'arrêter ces cruelles hostilités par droit de représaille ; qu'au reste il le prioit de lui faire savoir , quel étoit le Quartier de

1695. l'Electrice de Baviere, afin qu'il donnât ordre de ne point jeter de Bombes de ce côté-là. Ce qu'il y eut de particulier, c'est premierement, que le Maréchal de Villeroi n'attendit pas la réponse du Prince de Bergue. Une demie heure après que la lettre eut été rendue à ce Gouverneur, il fit commencer à jeter des Bombes, & l'on continua ainsi pendant cette nuit, le jour suivant, & la nuit d'après. Secondement il traita ce bombardement de represailles. Mais la verité est, que les François avoient commencé cette maniere cruelle de faire la Guerre, témoin Coblentz, Liege, & plusieurs autres lieux bombardez. Cela prouve manifestement, que les Anglois & les Hollandois se servoient du droit de represailles, & qu'en effet les François étoient les aggresseurs dans cette occasion, eux qui avoient insulté toute la terre par leurs Bombes.

Quoi qu'il en soit, le vent aida les François à ruiner cette pauvre ville, & la quatrième partie de ses maisons fut reduite en masures, outre les Palais, les Eglises, les Convents, & les édifices publics qui furent détruits & brûlez dans cette occasion. On conta 2500. maisons absolument ruinées, ce qui eût été plus considerable encore, si l'on n'en eût pas coupé plusieurs pour arrêter la violence du feu. On se servit de vingt cinq Mortiers, & de dix-huit Canons à boulets rouges pour tâcher de reduire cette ville en cendres. La France avoit cru, que l'on leveroit plutôt le Siege de Namur, que de laisser bombarder Bruxelle. Mais la Prise de
Namur

Namur étoit trop importante aux Alliés, pour **1695.**
en abandonner la conquête dans le dessein de
sauver Bruxelles. On s'opiniâtra donc mal-
gré ce bombardement à pousser le siege avec
vigueur. Ce qu'il y eut de remarquable dans
cette occasion, c'est que les François ruïne-
rent une grande quantité de Marchandises,
qui appartiennent aux Parisiens, que peu de
jours après on leur bombarda Calais, où
cinq ou six cents Bombes firent beaucoup de
mal, & que malgré la barbarie de leur en-
treprise, on continua de presser Namur, qui
fut enfin obligé de capituler le 1. de Septem-
bre.

Le Marêchal de Villeroi, voyant que son
expedition n'avoit pû tirer le Roi d'Angle-
terre de son siege, crut qu'il devoit tenter le
secours de la Citadelle de Namur. Le mal-
heur de Bruxelles n'avoit fait qu'irriter les
Soldats, & qu'à les animer davantage à leur
devoir. Le Roi pressa les travaux plus fort
que jamais, & fit dresser cinq nouvelles Bat-
teries, pour battre en ruine tous les principaux
endroits à la fois. On en éleva aussi quel-
ques-unes dans la ville pour incommoder da-
vantage les Assiegez. Lors que tout fut prêt,
on fit tirer cent quinze pieces de Canon, ou-
tre les anciennes Batteries, que l'on n'avoit
pas transportées. D'abord les François firent
grand feu sur la ville. Mais on demonta leurs
Canons, & leurs Mortiers, & d'ailleurs on
fit transporter tous les blessez, & tous les
malades, qu'ils avoient laissez dans la ville,
dans les lieux où leurs Batteries pouvoient
tirer. Cela les obligea de cesser leur feu.

1695. Le Landgrave étant arrivé au Camp le 17. On joignit tous les Corps de Troupes, qui étoient séparés sous le Prince de Vaudemont, le Prince de Wirtemberg, & le Comte d'Ar-lone, & on les posta à Masly, qui est à deux lieues de Namur. Ce Camp empêchoit les François de venir forcer les Alliés, qui faisoient le siège, parce qu'ils ne pouvoient en approcher, qu'en se mettant entre les deux Armées, ce qui les eût fait périr sans ressource. Un grand détachement de Troupes de Hesse, & de quelques autres Princes d'Allemagne étant arrivé au Camp on en retint l'Infanterie, & l'on en envoya la Cavallerie au Prince de Vaudemont.

Pendant cela le Maréchal de Villeroy s'étoit avancé jusques à Fleurus avec deux cens Escadrons, & cent & deux Bataillons, qui faisoient en tout cent mille hommes. Il avoit ordre exprès de combattre à toutes risques, & l'on ne doutoit point de la Bataille. L'Armée avoit pris des vivres pour douze jours. Mais il lui fut impossible d'accomplir son dessein. Les Alliés avoient pris de bonnes mesures pour faire avorter tous ses projets. D'ailleurs les pluies avoient gâté les chemins, & ainsi l'Armée avoit consumé plus de la moitié de ses vivres avant que d'être aux bords de la Meuse. Il tâcha de passer cette rivière. Mais par-là il se fut mis hors d'état de tirer des vivres des Places Françoises, parce que les Alliés eussent été entre lui & ces Villes. Il se trouva donc bien embarrassé. Il visita les Postes des Alliés pour les reconnoître, & tint plusieurs Conseils de Guerre
pour

pour favoir, comment on pourroit attaquer l'ennemi. Mais la chose fut jugée absolument impraticable, à moins que d'exposer cette grande Armée au danger certain d'être taillée en pieces, parce qu'il falloit attaquer des gens, qui s'étoient mis à couvert par de bons retranchemens. Le secours ayant donc été jugé entierement impossible, il fit savoir au Maréchal de Boufflers de se tirer de son siege comme il pourroit. Pour lui il ne songea plus qu'à la retraite. 1695.

Le Roi d'Angleterre ayant donné tous les ordres necessaires à l'Armée, qui étoit à Masfy pour rompre tous les desseins du Maréchal de Villeroi, il retourna au siege, & resolut de faire donner l'assaut au Château. Dès le 25. on avoit fait descendre deux bateaux sur la Sambre, & on y avoit mis environ deux cens hommes, qui devoient favoriser l'attaque d'une redoute, que l'on vouloit emporter. D'abord que les bateaux furent postez, ceux qui devoient faire l'attaque, se rendirent près de cette redoute l'épée à la main, pendant que les Soldats des bateaux les secundoient, & que d'ailleurs les Batteries faisoient un feu terrible pour empêcher les François du vieux Château de venir au secours de la redoute. Elle fut donc emportée après deux heures de combat. Tout ce qui étoit dedans fut tué, ou fait prisonnier, & par ce moyen l'on fut en état de donner un assaut general. On se prépara à cet assaut le 30. On tira sans relâche de toutes les Batteries depuis la pointe du jour jusques à midi, après quoi l'on fit sommer le Château de se

1695. rendre, de la part de l'Electeur de Baviere. Il parut quelques Officiers commandans', qui écouterent, ce que le Comte de Horn avoit à dire. Il les avertit de faire savoir au Comte de Guiscard, qu'on étoit sur le point de monter à l'affaut, & qu'avant que d'exposer tant de braves gens de part & d'autre il offroit une Capitulation honorable, si l'on vouloit rendre la Place, & qu'il ne donnoit qu'un quart d'heure pour répondre à cette sommation. Les Assiegez ne firent point de reponse. Ainsi les Batteries recommencerent à foudroyer la Place avec plus de furie que jamais, ce qui continua pendant une heure & demie.

On donna le signal de l'attaque, par le feu que l'on mit à un baril de poudre. Aussi-tôt Mylord Curz.attaqua le Fort de Terra-Nova avec trois mille cinq cens Anglois. Le Comte de Rivera Bavarois se jeta sur le Fort de Coehorn avec trois mille hommes. Le General Major la Cave se mit en état d'attaquer la tête de ce Fort avec deux mille hommes de Brandebourg, & le General Major Swerin s'adressa avec deux mille hommes à la Cas-forte, que l'on appelloit autrement la Maison du Diable. Un Colonel accompagné de cinq cens hommes eut ordre de s'opposer aux sorties, que l'on pourroit faire entre le Fort de Coehorn & celui de Terra-Nova. Trois cens Grenadiers Anglois monterent à la brèche de Terra-Nova, & s'y posterent avec tant de promptitude, que les Troupes qui les devoient suivre pour les soutenir, ne purent y arriver aussi-tôt qu'eux. Cependant
les

es cinq cens hommes placez entre les deux 1695.
forts agirent de leur part avec beaucoup de
vigueur. Mais s'étant avancez un peu trop
près du Fort de Coehorn ils furent repoussez,
& s'embarrasserent dans les Troupes qui
alloient soutenir les Grenadiers Anglois, ce
qui mit quelque confusion parmi ces deux
corps, & obligea les Grenadiers Anglois de
se retirer, ce qu'ils firent avec quelque per-
te de leur part, faute d'avoir été soutenus
assez tôt.

Le Comte de Rivera prit un peu trop à la
droite vers le chemin couvert, & fut exposé
à un grand feu que ses Troupes ne purent sou-
tenir. Ce General y fut tué avec beaucoup
de monde. Les Anglois, que l'on avoit ralli-
ez après l'attaque de Terra-Nova, se joi-
gnirent au General la Cave, & chargerent
tous ensemble avec tant de furie qu'ils s'em-
parerent du chemin couvert, de la place
d'armes, & de la contregarde du Fort de
Coehorn. Le General Major Swerin en fit
autant du chemin couvert de la Cassote, &
fit des logemens par tout. Par ce moyen,
quoi que cet assaut n'eut pas tout le succès
que l'on en avoit esperé, on ne laissa pas
neanmoins de chasser les assiegez de tous les
chemins couverts depuis la Sambre jusques à
la Meuse. Cet assaut, qui dura près de cinq
heures, couta environ deux mille morts ou
blessez aux Alliés. Pendant tout cela le Ma-
rêchal de Villeroi cherchoit l'occasion d'at-
taquer les assiegeans pour tâcher de sauver le
Château de Namur. Il se mit en Bataille près
du bois de St. Denis, & alla reconnoître le

1695. terrain pour chercher le moyen de passer. Le chemin le plus commode étoit assez étroit, & de plus on l'avoit fermé par un grand retranchement garni de Canon. Encore ne pouvoit-on se rendre à ce défilé qu'au travers de plusieurs ravines, & d'un grand nombre de lieux marécageux, qui empêchoient la communication de la gauche & de la droite de l'Armée. Il alla donc se poster à Perwys, la Meuse devant lui. Le Roi d'Angleterre de son côté vint camper à Ostin à la vue des François. Le Maréchal de Villeroy mouroit d'envie d'attaquer ce Prince. Il en avoit ordre exprès de Versailles. Mais la chose étoit absolument impossible, à moins que de s'exposer nécessairement à être battu. Il se contenta donc de faire passer la Meuse à quarante Escadrons, avec ordre de charger le Marquis de la Forêt, qui venoit reconnoître l'Armée de France avec trente. Cet Officier General mit une partie de sa Cavallerie en embuscade, & s'approcha des François avec le reste à la portée du pistolet. On le chargea d'abord ; mais il plia, & attira ainsi l'ennemi dans l'embuscade. Il fut chargé avec tant de vigueur, qu'il perdit beaucoup de monde, & se retira en confusion. Voilà tout ce que le Duc de Villeroy pût faire pour le secours du Château de Namur.

On travailla pendant le 31. d'Août à perfectionner les logemens, que l'on avoit faits le jour d'auparavant dans les chemins couverts dont on s'étoit emparé, & le 1. de Septembre on se préparoit à donner un second
af.

affaire général. Dans le même temps les en- 1694.
 nemis demanderent à capituler pour le Fort
 de Coehorn. L'Electeur de Baviere fit ré-
 pondre, qu'il n'y avoit rien à faire à moins
 que de capituler pour tout le Château. Le
 Comte de Guiscard repliqua qu'il en alloit
 parler au Maréchal de Boufflers, & cepen-
 dant il demanda une Trêve, qui fut accordée.
 Le Maréchal consentit à traiter, & l'on don-
 na des otages de part & d'autre vers quatre
 heures après midi. On travailla toute la nuit
 à dresser la Capitulation, qui fut enfin con-
 clue & signée le lendemain par l'Electeur
 de Baviere, & par le Maréchal de Boufflers.
 On convint, que le Château, la basse ville,
 & toutes les fortifications extérieures se-
 roient cedées aux Alliés le même jour 2. de
 Septembre, & qu'on en livreroit la porte
 d'entrée du côté de la Campagne, pour y met-
 tre une Garde, afin d'empêcher le mélange des
 Troupes : que le Maréchal de Boufflers, le
 Comte de Guiscard Gouverneur, & tous les
 Commandans, Etat Major, les Gardes du
 Maréchal, toutes les Troupes, Officiers
 d'Artillerie, &c. sortiroient le 5. à sept
 heures du matin par les brèches, avec leurs
 Armes & Bagages, Tambour battant, mé-
 ches allumées, enseignes déployées, deux
 pieces de Canon de 24. deux de douze, &
 deux de six, quatre Mortiers avec leurs af-
 fûts avec des Munitions pour douze coups
 chaque piece, & qu'on les conduiroit à Gi-
 ver par le chemin le plus court en deux ou
 trois jours de marche, sous une bonne &
 suffisante escorte ; qu'on leur donneroit à
 leurs

1695. leurs frais les chevaux dont ils auroient besoin , quatre vingt chariots , & les batteaux que l'on pourroit recouvrer pour conduire les malades & les bleffez audit lieu de Givet. Toutes les autres conditions furent réglées à l'ordinaire , & on les trouve dans les Memoires , qui ont été publiez sur ce merveilleux siege. Ainsi le Roi d'Angleterre força cette Place à se rendre par une conduite sage , prudente , brave , ferme , & genereuse , & cela à la vuë d'une Armée de cent mille hommes , lesquels ne se presenterent devant les Troupes de ce grand Prince que pour être les témoins de sa gloire & de son triomphe. En quoi il eut la satisfaction de faire taire les sots & impertinens discours , que l'on faisoit en France sur le premier Siege de Namur, qui fut pris à sa vuë , sans qu'il pût travailler à secourir cette importante Place.

On livra le Château aux Troupes des Alliés le 5. & la Garnison se mit en état de sortir. On avoit rangé des Troupes en Haye dans l'endroit où la Garnison devoit passer. Elle se trouva de 4600. hommes, en ce non compris quelque peu de Soldats , qui sortirent par la basse ville. Dans le tems que cette Garnison défiloit , M. de Dykvelt l'un des Députés des Etats Generaux s'approcha du Maréchal de Boufflers , & le pria fort honnêtement de vouloir sortir des rangs , parce qu'il avoit quelque chose d'importance à lui communiquer. Il repondit , qu'il pouvoit parler librement , & qu'il n'y avoit personne de suspect autour de lui. M. de Dykvelt s'approcha , & lui declara , que le Roi
d'An-

ngleterre le faisoit arrêter. Cela donna lieu 1695.
à plusieurs Officiers François de s'approcher
Maréchal. Mais en même tems M. de l'E-
; Lieutenant des Gardes du Corps du Roi
ngleterre se mit avec des Gardes entre ce
Maréchal & ces Officiers, & l'enveloppa,
à quoi il lui dit, qu'il avoit ordre du Roi
Maître de le conduire dans la ville. Le Ma-
ral se tournant vers M. de Dykvelt lui dit,
l'étoit surpris, qu'on l'arrêât au preju-
d' une Capitulation, & demanda qu'on lui
nît d'envoyer quelqu'un à l'Electeur de
iere. Cela lui fut accordé. Mais ce Prin-
épondit, qu'il n'avoit pas pû empêcher
le Roi ne le fît arrêter, pour les raisons
on lui expliqueroit. Le Maréchal, qui
t inquiet sur le sujet de sa détention, en-
anda la raison à M. de Dykvelt, qui lui
ndit, que le Roi l'avoit ordonné de la
e, pour les infractions que l'on avoit fai-
aux Capitulations de Deynse & de Dix-
le, dont les Garnisons devoient être ren-
s par échange ou par rançon quinze jours
s la prise de ces Places, ce que l'on n'a-
pû obtenir jusques-là, quelque sollicita-
que l'on eût employée pour faire execu-
le Cartel : que les infractions perpetuel-
le la France donnoient lieu au Roi d'An-
erre d'user de represailles, & qu'il avoit
onné qu'on l'arrêât jusques à ce que
eut satisfait au Cartel.
n conduisit donc le Maréchal à Namur,
s qu'on lui eût offert de le laisser aller,
vouloit engager sa parole de faire rendre
Garnisons dans quinze jours. On le me-
na

1695. na quelques jours après à Mastricht , où on lui fit tous les honneurs possibles , à la reserve de l'arrêt de sa personne. Il envoya son Capitaine des Gardes au bout de quinze jours au Roi d'Angleterre , pour l'avertir qu'il avoit ordre de renvoyer les Garnisons de Dixmude & de Deynse , si l'on vouloit le laisser aller sur sa parole , & que la chose seroit exécutée de bonne foy , dès qu'il seroit à Dinant. Le Roi accepta ces offres , & envoya ordre en même temps de faire conduire le Maréchal avec une bonne escorte jusques à cette ville-là. Il tint sa parole. Ces Garnisons furent renvoyées , selon que l'on en étoit convenu. Ainsi finit la Campagne de cette année , & l'on distribua les Quartiers d'hyver aux Troupes qui de part & d'autre avoient besoin de se reposer , & de se rétablir des fatigues de cette année. Ce fut ainsi que la Guerre fut tout à fait desavantageuse à la France en l'an 1695. Elle ne fit rien en Allemagne. Elle fut obligée d'abandonner plusieurs postes en Catalogne ; & n'osa paroître en Mer ni sur l'Océan , ni sur la Méditerranée. Ses côtes furent dans des alarmes perpetuelles , & St. Malo , Granville , & Calais furent fort maltraitez par les Bombes. On lui arracha Namur d'entre les mains malgré le grand nombre de Troupes destinées à defendre , ou à secourir cette Place. Les François l'avoient fortifiée avec tant de soin qu'ils la croyoient absolument imprenable , témoin la pierre qu'ils avoient préparée pour la mettre sur une des portes , où l'on trouvoit ces mots , Place à rendre , & non pas à être forcée. Le

Le Roi d'Angleterre qui avoit laissé l'Armée entre les mains de l'Electeur de Baviere se rendit à la Haye, & s'occupa à regler les affaires pendant quelques jours, après quoi s'embarqua le 19. d'Octobre, & repassa en Angleterre pour convoquer le Parlement l'ordinaire. Le Parlement s'étant assemblé le 18. il fut prorogé jusques au X. de Novembre. Mais le même soir le Roi le cassa, & en convoqua un autre pour le 2. de Decembre suivant. La Proclamation qui fut publiée sur ce sujet, fut agreable aux Anglois, qui sont bien aises, qu'un même Parlement ne dure pas trop long temps. L'on avoit même passé un Acte dans le dernier qui avoit été assemblé, par lequel on déclaroit, qu'un Parlement ne pourroit durer plus de trois ans. Deux jours après, le Roi fit publier une autre proclamation pour donner toute sorte de liberté aux élections, ordonnant aux Troupes logées dans les lieux où ces élections devoient se faire, d'en sortir la veille que l'on devoit proceder à la nomination des Députés. Cela étant fait en attendant le jour de l'Assemblée, le Roi alla visiter quelques Provinces particuliers, & revint à Londres vers la fin du mois de Novembre. Le Parlement s'étant assemblé au jour qui lui avoit été marqué, le Roi s'y rendit à l'ordinaire. Il parla aux deux Chambres selon sa coutume, leur proposa les affaires generales, sur lesquelles il falloit deliberer. Les deux Chambres agitent selon les desirs du Roi, & on lui accorda tous les subsides necessaires pour l'entretien des Armées de terre & de Mer,

1695. ce qui montoit à des sommes prodigieuses , que la Nation fournit genereusement jusques à plus de six millions de livres sterlings.

L'on travailla dans cette séance à rétablir les monnoies , qui étoient alterées d'une façon si extraordinaire , qu'elles étoient extrêmement affoiblies, ce qui ruinoit le credit & le negoce de la Nation. On resolut de fondre toutes les especes , & d'en faire de nouvelles. On chargea le Roi de prendre toutes les especes rognées , & on lui assigna une somme considerable pour l'en indemniser , après quoi on marqua un certain temps , lequel passé les monnoyes ne seroient plus reçues que comme du billon. Cette affaire donna beaucoup d'occupation au Parlement. Mais on en vint à bout après plusieurs séances , où on delibera sur les moyens de remedier à ces desordres. On vit en cela quelles sont les richesses de ce Royaume , qui pendant une Guerre , qui sembloit le devoir épuiser par les grands subsides qu'il fournissoit au Roi , se trouvoit en état de rétablir ses monnoies alterées. Cela prouve mieux que toutes les raisons que l'on sauroit alleguer , combien un Royaume est puissant quand il est gouverné selon ses loix , & que le Souverain & les Peuples se trouvent unis en un même interêt pour travailler en commun au bien public. Jamais la chose n'auroit pû se faire de cette maniere dans un Etat où le Prince & les sujets sont divisez sur l'interêt. Cette affaire est donc la preuve sensible, que Guillaume a sù regner , & que jamais Prince n'a été plus sage , plus juste , plus ami de

de ses Peuples que cet invincible Monarque. 1696.

Les affaires generales alloient leur train ordinaire pendant l'hyver , & l'on travailloit de toutes parts pour la Campagne de cette année. La France faisoit de grands preparatifs à Dunquerque , à Calais , à Brest , à St. Malo , & à Rochefort. On avoit les yeux ouverts sur tous ces mouvemens de la France , & l'on ne pouvoit en deviner le but. On aprit tout d'un coup , que tout cela se faisoit dans le dessein de tenter une descente en Angleterre. On en eut des nouvelles assurées vers la fin de Février. La Cour de Versaille crût avoir pris de si justes mesures pour l'execution de son dessein , qu'elle ne doutoit point qu'il n'eût un succès infailible. On permit même au Gazetier d'en parler dans ses nouvelles ordinaires , & de marquer ce grand projet. L'Evêque de Soissons fit afficher un ordre à tous les Ecclesiastiques seculiers , & reguliers de son Diocese de prier Dieu pour la benediction de l'entreprise. On vit par tous les preparatifs qui se faisoient que l'on en vouloit à l'Angleterre , & que Jaques II. se dispoisoit à y faire une descente. Cependant on ne comprenoit pas sur quel fondement il travailloit à cela. Le Roi étoit à Londre. Le Parlement se trouvoit assemblé , & les Troupes ordinaires destinées à la garde du Royaume étoient dans leurs quartiers. On se mit donc en état de repousser le Roi Jaques & les François , & l'on prit toutes les precautions necessaires pour faire avorter cette entreprise. Cependant on continuoît
en

1696. en France les préparatifs de cette grande expedition, sans se rebuter de tous les mouvemens que l'on se donnoit en Angleterre pour s'opposer à ce dessein.

Tout d'un coup on fut éclairci du secret de cet armement. On découvrit une conspiration formée par cinquante ou soixante scélérats, qui s'étoient rendus en Angleterre pour cela. Leur complot étoit d'assassiner le Roi lors qu'il iroit à la chasse le 25. de Février. On devoit occuper ses Gardes à un défilé, en les attaquant, pendant que quelques uns des conjurez se jetteroient sur le Carrosse de ce Prince pour le poignarder. Le coup manqua ce jour là, par ce que le Roi ne sortit pas de Kensington. Ainsi l'affaire fut renvoyée au Samedi suivant 3. de Mars. Cependant le Roi n'alla point à Richement, comme on l'avoit crû. On remit donc l'exécution au lendemain, lorsque le Roi reviendrait de la Chapelle de St. James. Mais toutes ces remises furent inutiles, par ce que le complot fut heureusement découvert. On pria le Roi de ne point sortir de son Palais, & l'on se servit de ce temps pour arrêter tous ceux que l'on crût qui avoient part à cette abominable conspiration.

L'un des conjurez troublé par les remords de sa conscience à cause de l'atrocité de ce crime revela tout le secret de la conspiration. Ceux qui avoient part à cet horrible complot avoient un ordre du Roi Jaques d'attaquer le Prince d'Orange dans son quartier d'hyver. On devoit allumer des feux à Douvre, dès que le coup seroit fait, pour le faire sçavoir à Calais.

is. Le Roi Jaquesy étoit avec trente vais- 1696.
seaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de
transport pour les Troupes de débarquement.
Mais lors que l'on eut été averti de cet hor-
rible dessein, on arrêta quatorze de ces scéle-
rats, après quoi le Roi avertit le Parlement
de toute la conspiration. On publia une pro-
clamation, pour exhorter tous les Anglois à
arrêter tous les complices, dont les noms
étoient marquez au nombre de trente deux, le
Duc de Berwick à leur tête. Le Parlement
entra vigoureusement dans cette affaire, &
pria le Roi de faire saisir tous les complices
que l'on pourroit trouver, & du reste de
pourvoir à la sûreté du Royaume. Ses deux
Chambres firent un Acte d'association, par
lequel elles s'engageoient à soutenir la per-
sonne & le Gouvernement du Roi, à van-
ger sa mort, si Dieu permettoit que des scé-
lerats lui ôtaient la vie, & à en poursuivre
les Auteurs jusques à ce que l'on en eut fait
une punition exemplaire. On prit toutes les
mesures nécessaires pour prévenir toutes sor-
tes de mouvemens, & pour affermir la tran-
quillité publique. On arrêta encore quel-
ques uns des conjurez, & on eut le moyen
de découvrir à fonds tout le Mystere de cette
conspiration.

Quoique cette découverte eût fait manquer
le coup que la France meditoit, on ne laissa
pas de prendre toutes les précautions neces-
saires pour l'assurance du Royaume. On tira
du Canon de la Tour. On envoya des
Troupes du côté de Douvres, & l'on mit les
Milices sur pied. La flotte se mit en Mer
le

1696. le 8. ou 9. du mois forte de 48. vaisseaux de Guerre, ou Fregates. Elle se rendit à la hauteur de Graveline, où elle fut jointe par plusieurs autres vaisseaux. L'Amiral Russel, qui la commandoit s'étoit posté dans ce lieu pour couper la communication de Dunquerque & de Calais, & pour se jeter ensuite sur la flotte de France afin de la ruiner. Il détacha trois fregates pour reconnoître le port de Calais, où l'on travailloit à mettre les vaisseaux de transport à couvert, de même que dans les autres lieux, où l'on en avoit assemblez. Un gros temps qui survint empêcha l'Amiral d'exécuter son dessein. Lors que l'on fut averti dans les Provinces-Unies, que la France preparoit un grand équipage de Mer pour des Troupes de transport, on crût que cela regardoit la Zelande, ce qui fut cause que l'on prit de grandes précautions pour se mettre en état de n'être pas envahi. Mais on fût que tous ces grands préparatifs de la France regardoient l'Angleterre. On équippa donc des vaisseaux pour transporter quatorze Bataillons dans ce Royaume, & l'on mit en Mer tous les vaisseaux de Guerre, qui se trouverent prêts. On fit partir d'Os-tende cinq ou six autres Regimens choisis, de sorte que si le Roi Jaque eut pensé à faire sa descente, il eût trouvé un grand nombre de Troupes, qui l'eussent reçu vigoureusement.

On ne raisonnera pas ici sur le dessein de la France pour l'examiner par les regles ordinaires de la Politique. Il étoit fondé principalement sur la conspiration dont on croyoit

voit le succès infaillible , contre la personne du Roi d'Angleterre. Mais sans entrer dans la discussion de tout ce qui se pourroit dire là-dessus , il faut avouer , que ces grands preparatifs étoient fondez sur une action abominable , ce qui suffit pour faire connoître l'horreur & l'injustice de ce dessein. Jamais un Ame royale ne peut être capable d'une pareille entreprise , qui ne peut tomber que dans des esprits scelerats au dernier point. Que si la France a pû donner dans toutes les visions , que la Cour de Saint Germain peut lui avoir débitées , sur les intelligences qu'elle avoit en Angleterre , il faut que son Conseil ait été bien dépourvu de bon sens , s'il s'est imaginé , que les Anglois fussent disposez à recevoir un Prince , qui avoit tant fait d'entreprises sur les Droits & sur la Religion de ce Royaume. La Memoire n'en étoit pas encore effacée. Depuis que Jaques II. avoit abdiqué , on avoit mis sur le Trône un Prince & une Princesse , qui avoient été l'amour & les delices de leurs Sujets , par la douceur de leur Gouvernement , & par les agrémens d'une entiere liberté , dont la Nation jouissoit depuis qu'ils régnoient. Les resolutions vigoureuses que le Parlement prit , lorsque ce detestable complot fut découvert , font connoître que la Nation ne vouloit point du Roi Jaques , & que par consequent il eût été fort mal reçu , s'il se fût rendu en Angleterre , sur tout étant assisté des forces de la France.

Mais laissant tous les raisonnemens de politique à part , la France vit bien par tous ces

1696. mouvemens, que son dessein étoit manqué.

Cependant elle ne se pressa pas de renvoyer dans leurs Garnisons les Troupes que l'on avoit fait marcher sur les côtes pour l'embarquement. Cela donna le moyen au General Coehoorn de bombarder Givet, où les François avoient de grands Magasins de fourrage & d'avoine. Son projet fut conduit si secrètement que les ennemis n'en eurent aucun soupçon que quand ils virent les Mortiers prêts à jeter des bombes. La Garnison de Namur fit divers détachemens, qui marcherent de plusieurs côtes pour donner de l'inquietude aux François. Enfin on fit prendre des vivres pour six jours à des Troupes d'Infanterie, qui partirent le 12. Le 13. la Cavallerie commandée marcha avec les Canons & les Mortiers, & quand on fut près de Givet, le Comte d'Atlone marcha avec la Cavallerie vers Dinant, pour s'opposer au secours que l'on pourroit envoyer de cette Place. Le 15. le General Coehorn mit ses batteries en état de tirer, & commença en effet à tirer le 16. à sept heures du matin. Les Bombes mirent d'abord le feu dans les Magasins de fourrage. Les Soldats détachés entrèrent dans Givet, & brûlerent les Casernes, & tous les lieux où les François avoient des vivres, & des munitions, sans faire aucun tort aux habitans.

Les mauvais chemins avoient empêché de conduire la grosse Artillerie jusques sur les lieux, & l'on avoit été obligé de la laisser en chemin. Cela sauva le grand Givet, où il y avoit des Magasins de vivres & d'avoine.

Mais

is le Magasin Royal fut brûlé tout entier 1696.

petit Givet, & la France y perdit des
irrages & des grains pour des sommes
odigieuses. Le même jour le General Coe-
rn vint rejoindre le Comte d'Atlone, &
se rendirent sans aucun embarras à Na-
ir, n'ayant eu que huit ou dix bleffez dans
te expedition. Le Comte de Guiscard tâ-
a de se vanger de cet affront, & se rendit
ur cela fort à la sourdine près de Namur.
n dessein étoit de forcer les Lignes, qui
oient du côté de Ste. Barbe. Mais il trouva
e la Garnison l'attendoit de pied ferme, de
te qu'il fut obligé de s'en retourner, sans
oir rien entrepris, de peur d'être battu.

Dés que le calme fut un peu rétabli en An-
terre par la découverte de la conspiration,
amena les prisonniers à la barre, & les
erifs leur presenterent selon la coûtume un
and nombre de personnes pour servir de
ez. Chacun des accusez recusa ceux qu'il
ulut, & enfin il s'en trouva douze contre
quels ils n'eurent rien à dire. Il ne se pre-
ta aucun Avocat pour les defendre. Alors

Avocats du Roi se leverent pour les ac-
ser, & après avoir représenté le fait ils fi-
nt entrer les témoins dont ils vouloient se
vir contre les accusez. On entendit donc
ccusation, & les témoins déposerent pu-
iquement tout ce qu'ils savoient de la con-
iration, selon que la chose a été rapportée
ns leur Proces, qui a été rendu public. Le
onte de Portland & Mylord Çutz decla-
rent que ces dépositions étoient conformes
x informations qui avoient été prises de la

1696. part du Roi, & par ses ordres. Cela étant fait les prisonniers eurent la permission de dire tout ce qu'ils pourroient pour leur défense. Ils se servirent de toutes les subtilitez, & de toutes les ruses imaginables pour rendre nulles les dépositions des témoins. Mais les Jurez, que l'on avoit instruits de la Loy, prononcerent que les accusez étoient convaincus du fait, & par conséquent coupables du crime de haute trahison. Après cela on ramena les prisonniers à la Barre, où on leur prononça leur sentence conformément aux loix du Royaume en pareil crime. Le lendemain 28. Charnock, King, & Keyes, qui avoient été jugez le jour precedent, furent exécutez à Tyburne. On en fit de même des Chevaliers Friend & Perkins, & de plusieurs autres qui furent menez au supplice en divers temps.

Cette entreprise du Roi Jaques avoit été concertée en France, & l'on ne fit point de difficulté d'avertir les Ministres de Suède, de Dannemarc, & de quelques autres Princes, que le Roi faisoit avancer des Troupes sur les côtes pour être embarquées selon les ordres de ce Prince, par ce, disoit-on, qu'on a des avis de plusieurs soulevemens en Angleterre, du desir que les fideles Anglois ont de remettre ce Prince sur le Trône, & du contentement general de la Nation, qui ne pouvoit plus souffrir le Prince d'Orange. Ainsi l'on prepara des vaisseaux de Guerre & de transport pour faire une décente en Angleterre, dès que l'on seroit averti que le Roi d'Angleterre auroit été assassiné par les
con-

conjurez. Mais cette abominable conspira- 1696.
tion fut découverte de la maniere qu'on la
dit, & par là l'entreprise échoûa absolument.
Les Anglois & les Provinces-Unies furent
instruits assez tôt de ce dessein pour le preve-
nir, & d'ailleurs les vents ne permirent pas
d'assembler les vaisseaux assez promptement.
Ainsi ce malheureux Prince fut obligé de re-
tourner à St. Germain sans avoir pû mettre
la main à l'œuvre, couvert de confusion pour
avoir eu part à une conspiration de cette na-
ture. Il se tint neantmoins encore quelque
temps à Bologne pour sauver les apparences,
en faisant croire, que son dessein n'avoit pas
été fondé sur cet assassinat. La France crût
même qu'elle ne devoit pas retirer ses Trou-
pes, afin de donner de l'inquietude aux An-
glois. On les laissa donc cantonnées aux en-
viroins de Calais, & les vaisseaux préparez
pour les Troupes resterent dans ce Port.

L'Armée navale des Anglois vint mouiller
devant Calais le 17. du mois d'Avril, & jet-
ta trois ou quatre cens bombes sur ces bâti-
mens, ou dans la ville, ce qui causa beaucoup
de dommage. On avoit dessein de recom-
mencer cette manœuvre le lendemain. Mais
les vents contraires ne le permirent pas. Ainsi
l'Armée fut obligée de se retirer. Cependant
cela ne se fit, qu'après avoir donné le triste
regal au Roi Jaques d'avoir brûlé une partie
des vaisseaux qui devoient le transporter en
Angleterre, car il pouvoit voir le feu du Bo-
logne, où il se trouvoit alors. Ainsi ce Prin-
ce ne fut pas plus heureux dans cette occasion
qu'il l'avoit été dans les precedentes, qui lui

1696. avoient toujours très mal réussi. Il demeura encore quelque temps à Bologne fort abbatu de son peu de succès. Mais enfin il se rendit à St. Germain le 6. de May, & là il fit brûler tous les exemplaires d'un Manifeste, que l'on avoit préparé pour justifier son entreprise, s'il eut pû se rendre en Angleterre. Ainsi échoua par un juste jugement de Dieu un dessein fondé sur un crime épouvantable, & par là ce Prince reconnut que le Ciel s'opposoit à son rétablissement, & que c'étoit par ses ordres, que Guillaume III. avoit été mis sur le Trône. Cette affaire au reste n'empêcha point que le Parlement ne continuât ses séances, & les choses demeurèrent dans les Pais-Bas au même état où elles avoient toujours été. Dès que l'orage fut apaisé, on renvoya les Troupes que les Etats Generaux avoient fait embarquer pour le secours d'Angleterre, & le Roi se prépara à repasser la Mer pour se mettre à la tête de l'Armée selon sa coutume. Il se rendit donc au Parlement le 7. de May & après avoir approuvé les Actes, que l'on avoit projetez, il prorogea cet Auguste Assemblée pour retourner en Hollande.

Après que le Roi eut donné audience aux Ambassadeurs de Venise, & qu'il eût pourvû au Gouvernement du Royaume pendant son absence, en laissant l'administration aux mêmes personnes, qu'il en avoit chargé l'année précédente, il se mit à la voile le 15. de May, & arriva le 17. Il regla toutes les affaires de la République avec les Etats Generaux & le Conseil d'Etat, & se rendit dans les
Pais-

Pais-Bas le 9. de Juin. Dans le même tems 1696.
le Duc de Vendôme eut quelque avantage
sur les Espagnols en Catalogne. Leur Ca-
vallerie étoit campée sous Ostalric, où elle
étoit retranchée. Cependant les François
forcerent le défilé, & firent plier les Espa-
gnols, après que ces derniers eurent tué bien
du monde, & entr'autres un Lieutenant Ge-
neral. Ainsi cet avantage coûta cher au Duc
de Vendôme. Le Chevalier Bart s'étant mis
en Mer avec huit vaisseaux de Guerre &
quelques Armateurs rencontra la Flotte mar-
chande Hollandoise, qui venoit du Nord.
Elle étoit de deux cens voiles sous l'escorte de
cinq fregates. On attaqua ces cinq fregates
pendant quoi l'on coupa vingt cinq ou trente
vaisseaux, dont on se saisit. Le reste se sau-
va. Les fregates combattirent avec beau-
coup de courage. Mais elles furent acca-
blées par le nombre, & obligées de céder à
la force. A peine le combat étoit fini qu'il
parut une Escadre de douze ou treize vais-
seaux qui escortoient la flotte Marchande,
qui alloit dans le Nord. Le Chevalier Bart
voyant bien qu'il ne pouvoit sauver sa prise
fit mettre le feu aux vaisseaux marchands
& à quatre fregates, dont il retira les équi-
pages, & se sauva à toutes voiles. Le plus
grand dommage tomba sur des vaisseaux neu-
tres.

Pendant que la France travailloit à réta-
blir le Roi Jaques, elle chercha les moyens
de détacher le Duc de Savoïe de la Ligue.
Elle lui fit offrir des conditions si avantageu-
ses, qu'il se laissa vaincre, & fit la Paix en

1696. secret sans en avertir les Alliez. On lui rendoit tout ce qu'on lui avoit pris pendant la guerre. On lui restituoit Pignerol, & on marioit sa fille aînée au Duc de Bourgogne. Pour sortir d'affaire avec moins de honte à l'égard des Alliez on fit marcher beaucoup plus de Troupes en Piemont qu'à l'ordinaire. Ainsi les François étant de beaucoup supérieurs on fit semblant d'assiéger ce Prince dans Turin, ou du moins de bombarder cette Place. Il se servit de ce danger pour se disculper dans le monde. Il fit une Trêve d'un mois, & declara enfin que la France lui offroit la Paix à des conditions si favorables, qu'il ne pouvoit les refuser, quelque promesse qu'il eût faite de ne faire jamais de Paix particuliere. Le Marquis de Ruvigni, autrement Mylord Galloüai, qui commandoit les Troupes auxiliaires d'Angleterre en Piemont, dit à ce Prince, que la nouvelle de son Traité avec la France ne le surprenoit point, & fit voir par des preuves de fait qu'il en avoit averti le Roi son Maître il y avoit trois mois.

Lors que le Roi d'Angleterre fut arrivé dans les Pais-Bas, l'Armée se mit en mouvement. Les François étoient déjà campez & avoient pris des postes avantageux. On crût qu'ils n'avoient pris les devants que pour l'exécution de quelque grand dessein. Mais ils resterent dans l'inaction, & se contentèrent de couvrir leurs Places, & de défendre leurs Lignes. Pendant cela Mylord Berkley, qui commandoit la flotte, se rendit près de Belle Ile avec soixante & dix gros vaisseaux de

de Guerre, plusieurs fregates, & des Galio- 1696.
tes à bombes. Les François crurent qu'il en
vouloit à Brest. Mais lors qu'ils étoient oc-
cupez à mettre ce Port en état de défense la
flotte arriva le 16 de Juillet à la rade de St.
Martin de Ré. On commença à bombarder
cette Place à neuf heures du soir, & on
bombarda pendant six heures, avec tant de
succès que l'on mit le feu en plusieurs endroits.
On recommença le lendemain vers quatre
heures après midi, & on jeta une si horri-
ble quantité de bombes & de carcasses,
que cette ville fut presque toute détruite.
Le 17. la flotte se retira, & arriva à la vue
d'Olonne, que l'on bombarda vers huit heu-
res du soir. Un gros brouillard qui s'éleva
tout d'un coup, obligea de cesser de tirer
jusques au lendemain que l'on recommença de
bon matin, ce qui continua jusques à cinq
ou six heures du soir. On mit le feu en quin-
ze endroits, & par ce moyen on ruina pres-
que toute la ville. Dans le tems que l'on
étoit occupé à ces bombardemens, on fit
une descente dans l'Ile de Groûai près de
Port Louis, & dans deux autres près de
Belle Ile. On y brûla dix huit ou vingt vil-
lages, & on y fit un butin considerable. On
y prit vingt barques, deux vaisseaux qui ve-
noient de Terreneuve, & une fregate An-
gloise, que des Armateurs de St. Malo avoient
prise quelque temps auparavant.

La Campagne se passa en Flandre dans les
divers mouvemens, que firent les Armées
sans en venir à aucune action. Les François
ne travaillerent qu'à se couvrir contre les en-

1696. reprises, que le Roi d'Angleterre pourroit faire sur eux. Ce Prince fit plusieurs marches pour embarrasser les ennemis & pour les engager à quelque action. Mais il n'y eut pas moyen de les obliger à aucun combat. Il se tenoient toujours sous le Canon de leurs Places, ou derriere leurs Lignes. Le Maréchal de Boufflers décampa toujours devant le Roi, & l'on dit de lui pendant cette Campagne, que son Armée avoit la droite à la Meuse, & la gauche à la Mer du côté de Dunquerque. On vouloit dire par là qu'il étoit impossible de marquer précisément où le General campoit, qu'il alloit, qu'il revenoit, qu'il avançoit, qu'il reculoit selon que le Roi d'Angleterre marchoit. Cela donna lieu à diverses railleries, que l'on fit contre les François, qui avoient commencé la Campagne avec beaucoup de fierté. Ils se contentèrent de dire dans un écrit imprimé, qu'ils firent courir sur ce sujet, que leur Roi l'avoit ordonné ainsi pour épargner le sang de ses sujets, pendant que les Troupes des Alliez perissoient de misere. Ainsi toute cette Campagne fut consumée en marches & en contre-marches.

On a remarqué que la Paix avoit été conclue entre la France & la Savoye. Le Roi de France la fit publier le 10. de Septembre, & ordonna de chanter le Te-Deum, & d'en faire des feux de joyé. On fit un beau feu d'artifice devant la Maison de ville de Paris, où l'on avoit marqué plusieurs choses offensantes contre les Alliez. Cependant on les sollicitoit fortement à la Paix, & le Sr. de Cail-

Caillieres en fit des ouvertures si avantageuses aux Alliez, qu'ils crurent qu'ils devoient entrer en Traité avec la France. Cet Envoyé secret fit voir ses pleins pouvoirs, qui étoient en bonne forme, & s'engagea de la part du Roi son Maître de reconnoître le Roi Guillaume pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, de restituer une grande quantité de Places & de Pais, & de mettre les affaires dans un équilibre si raisonnable, que l'Europe n'auroit rien à craindre de la part de la France, ni de la Maison d'Autriche. Ainsi cette grande Guerre prenoit le train de finir par une Paix, qui dans ses préliminaires devoit être avantageuse aux Alliez. On se resolut donc à entrer en negotiation, & l'on choisit de part & d'autre des Plenipotentiaires qui s'assemblerent en effet l'année suivante. Cependant on fut fort surpris de voir le Duc de Savoye à la tête de l'Armée de France entreprendre la Guerre contre le Milanois, quoi qu'il eût déclaré que les grandes obligations qu'il avoit à la Maison d'Autriche, l'empêcheroient de porter jamais les Armes contr'elle. Il vint donc assieger Valence, & par là il obligea l'Espagne & l'Empereur d'accepter la neutralité avec la France en Italie.

Cette Paix particuliere de Savoye delivra la France d'un grand embarras, & d'une dépense prodigieuse. La Guerre d'Italie lui étoit extrêmement à charge. Elle se vit donc en état de tourner toutes ses forces du côté des Pais-Bas Espagnols, & d'obtenir enfin des Alliez qu'ils fissent la Paix avec elle. Il

1696. y avoit déjà long temps qu'elle les en faisoit solliciter. Le Sr. de Callieres se servit de cette Paix de Savoye pour disposer les Provinces-Unies à consentir à traiter. A dire les choses comme elles étoient la Guerre étoit devenuë incommode à tous les Partis. La France, qui avoit crû pouvoir engloutir les Alliez, avoit fait de terribles efforts dans cette Guerre. Elle commençoit à en être lasse, se voyant épuisée d'hommes & d'argent. Elle avoit souffert parmi cela une grande famine qui avoit réduit le Royaume à un triste état. Les Provinces-Unies qui n'étoient pas directement interessées dans cette Guerre, la trouvoient longue & fatigante par les grands subsides qu'il falloit fournir. D'ailleurs les Armateurs François faisoient beaucoup de peine, & causoient de grands dommages aux Negotians. L'Angleterre avoit les mêmes sujets de plaintes de sa part. Ainsi les offres que la France faisoit étant assez raisonnables, on commença à se preparer de toutes parts à negotier la Paix, & l'on se disposa tout de bon à la conclure, en travaillant à obtenir des conditions raisonnables.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 14. d'Octobre pour retourner en Angleterre, après avoir réglé toutes les affaires des Provinces-Unies avec les Etats Generaux, & avec le Conseil d'Etat. Le Parlement fut assemblé le 30. du même Mois, & le Roi s'étant rendu dans la Chambre des Seigneurs on y appella celle des Communes. Alors le Roi leur déclara, qu'il s'étoit fait des ouver-

tures de Paix de la part de la France , & 1696, que les offres qu'elle faisoit , paroissant assez raisonnables , plusieurs des principaux Alliés étoient disposez à les accepter , & à entrer en negotiation pour en conclure le Traité. Mais il ajouta, que le veritable moyen d'obtenir une Paix sure & honorable étoit de se mettre en état de continuer la Guerre avec vigueur , & de faire la Paix les armes à la main , puis que l'on avoit affaire à un ennemi puissant , qui savoit profiter de tous ses avantages. Le Parlement entra dans toutes les vûes du Roi , & le mit en état de soutenir la Campagne prochaine. Cependant les affaires se disposerent de telle maniere pour la Negotiation de la Paix , que dès le mois de Novembre , le Roi de France nomma trois Ambassadeurs Plenipotentiaires pour la Paix, savoir Messieurs de Harlai , Verjus de Creci, & de Caillieres , qui eurent ordre de se tenir prêts à se rendre au lieu où l'on tomberoit d'accord de s'assembler pour les Negotiations de cette Paix. Ce lieu fut enfin fixé à Ryf-wick , Maison de plaisance appartenant au Roi d'Angleterre, & qui n'est qu'à une demie lieuë de la Haye.

Ces dispositions à la Paix n'empêcherent 1697. pas , que la Guerre ne continuât entre les Alliés , & chacun des Partis se mit en état d'entrer en Campagne de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Les Armateurs François ayant fait des courses assez heureuses l'année precedente, commencerent celle-ci par des prises considerables. Une Escadre de Dunquerque se jetta sur une Flotte , qui amenoit d'Irlande

1697. de quantité de Marchandises, & de provisions, & en prit vingt Vaisseaux. Peu de tems après trois Armateurs de St. Malo, qui furent joints par deux autres attaquèrent la flotte, qui venoit de Bilbao sous l'escorte de trois Vaisseaux de Guerre. Celui qui commandoit ces trois Vaisseaux, fut obligé de se rendre, après un long & rude combat, après quoi on se saisit des deux autres Vaisseaux de Guerre, & des Navires Marchands, au nombre de dix chargez de laine, de coton, de cuirs, & de plusieurs autres denrées. Ainsi cette maniere de Guerre étoit plus profitable aux François, que leurs grandes flottes, & le Roi entra dans toutes ces courses des Armateurs, & se réduisit à faire servir ses Vaisseaux à cette manœuvre. A dire le vrai sa flotte avoit été ruinée depuis l'affaire de la Hogue, & il n'avoit pû la remettre en état de se présenter devant celle des Anglois & des Hollandois.

Le Roi d'Angleterre, voyant que les affaires s'acheminoient à la Paix, & que la France avoit nommé des Plenipotentiaires pour cela, en nomma aussi de la sienne, savoir le Comte de Pembrok, le Viconte de Villers, & le Chevalier Williamson. Les Etats Generaux nommerent de leur part, Messieurs Boreel, van Harén, & de Dykvelt, & chacun des interessez choisit aussi des Ministres pour envoyer au lieu du Congrès, lors que l'on en seroit convenu entre les Parties qui étoient en Guerre. Ceux de l'Empereur furent les Comtes de Caunitz, & de Straatman, & le Baron de Seylern.

L'Em-

L'Empereur vouloit , que l'on s'assemblât en quelque Ville d'Allemagne. Mais la France n'y voulut jamais consentir , & enfin après plusieurs contestations sur ce sujet on convint de s'assembler à Ryfwick près de la Haye , où le Roi d'Angleterre a un Château , qu'on appelle Neubourg , parce qu'un Duc de Neubourg en posa la première pierre , lors que le Prince Frederic Henri le fit bâtir. Dès que cette affaire eut été réglée , tous les Plénipotentiaires se rendirent en Hollande , & les deux Partis ayant accepté le Roi de Suede pour Mediateur , le Baron de Lelienroot fut nommé pour en faire les fonctions de sa part. Les choses étant dans cette disposition , chacun songea à mettre ses prétentions en état d'être discutées pour soutenir son droit dans les Negotiations de cette Paix. Le Roi Jacques se mit sur les rangs comme les autres , & adressa un Manifeste aux Princes Catholiques Romains pour se les rendre favorables. Il insinuoit qu'il étoit la victime de la Religion , & qu'on devoit le regarder comme un Martyr. Il ajoutoit , que les Protestans l'avoient reconnu pour Roi après la mort de son frere , & qu'il avoit traité la Nation avec toute sorte de douceur , quoi qu'on l'eut persécuté avec beaucoup de violence avant cela : mais que l'on avoit empoisonné les plus innocentes de ses actions pour le rendre odieux à ses Peuples , comme s'il eut voulu introduire la Religion Romaine par force , & qu'enfin les factieux s'étoient soulevé contre lui à la naissance du Prince de Galles , poussez à cela par le Prince d'Orange , qui se voyoit reculé par-

1697. par-là d'une Couronne , dont il tâchoit de s'emparer depuis si long-tems.

Il s'inscrivoit en faux contre tout ce qui avoit été publié contre lui, touchant le dessein qu'on lui attribuoit d'avoir voulu abolir les Loix & les Privileges du Royaume , touchant la prétendue supposition d'un heritier. En un mot il tâchoit de se justifier des reproches qu'on lui faisoit , comme d'avoir negligé de faire valoir la Paix de Nimegue , dont il étoit garant , & d'avoir fait une Ligue étroite avec la France contre le reste de l'Europe. Il répondoit donc à toutes ces accusations , & reprochoit à son tour aux Princes Catholiques Romains, qu'ils s'étoient liguez avec un Usurpateur ennemi juré de l'Eglise , lequel avoit détrôné un Prince, qui étoit son beau Pere & son Oncle. Il ajoutoit , que ces Princes reflechissant sur toutes ces choses, ne manqueroient pas de lui faire justice, & de rentrer dans les vrais interêts de la Religion Romaine. Il chargeoit le Prince d'Orange de plusieurs accusations odieuses, & en faisoit un étrange portrait, jusques à dire , qu'il avoit toujours sacrifié sa conscience & son honneur à ses desseins ambitieux. Il concluoit enfin , que la justice de sa cause, ce qu'il devoit à Dieu, à sa Religion , à sa posterité , & à ses sujets , ne lui permettoient point d'abandonner une affaire de cette nature , qui n'avoit été décidée que par une assemblée tumultuaire , qui n'avoit pas elle-même aucun legitime pouvoir , & qui n'avoit pensé qu'à favoriser un Usurpateur contre la Religion , & contre les Loix.

Après

Après ce Manifeste il en publia encore un autre adressé aux Princes Protestans, par lequel il prétendoit prouver, qu'ils devoient travailler à le rétablir sur le Trône, puis qu'en favorisant le Prince d'Orange ils avoient agi contre les principes de leur Religion, que les liaisons qu'ils avoient prises contre ce Prince, pouvoient être d'une fâcheuse conséquence pour eux, qu'ils l'avoient reconnu pour Roi d'Angleterre, & qu'ils ne pouvoient point agir contre leurs premiers engagements. On y declaroit que les prétendus Traitez faits avec le Roi de France contre la Religion Protestante étoient de veritables chimeres. 1697.

Les Alliés & la France avoient accepté le Roi de Suede pour Mediateur, & ce Prince avoit commencé l'ébauche de ce grand Ouvrage. Mais il mourut le 15. d'Avril âgé de quarante deux ans, ou environ, après en avoir regné près de trente sept. Cette mort arriva précisément dans le tems que l'on alloit ouvrir les Conferences generales de la Paix. Charles XII. son fils, qui n'avoit que quinze ans, fut proclamé Roi le lendemain, & en même tems on écrivit des Lettres circulaires pour annoncer cet événement en diverses Cours, & le Plenipotentiaire Mediateur eut ordre d'avertir tous les Ambassadeurs, que l'on ne changeroit rien dans les instructions données par le feu Roi, & que l'on pouvoit continuer les Conferences sur ce pied-là. On en avoit déjà tenu quelques-unes en particulier. Mais les Conferences generales étoient retardées par des difficultez, qui

1697. qui étoient survenue. L'Empereur vouloit, que l'on assurât de rendre la Lorraine sous des conditions plus raisonnables qu'à Nimegue. Le Roi d'Espagne demandoit la restitution d'une grande quantité de Pais; & les François refusoient absolument tout ce que l'on proposoit à cet égard. Enfin pourtant on surmonta tous ces obstacles, & l'on ouvrit les Conférences le 9. de Mai, & tous les Plénipotentiaires se rendirent au Château de Ryf-wick.

A peine le Roi d'Angleterre étoit-il repassé dans ses Etats au mois d'Octobre de l'année passée, que le Maréchal de Villeroi, qui vouloit prendre ses avantages pour la Campagne de 1697. tâcha de s'emparer du Camp de Deinse, & de quelques autres postes importants, avant que les Alliés fussent en état de s'opposer à ses desseins. L'Electeur de Baviere ayant été averti du mouvement des François detacha quelques Regimens pour s'opposer aux ennemis, qui vouloient se fortifier à Deinse, & les obligea ainsi à se retirer. Le Duc de Wirtemberg suivit ce détachement avec d'autres Troupes, & de la Cavallerie. L'Electeur se mit en chemin pour le joindre avec des Garnisons tirées de plusieurs Places voisines. Après cela on fit retrancher le Camp pour assurer les Troupes, que l'on y avoit postées. L'Electeur prit son quartier à Nivelle. L'Infanterie fut postée le long d'un ruisseau, & la Cavallerie sur le chemin de Gand près de la Lis. Les autres Generaux se placerent à portée, & on forma ainsi un Camp de trente mille hommes sur deux lignes.

gues. Les François furent surpris de la promptitude des Alliés à poster leurs Troupes de bonne heure. Cela ne servit pas peu à donner de bonnes esperances pour les Negotiations de la Paix. 1697.

Le Roi d'Angleterre obtint du Parlement, ce qu'il demandoit pour cette Campagne, & regla toutes les affaires du Royaume, après quoi il repassa la Mer, & se rendit à la Haye, d'où il partit pour l'Armée le 29. de Mai. Il aprit en arrivant, que le Maréchal de Catinat avoit assiégué Ath avec une Armée de quarante mille hommes. D'abord que les Troupes furent postées, on employa un grand nombre de pionniers à dresser les Batteries & les lignes. En suite on ouvrit la tranchée, & l'on fit trois attaques, que l'on poussa avec beaucoup de vigueur. La Ville avoit une Garnison de sept Bataillons, & de deux Regimens de Cavallerie, qui se mit en état de faire une bonne défense. L'Armée de France avoit trois Maréchaux, qui la commandoient, Villeroi, Boufflers & Catinat. Mais ce dernier eut ordre de conduire le siege, & les deux autres devoient empêcher le secours de la Place. La tranchée fut poussée le 24. jusques sur le Glacis de la Contrescarpe, après quoi l'on dressa cinq Batteries, qui furent prêtes le 26. Cependant l'Armée de l'Electeur de Baviere vint joindre celle du Roi d'Angleterre. Cette jonction donna de l'inquietude aux Generaux François, qui firent divers mouvemens pour empêcher le secours. Mais le Roi & l'Electeur crurent, qu'ils ne devoient rien hazarder dans la conjoncture

1697. joncture presente des affaires , puis qu'aussi-bien Ath devoit être rendu par la Paix. Ils se retirerent donc , & choisirent un Camp propre à s'opposer aux entreprises des François.

Cette retraite donna le moyen au Maréchal de Catinat de pousser son siege avec beaucoup de vigueur. Il travailla donc à ruiner les défenses des Assiegez , & on avança insensiblement les travaux jusques au chemin couvert. En suite on se prépara à faire la descente dans le fossé , & on jeta tant de Bombes & de boulets sur l'Ecluse , que l'on en brisa la voute , ce qui fit baisser les eaux de deux pieds. Les mouvemens que le Roi , & l'Electeur firent en se separant , obligerent les François à en faire plusieurs de leur part pour couvrir leurs lignes. Cependant le siege avançoit toujours , & le Canon ayant fait plusieurs brèches la Garnison battit la chamade , & capitula le 5. aux conditions ordinaires. Ainsi la Place fut rendue. Le Comte de Rœux , qui étoit Gouverneur d'Ath ménagea son monde , & fit très-peu tirer son Canon. En s'entretenant avec les ôtages , qu'on lui avoit envoyez , il leur dit , que les François ménageoient bien peu les hommes & les munitions , puis qu'ils en sacrifioient beaucoup pour une Place , que l'on seroit obligé de rendre dans peu de tems. La France neantmoins ne laissa pas de faire sonner bien haut la prise d'Ath , disant que ce ne seroit point par les armes , que les Alliés parviendroient à la Paix , & qu'il avoit paru qu'elle étoit superieure à ses ennemis ,
puis

puis qu'elle avoit pris une Place considerable sous leurs yeux , sans qu'ils la pussent secourir. La verité est , que les Alliés ne crurent pas devoir penser à tenter le secours de la Ville d'Ath , puis que cette Place devoit revenir à l'Espagne par la Paix. 1697.

Cette conquête fit croire aux trois Généraux , qu'ils étoient en état de tout entreprendre. Ils songerent donc à se saisir du poste d'Anderlech , dans le dessein de se rendre Maîtres de Bruxelles , & de couper la communication de l'Armée des ennemis avec la Hollande. Mais le Roi d'Angleterre rompit tous leurs desseins par sa prudence , & par la promptitude avec laquelle il s'empara de ce poste. Lors qu'il fut averti , que les Maréchaux de Boufflers & de Villeroy s'étoient joints , il ne douta point que ce ne fut dans la vue de se rendre à Anderlech. Il fit donc marcher trois Brigades d'Infanterie droit à Bruxelles , après quoi il fit suivre l'Artillerie & les Bagages. Vers minuit le Corps de Bataille suivit , & le lendemain la Cavalerie marcha pour joindre l'Infanterie. En même tems ce Prince suivit avec quatre Régimens de Dragons , & arriva avec ses Troupes à Anderlech , dans le tems que le Maréchal de Villeroy d'un côté ; & celui de Boufflers de l'autre , partirent sur les hauteurs de ce Poste. On s'occupa pendant la nuit à retrancher le Camp , ce qui empêcha les François d'attaquer Anderlech , & les obligea dans la suite de se retirer , puis qu'ils avoient manqué leur coup. Pendant que ces choses se passoient en Flandre , la Flotte Angloise , qui

697. qui alloit aux Barbades fut attaquée par des Armateurs François. Les vaisseaux d'escorte s'étant battus pendant plus de quatre heures furent enfin obligez de prendre le large, parce qu'ils étoient fort maltraitez de ce combat. Il y eut quelques vaisseaux Marchands qui furent pris. Le reste se sauva.

Les Ambassadeurs Plenipotentiaires firent plusieurs Reglemens, pour prévenir toutes les difficultez qui pourroient survenir dans le cours des negotiations, soit entre les Ambassadeurs sur le sujet des visites & autres choses de pareille nature, soit entre les Domestiques, des uns & des autres. Ainsi l'on mit les choses en tel état, que les Conférences se continuoient entre les deux Partis pour l'acheminement de la Paix. Le Baron de Pointis avoit été chargé de se rendre dans l'Amérique pour y faire descente en quelque Place Espagnole. Il partit donc de France, sur la fin de l'année précédente avec sept Vaisseaux de Guerre, trois Fregates, deux Flottes, une Galiote à Bombes, & quatre petits Vaisseaux. Il arriva vers la fin de Février au petit Gouave, & en partit un mois après, ayant augmenté ses Troupes de débarquement de quatorze ou quinze cents hommes, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Flibustiers. Il se rendit enfin sur les côtes de Cartagene, & delivra ainsi les Anglois & les Hollandois de la crainte qu'ils avoient que cet armement ne fût préparé contr'eux. Il approcha de cette Place le 5. d'Avril, & se saisit du Fort, qui défendoit l'embouchure de la Riviere de Cartagene, quoi que ce Fort fût garni de près de quarant-

quarante pieces de Canon. Mais la Garnison ne fit aucune défense. Ensuite on prit quelques autres Forts, & le 3. de Mai la Place capitula. Quand on fut entré dans la ville, on faussa la Capitulation. Tout y fut mis au pillage. Les Eglises même ne furent pas épargnées, & on chargea les vaisseaux de richesses immenses en vases sacrez, or argent, & pierres pretieuses. 1697.

Pendant que tout cela se passoit dans les Indes, la France, qui avoit fait passer en Catalogne une partie des Troupes, qui avoient servi en Piémont, fit assieger Barcelonne. La Place fut donc investie le 12. de Juin, & par Mer & par Terre. Le Roi de la Grande Bretagne avoit averti les Espagnols de ce qui arriveroit, & leur avoit offert une Flotte dans la Mediterranée. Mais ils ne voulurent pas fournir la dépense necessaire pour l'entretien de cette Flotte. Ainsi les François étant Maîtres de la Mediterranée serrent cette Place de tous côtez. La Garnison se défendit très-bien sous le commandement du Prince de Darmstat. Le Viceroy amassa tout ce qu'il pût pour s'opposer au dessein du Duc de Vendôme. Mais ce General ayant été averti de la resolution qu'il avoit prise, alla au devant de lui, & le surprit, lors qu'il s'y attendoit le moins. Il fit donc charger les Troupes Espagnoles, qui étoient postées sur des hauteurs derriere le Camp du Viceroy. Pour lui, il alla attaquer le Marquis de Grigni, qui étoit separé des autres Generaux, & logé à Cornella. Le combat commença la nuit dans l'obscurité, ce qui fit plier les Espagnols,

1697. pagnols, qui croyoient, que toute l'Armée soutenoit ceux qui les attaquoient. Le Viceroi fut surpris de cette attaque, & se sauva en chemise. Les Troupes victorieuses poussèrent leur pointe, & acheverent de de-faire les Espagnols. Tout le Bagage fut pris, & l'on y fit assez de butin. Cependant les Espagnols y perdirent peu de monde. Ce fut seulement une surprise, qui rompit leur dessein. Il n'y eut presque point de combat, & toute leur perte se reduisit à mille ou douze cens hommes tués, blessez, ou prisonniers, ce qui n'est rien par rapport à une Armée de vingt ou vingt cinq mille hommes.

Le plus fâcheux effet que cela produisit, fut la prise de Barcelonne, qui fut obligée de capituler après environ deux mois de siege. L'attaque fut vive, & la defense opiniâtre. Il y eut de grandes actions de vigueur de part & d'autre. Mais l'Armée d'Espagne ayant été dissipée par cette attaque imprevue, dans le temps que la Garnison de Barcelonne d'un côté, & le Vice-Roi de l'autre devoient se jeter sur les Assiegeans., & le Prince de Darmstat ayant fait tout ce qu'il avoit pû pour soutenir cette ville, on fut obligé de battre la chamade, & de composer pour la Place le 10. de juillet de cette année. Le Duc de Vendôme perdit la moitié de son Armée au siege, & les Espagnols le soutinrent avec tant de bravoure, que la France ne pût s'empêcher de louer leur courage & leur intrepidité. Cependant elle eut le plaisir de cette belle conquête dans un tems fort favorable pour elle. Cela jetta la terreur dans
toute

route l'Espagne , & le Conseil de Madrid 1697.
donna ordre à ses Plenipotentiaires de signer
la Paix pour se delivrer du fâcheux voisinage
des François , qui étoient en état par leur
victoire de percer dans le cœur de l'Espagne.
Les Plenipotentiaires d'Espagne étoient d'au-
tant plus portez à la Conclusion de la Paix ,
que Barcelonne devoit leur être rendue con-
formément aux préliminaires , dont on étoit
convenu. Ainsi tout bien compté la France
acheta assez cher l'honneur d'une victoire ,
qui ne lui servoit au fonds qu'à hâter la Con-
clusion d'un Traité , dont elle avoit grand
besoin pour rétablir ses affaires , étant évident
qu'elle s'étoit absolument épuisée d'hommes
& d'argent dans le cours de cette Guerre.

Quand on fut parmi les Alliés , que Barce-
lonne avoit capitulé , il y en eut plusieurs ,
qui n'en furent pas marries , dans la créance
que cela hâteroit la Paix , dont les negotia-
tions étoient lentes , & n'avançoient pas
beaucoup. La France sentit bien , que cette
prise presseroit l'Espagne de rabattre quel-
que chose , des prétensions qu'elle avoit ex-
pliquées sur le point des restitutions qu'elle
demandoit. Elle craignoit , que le Roi d'Es-
pagne , dont la santé étoit fort languissante ,
ne vînt à mourir pendant les Negotiations de
la Paix , ce qui eût rendu ses desseins secrets
impossibles dans leur exécution , parce que
cette mort eût perpetué la Guerre. Mais Bar-
celonne rendu , les Espagnols presserent extrê-
mement les Alliés de conclure le Traité.
C'est à quoi ils travailloient de leur part , &
dans cette vûe le Roi d'Angleterre avoit

1697. trouvé bon de faire abboucher le Comte de Portland avec le Maréchal de Boufflers pour prévenir un grand nombre de difficultez, qui ne pouvoient se terminer qu'avec bien du tems & du travail dans les Conférences ordinaires, à cause des formalitez qui s'observent entre les Plenipotentiaires dans ces occasions. Le Comte de Portland envoya un Trompette au Maréchal de Boufflers pour lui demander une entrevue. Il accepta la proposition, & lors qu'ils furent ensemble, le Comte lui proposa de regler plusieurs affaires, qui ne pouvoient manquer de traîner en longueur dans les Conférences de Ryf-wick. Le Maréchal écrivit en Cour sur ce sujet, & reçut ordre d'entrer en negotiation avec le Comte. D'abord le Conseil eut peine à permettre cette entrevue, parce que l'on étoit fort persuadé, que le Comte de Portland avoit plus d'habileté que le Maréchal, & que d'ailleurs sa dignité de Maréchal de France ne pouvoit pas lui permettre de conferer avec un homme qui n'étoit que Lieutenant General. Mais le Roi trouva la chose trop avantageuse pour la Conclusion d'une Paix, qu'il souhaitoit ardemment. Ainsi passant par dessus ces difficultez, qui dans le fonds n'étoient pas fort solides, il permit au Maréchal d'entrer en conference, ce qui abregea en effet les affaires de telle maniere, que l'on vit par-là que la Paix étoit sur le point de se conclure dans peu de jours.

Lors que l'on fut dans le monde, que ces Conférences se tenoient fort assidûment entre

tre le Maréchal de Boufflers & le Comte de Portland, on jugea que la France avoit résolu de sacrifier le Roi Jaques, & de reconnoître Guillaume Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. Jaques avoit espéré, que la Paix lui procureroit quelque satisfaction, & que le Roi de France lui ayant solennellement promis de le rétablir on travailleroit en effet. à soutenir ses droits. Mais ce Prince lui fit declarer sans détour, que la chose étoit impossible dans l'état présent des affaires, & qu'au reste ce qui étoit différé n'étoit pas perdu, que l'on ne laisseroit pas de travailler à le remettre sur le Trône, & qu'il verroit un jour, combien on avoit ses intérêts à cœur. Jaques surpris de cette declaration si peu attendue se réduisit à faire des protestations contre tout ce qui se feroit à son préjudice dans le Traité de Ryswick. Soit que la France eut alors quelque dessein sur ce sujet, que le tems n'a pas développé, soit qu'elle lui parlât de la sorte pour le consoler de ce qu'on l'abandonnoit si entierement, après toutes les grandes promesses qu'on lui avoit faites, quoi qu'il en soit on le sacrifia, & ce Prince n'eut point d'autre ressource que la protestation dont on vient de parler. Il fit donc signifier cette protestation, qui étoit dressée dans les termes les plus forts dont on pût s'aviser pour lui conserver ses prétentions.

Les Conférences continuoient toujours à Ryswick, & l'on tâchoit d'avancer le Traité, autant que cela se pouvoit entre tant de parties intéressées à la Paix. Le 20. de Jui-

1697. let les Plenipotentiaires de France mirent entre les mains des Mediateurs un Projet de Paix sous de nouvelles conditions, ajoutant, que c'étoit la dernière resolution du Roi leur Maître, & qu'il ne traiteroit que sur ce pied là. Mais leur Memoire étoit conçu d'une maniere si ambiguë, que les Plenipotentiaires des Alliés prièrent le Mediateur de leur demander une explication plus nette des prétensions de leur Maître, s'ils vouloient que l'on y répondit. Ils repliquerent à la proposition, que le Mediateur leur en fit, qu'ils croyoient s'être expliquez suffisamment, & que les Alliés n'avoient ou qu'à presenter un projet de leur part, ou à accepter celui qu'ils avoient dressé, & mis entre les mains du Mediateur. On remarqua dans toutes les Conferences, que les François ne parloient pas si haut qu'à Nimègue. Leurs manieres étoient plus douces & plus honnêtes. Cependant ils s'échapperent un peu dans cette occasion, & dirent au Mediateur, que si l'on continuoit à en user de la maniere que l'on faisoit, & si les Ministres des Alliés ne répondoient sans delai, ils regarderoient comme nul tout ce qui avoit été réglé dans les préliminaires. Ils presenterent même une protestation, qu'ils avoient toute prête, & vouloient en effet protester de nullité.

Le Mediateur leur declara, qu'il leur conseilloit d'y penser plus d'une fois : qu'il vouloit bien les avertir, qu'il y avoit plu sieurs Puissances entre les Alliés, qui seroient ravies de voir qu'ils rompiissent les Conferences,

ces,

ces , & le Traité ; qu'ils se donnassent un peu de patience , à moins qu'ils n'eussent formé le dessein de se retirer : qu'on ne manqueroit pas de répondre à leur Memoire. Malgré cet avis ils revinrent quelques jours après à la charge , & declarerent , que le Roi leur Maître avoit resolu de ne faire la Paix , qu'aux conditions exprimées dans leur Memoire : qu'ils étoient surpris de ce que l'on tardoit tant à s'expliquer sur ces conditions : que cependant les armes de leur Souverain étoient victorieuses de tous côtez : qu'ils vouloient bien attendre la réponse à leur Memoire jusques au 10. de Septembre ! Mais que passé ce tems-là ils romproient les Conférences , étant bien surs qu'ils auroient ordre de Versaille de s'en retourner. L'un des Plenipotentiaires des Provinces-Unies leur dit d'un ton ferme , que s'ils étoient dans ces dispositions , ils n'avoient qu'à parler , & que l'on auroit bien-tôt fait à leur expedier des Passeports pour leur retour. Cette réponse les surprit , & modera un peu leurs manieres hautes & menaçantes. Cependant les Plenipotentiaires de l'Empereur fournirent leur réponse peu de jours après. Ainsi l'on recommença les Conférences vers le milieu du mois d'Août , & on les continua dans la suite presque tous les jours.

Dans le tems que l'on vaquoit à ces Conférences , le Sieur Jaques Boreel Bourguemaître Regent d'Amsterdam mourut de maladie. Il étoit le premier Ambassadeur Plenipotentiaire de la Republique. Il y avoit long-tems qu'il étoit travaillé d'une incommodité,

1697. té , que l'on croyoit mortelle. Cela avoit donné lieu à la Province de Hollande de nommer le Conseiller Pensionnaire Heinfius pour lui succéder dans sa commission. Sa place fut donc remplie d'abord , & l'on ne s'aperçut point de la mort du Sieur Boreel dans les Conférences. Ce Ministre avoit été Ambassadeur en France ; & avoit exercé plusieurs autres emplois pour le service de la Patrie. Il s'en étoit acquitté avec beaucoup de suffisance & d'affection. Comme il étoit mort dans les fonctions d'une Ambassade publique , on lui fit faire des obseques aux dépens de la Province , & deux Députés des Etats assistèrent en leur nom à la cérémonie de l'enterrement.

Il se trouva par une rencontre heureuse , que dans le tems que l'on travailloit à la Paix de Ryswick , le Grand Seigneur se lassa de la Guerre , qu'il avoit depuis treize ou quatorze ans avec l'Empereur. Il accepta donc la Mediation du Roi d'Angleterre & des Etats Generaux pour la Negotiation de la Paix. Dès que leurs Ambassadeurs eurent fait savoir la resolution de la Porte à l'Empereur , ce Prince en avertit les Venitiens , les Polonois , & les Moscovites , avec lesquels il avoit fait une Ligue offensive & défensive contre le Turc. Le Czar envoya des Ambassadeurs à Vienne pour veiller à ses intérêts dans le Traité. Mais dans la vérité c'est que ce Prince avoit formé depuis longtemps le dessein de visiter les Provinces-Unies pour s'instruire à fonds de la Navigation , de la fabrique des vaisseaux , & de plusieurs autres

tres choses qui sont inconnuës dans ses vastes 1697.
Etats. Il se mit donc à la suite de cette Ambassade après avoir pris toutes les précautions imaginables pour se cacher. Il prit son chemin par les Etats de l'Electeur de Brandebourg, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence. Enfin cette Compagnie arriva au mois d'Août sur les frontieres des Provinces-Unies. Dès que l'on en fut averti, on lui envoya deux Députez de l'Etat avec l'Introducteur des Ambassadeurs. On ordonna de défrayer cette Ambassade par tout, & de la recevoir au bruit du Canon dans toutes les Villes. Les Etats vouloient faire au Czar tous les honneurs possibles, pour lui marquer l'extrême consideration qu'ils faisoient de sa personne, & combien ils étoient sensibles à la gloire que leur Republique recevoit de sa visite.

Dès que l'on fut entré un peu avant dans le Pais, le Czar quitta ses Ambassadeurs, & se rendit *incognito* à Amsterdam avec peu de suite pour voir cette ville magnifique plus à son aise. Il se déguisa donc pour se mieux cacher, & dès le lendemain de son arrivée il se transporta à Sardam, où l'on bâtit ordinairement les vaisseaux. Il logea chez un simple Bourgeois du lieu, afin que l'on ne prît point garde à lui. Il s'attacha beaucoup à considerer la fabrique d'un vaisseau pour en connoître les diverses parties, & les proportions. Il fit acheter une petite barque couverte, sur laquelle il montoit fort souvent avec sa suite, & la gouvernoit lui-même pour s'instruire de la manœuvre. Pendant

A a 4 qu'il

1697. qu'il étoit là , un Charpentier , qui l'avoit vû autrefois à Moscow , le reconnut , & publia que le Czar étoit à Sardam. Cela attira sur les lieux une foule incroyable de gens , qui souhaitoient de voir ce Prince. Mais ayant remarqué ce grand abord de monde il se rendit en cachette à Amsterdam. Il y attendit l'Ambassade , qui devoit venir dans cette ville avant que d'aller à la Haye. Lorsqu'elle arriva , on lui fit tous les honneurs , dont on pût s'aviser , parce que l'on savoit que le Czar y étoit en personne. On plaça les Ambassadeurs dans le Carrosse d'un des Magistrats , & l'on accompagna cette Entrée de tout ce qui pouvoit marquer , combien en étoit satisfait de la venue de ce Prince. On fit jouter sur le soir un très-beau feu d'artifice , où l'on vit entr'autres choses un Arc de triomphe dressé à son honneur. On accompagna ce divertissement d'un festin magnifique , auquel le Czar voulut bien prendre part.

Quelques jours après il se rendit secrètement à Utrecht pour s'y aboucher avec le Roi d'Angleterre , qui venoit de quitter l'Armée. L'entrevue fut courte. Mais les deux Princes se quitterent fort satisfaits l'un de l'autre. Le Czar fit un compliment plein de beaucoup d'esprit au Roi , pour lui témoigner l'extrême satisfaction qu'il avoit de le voir. Il lui dit , qu'une des choses qu'il avoit eues principalement devant les yeux en entreprenant son voyage , étoit de voir le premier Heros du siècle. Il ajouta , que son genie avoit conduit son épée & son bras ,
&

& qu'il le regardoit en effet comme l'auteur 1697
de la conquête , qu'il avoit faite de la Ville
d'Asoph , & qu'au reste il étoit agréablement
payé de la fatigue de son voyage , puis
qu'il avoit le bonheur de se voir devant le
plus grand & le plus illustre Prince de l'U-
nivers. On remarqua , que dans cette visite
il obligea le Roi de se mettre dans un fau-
tueil , qu'il avoit fait préparer pour cela.
Le Roi s'en défendit extrêmement. Mais ce
Prince lui répondit fort spirituellement , que
personne ne meritoit mieux une place distin-
guée , qu'il le prioit de l'accepter , & qu'a-
près tout faisant l'honneur de sa Maison il
étoit ravi de trouver cette petite occasion de
lui marquer la joye qu'il avoit de parler à
un Prince , qui étoit le miracle & l'orne-
ment de l'Europe.

Si ce jour fut celebre par l'entrevûe de ces
deux grands Princes , il le fut encore par la
grande victoire , que le Prince Eugene de
Savoye , General de l'Armée de l'Empereur ,
remporta sur les Turcs à Zentha au delà de
la Theisse. Il y eut plus de vingt mille hom-
mes tués sur la place. Ce ne fut pas un com-
bat , ce fut un veritable carnage. Le reste
de cette Armée fut noyé , ou pris prisonnier.
Le Grand Visir , l'Aga des Jannissaires , &
vingt sept Bachas y perirent. Les Impe-
riaux y firent un butin incroyable. Tout le
Bagage y fut pris , cent cinquante pieces de
Canon , toutes les Munitions de Guerre &
de bouche , les Tambours , les Drapeaux ,
les Queues de Cheval , la Tente du Grand
Seigneur , un Chariot magnifique attelé de

1697. fix beaux chevaux , & une infinité d'autres chevaux , chameaux , de buffes , & d'autres bêtes de charges furent pris dans cette occasion. Jamais victoire n'a été plus complete. L'Empereur fit part de cette grande victoire aux Etats Generaux , & aux autres Alliés. Le même jour le Maréchal de Boufflers & le Comte de Portland se virent à Tubise , où ils reglerent plusieurs difficultez. On conjectura , que les affaires de la Paix étoient fort avancées , parce qu'en se quittant le Maréchal donna le titre de Mylord au Comte de Portland. Cela marquait , que l'Article qui concernoit le Roi d'Angleterre , étoit réglé de tous points. On raconte , qu'en se quittant le Comte demanda ce que signifioient les décharges de Canon & de Mousqueterie , qu'il venoit d'entendre. Le Maréchal lui répondit , que c'étoit en jouissance de la nomination du Prince de Conti pour Roi de Pologne. A quoi le Comte repliqua , qu'en partant de la Haye on avoit fait de grandes réjouissances pour le Couronnement de l'Electeur de Saxe , qui avoit été reconnu Roi de Pologne. Ce discours surprit le Maréchal , & lui fit connoître , que l'on s'étoit précipité parmi les François , & que l'on avoit eu trop hâte de se réjouir d'une nomination qui demeureroit sans effet , puis que l'Electeur de Saxe étoit en possession actuelle de cette Couronne.

Les affaires de la Paix étoient dans cette situation , lorsque les Ambassadeurs de France presenterent un nouveau Memoire le 7. de Septembre au Mediateur. Ils y représen-

toient

toient avec beaucoup d'éloquence les bonnes inclinations du Roi leur Maître pour la Paix, & les offres considérables qu'il avoit faites aux Alliez pour la conclure. Ils ajoutoient que les grands avantages qu'il avoit remportez dans le cours de cette Campagne, auroient pû lui donner droit de resserrer ces offres que l'on n'avoit pas acceptées d'abord : que cependant pour avancer promptement le bon ouvrage de la Paix il vouloit bien laisser les choses dans l'état où elles avoient été mises par les Préliminaires : mais qu'il prétendoit être en droit de changer quelque chose dans ces offres, ce qu'il feroit de telle manière que l'on verroit qu'il avoit toujours les mêmes vûes de Paix : qu'ainsi il prétendoit que l'Empire lui cederait la ville de Strasbourg, sa Citadelle, & tout le territoire qui en dépend du côté de la France : que le surplus qui étoit du côté de l'Allemagne seroit restitué à celui ou à ceux à qui il appartenait ci-devant ; que moyennant cela il restitueroit Barcelonne à l'Espagne avec tout ce que ses Armes avoient conquis dans la Catalogne, & qu'il donnoit dix jours de temps à l'Empire pour accepter, ou pour refuser sa proposition : que passé ce terme il prétendoit être en liberté de proposer de nouvelles conditions : qu'au reste les malheurs de la Guerre seroient imputez à ceux dont l'opiniâtreté seroit cause que l'on ne feroit pas la Paix.

Dans le même temps la France qui s'étoit engagée dans les Préliminaires à la restitution de la Duché de Luxembourg, & de la Comté de Chini dans toute leur étendue,

1697. s'avisa de proposer de retenir ce Pais en donnant un équivalent à l'Espagne pour son indemnité. Le Comte d'Avaux en avoit déjà fait la proposition en Suède dès l'hyver précédent. La chose parut à peu près résolue pendant quelque temps parmi plusieurs des principaux Alliez. Mais on trouva moyen de leur faire connoître par un Memoire dressé sur ce sujet, que cette Province entre les mains de la France rompoit absolument la communication de l'Allemagne avec les Pais-Bas Espagnols, & que d'ailleurs l'Electeur de Trêve, & l'Electeur Palatin demeueroient exposez par là aux invasions subites de la France, qui s'empareroit de leurs Etats, quand il lui plairoit. Ces reflexions ouvrirent les yeux à plusieurs des plus considerables d'entre les Alliez. Ainsi l'on refusa absolument d'accorder, ce que la France demandoit à cet égard, & l'on declara que l'on prétendoit qu'elle restitueroit absolument toute cette Duché à l'Espagne. Les Ambassadeurs de France resisterent à cela tant qu'ils purent, & se servirent de toute leur adresse pour retenir une Province, qui étoit si fort à la bien-séance de leur Maître. Mais les Alliez furent fermes, & ne voulurent jamais se relâcher sur cet Article.

Pour dire les choses comme elles sont leur habilité ordinaire leur manqua dans cette occasion. Ils avoient offert un équivalent pour cette Duché. Mais ils ne l'avoient point fixé, & n'avoient pas songé à le specifier. Ainsi dans la conference qui se tint sur ce sujet, on se prévalut de leur faute, & l'on mit

CET

et équivalent extrêmement haut. La chose leur parut fort exorbitante. Cependant les Alliez se fixerent à vouloir l'équivalent, sur le pied qu'ils l'avoient mis. Les Plenipotentiaires furent donc obligez d'abandonner Luxembourg, & de renoncer à leur prétension, par ce que cette Province leur eut couté plus qu'elle ne valoit. 1697

Ils se rabbattirent à vouloir démolir la forteresse de Luxembourg pour rendre cette Place rasée. Mais l'un des Plenipotentiaires des Provinces Unies leur dit d'un ton ferme & resolu, que les Alliez prétendoient que la France restitueroit à l'Espagne tout le Duché de Luxembourg & la Forteresse dans l'état où elle se trouvoit, avec tous les Canons, & les munitions de Guerre & de bouche, qui y étoient alors : qu'ils n'avoient qu'à prendre leur parti, & que si cela ne les accommodoit pas ils n'avoient qu'à s'en retourner, par ce que l'on étoit resolu à continuer la Guerre, & que l'on étoit absolument fixé à ravoir ce Duché dans son entier. Cette déclaration nette & précise les obligea de consentir à l'Article proposé par les Alliez. Ce qui fait voir que si l'on eut suivi la même méthode pour la ville de Strashourg, la France n'eut pas rompu le Traité de Paix pour cette ville. Mais elle avoit trouvé le secret de disposer l'Empereur à ceder Strashourg en lui restituant Brisac & Fribourg. Ainsi l'on fit couler cette affaire avec tant de rapidité dans les conferences, qu'à peine fut-on averti, qu'elle avoit été mise sur le tapis. C'est de cette maniere qu'il arrive fort sou-

1697, vent que des affaires publiques & générales sont sacrifiées à des intérêts particuliers dans de pareilles occasions. L'Empire perdit beaucoup en perdant cette Place.

Pendant que l'on travailloit ainsi à la Paix de l'Europe, les Alliez Protestans prirent des mesures entr'eux pour procurer quelque soulagement aux Réformez François, tant aux Réfugiez, qu'à ceux qui étoient restez dans le Royaume. Ils dresserent un Memoire fort touchant pour recommander les affaires de ces pauvres gens à leur Roi même. Ils prièrent le Mediateur de joindre ses bons offices aux leurs dans cette occasion, & conjurerent les Plenipotentiaires de France de se charger de ce Memoire pour l'envoyer à leur Cour. Mais le Roi n'y eut aucun égard. Le zèle aveugle qu'il a pour sa Religion, & son Conseil de conscience, duquel les avis sont toujours tournez du côté de la persecution, l'engagerent à soutenir ses anciennes violences. Ainsi les Réfugiez ne purent obtenir aucun addoucissement à leurs maux, & les Protestans restez dans le Royaume se virent exposez à de nouveaux malheurs. Ils n'eurent donc pas beaucoup de sujet de se réjouir d'une Paix, qui les laissoit dans leur triste & lamentable état. Tout cela vint de ce que la France trouva le secret d'éluder toutes les propositions que les Princes Protestans d'Allemagne avoient à faire sur ce sujet dans le Congrès. Elle avoit commis une infinité de contraventions au Traité de Munster au sujet de la Religion à Metz, & en d'autres lieux qui lui avoient été cedez par ce fameux Traité,

té, à condition de ne point toucher à la Religion. Elle craignoit que l'on ne mit cette affaire sur le tapis aux conférences de Ryswick. Dans cette vue elle avoit ménagé une entrevue de l'Abbé Morel avec le Baron de Seylern, qui s'étoient abbouchez secretement près du Lac de Constance, il y avoit un an. Là on avoit réglé plusieurs affaires au préjudice des Protestans.

Quand leurs Plenipotentiaires voulurent entamer l'affaire de la Religion au Traité de Ryswick, ceux de France leur repondirent sechement que tout avoit été décidé entre l'Empereur & le Roi leur Maître, qu'ainsi l'on ne les écouterait point sur ces matieres, puisque l'on en étoit convenu avec le Chef de l'Empire. Ce fut ainsi que l'on trouva moyen de rompre toutes les mesures que les Protestans avoient prises, pour faire rétablir les infractions que la France avoit faites au Traité de Westphalie. Ils avoient de grands griefs à proposer sur ce sujet, & la France craignoit que l'on ne mit ces affaires sur le bureau. Elle eut été forcée à des réparations qui lui eussent donné beaucoup de chagrin. Cependant ce fut par là que l'on trouva moyen d'empêcher les Alliez Protestans de travailler pour le soulagement de leurs pauvres Freres de France, dont les maux sont allez en augmentant depuis ce temps-là.

Enfin l'Espagne & la France conclurent la Paix le XX. de Septembre, & la même chose fut faite avec l'Angleterre & les Provinces-Unies. Ce jour étoit le terme donné aux Alliez pour accepter, ou pour refuser les der-

1697. dernières offres de la France. Les Ambassadeurs des Princes intéressés à ces Traitez se rendirent à Ryswick avec le Mediateur. On mit la dernière main aux Articles, & on les signa ensuite de part & d'autre, savoir le Traité de la France avec les Provinces-Unies à minuit, celui d'Espagne à une heure & demie, & celui d'Angleterre à trois heures du matin. Les Plenipotentiaires qui s'étoient retirés dans leurs Chambres particulières, se rassemblèrent quelques heures après pour mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Ils s'y occupèrent tout le 21. & le 22. jusques à trois heures après minuit qu'ils se quitterent, pour retourner chacun chez eux. La France & les Etats Generaux firent un second Traité entr'eux pour regler le Commerce & la Marine. On convint de part & d'autre qu'en attendant que l'on eût fait un nouveau Tarif, dont on s'accorderoit dans le terme de trois mois, on suivroit par interim celui de l'an 1667. & qu'au cas que l'on ne pût s'en accorder dans les trois mois, l'on s'entendroit pour l'avenir à celui de l'an 1664. Il fut dit de plus par ce Traité, que les sujets de part & d'autre jouiroient de la même liberté qu'avant la Guerre : que les habitans des Provinces-Unies ne seroient point sujets au Droit d'Aubeine en France, & qu'en cas de rupture à l'avenir les sujets des deux Etats auroient neuf mois de temps pour disposer de leurs effets, comme ils le trouveroient à propos. Il fut dit encore que l'imposition de cinquante sous par tonneau ne regarderoit point les vaisseaux ni les habitans de la Re-

pu-

publique qui en étoient absolument déchargés. 1697.

Lorsque ces differens Traitez eurent été conclus & signez, & que les Ministres de l'Empereur & des autres Alliez en eurent été avertis, ils en firent de grandes plaintes accompagnées de reproches. Ils dirent que l'on en usoit à leur égard comme on avoit fait autrefois à Nimegue. Dom Bernardo de Quiros l'un des Plenipotentiaires d'Espagne répondit à ces plaintes, & dit d'un ton fort modéré, que les Ministres de l'Empereur savoient qu'il avoit depuis long temps des ordres fort pressants de la Cour de Madrid de conclure la Paix avec la France: que cependant il avoit retardé d'obéir au Roi son Maître par complaisance pour l'Empereur; que cela lui avoit donné le chagrin de voir prendre Barcelonne par les François: que le Roi son Maître étoit las de perdre des villes pour accommoder les affaires d'autrui: que l'on étoit tombé d'accord entre les Alliez de faire la Paix. Qu'il falloit ou accepter les offres de la France, ou se résoudre à continuer fortement la Guerre, & que cependant on perdoit beaucoup de temps à delibérer sans rien conclure: que la consideration qu'il avoit eue pour l'Empereur avoit causé la perte de Barcelonne: qu'ainsi l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre du Traité de l'Espagne, après tous les délais qu'il avoit accordez, quoique ses ordres fussent précis pour la signature de la Paix.

Les Plenipotentiaires d'Angleterre & des Etats Generaux repliquerent à ces plaintes, que les Peuples étoient las de fournir aux frais d'une guerre, dont ils ne devoient tirer aucun

1697. cun avantage, quoi qu'ils en fissent presque toute la dépense : qu'il n'étoit pas juste qu'ils soutinssent éternellement cette dépense pendant que d'autres en recevoient tout le profit ; qu'il y avoit long temps, qu'ils étoient d'accord avec la France, pour ce qui les regardoit, & que les peuples commençoient à murmurer tout haut de ce que l'on ne concluoit pas une Paix, que l'on avoit à la main : que l'on n'avoit travaillé à conclure ces Traitez, que parce que l'on voyoit que l'Empereur & les Princes Alliez affectoient des longueurs à contre-temps : que la conclusion étoit facile si l'on vouloit y prendre garde : qu'en un mot, puis que l'on étoit convenu de faire la Paix, il falloit la faire, & qu'un peu plus ou un peu moins ne devoit pas retarder un si bon ouvrage : que si l'on vouloit se mettre sur le Chapitre des plaintes & des reproches on auroit beaucoup à dire : mais que dans un temps de Paix on devoit se retenir, pour tâcher de donner du repos aux Peuples fatiguez & épuisez de la Guerre. Il fallut que les Ministres plaignans se contentassent de ces raisons auxquelles il étoit difficile de répondre. Ils prirent donc la résolution de faire la Paix, & dans cette vue ils commencerent par une suspension d'Armes, que l'on fit pour un mois. On en dressa un Aëte qui portoit que par l'entremise du Mediateur, & des Plenipotentiaires d'Angleterre & des Provinces-Unies, on étoit convenu d'un Armistice, qui devoit durer jusques au premier de Novembre, & que chaque Parti avertiroit ses Generaux de faire cesser tout acte d'hostilité.

Pen-

Pendant que tout cela se negotioit à Ryf-
wick, le Prince de Bade avoit assiégué la For- 1697
teresse d'Ebernbourg située sur la riviere de
Nahe près de Creutznach. Il pouffoit son
siege avec beaucoup de vigueur. Mais les ap-
proches en étoient fort difficiles, par ce que
la Place est sur un Rocher fort élevé, & qu'il
n'y a qu'un chemin pour y monter, au devant
duquel il y a un fossé de cinquante pieds taillé
dans le Roc, avec une espee de demie lune re-
vêtue qui le couvre. Le Prince fit jeter
quelques bombes dans la Place, pendant que
l'on mettoit le Canon en batterie. Il com-
manda ensuite cinq cens Grenadiers soutenus
de six cens hommes pour attaquer la petite
ville, qui est au pied du Château. Les As-
siegez l'abandonnerent d'abord, & se retire-
rent dans le Fort. On fit encore jeter plu-
sieurs bombes, qui renverserent une Tour,
d'où les François incommodoient beaucoup
les Assiegeans. Ainsi la brèche étant d'ail-
leurs assez grande pour monter à l'assaut, le
Gouverneur fit battre la chamade le 27. de
Septembre à midi. La capitulation fut arrê-
té, & signée vers le soir. Une heure ou deux
après cette signature le Courier arriva de la
Haye, avec ordre de suivre le Traité de Trêve.
Mais la capitulation ayant été conclue avant
que d'avoir reçu cette nouvelle, la Place fut
rendue au Prince de Bade. Depuis ce temps-
là les hostilités cessèrent entre les deux Partis,
sans quoi l'on auroit encore assiégué le Château
de Kirn.

Les Ambassadeurs de Moscovie ayant resté
deux mois à Amsterdam eurent ordre du Czar
de

1697. de se rendre à la Haye pour leur audience. Il les mit dans un équipage magnifique. Ils arriverent le 27. de Septembre, & on les fit recevoir à une lieue de la ville par deux Députés dans les deux Carrosses de l'Etat. Le cortège fut grand, & l'on y conta jusques à soixante Carrosses. On fixa le jour de leur audience au 5. d'Octobre. On les fut prendre à leur Hôtel avec toute leur suite. Il y avoit cinquante Carrosses. Ceux de l'Etat étoient les derniers. Les Ambassadeurs monterent dans le premier, & les deux Deputés qui les accompagnoient se mirent dans l'autre. Après eux marchaient les trois Carrosses des Ambassadeurs. Ils furent reçus hors de la Sale de l'audience par deux autres Deputés. Ces trois Ambassadeurs étoient fort magnifiquement habillez à la Moscovite. Les Etoffes de leurs robes étoient de toile d'or. Elles étoient fourrées de martes zibelines d'une beauté surprenante, & ornées d'ailleurs de beaucoup de pierreries. Après que le premier Ambassadeur eut fait sa Harangue en langue Moscovite, le President des Etats y repondit d'une maniere qui faisoit connoître combien on étoit satisfait de cette Ambassade. L'audience ne dura qu'une demie heure, & l'on y fut toujours debout. Les Ambassadeurs étrangers qui étoient à la Haye, voulurent être spectateurs de cette ceremonie. Le Czar lui même y assista, étant placé dans un Cabinet, d'où il voyoit tout ce qui se faisoit. Dés le lendemain ce Prince retourna à Amsterdam. Les Ambassadeurs s'y rendirent quelques jours après lui. Ils n'avoient de-

man-

mandé par leur harangue, que le renouvellement & la confirmation des anciens Traitez. 1697.

Le Czar ne s'étoit avisé de cette Ambassade que pour couvrir le voyage qu'il avoit dessein de faire en Hollande, pour s'y instruire de tout ce qui regarde la Marine, & la fabrique des vaisseaux, pour y prendre connoissance du Canon & du Mortier, & pour s'y fournir de tout ce qui lui étoit nécessaire pour ses desseins; Dès qu'il fut à Amsterdam il fit prier le Magistrat de lui faire donner un logement pour lui, & pour quelques personnes de sa suite. On le placa à l'extrémité de la ville près de la Maison des Indes. Dès qu'il y fut établi il s'appliqua fortement à s'instruire de la fabrique des vaisseaux, & de la maniere de jeter des bombes. Ce Prince qui fait dessiner, & qui est habile en Mécanique eut bien-tôt fait à prendre connoissance de ces deux choses. En s'appliquant à l'ouvrage comme il faisoit, il vouloit apprendre aux Princes & aux grands Seigneurs de sa suite, combien la Marine & l'Art de bâtir des vaisseaux sont utiles à un Etat, & de quelle importance il est que ceux qui sont préposés au Gouvernement, sachent tout ce qui peut contribuer à faire fleurir le Commerce. Les Moscovites sont naturellement fiers & paresseux. Ce Prince qui vouloit corriger ces deux défauts de la Nation, travailloit tous les jours comme les moindres ouvriers, & excitoit ainsi les personnes de sa suite à mettre la main à l'œuvre pour s'instruire des choses à fonds, & pour être en état de perfectionner les Arts dans

1697. le pouvoir de cette République qui employa de grandes sommes à recevoir cette Ambassade, pendant qu'elle étoit occupée d'ailleurs à une Guerre fâcheuse qui duroit depuis neuf ans, & qui consumoit des tresors inconcevables pour le soutien de la cause de l'Europe violemment attaquée par la France.

Lorsque l'on fut que la Paix étoit conclue avec la France on en eut beaucoup de joye dans toutes les Provinces. Dans la verité elle faisoit un grand honneur à la République. On voyoit que Louis XIV. étoit dans la necessité de reconnoître Guillaume III. pour legitime Roi, de droit & de fait, d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. L'affection rendre que l'on avoit pour ce Prince, faisoit que les Peuples se rejouissoient dans ce grand éclat, reconnu par un Prince, qui l'avoit traité long temps d'usurpateur, & qui se voyoit forcé à lui sacrifier le Roi Jaques, malgré la declaration qu'il avoit faite tant de fois de ne remettre point l'épée au fourreau qu'il n'eût rétabli ce Prince sur le Trône. On fit l'échange des ratifications du Traité de Paix l'onsième du mois d'Octobre dans le Château de Ryswick, & le 20. du même mois on publia la Paix à la Haye. La joye que l'on en avoit n'étoit pourtant pas complete. On craignoit toujours que l'Empereur ne voulût pas accepter les propositions de la France, dans le tems que ses Plenipotentiaires avoient marqué. Mais le 31. du même mois le Traité de Paix fut conclu au nom de l'Empereur, & ainsi Strasbourg fut cédé à la France. Elle rendit de sa part à l'Empire tout ce qu'elle

le

le avoit usurpé pendant la Guerre. Elle restitua de plus tous les Pais qu'elle avoit réunis par les Chambres Royales de Metz & de Brisac. Cette restitution fut si considerable que l'on y compte près de trois cens villes grandes ou petites, dont elle s'étoit mise en possession en vertu des prétendues dépendances de l'Evêché de Metz, & du Landt-Graviat d'Alsace. Tout cela n'empêcha pas que la France, selon sa coutume, ne se félicitât de cette Paix, quoique dans le fonds cette restitution fut un aveu solennel de l'injustice avec laquelle on lui avoit vû usurper tous ces Pais. 1697.

Lorsque l'on fut sur le point de signer le Traité entre l'Empire & la France, les Plenipotentiaires de l'Empereur declarerent, que ceux de France pretendoient que la Religion Romaine subsisteroit dans les lieux où elle se trouvoit alors établie. Les Ambassadeurs des Electeurs des Princes & des Etats Protestans de l'Empire repliquerent qu'ils ne signeroient pas cet Article, par ce qu'il n'en avoit point été parlé dans les Preliminaires : que d'ailleurs il étoit absolument contraire au Traité de Paix fait en l'an 1555. sur la Religion en Allemagne, & que de plus il étoit directement opposé au Traité de Munster. On fit ce que l'on pût pour accommoder cette difficulté, afin que rien n'empêchât la conclusion de la Paix. On proposa par exemple de signer sans prejudice. Il y eut deux de ces Ambassadeurs, qui signerent le Traité sous cette condition. Mais tous les autres refuserent absolument de signer, disans que cela leur étoit expressément défendu par leurs instruc-

1697. tions. Le Baron de Bosen Plenipotentiaire de l'Electorat de Saxe fut du nombre de ces derniers. On en fut surpris dans l'Assemblée, par ce que l'Electeur son Maître devenu Roi de Pologne avoit embrassé la Religion Romaine. Mais ce Ministre representa que quand ce Prince avoit accepté la Couronne de Pologne, il n'avoit pas eu dessein d'anéantir les Droits de l'Electorat de Saxe : que son changement étoit une affaire personnelle : qu'ainsi les prerogatives de son Auguste Maison demeureroient dans leur entier. Il ajouta à cela que ses instructions le chargeoient expressément de faire ce qu'il faisoit, & que l'on n'y avoit rien changé, depuis que son Maître étoit monté sur le Trône. Ce Ministre donna donc sa protestation contre cet Article au Mediateur, après quoi les Ambassadeurs signerent sans préjudice du Droit de leurs Maîtres sur ce sujet. L'on échangea les ratifications de ce Traité peu de jours après sa signature. Ce fut ainsi que finit cette cruelle Guerre qui affligeoit l'Europe depuis neuf ans tout entiers.

On a beaucoup raisonné sur cette Paix dans le monde, & l'on y a cherché peut-être plus de finesse qu'il n'y en a eu. Il y a un grand nombre d'esprits spéculatifs, qui prennent plaisir à creuser les affaires. Ils attribuent souvent de grandes vues de politique dans des occasions, auxquelles il est fort possible que l'on n'ait pas pensé dans le Conseil des Souverains. Alors on les fait agir par des motifs étudiez, qui les déterminent, & cependant quand on connoit le secret de leurs résolutions

on n'y trouve pas toujours tant de subtilité. 1697.
Quand on envisagera cette Guerre, par rapport à tous les intéressez, on trouvera que les deux Partis s'étoient épuisez par les grands efforts que l'on avoit fait de part & d'autre. La France avoit poussé les choses à de grandes extremitez. Elle avoit quatre Armées sur pied dans les Pais-Bas, en Allemagne, en Catalogne, & en Piemont. Elle avoit une puissante Flotte en Mer, & tenoit par dessus tout cela un grand nombre de Troupes & de Milices sur les côtes pour empêcher les descentes. Elle vouloit être superieure par tout. Il étoit impossible de soutenir cela long temps, parce qu'il ne servoit qu'à l'épuisement & d'hommes & d'argent. Ce fut déjà la raison qui l'obligea de faire la Paix à Nimègue. Lorsque l'on conclut le Traité de Ryswick, il y avoit quatre ans à peu près qu'elle sollicitoit les Alliez de traiter de la Paix. Elle faisoit de grandes offres pour les y engager. Elle s'étoit servie de tous les moyens imaginables pour les disposer à entrer en negotiation; Mais elle n'avoit pû rien obtenir pendant long temps. Ses offres ne suffisoient pas, & d'ailleurs les Alliez ne savoyent comment se fier aux promesses qu'elle faisoit de toutes parts. Ainsi la Guerre continuoit toujours d'une maniere embarrassante pour elle. Elle tâchoit de frapper de grands coups pour se rendre redoutable aux Alliez, esperant que ceux qui en souffroient se détacheroient de la Ligue. Mais ses Armées se ruinoient par ces efforts.

Elle ne savoit presque plus où trouver des

1697. hommes pour la recruë de ses Troupes. Elle étoit obligée de fournir plus de cinquante mille hommes pour cela tous les ans. Le Commerce de son Royaume étoit interrompu. Les sujets se trouvoient épuisez par le nombre de taxes & d'impôts dont on les chargeoit à tous momens. Si le Roi d'Espagne, dont la santé étoit fort vacillante, fut venu à mourir pendant cette Guerre, le Dauphin n'eût su comment se prendre à faire valoir ses prétentions sur la Monarchie d'Espagne. Toute l'Europe étoit armée contre la France. Il eut été fort difficile par conséquent d'entamer cette grande affaire, dans l'état où les choses se trouvoient alors. Toutes ces considérations prouvent évidemment que ce Royaume étoit dans une absolue nécessité de faire la Paix, par ce que cette Guerre commençoit à l'acabler, & que d'ailleurs elle rompoit toutes ses mesures pour l'affaire de la succession d'Espagne. Elle le sentoit bien, & c'est pour cela qu'elle se donnoit tant de mouvemens pour avoir la Paix. Elle avoit fait presenter de grands Memoires sur ce sujet aux Rois du Nord, pour les engager à solliciter les *Alliez* de consentir à un Traité. Elle avoit même trouvé le secret d'envoyer des personnes dans les Provinces-Unies, pour faire des ouvertures de Paix capables de disposer les affaires à entrer en negotiation sur ce sujet.

Pour ce qui est des *Alliez*, il est certain que l'Angleterre & les Provinces-Unies portoient la plus grosse partie du fardeau de cette Guerre, par les grands subsides qu'elles fournissoient de tous côtez pour la soutenir.

Et

Et cependant elles n'en tiroient point d'autre profit que celui de se garentir des Armes de la France, & de contribuer à la conservation à la défense de l'Europe. Les Peuples de ces deux Etats commençoient à se lasser de fournir aux frais immenses de cette Guerre. La France faisoit des offres assez raisonnables pour la Paix. On pouvoit donc la négotier à des conditions fort avantageuses. Tout le monde voyoit bien qu'en continuant la Guerre pendant quelques Campagnes, on pouvoit réduire la France à la nécessité de faire la Paix aux conditions que l'on voudroit lui imposer. Mais tout cela ne pouvoit se faire qu'aux dépens de l'Angleterre & des Provinces-Unies. Ces deux Etats commençoient à se plaindre de ces grands subsides qu'il falloit fournir tous les ans. Le Parlement avoit libéralement accordé jusques-là, ce que le Roi avoit demandé. Cependant on ne recevoit plus à point nommé les sommes assignées, ce qui faisoit connoître que les Peuples se lassoient de les fournir. Il en étoit à peu près de même dans les Provinces-Unies. Il étoit à craindre que le Peuple ne murmurât, & qu'il ne se soulevât même contre le Gouvernement, voyant que l'on pouvoit finir la Guerre avantageusement, & que cependant on la continuoît pour favoriser les affaires des Alliez. Il est donc évident que tout le secret de cette Paix consiste proprement en ce que la France, l'Angleterre, & les Provinces-Unies étoient fatiguées de la Guerre, & qu'elles vouloient le finir.

Pour la France on n'en peut point douter

1697. si l'on veut faire un peu de reflexion sur deux ou trois conditions auxquelles on la vit se soumettre dans les Preliminaires. La premiere fut de restituer generalement tous les Pais, qu'elle s'étoit appropriez par ses Chambres Royales de rédnion. Cette restitution étoit un aveu formel de l'injustice avec laquelle on les lui avoit vus usurper. Cet aveu devoit lui coûter beaucoup, & elle ne s'y fut jamais résolue, si elle n'y eut été forcée par la disposition des affaires. La seconde étoit l'offre qu'elle faisoit de restituer à l'Espagne toutes les conquêtes qu'elle avoit faites sur elle pendant le cours de cette Guerre. Cela marquoit positivement ou qu'elle avoit déclaré la Guerre à l'Espagne avec injustice & sans fondement, ou qu'elle ne se sentoit pas en état de soutenir ses conquêtes, à cause de l'épuisement de ses forces. La 3. enfin étoit la reconnoissance de Guillaume III. pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & la restitution de la Principauté d'Orange, & de tous les biens qui avoient été saisis sur le Prince avec tous les revenus que l'on en avoit tirés. L'Acte de cette reconnoissance étoit dressé dans des termes forts, sur lesquels les Plenipotentiaires de France s'étoient beaucoup retrezi. Cependant on leur fit voir que l'on ne demandoit en cela pour ce Prince, que ce que la France avoit offert & accordé même à Cromwel, qui étoit un usurpateur. Cette reconnoissance de la maniere qu'elle étoit couchée dans le Traité de Paix, avoit coûté beaucoup à la France, sur tout après ce qui s'é-

s'étoit fait & dit d'une manière outrageante d'un grand & illustre Prince, à qui l'on avoit fait des indignitez incroyables autant qu'on l'avoit pû. Cet article n'avoit donc passé qu'avec de grands maux de cœur pour la France, & elle ne s'étoit résolue à le signer que par ce qu'elle ne pouvoit s'en dispenser, sans se mettre en danger de voir l'Angleterre redoubler ses efforts pour la contraindre à recevoir cette dure Loy.

Toutes ces choses bien considérées font connoître que cette fiere Couronne ne s'est engagée à faire la Paix à des conditions qui lui font si peu d'honneur, que par ce qu'il a fallu avaller ce calice d'amertume. Il en faut donc conclure qu'elle y a été forcée par des raisons secretes, tirées du mauvais état de ses affaires au dedans, & de la nécessité absolue où elle étoit de faire la Paix à quelque prix que ce fut. C'est pour cela qu'elle s'étoit donné de grands mouvemens depuis trois ou quatre ans pour disposer les Alliez à la négotier avec elle. Ce qu'elle n'eût point fait si elle ne s'y fût sentie obligée par des raisons secretes, qui la forçoient à terminer une Guerre qui l'accabloit. Après tout les trois considerations, que l'on vient de toucher lui font si peu d'honneur, & mettent sa foiblesse en un si grand jour, qu'on ne peut point disconvenir qu'elle ne fût reduite à de terribles extremitez, puis qu'elle a pû se résoudre à accepter des conditions aussi dures à digerer. Ainsi tout bien compté on doit tomber d'accord qu'elle n'a recherché la Paix que parce que la Guerre étoit sur le point de l'accabler entièrement.

1697. Bien des gens soutiennent que la France avoit l'affaire d'Espagne en vue, & qu'elle songeoit alors à la mettre dans la situation où on la voit aujourd'hui. Mais ceux qui raisonnent ainsi jugent de cette affaire par l'événement. On fait bien qu'elle a toujours eu dessein d'engloutir l'Espagne. C'est à quoi elle pensoit lors que le Roi rechercha l'Infante en mariage. Elle étoit fiancée à l'Empereur. Mais on força l'Espagne à rompre cet engagement pour donner cette Princesse à Louis XIV. autrement on ne vouloit point faire la Paix. L'Espagne qui connut le dessein de la France dans ce Mariage, prit toutes les précautions qu'elle pût pour ne pas tomber entre les mains de son ancienne rivale. Ce fut pour cela que l'on obligea l'Infante à faire cette fameuse renonciation dont on a tant parlé dans le monde. La France consentit à cela, & on en dressa l'Acte avec toutes les formalitez, & avec toutes les clauses les plus fortes, dont les Conseils des deux Royaumes purent s'aviser pour le rendre valable. Cependant le Mariage & la Paix s'étant conclus sur le fondement de cette renonciation, la France a toujours fait connoître qu'elle se moquoit de cet Acte, & qu'elle le regardoit comme nul. On ne peut donc point douter qu'elle n'eût toujours devant les yeux la succession de ce grand Royaume, & qu'elle ne pensât à s'en emparer.

Mais il faut avouer que l'état où se trouvoient les affaires vers le temps de la Paix de Ryswick, ne lui étoit pas favorable pour ses prétentions sur cette Monarchie. Toute l'Europe

rope étoit en Armes contre elle, & la Guerre commençoit terriblement à la fatiguer. Si le Roi d'Espagne fut mort dans le temps que les Alliez avoient leurs Armées sur pied, la France n'eût sû par où se prendre à faire valloir les prétentions du Dauphin. On ne croira jamais qu'un Conseil habile & éclairé comme celui de France ait pû se résoudre à une Paix, qui ne lui est pas fort honorable, pour n'en rien dire de plus, dans le dessein de se faire donner les vastes Etats d'Espagne par Testament. Le Roi d'Espagne avoit toujours fait paroître une extrême aversion pour la France. Quelques mois avant sa mort il renouvella les témoignages de son amitié à l'Empereur, & l'assura de l'inclination qu'il avoit à entretenir l'union qui avoit toujours été entre les deux Maisons d'Autriche. Comment fonder sur de pareilles dispositions d'esprit en un Prince moribond, le dessein de le porter à faire un Testament en faveur du Duc d'Anjou. Pouvoit-on croire qu'on pourroit l'engager à un Testament de cette nature. On a vû que depuis la Paix la France s'est donné de grands mouvemens, pour engager l'Angleterre & les Provinces-Unies à faire avec elle le fameux Traité de partage dont elle s'est moquée depuis. Il n'y a donc aucun fondement solide à tous les raisonnemens politiques que l'on fait sur ce sujet. Ce sont des choses inventées après coup. Et en effet le danger où se trouve aujourd'hui la France, prouve invinciblement que si elle avoit toutes ces vûes en faisant la Paix de Ryswick, elle s'est fort trompée dans les mesures qu'elle a

1697. prises sur cette grande affaire. La voile engagée de nouveau dans une Guerre terrible qui lui met encore une fois toute l'Europe sur les bras. Elle est donc en danger de se voir humiliée d'une étrange manière, & d'être réduite à la dure nécessité de renoncer à toutes ses prétentions, & de perdre le fruit de ses anciennes conquêtes qui lui ont coûté tant de sang & d'argent.

Dès que la Paix eut été ratifiée, les Plénipotentiaires de France furent admis à l'audience des Etats Generaux, pour les complimenter de la part de leur Roi sur la Paix. Ensuite ayant pris congé le 16. de Décembre ils s'en retournerent en France. Cette audience se passa dans de grandes assurances d'amitié & de bonne intelligence, que l'on se donna de part & d'autre pour l'avenir. On fit beaucoup d'honneur à ces Ambassadeurs. On fut les prendre à Delft dans le Carrosse de l'Etat. Ils furent accompagnez de deux Deputez, & on les reconduisit à Delft après l'audience, avec les mêmes cérémonies & avec un cortège de cinquante Carrosses en allant & en retournant. Monsieur de Harlay qui avoit été le Chef de cette Ambassade pendant les négociations de la Paix, s'en étoit retourné au commencement de Décembre. Le Comte de Crequi Verjus porta la parole dans cette audience.

Ce qui se passa vers ce temps-là dans la Principauté d'Orange, mortifia la France d'une étrange manière. On avoit forcé les peuples qui y habitent à quitter la Religion Reformée pour se réunir à l'Eglise Romaine.

1697.

ne. Cela s'étoit fait en l'an 1685. lorsque l'on avoit dragonné toute la France. On avoit transporté les Ministres de cette Principauté au Chateau de Pierre Ancise, où ils avoient toujours été prisonniers jusques à la Paix. Etant sortis de prison ils se rendirent à Orange où les peuples les reçurent avec une joye inconcevable. Ils avoient renoncé d'abord à la Religion Romaine, & rentrèrent ainsi dans le sein de l'Eglise Reformée. Cette affaire causa le dernier chagrin à la Cour de France. Le Roi ne pouvant s'en vanger autrement, fit publier une declaration par laquelle il défendoit à ses sujets Protestans de se rendre à Orange, pour y faire l'exercice de leur ancienne Religion, & cela sous peine de la vie. Cette Declaration est remarquable, en ce qu'elle prouve démonstrativement, que toutes les conversions de France avoient été forcées. On voyoit par les choses qui y étoient dites que ces conversions n'avoient été ni generales ni véritables, puisque l'on étoit obligé de publier de nouvelles defenses aux prétendus rénnis de faire les fonctions de leur ancienne Religion. Mais on y trouvoit encore la preuve sensible de plusieurs faits, que les Ecrivains François avoient niés avec une extrême hardiesse, quoique dans le fonds ils fussent de notoriété publique. Le Roi disoit dans sa Declaration qu'il s'étoit cru obligé d'employer tout son pouvoir pour extirper l'Hérésie dans son Royaume: que c'étoit dans cette vue qu'il y avoit interdit tout exercice de la Religion protestante, qu'il avoit fait démolir tous les Temples où cet

1697. exercice se faisoit autrefois : qu'il avoit exilé tous les Ministres : qu'il avoit fait élever les enfans dans la Religion Romaine : qu'il avoit défendu sous des peines fort severes à tous ses sujets Protestans de sortir du Royaume , sous pretexte de chercher la liberté de leur Conscience : que dans cette vuë il leur défendoit de se rendre dans la Principauté d'Orange pour y professer leur Religion , sous peine de la vie. Il n'en faut pas davantage pour prouver que les conversions ont été forcées. Ainsi dans cette Déclaration le Roi donne le démenti formel à tous ceux qui ont eu la hardiesse d'écrire , que ces conversions avoient été absolument volontaires , & que l'on n'avoit employé aucune violence pour obliger les anciens Réformez du Royaume à embrasser la Religion Romaine.

Lorsque la Campagne commença il sembloit que les François dussent engloutir tous les Pais-Bas Espagnols. Le pillage de Carthagene dans les Indes leur avoit apporté de grandes richesses. Le Maréchal de Catinat avoit pris la ville d'Ath , & le Duc de Vendôme avoit dissipé l'Armée d'Espagne, après quoi il avoit forcé la ville de Barcelonne à se rendre après un siege de deux mois. Il arriva neantmoins que tout cela ne produisit aucun avantage solide à la France. Les Espagnols sauverent les effets de leurs Gallions en sacrifiant Carthagene. Par ce moyen ils rendirent inutile en quelque sorte l'expédition du Baron de Pointis , qui en vouloit principalement aux Gallions. Le Roi d'Angleterre se postant à Harlebeck rompit toutes les mesures

lures des trois Maréchaux de France, qui **1697.**
n'entreprirent rien après la Prise d'Ath. Le
Duc de Vendôme ruina son Armée en pre-
nant Barcelonne. Il ne pût rien faire tout le
reste de la Campagne. • Tout cela joint aux
autres embarras de la France hâta la Conclu-
sion de la Paix ; dans laquelle on lui vit sa-
crifier toute sa fierté pour l'obtenir des Alliés.
Le Duc de Bourgogne épousa la fille aînée du
Duc de Savoye, Prince, que la France avoit
traité autrefois avec un souverain mépris.
L'on abandonna hautement les interêts du
Roi Jaques, à qui l'on avoit promis tant de
fois de ne pas remettre l'épée au fourreau,
qu'on ne l'eût retabli sur le Trône d'Angle-
terre. Enfin l'on reconnut le Droit de Guil-
laume sur la Couronne de la Grande Breta-
gne, & l'on se soumit aux conditions les plus
desagréables du monde, pour satisfaire ce
Prince à l'égard de ses biens & de ses Do-
maines, dont on s'étoit emparé. Enfin elle
s'engagea à la restitution de plusieurs Pais,
qui étant joints sous un même Prince étoient
capables de faire un grand & puissant
Royaume. Voilà le vrai plan de cette Paix,
& l'idée que l'on en doit avoir par rapport
à la France.

On ne croit pas, qu'il soit nécessaire d'in-
serer ici tous les differens Traitez de Paix,
qui furent conclus à Ryfwick. Ils ont été
rendus publics, & les Copies en ont été ré-
pandues par tout. Ainsi revenant au train
ordinaire des affaires on dira, que le Roi
d'Angleterre retourna de Loo à la Haye le
7. de Novembre. D'abord que les Plenipo-

1697. sentiaires de France en furent avertis , ils demanderent audience pour lui rendre le respect qui étoit dû à sa dignité royale. M. de Harlai le complimenta comme Chef de l'Ambassade au nom du Roi son Maître. Les choses se passerent avec beaucoup de respect de la part des Ambassadeurs , & d'honnêteté de celle de ce Prince. Il quitta la Haye le 20. pour s'embarquer selon sa coutume. Mais le vent s'étant trouvé trop contraire il revint à la Haye, où il fut complimenté de nouveau par les mêmes Ambassadeurs. Il en repartit le 23. & fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain en Angleterre. Les Peuples le reçurent avec des transports de joye , & avec des marques d'affection inconcevables. Jamais on n'a rien vu de plus tendre , ni de plus touchant. On lui presenta des Adresses de toutes parts sur son heureux retour , & en particulier sur la gloire qu'il avoit eüe de forcer son ennemi à une Paix , qui faisoit tant d'honneur à l'Angleterre. Peu de tems après son arrivée il nomma le Comte de Portland pour Ambassadeur en France. Ce Comte fit ses préparatifs pour le voyage , & se rendit dans cette Cour avec une magnificence tout à fait extraordinaire. Jamais Ambassade n'a paru avec plus de pompe , ni avec plus d'éclat. On lui fit des honneurs incroyables en France , & l'on n'y a jamais reçu d'Ambassadeur avec plus de marques de distinction. Pendant que le Roi étoit à Londres, le Parlement s'assembla à l'ordinaire, & ce Prince s'occupa selon sa coutume aux affaires du Gouver-

Gouvernement: Le 15. de Juillet il finit les séances, après avoir donné son consentement à plusieurs Actes. Ensuite il fit proroger cette Assemblée jusques au 10. d'Août suivant. Deux jours après il le cassa, & le lendemain qui étoit le 18. de Juillet il publia une Proclamation pour en convoquer un nouveau, qui devoit s'assembler le troisième de Septembre suivant.

Le Roi ayant déclaré dans son Conseil, qu'il avoit résolu de passer dans les Provinces-Unies pour y travailler à l'affermissement de la Paix, il nomma les Seigneurs qui devoient gouverner le Royaume en son absence. Il s'embarqua le 29. & arriva le lendemain. Il resta peu de jours à la Haye, & se rendit à Loos le 10. du mois d'Août. Dès qu'il y fut arrivé, il s'appliqua fortement aux affaires générales de la Paix. Elle n'étoit pas si bien affermie, que l'on ne fût dans des alarmes perpétuelles de voir recommencer la Guerre. La France n'avoit point cassé de Troupes. Elle les avoit toutes conservées nonobstant la Paix. On la voyoit occupée à rétablir sa Flotte. Brisac n'étoit pas encore entre les mains de l'Empereur, quoi que cela eût été stipulé fort expressément par le Traité de Ryfwick. La France par le moyen de l'Article, dont il a été parlé sur le fait de la Religion, avoit donné lieu à une espèce de Guerre intestine, qui se faisoit sur ce sujet en Allemagne. L'Espagne se trouvoit dans de grandes inquiétudes, parce que la maladie de son Roi continuoit, & qu'on le voyoit s'affoiblir tous les jours. Elle voyoit bien, que
le

1698. le grand armement de la France la menaçoit directement, & qu'elle devoit s'attendre à de grandes secousses, si ce Prince venoit à mourir, comme en effet il en étoit sur le point tous les jours.

Toutes ces affaires occupoient alors l'esprit du Roi d'Angleterre, qui pensoit fortement aux moyens de faire cesser tous les différens, qui étoient survenus en Allemagne entre les Princes de la Ligue Catholique Romaine & les Protestans. Il cherchoit d'ailleurs avec une extrême application d'esprit les expédiens les plus efficaces, dont il pouvoit s'aviser, pour empêcher que la mort du Roi d'Espagne ne replongeat l'Europe dans la Guerre. Ce fut pour travailler avec plus de tranquillité à toutes ces choses, qu'il se rendit à Loo. Il y voyoit plus facilement, & avec moins d'embarras les Ambassadeurs des Princes, qui étoient interressez dans toutes ces grandes affaires. Il étoit donc plus en état dans ce lieu de retraite de s'employer à bien cimenter la Paix, & à bien penser aux moyens de prévenir toute sorte de rupture. Après avoir resté quelques jours à Loo il vint à Arnheim pour y faire la revue des Troupes de la République : il fit cette revue le lendemain, & le jour suivant, qui étoit le 20. de Septembre il s'en retourna à Loo. Il en partit le 30. du même mois pour aller visiter le Duc de Zell. Il le rencontra à une Maison de plaisance nommée Goor. On y fit une grande partie de chasse, & le Roi souhaita, que l'on donnât la vie au premier Cerf qui seroit forcé, après qu'on lui au-
roit

roit mis un Collier , sur lequel on feroit graver l'année & l'occasion de son aventure , & que d'ailleurs on lui couperoit le bout d'une oreille pour le rendre plus facile à reconnoître. Il se rendit en suite à Zell , où il fut reçu au bruit de cent pieces de Canon , que le Duc avoit fait conduire sur les remparts , & peu de jours après il s'en retourna à Loo. Il y resta près d'un mois , après quoi il se rendit à la Haye. Il s'y occupa selon sa coutume à regler toutes les affaires de la Republique avec les Etats Generaux , & avec le Conseil d'Etat. Cela étant achevé il s'embarqua pour l'Angleterre l'II. de Décembre , & arriva le 14. à Kensington. Le Parlement s'étant assemblé le 19. le Roi s'y rendit pour en faire l'ouverture , en y proposant les affaires generales sur lesquelles il falloit delibérer.

Comme on ne fait pas ici l'Histoire de Guillaume III. ni celle du Royaume d'Angleterre , on ne s'arrêtera pas à rapporter ce qui se passa dans le Parlement. On se contentera de dire , que les séances ayant duré assez long-tems , le Roi les finit & passa incontinent après en Hollande , où il arriva le 3. de Juin. Il y fit la revue des Troupes , visita les Places Frontieres , & les Fortereses de la Republique , & se rendit en suite à Loo pour s'appliquer encore avec plus de repos à chercher les moyens de prévenir toutes les occasions de Guerre , qui pourroient naître dans l'Europe. L'affaire de la Succession d'Espagne devoit être en apparence le sujet d'une fâcheuse rupture. Le Roi d'Angleterre

1699. re avoit obtenu , il y avoit quelque tems, du Roi d'Espagne , qu'il nommeroit pour heritier & pour Successeur le Prince Electoral de Baviere , qui étoit petit fils de sa seur , laquelle avoit été mariée à l'Empereur. Cette affaire avoit attiré de terribles menaces de la part de la Cour de France , qui étoit irritée au dernier point contre celle de Madrid. Mais ce Jeune Prince étoit mort à Bruxelles au mois de Février de cette année. Il fallut donc penser à prendre de nouvelles mesures pour conserver la Paix. Pour cela il falloit contenter l'Empereur & la France , qui prétendoient l'un & l'autre à cette grande Succession. L'Empereur y avoit des Droits si liquides , que la France les reconnut dans le Traité de partage , dont on parlera tout à l'heure. Pour la France, elle n'en avoit point d'autre que celui de la force , & son aheurement à rejeter la Renonciation faite par Marie Therese d'Autriche du consentement de Louis XIV. lui-même , lors qu'il épousa cette Princesse en faisant la Paix des Pyrenées.

Le Roi d'Angleterre ayant long-tems examiné cette affaire avec une grande application , & l'ayant même tournée de tous les côtez pour en prévenir tous les inconvéniens , autant que la prudence humaine est capable d'y remédier , crut qu'il devoit se fixer à ces observations generales pour lui servir de règle dans cette grande & importante affaire. Premièrement qu'il falloit laisser les prétentions des Parties dans leur entier , sans décider en faveur de l'une ou de l'autre. Il jugea avec beau-

beaucoup de raison, qu'il étoit impossible de juger à l'avantage de l'une à l'exclusion de l'autre, parce que cela ne manqueroit pas de replonger l'Europe dans une plus furieuse Guerre, que jamais; en quoi ce sage Prince jugea de l'affaire avec tant de lumière & de prudence, que l'on voit aujourd'hui par l'événement, que la France ayant entrepris de s'appliquer toute la Succession d'Espagne, l'Europe est en feu, sans que l'on puisse dire, quel sera le dénouement de tous les embarras, dont tous les Etats sont enveloppez. Secondement, il crut qu'il falloit penser à prévenir la Guerre, & s'appliquer à conserver la liberté publique. Dans cette vue il jugea, que l'on devoit maintenir un équilibre parfait entre les deux Maisons de France & d'Autriche, parce que si l'une ou l'autre s'appliquoit cette grande Succession tout entière, elle se verroit bien-tôt en état de s'emparer du reste de l'Europe, qui ne seroit pas capable de lui résister. L'on ne peut point disconvenir, que ces considérations ne fussent fortes & pressantes, propres en effet à contribuer au bien de l'Europe. On doit même les regarder comme l'ouvrage d'une Politique sage, raisonnée, profonde, & digne des prudentes vues de ce habile Prince.

Après avoir bien envisagé toutes ces choses avec une attention extraordinaire, & ayant prévu même toutes les difficultés, dont cette affaire étoit environnée, pour sauver l'Europe, & pour tâcher de conserver son repos & sa liberté, il crut que le seul expédient étoit

1699. étoit de partager cette puissante Monarchie entre les deux prétendans , de telle maniere que l'Archiduc Charles Second fils de l'Empereur , auroit toute l'Espagne , les Indes , & les Pais-bas ; & que le Dauphin auroit pour son partage les Royaumes de Naples & de Sicile avec le Duché de Milan aux conditions portées par le Traité. Après que ce Prince eut digéré les choses de cette maniere il repassa plus d'une fois sur ce projet , & conclut enfin^d de s'en tenir à cela comme au seul moyen de maintenir l'Europe en Paix , & de conserver les affaires generales en état de ne plus rien souffrir des querelles de ces deux Maisons , qui étoient en Guerre depuis plus de deux cens ans.

Dès que le Projet de ce Traité eût été communiqué au Roi de France , il le fit examiner dans son Conseil , où il fut admiré comme le plus grand effort de Politique , dont on eût jamais oui parler. Ce Prince y donna donc les mains , & il en pressa fortement la conclusion. On en dressa une minute , & après plusieurs negotiations fort secretes entre les deux Cours d'Angleterre & de France , & un nombre infini de difficultez , dont la prudence du Roi d'Angleterre vint à bout , on le mit en forme de Traité , qui fut signé de part & d'autre. On ne le rapportera pas ici , parce qu'il a été rendu public. On y renvoye donc le Lecteur , pour être instruit à fonds des articles , dont il est composé , & des conditions sous lesquelles on le conclut. Il étoit compris en 13. Articles très-bien expliqués , & ceux qui le liront , reconnoîtront ,

tront , qu'il est fait de main de Maître. 1699.

Si l'on envisage ce Traité sans passion , & si l'on veut bien le regarder du côté du repos & de la liberté de l'Europe , qui ne pouvoient subsister que par ce moyen , on ne pourra s'empêcher d'admirer les grandes lumieres , & la profonde Politique de ce grand Roi, qui dans le dessein d'affermir la tranquillité publique , & de marquer ainsi combien il s'interessoit au bonheur de l'Europe , s'appliqua si fortement à cette importante affaire , qu'il trouva enfin le seul moyen de maintenir cette Partie du monde dans une situation propre à prévenir les funestes effets des dissensions de ces deux Maisons , qui desoloient l'Europe depuis plus de deux cens ans. Bien des gens ont declamé contre ce Traité , & l'ont regardé comme ridicule , & comme visionnaire. De quoi s'est-on avisé , dit-on , de disposer d'une grande & vaste Monarchie pendant la vie de son Roi. ? Quel pouvoir avoit-on de regler la Succession d'un Prince Souverain , qui étoit en vie , & qui pouvoit marquer lui-même son Successeur & son heritier ? Mais on voit par le triste & lamentable état , où les affaires publiques se trouvent aujourd'hui , qu'il n'étoit pas humainement possible de prendre de plus justes mesures pour conserver l'Europe en Paix. Ainsi toute la terre doit reverer la memoire d'un grand Prince , dont toutes les intentions ont été absolument consacrées au bien public.

Pour être bien convaincu de cette verité , on n'a qu'à considerer , que le repos & la liber-

1699. liberté de l'Europe sont deux grands intérêts que l'on doit avoir devant les yeux dans une occasion de cette nature. On ne pouvoit affermir l'un & l'autre, que par ce partage. Que l'on tourne l'affaire de tous les côtés imaginables, on ne trouvera point d'autre expedient pour en venir à bout. Qu'on ne s'étonne donc plus, si cet incomparable Prince, & cette sage République, qui ont travaillé à dresser ce Traité, ont cru qu'ils devoient concourir avec la France à le régler ensemble. Ils ont eu uniquement en vue le bien general de cette Partie du Monde, qui se voit ravagée depuis plus de deux siècles par les querelles des deux Maisons de France & d'Autriche. Ils n'en devoient tirer aucun avantage particulier. Ils n'en devoient point recevoir d'autre profit, que celui que tous les autres Etats eussent trouvé dans ce Traité. Si quelque Prince, ou quelque Etat particulier en recevoit quelque dommage, l'intérêt public de l'Europe devoit l'emporter sur toute autre considération. Tout le monde leur eût dû gré du sacrifice qu'ils eussent fait de leur intérêt particulier dans cette occasion. Il est impossible dans de pareilles rencontres de contenter également toutes les Parties. C'est ici, où la grande Maxime doit avoir lieu, que *le Salut du Peuple doit être la Souveraine Loi, & que l'intérêt public doit toujours l'emporter sur le particulier.* Quoi qu'il en soit, les intentions de ce grand Prince & des Etats Generaux furent les plus droites, & les plus pures du monde. Les maux que l'on voit aujourd'hui, font connoître com-
bien

bien ils pensoient au bien de toute l'Europe, 1699.
qu'ils vouloient conserver en Paix.

D'abord que ce Traité eût été conclu & signé à Londres, ce qui fut fait le 3. de Mars N. stile de cette année, & à la Haye le 21. du même mois; on pensa aux moyens de le faire agréer à l'Empereur. On ne lui en parla pas d'abord sans détour comme d'une chose conclue & arrêtée. On l'en entreteint seulement comme du projet d'un partage, qui se pourroit faire entre la France & lui. On lui representa les grands avantages qu'il en tireroit. On lui fit connoître, que dans l'état où se trouvoient les affaires de l'Europe, il étoit fort difficile, pour ne pas dire impossible, de porter la France à renoncer aux prétensions qu'elle avoit sur la Succession d'Espagne: que la Maison d'Autriche ne feroit valoir ses droits que par une violente Guerre, dont les événemens étoient toujours fort incertains: que la France avoit un grand nombre de Troupes sur pied, & qu'elle étoit en état de faire beaucoup de peine à ceux qui voudroient disputer ses prétensions. Il faut tomber d'accord, que si l'on envisage ce Traité de sans froid & sans passion, on le trouvoit tout-à-fait avantageux à l'Empereur. La France reconnoissoit le Droit de ce Prince sur la Monarchie d'Espagne. Elle consentoit même à mettre l'Archiduc, Second fils de l'Empereur, sur le Trône. Elle lui cédoit toutes les Espagnes, les Indes, & les Pais-bas. Ce Prince, suivant ce Traité, en auroit en possession de ces grands & vastes Pais sans coup ferir, du consentement même
de

1699. de la France. Ainsi l'Empereur trouvoit une satisfaction fort réelle dans ce partage , & par conséquent il y avoit lieu d'espérer , qu'il signeroit ce Traité avec empressement.

Pour ce qui est de l'Espagne, on convint entre ceux qui dresserent ce Traité, que l'on ne devoit du tout point lui parler de cette affaire , & qu'il falloit laisser mourir le Roi en repos. Il étoit aisé de concevoir, que les Espagnols , qui sont naturellement fiers, & qui d'ailleurs sont fort entêtés de leur Monarchie , ne manqueroient pas de trouver mauvais, que l'on parlât de la démembrer, & que cela se fît sans leur participation, comme si l'on avoit droit de disposer de leur Couronne. Cependant si l'on veut juger sainement , & sans prévention de cette affaire, on laissoit leur Monarchie dans son entier. On démembroit seulement certains Pais, qui n'en dépendoient point originairement, & qui y avoient été annexés sans dépendre de l'Espagne. Ces Pais appartennoient aux Princes, qui étoient sur le Trône. Mais ils n'étoient pas de l'ancien Royaume. Naples & Sicile, n'y avoient été joints que par Ferdinand le Catholique , qui s'en étoit emparé avec adresse. La Duché de Milan y avoit été unie par Charles V. qui se l'étoit appliquée par une pure Usurpation. En separant ces trois pièces , que l'on cédoit à la France, on laissoit l'ancien Royaume d'Espagne dans son entier, & par ce Traité il passoit entre les mains de l'Archiduc avec les Pais-bas, à la reserve de cette partie de Guipuscoa, qui est au delà des Pyrenées du côté de la France.

On

On voit par l'état , où se trouvent aujourd'hui les affaires de l'Europe , qu'il eût infiniment mieux valu pour l'Espagne , & pour tous les autres Païs , que ce Traité de partage eût été exécuté. Tout seroit en Paix , & l'on ne verroit pas de grandes Armées en mouvement pour soutenir les prétensions des Parties. Les Espagnols eux-mêmes ont lieu de gémir , de tout ce qui est arrivé. Ce puissant Royaume est dans de grands troubles intérieurs , en danger de tomber dans la Guerre. Il a joui d'une profonde Paix , depuis que l'on a détruit l'Empire des Maures de Grenade. Les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle avoient réuni sous leur pouvoir toutes les différentes Provinces de cette vaste Monarchie , en renversant le Trône de ces anciens Maures. Depuis ce tems-là l'Espagne avoit fait de grandes conquêtes au dehors , & avoit porté la Guerre de tous côtez sans en rien sentir dans l'intérieur de la Monarchie. Mais par la révolution arrivée dans ce Royaume ensuite de la mort de Charles II. dernier Prince de cette branche d'Autriche , l'Espagne est sur le point de devenir la proie des Soldats , & d'être exposée à une Guerre sanglante pour décider des prétensions de l'Empereur & de la France. Ce qui ne seroit point arrivé , si l'on s'en fut tenu au Traité de partage.

L'Espagne fut instruite de bonne heure de ce Traité de partage. La France fut peut-être bien aise de l'en avertir pour travailler secrètement au dessein , que l'on a vû éclater dans la suite. Mais il se peut faire aussi ,

1699. que les Ministres de l'Empereur , à qui l'on avoit parlé d'un Projet de partage , conjecturerent , qu'il pourroit bien y avoir quelque chose de plus qu'un simple projet , & qu'ils en donnerent avis en Espagne. Quoi qu'il en soit , on fut à Madrid , qu'il s'étoit négocié un Traité sur ce sujet entre la France , l'Angleterre , & les Provinces-Unies. On en eut même quelques copies imparfaites. L'on s'en servit auprès du Roi d'Espagne pour lui faire connoître , que ce partage lui étoit injurieux aussi bien qu'à tout son Royaume , & que tout cela se faisoit dans la vue de ruiner la Religion Romaine. Le piège , qu'on lui tendoit en cela , étoit assez grossier. Qu'elle apparence y avoit-il en effet , que la France fût entrée dans un complot de cette nature , elle qui persecute les Reformez depuis long-tems avec un acharnement inconcevable. Cependant ce Prince foible & mourant y donna tout du long , & porta son ressentiment aussi loin qu'il pût. Il ordonna à son Ambassadeur à Londres de s'en plaindre fortement , & de ne garder aucune mesure dans son Memoire. Le Marquis de Canales , qui faisoit alors cette fonction , obéit fort exactement aux Ordres qu'il reçut de Madrid sur ce sujet. Il presenta un Memoire fort offensant contre la personne du Roi , contre les Seigneurs Regens , contre le Parlement , & contre toute la Nation Angloise.

D'abord que ce Memoire eût été présenté , on l'envoya au Roi , qui étoit alors en Hollande. Dès qu'il en eût fait la lecture , il dépêcha un Courier à Londres avec ordre de
faire

faire sortir le Marquis de Canales Ambassadeur d'Espagne hors du Royaume dans dix huit jours pour tout delai. Il écrivit en même tems à son Ambassadeur à Madrid de s'en revenir incessamment. Ce Ministre fit savoir au Secrétaire des Dépêches, qu'il avoit reçu ordre de se retirer en Angleterre, & que le Roi l'avoit révoqué de son Ambassade. Mais en même tems il l'avertit, que le Roi avoit fait ordonner au Marquis de Canales de sortir d'Angleterre dans dix huit jours. On fut quelque tems à lui répondre. Mais enfin on lui fit signifier un Ordre de la part du Roi d'Espagne de sortir de ses Etats dans dix huit jours.. Il en abregea le tems, car il partit huit jours après avoir reçu ce commandement. Avant que de partir il fit les protestations, qui se font ordinairement en cas pareil.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire dans les Provinces-Unies, s'embarqua le 26. d'Octobre pour retourner en Angleterre, où il arriva le 28. Il s'appliqua d'abord aux affaires, & tint de grands Conseils sur les occurrences présentes. Le Parlement s'assembla le 26. de Novembre, selon que ce jour avoit été marqué pour cela. Le Roi s'y rendit à l'ordinaire, & y fit une harangue pour proposer les affaires générales, sur lesquelles cette Compagnie avoit à délibérer. Après que les seances eurent duré assez long-tems, & que l'on eut dressé tous les Actes, que l'on crut nécessaires tant pour les affaires publiques, que pour les particulières le Roi prorogea le Parlement le

1700. 16. de Juillet 1700. & se prépara ensuite pour le voyage de Hollande où il vouloit se rendre pour travailler aux affaires de l'Europe. Il fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain de son départ. D'abord qu'il fut à la Haye, il se rendit dans l'Assemblée des Etats Generaux, & ensuite dans le Conseil d'Etat. Il eut plusieurs Conferences avec les Ministres de plusieurs Princes étrangers. Cela étant fait il se transporta à Loo selon sa coutume pour y vaquer plus tranquillement aux affaires. Il y eut cette année un grand concours de Princes, de Princesses, & de Ministres étrangers, qui vinrent visiter ce grand Roi. Ceux qui avoient concouru au Traité de partage, s'y trouverent, sur tout pour prendre des mesures sur cette importante affaire.

On travailla principalement à trouver des expediens propres à disposer l'Empereur à accepter ce Partage, & à porter les autres Princes à s'en accommoder. On chercha même des moyens propres à le faire agréer au Roi d'Espagne, pour prévenir, s'il étoit possible, les funestes Guerres que l'on prévoyoit, & qui ne manqueroient pas de s'élever dans l'Europe, si l'on ne regloit cette affaire avant la mort de ce Prince. Pendant que l'on y étoit occupé à cet Ouvrage, le Roi reçut la plus triste nouvelle, qu'il pût recevoir après la mort de la Reine. Ce fut la mort du Duc de Glocester fils du Prince George de Dannemarc, & de la Princesse Anne. Ce Jeune Prince, qui étoit l'heritier presomptif de la Couronne, n'avoit pas en-

core

core atteint l'âge de douze ans complets. Ce- 1700.
pendant il donnoit de grandes esperances , &
faisoit paroître tant d'esprit & de vivacité ,
que l'Angleterre avoit les yeux sur lui , & en
faisoit même ses delices. Le Roi l'aimoit
avec des tendresses inconcevables. Sa mort ,
qui arriva le 10. d'Août après quatre ou
cinq jours de maladie , toucha très-sensiblement le Roi , & ce Prince eut besoin de toute sa moderation & de sa fermeté pour n'être point abbattu de ce coup.

Quelques jours après cette funeste nouvelle le Roi se remit aux affaires generales de l'Europe. Il s'étoit élevé une Guerre entre le Dannemarc & la Suede , & cette étincelle pouvoit causer un grand embrasement , qui auroit été fort préjudiciable au grand dessein de ce Prince pour la tranquillité publique. Il entreprit donc de terminer ce different , & il s'y employa si puissamment , que cela produisit le Traité de Travendal , qui rétablissoit une Paix entiere entre les Puissances armées pour l'affaire du Duc de Holstein Gottorp. On accommoda tous les differens , qui avoient fait naître cette Guerre. Mais on ne pût pas en faire de même pour la Livonie. Le Roi de Pologne y avoit jetté ses Troupes Saxonnnes , qui avoient dessein d'assiéger Riga. Le Roi de Suede étant en liberré du côté du Roi de Dannemarc se rendit en Livonie avec son Armée , & fit lever le Siege de Riga. Depuis ce tems-là ces deux Rois de Suede & de Pologne ont continué leur Guerre , & ils sont encore aujourd'hui armez l'un contre l'autre , sans qu'il ait été possible jus-

1700. ques à présent de terminer leurs differens.

Vers le commencement de Septembre le Roi d'Angleterre visita les Villes de Breda, de Berg-op-Zoom, & de Grave, & se rendit à Loo le 14. du même mois. Il se remit d'abord aux affaires du Traité de partage. Il chargea tous les Ministres, qu'il avoit en Allemagne, dans le Nord, en Suisse, & dans les principales Cours de l'Europe, de travailler à faire agréer, & accepter même ce Traité, comme le vrai fondement de la Paix, & de la liberté publique, qui ne pouvoient se conserver que par le moyen de ce partage. Leurs instructions les obligeoient encore de représenter à toutes Puissances, que les intentions du Roi & des Etats Generaux avoient été les plus pures du monde dans cette occasion, & qu'ils avoient uniquement pensé à faire le bien de l'Europe sans aucun autre intérêt pour eux, que celui que tous les autres Etats y devoient trouver par la tranquillité publique, qui ne pouvoit subsister par aucun autre moyen que par celui de ce Partage.

Le Roi de France travailloit aussi de son côté avec beaucoup d'empressement à faire valoir ce Traité par tout, pour disposer toutes les Puissances à l'accepter. Il donna ordre au Sr. de Blécourt son Envoyé extraordinaire à Madrid, de présenter un Memoire sur ce sujet au Roi d'Espagne le 9. du mois de Septembre. Il representoit au nom du Roi son Maître, qu'il étoit dans le dessein de conserver la Paix, qui venoit d'être faite dans l'Euro-

L'Europe : que dans cette vuë il avoit conclu un Traité avec le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux pour le partage de sa Succession, lors que Dieu disposeroit de lui : qu'il lui avoit fait communiquer ce Traité, dans l'esperance, qu'il s'employeroit à le faire valoir, d'autant plus qu'il n'en devoit souffrir aucun préjudice : que tout cela s'étoit fait dans la vuë d'affermir le repos même de l'Espagne : que l'on s'étoit proposé dans ce partage de prévenir tous les differens, qui pourroient naître entre ceux qui avoient des prétensions sur la Monarchie. Cet Envoyé ajoutoit, que plusieurs considerations particulieres ayant empêché le Roi d'Espagne d'accepter ce Traité, il avoit ordre exprès de declarer, comme il le faisoit par ce Memoire, que le Roi son Maître étoit persuadé, que ce Prince ne feroit rien de sa part, qui pût troubler le repos de l'Europe, & qu'il ne permettroit pas, que l'Empereur envoyât des Troupes dans le Royaume de Naples, & dans le Duché de Milan, comme le bruit en couroit : que si la chose venoit à s'exécuter, le Roi son Maître ne manqueroit pas de s'y opposer de toutes ses forces, & qu'en cela il seroit secondé par le Roi d'Angleterre, & par les Etats Generaux des Provinces-Unies, conformément au Traité fait entr'eux ! qu'au reste supposant que l'intention de sa Majesté Catholique étoit de maintenir la Paix, il avoit ordre exprès de l'assurer, qu'on le laisseroit en repos, & que l'on n'entreprendroit rien sur ses Etats pendant sa vie, pourvu que l'Empereur s'engageât aussi de son côté

1700.

1700. & de le mettre sur le Trône. D'abord les yeux de toute l'Europe se tournerent du côté de la France, pour voir quel parti elle prendroit dans cette occasion. Elle s'étoit donné de grands mouvemens pour faire conclure ce Traité de partage, qui avoit causé tant de bruit dans l'Europe. Elle avoit fait Solliciter l'Espagne, l'Empereur, tous les Princes de l'Europe à accepter ce Traité. Tout cela s'étoit fait par ses Ministres avec cette ardeur, & avec cet empressement qui sont ordinaires à la Nation. Elle avoit donné ordre à ses Ambassadeurs de protester de sa part, que de quelque maniere que les choses tournassent, elle s'en tiendrait absolument au Traité qu'elle avoit conclu sur ce sujet avec le Roi d'Angleterre, & avec les Etats Generaux. Elle en faisoit parler de toutes parts comme d'un Traité sage, bien conçu, capable de conserver la Paix de l'Europe, digéré d'ailleurs par ce grand Prince, & par cette Puissante République avec tant de desintéressement de leur part, qu'il devoit faire l'admiration de toute la terre. On croyoit après des assurances aussi positives données par tous ses Ministres, qu'elle s'en tiendrait à ce Traité, & qu'elle n'accepteroit point le Testament du dernier Roi d'Espagne. Sa parole, sa signature, son serment, une infinité d'assurances, qu'elle avoit fait donner de toutes parts sur ce sujet sembloient devoir assurer l'Europe, que ce Traité seroit executé, & qu'ainsi l'on pourroit demeurer en Paix, après toutes les précautions sagement prises pour cela.

Louis

1700.

Louis XIV. au préjudice de tous ces engagements, accepta pour son petit fils le Testament qui l'instituoit heritier de cette vaste Monarchie. Il semit au dessus de toutes ses promesses, & sans se mettre en peine de tous ses Traitez, il ne balança point sur le parti qu'il avoit à prendre dans cette occasion. On dit que lors que le Roi d'Angleterre apprit cette resolution de Louis XIV. lui qui étoit fort retenu dans tous ses discours, ne put s'empêcher de dire que le Roi de France s'étoit oublié dans cette affaire : qu'il ne connoissoit ni ses forces ni ses veritables interêts, & qu'aveuglé par une ambition outrée il justifioit les reproches qu'on lui avoit faits si souvent dans le monde, de suivre les Maximes de Machiavel dans sa Politique. Quoiqu'il en soit l'Ambassadeur d'Espagne à la Haye notifia par son Memoire le 24. de Novembre, que le Roi de France avoit accepté le Testament du dernier Roi d'Espagne, & assura les Etats que l'intention des Espagnols étoit d'entretenir une bonne Paix, une sincere amitié, & une parfaite correspondance avec les Provinces-Unies & avec le Roi d'Angleterre.

Le Comte Briord, Ambassadeur de France auprès des Etats Generaux, presenta un Memoire de sa part sur ce sujet le 4. de Decembre suivant. Il disoit d'abord que les Etats Generaux reconnoitroient dans peu de temps, que le Roi son Maître en acceptant le Testament n'avoit pensé qu'au bien public: que le Traité de partage ne pouvoit servir qu'à faire naître des troubles infinis dans l'Europe, & que

1700. l'on devoit s'attacher à l'esprit de ce Traité, & non point à la lettre : que par la mort du Roi d'Espagne les affaires avoient changées de face : qu'il n'étoit plus possible par conséquent d'observer ce Traité à la lettre, parce que cela ne pouvoit causer qu'une Guerre universelle. Tout ce Memoire tendoit à prouver par cette vaine & fausse distinction de l'esprit & de la lettre du Traité de partage, qu'en l'exécutant on s'engageoit dans de grandes Guerres, ce qui étoit précisément ce que le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux avoient eu dessein d'éviter. Au lieu que l'acceptation pur & simple de ce Testament les prevenoit toutes, en mettant le Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne. Ce Memoire étoit extrêmement long, embarrassé, & fort obscur. Les Etats Generaux n'y voulurent pas répondre, sans l'avoir communiqué au Roi d'Angleterre. Voila comment la France se moqua d'un Traité, qu'elle avoit sollicité avec un empressement tout extraordinaire, & qu'elle faisoit valoir dans toutes les Cours de l'Europe comme le seul moyen d'empêcher la Guerre. L'événement a réfuté ce Memoire d'une maniere si forte, que l'on voit par une triste experience que l'Europe est entrée dans la plus violente Guerre qu'elle ait jamais vue, sans que l'on puisse deviner quel en pourra être le dénouement. Toutes les Cours, & tous les différens Etats sont dans une grande agitation sur ce sujet. Si la France, avec sa belle distinction de l'esprit & de la lettre du Traité, a eu dessein de mettre l'Europe en feu, on peut dire

dire qu'elle y a très-bien réüssi. Mais peut-être aura-elle le loisir de se repentir de sa grande précipitation, & de son avidité à engloutir cette vaste Monarchie. C'est de quoi l'Europe jugera dans la suite par les événemens. 1700.

Le Comte de Tallard Ambassadeur de France en Angleterre arriva à Londres le 19. de Decembre, & ayant demandé audience au Roi quatre jours après, il presenta à ce Prince une lettre du Roi son Maître, par laquelle il l'avertissoit de l'acceptation qu'il avoit faite du Testament du dernier Roi d'Espagne, qui appelloit le Duc d'Anjou à sa succession, & rendoit à peu près les mêmes raisons que l'on trouve dans le Memoire du Comte de Briord pour s'expliquer sur le Traité de partage. Le Roi d'Angleterre répondit en termes fort vagues à cette lettre, parce qu'il ne vouloit pas faire connoître ce qu'il pensoit de toute cette affaire. Cependant il fit équiper des vaisseaux dans tous les Ports, & donna ordre de se mettre en état de defense de toutes parts. Il tint de grands conseils tous les jours, & dans le temps que tout cela se faisoit il arriva à Londres un Ministre de l'Empereur, avec lequel on eut des conferences fort secretes. Le Roi cassa le Parlement, qui étoit sur pied, & publia une Proclamation pour en assembler un nouveau, disant qu'il en usoit de cette maniere pour des affaires qui étoient de la derniere importance à la Nation.

Les Etats Generaux dont le but est d'assurer le repos & le commerce de leurs Peuples,

1700. ples, se trouverent en peine, lors qu'ils furent avertis de la mort du Roi d'Espagne, & de l'acceptation que la France avoit faite de son Testament au préjudice du Traité de parrage. Elle rompoit par là ce Traité qu'elle avoit recherché avec une ardeur incroyable. Cependant les Etats ne voulant donner aucun lieu à rompre la Paix de Ryſwick se tinrent dans un grand silence, & prirent en ſecret toutes les meſures propres à ſe mettre en état de reſiſter à un voiſin puiffant, dont ils voyoient fort bien le deſſein. Enfin pourtant ſur les choſes que la France fit publier à cet égard, ils témoignèrent qu'ils ſeroient bien aiſes d'avoir des conférences pour travailler en commun à la conſervation de la Paix, & à la ſureté de leurs Peuples, ſ'il étoit vrai que les intentions de la France fuſſent auſſi droites qu'elle vouloit qu'on les crût. La France envoya le Comte d'Avaux à la Haye pour y négotier les affaires avec les Deputés qu'on lui nommeroit pour cela. Mais tout d'un temps elle leur fit ſçavoir, qu'elle prétendoit que les Etats Généraux reconnoiſſent le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne. Les Etats ſ'en excuſèrent d'abord, & alleguerent des raiſons fortes de leur refus. Mais la France ne voulut pas ſ'en contenter, & pour les forcer à faire ce qu'elle vouloit, elle fit à la ſoudaine entrer ſes Troupes dans les Pais-Bas Eſpagnols, & y retint en une eſpece de priſon celle que la République avoit prêtées au feu Roi d'Espagne pour la garde de ſes villes, menaçant même les Provinces-Unies de les attaquer ſi elles reſuſoient plus long temps de faire

faire ce qu'elle leur demandoit avec tant de hauteur. Les États selon leur prudence ordinaire crurent qu'il falloit s'accommoder au temps. Ils reconnurent donc le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne, se reservans d'expliquer ci-après les conditions sous lesquelles ils vouloient bien le reconnoître en cette qualité. 1700.

Cette entrée des Troupes de France dans les villes des Pais-Bas, fait connoître que l'Électeur de Baviere étoit d'intelligence avec elle pour cela sans quoi la France n'eût pû y entrer que par des sieges, ce qu'elle n'étoit pas tout à fait en état d'entreprendre. On a dit dans le monde pour excuser ce Prince, qu'il s'agissoit d'une affaire capitale pour l'un de ses Neveux. Mais la verité est qu'il fut ébloui par les sommes prodigieuses qu'on lui donna & qu'on lui promit. Ce fut par là qu'il fut porté à trahir les interêts de l'Empereur, & qu'il sacrifia le repos de ses voisins, sans se souvenir des obligations qu'il leur avoit: quoi qu'il en soit les Troupes Françoises entrèrent dans les Pais-Bas, & se mirent en possession des villes & des Fortereffes. Ce fut ainsi que la mort du Roi d'Espagne fit obtenir à la France, ce qu'elle n'avoit jamais pû gagner par la force des Armes pendant plusieurs années de Guerre avec des frais immenses, & aux dépens du sang d'un nombre infini d'Officiers & de Soldats qu'elle avoit sacrifiez pour cela. Mais ce fut par là qu'elle environna les Provinces-Unies, & qu'elle les ferra de près pour les tenir dans la crainte de ses Armes, & pour les empêcher de la trou- 1701.

1701. troubler dans l'exécution de ses vastes & ambitieux desseins.

Pendant que tout cela se passoit dans ces Provinces, le Parlement s'assembla à Londres le 17. de Février. Le Roi le prorogea jusques au 21. Ce jour étant venu il se rendit dans l'Assemblée, & y representa le malheur du Royaume d'avoir perdu le Duc de Gloucester, la nécessité d'assurer la succession dans la Ligne Protestante, & le danger où l'Europe en general, & l'Angleterre en particulier, se trouvoient alors par la mort du Roi d'Espagne, qui avoit appelé le Duc d'Anjou à sa Succession. Il recommanda ces trois affaires comme étant de la dernière importance, & exhorta le Parlement de redoubler ses efforts dans cette occasion, tant pour la conservation de la tranquillité publique, que pour la sûreté de l'Angleterre à l'égard de sa Religion, de ses privileges, & de son commerce. Le Parlement entra de bonne grace dans toutes ces choses, & s'étant rendu en Corps à Kensington, le Roi fut prié de travailler à la sûreté publique. Dans cette audience le Roi leur communiqua le *Memoire* qui lui avoit été présenté par l'Envoyé extraordinaire des Etats Generaux, pour demander leurs Conseils dans la situation presente des affaires, & pour obtenir de l'Angleterre les secours qu'elle devoit leur fournir selon les anciens Traitez. Le Roi avoit déjà communiqué au Parlement une lettre du Comte de Melfort, Secrétaire d'Etat du Roi Jaques, écrite à son frere le Comte de Perth. Elle lui parloit d'un nouveau complot contre le Roi,

Roi, & contre le Gouvernement, promettant un puissant secours aux partisans du Roi Jacques, & les assurant que le Comte d'Aran étoit sur le point de se mettre à la tête des mécontents d'Ecosse. Cette lettre donnoit mille belles esperances au Parti se fondant sur les grands préparatifs de la France. 1701.

On n'examina pas fort scrupuleusement si ce dessein étoit véritable ou imaginaire. On se servit neantmoins de cette lettre pour prier le Roi de faire saisir les chevaux & les Armes des Papistes du Royaume, & de les obliger selon les loix de s'éloigner de la Capitale. Ils ajouterent une autre priere, qui fût que le Roi fit équiper sans retardement autant de vaisseaux qu'il jugeroit nécessaires pour la sureté du Royaume. Ensuite le Traité fait en l'an 1677. avec les Etats Generaux ayant été examiné dans le Parlement, on supplia le Roi d'entrer avec les Etats dans toutes les negotiations qui seroient nécessaires pour la sureté des deux Nations. Dans le temps que le Parlement étoit occupé à ses affaires, le Roi reçut une lettre des Etats dont il donna communication aux deux Chambres. Cette lettre avertissoit le Roi, que le Comte d'Avaux avoit fait tout ce qu'il avoit pû, pour empêcher l'Envoyé de Sa Majesté d'assister comme partie interessée à leurs conferences, qu'ils n'y avoient jamais voulu consentir de leur part, puis que leur dessein étoit de demeurer inviolablement unis à l'Angleterre : De plus cette lettre faisoit connoître le besoin qu'ils avoient du secours qui avoit été promis par ce Traité de 1677. & prioit

1701. instamment le Roi & le Royaume de fournir ce qui leur avoit été promis par ce Traité. Elle representoit la necessité où se trouvoient les Provinces-Unies de se mettre en état de défense, puis que la France les enveloppoit de toutes parts en Brabant, & en Flandre. Le Roi écrivit une lettre au Parlement, pour l'assurer que les Etats ne pussent rien qui ne lui fût très bien connu, & que par consequent il falloit travailler sans retardement à secourir cette République pour assurer l'Angleterre. On résolut d'une commune voix de fournir le secours promis par le Traité de 1677. & de donner au Roi tout ce qui pouvoit le mettre en état de soutenir les Alliez, & de conserver l'Europe. On mit la main à l'œuvre en même temps, & l'on prépara les Troupes pour les faire passer en Hollande.

Ces grandes affaires étant réglées d'une manière si avantageuse pour le bien public, le Roi résolut de passer en Hollande, où sa présence étoit nécessaire pour donner ses ordres de près à tout ce qui y étoit arrivé de nouveau, & qui avoit besoin de la présence de ce Prince. Il se rendit au Parlement, & après avoir donné son consentement à l'Acte, qui regloit la succession de la Couronne pour l'affermir dans la Ligne Protestante, il parla aux deux Chambres pour les presser de finir au plutôt les séances, parce qu'il étoit nécessaire, qu'il passât en Hollande pour achever les Traitez, que l'on avoit négociés pour la sûreté publique. Cela se passa le 23. de Juin. Les Communes presenterent
une

une adresse au Roi dès le lendemain; pour 1761.
l'affurer qu'elles l'assisteroient de toutes leurs forces, afin qu'il fut en état de soutenir les Alliances, qu'il trouveroit bon de faire pour la liberté publique, pour la sûreté de l'Angleterre, & pour l'abbaissement de la France. Le Roi se rendit enfin au Parlement, le 15. de Juillet, & le prorogea jusques au 18. d'Août suivant. Il s'embarqua peu de jours après pour la Hollande, où il arriva heureusement.

Etant à la Haye il se rendit dès le lendemain dans l'Assemblée des Etats Generaux, auxquels il fit un discours extrêmement touchant, sur l'affection tendre & sincere qu'il avoit toujours eue pour ces Provinces. Il leur representa qu'il avoit toujours esperé, selon les plus ardens souhaits de son cœur de les mettre, & de les laisser dans une situation tranquille & florissante: Il remarqua ensuite que le grand changement arrivé dans l'Europe rendoit l'avenir fort obscur: que l'on ne pouvoit penetrer dans le secret de la Providence; mais qu'il pouvoit les assurer que quels que fussent les evenemens il seroit toujours le même à leur égard, plein d'affection & de zèle pour leur service, & pour leur prosperité: que les Provinces devoient être persuadées, qu'il travailleroit toujours de bon cœur à procurer le bien de cet Etat, à maintenir ses libertez & sa Religion, & à le conserver en tranquillité. Il ajouta qu'il avoit eu bien de la joye de trouver les choses assez paisibles, & que cela venoit du soin qu'ils avoient pris de se mettre en bon état
de

1701. de defense : qu'il ne doutoit pas que leurs Alliez ne vinssent les secourir , & qu'il les assuroit de son affection , & de celle de toute la Nation Angloise , qui avoit promis solennellement de les assister de toutes leurs forces , & qu'enfin il esperoit que Dieu beniroit les moyens , dont ils vouloient se servir pour conserver leurs Etats ; les assurant au reste , qu'il contribueroit de sa part tout ce qui dépendroit de lui pour leur sureté. Ce discours fut patetique , & toute l'Assemblée en fut émûë. On y répondit par des paroles pleines d'affection & de reconnaissance , qui marquoient les sentimens de toutes les Provinces pour Sa Majesté Britannique.

Avant que le Roi arrivât en Hollande on avoit eu plusieurs conferences avec le Comte d'Avaux pour travailler à conserver la Paix , & à prevenir toute occasion de rupture entre la France & les Alliez. Le but de la France étoit de détacher les Provinces-Unies de la Ligue , étant bien persuadée , que cela ne manqueroit pas d'entraîner l'Angleterre , après quoi le reste ne seroit pas en état de lui résister , par ce que ces deux Etats devoient être considerez comme l'Ame du Parti. C'est dans cette vuë qu'elle avoit répandu ses Troupes dans les Pais-Bas Espagnols , qui assiegeoient en quelque sorte la République. Elle avoit mis en une espee d'Arrêt les Regimens que les Etats Generaux avoient prêté au Roi d'Espagne pour la garde de ses Places. Elle se donnoit de grands mouvemens pour s'affermir dans ces Pais-là , & elle

elle avoit même entrepris d'y bâtir des Forts 1701. pour reserrer les Places de la Republique. Cela avoit donné lieu au Gouverneur du Sas de Gand de tirer quelques coups de Canon sur ceux qui avoient entrepris de redresser le Fort de Seliate contre l'Article exprès du Traité de Munster, qui le défendoit en termes formels. Dans les conférences que l'on eut avec le Comte d'Avaux, on representa tous ces griefs, & l'on se plaignit de toutes ces entreprises de la France. Le Comte tergiversa toujours dans ses réponses, & tâcha d'engager les Etats Generaux à traiter pour leur particulier, offrant en general de leur donner toutes sortes d'assurances, que cette affaire ne causeroit aucune interruption à la Paix conclüe avec eux à Ryswick.

Il arriva un incident pendant les conférences qui pensa les rompre. Les Etats ne vouloient point conferer qu'en presence de l'Envoyé extraordinaire d'Angleterre. Le Comte d'Avaux s'en plaignit, & ne voulut point qu'il y assistât davantage. Les Etats furent fermes, & ne voulurent point séparer leur interêt de celui du Roi de la Grande Bretagne. Cela interrompit les Conférences pendant quelque temps. Mais enfin la France qui vit bien qu'il n'étoit pas possible de les porter à ce qu'elle vouloit à cet égard, consentit que l'Envoyé d'Angleterre assistât aux conférences comme partie intéressée dans le Traité, & non pas seulement en qualité d'Allié des Etats Generaux. Le Comte d'Avaux presenta un Memoire sur ce sujet peu de temps avant que le Roi arrivât à la Haye.

1701. *ye.* On recommença donc les conférences sur ce pied là. Mais elles ne produisirent rien, & les affaires étoient dans cette situation, lorsque ce Prince se rendit en Hollande. Peu de jours après son arrivée le Roi de France écrivit une lettre aux Etats Generaux, pour les avertir, qu'il avoit jugé à propos de rappeler ce Ministre, qui en leur rendant cette lettre leur presenta un grand Memoire le 26. de Juiller.

Il leur representoit que le Roi son Maître en l'envoyant selon leur desir, avoit crû que l'on pourroit convenir dans les conférences, des suretez que les Etats pouvoient raisonnablement demander pour prévenir la Guerre : que cette esperance avoit été confirmée, lors qu'ils avoient reconnu le Duc d'Anjou son petit fils pour Roi d'Espagne, en quoi ils condamnoient les prétentions étrangères sur cette Couronne, & reconnoissoient le legitime droit de ce Prince. Il ajoûtoit que la demarche qu'ils avoient faite à cet égard, tendoit à l'affermissement de la Paix : Mais que les propositions qu'ils avoient faites dans la suite conjointement avec l'Envoyé d'Angleterre, avoient donné à connoître qu'ils panchoient à la Guerre, par les liaisons étroites, qu'ils avoient prises avec le Roi de la grande Bretagne; qu'ils avoient temoigné que les demandes qu'ils faisoient pour leur assurance venoient de la crainte qu'ils avoient des grandes forces du Roi : qu'ils l'avoient marquée d'une maniere fort vive dans la lettre qu'ils avoient écrite au Roi d'Angleterre pendant la tenuë du Par-
le-

lement pour demander du secours : que ce- 1701.
pendant ils avoient en main le moyen de cal-
mer toutes leurs frayeurs , sans qu'il fût be-
soin de mettre tant de Troupes sur pied, d'a-
cheter bien cher des Alliances étrangères,
& de faire de grands préparatifs de Guerre,
que pour cela ils n'avoient qu'à traiter de
bonne foi avec le Roi son Maître qui étoit
dans toutes les dispositions favorables qu'ils
pouvoient souhaiter à cet égard :

Après avoir déduit toutes ces choses, il re-
venoit à la demande qu'ils avoient faite que
l'Envoyé d'Angleterre assistât aux confere-
nces , & disoit que le Roi son Maître avoit
fort bien senti que tout cela ne s'étoit fait que
pour embarrasser les negotiations que l'on
avoit commencées , & qu'après avoir con-
senti que cet Envoyé eût part à ces confere-
nces on feroit naître quelque autre incident
pour embarrasser les affaires; qu'en pressant ,
comme ils faisoient , de donner satisfaction à
l'Empereur , ils entreprenoient de se rendre
les Arbitres des differens qui étoient entre la
France & la Maison d'Autriche : que le
Roi ne concevoit pas sur quels fondemens ils
entroient dans des affaires aussi delicates , sur
tout après avoir reconnu le Duc d'Anjou
pour Roi d'Espagne : qu'il ne pouvoit leur
dissimuler , que tout cela rendoit visiblement
à rendre les conferences inutiles , sur tout
l'Envoyé d'Angleterre ayant déclaré positi-
vement , que le Roi son Maître ne se deta-
cheroit point des interêts de l'Empereur : que
les liaisons , qu'ils avoient avec le Roi d'An-
gleterre , les engageoient à toutes ces dé-
mar-

1701. d'offrir d'entrer en conférence sur ce sujet ou avec le Comte de Briord, ou avec tel autre que le Roi voudroit nommer pour cela : qu'ils avoient été fortifiez dans ce dessein, sur l'assurance qu'il leur avoit fait donner que son intention étoit de maintenir le repos public, & de leur donner une sûreté raisonnable : que dès qu'ils avoient su qu'il avoit nommé le Comte d'Avaux pour cela, ils avoient choisi des Deputez pour entrer en négociation avec lui sur ce sujet, dès qu'il seroit arrivé : qu'ayant remarqué que le Roi son Maître s'interesseoit fortement à faire reconnoître son petit fils pour Roi d'Espagne, ils l'avoient reconnu en cette qualité : qu'au reste ils étoient résolus de continuer les conférences conjointement avec le Roi de la Grande Bretagne pour chercher en commun les moyens de conserver la Paix, & de leur donner cette raisonnable sûreté, qu'ils avoient demandée avec l'intervention de tels autres Princes que l'on jugeroit à propos pour le but que l'on se proposoit.

Ils ajoutoient qu'ils avoient fait cette reconnaissance après l'ouverture des négociations, pour marquer plus fortement l'amour, qu'ils avoient pour la Paix : que cela ne devoit pas empêcher le Roi d'Angleterre d'entrer dans ces conférences, puis qu'il avoit concouru avec eux au Traité de partage, non plus que les autres Princes, qui avoient intérêt au maintien de la Paix générale : que leur intention en cela n'avoit pas été de prendre connoissance de la justice, ou de l'injustice des prétentions d'un tiers, ni séparé leurs in-
te-

terêts, à l'égard de la Paix generale de ceux 1701
 qui y sont interessez aussi bien qu'eux : qu'ils
 avoient reconnu le nouveau Roi d'Espagne,
 dans l'esperance que cela serviroit à faciliter
 les négociations : que ledit Sieur Comte sça-
 voit, que dès le commencement des confe-
 rences ils avoient représenté, que puis que
 le Roi son Maître avoit trouvé bon de se dé-
 partir du Traité de partage en acceptant le
 Testament du Roi d'Espagne, & que ce-
 pendant ils avoient regardé de leur part ce
 Traité comme le fondement de la sureté pu-
 blique & particuliere, ils avoient attendu
 jusques-là que le dit Sieur Ambassadeur leur
 fit des ouvertures, & des propositions pour
 l'affermissement de la Paix generale, & pour
 leur sureté : que neantmoins il s'étoit excusé
 de s'expliquer là dessus, demandant qu'ils fis-
 sent eux mêmes les propositions, qu'ils ju-
 geoient convenables sur ce sujet, ce qui les
 avoit obligé de les concerter avec le Roi de
 la Grande Bretagne, en suite de quoi ils en
 avoient donné un Memoire au dit Sieur Com-
 te conjointement avec Mr. Stanhope Envoyé
 extraordinaire de ce Prince.

Ils déclaroient ensuite qu'ils étoient sur-
 pris, d'entendre dire, que ces propositions
 faisoient connoître, qu'ils préféreroient la
 Guerre à la Paix, & que la Guerre étoit le
 fruit de l'étroite union, que l'on remarquoit
 entre le Roi d'Angleterre & eux : que ce
 Prince avoit donné en toutes occasions des
 marques sensibles de la forte inclination qu'il
 avoit pour la Paix : que leurs liaisons avec
 lui n'étoient pas nouvelles, puis qu'elles sub-

1701. fisoient depuis près de trente ans : que d'ailleurs il étoit une des principales parties du Traité de partage : & que de leur part ils avoient toujours dit qu'ils ne pouvoient se separer du Roi d'Angleterre , à cause sur tout des relations , qui sont depuis longtemps entre ce Prince & eux ; qu'ils voyoient avec douleur , que le Roi son Maître ne trouvoit pas bon de répondre à leurs propositions : qu'ils avoient appris , qu'on les accusoit d'être excessives , & que cependant on n'avoit jamais marqué en quoi consistoit cet excès : que la Paix generale ne pourroit être négociée sans accorder une satisfaction raisonnable à l'Empereur , dont le droit avoit été reconnu par la France même dans le Traité de partage : que depuis que le Roi son Maître s'étoit départi de ce Traité , ils avoient parlé en termes generaux de la satisfaction due à l'Empereur : qu'ainsi bien loin qu'il y eût quelque chose d'excessif dans leurs propositions , on les trouveroit peu capables de leur donner une sureté semblable à celle qu'ils avoient avant la mort du Roi d'Espagne , ou qu'ils trouvoient dans le Traité de partage.

Ils ajoûtoient que s'ils avoient eu de la crainte dans tout ce qui se faisoit par la France , ils en avoient eu de justes sujets , qui même avoient paru tels à leurs Alliez , & que c'étoit pour les assister , qu'ils leur avoient envoyé les secours , auxquels ils étoient obligez par leurs Traitez d'Alliances defensives ; qu'ils n'avoient cherché des secours étrangers , que parce qu'ils n'avoient pas assez de Troupes pour se soutenir par eux mêmes :
qu'ils

qu'ils se rapportoient sur cet Article à la con- 1704.
noissance que ledit Sieur Comte peut avoir
de leur Gouvernement; qu'il avouera sans dou-
te, qu'ils ont eu raison de craindre, & que
c'est dans cette vue, qu'ils ont souhaité des
conferences pour assurer la Paix: qu'il n'a-
voit pas tenu à eux, que ces conferences ne
fussent utiles & efficaces: qu'ils reconnoi-
sent de bonne foy, que l'on n'avoit formé au-
cun incident pour faire intervenir l'Ambassa-
deur d'Espagne aux conferences: que si on
l'eût demandé, ils y eussent consenti: que pour
ce qui regarde l'Envoyé d'Angleterre, ils
prioient ledit Sr. Comte de se souvenir, outre
ce qui a déjà été dit, que l'on n'eût d'abord
aucun sujet de dispute sur la chose même, mais
seulement sur le rang, & sur la séance, ce
que l'on avoit trouvé moyen d'accommoder:
que cet Envoyé étoit à la conference, lors
qu'on mit en main audit Sieur Comte les pro-
positions que l'on avoit à faire, & que l'on
avoit reçu les siennes: que les difficultez qui
étoient survenues du depuis à cet égard,
étoient nées de la part dudit Sr. Comte, qui
avoit déclaré, qu'il ne vouloit plus admettre
cet Envoyé aux conferences: que cet incident
en avoit causé l'interruption à leur grand re-
gret, par ce qu'il ne leur étoit du tout point
possible de se séparer de l'Angleterre.

Passant plus avant ils disoient que le Roi
son Maître avoit eu raison de présumer qu'ils
vouloient insister sur la satisfaction de l'Em-
pereur; qu'en effet ç'avoit été là le premier
point de leur demande: que cependant leur
intention n'avoit jamais été de s'ériger en ar-

1701. bitres des differens qui font entre les deux Maisons de France & d'Autriche : qu'ils supplioient très-humblement le Roi son Maître de se souvenir, que dans le temps que la santé du feu Roi d'Espagne étoit en fort mauvais état, ce Prince avoit marqué lui même que l'ouverture de sa succession exciteroit infailliblement une nouvelle Guerre, s'il vouloit soutenir ses prétentions, & que l'Empereur fut dans les mêmes sentimens de sa part : que c'étoit sur cela précisément, que le Traité de partage avoit été conclu : que de leur part ils n'étoient entrez dans ce Traité que pour travailler à conserver l'Europe en Paix en secondant les bonnes intentions, que Sa Majesté faisoit paroître pour cela ; que s'ils parloient de donner une satisfaction raisonnable à l'Empereur, que l'on avoit crüe alors bien fondée, on ne pouvoit le faire que sur le pied de ce Traité, ou par quelque autre moyen convenable : que cela ne se pouvant plus, puis que la France rejettoit ce Traité, on n'avoit aucun sujet de leur faire des reproches sur cet Article, puis qu'ils n'agissoient que sur les mêmes principes, que le Roi de France avoit jugez lui même justes & necessaires : qu'au reste on ne pouvoit pas leur imputer de faire en cela une demarche contraire à la reconnoissance qu'ils avoient faite du nouveau Roi d'Espagne, puisque cette reconnoissance n'empêchoit pas que l'on n'accordât une satisfaction raisonnable à l'Empereur, sans quoi la Paix generale ne pouvoit subsister, ni par consequent leur sureté particuliere.

Us.

1701.

Ils disoient de plus que s'il étoit vrai , que leur Gouvernement étoit aussi sage , que le Comte d'Avaux le disoit , on devoit leur faire la justice de croire , qu'ils ne feroient rien que ce qui seroit absolument nécessaire pour le bien de leurs Etats : qu'ils n'avoient rien fait contre des Traitez qui étoient le seu de la confirmation de leur Souveraineté , & qu'ils ne comprenoiént pas ce que l'on veut leur reprocher par là : que leurs Provinces avoient été de tout temps libres & Souveraines : que leurs Ancêtres avoient maintenu leurs Droits aux dépens de leurs biens & de leurs vies , & qu'ils étoient résolus de suivre ce bon exemple : qu'ils ne croyoient pas que personne pût s'aviser de disputer leurs libertés , & leur Souveraineté : qu'ils ne pensoient point à étendre leurs limites , & qu'ils se contenoient de maintenir leurs droits , & leurs possessions en conservant la Paix & le repos avec leurs voisins : que c'est été là de tout temps , comme ils le sont encore aujourd'hui les vrais principes & les véritables Maximes de leur République : qu'ils étoient bien Marris , que leur Sr. Comte d'Avaux se pût promettre si peu de fruit des conférences , par ce que M. Stanhope avoit déclaré qu'il falloit satisfaire l'Empereur : que sur ce sujet ils étoient dans les mêmes sentimens que le Roi de la Grande Bretagne : que la prétension de M. Stanhope n'étoit pas nouvelle , puis que l'on avoit toujours demandé , que l'Empereur fût invité d'entrer dans la négociation.

Quant à ce qu'on leur impute d'avoir une

1701. soumission aveugle pour les sentimens de Sa Majesté Britannique, ils avouent qu'ils ont une très grande deference pour ses avis parce qu'ils ont toujours remarqué, que ce Prince avoit une extrême affection pour la Paix publique, & en particulier pour leurs Provinces : que d'ailleurs ils ont une confiance extrême en sa grande sagesse, & en son experience ; s'ils ont de grandes liaisons avec ce Prince en qualité de Roi d'Angleterre, & de Stathouder, & si cela sert de fondement à l'interruption des conferences, ils regarderont toutes ces choses comme un grand malheur : que si le Roi son Maître eût été dans d'autres sentimens, & qu'il eût trouvé bon, que l'on y traitât de la satisfaction de l'Empereur, ledit Sieur Comte auroit pû terminer cette negotiation avec honneur : que cependant ils étoient persuadés qu'il rendroit témoignage à la sincerité de leurs sentimens pour la Paix, & au respect qu'ils avoient pour la personne du Roi son Maître, puisque son séjour à la Haye devoit en avoir instruit : qu'ils étoient persuadez, qu'il ôteroit à ce Prince les mauvaises impressions que l'on pourroit lui avoir données à leur prejudice ; qu'ils étoient fort assurez de n'avoir donné aucun sujet d'ombrage au Roi son Maître depuis la dernière Paix : qu'ils avoient été obligez d'armer pour leur propre sureté : Mais qu'ils n'avoient pensé à le faire qu'après avoir vû que les Troupes de France s'étoient emparées de la barriere, que les Traitez de Paix avoient établie, & qui leur avoit tant coûté, sur tout voyant que l'on y retenoit leurs

leurs Troupes , qu'ils avoient rappellées pour 1701.
ôter tout sujet d'ombrage , & que d'ailleurs
ils remarquoient que la France y faisoit de
grands préparatifs de Guerre.

Ils ajoûtoient qu'ils avoient eu lieu de prendre ombrage de l'étroite union , que l'on voyoit entre la France & l'Espagne , quoi que le Traité de partage n'eût été fait que pour prévenir cette union : qu'ils étoient persuadés , que le Roi son Maître ne commenceroit pas une Guerre , ou ne feroit pas la Paix en ayant uniquement égard à son grand pouvoir : qu'il conduiroit toujours ses actions en se fondant sur la raison & sur l'équité , puis qu'autrement personne ne pourroit être en sûreté : qu'ils sçavoient de quel prix leur étoit l'amitié de ce Prince , & qu'ils tâcheroient de la conserver par tous les moyens possibles : que si malgré toutes leurs précautions on les forçoit à entrer en Guerre , contre leur volonté , ils auroient le témoignage de leur conscience d'avoir fait tout ce qu'ils pouvoient pour l'éviter , & qu'ensuite ils se consoleroient , dans l'esperance que Dieu les assister de son secours : qu'ils avoient bien du déplaisir de se voir accusez d'avoir fait insulte au Pavillon du Roi par leurs vaisseaux joints aux Anglois : que si cela est arrivé contre leur intention , ils sont prêts de faire réparer l'outrage : qu'ils ne peuvent pas répondre des vaisseaux Anglois ; mais qu'ils étoient assurés , que Sa Majesté Britannique est dans les mêmes dispositions qu'eux sur ce sujet.

Ils concluoient enfin leur Memoire en disant qu'ils avoient toujours eu soin , & qu'ils

1701. l'auroient toujours d'observer leurs *Traitez*, & qu'ils s'employeroient de bon cœur à tout ce qui pourroit conserver la *Paix generale*, en travaillant à leur *sûreté particuliere* : que s'il est vrai, qu'ils ayent du temps, comme on le dit, pour prendre une dernière résolution, ils souhaiteroient que ledit Sr. Comte voulût rester encore quelque temps pour avoir l'occasion de continuer, & de terminer même heureusement, s'il étoit possible, les conférences que l'on avoit commencées tant pour conserver la *Paix generale*, que pour leur procurer une *sûreté raisonnable en leur particulier*. Voilà quelle fut la réponse des *Etats Generaux* au *Memoire* du Comte d'Avaux.

On a crû que l'on devoit raconter cette affaire tout de suite pour en instruire le Lecteur, & pour lui donner en même temps un abrégé fidele du *Memoire* de ce Comte, & de la réponse qui y fut faite. Pour marquer un peu plus en détail les événemens particuliers de cette année, on dira que l'an 1701. commença par l'union des deux Couronnes d'Espagne & de France dans la Maison de Bourbon, le Duc d'Anjou second fils du Dauphin ayant été appelé par le dernier Roi d'Espagne à sa succession.

On fut bien étonné dans les *Provinces Unies*, de ce que la France rompoit un *Traité* solennel, qu'elle avoit sollicité elle-même, dans lequel on avoit prévu le cas, qui étoit arrivé, & auquel elle avoit renoncé. Le Duc d'Anjou fut donc mis sur le Trône d'Espagne, & cela fut fait avec tant de prompti-

redo, que l'Empereur ne s'y put opposer. 1701.
 Ainsi la France eut la satisfaction de faire
 tout ce qu'elle voulut. Les Espagnols re-
 çurent le joug, & l'Electeur de Baviere ou-
 vrit les portes de toutes les villes des Pais-
 Bas aux Troupes de France. Tout le mon-
 de vit bien que c'étoit un temps de crise pour
 la perte, ou pour le salut de l'Europe. La
 chose étoit sensible. Mais il étoit également
 dangereux de s'opposer à la France, ou de
 la laisser faire, par ce qu'elle avoit conservé
 toutes ses Troupes, & que les Alliez avoient
 désarmé après la Paix faite à Ryfwick. Les
 Provinces Unies étoient les plus exposées,
 par ce que la France répandit ses Troupes
 dans leur voisinage.

La France crût donc qu'elle devoit profi-
 ter de l'occasion, & qu'en menaçant d'un cô-
 té par ses Troupes, & de l'autre parlant de
 paix & de neutralité par tout, elle empêche-
 roit les Puissances de l'Europe de se liguier de
 nouveau avec l'Empereur, & que d'ailleurs
 Louis XIV. s'étant fait donner un plein pou-
 voir par les Regens d'Espagne, il pouvoit jet-
 ter une Armée dans le Milanais pour en pren-
 dre possession au nom du nouveau Roi d'Es-
 pagne. Il avoit fait la même chose dans les
 Pais-Bas. Il y rentra même les Troupes
 des Etats, qu'ils y avoient du consentement
 du Roi d'Espagne, pour garder la Barrière,
 qui avoit été établie par plusieurs Traitez.
 Son prétexte fut que les Etats Generaux ne
 vouloient pas reconnoître son petit fils pour
 Roi d'Espagne. Ce prétexte fut levé par ce
 que l'on reconnut ce Prince. L'on fut obligé

1701. gé par là de relâcher les Troupes, que l'on avoit retenues jusques-là. Cependant la barrière ne fut point rétablie. La France retint les Places, & mit des Garnisons par tout.

On avoit vû les Ministres de France occupés l'année précédente dans la plus part des Cours de l'Europe à faire valoir le Traité de partage, pressans les différentes Puissances de l'accepter comme le seul fondement de la Paix, & comme l'unique moyen de conserver l'Europe en tranquillité. Ils changèrent de note cette année, & travaillèrent à faire croire, que l'union des deux Monarchies, étoit le seul expédient propre à prévenir la Guerre, & que le Traité de partage devoit l'allumer indubitablement dans toute l'Europe. On ne vit peut être jamais plus de contradiction dans la conduite d'une Cour, qui veut passer pour habile. Il est vrai que si l'habileté consiste dans une Politique inconstante, capable de souffler le froid & le chaud, la France peut s'applaudir sur ce sujet. On opposa souvent à ces Ministres le ridicule de leur distinction sur l'esprit, & sur la Lettre du Traité, & sur les promesses solennelles que le Roi leur Maître avoit données de s'en tenir au Traité de partage, quand bien même le Roi d'Espagne appelleroit quel qu'un des enfans de France à sa succession. Ils n'avoient rien de solide à répondre à cette objection. Mais la confiance qu'ils avoient sur l'état présent de leurs forces, les mettoit au dessus de tout ce qu'on leur disoit.

Les Etats Generaux firent de bonne foy tout ce qu'ils purent avec le Roi d'Angleter-

re pour prevenir la rupture, & pour conser-
ver la tranquillité publique, en travaillant en
même temps à leur sûreté particuliere. Ce
fut dans cette vue, qu'ils engagerent la France
à des negotiations pour tâcher de prevenir
les malheurs dont cette affaire menaçoit toute
l'Europe. Mais le Ministre que l'on en-
voya à la Haye, n'avoit pas un pouvoir assez
ample pour conduire les choses à une
heureuse fin. La France vouloit bien donner
une sûreté raisonnable au Roi d'Angleterre,
& aux Provinces-Unies, en attendant que l'on
travaillât à l'affermissement de la Paix generale.
Le Comte d'Avaux l'avoit fait con-
noître dans les conferences. On tâcha donc
de se prévaloir, de ce qu'il fit entendre à cet
égard. On le pressa long temps pour le faire
expliquer sur les propositions, que la
France pouvoit faire pour prevenir la Guerre.
Mais il répondit toujours, qu'il s'attendoit
à celles qu'on lui feroit. On tourna cette
affaire de tous les côtez que l'on put, pour
tirer quelque lumiere sur les desseins de la
France pour la conservation de la Paix. Mais
il ne voulut jamais s'ouvrir sur ce sujet.

Le Roi d'Angleterre qui voulut bien ou-
blier dans cette occasion l'injure, que la
France lui faisoit en violant le Traité de par-
tage, se joignit aux Etats Generaux, & de-
manda avec eux I. que pour conserver la Paix
Generale, dans laquelle l'Angleterre, & les
Provinces Unies pouvoient trouver en par-
tie leur sûreté, l'on invitât l'Empereur d'en-
trer dans cette negotiation, pour lui donner
une satisfaction raisonnable sur des preten-

1701. fions, que la France elle même avoit trouvées justes & bien fondées dans le Traité de partage, & que sa Majesté Imperiale fut comprise dans l'accommodement, qui se feroit entre la France, le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux. II. que la France seroit obligée de retirer ses Troupes des Pais-Bas dans le terme le plus court que l'on pourroit limiter pour cela, à condition qu'elles en fortiroient toutes, & qu'elles n'y rentreroient point sous quelque pretexte que ce pût être. III. enfin ils demanderent, que pour la sûreté particuliere de l'Angleterre, & des Provinces-Unies on mît entre les mains de Sa Majesté Britannique Ostende, & Nieuport avec leurs Ports Citadelles, Chateaux, & forteresses en dependantes, & dans celles des Etats Generaux Venlo, Ruremonde, Stevensweert, Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, Dendermonde, & St. Donat avec tous leurs forts, Chateaux, Citadelles dans l'état où ces Places se trouvoient alors.

La France fiere de l'état present de ses affaires ne daigna point répondre à ces demandes. Elle les tratta de ridicules, & se contenta pour toute réponse de les rendre publiques. Le Roi d'Angleterre & les Etats firent connoître fortement au Comte d'Avaux, que la premiere chose, par laquelle il falloit comencher étoit la satisfaction de l'Empereur. Cela rompit les conférences, par ce que les instructions, que la France avoit données à ce Ministre, ne concernoient que le point de la sûreté de l'Angleterre, & des Provinces-Unies. La France ne voulut

jamais entrer dans l'article qui concernoit l'Empereur. Ainsi toutes les tentatives, que l'on fit sur ce sujet, furent inutiles. La France ne voulut point démordre de ses vastes entreprises. Le Comte d'Avaux fut donc obligé de s'en retourner sans avoir pu rien faire dans les Conférences de la Haye. Ainsi l'on a droit de dire, que la France a voulu absolument la Guerre, & qu'elle a pris plaisir à allumer ce terrible feu, dont l'Europe est embrasée aujourd'hui, sans que l'on voye jusqu'à présent, comment on pourra l'éteindre.

La France avoit envoyé un grand nombre de Troupes en Italie sous la conduite du Maréchal de Catinat. Elle avoit engagé le Duc de Savoye dans ses intérêts, & avoit choisis sa seconde fille pour épouse du nouveau Roi d'Espagne, moyennant quoi ce Duc joignoit six mille hommes à l'Armée de France. Le Maréchal de Catinat avoit eu le loisir de prendre toutes les précautions capables d'empêcher les Troupes de l'Empereur de se rendre en Italie. Il croyoit avoir pourvu à bien fermer tous les passages, & avoit dit même, qu'il faudroit que ces Troupes volassent par dessus les Montagnes pour s'y transporter. Le Prince Eugene de Savoye fut chargé par l'Empereur de cette expedition. Ce Prince habile & entreprenant passa malgré toutes les mesures du Maréchal de Catinat. Les François s'étoient emparez de tous les passages de l'Etat de Venise. Leur Armée étoit forte, munie de tout ce qui lui étoit nécessaire, & se voyoit maîtresse d'ailleurs d'un bon Pais. On se railloit en France, quand on par-

1701. parloit du dessein, qu'avoit le Prince Eugene d'entrer en Italie. Il se mit en état cependant de surmonter tous ces obstacles. Il s'approcha des frontieres avec son Armée. Il trouva moyen de passer par des lieux inaccessibles sans voler. Il entra dans le Pais. Il amusa les François par plusieurs feintes. Il les battit en plusieurs occasions particulieres, s'empara de divers postes avantageux, & poussa les choses si loin, que le Maréchal de Catinat, à qui la Cour se prenoit sans raison des mauvais succès, fut revoqué, & qu'on lui envoya le Maréchal de Villeroi pour adjoint.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 20. de Juillet, ayant avec lui le Jeune Prince de Naussau Stadhouder de Frise, & plusieurs autres personnes distinguées, & alla visiter Breda, Berg-op-Zoom, l'Ecluse, & plusieurs autres forteresses. Il employa neuf jours à ce voyage, & arriva à Loo le 13. d'Août. Il y fit une promotion d'Officiers Generaux, & s'étant rendu en Gueldre il y fit la revue des Troupes de l'Etat, après quoi ayant visité les Places, qui sont de ce côté-là, il se rendit encore à Loo. Le Duc de Zel, le Prince Electoral de Hanover, & plusieurs autres Princes, Seigneurs, & Ambassadeurs vinrent l'y trouver. Il prit avec eux diverses mesures pour mettre la Ligue en état de s'opposer vigoureusement à la France. Pendant cela cette Couronne obligea le Portugal à accepter la Neutralité, & pour engager le Duc de Savoye à entrer dans son parti, elle hâta le mariage du nouveau Roi d'Espagne avec la Princesse de Piemont. Elle acheva
par

par ce mariage de faire connoître son extrême imprudence, puis que l'on eut pû ménager quelque accommodement par un mariage avec une Archiduchesse. En quoi la France fit voir, qu'elle avoit peu d'égards au Testament du Roi d'Espagne, qui mettoit le Duc d'Anjou sur le Trône. Ce Prince avoit insinué dans son Testament, qu'on pouvoit, & qu'on devoit même songer à cette alliance. Le Roi Jaques II. mourut à St. Germain le 16. du mois de Septembre, & quatre jours après le Roi de France reconnut le prétendu Prince de Galle pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & l'Irlande. Quand on en avertit Guillaume III. ce Prince tout retenu, qu'il étoit de son naturel, ne put s'empêcher de dire, qu'il n'y avoit plus ni Politique, ni bon sens, à la Cour de France, que l'on commençoit à y radotter, & que tout y étoit sur le retour. Il y a lieu de croire, que quelque'un fit connoître, à Louis XIV. qu'il avoit fait, une fausse démarche, dans l'état où se trouvoient alors les affaires. Il déclara peu de tems après cette reconnoissance, qu'il ne prétendoit point nuire au droit de Guillaume III. Pour en convaincre le monde il envoya à tous les Ministres, dans les Cours étrangères, & surtout à celui qu'il avoit à Londres, une Lettre Circulaire, dans laquelle il disoit, que Jaques I I. Roi d'Angleterre étant mort, à St. Germain le 16. de Septembre de cette année, le Prince de Galle son fils avoit pris le nom de Roi, comme étant fils & heritier du dit feu Roi : que de sa part il n'avoit point fait de difficulté de le re-

con-

1071. connoître en cette qualité selon la promesse qu'il en avoit faite un peu auparavant au Roi son Pere : qu'il l'avoit toujours traité de Prince de Galles , & que par conséquent il étoit en droit de l'appeler Roi d'Angleterre après la mort de son Pere : qu'il n'y a rien dans le Traité de Ryfwick , qui le mette dans un engagement contraire : que l'Article 4. du Traité fait avec l'Angleterre porte , qu'il ne troublera point Guillaume III. dans la possession paisible de ses Etats &c. que son intention est d'observer punctuellement cet Article : que la reconnaissance , qu'il a faite du Prince de Galles pour Roi , ne lui procurera point d'autre secours que celui qu'il fournissoit au Roi défunt depuis la Paix de Ryfwick , qui consistoit à lui donner de quoi subsister : que la générosité ne lui permettoit pas d'abandonner ce Prince : qu'il n'avoit pas droit de juger entre le Roi d'Angleterre , & le Prince de Galles , & qu'ainsi il n'avoit pu lui refuser un titre , que la naissance lui donne : qu'il suffit , qu'il observe fidèlement le Traité de Ryfwick , dans un tems que les assistances que l'Angleterre donne à l'Empereur pourroient être regardées comme une contravention à ce Traité , en y joignant d'ailleurs les Troupes que l'on leve , & plusieurs autres choses de pareille nature , qui se font en faveur de l'Empereur. Il ajoutoit , qu'il n'est pas nouveau de donner aux enfans les titres des Royaumes que leurs Peres ont possédés , quoi que l'en soit en Paix avec ceux qui les possèdent , témoins les titres de Roi de Naples & de Navarre , & que cela étoit

étoit en usage dans le monde : que par conséquent il n'a rien fait , dont on se puisse plaindre , & qu'après tout ce n'est que la suite , de ce qu'il a fait pour le Roi Jacques , depuis qu'il s'étoit retiré en France. 1707

Le Roi d'Angleterre fut averti de cette reconnaissance , pendant qu'il étoit à Lon. Il envoya ordre en même tems au Comte de Manchester son Ambassadeur en France de se retirer incessamment. Ce Ministre dépêcha son Secrétaire le 8. d'Octobre à Fontainebleau , pour avertir le Marquis de Torcy Secrétaire d'Etat ; que le Roi son Maître ayant été averti , que l'on avoit reconnu un autre Roi d'Angleterre que lui , il ne pouvoit plus tenir un Ambassadeur en France. Il partit en effet quelques jours après sans prendre congé. Le 19. du même mois le Roi revint de Lon à la Haye , où il régla les affaires avec les Etats de Hollande , & avec les Etats Generaux ; après quoi il s'embarqua pour l'Angleterre , où il arriva fort heureusement le lendemain. Il y trouva tout le Royaume irrité de la reconnaissance du Prince de Galles pour Roi de la Grande Bretagne. Le Sieur Pouffin Agent de la France avoit voulu présenter un Mémoire sur ce sujet. Mais la Regence lui avoit fait commander de sortir du Royaume sans délai. On fit mettre en prison son Secrétaire , qui avoit fait imprimer la Lettre Circulaire du Roi son Maître pour la répandre dans le Royaume. Chacun se plaignoit de ce que la France avoit fait , & l'on presenta une infinité d'adresses au Roi sur le sujet de cette reconnaissance , que l'on regardoit comme un

effet

1701. effet de la présomption de la France, de sa perfidie, de son audace, & que quelques particuliers traitoient d'insolence. Ainsi la Nation Angloise fut dans la dernière irritation à cet égard, ne pouvant comprendre, comment on pouvoit dire, que l'on observoit le Traité de Ryswick, pendant que l'on reconnoissoit un autre Roi d'Angleterre que Guillaume III. qui étoit sur le Trône, & que l'on reconnoissoit pour tel par ce Traité.

Quelques jours après que le Roi fut arrivé, il tint un grand Conseil, ensuite duquel il proposa le Parlement jusques au 24. de Novembre. Trois jours après, ayant tenu un autre Conseil il cassa ce Parlement, & expédia ses ordres pour en convoquer un nouveau, par ce que les Peuples avoient paru mécontents de la Chambre des Communes du dernier Parlement. La Proclamation du Roi fut publiée le 3. de Novembre. Le même jour l'Electeur de Cologne, que la France avoit attiré dans son parti, reçut les Troupes de France, dans les principales Villes de l'Electorat, Bonne, Rhynberg, & Keyserfwaert. Il en introduisit aussi dans la Citadelle de Liege. On les appelloit les Troupes du Cercle de Bourgogne. Dès que les François furent à Liege, ils arrêterent le grand Doyen de la Cathedrale, & l'envoyerent à Namur. Cela irrita l'Allemagne, comme la reconnaissance du prétendu Prince de Galle avoit irrité les Anglois. Ainsi les choses se dispo-soient insensiblement à cette grande Guerre; dans laquelle l'Europe est embarquée aujourd'hui. L'Empereur s'y preparoit. L'An-gleter-

gleterre armoit par terre & par Mer , & 1701
les Etats Generaux faisoient de grandes Al-
liances , amassoient un grand nombre de
Troupes , & se mettoient en état de se con-
server, en travaillant en même tems à mainte-
nir l'Europe en liberté. L'on a droit de sou-
tenir, que tout le malheur de cette Guerre
doit être attribué à la France , qui étoit en-
vrée de sa grandeur , & transportée d'une
ambition excessive , ne pût se resoudre à
s'en tenir au Traité de partage. Elle trouva
l'occasion trop belle à son gré pour ne s'en
pas servir. Ses Principaux Ministres consom-
mez dans les affaires n'étoient point d'avis ,
que l'on acceptât le Testament. Il n'y eut
que le Marquis de Barbefieux , & le Sr. Cha-
millart Contrôleur General des Finances ,
qui opinassent en faveur de cette acceptation.
Le Roi se rangea à leur sentiment , & déci-
da la chose contre la foi de ce Traité , &
contre l'interêt de son Royaume, au préjudi-
ce du repos de l'Europe , qu'il a sacrifié à
son ambition excessive. Et voila l'origine de
cette grande Guerre, où l'Europe est enga-
gée aujourd'hui.

Le nouveau Roi d'Espagne fit notifier son 1702
Mariage au Roi de la Grande Bretagne, par
une Lettre qu'il lui fit presenter par un Gen-
tilhomme dépêché pour cela. Ce Prince ne
fit point de réponse à cette lettre , & donna
ordre à ce Gentilhomme de se retirer. Le
Parlement s'assembla le 2. de Janvier 1702.
Le Roi s'y rendit , & y fit sa harangue à l'or-
dinaire. Elle contenoit en substance , qu'il
croyoit , que les Députez étoient venus pleins
du

2702. du danger , qui menaçoit l'Europe , & du ressentiment , que toute la Nation devoit avoir de l'outrage que le Roi de France venoit de faire au Royaume , en reconnoissant le prétendu Prince de Galles pour Roi de la Grande Bretagne. Ce qui devoit toucher toute la Nation , pour l'injure qui lui étoit faite aussi bien qu'à la personne royale : que ce même Monarque en mettant son petit fils sur le Trône d'Espagne pensoit à opprimer le reste de l'Europe , à moins que l'on ne s'opposât fortement à ses desseins : qu'il la menaçoit déjà , & qu'il enveloppoit ses voisins de ses Troupes pour commencer à les englober , en quoi malgré l'apparence de Paix on souffroit toutes les funestes suites de la Guerre ; que cela devoit toucher l'Angleterre , tant pour son propre intérêt que pour celui de toute l'Europe : que pour prévenir ces malheurs il avoit conclu plusieurs Alliances selon les vœux du dernier Parlement : que toute l'Europe avoit les yeux sur eux , pour savoir qu'elles seroient leurs résolutions : que cela devoit les obliger à expédier les affaires , parce que tout étoit en suspens , & y seroit , jusques à ce qu'ils eussent formé leurs délibérations : que l'occasion se presentoit d'assurer leur Religion & leur liberté pour jamais : qu'ils devoient la ménager , & que dans cette vue ils devoient mettre sur pied une bonne Armée , & avoir une puissante flotte en Mer : qu'il esperoit , que l'on ne verroit plus consumer les séances dans de vaines disputes : qu'il avoit ordonné , qu'on leur presentât les comptes de l'emploi qui avoit été fait de tous les

les

les subsides accordés par les Parlemens précédens, afin que la Nation vit, quel usage on en avoit fait : que de sa part il ne pensoit qu'au bien du Royaume, & qu'il les conjuroit de considérer, qu'ils alloient être les Arbitres de l'Europe, & les Chefs du Parti Protestant pour l'assurance de leur Religion, & de la liberté publique.

Le Parlement répondit à ce discours par des adresses, qui marquoient, combien il étoit sensible à l'outrage fait à son Roi & à la Nation, & la résolution, où l'on étoit de satisfaire à tout ce qu'il leur avoit représenté. Les choses s'exécuterent de bonne foi, conformément à l'assurance que l'on en avoit donnée au Roi, & l'on travailla avec tant de zele à mettre les affaires en bon état, qu'il fut prêt à déclarer la Guerre à la France & à l'Espagne, si ces deux Couronnes refusoient de satisfaire l'Empereur, sur des Droits que Louis XIV. lui-même avoit reconnus justes & bien fondés, si l'on ne reparoit l'outrage fait au Roi, & au Royaume d'Angleterre par la reconnoissance du prétendu Roi Jacques II. & si l'on n'entroit dans un Traité capable d'assurer le repos de l'Europe, & d'affermir la sûreté de la Grande Bretagne. Le Roi avoit fait tout ce qu'un grand & habile Prince pouvoit faire dans une pareille occasion, pour prévenir la Guerre, & pour affermir la Paix. Il avoit même suspendu son juste ressentiment pour faire des propositions capables de conserver la tranquillité publique. Mais la France fut inflexible, & ne voulut rien rabattre de sa fierté

1702. fierté ordinaire. Ainsi Guillaume III. se vit forcé à rentrer dans la Guerre contre son attente , au préjudice de l'ardente passion qu'il avoit pour la Paix.

L'Empereur , l'Empire , & les Etats Generaux pressés par la France , qui les menaçoit d'invasion , le sollicitoient à se joindre à eux pour s'opposer à ce torrent. Ce Prince avoit épuisé tout ce que son extrême amour pour la Paix , & sa grande experience dans les affaires , avoient pû lui suggerer d'expediens propres à conserver la Paix publique. Il avoit travaillé pour cela avec des soins incroyables , sans autre intérêt que celui de s'employer au bien de l'Europe. Enfin pourtant entraîné contre son gré par la force de la destinée , il se resolut à la Guerre , puisque la France s'obstinoit à y replonger l'Europe. Dans cette resolution , à laquelle il ne se fixa qu'après y avoir bien pensé , il ramassa tout ce que son grand genie , & son experience pouvoient lui fournir de lumieres pour former un projet de Guerre , qui pût être avantageux à l'Europe menacée par la France. Dans cette vue il engagea l'Empire , les Royaumes du Nord , & les Provinces-Unies à faire une Ligue avec l'Angleterre pour s'unir tous en un commun intérêt. Il faisoit actuellement les preparatifs de ce que l'Angleterre devoit fournir dans cette Ligue. Les Etats Generaux de leur part travailloient sans relâche à se mettre en état de bien soutenir cette Guerre. Les autres Puissances s'employoient vigoureusement de la leur à concourir à ce grand Ouvrage , y étant enga-
gez ,

gez , ou par leur intérêt personnel , ou par la nécessité de penser à leur propre conservation. Ainsi ce grand Prince se voyoit sur le point de se rendre encore une fois l'admiration de l'univers , par le projet qu'il avoit si sagement fait pour procurer une paix solide & heureuse à l'Europe. 1702.

Mais le terme fatal de sa mort étoit arrivé. Il eut le loisir de mettre en mouvement cette grande Machine , qui agit aujourd'hui pour le grand Ouvrage qu'il avoit médité. Mais il ne pût pas la voir en train de produire son effet. Le Ciel le tira de cette vie au milieu de tous ses grands projets. Ainsi l'on vit mourir ce Heros si nécessaire à ses Peuples , à ses Alliez , & aux Provinces-Unies , dans le sein desquelles il étoit né. Il étoit le dernier Prince de la Maison d'Orange. Il en avoit hérité les grands biens. Mais il en avoit hérité toutes les vertus. Il avoit la sagesse de Guillaume I. la valeur de Maurice , & l'activité de Frederic Henri son Ayeul. Jamais Prince n'avoit fait une figure plus glorieuse dans l'Europe. Il fut appelé fort jeune au Gouvernement. Cependant il fut d'abord l'esperance de sa Patrie , la terreur de l'ennemi , & l'admiration de toute la terre. Il eut le bonheur de chasser les François des Provinces-Unies , de mettre l'Angleterre en sureté , & d'être mis sur le Trône de ce puissant Royaume. Au reste ce Prince environné de tant de grands titres , & couvert de gloire , a toujours veçu dans une grande simplicité extérieure , sachant bien soutenir sa dignité , mais au reste toujours doux , affable ,

1702. éloigné du faste , & de tout ce qui s'appelle pompe mondaine , vanité , éclat , & grandeur temporelle. Tout cet équipage d'orgueil lui étoit à charge , & il n'a jamais donné dans les folies , ni dans les dereglemens du luxe.

Il étoit né d'un temperament foible , & delicat. Cependant il supportoit assez bien la fatigue , & le travail. Il avoit été mis à la tête des affaires de sa Patrie dès l'âge de vingt & deux ans. Depuis cela il s'étoit toujours vu dans l'occupation. Il soutenoit le fardeau d'un nombre infini d'affaires , & n'avoit jamais le loisir de se reposer. Il commençoit à s'affoiblir depuis quelques années. La delicatesse de sa complexion avoit extrêmement diminué son corps , & l'on avoit même appréhendé pour sa vie dans le dernier voyage qu'il fit en Hollande. Cependant il se trouva enfin en état de repasser en Angleterre au mois d'Octobre precedent. Le travail de la Mer lui avoit excité un grand vomissement , qui avoit foulagé sa poitrine accablée d'un Asthme , dont il avoit presque toujours été incommodé pendant le cours de sa vie. Ainsi se trouvant beaucoup mieux depuis son retour , il souhaita d'aller à la chasse pour se delasser du soin des affaires ordinaires. Il partit pour cela de Kensington le 4. de Mars. Son cheval s'abattit sous lui pendant la Chasse , & ce Prince tomba , & se démit la clavicule gauche. On remedia d'abord à cet accident ; on remit la clavicule , & le Roi se rendit avec assez de facilité à Kensington , où il passa la nuit assez tranquillement nonobstant sa chute.

Il s'appliqua les jours suivans aux affaires ordinaires , & signa plusieurs dépêches de sa main. Il demeura au lit depuis son retour, plutôt par précaution, que par nécessité, & le 10. il fut en état de donner audience à plusieurs Ministres. Le lendemain ne pouvant pas se rendre dans le Parlement, il signa une Lettre qu'il envoyoit à la Chambre basse, pour des affaires qui regardoient la Grande Bretagne, exhortant les deux Royaumes à s'unir, pour n'en composer plus qu'un, selon les sages précautions que l'on prendroit en commun pour le bien des deux Nations d'Angleterre & d'Ecosse, sans se soumettre l'une à l'autre.

Il sembloit, que les forces du Roi se retablissent tous les jours, & il avoit formé le dessein de se faire porter au Parlement le 13. de Mars. Mais il fit un grand froid ce jour-là, & les Medecins ne jugerent pas à propos qu'il s'exposât à l'air. Il se contenta donc de nommer des Commissaires pour aller donner son consentement à des Actes qui étoient prêts. Le 15. il se trouva si bien, qu'il fit un tour de promenade dans une Galerie de Kensington. Cela le fatigua, & il se fit apporter une chaise de commodité, dans laquelle il s'endormit : à son reveil il sentit un petit frisson, qui fut suivi d'une fièvre intermittente accompagnée de deveyement. Cette fièvre se tourna en continuë, & le travailla pendant trois jours. Cela le jeta dans une extrême foiblesse. La nuit du 18. les Medecins declarerent, que les remedes humains & ordinaires ne pouvoient plus rien

1702. produire pour sa Garnison , parce que la nature étoit accablée. Ce grand Prince le reconnut bien lui-même , & envisagea la mort d'un œil ferme & tranquille sans s'en effrayer. Il fit prier la Princesse de Danemarck , qui devoit regner après lui , de se rendre auprès de son lit. Il eut un entretien de deux heures avec elle , après quoi il lui dit les derniers adieux avec une entière tranquillité d'esprit. Il fit appeller ensuite quelques Seigneurs , & après les avoir entretenus & leur avoir donné ses derniers ordres il les congédia.

Ce grand Roi se détacha alors de tout ce qui regardoit ce monde , & ne s'occupa plus que de ce qui concernoit l'éternité. Il fit appeller l'Archevêque de Cantorberi , qui lui administra la Communion à cinq heures du matin. Ainsi se prépara à la mort un Prince , dont la vie avoit été extrêmement illustre , & digne du rang qu'il tenoit dans le monde , détaché de la terre & absolument résigné à la volonté de Dieu , jouissant d'une entière liberté d'esprit & de jugement jusques au dernier soupir. Il recommanda ardemment ses Peuples à Dieu , & demanda sa bénédiction avec beaucoup de zèle pour les Provinces-Unies , qu'il aimoit avec une extrême tendresse. On remarqua , qu'en priant Dieu pour Elles il poussa un grand soupir , touché sans doute du danger qui les menaçoit. Ce fut ainsi , que ce glorieux Heros pensa jusques au dernier moment à ce qui avoit fait l'occupation de sa vie & que ne pouvant plus rien faire pour le bien de sa Patrie,

trie, de ses Royaumes, ni de ses Alliez il tâcha au moins de les servir en mourant par ses prieres ardentes, & par les benedictions du Ciel, qu'il leur souhaita avec toutes les marques d'une veritable tendresse, & d'une affection sincere & cordiale. On dit que ce Prince sentant la mort qui s'approchoit, il ferma lui-même ses yeux de ses propres mains, qui tomberent de foiblesse, comme s'il eût voulu empêcher la mort de le priver de la lumiere du jour. Il poussa deux ou trois soupirs, & expira de cette maniere épuisé de force & de vigueur. Il mourut le dimanche 19. de Mars à huit heures du matin.

Il recommanda fortement, qu'on l'enterât sans pompe & sans éclat, demandant seulement, que l'on mit son Corps auprès de celui de sa chere & royale Epouse. Il avoit pensé de longue main à son Testament, & sachant fort bien, qu'il étoit mortel comme le moindre des hommes, il disposa de ses biens en faveur du Prince Jean Guillaume Frison Gouverneur hereditaire de Frise, lequel il institua son heritier Universel. Son Testament est en date de l'an 1695. à peu près sept ans avant sa mort. Ainsi finit ce grand Prince, qui fut l'amour de ses Peuples, les delices des Provinces-Unies, la tendresse de ses Alliez, le sujet de leur confiance, & le lien de leur Union, la terreur de ses ennemis, & l'admiration de tout l'Univers. Il étoit le rejetton de ces illustres Princes d'Orange, qui avoient fondé la Republique des Provinces-Unies, & qui l'avoient élevée à

1702. ce haut point de gloire, où on la voit aujourd'hui. Il étoit né contre toute esperance, en un tems que sa Maison étoit dans la désolation par la mort inopinée du Prince son Pere. Le Ciel le fit naître pour relever la gloire de sa Maison, & pour tirer sa Patrie du plus triste Etat où elle eût jamais été, depuis qu'elle s'étoit erigée en République libre & Souveraine. Il eut le bonheur d'arrêter les grands progrès que la France avoit faits avec tant de rapidité dans la Guerre qu'elle fit aux Provinces-Unies en l'an 1672. Il eut la gloire en 1688. de délivrer l'Angleterre du joug du Papisme & de la puissance arbitraire, par l'expédition qu'il entreprit pour la secourir dans son extrême besoin.

Ce Prince avoit le g
penetrant. Son jugemen
de, & l'on peut dire
se & une prudence sa
prendre son parti sur l
hions les plus accablant
bles de l'étonner. Il g
par tout. Ses lumieres l
tenebres de l'avenir, au
main en peut être capa
qu'il avoit toujours quelque moyen de reme
dier aux difficultez imprévues, & de vaincre
les obstacles qui se
ment. Il étoit d'une
laborieux, vigilant, t
affaires. Il étoit d'une
soutenoit par tout sans
étoit doux, humain, a
étoit d'une valeur surpr

la Guerre , intrepide , & brave au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Jamais Prince n'a mieux sçu garder le secret des affaires. On ne connoissoit jamais ses entreprises que par l'exécution , tant il en savoit bien cacher le dessein. On raconte , que l'Armée marchant un jour sous ses ordres , un Colonel le pria avec respect de lui dire où l'on alloit. Le Prince le questionna à son tour , & voulut savoir s'il savoit garder un secret. L'Officier lui répondit , qu'oui : & moi aussi , dit ce grand Prince en riant. 1702.

Il n'a pas toujours réussi dans tous ses projets. Mais on lui a toujours rendu ce glorieux témoignage , qu'ils étoient formez avec une extrême prudence. On ne lui a jamais vu faire de fausses démarches , & ses ennemis ont toujours avoué , que s'il manquoit de succès , ce n'étoit pas sa faute. Il tiroit de la gloire du malheur de ses entreprises , par ce qu'elles étoient toujours bien concertées de sa part , & que l'on y trouvoit toujours une prudence singulière , & une valeur admirable. Jamais la mauvaise fortune n'a pû l'abattre. Elle ne servoit qu'à redoubler ses forces & son courage. Il étoit redoutable à ses ennemis au milieu de leur victoire , & il avoit toujours des ressources inespérées pour se tirer d'un mauvais pas. Le Prince de Condé , si célèbre dans le dernier siècle , ne pouvoit se lasser d'admirer le Prince d'Orange , après l'avoir éprouvé au Combat de Senefse. Le Maréchal de Luxembourg avoit un fonds d'estime incroyable pour lui , & le Roi de France craignoit son genie en Campagne &

1702. dans le Cabinet. On peut dire aussi, que le Roi d'Angleterre a traversé les desseins ambitieux de ce Prince, & qu'il l'a empêché d'engloutir l'Europe. Il a été l'organe dont la Providence s'est servi pour le soutien de la liberté publique, & pour le salut des Provinces-Unies. Toute l'Europe avoit les yeux sur lui, & on le regardoit avec admiration comme le Protecteur des Peuples que l'on vouloit opprimer, & comme le genereux ennemi de la tyrannie, & de la puissance arbitraire, parce qu'il étoit persuadé, que les Princes étoient obligez de regner selon les Loix.

Il haïssoit tout ce qui s'appelle division, & étoit ardent amateur de la Paix. Il oublioit facilement les injures, & ne se soucioit point des louanges, ni des panegyriques. Il étoit aussi éloigné de ce qui s'appelle vaine gloire, qu'il étoit jaloux de suivre la véritable. Il ne fut jamais capable de se laisser emporter par ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Il sut se garantir des illusions trompeuses de la grandeur. Il sut se maintenir pendant toute sa vie dans une modération si sage, que sans rien faire, qui fut indigne du rang éminent qu'il tenoit dans le monde, on ne l'a jamais vu entêté de ses différentes dignitez. Il épargnoit sagement ses revenus pour s'en servir utilement selon le besoin qu'il en pouvoit avoir. Ses ennemis ont appelé avarice, ce qui étoit l'effet d'une sage & prudente économie. Il aima toujours tendrement sa Patrie, fit paroître une véritable affection à ses sujets, & ne manqua jamais de travail-

travailler fortement pour ceux , qu'il avoit promis de protéger. En un mot on l'a toujours vû égal , sans caprice , d'une extrême probité , enclin au bien , & toujours prêt à se consacrer au service public , & à n'épargner ni sa personne , ni ses soins , ni son travail pour cela. 1702

Il étoit d'une grande experience , & d'une capacité consommée dans la Guerre. Jamais Prince n'entendit mieux le secret d'aguerrir des soldats , & de les faire vivre dans une exacte discipline. Les Troupes qu'il a laissées sur pied dans les Provinces-Unies , ont donné des marques fort distinguées de valeur & d'intrepidité dans toutes les occasions , qui s'en sont présentées depuis le commencement de la guerre. Les Officiers en sont habiles , courageux & fort experimentez. Les soldats sont reglez , obéissans , & intrepides , & on les voit vivre avec beaucoup de retenue dans leurs Garnisons. A peine sait-on , qu'ils sont dans une ville , que par ce qu'on les voit tracasser par les rues. D'ailleurs ils s'occupent presque tous à quelque métier pour vivre plus commodément. On doit regarder la bonté de ces Troupes comme l'ouvrage de ce Prince , qui les a rendues capables de ce qu'on leur voit faire aujourd'hui par les sages ordres qu'il avoit établis pour cela. Au reste sa méthode a été d'autant plus digne d'admiration , que les Soldats l'ont aimé avec une tendresse incroyable , & qu'il pouvoit les regarder comme autant de Gardes prêts à se sacrifier pour lui , & à veiller pour sa sûreté.

Ce grand Prince avoit acquis toutes ces

1702. éminentes qualitez dans l'école de l'affliction. Sa Maison avoit été fort abaissée par la mort de Guillaume second Prince d'Orange son Pere. Les ennemis particuliers de sa Maison l'avoient tenu fort bas pendant sa jeunesse. La fatale revolution arrivée en 1672. par la Guerre que la France declara aux Provinces-Unies, le tira de l'inaction dans laquelle il avoit vécu jusques-là. Mais il parut alors sur le Theatre du monde, par ce que les peuples voulurent qu'on le rétablît dans les Charges de ses Ancêtres. Alors on le vit dans un éclat digne de sa naissance. Ce fut dans l'obscurité de sa jeunesse, qu'il apprit à se vaincre soi-même, & à se rendre capable de bien gouverner. La nature lui avoit donné un Genie propre à commander. Il apprit à le faire d'une maniere glorieuse pour lui, en apprenant à bien obéir. La grande soumission qu'il eut pour ses Souverains, le rendit propre à regner & à bien gouverner une Monarchie. Jamais les Anglois n'ont eu de Prince qui les ait conduits avec plus de sagesse, ni qui les ait laissez dans une plus grande liberté. Il ne les gouvernoit pas avec fierté. Il les traitoit en Pere. Aussi peut-on dire qu'il a été l'amour & les delices de ses Peuples, qui ont eu tous les sujets du monde de se louer de la sagesse, & de la moderation avec laquelle il a regné sur eux.

Dés qu'il fut appelé au Gouvernement, & qu'il eut surmonté les obstacles qui l'avoient empêché de paroître, il travailla au salut de sa Patrie, & il y travailla avec succès. Alors

on

on vit paroître cette vaste intelligence, & cette Politique consommée, qu'il a fait paroître dans toute sa conduite. Il arrêta les conquêtes de la France, chassa l'ennemi du sein de sa Patrie, & eut le bonheur d'en être le Libérateur, & le Restaurateur. Les Peuples des Provinces-Unies sentirent d'abord les effets de sa grande capacité, & l'on avoit quelque espèce de regret de ne l'avoir pas plutôt appelé aux affaires. Il remit donc la République dans son ancienne splendeur, qui pénétrée de reconnaissance pour les grands services qu'il lui avoit rendus dans son extrême besoin, lui confia ses vaisseaux & ses Troupes, pour aller délivrer le Royaume de la Grande Bretagne, & ce Prince s'employa si heureusement à cette grande & noble entreprise, qu'il le délivra de toutes ses frayeurs, & assura en même temps sa Religion & la liberté. Aussi les peuples de cette grande Monarchie s'en récompensèrent en le mettant sur le Trône, qui étoit vacant par l'abdication de Jacques II. C'est ainsi que ce Prince, qui avoit eu le bonheur de sauver sa Patrie, fut encore l'organe de la délivrance d'Angleterre, comme si Dieu ne l'eût mis au monde que pour être le fleau des Tyrans, & le Protecteur des peuples que l'on vouloit opprimer.

Il eût été à souhaiter pour le bonheur de l'Europe, que la Providence eût laissé ce grand Prince sur la terre encore quelques années, pour diriger les importantes affaires qu'il avoit si sagement ébauchées, dans le dessein

1702. sein de rétablir la tranquillité dans l'Europe en abattant le pouvoir exorbitant de la France. Mais son dernier jour étant venu, la mort le faucha au milieu des grandes occupations que l'état de l'Europe menacée lui donnoit. Il mourut trop tôt pour voir l'effet de ses soins pour le bien public. Mais au moins il eut la satisfaction en mourant d'avoir préparé tout ce qui pourroit servir au grand dessein qu'il avoit formé. Il étoit naturellement sage & prévoyant, fort instruit par sa Religion à se soumettre en toutes choses aux volontés du Ciel, & à regarder les choses du monde comme fragiles, comme périssables, comme fort peu assurées. Il donna ordre à tout ce qui dépendoit de lui pour l'exécution de son projet, & quand la mort se presenta à lui, il l'envisagea sans frayeur, & acheva de pourvoir à tout ce qui avoit encore besoin de sa direction. Il mourut détaché du monde, soumis aux ordres d'en haut, & plein de la satisfaction d'avoir heureusement soutenu les grands Caractères dont le Ciel l'avoit revêtu, en combattant courageusement pour la bonne cause, en maintenant les Droits de sa Patrie, en réglant tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses peuples, & en s'occupant à conserver la liberté de l'Europe.

Tout ce qui se fait encore aujourd'hui pour les intérêts communs des Alliez, s'exécute sur le Plan, que cet invincible Prince en avoit dressé avant sa mort. Les Provinces-Unies ont sa Mémoire en bénédiction, & leurs

leurs Peuples prennent plaisir à suivre les sages reglemens, qu'il a faits pendant sa vie pour l'affermissement de leur repos, & de leur liberté. Les Alliez se souvenans, qu'il les a souvent garentis de la main de l'ennemi commun, agissent sur le pied des Maximes qu'il a établies entr'eux pour leur union. Ainsi l'on peut dire, que ce Heros, qui n'est plus, conduit encore toutes leurs affaires après sa mort, par ce que son esprit regne encore parmi eux, & qu'il est l'Ame de tous leurs desseins. Heureux s'ils entretiennent avec soin l'Union qu'il y a établie par son extrême prudence; & s'ils continuent à se gouverner sur le plan que ce grand Prince avoit dressé pour leur avantage commun.

Il fut ouvert après sa mort, & l'on reconnut que ce Prince n'eût pas pu vivre trois mois, quand il ne lui seroit rien arrivé. Sa chute ne hâta pas ses jours. Toutes les parties internes étoient usées, & ne pouvoient plus faire leurs fonctions. On trouva des corps étrangers dans le cœur, qui empêchoient la circulation ordinaire. Il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines, & l'on fut surpris, qu'il eut vécu aussi longtemps qu'il avoit fait, sur tout si l'on vient à réfléchir sur son temperament foible & délicat. Il étoit né le 14. de Novembre 1650. huit jours après la mort du Prince son Père. Ainsi il étoit âgé de cinquante & un an quatre mois & cinq jours, quand il mourut. Il laissa les Provinces-Unies dans un état si avantageux, que l'union subsistant entre l'Angle-

